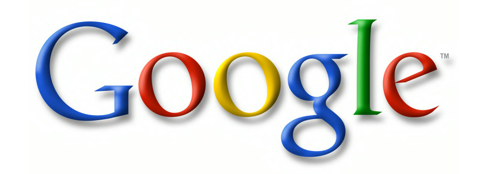


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

VI. 1768 (10)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.

Digitized by Google

A V I S.

Outre la table des chapitres qui termine chaque volume, on trouve à la fin de celui-ci celle de tous les noms des personnes dont il est fait mention dans cet Essai.

Digitized by Google

ESSAI

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT

DES NATIONS,

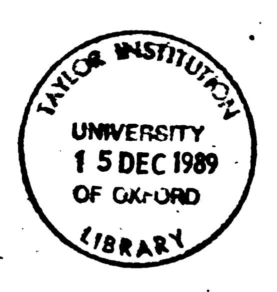
ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

TOME TROISIEME.

GENEVE.

M. DCC. LXIX.

Digitized by Google



Digitized by Google

ESSAI

SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LOUIS XIII.

CHAPITRE CENT-QUARANTE-CINQUIEME.

De Colombo *& de l'Amérique.*

C'Eſt à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau; ſi pourtant c'eſt une obligation que cette conquête de l'Amérique, ſi funeſte pour ſes habitans, & quelquefois pour les conquérans mêmes. CH. CXLV.

C'eſt ici le plus grand événement ſans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand juſqu'ici, ſemble diſparaître devant cette eſpèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration reſpectueuſe les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* & d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigé dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique! *Chriſtophe Colombo* & *Barthelemi* ſon frère ne furent pas traités ainſi.

Colombo frappé des entrepriſes des Portugais, conçut qu'on pouvoit faire quelque choſe de plus grand, & par la ſeule inſpection d'une carte de notre univers, jugea qu'il devait y en avoir un autre, & qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de ſon eſprit, & d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ſes contemporains, & à ſoutenir les refus de tous les princes. Gènes ſa patrie, qui le traita de viſionnaire, perdit

CH. CXLV.

la ſeule occaſion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII*, roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hazarder dans une ſi noble entrepriſe, n'écouta pas le frère de *Colombo* : lui-même fut refuſé en Portugal par *Jean II*, dont les vues était entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adreſſer à la France, où la marine était toujours négligée, & les affaires autant que jamais en confuſion, ſous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Veniſe eût pû s'en charger; mais ſoit que l'averſion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adreſſer à la rivale de ſa patrie, ſoit que Veniſe ne conçut de grandeur que dans ſon commerce d'Alexandrie & du levant, *Colombo* n'eſpéra qu'en la cour d'Eſpagne.

Ferdinand roi d'Arragon, & *Iſabelle* reine de Caſtille, réuniſſaient par leur mariage toute l'Eſpagne, ſi vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conſervaient encore, mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Iſabelle* & de *Ferdinand* prépara la grandeur de l'Eſpagne : *Colombo* la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de ſollicitations que la cour d'*Iſabelle* conſentit au bien que le citoyen de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'eſt preſque toujours le défaut d'argent. La cour d'Eſpagne était pauvre. Il falut que le prieur *Pérez*, & deux négocians nommés *Pinzono*, avançaſſent dix-ſept mille ducats pour les frais de l'armement. *Colombo* eut de la cour une patente, & partit enfin du port de Palos en Andalouſie avec trois petits vaiſſeaux, & un vain titre d'amiral.

Colombo obtient de la cour d'Iſabelle la permiſſion de découvrir l'Amérique.

23 Août 1492.

Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première îles de l'Amérique, & pendant ce court trajet il eut à ſoutenir plus de murmures de ſon équipage, qu'il n'avait eſſuyé de refus des princes de l'Europe. Cette iſle ſituée environ à mille lieues des Canaries, fut nommée *San Salvador*. Auſſitôt après il découvrit les autres îles Lucayes, & Cuba, & Hiſpaniola nommée aujourd'hui *St. Domingue*. *Ferdinand* & *Iſabelle* furent dans une ſingulière ſurpriſe de le voir revenir au bout de ſept mois avec des

25 Mars 1493.

Digitized by Google

Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, & sur-tout de l'or qu'il leur présenta. Le roi & la reine le firent asseoir & couvrir comme un grand d'Espagne, le nommèrent grand-amiral & vice-roi du nouveau monde. Il était regardé par-tout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il trouve encore de nouvelles îles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage; mais l'admiration se tourna en envie au second.

CH. CXLV.

1493.

Il était amiral, vice-roi, & pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Cependant des juges envoyés sur ses vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple qui entendit que *Colomb* arrivait, courut au devant de lui, comme du génie tutélaire de l'Espagne. On tira *Colomb* du vaisseau; il parut, mais avec les fers aux pieds & aux mains.

Colomb mis aux fers pour prix d'avoir enrichi l'Espagne.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonseca*, évêque de Burgos, intendant des armemens. L'ingratitude était aussi grande que les services. *Isabelle* en fut honteuse: elle répara cette affront autant qu'elle le put; mais on retint *Colomb* quatre années, soit qu'on craignit qu'il ne prit pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût seulement avoir le temps de s'informer de sa conduite. Enfin on le renvoya encore dans son nouveau monde. Ce fut à ce troisième voyage qu'il apperçut le continent à dix degrés de l'équateur, & qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène. 1498.

Lorsque *Colombo* avait promis un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister; & quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis long temps. Je ne parle pas ici d'un *Martin Behem* de Nuremberg, qui, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460 avec une patente d'une duchesse de Bourgogne, qui ne régnant pas alors ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Behem*, & des contradictions qui décréditent cette fable. Mais enfin ce *Martin Behem* n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois, & on citait un

Prétention d'un Behem qui croit avoir découvert le nouveau monde.

Digitized by Google

livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes, & des mots hébreux, & n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont sû que les enfans de *Noé* s'étant établis en Sibérie, passèrent de-là en Canada sur la glace, & qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois & les Japonois, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, & y firent passer des lions pour leur divertissement, quoique ni le Japon, ni la Chine n'ayent de lions. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe?

La réponse de *Colomb* à ses envieux, est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout; & aucun n'ayant pû le faire, il cassa le bout de l'œuf, & le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans; Que ne vous en avisiez-vous donc? répondit *Colomb*. Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence long-temps avant que *Colomb* existât. La plûpart des bons mots sont des redites.

Réfutation des partisans d'Americ Vespuce.

La cendre de *Colomb* ne s'intéresse pas à la gloire qu'il eut pendant sa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création. Mais les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit qu'ils se flattent de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, soit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Vespucci*, que nous nommons *Améric Vespuce*, négociant Florentin, jouit de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre: il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en serait pas à lui; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans sa dispute avec *Leibnitz*, n'est due qu'à l'inventeur: ceux qui viennent après ne sont que des disciples. *Colomb* avait déja fait trois voyages en qualité d'amiral & de vice-roi, cinq ans avant qu'*A*-

Digitized by Google

méric Vespuce, en eût fait un en qualité de géographe, sous le commandement de l'amiral *Ojeda* : mais ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut sur sa parole ; & les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Toussaint on fît pendant trois jours devant sa maison une illumination solemnelle, Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs, pour s'être trouvé en 1498 dans une escadre qui rangea les côtes du Bresil, lorsque *Colomb* cinq ans auparavant avait montré le chemin au reste du monde.

Il a paru depuis à Florence une vie de cet *Améric Vespuce*, dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait respecté la vérité, ni qu'on ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs Français, qui ont rendu justice à *Colomb*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre, mais aux Espagnols qui les premiers ont rendu cette justice. L'auteur de la vie de *Vespuce dit*, qu'il veut *confondre la vanité de la nation Française, qui a toujours combattu avec impunité la gloire & la fortune de l'Italie.* Quelle vanité y a-t-il à dire que ce fut un Génois qui découvrit l'Amérique ? Quelle injure faiton à la gloire de l'Italie en avouant que c'est un Italien né à Gènes, à qui l'on doit le nouveau monde ? Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politesse, & de bon sens, dont il n'y a que trop d'exemples ; & je dois dire que les bons écrivains François sont en général ceux qui sont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raisons qui les font lire dans toute l'Europe, c'est qu'ils rendent justice à toutes les nations.

Quels étaient les Américains.

Les habitans des isles, & de ce continent, étaient une espèce d'hommes nouvelle : aucun n'avait de barbe. Ils furent aussi étonnés du visage des Espagnols, que des vaisseaux & de l'artillerie ; ils regardèrent d'abord ces nouveaux hôtes comme des monstres, ou des Dieux, qui venaient du ciel ou de l'océan. Nous apprenions alors, par des voyages des Portugais, le peu qu'est notre Europe, & quelle variété regne sur la terre. On avait vû qu'il y avait dans l'Indoustan des races d'hommes jaunes. Les noirs, distingués encore en plusieurs espèces, se trouvaient en Afrique & en Asie assez loin de l'équateur, &

Digitized by Google

CH. CXLV.

quand on eut depuis percé en Amérique jusques sous la ligne, on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Bresil sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissaient encore une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux & de leurs oreilles, par leur couleur, & peut être encore même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer, c'est que dans quelques régions que ces races soient transplantées, elles ne changent point, quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuse des Negres reconnue noire, & qui est la cause de leur couleur est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différentie.

Peuples de l'Amérique méridionale d'une nature inférieure à la nôtre.

La nature a subordonné à ce principe ces différens degrés de génie, & ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les Negres sont les esclaves des autres hommes. On les achete sur les côtes d'Afrique comme des bêtes; & les multitudes de ces noirs transplantés dans nos colonies d'Amérique, servent un très-petit nombre d'Européans. L'expérience a encore appris quelle supériorité ces Européans ont sur les Américains, qui aisément vaincus par-tout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un.

Animaux végétaux nouveaux.

Cette partie de l'Amérique était encore remarquable, par des animaux & des végétaux, que les trois autres parties du monde n'ont pas, & par le besoin de ce que nous avons. Les chevaux, le bled de toute espèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique & dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien monde, la cochenille fut une des premières & des plus précieuses, qui nous furent apportées: elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui servait de temps immémorial aux belles teintures rouges.

Au transport de la cochenille on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui servent à l'ornement, ou qui entrent dans la médecine; enfin du quinquina, seul spécifique contre les fiévres interminentes, placés par la nature dans les montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la

Digitized by Google

fiévre dans le reste du monde. Ce nouveau continent possède aussi des perles, des pierres de couleur, des diamans.

CH. CXLV.

Il est certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe des commodités & des plaisirs. Les mines d'or ou d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Espagne & aux négocians. Le reste du monde en fut appauvri; car le grand nombre qui ne fait point le négoce, s'est trouvé d'abord en possession de peu d'espèces, en comparaison des sommes immenses qui entraient dans les trésors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu-à-peu cette affluence d'argent & d'or dont l'Amérique a inondé l'Europe, a passé dans plus de mains, & s'est plus également distribuée. Le prix des denrées a haussé dans toute l'Europe à-peu-près dans la même proportion.

Mines. Commerce.

Pour comprendre, par exemple, comment les trésors de l'Amérique ont passé des mains espagnoles dans celles des autres nations, il suffira de considérer ici deux choses; l'usage que *Charles-Quint* & *Philippe II* firent de leur argent, & la manière, dont les autres peuples eurent en partage des mines du Pérou.

Charles-Quint, empereur d'Allemagne, toujours en voyage & toujours en guerre, fit nécessairement passer beaucoup d'espèces en Allemagne & en Italie, qu'il reçut du Mexique & du Pérou. Lorsqu'il envoya son fils *Philippe II* à Londres épouser la reine *Marie* & prendre le titre de roi d'Angleterre, ce prince remit à la Tour vingt-sept grandes caisses d'argent en barre, & la charge de cent chevaux en argent & en or monnoyé. Les troubles de Flandre & les intrigues de la ligue en France, coûtèrent à ce même *Philippe II*, de son propre aveu, plus de trois mille millions de livres de notre monnoie d'aujourdhui.

Quant à la manière dont l'or & l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe, & de-là vont en partie aux grandes Indes, c'est une chose connue, mais étonnante. Une loi sevère établie par *Ferdinand* & *Isabelle*, confirmée par *Charles-Quint* & par tous les rois d'Espagne, défend aux autres nations, non-seulement l'entrée des ports de l'Amérique Espagnole, mais la part la plus indirecte dans ce commerce.

Comment les richesses du nouveau monde circulent dans l'ancien.

CH. CXLV.

Il semblait que cette loi dût donner à l'Espagne de quoi subjuguer l'Europe. Cependant l'Espagne ne subsiste que de la violation perpétuelle de cette loi même. Elle peut à peine fournir quatre millions en denrées qu'on transporte en Amérique; & le reste de l'Europe fournit quelquefois pour cinquante millions de marchandises. Ce prodigieux commerce des nations amies ou ennemies de l'Espagne, se fait sous le nom des Espagnols mêmes, toujours fidèles aux particuliers, & toujours trompant le roi qui a un besoin extrême de l'être. Nulle reconnaissance n'est donnée par les marchands Espagnols aux marchands étrangers. La bonne foi, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de commerce, fait la seule sûreté.

La manière dont on donna long-temps aux étrangers l'or & l'argent que les galions ont rapporté d'Amérique, fut encore plus singulière. L'Espagnol qui est à Cadix facteur de l'étranger, confiait les lingots reçus à des braves qu'on appelait *Meteores*. Ceux-ci armés de pistolets de ceinture & d'épées, allaient porter les lingots numérotés au rempart, & les jettaient à d'autres *Meteores*, qui les portaient aux chaloupes, auxquels elles étaient destinées. Les chaloupes les remettaient aux vaisseaux en rade. Ces *Meteores*, ces facteurs, les commis, les gardes qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, & le négociant étranger n'était jamais trompé. Le roi ayant reçu son indult sur ces trésors à l'arrivée des galions; y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'est utile qu'autant qu'on y contrevient, & qui n'est pourtant pas encore abrogée, parce que les anciens préjugés sont toujours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi, & de la fidélité des Espagnols, s'est fait voir en 1684. La guerre était déclarée entre la France & l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir des effets des Français. On employa en vain les édits & les monitoires, les recherches & les excommunications; aucun commissaire Espagnol ne trahit son correspondant Français. Cette fidélité si honorable à la nation Espagnole, prouva bien que les hommes n'obéissent de bon gré qu'aux lois qu'ils se sont faites pour le bien de la société, & que les

lois

Digitized by Google

lois qui ne sont que la volonté du souverain, trouve toujours tous les cœurs rebelles.

CH. CXLV.

Fléaux apportés de l'Amérique.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien aux Espagnols, elle fit aussi de très-grands maux. L'un a été de dépeupler l'Espagne, par le nombre nécessaire de ses colons; l'autre d'infecter l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, & sur-tout dans l'île Hispaniola. Plusieurs compagnons de *Christophe Colomb* en revinrent attaqués, & portèrent dans l'Europe cette contagion. Il est certain que ce venin qui empoisone les sources de la vie était propre de l'Amérique, comme la peste & la petite vérole sont des maladies originaires de la Numidie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine, dont quelques sauvages Américains se nourrissaient, ait été la source de cette corruption. Il n'y avait point d'antropophages dans l'île Hispaniola, où ce mal était invétéré. Il n'est pas non plus la suite de l'excès dans les plaisirs : ces excès n'avaient jamais été punis ainsi par la nature dans l'ancien monde; & aujourd'hui après un moment passé & oublié depuis des années, la plus chaste union peut être suivie du plus cruel & du plus honteux des fléaux dont le genre-humain soit affligé.

Pour voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens, il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes & dans leurs conquêtes.

Amérique dévastée par ceux qui vinrent la convertir.

Le grand *Colombo*, après avoir bâti quelques habitations dans les îles, & reconnu le continent, avait repassé en Espagne, où il jouissait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines & de cruautés : il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba, d'Hispaniola qui lui succédèrent, persuadés que ces provinces fournissaient de l'or, en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Enfin, soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable, soit qu'ils craignissent leur grand nombre, soit que la fureur du carnage ayant une fois commencé ne connut point de bornes, ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola qui contenait trois millions d'habitans, & Cuba qui en avait plus de six cent mille. *Barthelemi de las Casas*, évêque de Chiapa, témoins de ces destructions, rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des

Digitized by Google

CH. CXLV.

chiens. Ces malheureux sauvages, presque nuds & sans armes, étaient poursuivis comme des daims dans le fort des forêts, dévorés par des dogues, & tués à coups de fusil, ou surpris & brûlés dans leurs habitations.

Ce témoin oculaire dépose à la postérité, que souvent on faisait sommer, par un dominicain & par un cordelier, ces malheureux de se soumettre à la religion chrétienne & au roi d'Espagne; & après cette formalité, qui n'était qu'une injustice de plus, on les égorgeait sans remords. Je crois le récit de *las Casas* exagéré en plus d'un endroit; mais supposé qu'il en dise dix fois trop, il reste de quoi être saisi d'horreur.

On est encore surpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hispaniola soit arrivée sous les yeux & sous le gouvernement de plusieurs religieux de *St. Jérôme* : car le cardinal *Ximénès*, maître de la Castille avec *Charles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité de présidens du conseil royal de l'île. Ils ne purent sans doute résister au torrent; & la haine des naturels du pays, devenue avec raison implacable, rendit leur perte malheureusement nécessaire.

CHAPITRE CENT QUARANTE-SIXIEME.

Vaines disputes. Comment l'Amérique a été dépeuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien monde. Religion. Antropophages. Raison pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.

D'où viennent les hommes en Amérique? Quelle demand.!

SI ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en est pas un de demander tous les jours, comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes dans ce continent, & qui les y a menés. Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

Le sauvage qui se croit une production de son climat, comme son orignal & sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que

Digitized by Google

nous en ce point, & raisonne mieux. En effet, puisque le negre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos contrées? & d'ailleurs, quelle serait la contrée primitive?

La nature qui couvre la terre de fleurs, de fruits, d'arbres, d'animaux, n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain, pour qu'ils se répandissent de là dans le reste du monde? Où serait-ce ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe & toutes les fourmis, & qui les aurait envoyées au reste de la terre? Comment la mousse & les sapins de la Norvège auraient-ils passé aux terres australes? Quelque terrain qu'on imagine, il est presque tout dégarni de ce que les autres produisent. Il faudra supposer qu'originairement il avait tout, & qu'il ne lui reste presque plus rien. Chaque climat a ses productions différentes, & le plus abondant est très-pauvre en comparaison de tous les autres ensemble. Le Maître de la nature a peuplé & varié tout le globe. Les sapins de la Norvège ne sont point assurément les pères des girofliers des Moluques; & ils ne tirent pas plus leur origine des sapins d'un autre pays, que l'herbe des champs d'Arcangel n'est produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'avise point de penser que les chenilles & les limaçons d'une partie du monde soient originaires d'une autre partie; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques espèces d'animaux, quelques races d'hommes semblables aux nôtres?

L'Amérique, ainsi que l'Afrique & l'Asie, produit des végétaux, des animaux qui ressemblent à ceux de l'Europe; & tout de même encore que l'Afrique & l'Asie, elle en produit beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien monde.

Animaux, nourriture, tout diffère de nos climats.

Les terres du Mexique, du Pérou, du Canada, n'avaient jamais porté ni le froment qui fait notre nourriture, ni le raisin qui fait notre boisson ordinaire, ni les olives dont nous tirons tant de secours, ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme & de charue, chevaux, chameaux, ânes, bœufs étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de bœufs & de moutons, mais toutes différentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands, plus forts que ceux d'Europe,

Digitized by Google

CH. CXLVI.

& servaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à-la-fois de nos bufles & de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs, qui ont sur le dos le nombril, que par-tout ailleurs les quadrupèdes ont au ventre : point de chiens, point de chats. Le Mexique, le Pérou avaient des lions, mais petits & privés de crinière ; & ce qui est plus singulier, le lion de ces climats était un animal poltron.

On peut réduire, si l'on veut, sous une seule espèce tous les hommes, parce qu'ils ont tous les mêmes organes de la vie, des sens & du mouvement. Mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres, dans le physique & dans le moral.

Variété dans l'espèce humaine.

Quant au physique, on crut voir dans les ésquimaux, qui habitent vers le soixantième degré du nord, une figure, une taille semblable à celle des Lapons. Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les Iroquois, les Hurons, & tous les peuples jusqu'à la Floride, parurent olivâtres, & sans aucun poil sur le corps, excepté la tête. Le capitaine *Rogers*, qui navigea vers les côtes de la Californie, y découvrit des peuplades de negres qu'on ne soupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'isthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens*, qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afrique. Leur taille est tout au plus de quatre pieds ; ils sont blancs comme les Albinois, & c'est la seule race de l'Amérique qui soit blanche. Leurs yeux rouges sont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voyent & ne sortent de leurs trous que la nuit ; ils sont parmi les hommes ce que les hiboux sont parmi les oiseaux. Les Mexicains, les Péruviens parurent d'une couleur bronzée, les Brasiliens d'un rouge plus foncé, les peuples du Chili plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons, qui habitent vers le détroit de Magellan ; mais on croit que c'est la nation de la plus haute taille qui soit sur la terre.

Point d'hommes isolés & solitaires.

Parmi tant de nations si différentes de nous, & si différentes entre elles, on n'a jamais trouvé d'hommes isolés, solitaires, errans à l'aventure, à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au hazard, & quittant leurs femelles pour chercher seuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne com-

porte pas cet état, & que par-tout l'inſtinct de l'eſpèce l'entraîne à la ſociété comme à la liberté; c'eſt ce qui fait que la priſon, ſans aucun commerce avec les hommes, eſt un ſupplice inventé par les tyrans; ſupplice qu'un ſauvage pourrait moins ſupporter encore que l'homme civiliſé.

Ch. CXLVI.

Du détroit de Magellan juſqu'à la baye d'Hudſon, on a vu des familles raſſemblées, & des huttes qui compoſaient des villages; point de peuples errans qui changeaſſent de demeures ſelon les ſaiſons, comme les Arabes-Bédouins & les Tartares; en effet, ces peuples n'ayant point de bêtes de ſomme, n'auraient pu transporter aiſément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiomes formés, par leſquels les plus ſauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées; c'eſt encore un inſtinct des hommes de marquer leurs beſoins par des articulations. De-là ſe ſont formées néceſſairement tant de langues différentes, plus ou moins abondantes, ſelon qu'on a eu plus ou moins de connoiſſances. Ainſi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois, comme la nôtre eſt plus régulière & plus abondante que celle des Samoyèdes.

Soleil adoré.

De tous les peuples de l'Amérique, un ſeul avait une religion, qui ſemble au premier coup-d'œil ne pas offenſer notre raiſon. Les Péruviens adoraient le ſoleil comme un aſtre bienfaiſant; ſemblables en ce point aux anciens Perſans, & aux Sabéens: mais ſi vous en exceptez les grandes & nombreuſes nations de l'Amérique, les autres étaient plongées pour la plupart dans une ſtupidité barbare. Leurs aſſemblées n'avaient rien d'un culte réglé, leur créance ne conſtituait point une religion. Il eſt conſtant que les Braſiliens, les Caraïbes, les Moſquites, les peuplades de la Guiane, celles du nord, n'avaient pas plus de notion diſtincte d'un DIEU ſuprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaiſſance demande une raiſon cultivée, & leur raiſon ne l'était pas. La nature ſeule peut inſpirer l'idée confuſe de quelque choſe de puiſſant, de terrible, à un ſauvage qui verra tomber la foudre, ou un fleuve ſe déborder. Mais ce n'eſt là que le faible commencement de la connaiſſance d'un DIEU créateur. Cette connaiſſance raiſonnée manquait même abſolument à toute l'Amérique.

Superſtitions cruelles.

Les autres Américains, qui s'étaient fait une religion, l'avaient

faire abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiassent des hommes à je ne sais quel être malfaisant; on a prétendu même que les Péruviens souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes. Les anciens peuples de notre hémisphère, & les plus policés de l'autre, se sont ressemblés par cette religion barbare.

Antropophages.

Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des missionnaires disent tous que les Brasiliens, les Caraïbes, les Iroquois & quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers, mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'antropophages, qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre sauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons; je lui demandai, par l'interprète qui les conduisait, si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, & comme à une question ordinaire. Cette atrocité si révoltante pour notre nature est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie est de donner la mort, & non de disputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasiliens & les Canadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une subsistance assurée, ont pu devenir quelquefois antropophages. La famine & la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; & quand nous voyons dans les siecles les plus civilisés, le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, & le peuple de la Haye manger le cœur du grand-pensionnaire *de Vith*, nous ne devons pas être surpris qu'une horreur chez nous passagère, ait duré chez les sauvages.

Et chez nous aussi.

Et chez les Juifs.

Les plus anciens livres que nous ayons ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. *Moyse* même menace les Hébreux dans cinq versets du Deutéronome, qu'ils mangeront leurs enfans s'ils transgressent la loi. Le prophete *Ezéchiel*, suivant plusieurs commentateurs, promet aux Hébreux, de la part de DIEU, que s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, ils auront à manger de la chair de cheval & de

Digitized by Google

la chair de cavalier, *Marco Paolo*, ou *Marc Paul*, dit que de son temps, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à la mort. Tout cela soulève le cœur; mais le tableau du genre-humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples, toujours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume? Faut-il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle existe.

On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux siéges de Sancerre & de Paris pendant nos guerres de religion, des mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Casas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampier* assure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage.

Sodomie.

Il est un autre vice tout différent, qui semble plus opposé au but de la nature, que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'est perpétué dans les nations les plus polies, & qui est beaucoup plus commun dans nos climats chauds & tempérés de l'Europe & de l'Asie, que dans les glaces du septentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Brasiliens pratiquaient cet usage monstrueux & commun; les Canadiens l'ignoraient. Comment se peut-il encore qu'une passion qui renverse les lois de la propagation humaine, se soit emparée dans les deux hémisphères des organes de la propagation même?

Population.

Une autre observation importante, c'est qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique assez peuplé, & les deux extrêmités vers les poles peu habitées; en général, le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des causes naturelles; premièrement le froid excessif qui est aussi perçant en Amerique dans la latitude de Paris & de Vienne, qu'il l'est à notre continent au cercle polaire.

Digitized by Google

CH. CXLVI.

En second lieu, les fleuves sont pour la plupart en Amérique, dix fois plus larges au moins que les nôtres. Leurs inondations fréquentes, ont dû porter la stérilité, & par conséquent la mortalité dans des pays immenses. Les montagnes, beaucoup plus hautes, sont aussi plus inhabitables que les nôtres, des poisons violens & durables, dont la terre d'Amérique est couverte, rendent mortelle la plus légère atteinte d'une fleche trempée dans ces poisons; enfin la stupidité de l'espèce humaine dans une partie de cet hémisphère, a dû influer beaucoup sur la dépopulation. On a connu en général, que l'entendement humain n'est pas si formé dans le nouveau monde que dans l'ancien. L'homme est dans tous les deux un animal très-faible; les enfans périssent par-tout faute d'un soin convenable; & il ne faut pas croire que quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe & de la Vistule, plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux nés dans la rigueur de l'hiver, les femmes Allemandes & Sarmates élevassent alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui, sur-tout quand ces pays étaient couverts de forêts qui rendaient le climat plus malsain & plus rude qu'il ne l'est dans nos derniers temps. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait, ni leur donner ensuite une subsistance saine, ni même suffisante. Plusieurs espèces d'animaux carnassiers sont réduites, par ce défaut de subsistance, à une très-petite quantité, & il faut s'étonner si on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de singes.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUARANTE-SEPTIEME.

De Fernand Cortez.

CE fut de l'île de Cuba que partit *Fernand Cortez* pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce simple lieutenant du gouverneur d'une île nouvellement découverte, suivi de moins de six cents hommes, n'ayant que dix-huit chevaux & quelques pièces de campagne, va subjuguer le plus puissant état de l'Amérique. D'abord il est assez heureux pour trouver un Espagnol, qui ayant été neuf ans prisonnier à Jucatan sur le chemin du Mexique, lui sert d'interprète. Une Américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois sa maitresse & son conseil, & apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur & la cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur on trouva un volcan plein de soufre, on découvre du salpêtre, qui sert à renouveller dans le besoin la poudre consommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt faisant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts sont en honneur. La puissante république de Tlascala, qui florissait sous un gouvernement aristocratique, s'oppose à son passage : mais la vue des chevaux, & le bruit seul du canon, mettaient en fuite ces multitudes mal armées : il fait une paix aussi avantageuse qu'il le veut. Six mille de ses nouveaux alliés de Tlascala l'accompagnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vassaux, dont chacun pouvait paraître à la tête de cent mille hommes armés de fleches & de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique!

CH. CXLVII. 1519. *Entreprise contre le Mexique.*

La ville de Mexique, bâtie au milieu d'un grand lac, était

Description de Mexico.

Digitized by Google

CH. CXLVII. le plus beau monument de l'industrie américaine. Des chaussées immenses traversaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans la ville des maisons spacieuses & commodes construites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or & d'argent ciselés & sculptés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton, & de tissus de plumes qui formaient des dessins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où on rendait sommairement la justice aux marchands, comme dans la jurisdiction des consuls de Paris, qui n'est établie qu'après la destruction de l'empire du Mexique sous le roi *Charles IX*. Plusieurs palais de l'empereur *Motezuma* augmentaient la somptuosité de la ville. Un d'eux s'élevait sur des colonnes de jaspe, & était destiné à renfermer des curiosités qui ne servaient qu'au plaisir. Un autre était rempli d'armes offensives & défensives garnies d'or & de pierreries. Un autre était entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médicinales; des intendans les distribuaient gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du succès de leurs usages, & les médecins en tenaient registre à leur manière sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent que le progrès des arts, celle-là marque le progrès de la morale.

Sacrifices d'hommes.

S'il n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur & le pire on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico devant l'idole de *Visiliputsli*, regardé comme le DIEU des armées. Les ambassadeurs de *Motezuma* dirent à *Cortez*, à ce qu'on prétend, que leur maître avait sacrifié dans ses guerres près de vingt mille ennemis chaque année dans le grand temple de Mexico. C'est une très-grande exagération; on sent qu'on a voulu colorer par-là les injustices du vainqueur de *Motezuma*: mais enfin quand les Espagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent parmi ses ornemens, des cranes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Chersonnèse taurique.

Il n'y a guères des peuples dont la religion n'ait été inhu-

maine & sanglante; vous savez que les Gaulois, les Carthaginois, les Syriens, les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs semblait permettre ces sacrifices; il est dit dans le Lévitique; *si une ame vivante a été promise à* DIEU, *on ne pourra la racheter, il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent, que quand ils envahirent le petit pays des Cananéens, ils massacrèrent dans plusieurs villages, les hommes, les femmes, les enfans, & les animaux domestiques, parce qu'ils avaient été dévoués. C'est sur cette loi que furent fondés les sermens de *Jephté* qui sacrifia sa fille, & de *Saül* qui sans les cris de l'armée eût immolé son fils. C'est elle encore qui autorisait *Samuel* à égorger le roi *Agag* prisonnier de *Saül*, & à le couper en morceaux; exécution aussi horrible & aussi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les sauvages, & qui serait un crime énorme, si DIEU même, l'arbitre de la vie & de la mort, à qui on ne peut demander compte, ne l'eût ainsi ordonné dans les profondeurs impénétrables de sa justice. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis, ils n'étaient point antropophages comme un très-petit nombre de peuplades américaines.

Leur police en tout le reste était humaine & sage. L'éducation de la jeunesse formait un des plus grands objets du gouvernement. Il y a des écoles publiques établies pour l'un & l'autre sexe. Nous admirons encore les anciens Egyptiens, d'avoir connu que l'année est d'environ trois cent soixante & cinq jours. Les Mexicains avaient poussé jusques-là leur astronomie.

La guerre était chez eux réduite en art; c'est ce qui leur avait donné tant de supériorité sur leurs voisins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet empire, regardé par ses voisins avec crainte & avec envie.

Mais ces animaux guerriers, sur qui les principaux Espagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de sujets d'admiration joints à cette faiblesse qui porte les peuples à admirer; tout cela fit que

Digitized by Google

CH. CXLVII.

quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Motezuma* comme son maître, & par les habitans comme leur Dieu. On se mettait à genoux dans les rues, quand un valet espagnol passait. On raconte qu'un cacique, sur les terres duquel passait un capitaine espagnol, lui présenta des esclaves & du gibier. Si tu es Dieu, lui dit-il, voilà des hommes, mange-les : si tu es homme, voilà des vivres que ces esclaves t'apprêteront.

Espagnols pris pour des Dieux.

Ceux qui ont fait les relations de ces étranges événemens, les ont voulu relever par des miracles qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu-à-peu la cour de *Motezuma* s'apprivoisant avec leurs hôtes, osa les traiter comme des hommes. Une partie des Espagnols était à la Vera-Cruz sur le chemin du Mexique. Un général de l'empereur, qui avait des ordres secrets, les attaqua, & quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Motezuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'est jamais fait de plus hardi en politique. Il va au palais suivi de cinquante Espagnols, & accompagné de la *Dona Marina*, qui lui sert toujours d'interprète ; alors mettant en usage la persuasion & la menace, il emmène l'empereur prisonnier au quartier espagnol, le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les siens à la Vera-Cruz, & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat ; ensuite il l'engage à se reconnaître publiquement vassal de *Charles-Quint*.

Tribut immense du Mexique.

Motezuma & les principaux de l'empire donnent pour tribut attaché à leur hommage six cent mille marcs d'or pur, avec une incroyable quantité de pierreries, & d'ouvrages d'or, & de tout ce que l'industrie de plusieurs siecles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquième pour son maître ; prit un cinquième pour lui, & distribua le reste à ses soldats.

Cortez maître du Mexique avec cinq cents hommes.

On peut compter parmi les plus grands prodiges, que les conquérans de ce nouveau monde se déchirant eux-mêmes, les conquêtes n'en souffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable. Tandis que *Cortez* était prêt de subjuguer l'em-

Digitized by Google

pire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui restaient, le gouverneur de Cuba, *Velasquez*, plus offensé de la gloire de *Cortez* son lieutenant, que de son peu de soumission, envoie presque toutes ses troupes, qui consistaient en huit cents fantassins, quatre-vingts cavaliers bien montés, & deux petites pièces de canon, pour réduire *Cortez*, le prendre prisonnier, & poursuivre le cours de ses victoires. *Cortez* ayant d'un côté mille Espagnols à combattre, & le continent à retenir dans la soumission, laissa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique, & marcha suivi du reste contre ses compatriotes. Il en défait une partie, il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire, se range sous ses drapeaux, & il retourne au Mexique avec elle.

CH. CXLVII.

L'Empereur du Mexique prisonnier des Espagnols, & tué par ses sujets.

L'empereur était toujours en prison dans sa capitale, gardé par quatre-vingts soldats. Celui qui les commandait, nommé *Alvaredo*, sur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître, avait pris le temps d'une fête, où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'ivresse de leurs liqueurs fortes : il fond sur eux avec cinquante soldats, les égorge eux & leur suite sans résistance, & les dépouille de tous les ornemens d'or & de pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cette énormité que tout le peuple attribuait avec raison à la rage de l'avarice, souleva ces hommes trop patiens : & quand *Cortez* arriva, il trouva deux cent mille Américains en armes, contre quatre-vingts Espagnols occupés à se défendre, & à garder l'empereur. Ils assiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi ; ils se précipitèrent en foule contre les canons & les mousquets. *Antonio de Solis* appelle cette action une révolte, & cette valeur une brutalité, tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains.

L'empereur *Motezuma* mourut dans un de ces combats, blessé malheureusement de la main de ses sujets. *Cortez* osa proposer à ce roi dont il causait la mort, de mourir dans le christianisme ; sa concubine *Dona Marina* était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfans plus faibles encore que lui, auxquels les rois d'Espagne n'ont pas craint de laisser des terres

Digitized by Google

CH. CXLVII. dans le Mexique même; & aujourd'hui les descendans en ligne droite de ce puissant empereur vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Motezuma*; ils sont des simples gentilshommes chrétiens, & confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans Turcs ont laissé subsister à Constantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du desir de la vengeance. C'est ce fameux *Gatimozin*, dont la destinée fut encore plus funeste que celle de *Motezuma*. Il arma tout le Mexique contre les Espagnols.

Le désespoir, l'opiniâtreté de la vengeance & de la haine, précipitait toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'osaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Espagnols étaient fatigués de tuer, & les Américains se succédaient en foule sans se décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chaussées. Les Espagnols firent des ponts avec les corps des ennemis; mais dans leur retraite sanglante ils perdirent tous les trésors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* & pour eux. Chaque jour de marche était une bataille : on perdait toujours quelque Espagnol, dont le sang était payé par la mort de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nuds.

Cortez n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses soldats, & par les Tlascaliens qu'il avait avec lui, neuf bateaux, pour rentrer dans Mexico, par le lac même qui semblait lui en défendre l'entrée.

Les Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac, & vinrent attaquer les neuf bateaux de *Cortez*, sur lesquels il avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins, qui avaient du canon, renversèrent bientot la flotte ennemie. *Cortez*, avec le reste de ses troupes, combattait sur les chaussées. Vingt Espagnols tués dans ce combat, & sept ou huit prisonniers, faisaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin après de nouveaux

combats, on prit *Gatimozin* & l'impératrice sa femme. C'est ce *Gatimozin*, si fameux par les paroles qu'il prononça, lorsqu'un receveur des trésors du roi d'Espagne le fit mettre sur des charbons ardens, pour savoir en quel endroit du lac il avait fait jeter ses richesses ; son grand-père, condamné au même supplice, jetait des cris ; & *Gatimozin* lui dit : *Et moi suis-je sur un lit de roses ?*

Cortez fut maître absolu de la ville de Mexique, avec laquelle tout le reste de l'empire tomba sous la domination espagnole, ainsi que la Castille d'or, le Darien, & toutes les contrées voisines. 1521.

Cortez persécuté pour avoir vaincu l'Amérique, comme Colombo pour avoir découvert le nouveau monde.

Quel fut le prix des services inouis de *Cortez ?* Celui qu'eut *Colombe ;* il fut persécuté, & le même évêque *Fonseca*, qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers, voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin, malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans sa patrie, il y fut peu considéré. A peine peut-il obtenir audience de *Charles-Quint :* un jour il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur, & monta sur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme ? « C'est, répondit » *Cortez*, celui qui vous a donné plus d'états que vos pères ne » vous ont laissé de villes ».

CHAPITRE CENT QUARANTE-HUITIEME.

De la conquête du Pérou.

CORTEZ ayant soumis à *Charles-Quint* plus de deux cents lieues de nouvelles terres en longueur, & plus de cent cinquante en largeur, croyait avoir peu fait. L'isthme qui resserre entre deux mers le continent de l'Amérique, n'est pas de vingt-cinq lieues communes : on voit du haut d'une montagne, près de Nombre de Dios, d'un côté la mer qui s'étend de l'Amérique jusqu'à nos côtes, & de l'autre celle qui se prolonge jusqu'aux grandes Indes. La première a été nommée *mer*

Digitized by Google

Ch. CXLVIII.

du Nord, parce que nous sommes au nord ; la seconde *mer du Sud*, parce que c'est au sud que les grandes Indes sont situées. On tenta donc, dès l'an 1513, de chercher par cette mer du Sud de nouveaux pays à soumettre.

Vers l'an 1527 deux simples aventuriers, *Diego d'Almago*, & *Francesco Pizarro*, qui même ne connaissaient pas leur père, & dont l'éducation avait été si abandonnée, qu'ils ne savaient ni lire ni écrire, furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vastes & plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaissent trois cents lieues de côtes américaines en cinglant droit au midi; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale & sous l'autre tropique, il y a une contrée immense, où l'or, l'argent, & les pierreries sont plus communs que le bois, & que le pays est gouverné par un roi aussi despotique que *Motezuma ;* car dans tout l'univers le despotisme est le fruit de la richesse.

Grandeur des Incas.

Du pays de Cusco, & des environs du tropique du Capricorne, jusqu'à la hauteur de l'île des Perles, qui est au sixième degré de latitude septentrionale, un seul roi étendait sa domination absolue dans l'espace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appelait *Incas*. Le premier de ces incas qui avait subjugué le pays, & qui lui imposa des lois, passait pour le fils du soleil. Ainsi les peuples les plus policés de l'ancien monde & du nouveau, se ressemblaient dans l'usage de déifier les hommes extraordinaires, soit conquérans, soit législateurs.

Garcilasso de la Vega, issu de ces incas, transporté à Madrid, écrivit leur histoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge, & son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait, à la vérité, savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture; semblables en ce point aux anciennes nations tartares, aux habitans de l'Afrique méridionale, à nos ancêtres les Celtes, aux peuples du septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tînt lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux faits à la postérité, par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes. Mais en général les lois fondamentales, les points les plus essentiels de

Usages des Péruviens.

de la religion, les grands exploits dégagés de détails, passent assez fidélement de bouche en bouche. Ainsi *Garcilasso* pouvait être instruit de quelques principaux evénemens. C'est sur ces objet seuls qu'on peut l'en croire. Il assure que dans tout le Pérou on adorait le soleil, culte plus raisonnable qu'aucun autre, dans un monde à qui rien n'avait été révélé. *Pline*, chez les Romains, dans les temps les plus éclairés, n'admet point d'autre Dieu. *Platon* plus éclairé que *Pline*, avait appelé le soleil le fils de DIEU, la splendeur du père; & cet astre long-temps auparavant fut révéré par les mages & par les anciens Egyptiens. La même vraisemblance & la même erreur régnèrent également dans les deux hémisphères.

Les Péruviens avaient des obélisques, des gnomons réguliers, pour marquer les points des équinoxes & des solstices. Leur année était de trois cent soixante & cinq jours; peut-être la science de l'antique Egypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient elevé des prodiges d'architecture, & taillé des statues avec un art surprenant. C'était la nation la plus policée & la plus industrieuse du nouveau monde.

Magnificence utile.

L'inca *Huescar*, père d'*Atabalipa*, dernier inca, sous qui ce vaste empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté & embelli. Cet inca qui conquit tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait par les mains de ses soldats & des peuples vaincus, un grand chemin de cinq cents lieues de Cusco jusqu'à Quito, à travers des précipices comblés, & des montagnes applanies. Ce monument de l'obéissance & de l'industrie humaine n'a pas été depuis entretenu par les Espagnols. Des relais d'hommes établis de demi-lieue en demi-lieue portaient les ordres du monarque dans tout son empire. Telle était la police. Et si on veut juger de la magnificence, il suffit de savoir que le roi était porté dans ses voyages sur un trône d'or, qu'on trouva peser vingt-cinq mille ducats, & que la litière de lames d'or sur laquelle était le trône était soutenue par les premiers de l'état.

Dans les cérémonies pacifiques & religieuses à l'honneur du soleil, on formait des danses; rien n'est plus naturel; c'est un des plus anciens usages de notre hémisphère. *Huescar* pour rendre les danses plus graves, fit porter par les danseurs une

Digitized by Google

CH. CXLVIII. chaine d'or longue de fept cents de nos pas géométriques, & groffe comme le poignet; chacun en foulevait un chainon. Il faut conclure de ce fait que l'or était plus commun au Pérou, que ne l'eft parmi nous le cuivre.

Deux cent cinquante hommes attaquent l'empire du Pérou.

François Pizarro attaqua cet empire avec deux cent cinquante fantaffins, foixante cavaliers, & une douzaine de petits canons que trainaient fouvent les efclaves des pays déja domptés. Il arrive par la mer du Sud à la hauteur de Quito pardelà l'équateur. *Atabalipa* fils d'*Huefcar* régnait alors; il était vers Quito avec environ quarante mille foldats armés de fleches & de piques d'or & d'argent. *Pizarro* commença comme *Cortez* par une ambaffade, & offrit à l'inca l'amitié de *Charles-Quint*. L'inca répond qu'il ne recevra pour amis les déprédateurs de fon empire, que quand ils auront rendu tout ce qu'ils ont ravi fur leur route; & après cette réponfe il marche aux Efpagnols. Quand l'armée de l'inca, & la petite troupe caftillane furent en préfence, les Efpagnols voulurent encore mettre de leur côté jufqu'aux apparences de la religion. Un moine nommé *Valverda*, fait évêque de ce pays même qui ne leur appartenait pas encore, s'avance avec un interprète vers l'inca une bible à la main, & lui dit qu'il faut croire ce qui eft dit dans ce livre. Il lui fait un long fermon de tous les myftères du chriftianifme. Les hiftoriens ne s'accordent pas fur la manière dont le fermon fut reçu; mais ils conviennent tous que la prédication finit par le combat.

Les canons, les chevaux, & les armes de fer firent fur les Péruviens le même effet que fur les Méxicains; on n'eut guères que la peine de tuer; & *Atabalipa* arraché de fon trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

Tributs exceffifs: avarice plus grande.

Cet empereur pour fe procurer une liberté prompte promit une trop groffe rançon; il s'obligea, felon *Herrera & Zarata*, de donner autant d'or qu'une des falles de fes palais pouvait en contenir, jufqu'à la hauteur de fa main, qu'il éleva en l'air au-deffus de fa tête. Auffi-tôt fes couriers partent de tous côtés pour affembler cette rançon immenfe; l'or & l'argent arrive tous les jours au quartier des Efpagnols; mais foit que les Péruviens fe laffaffent de dépouiller l'empire pour un captif, foit qu'*Atabalipa* ne les preffât pas, on ne remplit point toute

Digitized by Google

l'étendue de ses promesses, les esprits des vainqueurs s'aigrirent ; leur avarice trompée monta à ces excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif ; toute la grace qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce même évêque *Valverda* lui parla de christianisme par un interprète ; il le baisa, & immédiatement après on le pendit, & on le jetta dans les flammes. Le malheureux *Garcilasso* inca, devenu Espagnol, dit qu'*Atabalipa* avait été très-cruel envers sa famille, & qu'il méritait la mort ; mais il n'ose pas dire que ce n'était point aux Espagnols à le punir. Quelques écrivains témoins oculaires comme *Zarata*, prétendent que *François Pizaro* était déja parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des trésors d'*Atabalipa*, & que d'*Almagro* seul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de Chiapa que j'ai déja cité, ajoute qu'on fit souffrir le même supplice à plusieurs capitaines Péruviens, qui par une générosité aussi grande que la cruauté des vainqueurs, aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leurs maîtres.

Ch. CXLVIII.

Cependant de la rançon déja payée par *Atabalipa*, chaque cavalier espagnol eut deux cent quarante marcs en or pur ; chaque fantassin en eut cent soixante : on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion ; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eurent des richesses immenses ; & on envoya à *Charles-Quint* 1534.
trente mille marcs d'argent, trois mille d'or non travaillé, & vingt mille marcs pesant d'argent avec deux mille d'or en ouvrages du pays. L'Amérique lui aurait servi à tenir sous le joug une partie de l'Europe, & sur-tout les papes, qui lui avaient adjugé ce nouveau monde, s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

On ne sait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent & conquirent tant de terres, ou plus détester leur férocité : la même source, qui est l'avarice, produisit tant de bien & tant de mal. *Diego d'Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après


Digitized by Google

CH. CXLVIII.

la discordre se met entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avait divisé *Velasquez* & *Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

Guerre civile entre les vainqueurs.

Diego d'Almagro & *Francesco Pizarro* font la guerre civile dans Cusco même, la capitale des incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues d'Europe, se partagent, & combattent pour le chef qu'elles choisissent. Ils donnent un combat sanglant sous les murs de Cusco, sans que les Péruviens osent profiter de l'affaiblissement de son ennemi commun; au contraire il y avait des Péruviens dans chaque armée; ils se battaient pour leurs tyrans; & les multitudes de Péruviens dispersés, attendaient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seraient soumis, & chaque parti n'était que d'environ trois cents hommes, tant la nature a donné en tout la supériorité aux Européans sur les habitans du nouveau monde. Enfin d'*Almagro* fut fait prisonnier, & son rival *Pizarro* lui fit trancher la tête; mais bientôt après il fut assassiné lui-même par les amis d'*Almagro*.

Déja se formait dans tout le nouveau monde le gouvernement espagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences, qui sont à-peu-près ce que sont nos parlemens, étaient établies: des archevêques, des évêques, des tribunaux d'inquisition, toute la hiérarchie ecclésiastique exerçaient ses fonctions comme à Madrid, lorsque les capitaines qui avaient conquis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint*, voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* se fit reconnaître roi du Pérou; mais d'autres Espagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe, qu'à leur compagnon qui devenait leur souverain, le prirent & le firent périr par la main du bourreau. Un frère de *François Pizarro* eut la même ambition & le même sort. Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Espagnols mêmes, & pas une des peuples soumis.

Au milieu de ces combats, que les vainqueurs livraient entre eux, ils découvrirent les mines du Potosi, que les Péruviens mêmes avaient ignorées. Ce n'est point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent; elle est encore aujourd'hui très-loin d'être épuisée. Les Péruviens travaillèrent à

Digitized by Google

ces mines pour les Espagnols comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces esclaves des negres qu'on achetait en Afrique, & qu'on transportait au Pérou comme des animaux destinés au service des hommes. CH. CXLVIII.

Dépositions de Las Casas contre les Espagnols.

On ne traitait en effet ni ces negres, ni les habitans du nouveau monde, comme une espèce humaine. Ce *Las Casas* religieux dominicain évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touché des cruautés de ses compatriotes, & des misères de tant de peuples, eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint*, & à son fils *Philippe II*, par des mémoires que nous avons encore. Il y représente presque tous les Américains, comme des hommes doux & timides, d'un tempérament faible qui les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regardèrent dans cette faiblesse que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire, que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les îles voisines, ils firent périr plus de douze cent mille hommes, comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, dit-il, *dans l'île St. Domingue & dans la Jamaïque remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.*

Un cacique de l'île de Cuba nommé *Hatucu*, condamné par eux à périr par le feu, pour n'avoir pas donné assez d'or, fut remis avant qu'on allumât le bûcher entre les mains d'un franciscain qui l'exhortait à mourir chrétien, & qui lui promettait le ciel. Quoi! les Espagnols iront donc au ciel? demandait le cacique. Oui sans doute, disait le moine. Ah, s'il est ainsi, que je n'aille point au ciel, repliqua ce prince. Un cacique de la nouvelle Grenade, qui est entre le Pérou & le Méxique, fut brûlé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

Des milliers d'Américains servaient aux Espagnols de bêtes de somme, & on les tuait quand leur lassitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme, que dans les îles & sur la terre ferme, ce petit nombre d'Européans a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous justifier*, ajoute-t-il, *vous dites que ces malheureux s'étaient rendus cou-*

Digitized by Google

CH. CXLVIII. *pables de sacrifices humains ; que, par exemple, dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes : je prends à témoin le ciel & la terre, que les Mexicains usant du droit barbare de la guerre n'avaient pas fait souffrir la mort dans leurs temples à cent cinquante prisonniers.*

De tout ce que je viens de citer, il résulte, que probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains, & que l'évêque de Chiapa outrait aussi quelquefois ses reproches contre ses compatriotes. Observons ici que si on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois sacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre, jamais les Péruviens ne firent de tels sacrifices au soleil, qu'ils regardaient comme le DIEU bienfaisant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

Enfin les plaintes réitérées de *Las Casas* ne furent pas inutiles. Les lois envoyées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américains. Ils sont aujourd'hui sujets soumis & non esclaves.

CHAPITRE CENT QUARANTE-NEUVIEME.

Du premier voyage autour du monde.

CE mélange de grandeur & de cruauté étonne & indigne. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique ; mais la gloire de *Colombo* est pure. Telle est celle de *Magalhaens* que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, & de *Sebastien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'est plus un prodige aujourd'hui.

Ce fut en 1519, dans le commencement des conquêtes espagnoles en Amérique, & au milieu des grands succès des Portugais en Asie & en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Espagne le détroit qui porte son nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, & qu'en voguant de l'occident à l'orient il trouva les îles qu'on nomma depuis *Marianes*.

Digitized by Google

CH. CXLIX.

Habitans des îles Marianes sans religion, ignorans le tien & le mien.

Ces îles Marianes situées près de la ligne méritent une attention particulière. Les habitans ne connaissaient point le feu, & il leur était absolument inutile. Ils se nourissaient des fruits que leurs terres produisent en abondance, sur-tout du cacao, du sago qui est fort au dessus du ris, & d'une pâte qui a le goût du meilleur pain, & qui se forme dans une gousse au haut d'un grand arbre; on prétend que la durée ordinaire de leur vie est de cent vingt ans. On en dit autant des Brasiliens. Ces insulaires n'étaient ni sauvages, ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient désirer ne leur manquait. Leurs maisons bâties de planches de cacaotiers, industrieusement façonnées, étaient propres & régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; & peut-être étaient-ils les moins malheureux & les moins méchans de tous les hommes. Cependant les Portugais appellèrent leur pays *les îles des Larrons*, parce que ces peuples ignorant le tien & le mien mangèrent quelques provisions du vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots, ni chez beaucoup de nations Africaines & Américaines. Mais au-delà de ces îles, en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du temps des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, & les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans Arabes avaient connu la boussole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais il n'ont jamais navigué plus loin qu'à l'île de Mindanao, à l'ouest des Manilles. Ce vaste archipel était peuplé d'hommes d'espèce différentes, les uns blancs, les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds que dans ceux du septentrion.

Toujours nouvelles espèces d'hommes.

Au reste ce *Magellan* était un Portugais, auquel on avait refusé une augmentation de paye de six écus. Ce refus le détermina à servir l'Espagne, & à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet, ses compagnons après sa mort s'établirent à Tidor, la principale des îles Moluques, où croissent les plus précieuses épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols, &

Digitized by Google

CH. CXLIX.

ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer Orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient venir que de l'occident. Ils ne soupçonnaient pas que les Espagnols eussent fait une partie du tour du globe. Il fallut une nouvelle géographie pour terminer le différent des Espagnols & des Portugais, & pour réformer l'arrêt que la cour de Rome avait porté sur leurs prétentions & sur les limites de leurs découvertes.

Le pape s'avise de donner l'orient & l'occident.

Il faut savoir que quand le célèbre prince *Don Henri* commençait à reculer pour nous les bornes de l'univers, les Portugais demandèrent aux papes la possession de tout ce qu'ils découvriraient. La coutume subsistait de demander des royaumes au St. Siége, depuis que *Grégoire VII* s'était mis en possession de les donner : on croyait par-là s'assurer contre une usurpation étrangère, & intéresser la religion à ces nouveaux établissemens. Plusieurs pontifes confirmèrent donc au Portugal les droits qu'il avait acquis & qu'ils ne pouvaient lui ôter.

Lorsque les Espagnols commençaient à s'établir dans l'Amérique, le pape *Alexandre VII* divisa les deux nouveaux mondes, l'Américain & l'Asiatique, en deux parties : tout ce qui était à l'orient des îles Açores devait appartenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Espagne ; on traça une ligne sur le globe, qui marqua les limites de ces droits réciproques, & qu'on appelle *la ligne de marcation.* Le voyage de *Magellan* dérangea la ligne du pape. Les îles Marianes, les Philippines, les Moluques, se trouvaient à l'orient des découvertes Portugaises. Il fallut donc tracer une autre ligne, qu'on appela de *démarcation.* Qu'y a-t-il de plus étonnant, ou qu'on ait découvert tant de pays, ou que des évêques de Rome les ayent donnés tous ?

Toutes ces lignes furent encore dérangées, lorsque les Portugais abordèrent au Bresil ; elles ne furent pas plus respectées par les Français & par les Anglais, qui s'établirent ensuite dans l'Amérique septentrionale. Il est vrai que les Anglais sur-tout n'ont fait que glaner après les riches moissons des Espagnols : mais enfin ils y ont eu des établissemens considérables.

Le

Digitized by Google

Le funeste effet de toutes mes découvertes & de ces transplantations a été que nos nations commerçantes se sont fait la guerre en Amérique & en Asie, toutes les fois qu'elles se la sont déclarée en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naissantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations. Les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde. CX. CXLIX.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe a gagné en se portant en Amérique. Il est certain que les Espagnols en retirèrent d'abord des richesses immenses : mais l'Espagne a été dépeuplée, & ces trésors partagés à la fin par tant d'autres nations, ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainsi personne n'a réellement gagné. Il reste à savoir si la cochenille & le quinquina sont d'un assez grand prix pour compenser la perte de tant d'hommes.

CHAPITRE CENT CINQUANTIEME.

Du Brésil.

QUand les Espagnols envahissaient la plus riche partie du nouveau monde, les Portugais surchargés des trésors de l'ancien, négligeaient le Bresil, qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas.

Leur amiral *Cabrai*, après avoir passé les îles du cap Verd, pour aller par la mer australe d'Afrique aux côtes du Malabar, prit tellement le large à l'occident, qu'il vit cette terre du Bresil qui de tout le continent américain est le plus voisin de l'Afrique; il n'y a que trente degrés en longitude de cette terre au mont Atlas; c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile; il y regne un printemps perpétuel. Tous les habitans grands, bien-faits, vigoureux, d'une couleur rougeâtre, marchaient nuds, à la réserve d'une large ceinture qui leur servait de poche.

CH. CL.

Quels étaient les Brasiliens.

C'étaient des peuples chasseurs, par conséquent n'ayant pas toujours une subsistance assurée, de-là nécessairement féroces, se faisant la guerre avec leurs fleches & leurs massues pour quelques piéces de gibier, comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colère, le ressentiment d'une injure les armait souvent, comme on le raconte des premiers Grecs & des Asiatiques. Ils ne sacrifiaient point d'hommes, parce que n'ayant aucun culte religieux, ils n'avaient point de sacrifices à faire ainsi que les Mexicains, mais ils mangeaient leurs prisonniers de guerre; & *Améric Vespuce* rapporte dans une de ses lettres, qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européans ne mangeaient pas leurs prisonniers.

Antropophages.

Au reste, nulles lois chez les Brasiliens que celles qui s'établissaient au hasard pour le moment présent par la peuplade assemblée; l'instinct seul les gouvernait. Cet instinct les portait à chasser qnand ils avaient faim, à se joindre à des femmes quand le besoin le demandait, & à satisfaire ce besoin passager avec de jeunes gens.

Preuve que l'ancien monde n'avait jamais connu le nouveau.

Ces peuples sont une preuve assez forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien monde; on aurait porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il est bien difficile qu'il n'y eût resté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans portant des plumes sur la tête excitaient les peuples au combat, leur faisaient remarquer la nouvelle lune, leur donnaient des herbes qui ne guérissaient pas leurs maladies. Mais qu'on ait vû chez eux des prêtres, des autels, un culte, c'est ce qu'aucun voyageur n'a dit malgré la pente à le dire.

Les Mexicains, les Péruviens, peuples policés, avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'état, parce qu'elle était entiérement subordonnée au prince, mais il n'y avait point d'état chez les sauvages, sans besoin & sans police.

Le Portugal laissa pendant près de cinquante ans languir les colonies que leurs marchands avaient envoyées au Bresil. Enfin en 1559 on y fit des établissemens solides, & les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le

Digitized by Google

Bresil augmenta les richesses des Espagnols, quand leur roi Philippe II s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols depuis 1205 jusqu'à 1630. CH. CLI.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien monde & dans le nouveau. Enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des Espagnols, il se remit en possession des côtes du Bresil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres, ce que le Mexique, le Pérou, & les îles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers temps même on y a découvert des mines de diamans, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé ? Tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Bresil avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres comptant sur l'or & les diamans, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture & les manufactures. Leurs diamans & leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies ; c'est pour l'Angleterre en effet que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnoyé au Portugal qui manquait de tout. Dans ce pays le roi est riche, & le peuple pauvre.

Portugal pauvre avec or & diamans.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-UNIEME.

Des possessions des Français en Amérique.

Les Espagnols tiraient déja du Mexique & du Pérou des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis; quand les autres nations jalouses & excitées par leur exemple n'avaient pas encore dans les autres parties de l'Amérique une colonie qui leur fût avantageuse.

L'amiral *Coligni* qui avait en tout de grandes idées, imagina

Digitized by Google

en 1557 sous *Henri II*, d'établir les Français & sa secte dans le Bresil; un chevalier de *Villegagnon*, alors calviniste, y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise; les Génevois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée, les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* & à ses ministres; il les traita de perturbateurs; ceux-ci le traitèrent d'athée, & le Bresil fut perdu pour la France, qui n'a jamais sû faire de grands établissemens au dehors.

Le Bresil perdu pour des querelles de religion.

On disait que la famille des incas s'était retirée dans ce vaste pays dont les limites touchent à celles du Pérou; que c'était là que la plûpart des Péruviens avaient échappé à l'avarice & à la cruauté des chrétiens d'Europe qui habitaient au milieu des terres, près d'un certain lac Parima dont le sable était d'or; qu'il y avait une ville dont les tois étaient couverts de ce métal; les Espagnols appelaient cette ville *Eldorado*; ils la cherchèrent long-temps.

Eldorad.

Ce nom d'Eldorado éveilla toutes les puissances. La reine *Elizabeth* envoya en 1596 une flotte sous le commandement du savant & malheureux *Raleig*; pour disputer aux Espagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleig* en effet pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines: il rapporta une centaine de grandes plaques d'or, & quelques morceaux d'or ouvragés. Mais enfin on ne trouva ni de ville Dorado, ni de lac Parima. Les Français après plusieurs tentatives, s'établirent en 1664 à la pointe de cette grande terre dans l'île de la Cayenne, qui n'a qu'environ quinzes lieues communes de tour. C'est-là ce qu'on nomma *la France équinoxiale*. Cette France se réduisit à un bourg composé d'environ cent cinquante maisons de terre & de bois; & l'île de Cayenne n'a valu quelque chose que sous *Louis XIV*, qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime; encore cette île fut-elle enlevée aux Français par les Hollandais dans la guerre de 1672. Mais une flotte de *Louis XIV* la reprit. Elle fournit

Cayenne.

Digitized by Google

aujourd'hui un peu d'indigo & de mauvais café. La Guiana était, dit-on, le plus beau pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir, & c'est celui qu'ils négligèrent. CH. CLI.

On leur parla de la Floride entre l'ancien & le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déja en possession d'une partie de la Floride, à laquelle même ils avaient donné ce nom. Mais comme un armateur Français prétendait y avoir abordé à-peu-près dans le même temps qu'eux, c'était un droit à disputer; les terres des Américains devant appartenir, par notre droit des gens, ou de ravisseurs, non-seulement à celui qui les envahissait le premier, mais à celui qui disait le premier les avoir vues.

L'amiral *Coligni* y avait envoyé sous *Charles IX*, vers l'an 1564, une colonie huguenote, voulant toujours établir sa religion en Amérique, comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement, & pendirent 1565. aux arbres tous les Français, avec un grand écriteau au dos; *Pendus.* *Pendus non comme Français, mais comme hérétiques.*

Quelque temps après, un Gascon, nommé le chevalier de *Gourgues*, se mit à la tête de quelques corsaires pour essayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort espagnol, & fit pendre à son tour tous les prisonniers, sans oublier de leur mettre un écriteau; *Pendus, non comme Espagnols, mais comme voleurs & maranes.* Déja les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs Européans les venger en s'exterminant les uns les autres; & ils ont eu souvent cette consolation.

Après avoir pendu des Espagnols, il fallut pour ne le pas être, évacuer la Floride, à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encore que la Guiane. Mais les guerres affreuses de religion qui ruinaient alors les habitans de la France, ne leur permettaient pas d'aller égorger, & convertir des sauvages, ni de disputer de beaux pays aux Espagnols.

Déja les Anglais se mettaient en possession des meilleures terres & des plus avantageusement situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale, au-delà de la Floride, quand deux ou trois marchands de Normandie, sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie; équipèrent quelque vaisseaux, & établirent une colonie dans le Canada, pays con- *Canada.*

Digitized by Google

CH. CLI. vert de neiges & de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours, & des castors. Cette terre découverte auparavant dès l'an 1535, avait été abandonnée; mais enfin après plusieurs tentatives mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe & de St. Malo, fonda Québec en 1608, c'est-à-dire, bâtit quelques cabanes; & ces cabanes ne sont devenues une ville que sous *Louis XIV*.

Cet établissement, celui de Louisbourg, & tous les autres dans cette nouvelle France, ont été toujours très-pauvres, tandis qu'il y a quinze mille carosses dans la ville du Mexique, & davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un sujet de guerre presque continuel, soit avec les naturels, soit avec les Anglais, qui possesseurs des meilleurs territoires, ont voulu ravir celui des Français pour être les seuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

Les peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique & du Pérou & du Bresil. Ils leur ressemblaient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux, & qu'ils n'en ont qu'aux sourcils, & à la tête. Ils en différent par la couleur qui approche de la nôtre; ils en diffèrent encore plus par la fierté & le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples du nord dans l'ancien monde & dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique septentrionale des montagnes, des Apalaches, au détroit de *David* sont des paysans & des chasseurs divisés en bourgades; institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens, dont nous avions très-mal-à-propos désigné les peuples du Mexique, du Pérou & du Bresil. On n'appela ce pays, *les Indes*, que parce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du nord, *Sauvages*, ils l'étaient moins à quelques égards que les paysans de nos côtes européanes, qui ont si long-temps pillé de droit les vaisseaux naufragés, & tué les navigateurs. La guerre, ce crime & ce fleau de tous les temps & de tous les hommes, n'avait pas chez eux comme

chez nous l'intérêt pour motif; c'était d'ordinaire l'insulte & la vengeance qui en étaient le sujet, comme chez tous les Brasiliens & chez tous les sauvages. CH. CLI.

Ce qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, est qu'ils faisaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, & qu'ils les mangeaient. Cette horreur leur était commune avec les Brasiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns & les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours; mais il a été commun à plus d'un peuple; & nous en avons traité à part. *Encore des antr.po-phages.*

C'était dans ces terres stériles & glacées du Canada que les hommes étaient souvent antropophages; ils ne l'étaient point dans l'Acadie, pays meilleur où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent, excepté dans quelques parties du Bresil, & chez les Cannibales des îles Caraïbes.

Quelques jésuites & quelques huguenots rassemblés par une fatalité singulière, cultivèrent la colonie naissante du Canada; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui faisaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisirent beaucoup à la colonie, prirent quelques jésuites prisonniers, &, dit-on, les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie & fortifiée qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie; cela ne veut dire autre chose, sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs. *Jésuites & huguenots pêle-mêle. embarqués.* 1629.

Les Français n'avaient donc dans ce temps-là aucun établissement hors de France, & pas plus en Amérique qu'en Asie.

La compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises, espérant réparer ses pertes, pressa le cardinal de *Richelieu* de la comprendre dans le traité de St. Germain fait avec les Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi, dont ils ne faisaient alors aucun cas; & ce peu devint ensuite une nouvelle France. Cette nouvelle France resta longtemps dans un état misérable; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie.

Digitized by Google

Ch. CLI. Les Anglais informés de ces petits profits prirent encore l'Acadie.

1654. *Acadie.* 1713. Ils la rendirent encore au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois, & s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht; paix alors heureuse qui est devenue depuis funeste à l'Europe. Car nous verrons que les ministres qui firent ce traité, n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie, l'Angleterre voulant les étendre, & la France les resserrer; ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales; & cette guerre a produit celle de l'Allemagne, qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

La petite île du cap Breton, où est Louïsbourg, la rivière de St. Laurent, Québec, le Canada demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établissemens servirent plus à entretenir la navigation, & à former des matelots, qu'ils ne rapportèrent de profits. Québec contenait environ sept mille habitans; les dépenses de la guerre pour conserver ces pays coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais; & cependant elles paraissaient nécessaires.

Louisiane. On a compris dans la nouvelle France un pays immense qui touche d'un côté au Canada, de l'autre au nouveau Mexique, & dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues; on l'a nommé *Missisipi*, du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique; & *Louisiane*, du nom de *Louis XIV*.

Cette étendue de terre était à la bienséance des Espagnols qui n'ayant que trop de domaines en Amérique, ont négligé cette possession, d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques Français du Canada s'y transportèrent, en descendant par le pays & par la rivière des Illinois, & en essuyant toutes les fatigues & tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance, au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la nouvelle France fut jusqu'en 1708 composée d'une douzaine de familles errantes dans des déserts & dans des bois.

Louis XIV accablé alors de malheurs voyait dépérir l'ancienne France,

Digitized by Google

France, & ne pouvait penser à la nouvelle. L'état était épuisé d'hommes & d'argent. Il est bon de savoir que dans cette misère publique deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions, l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne, tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite; l'autre par des affaires avec un ministère malheureux, obéré & ignorant. Le grand négociant qui se nommait *Crozat*, étant assez riche & assez hardi pour risquer une partie de ses trésors, se fit concéder la Louisiane par le roi, à condition que chaque vaisseau que lui & ses associés enverraient, y porteraient six garçons & six filles pour peupler. Le commerce & la population y languirent également.

CH. CLI.

Crozat & Bernard.

Après la mort de *Louis XIV*, l'Ecossais *Law ou Lass*, homme extraordinaire, dont plusieurs idées ont été utiles, & d'autres pernicieuses, fit accroire à la nation que la Louisiane produisait autant d'or que le Pérou, & allait fournir autant de soye que la Chine. Ce fut la première époque du fameux systême de *Lass*. On envoya des colonies au Missisipi; on grava le plan d'une ville magnifique & régulière, nommée *la nouvelle Orléans*. Les colons périrent la plupart de misère, & la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour, s'il y a des millions d'habitans de trop en France, sera-t-il avantageux de peupler la Louisianne; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner.

1717. & 1718.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-DEUXIEME.

Des îles Françaises & des Flibustiers.

LEs possessions les plus importantes que les Français ont acquises avec le temps, sont, la moitié de l'île St. Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, & quelques petites îles Antilles; ce n'est pas la deux-centiéme partie des conquêtes espagnoles, mais on en a tiré enfin de grands avantages.

St. Domingue, mais sans or, ni argent.

St. Domingue est cette même île Hispaniola, que les habi-

Digitized by Google

CH. CLII. tans nommaient *Aiti*, découverte par *Colombo*, & dépeuplée par les Espagnols; les Français n'ont pas trouvé dans la partie qu'ils habitent l'or & l'argent qu'on y trouvait autrefois, soit que les métaux demandent une longue suite de siecles pour se former, soit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre, & que la mine ne renaisse plus; l'or & l'argent en effet n'étant point des mixtes, il est difficile de concevoir ce qui les reproduirait. Il y a encore des mines de ces métaux dans le terrain qui reste aux Espagnols; mais les frais n'étant pas compensés par le profit, on a cessé d'y travailler.

Origine des Flibustiers.

La France n'est entrée en partage de cette île avec l'Espagne, que par la hardiesse désespérée d'un peuple nouveau, que le hazard composa d'Anglais, de Bretons, & sur-tout de Normans. On les a nommés *Boucaniers*, *Flibustiers*; leur union & leur origine furent à-peu-près celle des anciens Romains; leur courage fut plus impétueux & plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raison; voilà ce qu'étaient les Flibustiers; voici leur histoire.

Il arriva vers l'année 1625 que des aventuriers Français & Anglais abordèrent en même temps dans une île des Caraïbes, nommée *St. Christophe* par les Espagnols qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, & qui égorgeaient les naturels au nom d'un saint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipatie naturelle des deux nations se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci maîtres de toutes les îles voisines comme du continent, vinrent avec des forces supérieures. Le commandant Français échappa & retourna en France. Le commandant Anglais capitula; les plus déterminés des Français & des Anglais gagnèrent dans des barques l'île de St. Domingue, & s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, & s'emparèrent de l'île de la Tortue. Plusieurs Normans allèrent grossir leur nombre, comme au douzième siecle ils allaient à la conquête de la Pouille, & dans le dixième à la conquête de l'Angleterre; ils eurent toutes les aventures heureuses & malheureureuses que pouvait attendre un ramas d'hommes sans

Digitized by Google

lois, venus de Normandie & d'Angleterre dans le golfe du Mexique. CH. CLII.

Cromwell en 1655 envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Espagnols; on n'en ferait pas venu à bout sans ces Flibustiers. Ils pirataient par-tout, & plus occupés de piller que de conserver, ils laissèrent pendant une de leurs courses reprendre par les Espagnols la Tortue. Ils la reprirent ensuite; le ministère de France fut obligé de nommer pour commandant de la Tortue celui qu'ils avaient choisi; ils infestèrent la mer du Mexique, & se firent des retraites dans plusieurs îles. Le nom qu'ils prirent alors fut celui des *Frères de la Côte*. Ils s'entassaient dans un misérable canot, qu'un coup de canon ou de vent aurait brisé, & allaient à l'abordage des plus gros vaisseaux espagnols, dont quelquefois ils se rendaient maîtres. Point d'autres lois parmi eux que celle du partage égal des dépouilles, point d'autre religion que la naturelle, de laquelle encore ils s'écartaient monstrueusement.

Singuliers usages des Flibustiers. 1665.

Ils ne furent pas à portée de ravir dss épouses, comme on l'a conté des compagnons de *Romulus*; ils obtinrent qu'on leur envoyat cent filles de France; ce n'était pas assez pour perpétuer une association devenue nombreuse; deux Flibustiers tiraient aux dés une fille; le gagnant l'éppousait, & le perdant n'avait droit de coucher avec elle que quand l'autre était occupé ailleurs.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la destruction que pour fonder un état. Leurs exploits étaient inouis, leurs cruautés aussi. Un d'eux (nommé *l'Olonois*, parce qu'il était des Sables d'Olonne) prend avec un seul canot une frégate armée, jusques dans le port de la Havane. Il interroge un des prisonniers, qui lui avoue que cette frégate était destinée à lui donner la chasse, qu'on devait se saisir de lui & le pendre; il avoue encore que lui qui parlait était le bourreau. *L'Olonois* sur le champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs & succe leur sang. *Atrocités.*

1667.

Cet *Olonois* & un autre nommé *le Basque*, vont jusqu'au fond du petit golfe de Venezola, dans celui de Honduras avec cinq cents hommes; ils mettent à feu & à sang deux villes considérables; ils reviennent chargés de butin; ils mon-

Digitized by Google

tent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puissance maritime, & sur le point d'être de grands conquérans.

Grandes entreprises.

Morgan Anglais, qui a laissé un nom fameux, se mit à la tête de mille Flibustiers, les uns de sa nation, les autres Normans, Bretons, Saintongeois, Basques; il entreprend de s'emparer de Porto-Bello, l'entrepôt des richesses espagnoles, ville très forte, munie de canon, & d'une garnison considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi, & malgré une résistance opiniâtre il prend la forteresse; cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastres. Quelque temps après il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama, au milieu
1660. des troupes espagnoles; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, & revient à la Jamaïque victorieux & enrichi. C'était le fils d'un paysan d'Angleterre; il eût pû se faire un royaume dans l'Amérique, mais enfin il mourut en prison à Londres.

Les Flibustiers Français, dont le repaire était tantôt dans les rochers de St. Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix
1683. bateaux, & vont au nombre d'environ douze cents hommes attaquer la Vera-Cruz; cela est aussi téméraire que si douze cents Biscayens venaient assiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assaut; ils en rapportent cinq millions, & font quinze cents esclaves. Enfin après plusieurs succès de cette espèce, les Flibustiers Anglais & Français se déterminent à entrer dans la mer du Sud, & à piller le Pérou. Aucun Français n'avait vû encore cette mer; pour y entrer il fallait ou traverser les montagnes de l'isthme de Panama, ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale, & passer le détroit de Magellan qu'ils ne connaissaient pas.
1687. Ils se divisent en deux troupes, & prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchissent l'isthme renversent & pillent tout ce qui est sur leur passage, arrivent à la mer du Sud, s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent, & attendent avec ces petits vaisseaux ceux de leurs camarades qui ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-ci qui étaient presque

Digitized by Google

tous Français essuyèrent des aventures aussi romanesques que leur entreprise : ils ne purent passer au Pérou par le détroit, ils furent repoussés par des tempêtes ; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique. CH. CLII.

Cependant les Flibustiers qui se trouvent au-delà de l'isthme, dans la mer du Sud, n'ayant que des barques pour naviguer, sont poursuivis par la flotte espagnole du Pérou ; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons qui commande une espèce de canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer Vermeille, & dans la Californie ; il y reste quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans sa route un vaisseau chargé de cinq cent mille piastres, passe le détroit de Magellan, & arrive à la Jamaïque avec son butin. Les autres cependant rentrent dans l'isthme chargés d'or & de pierreries. Les troupes espagnoles rassemblées les attendent & les poursuivent par-tout. Il faut que les Flibustiers traversent l'isthme dans sa plus grande largeur, & qu'ils marchent par des détours l'espace de trois cents lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui se précipitent par des cataractes, & sont réduits à s'y embarquer dans des espèces de tonneaux. Ils combattent la faim, les élémens & les Espagnols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord, avec l'or & les pierreries qu'ils ont pû conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cents. La retraite des dix mille Grecs sera toujours plus célèbre, mais elle n'est pas comparable. *Ils traversent l'Amérique.*

Si ces aventuriers avaient pû se réunir tous sous un chef, ils auraient fondé une puissance considérable en Amérique. Ce n'était à la vérité qu'une troupe de voleurs ; mais qu'ont été tous les conquérans ? Les Flibustiers ne réussirent qu'à faire aux Espagnols presqu'autant de mal que les Espagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur pátrie de leurs richesses, les autres moururent des excès où ces richesses les entrainèrent ; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France & d'Angleterre cessèrent de les protéger, quand on n'eut plus besoin d'eux ; enfin il ne reste de ces héros du brigandage, que leur nom & le souvenir de leur valeur & de leurs cruautés.

Digitized by Google

CH. CLII.

C'est à eux que la France doit la moitié de l'île de St. Domingue ; c'est par leurs armes qu'on s'y établit dans tout le temps de leurs courses.

Negres.

On comptait en 1757 dans la St. Domingue Française, environ trente mille personnes, & cent mille esclaves negres ou mulâtres, qui travaillaient aux sucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, & qui abrégent leur vie pour flatter nos appetits nouveaux, en remplissant nos nouveaux besoins, que nos péres ne connaissaient pas : nous allons acheter ces negres à la côte de Guinée, à la côte d'Or, à celle d'Yvoire ; je n'en sais pas le prix aujourd'hui, mais il y a trente ans qu'on avait un beau negre pour cinquante livres ; c'est à-peu-près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Nous leur disons qu'ils sont hommes comme nous, qu'ils sont rachetés du sang d'un DIEU mort pour eux, & ensuite on les fait travailler comme des bêtes de somme, on les nourrit plus mal ; s'ils veulent s'enfuir, on leur coupe une jambe, & on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à sucre lorsqu'on leur a donné une jambe de bois ; après cela nous osons parler du droit des gens. La petite île de la Martinique, la Guadeloupe, que les Français cultivérent en 1735, fournirent les mêmes denrées que St. Domingue. Ce sont des points sur la carte des évênemens qui se perdent dans l'histoire de l'univers. Mais enfin, ces pays qu'on peut à peine appercevoir dans une mappemonde, produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commerce n'enrichit point un pays ; bien au contraire, il fait périr des hommes, il cause des naufrages ; il n'est pas sans doute un vrai bien ; mais les hommes s'étant fait des nécessités nouvelles, il empêche que la France n'achete chèrement de l'étranger ce superflu devenu nécessaire.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-TROISIEME.

Des possessions des Anglais & des Hollandais, en Amérique.

CH. CLIII.

LEs Anglais étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine, puisqu'ils habitent une île, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six cents lieues communes de côtes, depuis la Caroline, jusqu'à cette baye d'Hudson, par laquelle on a crû en vain trouver un passage qui put conduire jusqu'aux mers du Sud & du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique espagnole ; les terres de l'Amérique anglaise ne produisent, du moins jusqu'à présent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, ni pierres précieuses, ni bois de teinture : cependant elles-ont procuré d'assez grands avantages. Les possessions anglaises en terre ferme commencent à dix degrés de notre tropique, dans un des plus heureux climats. C'est dans ce pays nommé *Caroline* que les Français ne purent s'établir ; & les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales.

Vous avez vû les Espagnols & les Portugais maîtres de presque tout le nouveau monde, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Floride : après la Floride est cette Caroline, à laquelle les Anglais ont ajouté depuis peu la partie du sud appelée *la Georgie*, du nom du roi *George I* : ils n'ont eu la Caroline que depuis 1664. Le plus grand lustre de cette colonie est d'avoir reçu ses lois du philosophe *Locke*. La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces lois. Les épiscopaux y vivent fraternellement avec les puritains ; ils y permettent le culte des catholiques leurs ennemis, & celui des Indiens nommés *Idolâtres* ; mais pour établir légalement une religion dans le pays, il faut être sept pères de famille. *Locke* a considéré que sept familles avec leurs esclaves pourraient composer cinq à six cents personnes,

Locke législateur de la Caroline.

Digitized by Google

& qu'il ne ſerait pas juſte d'empêcher ce nombre d'hommes de ſervir DIEU ſuivant leur conſcience, parce qu'étant gênés ils abandonneraient la colonie.

Les mariages ne ſe contractent dans la moitié du pays, qu'en préſence du magiſtrat. Mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre, peuvent ſe donner cette ſatisfaction.

Ces lois ſemblèrent admirables, après les torrens de ſang que l'eſprit d'intolérance avait répandus dans l'Europe : mais on n'aurait pas ſeulement ſongé à faire de telles lois chez les Grecs & chez les Romains, qui ne ſoupçonnèrent jamais qu'il put arriver un temps où les hommes voudraient forcer le fer à la main d'autres hommes à croire. Il eſt ordonné par ce code humain, de traiter les negres avec la même humanité qu'on a pour ſes domeſtiques. La Caroline poſſédait en 1657 quarante mille negres, & vingt mille blancs.

Virginie. Au-delà de la Caroline eſt la Virginie, nommée ainſi en l'honneur de la reine *Elizabeth*, peuplée d'abord par les ſoins du fameux *Raleig*, ſi cruellement récompenſé depuis par *Jacques I.* Cet établiſſement ne s'était pas fait ſans de grandes peines. Les ſauvages plus aguerris que les Mexicains, & auſſi injuſtement attaqués, détruiſirent preſque toute la colonie.

On prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie ſe monte à cent quarante mille ſans compter les negres. On a ſur-tout cultivé le tabac dans cette province & dans Mariland; c'eſt un commerce immenſe, & un nouveau beſoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, & qui s'eſt accru par l'exemple; il n'était pas permis, de mettre de cette pouſſière acre & mal-propre dans ſon nez, à la cour de *Louis XIV*, cela paſſait pour une groſſiéreté. La première ferme du tabac fut en France de trois cent mille livres par an, elle eſt aujourd'hui de ſeize millions. Les Français en achètent pour près de quatre millions par année des colonies anglaiſes, eux qui pourraient en planter dans la Louiſianne. Je ne peux m'empêcher de remarquer ici que la France & l'Angleterre conſument aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères, plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus.

De

Digitized by Google

CH. CLIII. *Primitifs, ou quakers de Pensilvanie.*

De la Virginie, en allant toujours au nord, vous allez à Mariland, qui possède quarante mille blancs & plus de soixante mille negres; au-delà est la célèbre Pensilvanie, pays unique sur la terre par la singularité de ses nouveaux colons. *Guillaume Pen*, chef de la religion qu'on nomme très-improprement *Quakerisme*, donna son nom & ses loix à cette contrée vers l'an 1680. Ce n'est pas ici une usurpation comme toutes ces invasions que nous avons vues dans l'ancien monde & dans le nouveau. *Pen* acheta le terrain des indigènes, & devint le propriétaire le plus légitime. Le christianisme qu'il apporta ne ressemble pas plus à celui du reste de l'Europe que sa colonie ne ressemble aux autres. Ses compagnons professaient la simplicité & l'égalité des premiers disciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui sortirent de sa bouche; ainsi presque tout se bornait à aimer DIEU & les hommes; point de baptême, parce que JESUS ne baptisa personne; point de prêtres, parce que les premiers disciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un historien fidèle, & j'ajouterai que si *Pen* & ses compagnons errèrent dans la théologie, cette source intarissable de querelles & de malheurs, ils s'élevèrent au-dessus de tous les peuples par la morale. Placés entre douze petites nations que nous appelons *Sauvages*, ils n'eurent de différents avec aucunes; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre & leur père. Lui & ses primitifs qu'on appelle *Quakers*, & qui ne doivent être appelés que du nom de *Juste*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers, & de n'avoir point entre eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres, qui sans aucun frais accommodaient toutes les affaires litigieuses. Point de médecins chez ce peuple sobre, qui n'en avait pas besoin.

Admirable conduite des primitifs, ou quakers.

La Pensilvanie fut long-temps sans soldats, & ce n'est que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *Quaker*, cette habitude révoltante & barbare de trembler en parlant dans leurs assemblées religieuses, & quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs sont les plus respectables de tous les hommes; leur colonies est aussi florissante

Digitized by Google

que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou la ville des frères, leur capitale, est une des plus belles villes de l'univers; & on a compté cent quatre-vingt mille hommes dans la Pensilvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne sont pas tous du nombre des primitifs, ou quakers; la moitié est composée d'Allemands, de Suédois, & d'autres peuples qui forment dix-sept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs confrères.

CH. CLIII.

Boston.

Au-delà de cette contrée unique sur la terre, où s'est réfugiée la paix bannie par-tout ailleurs, vous rencontrez la nouvelle Angleterre, dont Boston, la ville la plus riche de toute cette côte, est la capitale.

Horrible fanatisme.

Elle fut habitée d'abord & gouvernée par les puritains, persécutés en Angleterre par ce *Laud*, archevêque de Cantorbéri, qui depuis paya de sa tête ses persécutions, & dont l'échafaud servit à élever celui du roi *Charles I*. Ces puritains, espèce de calvinistes, se réfugièrent vers l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis *la nouvelle Angleterre*. Si les épiscopaux les avaient poursuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur sombre & féroce, & vexèrent en toute manière les pacifiques Pensilvaniens, dès que ces nouveaux venus commencèrent à s'établir. Mais en 1692 ces puritains se punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'esprit qui ait jamais attaqué l'espèce humaine.

Tandis que l'Europe commençait à sortir de l'abyme de superstitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de siecles, & que les sortiléges & les possessions n'étaient plus regardées en Angleterre & chez les nations policées, que comme d'anciennes folies dont on rougissait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eut des convulsions en 1692; un prédicant accusa une vieille servante de l'avoir ensorcelée; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne: la moitié des habitans crut être possedée, l'autre moitié fut accusée de sortilége; & le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne faisaient pas pendre les accusés. On ne vit pendant deux ans que des sorciers, des possédés & des gibets; & c'étaient les compatriotes de *Locke* & de *Newton*

qui se livraient à cette abominable démence. Enfin la maladie cessa; les citoyens de la nouvelle Angleterre reprirent leur raison, & s'étonnèrent de leur fureur. Ils se livrèrent au commerce & à la culture des terres. La colonie devient bientôt la plus florissante de toutes. On y comptait en 1750 environ trois cent cinquante mille habitans; c'est dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établissemens français.

CH. CLIII.

De la nouvelle Angleterre vous passez à la nouvelle Yorck, à l'Acadie, qui est devenue un si grand sujet de discorde; à Terre-Neuve, où se fait la grande pêche de la morue; & enfin, après avoir navigé vers l'ouest, vous arrivez à la baye d'Hudson, par laquelle on a cru si long-temps trouver un passage à la Chine & à ces mers inconnues, qui font partie de la vaste mer du Sud; de sorte qu'on croyait trouver à-la-fois le chemin le plus court pour naviger aux extrêmités de l'orient & de l'occident.

Les îles que les Anglais possèdent en Amérique, leur ont presque autant valu que leur continent; la Jamaïque, la Barbade, & quelques autres où ils cultivent le sucre, leur ont été très-profitables, tant par leurs fabriques que par le commerce avec la nouvelle Espagne, d'autant plus avantageux qu'il est prohibé.

Possessions Hollandaises.

Les Hollandais, si puissans aux Indes orientales, sont à peine connus dans l'Amérique; le petit terrain de Surinam, près du Brésil, est ce qu'ils ont conservé de plus considérable. Ils y ont porté le génie de leur pays, qui est de couper les terres en canaux. Ils ont fait une nouvelle Amsterdam à Surinam, comme à Batavia; & l'île de Curaçao leur produit des avantages assez considérables. Les Danois enfin ont eu trois petites îles, & ont commencé un commerce très-utile, par les encouragemens que leur roi leur a donnés.

Voilà jusqu'à présent ce que les Européans ont fait de plus important dans la quatrième partie du monde.

Il en reste une cinquième, qui est celle des terres australes, dont on n'a découvert encore que quelques côtes & quelques îles. Si on comprend sous le nom de ce nouveau monde austral les terres des Papous, & la nouvelle Guinée, qui commencent sous l'équateur même, il est clair que cette partie du globe est la plus vaste de toutes.

Digitized by Google

Ch. CLIII.

Magellan vit le premier en 1520 la terre antarctique, à cinquante & un degrés vers le pole austral : mais ces climats glacés ne pouvaient pas tenter les possesseurs du Pérou. Depuis ce temps on fit la découverte de plusieurs pays immenses au midi des Indes, comme la nouvelle Hollande, qui s'étend depuis le dixième degré jusques par-delà le trentième. Quelques personnes prétendent que la compagnie de Batavia y possède des établissemens utiles. Il est pourtant difficile d'avoir secrétement des provinces, & un commerce. Il est vraisemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde, que la nature n'a point négligé ces climats, & qu'on y verrait des marques de sa variété & de sa profusion.

Mais jusqu'ici que connaissons-nous de cette immense partie de la terre? Quelques côtes incultes, où *Pelsart* & ses compagnons ont trouvé en 1630 des hommes noirs, qui marchent sur les mains comme sur les pieds : une baye où *Tasman* en 1642 fut attaqué par des hommes jaunes, armé de fleches & de massues : une autre où *Dampier* en 1699 a combattu des negres, qui tous avaient la mâchoire supérieure dégarnie de dents par devant. On n'a point encore pénétré dans ce segment du globe ; & il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver son pays que d'aller chercher les glaces & les animaux noirs & bigarrés du pole austral.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-QUATRIEME.

Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.

Etablissement des jésuites comparé à celui des primitifs nommés quakers.

LES conquêtes du Mexique & du Pérou, sont des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitans de St. Domingue, & de quelques autres îles, sont des excès d'horreur ; mais l'établissement dans le Paraguai par les seuls jésuites Espagnols, paraît à quelques

Digitized by Google

égards le triomphe de l'humanité : il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers dans l'Amérique septentrionale, & les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs, ou quakers, ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie; ils les ont instruits seulement par l'exemple, sans attenter à leur liberté, & ils leur ont procuré de nouvelles douceurs de la vie par le commerce. Les jésuites se sont à la vérité servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguai; mais ils les ont policées; ils les ont rendues industrieuses, & sont venus à bout de gouverner un vaste pays comme en Europe on gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus justes, & les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat l'idée de soumettre leurs voisins; les autres se sont fait une vertu de soumettre des sauvages par la douceur & par l'instruction.

Comment ils asservirent le Paraguai.

Le Paraguai est un vaste pays entre le Bresil, le Pérou, & le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte, où ils fondèrent Buenos-Aires, ville d'un grand commerce sur les rives de la Plata : mais quelque puissans qu'ils fussent, ils étaient en trop petit nombre pour subjuguer tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient nécessaires pour avoir de nouveaux sujets qui leur facilitassent le chemin de Buenos-Aires au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jésuites, beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des soldats. Ces missionnaires pénétrèrent de proche en proche dans l'intérieur du pays au commencement du dix-septième siecle. Quelques sauvages, pris dans leur enfance, & élevés à Buenos-Aires, leur servirent de guides & d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau monde. Le courage de religion est aussi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne se rebutèrent jamais; & voici enfin comme ils réussirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buenos-Aires, s'étaient multipliés à un excès prodigieux; ils en menèrent une grande quantité avec eux; ils firent charger des chariots de tous les instrumens du labourage & de

Digitized by Google

CH. CLIV.

l'architecture, semèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, & donnèrent tout aux sauvages, qui furent apprivoisés comme les animaux qu'on prend avec un appas. Ces peuples n'étaient composés que de familles séparées les unes des autres, sans société, sans aucune religion : on les accoutuma aisément à la société, en leur donnant les nouveaux besoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les missionnaires, aidés de quelques habitans de Buenos-Aires, leur apprissent à semer, à labourer, à cuire la brique, à façonner le bois, à construire des maisons; bientôt ces hommes furent transformés, & devinrent sujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le christianisme qu'ils ne purent comprendre, leurs enfans élevés dans cette religion, devinrent entièrement chrétiens.

L'établissement a commencé par cinquante familles, & il monta en 1750 à près de cent mille. Les jésuites, dans l'espace d'un siecle, ont formé trente cantons, qu'ils appellent *les pays des missions*; chacun contient jusqu'à présent environ dix mille habitans. Un religieux de *St. François*, nommé *Florentin*, qui passa par le Paraguai en 1711, & qui dans sa relation marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau, dit que la peuplade de *St. Xavier*, où il séjourna long-temps, contenait trente mille personnes au moins. Si on s'en rapporte à son témoignage, on peut conclure que les jésuites se sont formés quatre cent mille sujets par la seule persuasion.

Gouvernement.

Si quelque choses peut donner l'idée de cette colonie, c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or & l'argent. L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux lois de *Licurgue*, & l'essence d'un Paraguéen a été jusqu'ici l'obéissance aux lois des jésuites; tout se ressemble, à cela près, que les Paraguéens n'ont point d'esclaves pour ensemencer leurs terres & pour couper leurs bois, comme les Spartiates; ils sont les esclaves des jésuites.

Ce pays dépend à la vérité, pour le spirituel, de l'évêque de Buenos-Aires, & du gouverneur pour le temporel. Il est soumis aux rois d'Espagne, ainsi que les contrées de la Plata

Digitized by Google

& du Chili : mais les jésuites, fondateurs de la colonie, se sont toujours maintenus dans le gouvernement absolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent au roi d'Espagne une piastre pour chacun de leurs sujets, & cette piastre ils la payent au gouverneur de Buenos-Aires, soit en denrées, soit en monnoie; car eux seuls ont de l'argent, & leurs peuples n'en touchent jamais. C'est la seule marque de vassalité que le gouvernement espagnol ait cru devoir exiger. Ni le gouverneur de Buenos-Aires ne peut déléguer un officier de guerre ou de magistrature au pays des jésuites, ni l'évêque ne peut y envoyer un curé.

On tenta une fois d'envoyer deux curés dans les peuplades appelées de *Notre-Dame de Foi & St. Ignace* : on prit même la précaution de les faire escorter par des soldats. Les deux peuplades abandonnèrent leurs demeures, elles se repartirent dans les autres cantons; & les deux curés demeurés seuls retournèrent à Buenos-Aires.

Le Paraguai fermé aux étrangers, & même aux Espagnols.

Un autre évêque, irrité de cette aventure, voulut établir l'ordre hiérarchique ordinaire dans tous le pays des missions; il invita tous les ecclésiastiques de sa dépendance à se rendre chez lui pour recevoir leurs commissions; personne n'osa se présenter. Ce sont les jésuites eux-mêmes qui nous apprennent ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils restèrent donc maîtres absolus dans le spirituel, & non moins maîtres dans l'essentiel. Ils permettent au gouverneur d'envoyer, par le pays des missions, des officiers au Pérou; mais ces officiers ne peuvent demeurer que trois jours dans le pays. Ils ne parlent à aucun habitant; & quoiqu'ils se présentent au nom du roi, ils sont traités véritablement en étrangers suspects. Les jésuites, qui ont toujours conservé les dehors, ont fait servir la piété à justifier cette conduite, qu'on eût pu qualifier de désobéissance & d'insulte. Ils ont déclaré au conseil des Indes de Madrid, qu'ils ne pouvaient recevoir un Espagnol dans leurs provinces, de peur que ces officiers ne corrompît les mœurs des Paraguéens; & cette raison, si outrageante pour leur propre nation, a été admise par les rois d'Espagne, qui n'ont pu tirer aucun service des Paraguéens, qu'à cette singulière condition, déshonorante pour une nation aussi fière & aussi fidèle que l'espagnole.

CH. CLIV.

Administration.

Voici la manière dont ce gouvernement unique sur la terre est administré. Le provincial jésuite, assisté de son conseil, rédige les lois; & chaque recteur, aidé d'un autre conseil, les fait observer; un procureur fiscal est tiré du corps des habitans de chaque canton. Ce fiscal a sous lui un lieutenant. Ces deux officiers font tous les jours la visite de leur district, & avertissent le supérieur jésuite de tout ce qui se passe.

Toute la peuplade travaille; & les ouvriers de chaque profession, rassemblés, font leur ouvrage en commun, en présence de leurs surveillans, nommés par le fiscal. Les jésuites fournissent le chanvre, le coton, la laine, que les habitans mettent en œuvre. Ils fournissent de même les grains qu'on sème, & qu'on recueille en commun. Toute la récolte est déposée dans le magasin public. On distribue à chaque famille ce qui suffit à ses besoins: le reste est vendu à Buenos-Aires & au Pérou.

Commerce.

Ces peuples ont des troupeaux. Ils cultivent les bleds, les légumes, l'indigo, le coton, le chanvre, les cannes de sucre, le jalap, l'ipécacuanha, & sur-tout la plante qu'on nomme *herbe du Paraguai*, espèce de thé très-recherché dans l'Amérique méridionale, & dont on fait un trafic considérable. On rapporte en retour des espèces & des denrées. Les jésuites distribuent les denrées, & font servir l'argent & l'or à la décoration des églises, & aux besoins du gouvernement. Ils ont un arsenal dans chaque canton; on donne, à des jours marqués, des armes aux habitans qui peuvent les manier. Un jésuite est préposé à l'exercice qui se fait régulièrement; après quoi les armes sont reportées dans l'arsenal, & il n'est permis à aucun citoyen d'en garder dans sa maison. Les mêmes principes qui ont fait de ces peuples les sujets les plus soumis, en ont fait de très-bons soldats; ils croyent obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois besoin de leurs secours contre les Portugais du Bresil, contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus*, & contre des sauvages nommés *Mosquites*, qui étaient antropophages. Les jésuites les ont toujours conduits dans ces expéditions, & ils ont toujours combattu avec ordre, avec courage, & avec succès.

Services à la guerre.

Lorsqu'en 1662 les Espagnols firent le siége de la ville du St.

St. Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, & qui a causé des acidens si étranges, un jésuite amena quatre mille Paraguéens, qui montèrent à l'assaut, & qui emportèrent la place. Je n'omettrai pas un trait qui montre que ces religieux accoutumés au commandement, en savaient plus que le gouverneur de Buenos-Aires, qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'assaut on plaçât des rangs de chevaux au-devant des soldats, afin que l'artillerie des remparts ayant épuisé son feu sur les chevaux, les soldats se présentassent avec moins de risque; le jésuite remontra le ridicule & le danger d'une telle entreprise, & il fit attaquer dans les regles.

La manière dont ces peuples ont combattu pour l'Espagne, a fait voir qu'ils sauraient se défendre contre elle, & qu'il serait dangereux de vouloir changer leur gouvernement. Il est très-vrai que les jésuites jusqu'à présent se sont formé dans le Paraguai un empire d'environ quatre cents lieues de circonférence, & qu'ils peuvent l'étendre davantage.

Soumis dans tout ce qui est d'apparence au roi d'Espagne, ils sont rois en effet, & peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs, législateurs, pontifes & souverains.

Un empire d'une constitution si étrange, dans un autre hémisphère, est l'effet le plus éloigné de sa cause, qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis longtemps des moines princes dans notre Europe; mais ils sont parvenus à ce degré de grandeur, opposé à leur état, par une marche naturelle; on leur a donné de grandes terres, qui sont devenues des fiefs & des principautés, comme d'autres terres. Mais dans le Paraguai on n'a rien donné aux jésuites; ils se sont faits souverains sans se dire seulement propriétaires d'une lieue de terrain, & tout a été leur ouvrage.

Jésuites résistent aux rois d'Espagne & de Portugal.

Ils ont enfin abusé de leur pouvoir, & en ont perdu une grande partie; car lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville du St. Sacrement, & ses vastes dépendances, les jésuites ont osé s'opposer à cet accord; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu se soumettre à la domination portugaise, & ils ont résisté également à leurs anciens & à leurs nouveaux maîtres.

Digitized by Google

CH. CLIV. Si on en croit la *Relacio abbreviada*, le général Portugais d'*Andrado*, écrivait dès l'an 1750 au général Espagnol *Valderios* : *Les jésuites sont les seuls rebelles. Leurs Indiens ont attaqué deux fois la forteresse portugaise du Pardo avec une artillerie très-bien servie.* La même relation ajoute que ces Indiens ont coupé les têtes à leurs prisonniers, & les ont portées à leurs commandans jésuites. Si cette accusation est vraie, elle n'est guères vraisemblable.

Ce qui est plus sûr, c'est que leur province de *St. Nicolas* s'est soulevée en 1757, & a mis treize mille combattans en campagne sous les ordres de deux jésuites, *Lamp* & *Tadeo*. C'est l'origine du bruit qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguai sous le nom de *Nicolas I*.

Pendant que ces religieux faisaient la guerre en Amérique, aux rois d'Espagne & de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin ils ont été accusés de rébellion & de parricide à Lisbonne, ils ont été chassés du Portugal en 1758, & ont essuyé de violens orages à la cour de Madrid. Le gouvernement portugais en a purgé toutes ses colonies d'Amérique; mais ils sont demeurés les maîtres dans tout le Paraguai espagnol, où il est fort difficile de pénétrer. Ils partagent encore l'autorité souveraine avec les rois d'Espagne dans une étendue de pays immense. C'est un exemple unique dans l'histoire du monde entier. Il faudra en parler encore ailleurs, & dire comment la terre entière s'est soulevée contre eux, & comment Rome seule les a protégés.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-CINQUIEME.

Etat de l'Asie au temps des découvertes des Portugais.

DE LA CHINE.

TAndis que l'Espagne jouissait de la conquête de la moitié de l'Amérique, que le Portugal dominait sur les côtes de l'Afrique & de l'Asie, que le commerce de l'Europe prenait

Digitized by Google

une face si nouvelle, & que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois; il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre ancien univers. Ch. CLV.

Nous avons laissé vers la fin du treizième siecle, la race de *Gengis-Kan* souveraine dans la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, & les Tartares portant la destruction jusqu'en Pologne & en Hongrie. La branche de cette famille victorieuse qui régna dans la Chine s'appelle *Yven*. On ne reconnaît point dans ce nom celui *d'Octaï-Kan*, ni celui de *Coblaï* son frère, dont la race régna un siecle entier. Ces vainqueurs prirent avec un nom chinois les mœurs chinoises. Tous les usurpateurs veulent conserver par les lois ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt si naturel de jouir paisiblement de ce qu'on a volé, il n'y aurait pas de societé sur la terre. Les Tartares trouvèrent les lois des vaincus si belles, qu'ils s'y soumirent pour mieux s'affermir. Ils conservèrent sur-tout avec soin celle qui ordonne que personne ne soit ni gouverneur ni juge dans la province où il est né, loi admirable, & qui d'ailleurs convenait à des vainqueurs.

Dynastie d'Yven.

Cet ancien principe de morale & de politique, qui rend les pères si respectables aux enfans, & qui fait regarder l'empereur comme le père commun, accoutuma bientôt les Chinois à l'obéissance volontaire. La seconde génération oublia le sang que la première avoit perdu. Il y eut neuf empereurs consécutifs de la même race tartare, sans que les annales chinoises fassent mention de la moindre tentative de chasser ces étrangers. Un des arrière-petits fils de *Gengis-Kan* fut assassiné dans son palais; mais il le fut par un Tartare, & son héritier naturel lui succéda sans aucun trouble.

Enfin ce qui avait perdu les califes, ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perse & ceux d'Assyrie, renversa ces conquérans; ils s'abandonnèrent à la mollesse. Le neuvième empereur du sang de *Gengis-Kan*, entouré de femmes & de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour-à-tour, excita le mépris, & réveilla le courage des peuples. Les bonzes ennemis des lamas furent les premiers auteurs de la révolution. Un aventurier qui avait été valet dans un couvent de bonzes, s'étant mis à la tête de

Race de Gengis-Kan chassée de la Chine.

CH. CLV. quelques brigands, se fit déclarer chef de ceux que la cour appelait *les révoltés*. On voit vingt exemples pareils dans l'empire romain, & sur-tout dans celui des Grecs. La terre est un vaste théâtre, où la même tragédie se joue sous des noms différens.

Cet aventurier chassa la race des Tartares en 1357, & commença la vingt & unième famille, ou dynastie, nommée *Ming*, des empereurs Chinois. Elle a régné deux cent soixante & seize ans; mais enfin elle a succombé sous les descendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chassés. Il a toujours fallu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple sauvage, pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pû enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. Nous avons observé (au second chapitre) que les Chinois ne faisaient point encore usage du canon, quoiqu'ils connussent la poudre depuis si long-temps.

Défense de se faire moine à la Chine avant quarante ans.

Le restaurateur de l'empire chinois prit le nom de *Taitsoug*, & rendit ce nom célèbre par les armes & par les lois. Une de ses premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaissait d'autant mieux qu'il les avait servis. Il défendit qu'aucun Chinois n'embrassât la profession de bonze avant quarante ans; & porta la même loi pour les bonzesses. C'est ce que le czar *Pierre le grand* a fait de nos jours en Russie. Mais cet amour invincible de sa profession, & cet esprit qui anime tous les grands corps, a fait triompher bientôt les bonzes Chinois & les moines Russes d'une loi sage; il a toujours été plus aisé dans tous les pays d'abolir des coutumes invétérées que de les restraindre. Nous avons déja remarqué que *St. Léon* avait porté cette même loi que le fanatisme a toujours bravée.

Il paraît que *Taitsoug*, ce second fondateur de la Chine, regardait la propagation comme le premier des devoirs; car en diminuant le nombre des bonzes, dont la plupart n'étaient pas mariés, il eut soin d'exclure de tous les emplois les eunuques, qui auparavant gouvernaient le palais, & amollissaient la nation.

Quoique la race de *Gengis* eût été chassée de la Chine, ces anciens vainqueurs étaient toujours très-redoutables. Un empe-

Digitized by Google

reur Chinois nommé *Yngtſong* fut fait priſonnier par eux, & amené captif dans le fond de la Tartarie en 1444. L'empire Chinois paya pour lui une rançon immenſe. Ce prince reprit ſa liberté, mais non pas ſa couronne, & il attendit paiſiblement pour remonter ſur le trône la mort de ſon frère qui régnait pendant ſa captivité. CH. CLV.

L'intérieur de l'empire fut tranquille. L'hiſtoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze, qui voulut faire ſoulever les peuples, & qui eut la tête tranchée.

Preuve qu'on n'a jamais rendu à Confucius les honneurs divins.

La religion de l'empeur & des lettrés ne changea point. On défendit ſeulement de rendre à *Confutzée* les mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois; défenſe honteuſe, puiſque nul roi n'avait rendu tant de ſervices à la patrie que *Confutzée*; mais défenſe qui prouve que *Confutzée* ne fut jamais adoré, & qu'il n'entre point d'idolatrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs aïeux & les mânes des grands-hommes. Rien ne confond mieux les mépriſables diſputes que nous avons eu Europe ſur les rites chinois.

Folie.

Une étrange opinion régnait alors à la Chine. On était perſuadé qu'il y avait un ſecret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans qui reſſemblaient à nos alchimiſtes, ſe vantaient de pouvoir compoſer une liqueur qu'ils appelaient *le breuvage de l'immortalité.* Ce fut le ſujet de mille fables dont l'Aſie fut inondée, & qu'on a priſes pour de l'hiſtoire. On prétend que plus d'un empereur Chinois dépenſa des ſommes immenſes pour cette recette; c'eſt comme ſi les Aſiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché ſérieuſement la *Fontaine de Jouvence*, auſſi connnue dans nos anciens romans gaulois que la coupe d'immortalité dans les romans aſiatiques.

Arts.

Sous la dynaſtie *Yven*, c'eſt-à-dire ſous la poſtérité de *Gengis-Kan*, & ſous celle des reſtaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'eſprit & à l'imagination furent plus cultivés que jamais; ce n'était ni notre ſorte d'eſprit, ni notre ſorte d'imagination; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fonds qui plait à toutes les nations. Ce ſont des malheurs imprévus, des avantages ineſpérés, des reconnaiſſances: on y trouve peu de ce fabuleux incroyable,

Digitized by Google

CH. CLV. tel que les métamorphoses inventées par les Grecs & embellies par *Ovide*, tel que les contes arabes, & les fables du *Boyardo* & de l'*Arioste*. L'invention dans ses fables chinoises s'éloigne rarement de la vraisemblance, & tend toujours à la morale.

Théâtre. La passion du théâtre devint universelle à la Chine depuis le quatorzième siecle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût existé; & ni les mahométans, ni les Tartares n'avaient pû leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art, mais par la tragédie chinoise qu'on a traduite, on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie intitulée l'*Orphelin de Tchao* est du quatorzième siecle; on nous la donne comme la meilleure qu'ils ayent eu encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe: à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner, & celui des Chinois est jusqu'à présent de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'*Eschile*. Les Chinois toujours supérieurs dans la morale ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences C'est sans doute que la nature, qui leur a donné un esprit droit & sage, leur a refusé la force de l'esprit.

Stile. Ils écrivent en général comme ils peignent, sans connaître les secrets de l'art. Leurs tableaux jusqu'à présent sont destitués d'ordonnance, de perspective, de clair-obscur; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse. Mais il paraît qu'il regne dans leurs productions une médiocrité sage, une vérité simple, qui ne tient rien du stile empoulé des autres orientaux. Vous ne voyez dans ce que vous avez lû de leurs traités de morale aucune de ces paraboles étrangères, de ces comparaisons gigantesques & forcées. Ils parlent rarement en énigmes : c'est encore ce qui en fait dans l'Asie un peuple à part. Vous lisiez il n'y a pas long temps des réflexions d'un sage Chinois sur la manière dont on peut se procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme est susceptible : ces réflexions sont précisément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

Médecine. La théorie de la médecine n'est encore chez eux qu'ignorance

Digitized by Google

& erreur. Cependant les médecins Chinois ont une pratique assez heureuse. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la physique. Les Grecs savaient saigner à propos, sans savoir que le sang circulât. L'expérience des remèdes & le bon sens ont établi la médecine pratique dans toute la terre : elle est par-tout un art conjectural, qui aide quelquefois la nature, & quelquefois la détruit.

CH. CLV.

En général l'esprit d'ordre, de modération, le goût des sciences, la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, composaient la sagesse chinoise. Cette sagesse avait poli les conquérans Tartares, & les avait incorporés à la nation. C'est un avantage que les Grecs n'ont pû avoir sur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chassé leurs maîtres, & les Grecs n'ont pas imaginé de secouer le joug de leurs vainqueurs.

Petit peuple par-tout sot & fripon.

Quand nous parlons de la sagesse qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine, nous ne prétendons pas parler de la populace ; elle doit être en tout pays uniquement occupée du travail des mains. L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & le gouverne. Certainement cet esprit de la nation chinoise est le plus ancien monument de raison qui soit sur la terre.

Enfans trouvés.

Ce gouvernement, quelque beau qu'il fût, était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, & sur-tout à un vaste empire. Le plus grand de ces abus, qui n'a été corrigé que dans ces derniers temps, était la coutume des pauvres d'exposer leurs enfans, dans l'espérance qu'ils seraient recueillis par les riches. Il périssait ainsi beaucoup de sujets. L'extrême population empêchait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres, dont on laisse périr sans regret une partie, quand il en reste suffisamment pour la nourriture. Les conquérans Tartares auraient pû fournir la subsistance à ces enfans abandonnés, & en faire des colonies qui auraient peuplé les déserts de la Tartarie. Ils n'y songèrent pas ; & dans notre occident, où nous avions un besoin plus pressant de réparer l'espèce humaine, nous n'avions pas encore remédié au même mal,

Ch. CLV.

quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hôpitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des siecles pour que la société humaine se perfectionne.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-SIXIEME.

Des Tartares.

Les Tartares ont subjugué la moitié de l'hémisphère.

Si les Chinois deux fois subjugués, la première par *Gengis-Kan* au treizième siecle, & la seconde dans le dix-septième, ont toujours été le premier peuple de l'Asie dans les arts & dans les lois, les Tartares l'ont été dans les armes. Il est humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse, & que ces barbares ayent subjugué presque tout notre hémisphère jusqu'au mont Atlas. Ils détruisirent l'empire romain au cinquième siecle, & conquirent l'Espagne & tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vus ensuite assujétir les califes de Babylone.

Mahmoud, qui sur la fin du dixième siecle conquit la Perse & l'Inde était un Tartare. Il n'est presque connu aujourd'hui des peuples occidentaux que par la réponse d'une pauvre femme qui lui demanda justice dans les Indes du meurtre de son fils volé & assassiné dans la province d'Yrac en Perse: Comment voulez-vous que je rende justice de si loin? dit le sultan; Pourquoi donc nous avez-vous conquis, ne pouvant nous gouverner? répondit la mère.

Ce fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-Kan* à la fin du douzième siecle pour conquérir l'Inde, la Chine, la Perse, & la Russie. *Batoukan* l'un de ses enfans, ravagea jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reste aujourd'hui du vaste empire de Capshac, partage de *Batoukan*, que la Crimée possédée par ses descendans sous la protection des Turcs.

Tamerlan, qui subjugua une si grande partie de l'Asie, était un Tartare, & même de la race de *Gengis*.

Ussum

Digitized by Google

Ussum Cassan, qui régna en Perse, était aussi né dans la Tartarie.

Enfin si vous regardez d'où sont partis les Ottomans, vous les verrez sortir du bord oriental de la mer Caspienne, pour venir mettre sous le joug l'Asie mineur, l'Arabie, l'Egypte, Constantinople & la Grèce.

Aujourd'hui misérable, subjugués ou vagabonds.

Voyons ce qui restait dans ces vastes déserts de la Tartarie au seizième siecle, après tant d'émigrations de conquérans. Au nord de la Chine étaient ces mêmes Monguls & ces Mantchous qui la conquirent sous *Gengis*, & qui l'ont encore reprise il y a un siecle. Ils étaient alors de la religion dont le *dalai lama* est le chef dans le petit Tibet. Leurs déserts continent aux déserts de la Russie. De-là jusqu'à la mer Caspienne habitent les Elbuts, les Calcas, les Calmoucs, & cent hordes de Tartares vagabonds. Les Usbecs étaient & sont encore dans le pays de Samarcande; ils vivent tous pauvrement, & savent seulement qu'il est sorti de chez eux des essains qui ont conquis les plus riches pays de la terre.

CHAPITRE CENT CINQUANTE-SEPTIEME.

Du Mogol.

LA race de *Tamerlan* régnait dans le Mogol. Ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout-à-fait soumis par *Tamerlan*. Les enfans de ce conquérant se firent la guerre pour le partage des états, comme les successeurs d'*Alexandre*, & l'Inde fut très-malheureuse. Ce pays où la nature du climat inspire la mollesse résista faiblement à la postérité de ses vainqueurs. Le sultan *Babar*, arrière-petit-fils de *Tamerlan*, se rendit absolument le maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarcande jusqu'auprès d'Agra.

Quatre nations dans l'Inde.

Quatre nations principales étaient alors établies dans l'Inde; les mahométans Arabes nommés *Patanes*, qui avaient conservé quelques pays depuis le dixième siecle; les anciens Parsis ou Guèbres réfugiés du temps d'*Omar*; les Tartares de *Gengis*-

Digitized by Google

Ch. CLVII.

Kan & de *Tamerlan*; enfin les vrais Indiens en plusieurs tribus ou castes.

Les musulmans Patanes étaient encore les plus puissans, puisque vers l'an 1530 un musulman nommé *Chircha* dépouilla le sultan *Amayum* fils de ce *Babar*; & le contraignit de se réfugier en Perse. L'empereur Turc *Soliman*, l'ennemi naturel des Persans, protégea l'usurpateur mahométan contre la race des usurpateurs Tartares que les Persans secouraient. Le vainqueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde; & tant que *Soliman* vécut, *Chircha* régna heureusement. C'est lui qui rendit la religion des *Osmanlis* dominante dans le Mogol. On voit encore les beaux chemins ombragés d'arbres, les caravanserails & les bains qu'il fit construire pour les voyageurs.

Anayum ne put rentrer dans l'Inde qu'après la mort de *Soliman* & de *Chircha*. Une armée de Persans le remit sur le trône. Ainsi les Indiens ont toujours été subjugués par des étrangers.

Le petit royaume de Guzarate près de Surate demeurait encore soumis aux anciens Arabes de l'Inde; c'est presque tout ce qui restait dans l'Asie à ces vainqueurs de tant d'états que vous avez vû tout conquérir depuis la Perse jusqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'implorer le secours des Portugais, contre *Akebar* fils d'*Amayoud* & les Portugais ne purent les empêcher de succomber.

Il y avait encore vers Agra un prince qui se disait descendant de *Por* que *Quinte-Curce* a rendu si célèbre sous le nom de *Porus*. *Aquebar* le vainquit, & ne lui rendit pas son royaume. Mais il fit dans l'Inde plus de bien qu'*Alexandre* n'eut le temps d'en faire. Ses fondations sont immenses; & on admire toujours le grand chemin bordé d'arbres l'espace de cent cinquante lieues, depuis Agra jusqu'à Lahor; célèbre ouvrage de ce conquérant, embelli encore par son fils *Geanguir*.

Grands ouvrages.

La presqu'île de l'Inde deçà du Gange n'était pas encore entamée; & si elles avait connu des vainqueurs sur ses côtes, c'étaient des Portugais. Le vice-roi qui résidait à Goa, égalait alors le grand Mogol en magnificence & en faste, & le passait beaucoup en puissance maritime. Il donnait cinq gouvernemens, ceux de Mozambique, de Malaca, de Mascate, d'Or-

Digitized by Google

nus, de Ceilan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, & les peuples du grand-Mogol recevaient d'eux toutes les denrées précieuses des îles. L'Amérique pendant quarante ans ne valut pas davantage aux Espagnols; & quand *Philippe II* s'empara du Portugal en 1580, il se trouva maître tout d'un coup des principales richesses des deux mondes, sans avoir eu la moindre part à leur découverte. Le grand-Mogol n'était pas alors comparable à un roi d'Espagne. CH. CLVII.

Nous n'avons pas tant de connoissance de cet empire que de celui de la Chine; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en sont cause, & on n'y a pas envoyé de si bons observateurs que ceux par qui la Chine nous est connue.

Contradictions dans les histoires de l'Inde.

Ceux qui ont recueilli les relations de l'Inde nous ont donné souvent des déclamations contradictoires. Le père *Catrou* nous dit, que le *Mogol s'est retenu en propre toutes les terres de l'empire*; & dans la même page il nous dit que *les enfans des rayas succèdent aux terres de leurs pères*. Il assure que *tous les grands sont esclaves*; & il dit que *plusieurs de ces esclaves ont jusqu'à vingt à trente mille soldats*, *qu'il n'y a de loi que la volonté du Mogol*; & *qu'on n'a point cependant touché aux droits des peuples*. Il est difficile de concilier ces notions.

Tavernier parle plus aux marchands qu'aux philosophes, & ne donne guères d'instructions que pour connaître les grandes routes & pour acheter des diamans.

En quel sens le grand-Mogol est maître de toutes les terres.

Bernier est un philosophe; mais il n'emploie pas sa philosophie à s'instruire à fond du gouvernement. Il dit comme les autres que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'est ce qui a besoin d'explication. Donner des terres & en jouir sont deux choses absolument différentes. Les rois Européans qui donnent tous les bénéfices ecclésiastiques, ne les possèdent pas. L'empereur dont le droit est de conférer tous les fiefs d'Allemagne & d'Italie quand ils vaquent faute d'héritiers, ne recueille pas les fruits de ces terres.

Bernier n'a pas cru qu'on abuserait de ses expressions jusqu'au point de penser que tous les Indiens labourent, sèment, bâtissent, travaillent pour un Tartare. Ce Tartare d'ailleurs est absolu sur les sujets de son domaine, & a très-peu de pouvoir sur les vice-rois, qui sont assez puissans pour lui désobéir.

Digitized by Google

CH. CLVII. Il n'y a dans l'Inde, dit *Bernier*, que des grands seigneurs & des misérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions?

Quoi qu'il en soit, les Indiens n'étaient plus ce peuple supérieur chez qui les anciens Grecs voyagèrent pour s'instruire. Il ne resta plus chez ces Indiens que de la superstition, qui redoubla même par leur asservissement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte quand les Romains les soumirent.

Eaux du Gange : superstition. Les eaux du Gange avaient de tout temps la réputation de purifier les ames. L'ancienne coutume de se plonger dans les fleuves au moment d'une éclipse, n'a pû encore être abolie; & quoiqu'il y eût des astronomes Indiens qui sussent calculer les éclipses, les peuples n'en étaient pas moins persuadés que le soleil tombait dans la gueule d'un dragon, & qu'on ne pouvait le délivrer qu'en se mettant tout nud dans l'eau, & en faisant un grand bruit qui épouvantait le dragon & lui faisait lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples orientaux est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique comme en religion, des signes établis par les premiers philosophes. De tout temps les astronomes marquèrent des deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'un par une tête de dragon, l'autre par une queue. *Ne nous en moquons point.* Le peuple également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disaient les astronomes. Le dragon va dévorer le soleil, disait le peuple, & sur-tout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, & nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe tous les ans plus de trois cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, & d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil & la lune sont entre les griffes d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner que certain jours de la lune. Il serait temps que dans un siecle comme le nôtre on daignat faire à l'usage des cultivateurs un calendrier utile, qui les instruisît, & qui ne les trompât plus.

Digitized by Google

L'école des anciens gymnosophistes subsistait encore dans la grande ville de Bénarès sur les rives du Gange. Les bramins y cultivaient la langue sacrée qu'on appelle *le Hanscrit*, qu'ils regardent comme la plus ancienne de tout l'orient. Ils admettent des génies comme les premiers Persans. Ils enseignent à leurs disciples, que toutes les idoles ne sont faites que pour fixer l'attention des peuples, & ne sont que des emblêmes divers d'un seul DIEU; mais ils cachent au peuple cette théologie sage qui ne leur produirait rien, & l'abandonnent à des erreurs qui leur sont utiles. Il semble que dans les climats méridionaux la chaleur du climat dispose plus les hommes à la superstition & à l'enthousiasme qu'ailleurs. On a vû souvent des Indiens dévots se précipiter à l'envi sous les roues du char qui portait l'idole *Jaganat*, & se faire briser les os par pitié. La superstition populaire réunissait tous les contraires: on voyait d'un côté les prêtres de l'idole *Jaganat* amener tous les ans une fille à leur Dieu pour être honorée du titre de son épouse, comme on en présentait une quelquefois en Egypte au Dieu *Anubis*: de l'autre côté on conduisait au bûcher des jeunes veuves, qui se jettaient en chantant & en dansant dans les flammes sur les corps de leurs maris. CHAP. CLVII.

On raconte (*a*) qu'en 1642 un raya ayant été assassiné à la cour de *Sha-Gehan*, treize femmes de ce raya accoururent incontinent, & se jettèrent toutes dans le bûcher de leur maître. Un missionnaire très-croyable assure qu'en 1710 quarante femmes du prince Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717 deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, & treize de l'autre se dévouèrent à la morts de la même manière, & que la dernière étant enceinte attendit qu'elle eût accouché, & se jetta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus fréquens dans les premières castes que dans celles du peuple; & plusieurs missionnaires le confirment. Il semble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie que celles des artisans; & des hommes qui mènent

(*a*) Lettres curieuses & édifiantes. T. 13.

CH. CLVI. une vie pénible; mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre supérieurs sont plus sensibles à cette gloire: & les bramins (*a*) qui recueillent toujours quelques dépouilles de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches.

Un nombre prodigieux de faits de cette nature ne peut laisser douter que cette coutume ne fut en vigueur dans le Mogol, comme elle y est encore dans toute la presqu'île jusqu'au cap de Comorin. Une résolution si désespérée dans un sexe si timide nous étonne: mais la superstition inspire partout une force surnaturelle.

CHAPITRE CENT-CINQUANTE-HUITIEME.

De la Perse, & de sa révolution au seizième siecle. De ses usages, de ses mœurs, &c.

LA Perse éprouvait alors une révolution à-peu-près semblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Premier sophi. Un Persan nommé *Elidar*, qui n'est connu de nous que sous le nom de *Sophi*, c'est-à-dire *sage*, & qui outre cette sagesse avait des terres considérables, forma sur la fin du quinzième siecle la secte qui divise aujourd'hui, les Persans & les Turcs.

Pendant le règne du Tartare *Ussum Cassan*, une partie de la Perse, flattée d'opposer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre *Aly* au-dessus d'*Omar*, & de pouvoir aller en pélerinage ailleurs qu'à la Mecque, embrassa avidément les dogmes du *Sophi*. Les semences de ces dogmes étaient jettées depuis long-temps; il les fit éclore & donna la forme à ce schisme politique & religieux, qui paraît aujourd'hui nécessaire entre deux grands empires voisins jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs, ni les Persans n'avaient aucune raison de reconnaître *Omar* ou *Aly*, pour successeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits

(*a*) Voyez le chapitre de l'*Ezourvédam*.

Digitized by Google

de ces Arabes qu'ils avaient chassés devaient peu leur importer; mais il importait aux Persans que le siége de leur religion ne fut pas chez les Turcs. CXVIII.

Le peuple Persan avait toujours compté parmi ses griefs contre le peuple Turc le meurtre d'*Aly*, quoiqu'*Aly* n'eût point été assassiné par la nation turque qu'on ne connaissait point alors; mais c'est ainsi que le peuple raisonne. Il est même surprenant qu'ou n'eût pas profité plutôt de cette antipatie pour établir une secte nouvelle.

Chef de la religion nouvelle mis à mort, destinée ordinaire.

Le sophi dogmatisait donc pour l'intérêt de la Perse, mais il dogmatisait aussi pour le sien propre. Il se rendit trop considérable. Le *Sha Rustan* usurpateur de la Perse le craignit. Enfin ce réformateur eut la destinée à laquelle *Luther* & *Calvin* ont échappé. *Rustan* le fit assassiner en 1499.

Ismaël fils de *Sophi* fut assez courageux & assez puissant pour soutenir les armes à la main les opinions de son père; ses disciples devinrent des soldats.

Le martyre fait des prosélites.

Il convertit & conquit l'Arménie, ce royaume si fameux autrefois sous *Tigrane*; & qui l'est si peu depuis ce temps-là. On y distingue à peine les ruines de Tigranocerte. Le pays est pauvre; il y a beaucoup de chrétiens Grecs qui subsistent du négoce qu'ils font en Perse & dans le reste de l'Asie: mais il ne faut pas croire que cette province nourrisse quinze cent mille familles chrétiennes, comme le disent les relations. Cette multitude irait à cinq ou six millions d'habitans, & le pays n'en a pas le tiers. *Ismaël Sophi* maître de l'Arménie subjugua la Perse entière & jusqu'aux Tartares de Samarcande. Il combattit le sultan des Turcs *Sélim I* avec avantage, & laissa à son fils *Thamas* la Perse puissante & paisible.

TAYLOR INST. OXFORD

C'est ce même *Thamas* qui repoussa enfin *Soliman*, après avoir été sur le point de perdre sa couronne. Ses descendans ont régné paisiblement en Perse jusqu'aux révolutions qui de nos jours ont désolé cet empire.

Regne de Sha-Abbas.

La Perse devint sur la fin du seizième siecle un des plus florissans & des plus heureux pays du monde, sous le regne du grand *Sha-Abbas*, arrière-petit-fils d'*Ismaël Sophi*. Il n'y a guères d'états qui n'ayent eu un temps de grandeur & d'éclat, après lequel ils dégénèrent.


Digitized by Google

CH. CLVIII.

Les usages, les mœurs, l'esprit de la Perse, sont aussi étrangers pour nous que ceux de tous les peuples qui ont passé sous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perse est moins absolu que celui de Turquie : mais il ne paraît pas que le sophi dépende d'une milice comme le grand-seigneur. *Chardin* avoue du moins que toutes les terres en Perse n'appartiennent pas à un seul homme : les citoyens y jouissent de leurs possessions, & payent à l'état une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs, comme dans l'Inde & dans la Turquie, subjugués par les Tartares. *Ismaël Sophi* restaurateur de cet empire n'étant point Tartare, mais Arménien avait suivi le droit naturel établi dans son pays, & non pas le droit de conquête, & de brigandage.

Usages de Perse.

Le serail d'Ispahan passait pour moins cruel que celui de Constantinople. La jalousie du trône portait souvent les sultans Turcs à faire étrangler leurs parens. Les sophis se contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur sang. A la Chine on n'a jamais imaginé que la sûreté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ses frères & ses neveux. On leur laissait toujours des honneurs sans autorité. Tout prouve que les mœurs chinoises étaient les plus humaines & les plus sages de l'orient.

Les rois de Perse ont conservé la coutume de recevoir des présens de leurs sujets. Cet usage est établi au Mogol & en Turquie; il l'a été en Pologne, & c'est le seul royaume où il semblait raisonnable; car les rois de Pologne n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient besoin de ces secours. Mais le grand-seigneur sur-tout, & le grand-Mogol, possesseurs de trésors immenses, ne devaient se montrer que pour donner. C'est s'abaisser que de recevoir; & de cet abaissement ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainsi leur dignité. *Chardin* prétend que les étrennes du roi de Perse lui valaient cinq ou six de nos millions.

Ce que la Perse a toujours eu de commun avec la Chine & la Turquie, c'est de ne pas connaître la noblesse; il n'y a dans ces vastes états d'autre noblesse que celle des emplois; & les hommes qui ne sont rien, n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères.

Dans la Perse, comme dans toute l'Asie, la justice a toujours

jours été rendue sommairement ; on n'y a jamais connu ni les avocats ni les procédures ; on plaide sa cause soi-même, & la maxime qu'une courte injustice est plus supportable qu'une justice longue & épineuse, a prévalu chez tous ces peuples, qui policés long-temps avant nous, ont été moins rafinés en tout que nous ne le sommes.

Tolérance des religions. Juifs des dix tribus.

La religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perse, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encore dans Isfaphan des restes d'anciens Perses ignicoles, qui ne furent chassés de la capitale que sous le regne de *Sha-Abbas*. Ils étaient répandus sur les frontières, & particuliérement dans l'ancienne Assyrie, partie de l'Arménie haute où réside encore leur grand-prêtre. Plusieurs familles de ces dix tribus & demie, de ces Juifs Samaritains transportés par *Salmanazar* du temps d'*Osée*, subsistaient encore en Perse, & il y avait au temps dont je parle près de dix mille familles des tribus de *Juda*, de *Lévi* & de *Benjamin*, emmenées de Jérusalem avec *Sédécias* leur roi, par *Nabucodonosor*, & qui ne revinrent point avec *Esdras* & *Néhémie*.

Quelques Sabéens, disciples de *St. Jean-Baptiste*, desquels on a déja parlé, étaient répandus vers le golfe persique. Les chrétiens Arméniens du rite grec faisaient le plus grand nombre ; les Nestoriens composaient le plus petit : les Indiens de la religion des bramins remplissaient Ispahan ; on en comptait plus de vingt mille. La plupart étaient de ces Banians, qui du Cap de Comorin jusqu'à la mer Caspienne vont trafiquer avec vingt nations, sans s'être jamais mêlés à aucune.

Enfin toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perse, excepté la secte d'*Omar*, qui était celle de leurs ennemis. C'est ainsi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les sectes, & tolèrent à peine le catholicisme qu'il redoute.

L'empire Persan craignait avec raison la Turquie, à laquelle il n'est comparable ni par la population, ni par l'étendue. La terre n'y est pas si fertile, & la mer lui manquait. Le port d'Ormus ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés en 1507. Une petite nation Européane dominait sur le golfe Persique, & fermait le commerce maritime à toute la Perse. Il a fallu que le grand *Sha-Abbas*, tout puissant

Digitized by Google

Ch. CLVIII.

qu'il était, ait eu recours aux Anglais pour chasser les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait par leur marine le destin de toutes les côtes où ils ont abordé.

Si le terroir de la Perse n'est pas si fertile que celui de la Turquie, les peuples y sont plus industrieux; ils cultivent plus les sciences : mais leurs sciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les missionnaires Européans ont étonné la Chine par le peu de physique & de mathématiques qu'ils savaient, ils n'auraient pas moins étonné les Persans.

Sciences.

Leur langue est belle, & depuis six cents ans elle n'a point été altérée. Leurs poësies sont nobles, leurs fables ingénieuses. Mais s'ils savent un peu plus de géométrie que les Chinois, ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens d'*Euclide*. Ils ne connaissent d'astronomie que celle de *Ptolomée*; & cette astronomie n'est encore chez eux que ce qu'elle a été si long-temps en Europe, un chemin pour parvenir à l'astrologie judiciaire. Tout se réglait en Perse par les influences des astres, comme chez les anciens Romains par le vol des oiseaux & l'appetit des poulets sacrés. *Chardin* prétend que de son temps l'état dépensait quatre millions par an en astrologues. Si un *Neweton*, un *Halley*, un *Cassini* se fussent produits en Perse, ils auraient été négligés, à moins qu'ils n'eussent voulu prédire.

Leur médecine était comme celle de tous les peuples ignorans, une pratique d'expérience réduite en préceptes, sans aucune connaissance de l'anatomie. Cette science avait péri avec les autres; mais elle renaissait avec elles au commencement du seizième siecle, par les découvertes de *Vesale*, & par le génie de *Fernel*.

Enfin de quelque peuple policé de l'Asie que nous parlions, nous pouvons dire de lui, il nous a précédé, & nous l'avons surpassé.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT CINQUANTE-NEUVIEME.

De l'empire Ottoman au seizième siecle. Ses usages, son gouvernement, ses revenus.

CH. CLIX.

LE temps de la grandeur & des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis*, car depuis *Amurat II* ce ne fut qu'un enchaînement de victoires.

Conquêtes de Sélim I.

Mahomet II avait conquis assez d'états pour que sa race se contentât d'un tel héritage. Mais *Sélim I* y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit en 1515 la Syrie & la Mésopotamie, & entreprit de soumettre l'Egypte. C'eut été une entreprise aisée, s'il n'avait eu que des Egyptiens à combattre ; mais l'Egypte était gouvernée & défendue par une milice formidable d'étrangers, semblable à celle des janissaires. C'étaient des Circasses venus encore de la Tartarie ; on les appelait *Mammelucs*, qui signifie esclaves : soit qu'en effet le premier soudan d'Egypte qui les employa, les eût achetés comme esclaves, soit plutôt que ce fût un nom qui les attachât de plus près à la personne du souverain, ce qui est bien plus vraisemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les orientaux, y a toujours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux, & chez leurs serviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand-seigneur s'intitulent ses esclaves, & *Thamas Kouli-Kan*, qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thamas* son maître, ne s'appelait que son esclave, comme ce mot même de *Kouli* le témoigne.

Mammelucs d'Egypte.

Ces *Mammelucs* étaient les maîtres de l'Egypte depuis nos dernières croisades. Ils avaient vaincu & pris *St. Louis*. Ils établirent depuis ce temps un gouvernement qui n'est pas différent de celui d'Alger. Un roi & vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choisis entre ces soldats. La mollesse du climat n'affaiblit point cette race guerrière, parce qu'elle se renouvellait tous les ans par l'affluence des autres Circasses, appellés

Digitized by Google

CH. CLIX.

sans cesse pour remplir ce corps de vainqueurs toujours subsistant. L'Egypte fut ainsi gouvernée pendant près de trois cents années.

Examen de l'histoire d'Egypte & de la circoncision.

Il se présente ici un champ bien vaste pour les conjectures historiques. Nous voyons l'Egypte long-temps subjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide, habitans de ces pays barbares, qui sont aujourd'hui la Géorgie, la Circassie & la Mingrélie. Il faut bien que ces peuples ayent été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui, puisque le premier voyage des Grecs à Colchos est une des grandes époques de la Grèce. Il est indubitable que les usages & les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Egypte; ils avaient pris des prêtres Egyptiens, jusqu'à la circoncision. *Hérodote*, qui avait voyagé en Egypte & en Colchide, & qui parlait à des Grecs instruits, ne nous laisse aucun lieu de douter de cette conformité, il est fidèle & exact sur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuse de s'être trompé sur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Egypte lui ont confirmé qu'autrefois le roi *Sésostris* étant sorti de son pays, dans le dessein de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ses conquêtes, & que c'était depuis ce temps-là que l'usage de la circoncision s'était conservé à Colchos.

Premièrement, le dessein de conquérir toute la terre est une idée romanesque qui ne peut tomber dans la tête d'un homme de sens rassis. On fait d'abord la guerre à son voisin, pour augmenter ses états par le brigandage; on peut ensuite pousser ses conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité; c'est la marche de tous les conquérans.

Secondement, il n'est guères vraisemblable qu'un roi de la fertile Egypte soit allé perdre son temps à conquérir les contrées affreuses du Caucase, habitées par les plus robustes des hommes, aussi belliqueux que pauvres, & dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreuses armées des mous & faibles Egyptiens; c'est à-peu-près comme si on disait qu'un roi de Babylone était parti de la Mésopotamie pour aller conquérir la Suisse.

Ce sont les peuples pauvres, nourris dans des pays âpres & stériles, vivans de leur chasse, & féroces comme les animaux

Digitized by Google

de leur pays, qui désertent ces pays sauvages pour aller attaquer les nations opulentes ; & ce ne sont pas ces nations opulentes qui sortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes. Ch. CLIX.

Les féroces habitans du nord ont fait dans tous les temps des irruptions dans les contrées du midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont subjugué trois cents ans l'Egypte, à commencer du temps de *St. Louis*. Vous voyez dans tous les temps connus, que l'Egypte fut toujours conquise par quiconque voulut l'attaquer. Il est donc bien probable que les barbares du Caucase avaient asservi les bords du Nil ; mais il ne l'est point qu'un *Sésostris* se soit emparé du Caucase.

Troisièmement ; pourquoi, de tous les peuples que les prêtres Egyptiens disaient avoir été vaincus par leur *Sésostris*, les Colchidiens avaient-ils seuls reçu la circoncision ? il fallait passer par la Grèce & par l'Asie mineure pour arriver au pays de *Médée*. Les Grecs, grands imitateurs, auraient dû se faire circoncire les premiers. *Sésostris* aurait eu plus de soin de dominer dans le beau pays de la Grèce, & d'y imposer ses lois, que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il est bien plus dans l'ordre commun des choses, que ce soit les Scythes, habitans des bords du Phase & de l'Araxe, toujours affamés & toujours conquérans, qui tombèrent sur l'Asie mineure, sur la Syrie, sur l'Egypte, & qui s'étant établis à Thèbes & à Memphis dans ces temps reculés, comme ils s'y sont établis du temps de *St. Louis*, ayent ensuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux, & quelques usages d'Egypte.

C'est au lecteur intelligent à peser toutes ces raisons. L'ancienne histoire ne présente chez toutes les nations de la terre, que des doutes & des conjectures.

Toman-Bey fut le dernier roi mammeluc ; il n'est célèbre que pat cette époque, & par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim* ; mais il mérite d'être connu par une singularité qui nous paraît étrange, & qui ne l'était pas chez les orientaux ; c'est que le vainqueur lui confia le gouvernement de l'Egypte qu'il lui avait enlevée.

Toman-Bey, de roi devenu bacha, eut le sort des bachas ; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

Digitized by Google

CH. CLIX. Depuis ce temps le peuple de l'Egypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement; cette nation, qu'on dit avoir été si guerrière du temps de *Sésostris*, est devenue plus pusillanime que du temps de *Cléopatre*. On nous dit qu'elle inventa les sciences, & elle n'en cultive pas une; qu'elle était sérieuse & grave, & aujourd'hui on la voit légère & gaye, danser & chanter dans la pauvreté & dans l'esclavage : cette multitude d'habitans, qu'on disait innombrable, se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans Rome & dans Athènes, c'est une preuve sans replique, que si le climat influe sur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Egypriens degenérés.

Soliman.

Soliman, fils de *Sélim*, fut toujours un ennemi formidable aux chrétiens & aux Persans. Il prit Rhodes & quelques années après la plus grande partie de la Hongrie. La Moldavie & la Valachie devinrent de véritables fiefs de son empire. Il mit le siege devant Vienne, & ayant manqué cette entreprise, il tourna ses armes contre la Perse; & plus heureux sur l'Euphrate que sur le Danube, il s'empara de Bagdat comme son père, sur lequel les Persans l'avaient repris. Il soumit la Géorgie, qui est l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieuses se portaient de tous les côtés; car son amiral *Cheredin Barberousse*, après avoir ravagé la Pouille, alla dans la mer rouge s'emparer du royaume d'Yemen, qui est plutôt en pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint*, il lui ressembla par des voyages continuels. C'est le premier des empereurs Ottomans qui ait été l'allié des Français, & cette alliance a toujours subsisté. Il mourut en assiégeant en Hongrie la ville de Zigeth, & la victoire l'accompagna jusques dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré que la ville fut prise d'assaut. Son empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la mer noire au fond de la Grèce & de l'Epire.

1521.
1526.
1529.

1571. *Sélim II*, son successeur, prit sur les Vénitiens l'île de Chypre par ses lieutenans. Comment tous nos historiens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de Malvoisie de cette île, & pour la donner à un Juif? Il s'en empara par le droit de convenance. Chypre devenait nécessaire aux possesseurs de l'Anatolie, & jamais

Chypre ajoutée à l'Empire.

Digitized by Google

empereur ne fera la conquête d'u royaume, ni pour un Juif ni pour du vin. Un Hébreu, nommé *Méquines*, donna quelques ouvertures pour cette conquête, & les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

Après avoir laissé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, nous contribuames à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le temps même qu'ils lui enlevaient l'île de Chypre, & qu'ils faisaient écorcher vif le sénateur *Bragadino*, gouverneur de Famagouste. Gènes, Florence, Marseille se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies & les autres denrées de l'Asie. Les négocians chrétiens s'enrichissaient de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrétienté. On recueillait alors peu de soie en Italie, aucune en France. Nous avons été forcés souvent d'aller acheter du bled à Constantinople : mais enfin l'industrie a réparé les torts que la nature & la négligence faisaient à nos climats, & les manufactures ont rendu le commerce des chrétiens, & sur-tout des Français, très-avantageux en Turquie, malgré l'opinion du comte *Marsigli*, moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations que les négocians de Londres & de Marseille.

Supériorité des Ottomans.

Les nations chrétiennes trafiquent avec l'empire Ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples, qui ne viennent jamais dans notre occident; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les Echelles du levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent aujourd'hui des ambassadeurs ordinaires à la Porte Ottomane, qui n'en envoie point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des chrétiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts, pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entre eux, mais qu'ils ont toujours dissimulés avec l'empire Ottoman. Le roi d'Angleterre *Guillaume* disait, dans nos derniers temps, *qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs.* Ce langage est celui d'un négociant qui veut vendre ses effets, & non d'un roi qui est jaloux de ce qu'on appelle *la gloire.*

Digitized by Google

Ch. CLIX.

L'administration de l'empire des Turcs aft auſſi différente de la nôtre que les mœurs & la religion. Une partie des revenus du grand-ſeigneur conſiſte non en argent monnoyé comme dans les gouvernemens chrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui ſont ſoumis. Le canal de Conſtantinople eſt couvert toute l'année de navires, qui apportent de l'Egypte, de la Grèce, de l'Anatolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les proviſions néceſſaires pour le ſerrail, pour les janiſſaires, pour la flotte. On voit par le *Canon Namé*, c'eſt-à-dire, par les regiſtres de l'empire, que le revenu du tréſor en argent juſqu'à l'année 1683 ne montait qu'à près de trente-deux mille bourſes, ce qui revenait à-peu-près à quarante-ſix millions de nos livres.

Finances.

Ce revenu ne ſuffirait pas pour entretenir de ſi grandes armées, & tant d'officiers. Les bachas dans chaque province ont des fonds aſſignés ſur la province même, pour l'entretien des ſoldats que les fiefs fourniſſent ; mais ces fonds ne ſont pas conſidérables : celui de l'Aſie mineure ou Anatolie allait tout au plus à douze cent mille livres, celui du Diarbeck à cent mille ; celui d'Alep n'était pas plus conſidérable ; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cent mille francs à ſon bacha ; celui d'Erzerum en valait environ deux cent mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à ſon bacha douze cent mille livres. En un mot tous ces revenus dont les bachas & les beiglerbeys entretenaient les troupes ordinaires juſqu'en 1683, ne ſe montaient pas à dix de nos millions ; la Moldavie & la Valachie ne fourniſſaient pas deux cent mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille ſoldats au ſervice de la Porte. Le capitan bacha ne tirait pas des fiefs appelés *Zaims & Timars* répandus ſur les côtes, plus de huit cent mille livres pour la flotte.

Il réſulte du dépouillement du *Canon Namé*, que toute l'adminiſtration turque était établie ſur moins de ſoixante de nos millions en argent comptant, & cette dépenſe depuis 1683 n'a pas été beaucoup augmentée ; ce n'eſt pas la troiſième partie de ce qu'on paye en France, en Angleterre, pour les dettes publiques ; mais auſſi il y a dans ces deux royaumes beaucoup plus de circulation, un commerce plus animé.

Ce

Digitized by Google

Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt que dans le tréſor particulier du ſultan on compte les confiſcations pour un grand objet. C'eſt une des plus anciennes tyrannies établies, que le bien d'une famille appartienne au ſouverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un ſultan la tête de ſon viſir, & cette tête lui vaut quelquefois pluſieurs millions. Rien n'eſt plus horrible qu'un droit qui met un ſi grand prix à la cruauté, & qui donne la tentation d'être injuſte.

CH. CLIX. *Confiſcations, droit affreux.*

Pour le mobilier des officiers de la porte, nous avons déja obſervé qu'il appartient au ſultan, par une ancienne uſurpation, qui n'a été que trop longtemps en uſage chez les chrétiens. Dans tout l'univers l'adminiſtration publique a été ſouvent un brigandage autoriſé, excepté dans quelques états républicains, où les droits de la liberté & de la propriété ont été plus ſacrés, & où les finances de l'état étant médiocres ont été mieux dirigées, parce que l'œil embraſſe les petits objets, & que les grands confondent la vue.

Appointemens médiocres.

On peut donc préſumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choſes à peu de frais. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités ſont très-médiocres; on en peut juger par la place du muphti. Il n'a que deux mille aſpres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'eſt que la dixième partie du revenu de quelques égliſes chrétiennes. Il en eſt ainſi du grand-viſiriat; & ſans les confiſcations, & les préſens, cette dignité produirait plus d'honneur que de fortune, excepté en temps de guerre.

Les Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui, avec de l'argent & des négociations. La force du corps, l'impétuoſité des janiſſaires, ont établi ſans diſcipline cet empire, qui ſe ſoutient par l'aviliſſement des peuples vaincus, & par les jalouſiès des peuples voiſins.

Les ſultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois, ſi on retranche les Tartares & la multitude qui ſuit leurs armées. Mais ce nombre était toujours ſupérieur à celui que les chrétiens pouvaient leur oppoſer.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT SOIXANTIEME.

De la bataille de Lépante.

Ch. CLX.

Les Vénitiens après la perte de l'île de Chypre, commerçant toujours avec les Turcs, & osant toujours être leurs ennemis, demandaient des secours à tous les princes chrétiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encore l'occasion d'une croisade; mais vous avez déja vû qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en faisait point de nécessaires. Le pape *Pie V* fit bien mieux que de prêcher une croisade; il eut le courage de faire la guerre à l'empire ottoman, en se liguant avec les Vénitiens & le roi d'Espagne *Philippe II.* Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croissant, & les galères de Rome affronter les galères ottomanes. Cette seule action du pape, par laquelle il finit sa vie, doit consacrer sa mémoire. Il ne faut pour connaître ce pontife s'en rapporter à aucun de ces portrait colorés par la flatterie, ou noircis par la malignité, ou crayonnés par le bel esprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V* dont le nom était *Ghisleri*, fut un de ces hommes que le mérite & la fortune tirèrent de l'obscurité pour les élever à la première place du christianisme. Son ardeur à redoubler la sévérité de l'inquisition, le supplice dont il fit périr plusieurs citoyens, montre qu'il était cruel & sanguinaire. Ses intrigues pour faire soulever l'Irlande contre la reine *Elizabeth*, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la fameuse bulle *In cœna Domini* dont il ordonna la publication toutes les années, font voir que son zele pour la grandeur du Saint-Siége n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain. La sévérité de son caractère s'était fortifiée par la dureté d'esprit qu'on puise dans le cloître. Mais cet homme élevé parmi des moines, eut, comme *Sixte-Quint* son successeur, des vertus royales: ce n'est pas le trône, c'est le caractère qui les donne. *Pie V* fut le modèle

Pie V fait la guerre aux Turcs.

Digitized by Google

du fameux *Sixte-Quint*; il lui donna l'exemple d'amasser en peu d'années des épargnes assez considérables pour faire regarder le St. Siége comme une puissance. Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères. Son zéle sollicitait tous les princes chrétiens; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuissance. Il s'adressait en vain au roi de France *Charles IX*, à l'empereur *Maximilien*, au roi de Portugal *Don Sébastien*, au roi de Pologne *Sigismond II*. CH. CLX.

Il n'est secondé que par Philippe II & les Vénitiens.

Charles IX était allié des Turcs, & n'avait point de vaisseaux à donner. L'empereur *Maximilien II* craignait les Turcs; il manquait d'argent, & ayant fait une trêve avec eux, il n'osait la rompre. Le roi *Don Sébastien* était encore trop jeune pour exercer ce courage qui depuis le fit périr en Afrique. La Pologne était épuisée par une guerre avec les Russes, & *Sigismond* son roi était dans une vieillesse languissante. Il n'y eut donc que *Philippe II* qui entra dans les vues du pape. Lui seul de tous les rois catholiques était assez riche pour faire les plus grands frais de l'armement nécessaire; lui seul pouvait par les arrangemens de son administration parvenir à l'exécution prompte de ce projet. Il y était principalement intéressé par la nécessité d'écarter les flottes ottomanes de ses états d'Italie, & de ses places d'Afrique; & il se liguait avec les Vénitiens, dont il fut toujours l'ennemi secret en Italie contre les Turcs qu'il craignait davantage.

Jamais grand armement ne se fit avec tant de célérité. Deux cents galères, six grosses galéasses, vingt-cinq vaisseaux de guerre, avec cinquante navires de charge, furent prêts dans les ports de Sicile en Septembre, cinq mois après la prise de l'île de Chypre. *Philippe II* avait fourni la moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié, & le reste était fourni par le pape. *Don Juan d'Autriche*, ce célèbre bâtard de *Charles-Quint*, était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonne* commandait après lui au nom du pape. Cette maison *Colonne*, si long-temps ennemie des pontifes, était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébastien Veniero*, que nous nommons *Venier*, était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans sa maison, & aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo*,

dont la maison n'était pas moins célèbre à Venise, était provéditeur, c'est-à-dire intendant de la flotte. Malte envoya trois de ses galères, & ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gènes, qui craignait plus *Philippe II* que *Sélim*, & qui n'envoya qu'une galère.

Cette armée navale portait, disent les historiens, cinquante mille combattans. On ne voit guères que des exagérations dans des récits de bataille. Deux cent six galères, & vingt-cinq vaisseaux, ne pouvaient être armés tout au plus que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux cent cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante, l'ancien *Naupactus*, non loin de Corinthe. Jamais depuis la bataile d'Actium les mers de la Grèce n'avaient vû ni une flotte si nombreuse, ni une bataille si mémorable. Les galères ottomanes étaient manœuvrées par des esclaves chrétiens, & les galères chrétiennes par des esclaves Turcs, qui tous servaient malgré eux contre leur patrie.

Les deux flottes se choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité, & toutes les modernes; les flèches, les longs javelots, les lances à feu, les grapins, les canons, les mousquets, les piques & les sabres. On combattit corps à corps sur la plupart des galères accrochées, comme sur un champ

5 Octobre 1571. de bataille. Les chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre que c'était la première de cette espèce.

Don Juan d'Autriche & *Venero* l'amiral des Vénitiens attaquèrent la capitane ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec sa galère, & on lui fit trancher la tête, qu'on arbora sur son propre pavillon. C'était abuser du droit de la guerre; mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans Famagouste, ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il est difficile de savoir le nombre des morts: on le faisait monter à près de quinze mille; environ cinq mille esclaves chrétiens furent délivrés. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savait alors donner. Constantinople

Victoire unique. fut dans la consternation. Le pape *Pie V* en apprenant cette

Digitized by Google

grande victoire, qu'on attribuait sur-tout à *Don Juan* le généralissime, mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part, s'écria; *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean*; paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski* roi de Pologne, quand il délivra Vienne. CH. CLX.

Don Juan d'Autriche acquit tout-d'un-coup la plus grande réputation, dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ses héros, & néglige ceux des autres peuples. *Don Juan* comme vengeur de la chrétienté était le héros de toute les nations; on le comparait à *Charles-Quint* son père, à qui d'ailleurs il ressemblait plus que *Philippe*. Il mérita sur-tout cette idolatrie des peuples, lorsque deux ans après il prit Tunis, comme *Charles-Quint*, & fit comme lui un roi Africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille dn Lépante, & de la conquête de Tunis? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrain sur les Turcs, & l'amiral de *Sélim II* reprit sans peine le royaume de Tunis: tous les chrétiens y furent égorgés. Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante. 1574

CHAPITRE CENT SOIXANTE-UNIEME.

Des côtes d'Afrique.

LES côtes d'Afrique depuis l'Egypte jusqu'aux royaumes de Fez & de Maroc, accrurent encore l'empire des sultans; mais elles furent plutôt sous leur protection que sous leur gouvernement. Le pays de Barca, & ses déserts si fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon*, dépendirent du bacha d'Egypte. La Cirénaïque eut un gouverneur particulier. Tripoli qu'on rencontre ensuite en allant vers l'occident, ayant été pris par *Pierre de Navarre* sous le regne de *Ferdinand le catholique* en 1510, fut donnée par *Charles-Quint* aux chevaliers de Malte. Mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent, & avec le temps elle s'est gouvernée comme une

Pays où fut le temple de Jupiter Ammon.

Digitized by Google

CH. CLXI. république, à la tête de laquelle est un général qu'on nomme *Dey*, qui est élu par la milice.

Plus loin vous trouvez le royaume de Tunis, l'ancien séjour des Carthaginois. Vous avez vû *Charles-Quint* donner un roi à cet état, & le rendre tributaire de l'Espagne; *Don Juan* le reprendre encore sur les Maures avec la même gloire que *Charles-Quint* son père; mais enfin l'amiral de *Sélim II* remettre Tunis sous la domination mahométane, & y exterminer tous les chrétiens, trois ans après cette fameuse bataille de Lépante, qui produisit tant de gloire à *Don Juan* & aux Vénitiens avec si peu d'avantage. Cette province se gouverna depuis comme Tripoli.

Alger ancien royaume de Juba.

Alger qui termine l'empire des Turcs en Afrique, est l'ancienne Numidie, la Mauritanie Césarienne, si fameuse par les rois *Juba*, *Syphax*, & *Masinissa*. Il reste à peine des ruines de Cirte leur capital, ainsi que de Carthage, de Memphis & même d'Alexandrie, qui n'est plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu si peu de chose, que *Cheredin Barberousse* aima mieux être amiral du grand-seigneur que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman*, & de roi qu'il était il se contenta d'en être bacha. Depuis ce temps, jusqu'au commencement du dix-septième siecle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait. Mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli & à Tunis, se forma dans Alger devenue une retraite de corsaires. Aussi un de leur derniers deys disait au consul de la nation anglaise qui se plaignait de quelques prises, Cessez de vous plaindre au capitaine des voleurs quand vous avez été volé.

Nuls monumens de christianisme, plusieurs des Romains vainqueurs.

Dans toute cette partie de l'Afrique, on trouve encore des monumens des anciens Romains, & on n'y voit pas un seul vestige de ceux des chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Espagne & dans la France ensemble. Il y en a deux raisons, l'une, que les plus anciens édifices de pierre dure, de marbre & de ciment dans les climats secs résistent à la destruction plus que les nouveaux; l'autre, que des tombeaux avec l'inscription *Diis manibus*, que les barbares n'entendent point, ne les révoltent pas, & que le

vue des symboles du christianisme excitent leur fureur.

Dans les beaux siecles des Arabes, les sciences & les arts florirent chez ces Numides; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année, & en faisant sans cesse le métier de pirate, ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens, & sur-tout des Hollandais, les agrêts, les canons, la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands; & les puissances chrétiennes, au lieu de détruire ces ennemis communs, sont occupées à se ruiner mutuellement. CH. CLXI.

Constantinople fut toujours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa situation semble faite pour leur commander. Elle a l'Asie devant elle, l'Europe derrière. Son port aussi sûr que vaste, ouvre & ferme l'entrée de la mer noire à l'orient, & de la Méditerranée à l'occident. Rome bien moins avantageusement située, dans un terrain ingrat, & dans un coin de l'Italie, où la nature n'a fait aucun port commode, semblait bien moins propre à dominer sur les nations; cependant elle devint la capitale d'un empire deux fois plus étendu que celui des Turcs: c'est que les anciens Romains ne trouvèrent aucun peuple qui entendit comme eux la discipline militaire, & que les Ottomans après avoir conquis Constantinople ont trouvé presque tout le reste de l'Europe aussi aguerri & mieux discipliné qu'eux. *Belle situation de Bizance.*

CHAPITRE CENT SOIXANTE-DEUXIEME.

Du royaume de Fez et de Maroc.

LA protection du grand-seigneur ne s'étend point jusqu'à l'empire de Maroc, vaste pays qui comprend une partie de la Mauritanie Tingitane. Tanger était la capitale de la colonie romaine. C'est de là que partirent depuis ces Maures qui subjuguèrent l'Espagne. Tanger fut conquise elle-même sur la fin du quinzième siecle par les Portugais, & donnée

CH. CLXII. dans nos derniers temps à *Charles II* roi d'Angleterre pour la dot de l'infante de Portugal sa femme; & enfin *Charles II* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

Maroc autrefois le séjour de la gloire & des arts.

Cet empire s'étend jusqu'aux frontières de la Guinée sous les plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche; plusieurs branches du mont Atlas sont remplies de mines, & les campagnes produisent les plus abondantes moissons & les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait de l'être, & il fallait bien qu'il le fût du temps des premiers califes, puisque les sciences y étaient en honneur, & que c'est toujours la dernière chose dont on prend soin. Les Arabes & les Maures de ces contrées portèrent en Espagne leurs armes & leurs arts; mais tout a dégénéré depuis, tout est tombé dans la plus épaisse barbarie : les Arabes de *Mahomet* avaient policé le pays, ils se sont retirés dans les déserts, où ils ont repris l'ancienne vie pastorale; & le gouvernement a été abandonné aux Maures, espèce d'hommes moins favorisée de la nature que de leur climat, moins industrieuse que les Arabes, nation cruelle à la fois & esclave. C'est là que le despotisme se montre dans toute son horreur. L'ancienne coutume établie que les miramolins ou empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux du pays, n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaste empire des sauvages fort au dessous des Méxicains. Ceux qui habitent Tétuan sont un peu plus civilisés; les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de Juifs chassés d'Espagne par *Ferdinand* & *Isabelle* se sont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, & y vivent misérablement. Les habitans des provinces septentrionales se sont mêlés avec les noirs qui sont vers le Niger. On voit dans tout l'empire, dans les maisons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs, & de métis. Ces peuples trafiquèrent de tous temps en Guinée. Ils allaient par les déserts aux côtes où les Portugais vinrent par l'océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaste côte de l'Afrique, depuis Damiette jusqu'au mont Atlas, était devenue barbare tandis que plusieurs de nos peuples septentrionaux, autrefois

beau,

Digitized by Google

beaucoup plus barbares, atteignaient à la politesse des Grecs & des Romains.

CH. CLXII.

Il y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, & une secte de musulmans qui se prétendait plus orthodoxe que les autres, disposa du trône; c'est ce qui n'est jamais arrivé à Constantinople. Il y eut aussi comme ailleurs des guerres civiles, & ce n'est qu'au dix-septième siecle que tous les états de Fez, de Maroc, de Tafilet ont été réunis, & n'ont composé qu'un empire, après la fameuse victoire que les Maures remportèrent sur le malheureux *Sébastien* roi de Portugal.

Querelles de religion chez ces barbares comme parmi nous.

Dans quelque abrutissement que ces peuple soient tombés, jamais l'Espagne & le Portugal n'ont pû se venger sur eux de leur ancien esclavage, & les asservir à leur tour. Oran, frontière de leur empire, pris par le cardinal *Ximénès* perdu ensuite, & repris depuis peu par le duc de *Montemar* sous *Philippe V* en 1732, n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger qui pouvait être une clef de l'empire fut toujours inutile. Ceuta que les Portugais prirent en 1409, que les Espagnols eurent sous *Philippe II*, & qu'ils ont conservé toujours, n'a été qu'un objet de dépense. Les Maures avaient accablé toute l'Espagne, & les Espagnols n'ont pû encore que harceler les Maures. Ils ont passé la mer Atlantique, & conquis un nouveau monde, sans pouvoir se venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indisciplinés, esclaves sous un gouvernement détestable, n'ont pû être subjugués par les chrétiens. La véritable raison est que les chrétiens se sont toujours mutuellement déchirés. Comment les Espagnols auraient-il pû passer en Afrique avec de grandes armées, & dompter les musulmans, quand ils avaient la France à combattre? ou lorsqu'étant unis avec la France, les Anglais leur prenaient Gibraltar & Minorque?

Pourquoi les Espagnols n'ont pû les entamer.

Ce qui est singulier, c'est le nombre de renégats Espagnols, Français, Anglais, qu'on a trouvés dans les états de Maroc. On a vû un Espagnol nommé *Pérès*, amiral sous l'empire de *Mulei Ismaël*, un Français nommé *Pilet* gouverneur de Salé, une Irlandaise concubine du tyran *Ismaël*, quelques marchands Anglais établis à Tétuan. L'espérance de faire fortune chez les

Renégats chrétiens.

CH CLXII.

nations ignorantes conduit toujours des Européans en Afrique, en Asie, sur-tout en Amérique. La raison contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.

CHAPITRE CENT SOIXANTE-TROISIEME.

De PHILIPPE *II roi d'Espagne.*

Puissances de l'Europe.

APrès le regne de *Charles-Quint*, quatre grandes puissances balancèrent les forces de l'Europe chrétienne, l'Espagne par ses richesses du nouveau monde; la France par elle-même, par sa situation, qui empêchait les vastes états de *Philippe II* de se communiquer; l'Allemagne par la multitude même de ses princes, qui quoique divisés entre eux se réunissaient pour la défense de la patrie; l'Angleterre après la mort de *Marie*, par la conduite seule d'*Elizabeth*, car son terrain était très-peu de chose: l'Ecosse loin de faire un corps avec elle était son ennemie, & l'Irlande lui était à charge.

Puissance de l'Espagne.

Les royaumes du nord n'entraient point encore dans le systême politique de l'Europe, & l'Italie ne pouvait être une puissance prépondérante. *Philippe II* semblait la tenir sous sa main. *Philibert*, duc de Savoye, gouverneur des Pays-Bas, dépendait entierement de lui. *Charles-Emanuel* fils de ce *Philibert*, & gendre de *Philippe II*, ne fut pas moins dans sa dépendance. Le Milanais, les deux Siciles, qu'il possédait, & sur-tout ses trésors, firent trembler les autres états d'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II* joua le premier rôle sur le theâtre de l'Europe, mais non le plus admiré. De moins puissans princes ses contemporains ont laissé un plus grand nom, comme *Elizabeth*, & sur-tout *Henri IV*. Ses généraux & ses ennemis ont été plus estimés que lui: le nom de *Don Juan d'Autriche*, d'*Alexandre Farnèse*, celui des princes d'*Orange*, est bien au-dessus du sien. La postérité fait une grande différence entre la puissance & la gloire.

Caractère de Philippe II.

Pour bien connaître les temps de *Philippe II*, il faut d'abord

Digitized by Google

connaître son caractère, qui fut en partie la cause de tous les grands évenemens de son siecle; mais on ne peut appercevoir son caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut se défier du pinceau des contemporains, conduit presque toujours par la flatterie ou par la haine. Et pour ces portraits recherchés que tant d'historiens modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans. CH. CLXIII.

Ceux qui ont comparé depuis peu *Philippe II* à *Tibère*, n'ont certainement vû ni l'un ni l'autre. D'ailleurs quand *Tibère* commandait les légions & les faisait combattre, il était à leur tête; & *Philippe* était dans une chapelle entre deux recollets, pendant que le prince de Savoye, & ce comte d'*Egmont* qu'il fit périr depuis sur l'échafaud, lui gagnaient la bataille de St. Quentin. *Tibère* n'était ni superstitieux ni hypocrite; & *Philippe* prenait souvent un crucifix en main quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du Romain & les voluptés de l'Espagnol ne se ressemblent pas. La dissimulation même qui les caractérise l'un & l'autre semble différente: celle de *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut distinguer entre parler pour tromper, & se taire pour être impénétrable. Tous deux paraissent avoir eu une cruauté tranquille & réfléchie; mais combien de princes & d'hommes publics ont mérité le même reproche!

Sommaire du mal & du bien.

Pour se faire une idée juste de *Philippe*, il faut se demander ce que c'est qu'un souverain qui affecte de la piété, & à qui le prince d'Orange *Guillaume* reproche publiquement dans son manifeste un mariage secret avec *Dona Isabella Osorio*, quand il épousa sa première femme *Marie de Portugal*. Il est accusé à la face de l'Europe par ce même *Guillaume* du parricide de son fils, & de l'empoisonement de sa troisième épouse *Isabelle de France*; on lui impute d'avoir forcé le prince d'*Ascoli* à épouser une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi; mais cet ennemi était un prince respecté dans l'Europe. Il envoya son manifeste & ses accusations dans toutes les cours. Etait-ce l'orgueil, était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre? pouvait-il mépriser ce terrible manifeste du prince d'*Orange*, comme on méprise ces libelles obscurs,

Digitized by Google

CH. CLXIII. composés par d'obscurs vagabons, auxquels les particuliers même ne répondent pas plus que *Louis XIV* n'y a répondu? Qu'on joigne à ces accusations trop authentiques les amours de *Philippe* avec la femme de son favori *Rui Gomes*, l'assassinat d'*Escovedo*, la persécution contre *Antonio Perès*, qui avait assassiné *Escovedo* par son ordre; qu'on se souvienne que c'est là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, & qui immolait tout à ce zèle.

C'est sous ce masque infame de la religion qu'il trama une conspiration dans le Béarn en 1564 pour enlever *Jeanne de Navarre* mère de *Henri IV*, la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler & se saisir du Béarn en vertu de la confiscation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au trente-sixième livre du président de *Thou*, & cette anecdote importante a trop été négligée par les historiens suivans.

Qu'on mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coute que la peine de vouloir, & qui affermit l'autorité: une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales, la surveillance continuelle sur ses ministres toujours accompagnée de défiance, l'attention de voir tout par soi-même autant que le peut un roi, l'application suivie à entretenir le trouble chez ses voisins & à maintenir l'Espagne en paix, des yeux toujours ouverts sur une grande partie du globe depuis le Mexique jusqu'au fond de la Sicile, un front toujours composé & toujours sévère au milieu des chagrins de la politique & du trouble des passions; alors on pourra se former un portrait de *Philippe II*.

Mais il faut voir quel ascendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Espagne, du Milanais, des deux Siciles, de tous les Pays-Bas: ses ports étaient garnis de vaisseaux; son père lui avait laissé les troupes de l'Europe les mieux disciplinées & les plus fières, commandées par les compagnons de ses victoires. Sa seconde femme *Marie*, reine d'Angleterre ne se gouvernant que par ses inspirations faisait brûler les protestans, & déclarait la guerre à la France sur une lettre de *Philippe*. Il pouvait compter l'Angleterre parmi ses royaumes. Les moissons d'or & d'argent, qui lui venaient du nouveau

Digitized by Google

monde, le rendaient plus puissant que *Charles-Quint*, qui n'en avait eu que les prémices.

Quel parti prit le pape.

L'Italie tremblait d'être asservie. C'est ce qui détermina la pape *Paul IV*, *Caraffa*, né sujet d'Espagne, à se jetter du côté de la France comme *Clément VII*. Il voulut, ainsi que tous ses prédécesseurs, établir une balance que leurs mains trop faibles ne purent jamais tenir. Ce pape proposa à *Henri II* de donner Naples & Sicile à un fils de France.

C'était toujours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais & les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée; il demande au roi *Henri II* le célèbre *Français de Guise* pour la commander: mais la plupart des cardinaux étaient pensionnaires de *Philippe*. *Paul* était mal obéi; il n'eut que peu de troupes, qui ne servirent qu'à exposer Rome à être prise & saccagée par le duc d'*Albe* sous *Philippe II*, comme elle l'avait été sous *Charles-Quint*. Le duc de *Guise* arrive par le Piémont, où les Français avaient encore Turin; il marche vers Rome avec quelque gendarmerie; à peine est-il arrivé qu'il apprend le desastre de la bataille de St. Quentin en Picardie, perdue par les Français. 10 Août 1557.

Bataille de St. Quentin.

Marie d'Angleterre avait donné contre la France huit mille Anglais à *Philippe* son époux, qui vint à Londres pour les faire embarquer, mais non pas pour les conduire à l'ennemi. Cette armée jointe à l'élite des troupes espagnoles commandées par le duc de Savoye *Philibert-Emanuel*, l'un des grands capitaines de ce siecle, défit si entierement l'armée française à St. Quentin, qu'il ne resta rien de l'infanterie; tout fut tué ou pris: les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes: le connétable de *Montmorenci*, & presque tous les officiers-généraux, furent prisonniers, un duc d'*Enghien* blessé à mort; la fleur de la noblesse détruite; la France dans le deuil & dans l'allarme. Les défaites de Créci, de Poitiers, d'Azincourt n'avaient pas été plus funestes, & cependant la France, tant de fois prête de succomber, se releva toujours. *Charles-Quint* & *Philippe II*, son fils, parurent prêts de la detruire.

Tous les projets de *Henri II* sur l'Italie, s'évanouissent; on rappelle le duc de *Guise*. Cependant le vainqueur *Philibert-*

Digitized by Google

CH. CLXIII Emanuel de Savoye prend St. Quentin. Il pouvait marcher jusques à Paris, que *Henri II* faisait fortifier à la hâte, & qui par conséquent était mal fortifié. Mais *Philippe* se contenta d'aller voir son camp victorieux. Il prouva que les grands évènemens dépendent souvent du caractère des hommes. Le sien était de donner peu à la valeur, & tout à la politique. Il laissa respirer son ennemi, dans le dessein de gagner par une paix qu'il aurait dictée, plus que par des victoires qui ne pouvaient être son ouvrage. Il donne au duc de *Guise* le temps de revenir, de rassembler une armée, de rassurer le royaume.

Philippe ne sait pas profiter de sa victoire.

Il semblait qu'alors les rois ne se crussent pas faits pour se secourir eux-mêmes. *Henri II* déclare le duc de *Guise* viceroi de France, sous le nom de lieutenant général du royaume. Il était en cette qualité au-dessus du connétable.

Calais repris par les Français.

Prendre Calais & tout son territoire au milieu de l'hyver, & au milieu de la consternation où la bataille de St. Quentin jettait la France; chasser pour jamais les Anglais qui avaient possédé Calais durant deux cent treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, & qui mit *François de Guise* au-dessus de tous les capitaines de son temps. Cette conquête fut plus éclatante & plus profitable que difficile. La reine *Marie* n'avait laissé dans Calais qu'une garnison trop faible; & sa flotte n'arriva que pour voir les étendards de France arborés sur le port. Cette perte, causée par la faute de son ministère, acheva de la rendre odieuse aux Anglais.

13 Juillet 1558. Bataille de Gravelines.

Mais tandis que le duc de *Guise* rassurait la France par la prise de Calais, & ensuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II* gagna encore une assez grande bataille contre le maréchal de *Termes* auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'*Egmont*: de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits & la liberté de sa patrie.

Tant de batailles rangées perdues par les Français, & tant de villes prises d'assaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du temps de *Jules César*, plus propres pour l'impétuosité des assauts, que pour cette discipline & ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Digitized by Google

Philippe ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines, que de celle de St. Quentin : mais il fit la paix glorieuse de Catau-Cambresis, dans laquelle pour St. Quentin & les deux bourgs de Ham & du Catellet qu'il rendit, il gagna les places fortes de Thionville, de Marienbourg, de Montmidi, de Hédin, & le comté de Charolois en pleine souveraineté. Il fit raser Terouane & Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liége, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corse aux Génois, la Savoye, le Piémont & la Bresse au duc de Savoye; se réservant d'entretenir des troupes dans Verceil & dans Asti, jusqu'à ce que les droits prétendus par la France sur le Piémont fussent réglés, & que Turin, Pignerol, Quiers & Chivas fussent évacués par *Henri II.*

CH. CLXIII. *Paix de Catau-Cambresis.* 1559.

Pour Calais, & son territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme *Marie d'Angleterre* venait de mourir : *Elizabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea à rendre Calais dans huit années, & à payer huit cent mille écus d'or au bout de ces huit ans, si Calais n'était pas alors rendu; spécifiant de plus expressément, que soit que les huit cent mille écus d'or fussent payés ou non, *Henri* & ses successeurs demeuraient toujours obligés à rendre Calais & son territoire (1). On a toujours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II.* Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France; en vain, il compte Metz, Toul & Verdun conservés par cette paix; il n'en fut point du tout question dans le traité de Catau-Cambresis. *Philippe* ne faisait aucune attention aux intérêts de l'Allemagne, & il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* son oncle, auquel il ne pardonna jamais le refus de se démettre de l'empire en sa faveur. Si ce traité produisit quelque avantage à la France, ce fut celui de la dégoûter pour toujours du dessein de conquérir Milan & Naples. A l'égard de Calais, cette clef de la France ne fut jamais rendue à ses anciens ennemis, & les huit cent mille écus d'or ne furent jamais payés.

Cette guerre finit encore, comme tant d'autres, par un mariage. *Philippe* prit pour troisieme femme *Isabelle*, fille de

Guerre finie par un mariage comme tant d'autres.

(1) Ni *Mézerai* ni *Daniel* n'ont rapporté fidélement traité. ce

Digitized by Google

CH. CLXIII.

Henri II qui avait été promise à Don Carlos; mariage infortuné, qui fut, dit on, la cause de la mort prématurée de Don Carlos, & de la princesse.

Philippe en Espagne.

Philippe après de si glorieux commencemens retourna triomphant en Espagne, sans avoir tiré l'épée; tout favorisait sa grandeur. Le pape *Paul IV* avait été forcé de lui demander la paix, & il la lui avait donnée. *Henri II*, son beau-père, & son ennemi naturel, venait d'être tué dans un tournoi, & laissait la France pleine de factions, gouvernée par des étrangers, sous un roi enfant. *Philippe*, du fond de son cabinet, était le seul roi en Europe puissant & redoutable. Il n'avait qu'une inquiétude; c'était que la religion protestante ne se glissât dans quelqu'un de ses états, sur-tout dans les Pays-Bas, voisins de l'Allemagne; pays où il ne commandait point à titre de roi, mais à titre de duc, de comte, de marquis, de simple seigneur; pays où les lois fondamentales bornaient plus qu'ailleurs l'autorité du souverain.

Philippe persécuteur.

Son grand principe fut de gouverner le St. Siége en lui prodiguant les plus grands respects, & d'exterminer par-tout les protestans. Il y en avait un très-petit nombre en Espagne. Il promit solemnellement devant un crucifix, de les détruire tous, & il accomplit son vœu: l'inquisition le seconda bien. On brûla à petit feu dans Valladolid tous ceux qui étaient soupçonnés, & *Philippe* des fenêtres de son palais contemplait leur supplice, & entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède & le père *Constantin Ponce* prédicateur & confesseur de *Charles-Quint*, furent resserrés dans les prisons du St. Office, & *Ponce* fut brûlé en effigie après sa mort, ainsi qu'on l'a déja remarqué.

Philippe sut que dans une vallée du Piémont voisine du Milanais il y avait quelques hérétiques; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, & lui écrit ces deux mots, *tous au gibet*. Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré; il ordonne qu'on passe les novateurs au fil de l'épée, & qu'on en réserve soixante, dont trente doivent périr par la corde, & trente par les flammes: l'ordre est exécuté avec ponctualité.

Cet esprit de cruauté, & l'abus de son pouvoir, affaiblirent enfin

enfin ce pouvoir immense. Car s'il avait ménagé les esprits des Flamans, il n'eût pas vu la république des sept Provinces se former par ses seules persécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ses trésors; & lorsqu'ensuite le Portugal, & les possessions des Portugais dans l'Afrique & dans les Indes, accrurent ses vastes états, quand la France déchirée fut sur le point de recevoir des lois de lui, et d'avoir sa fille pour reine; il eût pu venir à bout de ces grands desseins, sans cette funeste guerre que ses rigueurs allumaient dans les Pays-Bas.

CHAPITRE CENT SOIXANTE-QUATRIEME.

Fondation de la république des Provinces-Unies.

SI on consulte tous les monumens de la fondation de cet état, auparavant presque inconnu, & devenu bientôt si puissant on verra qu'il s'est formé sans dessein, & contre toute vraisemblance. La révolution commença par les belles & grandes provinces de terre ferme, le Brabant, la Flandre, & le Hainaut, elles qui pourtant restèrent sujettes; & un petit coin de terre presque noyé dans l'eau, qui ne subsistait que de la pêche du hareng, est devenu une puissance formidable, a tenu tête à *Philippe II*, a dépouillé ses successeurs de presque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, & a fini enfin par les protéger.

La Hollande république par hazard.

On ne peut nier que ce ne soit *Philippe II* lui-même, qui ait forcé ces peuples à jouer un si grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas: son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur.

Il est important de considérer que tous les peuples ne se gouvernent pas sur le même modèle; que les Pays-Bas étaient un assemblage de plusieurs seigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avoit ses lois & ses usages; que dans la Frise & dans le pays de Groningue un

Ancien gouvernement des Pays-Bas.

Digitized by Google

CH. CLXIV. tribut de six mille écus était tout ce qu'on devait au seigneur; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les emplois à d'autres qu'à des régnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover sans le consentement des trois ordres de l'état : il était dit par les anciennes constitutions du Brabant : *Si le souverain par violence ou par artifice veut enfreindre les priviléges, les états seront déliés du serment de fidélité, & pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable.* Cette forme de gouvernement avoit prévalu long-temps dans une très-grande partie de l'Europe; nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des états assemblés. Un gouverneur de la province présidait à ces états au nom du prince, & ce gouverneur s'appelait *Stadt-holder*, teneur d'états, ou tenant l'état, ou lieutenant, dans toute la basse Allemagne.

Philippe II en 1559 donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frise & d'Utrecht à *Guillaume de Nassau* prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de *Châlons* dans la sienne par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illustration de la maison impériale dont il était. Mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en usage que vers le temps de *Frédéric II*, ne fut pris que par les plus grands terriens. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; & le fils d'un empereur qui n'aurait possédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, et simple gentilhomme s'il ne succédait pas à son père. *Guillaume de Nassau* était comte dans l'empire, comme le roi *Philippe II* était comte de Hollande & seigneur de Malines; mais il était sujet de *Philippe* en qualité de son Stadt-holder, & comme possédant des terres dans les Pays-Bas.

Philippe voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas, ainsi qu'il l'était en Espagne. Il suffisait d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toujours à renverser

les barrières qui la restreignent ; mais *Philippe* trouvait encore un autre avantage à être despotique dans un vaste et riche pays voisin de la France : il pouvait en ce cas démembrer au moins la France pour jamais, puisqu'en perdant sept provinces, & étant souvent très-gêné dans les autres, il fut encore sur le point de subjuguer ce royaume, sans même être jamais à la tête d'aucune armée.

CH. CLXIV.

Il voulut donc abroger toutes les lois, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, & établir l'inquisition, qu'il n'avait pu faire recevoir ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamans sont naturellement de bons sujets, & de mauvais esclaves. La seule crainte de l'inquisition fit plus de protestans que tous les livres de *Calvin*, chez ce peuple, qui n'est assurément porté par son caractère ni à la nouveauté, ni aux remuemens. Les principaux seigneurs s'unissent d'abord à Bruxelles pour représenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas *Marguerite de Parme* fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs assemblées s'appelaient une conspiration à Madrid : c'était dans les Pays-Bas l'acte le plus légitime. Il est certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils envoyèrent le comte de *Berg* & le seigneur de *Montmorenci-Montigny* porter en Espagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle* premier ministre, dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe* avec des troupes Espagnoles & Italiennes, & avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aisément une guerre civile, fut précisément ce qui la fit naître en Flandre. *Guillaume de Nassau* prince d'Orange, surnommé *le Taciturne*, songea presque seul à prendre les armes, tandis que tous les autres pensaient à se soumettre.

1565. Philippe II veut être trop absolu.

Il y a des esprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquille & opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le taciturne*, & tel a été depuis son arrière-petit-fils le prince d'Orange roi d'Angleterre. *Guillaume le taciturne* n'avoit ni troupes, ni argent pour résister à un monarque tel que *Philippe II*. Les persécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles jetta les peu-

Caractère de Guillaume prince d'Orange.

Digitized by Google

CH. CLXIV. ples dans le désespoir. Les comtes d'*Egmont* & de *Horn*, avec dix-huit gentilshommes, ont la tête tranchée; leur sang fut le premier ciment de la républiique des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les protestans en sa faveur, & pour les animer il fallait l'être. Le calvinisme dominait dans les provinces maritimes des Pays-Bas. *Guillaume* était né luthérien. *Charles-Quint* qui l'aimait l'avait rendu catholique; la nécessité le fit calviniste: car les princes qui ont ou établi ou protégé ou changé les religions, en ont rarement eu. Il était très-difficile à *Guillaume* de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de chose: la comté de Nassau appartenait à l'un de ses frères. Mais ses frères, ses amis, son mérite et ses promesses lui firent trouver des soldats. Il les envoie d'abord en Frise sous les ordres de son frère le comte *Louis*; son armée est détruite; il ne se décourage point: il en forme une autre d'Allemans & de Français, que l'enthousiasme de la religion, & l'espoir du pillage engagent à son service. La fortune lui est rarement favorable; il est réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France, ne pouvant pénétrer dans les Pays-Bas. Les sévérités espagnoles lui donnèrent encore de nouvelles ressources. L'imposition du dixième de la vente des biens meubles, du vingtième des immeubles, et du centième des fonds, acheva d'irriter les Flamans. Comment le maître du Mexique & du Pérou était-il forcé à ces exactions? & comment *Philippe* n'était-il pas venu lui-même dans le pays, comme son père, étouffer tous ces troubles?

Sa fermeté.

1570. Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il se retire en Zélande & en Hollande. Amsterdam aujourd'hui si fameuse était alors peu de chose, & n'osa pas même se déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau, & bas en apparence, mais qui fut le fondement de sa grandeur. La pêche du hareng & l'art de le saler ne paraissent pas un objet bien important dans l'histoire du monde; c'est cependant ce qui a fait d'un pays méprisé & stérile, une puissance respectable. Venise n'eut pas des commencemens plus brillans: tous les grands

empires ont commencé par des hameaux, et les puissances maritimes par des barques de pêcheurs.

Toute la ressource du prince d'Orange était dans des pirates: l'un d'eux surprend la Brille; un curé fait déclarer Flessingue; enfin les états de Hollande & de Zélande assemblés à Dordrecht, & Amsterdam elle-même, s'unissant avec lui, & le reconnaissant pour stadt-houder: il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine, afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement espagnol.

Les Hollandais devenus guerriers intrépides.

1573.

Ces peuples depuis long-temps n'avaient point passé pour guerriers, & ils le devinrent tout d'un coup. Jamais on ne combattit de part & d'autre ni avec plus de courage, ni avec tant de fureur. Les Espagnols au siége de Harlem ayant jetté dans la ville la tête d'un de leurs prisonniers, les habitans leur jettèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription: *dix têtes pour le payement du douzième denier, & l'onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs font pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, & plus de quinze cents citoyens: c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le nouveau monde. La plume tombe des mains quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Le duc d'*Albe*, dont les inhumanités n'avaient servi qu'à faire perdre deux provinces au roi son maître, est enfin rappelé. On dit qu'il se vantait en partant d'avoir fait mourir dix-huit mille personnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins sous le nouveau gouverneur des Pays-Bas, le grand commandeur de *Requesens*. L'armée du prince d'Orange est encore battue; ses frères sont tués, & son parti se fortifie par l'animosité d'un peuple né tranquille, qui ayant une fois passé les bornes, ne savait plus reculer. 1574.

1574. 1575.

Siége mémorable de Leyde.

Le siege & la défense de Leyde sont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la constance & la liberté. Les Hollandais firent précisément la même chose qu'on leur a vu hazarder en 1672, lorsque *Louis XIV* était aux portes d'Amsterdam; ils percèrent les digues; les eaux de l'Issel, de

CH. CLXIV.

la Meuse & de l'Océan inondèrent les campagnes; & une flotte de deux cents bateaux apporta du secours dans la ville par-dessus les ouvrages des Espagnols. Il y eut un autre prodige; c'est que les assiégeans osèrent continuer le siége & entreprendre de saigner cette vaste inondation. Il n'y avait point d'exemple dans l'histoire ni d'une telle ressource dans des assiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans les assiégeans; mais cette opiniâtreté fut inutile, & Leyde célèbre encore aujourd'hui tous les ans le jour de sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans se servirent de pigeons dans ce siége pour donner des nouvelles au prince d'Orange; c'est une pratique commune en Asie.

Quel était donc ce gouvernement si sage & si vanté de *Philippe II*, lorsqu'on voit dans ce temps-là même ses troupes se mutiner en Flandre faute de payement, saccager la ville d'Anvers, & que toutes les provinces des Pays-Bas, sans con-
6. sulter ni lui, ni son gouverneur, font un traité de pacification avec les révoltés, publient une amnistie, rendent les prisonniers, font démolir des forteresses, & ordonnent qu'on abattra la fameuse statue du duc d'*Albe*, trophée que son orgueil avait élevé à sa cruauté, & qui était encore debout dans la citadelle d'Anvers, dont le roi était le maître?

Don Juan gouverneur des Pays-Bas.

Après la mort du grand commandeur de *Requesens*, *Philippe* qui pouvait encore essayer de remettre le calme dans les Pays-Bas par sa présence, y envoie *Don Juan d'Autriche* son frère, prince célèbre dans l'Europe par la fameuse victoire de Lépante, remportée sur les Turcs, & par son ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait pas *Don Juan*; il craignit sa gloire, & se défiait de ses desseins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-Bas, dans l'espérance que les peuples qui aimaient dans ce prince le sang & la valeur de *Charles-Quint*, pourraient revenir à leur de-
1577. voir. Il se trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du Brabant dans Bruxelles, lorsque *Don Juan* en sortait après y avoir été installé gouverneur-général. Cet honneur qu'on rendit à *Guillaume le taciturne*, fut cependant ce qui empêcha le Brabant & la Flandre d'être libres, comme le furent les Hollandais. Il y avait trop de seigneurs dans ces

Troubles à cette occasion.

deux provinces; ils furent jaloux du prince d'Orange, & cette jalousie conserva dix provinces à l'Espagne. Ils appellent l'archiduc *Matthias* pour être gouverneur-général en concurrence avec *Don Juan*. On a peine à concevoir qu'un archiduc d'Autriche, proche parent de *Philippe II*, & catholique, vienne se mettre à la tête d'un parti presque tout protestant contre le chef de sa maison : mais l'ambition ne connaît point ces liens, & *Philippe* n'était aimé ni de l'empereur ni de l'empire. CH. CLXIV.

Tout se divise alors, tout est en confusion. Le prince d'Orange nommé par les états lieutenant-général de l'archiduc *Matthias*, est nécessairement le rival secret de ce prince. Tous deux sont opposés à *Don Juan*. Les états se défirent de tous les trois. Un autre parti également mécontent & des états & des trois princes déchire la patrie. Les états publient la liberté de conscience; mais il n'y avait plus de remède à la frénésie incurable des factions. *Don Juan* ayant gagné une bataille inutile à Gemblours, meurt à la fleur de son âge au milieu de ces troubles. 1578. *Mort de Don Juan* 1578.

A ce fils de *Charles-Quint* succède un petit-fils non moins illustre; c'est cet *Alexandre Farnèse* duc de Parme, descendant de *Charles* par sa mère, & du pape *Paul III* par son père; le même qui vint depuis en France délivrer Paris, & combattre *Henri le grand*. L'histoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre, mais il ne put empêcher ni la fondation des sept Provinces-Unies, ni les progrès de cette république qui nâquit sous ses yeux. *Alexandre Farnèse.*

Ces sept provinces que nous appellons aujourd'hui du nom général de *la Hollande*, contractent par les soins du prince d'Orange cette *union* qui paraît si fragile, & qui a été si constante, de sept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre, ayant toujours des intérêts divers, & toujours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'est ce faisceau de fleches qui forme leurs armoiries et leur emblême. *Fameuse union d'Utrecht.* 29 Janvier 1579.

Cette *union* d'Utrecht, le fondement de la république, l'est aussi du stadthouderat. *Guillaume* est déclaré chef des sept provinces sous le nom de capitaine, d'amiral-général, de stadt-

Digitized by Google

CH. CLXIV. houder. Les dix autres provinces qui pouvoient avec la Hollande former la république la plus puiſſante du monde, ne ſe joignent point aux ſept petites Provinces-Unies. Celles-ci ſe protègent elles-mêmes: mais le Brabant, la Flandre, & les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Matthias* était devenu inutile. Les Etats-Généraux renvoient avec une penſion modique ce fils & ce frère d'empereurs, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François* duc d'Anjou frère du roi de France *Henri III*, avec lequel ils négociaient depuis long-temps. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis, celui de *Matthias* ſi faible qu'on le renvoie, celui du duc d'Anjou qui devint bientôt funeſte, celui du duc de Parme qui n'avoit pour lui que quelques ſeigneurs & ſon armée, qui enfin conſerva dix provinces au roi d'Eſpagne, & celui de *Guillaume de Naſſau* qui lui en arracha ſept pour jamais.

Duc d'Anjou, frère de Henri III, en Brabant.

Proſcription. 1580.

C'eſt dans ce temps que *Philippe* toujours tranquille à Madrid, proſcrivit le prince d'Orange, & mit ſa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode de commander des aſſaſſinats, inouie depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*, & on avait promis cinquante mille écus pour ſon ſang. Celui du prince ſon gendre ne fut eſtimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chérement.

Quel était le préjugé qui régnait encore? Le roi d'Eſpagne dans ſon édit de proſcription avoue qu'il a violé le ſerment qu'il avait fait aux Flamans, & il dit *que le pape l'a diſpenſé de ce ſerment.* Il croyait donc que cette raiſon pouvait faire une forte impreſſion ſur les eſprits des catholiques? Mais combien devait-elle irriter les proteſtans, & les affermir dans leur défection?

La réponſe de *Guillaume* eſt un des plus beaux monumens de l'hiſtoire. De ſujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient ſon égal dès qu'il eſt proſcrit. On voit dans ſon apologie un prince d'une maiſon impériale non moins ancienne, non moins illuſtre autrefois que la maiſon d'*Autriche*, un ſtadthouder qui ſe porte pour accuſateur du plus puiſſant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours, & de tous les hommes. Il eſt

enfin

Digitized by Google

enfin ſupérieur à *Philippe*, en ce que pouvant le proſcrire à ſon tour, il abhorre cette vengeance, & n'attend ſa ſûreté que de ſon épée. CH. CLXIV.

Philippe dans ce temps-là même était plus redoutable que jamais; car il s'emparait du Portugal ſans ſortir de ſon cabinet, & penſait réduire de même les Provinces-Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les aſſaſſins, & de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou frère de *Henri III*, arrivé dans les Pays-Bas, & reconnu par les peuples pour duc de Brabant, & comte de Flandres. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc *Matthias*. Ce duc voulut être ſouverain abſolu d'un pays qui l'avait choiſi pour ſon protecteur. Il y a eu de tout temps des conſpirations contre les princes; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut ſurprendre à la fois Anvers, Bruges & d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze-cents Français furent tués dans la ſurpriſe inutile d'Anvers: ſes meſures manquèrent ſur les autres places. Preſſé d'un côté par *Alexandre Farnèſe*, de l'autre haï des peuples, il ſe retira en France, & laiſſa le duc de Parme & le prince d'Orange ſe diſputer les Pays-Bas, qui devinrent le théâtre le plus illuſtre de la guerre en Europe, & l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentiſſage.

1580. 1583. *Duc d'Anjou puni d'avoir voulu aſſervir ceux qu'il était venu protéger.*

Des aſſaſſins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un Français nommé *Salcède* trama ſa mort. *Jaurigni* Eſpagnol le bleſſa d'un coup de piſtolet dans Anvers. Enfin *Balthazar Gerard*, Franc-Comtois, le tua dans Delft aux yeux de ſon épouſe, qui vit ainſi aſſaſſiner ſon ſecond mari, après avoir perdu le premier ainſi que ſon père l'amiral à la journée de la *St. Barthelemi*. Cet aſſaſſinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe*, mais par l'enthouſiaſme de la religion. Le jéſuite *Strada* rapporte que *Gerard* ſoutint toujours dans les tourmens, *qu'il avait été pouſſé à cette action par un inſtinct divin.* Il dit encore expreſſément que *Jaurigni n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir purgé ſon ame par la confeſſion aux pieds d'un dominicain, & après l'avoir fortifiée par le pain céleſte.* C'était le crime du temps. Les ana-

Prince d'Orange aſſaſſiné. 1583. 1584.

CH. CLXIV.

Assassinats religieux.

baptistes avaient commencé. Une femme en Allemagne pendant le siége de Munster avait voulu imiter *Judith*; elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait, & de le tuer dans son lit. *Poltrot de Meré* avait assassiné *François* duc de *Guise* par les mêmes principes. Les massacres de la *St. Barthelemi* avaient mis le comble à ces horreurs. Le même esprit fit répandre ensuite le sang de *Henri III* & de *Henri IV*, & forma la *conspiration des poudres* en Angleterre. Les exemples tirés de l'écriture, prêchés d'abord par les réformés, ou les novateurs, & trop souvent ensuite par les catholiques, faisaient impression sur des esprits faibles & féroces, qui croyaient entendre DIEU qui leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre que si DIEU demandait du sang dans l'ancien Testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière claire & précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître; & qui sait encore si DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence que de ceux qui auraient obéi à sa justice?

Philippe II fut très-content de l'assassinat, il récompensa la famille *Gerard*, il lui accorda des lettres de noblesse pareilles à celles que *Charles VII* donna à la famille de la pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre annoblissait. Les descendans d'une sœur de l'assassin *Gerard* jouirent tous de ce singulier privilége, jusqu'au temps où *Louis XIV* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur disputa un honneur que les maisons les plus illustres n'ont point en France, & dont même les descendans des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gerard*, elle osa présenter ses lettres de noblesse à Mr. *de Vanolles* intendant de la province; il les foula aux pieds, le crime cessa d'être honoré, & la famille resta roturière.

Quand *Guillaume le taciturne* fut assassiné, il était près d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient déja été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam & Gouda. On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

Digitized by Google

Maurice son fils ne put prétendre à cette principauté : mais les sept provinces le déclarèrent stadthouder, & il affermit l'édifice de la liberté fondé par son père. il fut digne de combattre *Alexandre Farnèse*. Ces deux grands-hommes s'immortalisaient sur ce théâtre resserré où la scène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme, *Farnèse*, ne serait illustre que par le siége d'Anvers, il serait compté parmi les plus grands capitaines; les Anversois se défendirent comme autrefois les Tyriens, & il prit Anvers comme *Alexandre*, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en faisant une digue sur le fleuve profond & rapide de l'Escaut, & en renouvellant un exemple que le cardinal de *Richelieu* suivit aussi au siége de la Rochelle.

CH. CLXIV.

Alexandre Farnèse.

1584.

La nouvelle république fut obligé d'implorer le secours de la reine d'Angleterre *Elizabeth*. Elle lui envoya sous le comte de *Leicestre* un secours de quatre mille soldats; c'était assez alors. Le prince *Maurice* eut quelque temps dans *Leicestre* un supérieur, comme son père en avait eu dans le duc d'*Anjou* & dans l'archiduc *Matthias*. *Leicestre* prit le titre & le rang de gouverneur-général; mais il fut bientôt désavoué par sa reine. *Maurice* ne laissa pas entamer son stadthouderat des sept provinces-unies; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà!

Elizabeth.

Toute cette guerre si longue & si pleine de vicissitudes ne put enfin ni rendre sept provinces à *Philippe*, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque jour si formidable sur mer, qu'elle ne servit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II*, surnommée *l'invincible*. Ce peuple pendant plus de quarante ans ressembla aux Lacédémoniens, qui repoussèrent toujours le grand roi. Les mœurs, la simplicité, l'égalité étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, & la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encore quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de Frison un peu instruit qui ne sache qu'alors l'usage des clefs & des serrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire, & ce n'était pas la peine de l'enfermer; on ne craignait point ses compatriotes; on défendait ses troupeaux & ses grains contre l'ennemi. Les maisons dans tous ces cantons maritimes n'étaient que des cabanes où la propreté fit toute la magni-

Mœurs des Hollandais en ce temps-là.

Digitized by Google

CH. CLXIV. ficence. Jamais peuple ne connut moins la délicatesse. Quand *Louise de Coligni* vint épouser à la Haye le prince *Guillaume*, on envoya au devant d'elle une charette de poste découverte, ou elle fut assise sur une planche. Mais la Haye devint sur la fin de la vie de *Maurice*, & dans le temps de *Fréderic-Henri*, un séjour agréable, par l'affluence des princes, des négociateurs & des guerriers. Amsterdam fut par le seul commerce une des plus florissantes villes de la terre; & la bonté des pâturages d'alentour fit la richesse des habitans des campagnes.

CHAPITRE CENT SOIXANTE-CINQUIEME.

Suite du regne de PHILIPPE II. *Malheur de Don* SEBASTIEN *roi de Portugal.*

IL semblait que le roi d'Espagne dût alors écraser la maison de *Nassau*, & la république naissante, du poids de sa puissance. Il avait perdu à la vérité en Afrique la souveraineté de Tunis, & le port de la Goulette où était autrefois Carthage, mais un roi de Maroc & de Fez, nommé *Mulei-Mehemed*, qui disputait le royaume à son oncle, avait offert à *Philippe* de se rendre son tributaire dès l'an 1577. *Philippe* le refusa, & ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque Africain alla lui-même embrasser les genoux du roi de Portugal *Don Sébastien*, & implorer son secours. Ce jeune prince, arrière-petit-fils du grand *Emmanuel*, brûlait de se signaler dans cette partie du monde où ses ancêtres avait fait tant de conquêtes. Ce qui est très-singulier, c'est que n'étant point aidé par *Philippe*, son oncle maternel, dont il allait être le gendre, il reçut un secours de douze cents hommes du prince d'Orange, qui pouvait à peine alors se soutenir en Flandre. Cette petite circonstance dans l'histoire générale, marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais sur-tout une passion déterminée de faire par-tout des ennemis à *Philippe*.

Sébastien débarque en Afrique. *Don Sébastien* débarque avec près de huit cents bâtimens

au royaume de Fez, dans la ville d'Arzilla, conquête de ses ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie, mais il n'avait pas mille chevaux. C'est apparemment ce petit nombre de cavalerie, si peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les historiens; mais que de louanges, s'il avait été heureux! Il fut vaincu par le vieux souverain de Maroc *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois Maures l'oncle & le neveu, & *Don Sébastien*. La mort du vieux roi *Molucco* est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie; il se sentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquillement ses derniers ordres, & expira en mettant le doigt sur sa bouche, pour faire entendre à ses capitaines qu'il ne fallait pas que ses soldats sussent sa mort. On ne peut faire une si grande chose avec plus de simplicité. Il ne revint personne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal & roi; c'était *Don Henri* âgé de soixante & dix ans, fils du grand *Emmanuel*, grand oncle de *Sébastien*. Il eut de plein droit le Portugal.

CH. CLXV.

4 Août 1578. Bataille où trois rois meurent.

Philippe se prépara dès-lors à lui succéder, & pour que tout fût singulier dans cette affaire, le pape *Grégoire XIII* se mit au nombre des concurrens, & prétendit que le royaume de Portugal appartenait au St. Siége, faute d'héritiers en ligne directe; par la raison, disait-il, qu'*Aléxandre III* avait autrefois créé roi le comte *Alphonse*, qui s'était reconnu feudataire de Rome: c'était une étrange raison. Ce pape *Grégoire XIII*, *Buoncompagno*, avait le dessein, ou plutôt l'idée vague, de donner un royaume à *Buoncompagno* son bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer l'état ecclésiastique, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. Il avait d'abord espéré que son fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II* fomentait des troubles dans cette île, ainsi qu'*Elizabeth* attisait le feu allumé dans les Pays-Bas. L'Irlande ayant encore été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la souveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réussit pas. Le pape obtint

Pape veut faire son bâtard roi de Portugal.

Digitized by Google

CH. CLXV. à la vérité de *Philippe* quelques vaisseaux, & quelques Espagnols, qui abordèrent en Irlande avec des Italiens sous le pavillon du St. Siége: mais ils furent passés au fil de l'épée, & les Irlandais de leur parti périrent par la corde. *Gregoire XIII* tourna ses vues du côté du Portugal; mais il avait à faire à *Philippe II* qui avait plus de droits que lui, & plus de moyens de les soutenir.

Le vieux cardinal roi ne régna que pour voir discuter juridiquement devant lui quel serait son héritier. Il mourut bientôt.

1580. *Le prieur de Crato dispute le Portugal.*

Un chevalier de Malte *Antoine* prieur de Crato voulut succéder au roi prêtre dont il était oncle paternel; au lieu que *Philippe II* ne l'était que du côté de sa mère. Le prieur passait pour bâtard, & se disait légitime. Ni le prieur, ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance*, qui semblait avoir des prétentions justes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de *Philippe*; il ne fallait guères dans ce temps-là de plus grandes armées. Le prieur qui ne pouvait résister par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand seigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer aussi le Turc, pour être roi de Portugal.

Philippe ne faisait jamais la guerre par lui-même: il conquit de son cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe* exilé depuis deux ans après ses longs services, rappelé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encore pour aller à la chasse, termina sa carrière de sang en battant deux fois la petite armée du roi prieur, qui abandonné de tout le monde erra long-temps dans sa patrie.

Philippe alors vint se faire couronner à Lisbonne, & promit quatre-vingt mille ducats à qui livrerait *Don Antoine*. Les proscriptions étaient les armes à son usage.

1581. Le prieur de Crato se refugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de son infortune, qui manquant de tout, & délabrés comme lui, le servaient à genoux. Cet usage établi par les empereurs Allemans qui succédèrent à la race de *Charlemagne*, fut reçu en Espagne quand *Alphonse X* roi de Castille eut été élu empereur au treizième siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple, qui semble contredire la

Digitized by Google

fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaignée, & se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, & n'en sont pas plus absolus.

Elizabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato : ennemie implacable, mais non déclarée, de *Philippe*, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrétement des ennemis ; & ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides, elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

Don Antoine s'adresse à la France. Le conseil de *Henri III*, était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalousie & de crainte que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle de se nuire ; & *Henri III* fut toujours embarrassé entre les huguenots qui faisaient un état dans l'état, & *Philippe*, qui voulait en faire un autre en offrant toujours aux catholiques sa protection dangereuse.

La France donne des secours au prieur.

Catherine de Médicis avait des prétentions sur le Portugal presque aussi chimériques que celles du pape. *Don Antoine* en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, & au moins les îles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, & environ six mille hommes pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, & qui l'étaient encore davantage d'aller combattre des Espagnols. Les Français, & sur-tout les calvinistes, cherchaient par-tout la guerre. Ils suivaient alors en foule le duc d'*Anjou* pour l'établir en Flandres. Ils s'embarquèrent avec alégresse pour tenter de rétablir *Don Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des îles; mais bientôt la flotte d'Espagne parut : elle était supérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames qui accompagnaient cinquante galions ; c'est la première fois qu'on vit des galères sur l'océan, & il était bien étonnant

Flotte Française battue. *1583.*

Digitized by Google

CH. CLXV.

qu'on les eût conduites jusqu'à six cents lieues, dans ces mers nouvelles. Lorsque *Louis XIV* long-temps après fit passer quelques galères dans l'océan, cette entreprise passa pour la première de cette espèce, & ne l'était pourtant pas; mais elle était plus périlleuse que celle de *Philippe II*, parce que l'océan Britannique est plus orageux que l'Atlantique.

Et les prisonniers Français pendus, car ils étaient huguenots.

Cette bataille navale fut la première qui se donna dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent, & abusèrent de leur victoire. Le marquis de *Santa Cruz*, général de la flotte de *Philippe*, fit mourir presque tous les prisonniers par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Espagne & la France, il devait les traiter comme des pirates. *Don Antoine* heureux d'échapper par la fuite, alla se faire servir à genoux en France & mourir dans la pauvreté.

Philippe alors se voit maître non-seulement du Portugal, mais de tous les grands établissemens que sa nation avait faits dans les Indes. Il étendait sa domination au bout de l'Amérique & de l'Asie, & ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

1584. Ambassade du Japon.

Une ambassade de quatre rois du Japon sembla mettre alors le comble à cette grandeur suprême qui le faisait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrétienne faisait au Japon de grands progrès; & les Espagnols pouvaient se flatter d'y établir leur puissance, comme leur religion.

Philippe avait dans la chrétienté, le pape suzerain de son royaume de Naples à ménager, la France à tenir toujours divisée, en quoi il réussissait par le moyen de la ligue & par ses trésors; la Hollande à réduire, & sur-tout l'Angleterre à troubler. Il faisait mouvoir à la fois tous ces ressorts, & il parut bientôt par l'armement de sa flotte nommée l'*Invincible*, que son but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

Préparatifs pour envahir l'Angleterre.

La reine *Elizabeth* lui fournissait assez de raisons; elle soutenait hautement les confédérés des Pays-Bas. *François Drack*, alors simple armateur, avait pillé plusieurs possessions espagnoles dans l'Amérique, traversé le détroit de Magellan, & était

était revenu à Londres en 1580 chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus considérable que ces raisons était la captivité de *Marie Stuart*, rein d'Ecosse, retenue depuis dix-huit ans prisonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'île. Elle avait un droit très-apparent sur l'Angleterre, droit qu'elle tirait de *Henri VII*, par une naissance dont la légitimité n'était pas contestée comme celle d'*Elizabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vaintitre de roi d'Angleterre qu'il avait porté : & enfin l'entreprise de délivrer la reine *Marie* mettait nécessairement le pape & tous les catholiques de l'Europe dans ses intérêts. C. CLXV.

CHAPITRE CENT SOIXANTE-SIXIEME.

De l'invasion de l'Angleterre, projettée par PHILIPPE *II. De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de* Don Carlos, *&c.*

DANS ce dessein *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandres, & par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine *Marie Stuart*, & la conduisit sur un échafaud 1587. au lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même; après quoi il voyait la Hollande soumise & punie.

Il avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible* part du port de Lisbonne forte de cent 3 Juin cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de 1588. trois mille canons, de près de sept mille hommes d'équipage qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattans, assemblée en Flandres par le duc de *Parme*, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déja prêtes, & de se joindre aux soldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaisseaux Anglais beau-

Digitized by Google

CH. CLXVI.

La flotte invincible détruite.

coup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt cent vaisseaux anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens espagnols; ils dispersent le reste avec huit brûlots. La tempête seconde ensuite les Anglais. *L'invincible* est prête d'échouer sur les côtes de Zélande. L'armée du duc de Parme, qui ne pouvait se mettre en mer qu'à la faveur de la flotte espagnole, demeure inutile. Les vaisseaux de *Philippe*, vaincus par les Anglais & par les vents, se retirent aux mers du nord; quelques-uns avaient échoué sur les côtes de Zélande, d'autres sont fracassés vers les rochers des îles Orcades, & sur les côtes d'Ecosse; d'autres font naufrage en Irlande. Les paysans y massacrèrent les soldats & les matelots échappés à la fureur de la mer; & le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en restait. Enfin il ne revint en Espagne que cinquante vaisseaux, & d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés, les naufrages, le canon, & le fer des Anglais, les blessures & les maladies, n'en laissèrent pas rentrer six mille dans leur patrie.

Il regne encore en Angleterre un singulier préjugé sur cette flotte invincible. Il n'y a guères de négociant qui ne répète souvent à ses apprentis que ce fut un marchand nommé *Gresham*, qui sauva la patrie en retardant l'équipement de la flotte d'Espagne, & en accélérant celui de la flotte anglaise. Voici, dit-on, comment il s'y prit. Le ministère espagnol envoyait des lettres de change à Gênes pour payer les armemens des ports d'Italie, *Gresham*, qui était le plus fort marchand d'Angleterre, tira en même-temps sur Gênes, & menaça ses correspondans de ne plus jamais traiter avec eux s'ils préféraient le papier des Espagnols au sien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand Anglais & un simple roi d'Espagne. Le marchand tira tout l'argent de Gênes, il n'en resta plus pour *Philippe II*, & son armement resta six mois suspendu. Ce conte ridicule est répété dans vingt volumes : on l'a même débité publiquement sur les théâtres de Londres; mais les historiens sensés

ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde. Chaque peuple a ses contes inventés par l'amour-propre ; il serait heureux que le genre-humain n'eût jamais été bercé de contes plus absurdes & plus dangereux.

La florissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme, ne servit pas plus à subjuguer la Hollande que la flotte invincible n'avait servi à conquérir l'Angleterre. La Hollande qui se défendait si aisément par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chaussées, encore plus par un peuple idolâtre de sa liberté, & devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

Il n'y avait que *Philippe II* qui put être encore redoutable après un si grand désastre. L'Amérique & l'Asie lui prodiguaient de quoi faire trembler ses voisins ; & ayant manqué l'Angleterre, il fut sur le point de faire de la France une de ses provinces.

Malgré cette perte, Philippe II est sur le point de subjuguer la France.

Dans le temps même qu'il conquérait le Portugal, qu'il soutenait la guerre en Flandre, & qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *sainte*, qui renversait le trône, & qui déchirait l'état ; & mettant encore lui-même la division dans cette ligue qu'il protégeait, il fut près trois fois d'être reconnu souverain de la France sous le nom de *protecteur*, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie*, sa fille, devait être reine sous ses ordres, & porter en dot la couronne de France à son époux. Cette proposition fut faite par la faction des seize, dès l'an 1589 après l'assassinat de *Henri III.* Le duc de *Mayenne*, chef de la ligue, ne put éluder cette proposition qu'en disant, que la ligue ayant été formée par la religion, *le titre de protecteur de la France ne pouvait appartenir qu'au pape.* L'ambassadeur de *Philippe* en France poussa très-loin cette négociation avant la tenue des états de Paris en 1593. On délibéra long-temps sur les moyens d'abolir la loi salique, & enfin l'infante fut proposée pour reine aux états de Paris.

Reconnu protecteur de la France par des parlemens.

Philippe accoutumait insensiblement les Français à dépendre de lui ; car d'un côté il envoyait à la ligue assez de secours pour l'empêcher de succomber, mais non assez pour la rendre indépendante ; de l'autre il armait son gendre *Charles-Emanuel de Savoye* contre la France. Il lui entretenait des troupes ; il

Digitized by Google

CH. CLXVI.

l'aidait à se faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence, afin que la France, apprivoisée par cet exemple, reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le royaume.

Ses progrès en France.

Il était vraisemblable que la France y serait forcée. Son ambassadeur régnait en effet dans Paris en prodiguant les pensions. La sorbonne & tous les ordres religieux étaient dans son parti. Son projet n'était point de conquérir la France, comme le Portugal, mais de forcer la France à le prier de
1590. la gouverner. C'est dans ce dessein qu'il envoie du fond des Pays-Bas *Alexandre Farnèse* au secours de Paris pressé par les armes victorieuses de *Henri IV*; & c'est dans ce dessein qu'il le rappelle, après que *Farnèse* a délivré, par ses savantes marches,
1591. sans coup férir, la capitale du royaume. Ensuite lorsque *Henri IV* assiége Rouen, il renvoie encore le même duc de Parme faire lever le siége. C'était une chose bien admirable, lorsque *Philippe* était assez puissant pour décider ainsi du destin de la guerre en France, que le prince d'Orange *Maurice*, & les Hollandais le fussent assez pour s'y opposer, & pour envoyer des secours à *Henri IV*; eux qui dix ans auparavant n'étaient regardés en Espagne que comme des séditieux obscurs, incapables d'échapper au supplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France; mais le duc de Parme n'en délivra pas moins la ville de Rouen, comme il avait délivré celle de Paris.

Sa politique avec la France.

Alors *Philippe* le rappelle encore, & toujours donnant & retirant ses secours à la ligue, toujours se rendant nécessaire, il tend ses filets de tous côtés sur les frontières & dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays divisé dans le piége inévitable de sa domination. Il était déja établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre, le duc de Savoye, l'était dans la Provence & dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toujours ouvert pour les armées espagnoles d'Arras à Paris, & de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était si persuadé que la France ne pouvait lui échapper, que dans ses entretiens avec le président *Jeannin*, envoyé du duc de *Mayenne*, il lui disait toujours : *Ma ville de Paris, ma ville d'Orléans, ma ville de Rouen.*

La cour de Rome qui le craignait, était pourtant obligée

Digitized by Google

de le seconder; & les armes de la religion combattaient sans cesse pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encore le prétexte de la destruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même-temps. Il fit marcher dès l'an 1589 une armée aux ordres de *Charles-Emanuel* duc de Savoye son gendre, pour réduire Genève, & les pays circonvoisins. Mais des peuples pauvres, élevés au-dessus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche & puissant monarque. Les Génevois, aidés des seuls cantons de Zurich & de Berne, & de trois cents soldats de *Henri IV*, se soutinrent contre les trésors du beau-père, & contre les armes du gendre. Ces mêmes Génevois délivrèrent leur ville en 1602 des mains de ce même duc de Savoye, qui l'avait surprise par escalade en pleine paix, & qui déja la mettait au pillage. Ils eurent même la hardiesse de punir cette entreprise d'un souverain comme un brigandage, & de faire pendre treize officiers qualifiés, qui n'ayant pu être conquérans furent traités comme des voleurs de nuit.

CH. CLXVI.

Le masque de la religion la plus forte de ses armes.

Genève lui résiste.

Escalade de Genève.

Philippe, sans sortir de son cabinet, soutenait donc sans cesse la guerre à la fois dans les Pays-Bas contre le prince *Maurice*, dans presque toutes les provinces de France contre *Henri IV*, à Genève & dans la Suisse, & sur mer contre les Anglais & les Hollandais. Quel fut le fruit de toutes ces vastes entreprises, qui tinrent si long-temps l'empire en allarmes? *Henri IV* en allant à la messe lui fit perdre la France en un quart d'heure. Les Anglais aguerris sur mer par lui-même & devenus aussi bons marins que les Espagnols, ravagèrent ses possessions en Amérique. Le comte d'*Essex* brûla ses galions & sa ville de Cadix. Enfin, après avoir encore désolé la France, après qu'Amiens eut été pris par surprise, & repris par la valeur de *Henri IV*, *Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, & de reconnaître pour roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn. Il faut observer sur-tout que dans cete paix, il rendit Calais que l'archiduc *Albert*, gouverneur des Pays-Bas, avait prise pendant les malheurs de la France, & qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par *Elizabeth* dans le traité; elle n'eut ni cette ville ni les huit

1593.

Il échoue enfin dans toutes ses entreprises.

1596.

2 Mai 1598.

Paix de Vervins.

Digitized by Google

cent mille écus qu'on lui devait par le traité de Catau-Cambresis.

CH. CLXVI.

Le pouvoir de *Philippe* fut alors comme un grand fleuve rentré dans son lit après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* resta le premier potentat de l'Europe. *Elizabeth*, & sur-tout *Henri IV*, avait une gloire plus personnelle : mais *Philippe* conserva jusqu'au dernier moment ce grand ascendant que lui donnait l'immensité de ses pays & de ses trésors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent sa cruauté despotique dans les Pays-Bas, & son ambition en France ne l'appauvrirent point. L'Amérique & les Indes orientales furent toujours inépuisables pour lui. Il arriva seulement que ses trésors enrichirent l'Europe malgré son intention. Ce que ses intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ses armemens lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richesses des peuples qu'il voulait subjuguer, le prix des denrées doubla presque par-tout, & l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Ses revenus, ses dépenses.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de revenu, sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. Il eut par-là de quoi marchander plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'*Elizabeth*, la valeur de *Henri IV*, & celle des princes d'Orange, triomphèrent de ses trésors & de ses intrigues. Mais si on excepte le saccagement de Cadix, l'Espagne fut de son temps toujours tranquille, & toujours heureuse.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples ; leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin ; leurs modes, leur manière de penser & d'écrire, subjuguèrent les esprits des Italiens, & depuis *Charles-Quint* jusqu'au commencement du regne de *Philippe III*, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

Dans le temps qu'il faisait la paix avec la France, il donna les Pays-Bas & la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire-Eugénie*, qu'il n'avoit pû faire reine, & il les donna comme un fief reversible à la couronne d'Espagne, faute de postérité.

Digitized by Google

Philippe mourut bientôt après, à l'âge de soixante & onze ans, dans ce vaste palais de l'Escurial, qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de St. Quentin : comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorency* ou *Philibert de Savoye* gagnât la bataille, & comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens.

CH. CLXVI.

Sa mort. 13 sept. 1598.

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appela le *Démon du midi*, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres états.

Sa réputation.

Si après l'avoir considéré sur le théâtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur & défiant, un amant, un mari cruel, & un père impitoyable.

Un grand événement de sa vie domestique, qui exerce encore aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils *Don Carlos*. Personne ne sait comment mourut ce prince; son corps, qui est dans les tombes de l'Escurial, y est séparé de sa tête : on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible. Il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I*, que lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort, il fit venir d'Espagne les actes du procès de *Don Carlos ;* mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé, ni vraisemblable, que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1568 son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, & qu'il écrivit à l'impératrice sa sœur, *qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capitale ni aucun crime déshonorant, & qu'il l'avait fait enfermer pour son bien & pour celui du royaume.* Il écrivit en même-temps au pape *Pie V* tout le contraire : il lui dit dans sa lettre du 20 janvier 1568, *que dès sa plus tendre jeunesse la force d'un naturel vicieux a étouffé dans Don Carlos toutes les instructions paternelles.* Après ces lettres par lesquelles *Philippe* rend compte de l'emprisonement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort;

Examen de la mort de Don Carlos.

CH. CLXVI. & cela ſeul joint aux bruits qui courent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son ſilence au milieu des rumeurs publiques juſtifiait encore ceux qui prétendaient que la cauſe de cette horrible aventure fût l'amour de *Don Carlos* pour *Elizabeth de France* ſa belle-mère; & l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraiſemblable. *Elizabeth* avait été élevée dans une cour galante & voluptueuſe. *Philippe II* était plongé dans les intrigues des femmes; la galanterie était l'eſſence d'un Eſpagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que *Don Carlos* & *Elizabeth* à-peu-près du même âge euſſent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine qui ſuivit de près celle du prince, confirma ces ſoupçons.

Toute l'Europe crut que *Philippe* avait immolé ſa femme & ſon fils à ſa jalouſie; on le crut d'autant plus, que quelque temps après ce même eſprit de jalouſie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux *Antonio Pérès* ſon rival auprès de la princeſſe d'*Eboli*. Ce ſont-là les accuſations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange, au tribunal du public. Il eſt bien étrange que *Philippe* n'y fit pas au moins répondre par les plumes vénales de ſon royaume, & que perſonne dans l'Europe ne refutât le prince d'Orange. Ce ne ſont pas là des convictions entières, mais ce ſont les préſomptions les plus fortes; & l'hiſtoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles; le jugement de de la poſtérité étant le ſeul rempart qu'ou ait contre la tyrannie heureuſe.

CHA

Digitized by Google

CHAPITRE CENT SOIXANTE-SEPTIEME.

Des Anglais, sous EDOUARD *VI,* MARIE, *&* ELISABETH.

CH. CLXVII.

La mer a fait leur grandeur comme leur sûreté.

LEs Anglais n'eurent ni cette brillante prospérité des Espagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer & le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, & cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères & les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates Danois & Saxons, & par un duc de Normandie, n'avait été sous les *Edouard III* & les *Henri V* que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques; il fut sous *Elizabeth* un peuple puissant, policé, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excité leur émulation; ils cherchèrent dans trois voyages consécutifs un passage au Japon & à la Chine par le nord. *Drack & Candish* firent le tour du globe, en attaquant par-tout ces mêmes Espagnols qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, sans aucun secours du gouvernement, jetta & affermit les fondemens des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale en 1585. Ces entreprises formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe, il y parut bien lorsqu'ils mirent cent vaisseaux en mer contre la flotte *invincible* de *Philipppe II*, & qu'ils allèrent ensuite insulter les côtes d'Espagne, détruire ses navires & brûler Cadix; & qu'enfin devenus plus formidables ils battirent en 1602 la première flotte que *Philippe III* eût mise en mer, & prirent dès-lors une supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais.

Grandes entreprises.

Manufactures.

Dès les premières années du regne d'*Elizabeth*, ils s'appli-

Digitized by Google

CH. CLXVII.

quèrent aux manufactures. Les Flamans persécutés par *Philippe III* vinrent peupler Londres la rendre industrieuse, & l'enrichir. Londres tranquille sous *Elizabeth* cultiva même avec succès les beaux arts, qui sont la marque & le fruit de l'abondance. Les noms de *Spencer* & de *Shakespear* qui fleurirent de ce temps, sont parvenus aux autres nations. Londres s'agrandit, se poliça, s'embellit, enfin la moitié de cette île de la Grande-Bretagne balança la grandeur espagnole. Les Anglais étaient le second peuple par leur industrie; & comme libres, ils étaient le premier. Il y avait déja sous ce regne des compagnies da commerce établies pour le levant & pour le nord. On commençait en Angleterre à considérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Espagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des trésors de convention. Le commerce des trésors du nouveau monde enrichissait le roi d'Espagne: mais en Angleterre le négoce des denrées était utile aux citoyens. Un simple marchand de Londres nommé *Gresham* eut alors assez d'opulence & assez de générosité pour bâtir à ses dépens la bourse de Londres & un collège qui porte son nom. Plusieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux, & des écoles. C'était-là le plus bel effet qu'eut produit la liberté. De simples particuliers faisaient ce que font aujourd'hui les rois quand leur administration est heureuse.

Belles fondations par de simples citoyens.

Revenus de la couronne.

Les revenus de la reine *Elizabeth* n'allaient guères au-delà de six cent mille livres sterling, & le nombre de ses sujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La seule Espagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Elizabeth* se défendit toujours avec succès, & eut la gloire d'aider à la fois *Henri IV* à conquérir son royaume, & les Hollandais à établir leur république.

Il faut remonter en peu de mots aux temps d'*Edouard IV* & de *Marie*, pour connaître la vie & le regne d'*Elisabeth*.

Echafauds, très-communs à Londres.

Cette reine née en 1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, & peu de temps après déclarée bâtarde, quand sa mère *Anne Boulen* passa du trône à l'échafaud. Son père qui finit sa vie en 1547, mourut en tyran, comme il avait vécu. De son lit de mort il ordonnait

des supplices, mais toujours par l'organe des lois. Il fit condamner à mort le duc de *Norfolck* & son fils, sur ce seul prétexte que leur vaisselle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père à la vérité obtint sa grace, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, le gouvernement les a traités selon leur goût. Le regne du jeune *Edouard VI* fils de *Henri VIII* & de *Jeanne Seymour*, ne fut pas exempt de ces sanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour*, amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Edouard Seymour* son frère, duc de *Sommerset*, protecteur du royaume, & bientôt après le duc de *Sommerset* lui-même périt de la même mort. Ce regne d'*Edouard VI*, qui ne fut que de cinq ans, fut un temps de séditions & de troubles, pendant lequel la nation fut ou parut protestante. Il ne laissa la couronne ni à *Marie* ni à *Elizabeth* ses sœurs, mais à *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, petite-fille de la veuve de *Louis XII*, & de *Brandon* simple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort* & *Gilfort* était fils du duc de *Nortumberland*, tout puissant sous *Edouard VI*. Le testament d'*Edouard VI* en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échafaud; elle fut proclamée à Londres; mais le parti & le droit de *Marie* fille de *Henri VIII*, & de *Catherine d'Arragon*, l'emportèrent; & la première chose que fit cette reine après avoir signé son contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans, pleine de graces & d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'*Edouard*. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au supplice, ainsi que son mari, son père, & son beau-père. Ce fut la troisième reine en Angleterre en moins de vingt années qui mourut sur l'échafaud. La religion protestante dans laquelle elle était née fut la principale cause de sa mort. Les bourreaux dans cette révolution furent beaucoup plus employés que les soldats. Toutes ces cruautés s'éxécutaient par acte du parlement. Il y a eu des temps sanguinaires chez tous les peuples; mais chez le peuple anglais plus de têtes illustres ont été portées sur l'é-

CH. CLXVII.

1553.

La reine Jeanne Gray exécutée.

1554.

Digitized by Google

CH. CLXVII. chafaud que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de cranes humains attachés aux murailles, comme les temples du Mexique.

CHAPITRE CENT SOIXANTE-HUITIEME.

De la reine ELIZABETH.

Premières leçons données par le malheur.

ELizabeth fut d'abord mise en prison par sa sœur la reine *Marie*. Elle employa une prudence au-dessus de son âge; & une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse qui refusa depuis *Philippe II* quand elle fut reine, voulait alors épouser le comte de *Devonshire Courtenai*; & il paraît par les lettres qui restent d'elle qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui : un tel mariage n'eût point été extraordinaire; on voit que *Jeanne Gray* destinée au trône avait épousé le lord *Gilfort*. *Marie* reine douairière de France avait passé du lit de *Louis XII* dans les bras du chevalier *Brandon*. Toute la maison royale d'Angleterre venait d'un simple gentilhomme nommé *Tidor*, qui avait épousé la veuve de *Henri V* fille du roi de France *Charles VI*; & en France quand les rois n'étaient pas encore parvenus au degré de puissance qu'ils ont eu depuis, la veuve de *Louis le gros* ne fit aucune difficulté d'épouser *Mathieu de Montmorenci*.

Elizabeth dans sa prison, & dans l'état de persécution où elle vécut toujours sous *Marie*, mit à profit sa disgrace; elle cultiva son esprit, apprit les langues & les sciences; mais de tous les arts où elle excella, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques, & avec les protestans, de dissimuler & d'apprendre à régner, fut le plus grand.

A peine proclamée reine, *Philippe II* son beau frère la rechercha en mariage. Si elle l'eût épousé, la France & la Hollande couraient risque d'être accablées : mais elle haïssait la

Digitized by Google

religion de *Philippe*, n'aimait pas sa personne, & voulait à la fois jouir de la vanité d'être aimée, & du bonheur d'être indépendante. Mise en prison sous la reine sa sœur catholique, elle songea, dès qu'elle fut sur le trône, à rendre le royaume protestant. Elle se fit pourtant couronner par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher d'abord les esprits. Je remarquerai qu'elle alla de Vestminster à la tour de Londres dans un char suivi de cent autres. Ce n'est pas que les carosses fussent alors en usage, ce n'était qu'un appareil passager.

CH. CLXVIII.

1559.

Immédiatement après, elle convoqua un parlement, qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui, & qui donne au souverain la suprématie, les décimes, & les annates.

Elle change la religion.

Elizabeth eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs, & principalement les Italiens ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme; mais ils pouvaient considérer que cette femme régnait; qu'elle avait les droits attachés au trône par les lois du pays, qu'autrefois les souverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choses de la religion, que les empereurs Romains furent souverains pontifes; que si aujourd'hui dans quelques pays l'église gouverne l'état, il y en a beaucoup d'autres où l'état gouverne l'église. Nous avons vû en Russie quatre souveraines de suite présider au synode qui tient lieu du patriarchat absolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorbéri, & qui lui prescrit des lois, n'est pas plus ridicule qu'une abbesse de Fontevrault qui nomme des prieurs & des curés, & qui leur donne sa bénédiction, qu'en un mot chaque pays a ses usages.

Elle en est le chef.

Tous les princes doivent se souvenir, & les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuse lettre de la reine *Elizabeth* à *Heaton* évêque d'Ely.

PRÉSOMPTUEUX PRÉLAT,

J'apprends, que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenus; ignorez-vous donc que moi qui vous ai élevé,

Digitized by Google

CH. CLXVIII.

je puis également vous faire rentrer dans le néant. Remplissez au plutôt votre engagement, où je vous ferai descendre de votre siége.

Votre amie tant que vous mériterez que je le sois.

ELIZABETH.

Si les princes & les magistrats avaient toujours pû établir un gouvernement assez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de sang versé pour les querelles de l'empire & du sacerdoce.

La religion anglicane conserva ce que les cérémonies romaines ont d'auguste, & ce que le luthéranisme a d'austère. J'observe que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines, & quatre-vingts curés, qui n'acceptant pas la réforme restèrent catholiques & perdirent leurs bénéfices. Quand on pense que la nation anglaise changea trois fois de religion depuis *Henri VIII*, on s'étonne qu'un peuple si libre ait été si soumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté, ait eu tant d'inconstance. Les Anglais en cela ressemblèrent à ces cantons suisses qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement est tout pour les Anglais; ils aiment la loi, & on ne peut les conduire que par les lois d'un parlement qui prononce, ou qui semble prononcer par lui-même.

Liberté de conscience.

Personne ne fut persécuté pour être catholique; mais ceux qui voulurent troubler l'état par principe de conscience, furent sévérement punis. Les *Guises* qui se servaient alors du prétexte de la religion pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes pour mettre *Marie Stuart* reine d'Ecosse leur niéce sur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances & des armées de France, ils envoyaient des troupes & de l'argent en Ecosse, sous prétexte de secourir les Ecossais catholiques contre les Ecossais protestans. *Marie Stuart* épouse de *François II* roi de France, prenait hautement le titre de *reine d'Angleterre*, comme descendante de *Henri VII*. Tous les catholiques Anglais, Ecossais, Irlandais étaient pour elle. Le trône d'*Elizabeth* n'était pas

Digitized by Google

encore affermi ; les intrigues de la religion pouvaient les renverser. *Elizabeth* dissipe ce premier orage ; elle envoie une armée au secours des protestans d'Ecosse, & force la régente d'Ecosse mère de *Marie Stuart* à recevoir la loi par un traité, & à renvoyer les troupes de France dans vingt jours. CH. CLXVIII. 1560.

François II meurt ; elle oblige *Marie Stuart* sa veuve à renoncer au titre de *reine d'Angleterre*. Ses intrigues encouragent les états d'Edimbourg à établir la réforme en Ecosse ; par-là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

Philippe II veut la détrôner.

A peine est-elle libre de ces inquiétudes, que *Philippe II* lui donne les plus grandes allarmes. *Philippe* était indispensablement dans ses intérêts, quand *Marie Stuart* héritière d'*Elizabeth* pouvait espérer de réunir sur une même tête les couronnes de France, d'Angleterre, & d'Ecosse. Mais *François II* étant mort, & sa veuve retournée en Ecosse sans appui, *Philippe* n'ayant que les protestans à craindre devint l'implacable ennemi d'*Elizabeth*.

Il soulève en secret l'Irlande contre elle, & elle reprime toujours les Irlandais. Il envoie cette *flotte invincible*, pour la détrôner, & elle la dissipe. Il soutient en France cette ligue catholique si funeste à la maison royale, & elle protége le parti opposé. La république de Hollande est pressée par les armes espagnoles ; elle l'empêche de succomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs états pour se mettre en possession du trône de France : mais les intérêts & les temps sont tellement changés, qu'elle envoie des secours réitérés à *Henri IV* pour l'aider à conquérir son patrimoine. C'est avec ce secours que *Henri* assiégea enfin Paris, & que sans le duc de Parme, ou sans son extrême indulgence pour les assiégés, il eut mis la religion protestante sur le trône. C'est ce qu'*Elizabeth* avait extrêmement à cœur. On aime à voir ses soins réussir, à ne point perdre le fruit de ses dépenses. La haine contre la religion catholique s'était encore fortifiée dans son cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par *Pie V*, & par *Sixte-Quint* ; ces deux papes l'avaient déclarée indigne & incapable de régner ; & plus *Philippe II* se déclarait le protecteur de cette religion, plus *Elizabeth* en était l'ennemie passionnée. Il n'y eut point de ministres protestant plus affligé

Digitized by Google

CH. CLXVIII.

Belle lettre à Henri IV.

qu'elle, quand elle apprit l'abjuration de *Henri IV*. Sa lettre à ce monarque eſt bien remarquable; *Vous m'offrez votre amitié comme à votre ſœur; je ſais que je l'ai méritée, & certes à un grand prix? je ne m'en repentirais pas ſi vous n'aviez pas changé de père. Je ne peux plus être votre ſœur de père; car j'aimerai toujours plus chèrement celui qui m'eſt propre, que celui qui vous a adopté.* Ce billet fait voir en même temps ſon cœur, ſon eſprit, & l'énergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.

Jéſuites pendus. 1581.

Malgré cette haine pour la religion romaine, il eſt ſûr qu'elle ne fut point ſanguinaire avec les catholiques de ſon royaume, comme *Marie* l'avait été avec les proteſtans. Il eſt vrai que le jéſuite *Créton*, le jéſuite *Campian* & d'autres furent pendus, dans le temps même que le duc d'*Anjou* frère de *Henri III* préparait tout à Londres pour ſon mariage avec la reine, lequel ne ſe fit point; mais ces jéſuites furent unanimement condamnés pour des conſpirations & des ſéditions dont ils furent accuſés : l'arrêt fut donné ſur les dépoſitions des témoins. Il ſe peut que ces victimes fuſſent innocentes; mais auſſi la reine était innocente de leur mort, puiſque les lois ſeules avaient agi. Mais nous n'avons nulle preuve de leur innocence : & les preuves juridiques de leurs crimes ſubſiſtent dans les archives de l'Angleterre.

Comte d'Eſſex.

Pluſieurs perſonnes en France s'imaginent encore qu'*Elizabeth* ne fit périr le comte d'*Eſſex* que par une jalouſie de femme; elles le croyent ſur la foi d'une tragédie & d'un roman. Mais quiconque a un peu lû, ſait que la reine avait alors ſoixante & huit ans, que le comte d'*Eſſex* fut coupable d'une révolte ouverte, fondée ſur le déclin même de l'âge de la reine, & ſur l'eſpérance de profiter du déclin de ſa puiſſance; qu'il fut enfin condamné par ſes pairs, lui & ſes complices.

La juſtice plus exactement rendue ſous le regne d'*Elizabeth* que ſous aucun de ſes prédéceſſeurs, fut un des fermes appuis de ſon adminiſtration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'état.

Elle eut des favoris, & n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut ſon premier favori, non qu'elle l'aimait en effet; car qui aime le peuple? Mais elle ſentait que ſa ſûreté

Digitized by Google

sûreté & sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé.

Elizabeth aurait joui de cette gloire sans tache, si elle n'eût pas souillé un si beau regne par l'assassinat de *Marie Stuart*, qu'elle osa commettre avec le glaive de la justice.

CHAPITRE CENT SOIXANTE-NEUVIEME.

De la reine MARIE STUART.

IL est difficile de savoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorsque tant de ressorts secrets sont employés lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge? Les auteurs contemporains sont alors suspects; ils sont pour la plûpart les avocats d'un parti, plutôt que les dépositaires de l'histoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obscurités de cette grande & fatale aventure.

Toutes les rivalités étaient entre *Marie* & *Elizabeth*, rivalité de nation, de couronne, de religion, celle de l'esprit, celle de la beauté. *Marie* bien moins puissante, moins maitresse chez elle, moins ferme & moins politique, n'avait de supériorité sur *Elizabeth* que celle de ses agrémens, qui contribuèrent même à son malheur. La reine d'Ecosse encourageait la faction catholique en Angleterre; & la reine d'Angleterre animait avec plus de succès la faction protestante en Ecosse. *Elizabeth* porta d'abord la supériorité de ses intrigues jusqu'à empêcher long-temps *Marie d'Ecosse* de se remarier à son choix.

Cependant *Marie* malgré les négociations de sa rivale, malgré les états d'Ecosse composés de protestans, & malgré le comte de *Murray* son frere naturel qui était à leur tête, épouse *Henri Stuart* comte d'*Arlai* son parent, & catholique comme elle. *Elizabeth* alors excite sous main les seigneurs protestans sujets de *Marie*, à prendre les armes. La reine d'Ecosse les pour- 1565. Premières fautes d'Elizabeth & de Marie.

CH. CLXIX.

ſuivit elle-même, & les contraignit de ſe retirer en Angleterre : juſques-là tout lui était favorable, & ſa rivale était confondue.

Marie amoureuſe d'un muſicien Italien.

La faibleſſe du cœur de *Marie* commença tous ſes malheurs. Un muſicien Italien nommé *David Rizzio* fut trop avant dans ſes bonnes graces. Il jouait bien des inſtrumens, & avait une voix de baſſe agréable : c'eſt d'ailleurs une preuve que déja les Italiens avaient l'empire de la muſique, & qu'ils étaient en poſſeſſion d'exercer leur art dans les cours de l'Europe; toute la muſique de la reine d'Ecoſſe était italienne. Une preuve plus fortes que les cours étrangères ſe ſervent de quiconque eſt en crédit, c'eſt que *David Rizzio* était penſionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, & ne ſervit pas moins enſuite à l'en dégoûter. *D'Arlai* qui n'avait que le nom de roi, mépriſé de ſa femme, aigri & jaloux, entre par un eſcalier dérobé, ſuivi de quelques hommes armés, dans la chambre de ſa femme, où elle ſoupait avec *Rzzio*, & une de ſes favorites; on renverſe la table, & on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui ſe met en vain au-devant de lui; elle était enceinte de cinq mois : la vue des épées nues & ſanglantes, fit ſur elle une impreſſion qui paſſa juſqu'au fruit qu'elle portait dans ſon flanc. Son fils *Jacques VI* roi d'Ecoſſe & d'Angleterre, qui nâquit quatre mois après cette aventure, trembla toute ſa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort qu'il fît pour ſurmonter cette diſpoſition de ſes organes : tant la nature a de force, & tant elle agit par des voies inconnues.

Le muſicien aſſaſſiné.

Le mari de la reine aſſaſſiné auſſi. 1567.

La reine reprit bientôt ſon autorité, ſe raccommoda avec le comte de *Murray*, pourſuivit les meurtriers du muſicien, & prit un nouvel engagement avec un comte de *Bothuel*. Ces nouvel amours produiſirent la mort du roi ſon époux; on prétend qu'il fut d'abord empoiſoné, & que ſon tempérament eut la force de réſiſter au poiſon : mais il eſt certain qu'il fut aſſaſſiné à Edimbourg dans une maiſon iſolée, dont la reine avait retiré ſes plus précieux meubles. Dès que le coup fut fait, on fit ſauter la maiſon avec de la poudre; on enterra ſon corps auprès de celui de *Rizzio* dans le tombeau de la maiſon royale. Tous les ordres de l'état, tout le peuple accu-

Digitized by Google

sièrent *Bothuel* de l'assassinat ; & dans le temps même que la voix publique criait vengeance, *Marie* se fit enlever par cet assassin, qui avait encore les mains teintes du sang de son mari, & l'épousa publiquement. Ce qu'il y eut de singulier dans cette horreur, c'est que *Bothuel* avait alors une femme, & que pour se séparer d'elle, il la força de l'accuser d'adultère, & fit prononcer un divorce par l'archevêque de *St. André* selon les usages du pays.

CH. CLXIX.

La reine épouse l'assassin.

Bothuel eut toute l'insolence qui suit les grands crimes. Il assembla les principaux seigneurs, & leur fit signer un écrit, par lequel il était dit expressément, que la reine ne se pouvait dispenser de l'épouser, puisqu'il l'avait enlevée, & qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits sont avérés ; les lettres de *Marie* à *Bothuel* ont été contestées, mais elles portent un caractère de vérité auquel il est difficile de ne pas se rendre. Ces attentats soulevèrent l'Ecosse. *Marie* abandonnée de son armée, fut obligées de se rendre aux confédérés. *Bothuel* s'enfuit dans les îles Orcades ; on obligea la reine de céder la couronne à son fils, & on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de *Murray* son frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures : elle se sauve de sa prison. L'humeur dure & sévère de *Murray* procurait à la reine un parti. Elle lève six mille hommes, mais elle est vaincue, & se réfugie sur les frontières d'Angleterre. *Elizabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlîle ; mais elle lui fit dire, qu'étant accusée par la voix publique du meurtre du roi son époux, elle devait s'en justifier, & qu'elle serait protégée, si elle était innocente. 1568.

Elizabeth se rendit arbitre entre *Marie* & la régence d'Ecosse. Le régent vint lui-même jusqu'à Hamptoncourt, & se soumit à remettre entre les mains des commissaires anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse d'un autre côté, retenue dans Carlîle, accusa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de son mari, & recusa les commissaires anglais, à moins qu'on ne leur joignit les ambassadeurs de France & d'Espagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès, & jouit du plaisir de voir flétrir sa rivale, sans vouloir rien pro-

1569.

Marie prisonnière d'Elizabeth.

CH. CLXIX. noncer. Elle n'était point juge de la reine d'Ecosse; elle lui devait un asyle, mais elle la fit transférer à Teutbury, qui fut pour elle une prison.

Ces désastres de la maison royale d'Ecosse retombaient sur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut assassiné par une faction qui se fortifiait du nom de *Marie*. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre, & firent quelques ravages sur la frontière.

1570. *Elizabeth* envoya bientôt une armée punir ces brigands, & tenir l'Ecosse en respect. Elle fit élire pour régent le comte de *Lenox* frère du roi assassiné. Il n'y a dans cette démarche que de la justice & de la grandeur, mais en même temps on conspirait en Angleterre pour délivrer *Marie* de la prison où elle était retenue. Le pape *Pie V* faisait très-indiscrétement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Elizabeth*, & déliait ses sujets du serment de fidélité; c'est cet attentat si familier aux papes, si horrible & si absurde, qui ulcéra le cœur d'*Elizabeth*. On voulait secourir *Marie*, & on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble, mais l'une du haut du trône & l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que *Marie* se conduisit avec la flexibilité qu'exigeait son malheur. L'Ecosse pendant ce temps ruisselait de sang. Les catholiques & les protestans faisaient la guerre civile.

1571. L'ambassadeur de France & l'archevêque *St André* furent faits prisonniers, & l'archevêque pendu sur la déposition de son propre confesseur, qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie* fut d'avoir des amis dans sa disgrâce. Le duc de *Norfolck* catholique voulut l'épouser, comptant sur une révolution & sur le droit de *Marie* à la succession d'*Elizabeth*. Il se forma dans Londres des partis en sa faveur, très-faibles à la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne & des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le condam-

1572. nèrent à mort, pour avoir demandé au roi d'Espagne & au pape des secours en faveur de *Marie*. Le sang du duc de *Norfolck* resserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une si longue infortune ne découragea point ses partisans à Lon-

Digitized by Google

dres, animés par les princes de *Guise*, par le St. Siége, par les jésuites, & sur-tout par les Espagnols.

CL.

Le grand projet était de délivrer *Marie*, & de mettre sur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conspira contre *Elizabeth*. *Philippe II* préparait déja son invasion. 158.
La reine d'Angleterre alors ayant fait mourir quatorze conjurés, fit juger *Marie* son égale, comme si elle avait été sa sujette. Quarante-deux membres du parlement & cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison à Forteringai; ele protesta, mais répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, & dont on aurait pû différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait par-tout des secours & des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. *Elizabeth* n'avait d'autre jurisdiction sur elle, que celle du puissant sur le faible & sur le malheureux.

Marie exécutée. 28 Février 1787.

Enfin après dix-huit ans de prison, dans un pays qu'elle avait imprudemment choisi pour asyle, *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison tendue de noir. *Elizabeth* sentait qu'elle faisait une action très-condamnable, & elle la rendit encore plus odieuse, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, & en faisant mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait disait elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté & sa dissimulation. On estima son regne mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Elizabeth*, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie; on pouvoit même prétendre que la conservation de *Marie* lui était nécessaire pour lui répondre des attentats de ses partisans.

Si cette action flétrit la mémoire d'*Elizabeth*, il y a une

Digitized by Google

CH. CLXIX.

imbécillité fanatique à canoniser *Marie Stuart* comme une martyre de la religion: elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, & de son imprudence : ses fautes & ses infortunes ressemblent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples*; toutes deux belles & spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parens. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, & le crime puni par le crime.

CHAPITRE CENT SOIXANTE ET DIXIEME.

De la France vers la fin du seizième siecle, sous FRANÇOIS *II.*

TAndis que l'Espagne intimidait l'Europe par sa vaste puissance, & que l'Angleterre jouait le second rôle en lui résistant, la France était déchirée, faible & prête d'être démembrée, elle était loin d'avoir en Europe de l'influence & du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ses voisins. Ces temps de fureur, d'avilissement & de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'histoire romaine. Quelles furent les causes de tant de malheurs ? La religion, l'ambition, le défaut de bonnes lois, un mauvais gouvernement.

Pourquoi la cour se déclare contre les réformateurs.

Henri II par ses rigueurs contre les sectaires, & sur-tout par la condamnation du conseiller *Anne du Bourg*, exécuté après la mort du roi, par l'ordre des *Guises*, fit beaucoup plus de calvinistes en France qu'il n'y en avait en Suisse, & à Genève. S'ils avaient paru dans un temps comme celui de *Louis XII*, où l'on faisait la guerre à la cour de Rome, on eût pû les favoriser; mais ils venaient précisément dans le temps que *Henri II* avait besoin du pape *Paul IV* pour disputer Naples & Sicile à l'Espagne, & lorsque ces deux puissances s'unissaient avec le Turc contre la maison d'*Autriche*. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de Rome aux intérêts de Rome. Le clergé puissant à la cour, craignant pour ses biens tempo-

Digitized by Google

rels & pour son autorité, les poursuivit; la politique, l'intérêt le zèle concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme *Elizabeth* en Angleterre toléra les catholiques; on pouvait conserver de bons sujets, en leur laissant la liberté de conscience. Il eût importé peu à l'état qu'ils chantassent à leur manière pourvu qu'ils eussent été soumis aux lois de l'état; on les persécuta, & on en fit des rébelles.

La mort funeste de *Henri II* fut le signal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant gouverné par des étrangers, des princes du sang & de grands-officiers de la couronne, jaloux du crédit des *Guises*, commencèrent la subversion de la France.

Conspiration d'Amboise.

La fameuse conspiration d'Amboise est la première qu'on connaisse en ce pays. Les ligues faites & rompues, les mouvemens passagers, les emportemens & le repentir, semblaient avoir fait jusqu'alors le caractère des Gaulois, qui pour avoir pris le nom de *Francs*, & ensuite de *Français*, n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conspiration une audace qui tenait de celle de *Catilina*, un manège, une profondeur, & un secret qui la rendait semblable à celle des vêpres siciliennes & des *Pazzi* de Florence: le prince *Louis de Condé* en fut l'ame invisible, & conduisit cette entreprise avec tant de dextérité, que quand toute la France sut qu'il en était le chef, personne ne put l'en convaincre.

Cette conspiration avait cela de particulier, qu'elle pouvait paraître excusable, en ce qu'il s'agissait d'ôter le gouvernement à *François* duc de *Guise*, & au cardinal de *Lorraine* son frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutele, la nation en esclavage, & les princes du sang & les officiers de la couronne éloignés: elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les lois de choisir les dépositaires de son autorité. Il n'a jamais été prouvé que dans ce complot on eût résolu de tuer les *Guises*; mais comme ils auraient résisté, leur mort était infaillible. Cinq cents gentilshommes tous bien accompagnés, & mille soldats déterminés, conduit par trente capitaines choisis, devaient se rendre au jour marqué du fond des provinces du royaume dans Amboise où était la cour. Les rois n'avaient point encore la nombreuse garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut

Digitized by Google

CH. CLXX.

formé que par *Charles IX*. Deux cents archers tout au plus accompagnèrent *François II*. Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas davantage. Le connétable de *Montmorenci* revenant depuis dans Orléans, où les *Guises* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *François II*, chassa ces nouveaux soldats, & les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi & son peuple.

Autrefois tous les rois de l'Europe n'avaient qu'une garde très-médiocre.

La simplicité des mœurs antiques était encore dans le palais des rois; mais aussi ils étaient moins assurés contre une entreprise déterminée. Il était aisé de se saisir dans la maison royale, des ministres, du roi même. Le succès semblait sûr. Le secret fut gardé par tous les conjurés pendant près de six mois. L'indiscrétion du chef nommé *La Renaudie*, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration; elle n'en fut pas moins exécutée; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous; leur opiniatreté désespérée venait sur-tout du fanatisme de la religion. Ces gentilshommes étaient la plûpart des calvinistes, qui se faisaient un devoir de venger leurs frères persécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embrassé cette secte, parce que le duc de *Guise*, & le cardinal de *Lorraine* etaient catholiques. Une révolution dans l'église & dans l'état devait être le fruit de cette entreprise.

1560 Les *Guises* eurent à peine le temps de faire venir des troupes. Il n'y avait alors que quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume; mais on en rassembla bientôt assez pour exterminer les conjurés. Comme il venaient par troupes séparées, ils furent aisément défaits. *La Renaudie* fut tué, en combattant; plusieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les supplices, & pendant un mois entier on ne vit dans Amboise que des échafauds sanglans, & des potences chargées de cadavres.

François de Guise à la jouissance des maires du palais.

La conspiration découverte & punie, ne servit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'ont avait voulu détruire. *François de Guise* eut la puissance des anciens maires du palais, sous le nouveau titre de lieutenant-général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guise* & l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contre eux tous les ordres du royaume, & produisirent de nouveaux troubles.

Les

Les calvinistes toujours secrétement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans plusieurs provinces. Il fallait que les *Guises* fussent bien puissans & bien redoutables, puisque ni *Condé* ni *Antoine* roi de Navarre son frère, père de *Henri IV*, ni le fameux amiral de *Coligni*, ni son frère d'*Andelot* colonel-général de l'infanterie, n'osaient encore se déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti, qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups, & retirait la main; & croyant toujours se ménager avec la cour qu'il voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtisan, dans le temps qu'il eût dû être en soldat à la tête de son parti. Les *Guises* le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé, & par les commissaires tirés du parlement, malgré les priviléges des princes du sang, de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres assemblées. Mais qu'est un privilége contre la force? qu'est un privilége dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait faite autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon*.

CH. CLXX.

Procès fait au prince de Condé.

Le prince de *Condé* est condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, ce grand législateur dans un temps où on manquait de lois, & cet intrépide philosophe dans un temps d'enthousiasme & de fureurs, refusa de signer. Le comte de *Sancerre* du conseil privé suivit cet exemple courageux. Cependant on allait signifier l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau, lorsque tout-à-coup le jeune *François II* malade depuis long-temps & infirme dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept ans, laissant à son frère *Charles*, qui n'en avait que dix, un royaume épuisé & en proie aux factions.

1560.

La mort de *François II* fut le salut du prince de *Condé*; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui & les *Guises* une réconciliation, qui n'était & ne pouvait être que le sceau de la haine & de la vengeance. On assemble les états à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les états dans de pareilles circonstances. La tutele de *Charles IX* & l'administration du royaume sont accordées par les états à *Catherine de Médicis*, mais non pas le nom de régente. Les états même

Mort de François II.

Digitized by Google

CH. CLXX.

ne lui donnèrent point le titre de *Majesté* : il était nouveau pour les rois. Il y a encore beaucoup de lettres du *sire de Bourdeilles*, dans lesquelles on appelle *Henri III*, *Votre altesse*.

Titre de Majesté.

CHAPITRE CENT SOIXANTE ET ONZIEME.

De la France. Minorité de CHARLES *IX.*

Séparation de l'épée & de la robe.

DAns toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un temps, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans, & ensuite à Pontoise, des états-généraux : ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée & la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'empire romain jusqu'au temps de *Constantin*, Les magistrats savaient combattre, & les guerriers savaient juger. Les armes & les lois furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusques vers le quatorzième siecle. Peu-à-peu ces deux professions furent séparées en Espagne & en France ; elles ne l'étaient pas absolument en France, quoique les parlemens ne fussent plus composés que d'hommes de robe longue. Il restait la jurisdiction de baillis d'épée, telle que dans plusieurs provinces allemandes ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans convaincus que ces baillis de robe-courte ne pouvaient guères s'astreindre à étudier les lois, leur ôtèrent l'administration de la justice, & la conférèrent à leurs seuls lieutenans de robe-longue ; ainsi ceux qui par leurs institutions avaient toujours été juges, cessèrent de l'être.

Le célèbre chancelier de *l'Hôpital* eut la principale part à ce changement : il fut fait dans le temps de la plus grande faiblesse du royaume, & il a contribué depuis à la force du souverain, en divisant sans retour deux professions qui auraient pû, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des lois. On n'a

Digitized by Google

pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, composée de la seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature permanente, qui fait les lois, & qui rend la justice. Quand on observe ces grands changemens dans la constitution d'un état, & qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changemens dans les mêmes circonstances, il est évident que ces peuples ont eu un autre génie & d'autrs mœurs.

CH. CLXXI.

L'état endetté, & par conséquent faible.

Ces états-généraux firent connaître combien l'administration du royaume était vicieuse. Le roi était endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent; on en eut à peine. C'est-là le véritable principe du bouleversement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter des serviteurs, & de quoi payer une armée, les différens partis qui troublaient l'état auraient été contenus par l'autorité royale. La reine-mère se trouvait entre les catholiques & les protestans, les *Condés* & les *Guises*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction séparée. La division était dans la cour, dans Paris & dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guères que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout diviser, afin d'être maitresse, augmenta le trouble & les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissi entre les catholiques & les protestans; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis, & donner un grand crédit aux calvinistes, en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger.

Colloque de Poissi.

Dans le temps que *Théodore de Bèze* & d'autres ministres venaient à Poissi soutenir solemnellement leur religion en présence de la reine & d'une cour où l'on chantait publiquement les pseaumes de *Marot* arrivait en France le cardinal de *Ferrare* légat du pape *Paul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI* par sa mère, on eut plus de mépris pour sa naissance, que de respect pour sa place & pour son mérite; les laquais insultèrent son porte-croix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père, avec l'histoire des scandales & des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des jésuites *Lainès*, qui ne savait pas un mot de français, & qui disputa au colloque de Poissi en italien; langue que *Catherine de Médicis* avait rendue familière à la cour, &

Le jésuite Lainès se fait moquer de lui au colloque.

Digitized by Google

Ch. CLXXI.

qui influait alors beaucoup dans la langue françaiſe. Ce jéſuite dans le colloque eut la hardieſſe de dire à la reine, qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, & qu'elle uſurpait le droit du pape. Il diſputait cependant dans cette aſſemblée qu'il réprouvait; il dit en parlant de l'euchariſtie, *que* Dieu *était à la place du pain & du vin, comme un roi qui ſe fait lui-même ſon ambaſſadeur.* Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites choſes nuiſent quelquefois beaucoup, & dans la diſpoſition des eſprits tout ſervait à la cauſe de la religion nouvelle.

Janvier 1562.

Le réſultat du colloque, & des intrigues qui le ſuivirent, fut un édit, par lequel les proteſtans pouvaient avoir des prêches hors des villes; & cet édit de pacification fut encore la ſource des guerres civiles. Le duc *François de Guiſe*, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déja lié avec le roi d'Eſpagne *Philippe II*, & ſe faiſait regarder par le peuple comme le protecteur de la catholicité. Les ſeigneurs ne marchaient dans ce temps-là qu'avec un nombreux cortège: on ne voyageait point comme aujourd'hui dans une chaiſe de poſte précédée de deux ou trois domeſtiques; on était ſuivi de plus de cent chevaux; c'était la ſeule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, & on allait à la cour habiter une chambre où il n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guiſe* en paſſant auprès de Vaſſi ſur les frontières de Champagne, trouva des calviniſtes, qui jouiſſant du privilége de l'édit chantaient paiſiblement leurs pſeaumes dans une grange; ſes valets inſultèrent ces malheureux; ils en tuèrent environ ſoixante, bleſſèrent & diſſipèrent le reſte. Alors les proteſtans ſe ſoulèvent dans preſque tout le royaume. Toute la France eſt partagée entre le prince de *Condé* & *François de Guiſe*. *Catherine de Medicis* flotte entre eux deux. Ce ne fut de tous côtés que maſſacres & pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi ſon fils; elle s'y voit ſans autorité; elle écrit au prince de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funeſte était un ordre de continuer la guerre civile; on ne la faiſait qu'avec trop d'inhumanité: chaque ville était devenue une place de guerre, & les rues des champs de bataille.

Maſſacre de Vaſſi.

Digitized by Google

D'un côté étaient les *Guises*, réunis par bienséance avec la faction du connétable de *Montmorenci* maître de la personne du roi. De l'autre était le prince de *Condé* avec les *Coligni*. *Antoine* roi de Navarre, premier prince du sang, faible & irrésolu, ne sachant de quelle religion ni de quel parti il était, jaloux du prince de *Condé* son frère, & servant malgré lui le duc de *Guise* qu'il détestait, est traîné au siége de Rouen avec *Catherine de Medicis* elle-même : il est tué à ce siége, & il ne mérite d'être placé dans l'histoire, que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV*.

CH. CLXXI.

1562.

La guerre se fit toujours jusqu'à la paix de Vervins, comme dans les temps anarchiques de la décadence de la seconde race & du commencement de la troisième. Très peu de troupes réglées de part & d'autre, excepté quelques compagnies de gens-d'armes des principaux chefs : la solde n'était fondée que sur le pillage. Ce que la faction protestante pouvait amasser, servait à faire venir des Allemans, pour achever la destruction du royaume. Le roi d'Espagne de son côté envoyait des petits secours aux catholiques, pour entretenir cet incendie, dont il espérait profiter. C'est ainsi que treize enseignes espagnoles marchèrent au secours de Monluc dans la Saintonge. Ces temps furent sans contredit les plus funestes de la monarchie.

La première bataille rangée qui se donna fut celle de Dreux. 1562.
Ce n'était pas seulement Français contre Français : les Suisses faisaient la principale force de l'infanterie royale, les Allemans celle de l'armée protestante. Cette journée fut unique par la prise des deux généraux. *Montmorenci* qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, & le prince de *Condé*, furent tous deux prisonniers. *François de Guise*, lieutenant du connétable gagna la bataille, & *Coligni* lieutenant de *Condé*, sauva son armée. *Guise* fut alors au comble de sa gloire; toujours vainqueur par-tout où il s'était trouvé, & toujours réparant les malheurs du connétable, son rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, & le maître de la cour ; affable, généreux, & en tout sens le premier homme de l'état.

Après sa victoire de Dreux, il alla faire le siége d'Orléans; 1563.



CH. CLXXI. il était prêt de prendre la ville, qui était le centre de la faction protestante, lorsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand-homme fut le premier que le fanatisme fit commettre. Ces mêmes *huguenots*, qui sous *François I* & sous *Henri II* n'avaient sû que prier DIEU, & souffrir ce qu'ils appelaient le martyre, étaient devenus des enthousiastes furieux : ils ne lisaient plus l'écriture que pour y chercher dex exemples d'assassinats. *Poltrot de Méré* se crut un *Aod* envoyé de DIEU pour tuer un chef Philistin. Cela est si vrai, que le parti fit des vers à son honneur, & que j'ai vû encore une de ces estampes, avec une inscription qui élève son crime jusqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche ; car il feignit d'être un transfuge, & assassina le duc de *Guise* par derrière. Il osa charger l'amiral de *Coligni* & *Théodore de Bèze* d'avoir au moins connivé à son attentat : mais il varia tellement dans ses interrogatoires, qu'il détruisit lui-même son imposture. *Coligni* offrit même d'aller à Paris subir une confrontation avec ce misérable, & pria la reine de suspendre l'exécution jusqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral, tout chef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire soupçonner d'une noirceur si lâche.

Ce n'était pas assez que les Espagnols, les Allemans & les Suisses vinssent aider les Français à se détruire ; les Anglais se hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les protestans avaient introduit dans le Havre-de-Grâce bâti par *François I* trois mille Anglais. Le connétable de *Montmorenci*, échangé contre le prince de *Condé*, eut bien de la peine à les en chasser. Un moment de paix succéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les provinces.

1563. Cependant *Charles IX* ayant atteint l'âge de treize ans & un jour, vint tenir son lit de justice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen ; & ce qui est remarquable, sa mère en se démettant de sa régence, se mit à genoux devant lui.

Il se passa à cet acte de majorité une scène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon*, cardinal, évêque de Beau-

Digitized by Google

vais, s'était fait protestant comme son frère, & s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux; lui-même avait méprisé ce titre; mais pour braver le pape il assista à la cérémonie en habit de cardinal; sa femme s'asseyait chez le roi & chez la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume; & on la nommait indifféremment *madame la comtesse de Beauvais*, & *madame la cardinale*. Ce qui est très-remarquable, c'est qu'il n'était ni le seul cardinal ni le seul évêque qui fut marié en secret. Le cardinal du *Belley* avait épousé madame de *Châtillon*, à ce que rapporte *Brantôme*, qui ajoute que personne n'en doutait.

CH. CLXXI.

La France était pleine de bizarreries aussi grandes. Le désordre des guerres civiles avait détruit toute police & toute bienséance. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des séculiers: on donnait une abbaye, un évêché, en mariage à des filles: mais la paix, le plus grand des biens, faisait oublier ces irrégularités, auxquelles on était accoutumé. Les protestans tolérés étaient sur leurs gardes, mais tranquilles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour. Ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de sûretés, & on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine*, à la tête de sa maison, si étendue & si puissante, voulait retenir le premier crédit. Le connétable de *Montmorenci*, ennemi des Lorrains, conservait son pouvoir, & partageait la cour. Les *Coligni* & les autres chefs de parti se préparaient à résister à la maison de *Lorraine*. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pasteurs calvinistes de l'autre, criaient à la religion. DIEU étaient leur prétexte; la fureur de dominer était leur DIEU; & les peuples enyvrés de fanatisme étaient les instrumens & les victimes de l'ambition de tant de partis opposés.

Louis de Condé, qui avait voulu arracher le jeune *François II* des mains des *Guises* à Amboise, veut encore avoir entre ses mains *Charles IX*, & l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci*. Ce prince de *Condé* fit précisément la même guerre, les mêmes manœuvres, & sur les mêmes prétextes (à la religion près) que fit depuis le grand *Condé*, du même 1567.

Digitized by Google

CH. CLXXI. nom de *Louis*, dans les guerres de la Fronde. Le prince & l'amiral donnent la bataille de *St. Denys* contre le connétable, qui y est blessé à mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans, homme intrépide à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus & de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme & pensant avec grandeur. C'est lui qui répondit à son confesseur; *Pensez-vous que j'aye vécu quatre-vingts ans pour ne pas savoir mourir un quart d'heure?* On porta son effigie en cire, comme celle des rois, à Notre-Dame, & les cours supérieures assistèrent à son service par ordre de la cour: honneur dont l'usage dépend, comme presque tout, de la volonté des rois & des circonstances des temps.

Bataille de St. Denys. 1567.

Cette bataille de *St. Denys* fut indécise, & la France n'en fut que plus malheureuse. L'amiral de *Coligni*, l'homme de son temps le plus fécond en ressources, fait venir du Palatinat près de dix mille Allemans, sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti. L'armée de l'amiral se cottisa pour soudoyer l'armée palatine. Tout le royaume est ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle une puissance assemble ses forces contre une autre, & est victorieuse ou détruite: ce sont autant de guerres qu'il y a de villes; ce sont les citoyens, les parens acharnés par-tout les uns contre les autres, le catholique, le protestant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois n'est pas en sûreté dans son lit: on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le sabre à la main. On fait encore une paix forcée: mais chaque paix n'est qu'un guerre sourde, & tous les jours sont marqués par des meurtres & par des assassinats.

Armée calviniste se cottise pour payer ses alliés: chose unique.

1568.

Bientôt la guerre se fait ouvertement. C'est alors que la Rochelle devint le centre & le principal siége du parti réformé, la Genève de la France. Cette ville assez avantageusement située sur le bord de la mer pour devenir une république florissante, l'était déja à plusieurs égards; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre depuis le mariage d'*Eléonore de Guienne* avec *Henri II*, elle s'était donnée au roi de France *Charles V*, à condition qu'elle aurait droit de battre en son propre nom de la monnaie d'argent, & que ses maires & ses éche-

échevins seraient reputés nobles : beaucoup d'autres privi'éges, & un commerce assez étendu, la rendaient assez puissante, & elle le fut jusqu'au temps du cardinal de *Richelieu*. La reine *Elizabeth* la favorisait. Elle dominait alors sur l'Aunis, la Saintonge, & l'Angoumois, où se donna la célèbre bataille de Jarnac. CH. CLXXI. *Bataille de Jarnac.* 13 Mars 1569.

Le duc d'Anjou, depuis *Henri III* à la tête de l'armée royale, avait le nom de général ; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet ; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué, ou plutôt assassiné, après sa défaite, par *Montesquiou* capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni*, qu'on nomme toujours *l'amiral*, quoiqu'il ne le fût plus, rassembla les débris de l'armée vaincue, & rendit la victoire des royalistes inutile. La reine de Navarre *Jeanne d'Albret*, veuve du faible *Antoine*, présenta son fils à l'armée, le fit reconnaître chef du parti ; de sorte que *Henri IV* le meilleur des rois de France, fut ainsi que le bon roi *Louis XII* rebelle avant que de régner. L'amiral *Coligni* fut le chef véritable & du parti & de l'armée, & servit de père à *Henri IV* & aux princes de la maison de *Condé*. Il soutient seul le poids de cette cause malheureuse, manquant d'argent, & cependant ayant des troupes ; trouvant l'art d'obtenir des secours allemands, sans pouvoir les acheter ; vaincu encore à la journée de Moncontour 1569. dans le Poitou, par l'armée du duc d'Anjou, & réparant toujours les ruines de son parti.

Il n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie allemande & suisse ne se servait que de longues piques ; la française employait plus ordinairement des arquebuses avec de courtes hallebardes : la cavalerie allemande se servait de pistolets ; la française ne combattait guères qu'avec la lance. On entremêlait souvent les bataillons & les escadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats suivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

Enfin au milieu de tant de désolations, une nouvelle paix *La St. Barthelemi.* semble faire respirer la France ; mais cette paix ne fait que la préparation de la *St. Barthelemi*. Cette affreuse journée fut 1570.

CH. CLXXI. méditée, & préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis*, élevée dans les plaisirs, & à qui le parti huguenot était celui qui lui faisait le moins d'ombrage, pût prendre une résolution si barbare. Cette horreur étonne encore davantage dans un roi de vingt ans. La faction des *Guises* eut beaucoup de part à l'entreprise. Deux Italiens, depuis cardinaux, *Birague* & *Rets*, disposèrent les esprits. On se faisait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel*, & sur-tout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. La maxime, qu'il ne faut jamais commettre de crimes, eût été même plus politique; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes & les plaisirs que *Catherine de Médicis* entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie & de fureurs, de voluptés & de carnage, forme le plus bizarre tableau, où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. *Charles IX* qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament sanguinaire; & quoiqu'il eût des maîtresses, son cœur était féroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame fut ourdie avec une dissimulation aussi profonde que l'action était horrible. Une seule chose aurait pû donner quelque soupçon; c'est qu'un jour que le roi s'amusant à chasser des lapins dans un clapier; *Faites-les-moi tous sortir*, dit-il, *afin que j'aye le plaisir de les tuer tous.* Aussi un gentilhomme du parti de *Coligni* quitta Paris, & lui dit, en prenant congé de lui: *Je m'enfuis, parce qu'on nous fait trop de caresses.*

1572. L'Europe ne sait que trop comment *Charles IX* maria sa sœur à *Henri de Navarre*, pour le faire donner dans le piége; par quels sermens il le rassura, & avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces massacres projettés pendant deux années. Le père *Daniel* dit, que *Charles IX joua bien la* comédie, *qu'il fit parfaitement son personnage.* Je ne répéterai point ce que tout le monde sait de cette *tragédie* abominable, une moitié de la nation égorgeant l'autre, le poignard & le crucifix en main; le roi lui-même tirant d'une arquebuse sur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai seulement quelques particularités; la première, c'est que si on en croit le duc de *Sulli*,

Digitized by Google

& l'historien *Matthieu*, & tant d'autres, *Henri IV* leur avait souvent raconté, que jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guise*, quelques jours avant la *St. Barthelemi*, ils virent deux fois des taches de sang sur les dés, & qu'ils abandonnèrent le jeu saisis d'épouvante. Le jésuite *Daniel*, qui a recueilli ce fait, devait savoir assez de physique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du soleil, paraissent rouges; c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant; & voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse, qui changeait en bêtes féroces une nation qu'on a vû souvent si douce & si légère.

Le jésuite *Daniel* répète encore que lorsqu'on eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX* alla repaître ses yeux de ce spectacle, & dit, *que le corps d'un ennemi mort sentait toujours bon*: il devait ajouter, que c'est un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'est avisé d'attribuer à *Charles IX*. Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que le père *Daniel* veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le temps, le lieu, la manière, le nombre des proscrits n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le parti était pris dès long-temps. Tout ce que rapporte *Mézerai*, meilleur Français que le jésuite *Daniel*, & historien très-supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter; & *Daniel* se contredit lui-même, en louant *Charles IX* d'avoir bien joué *la comédie*, d'avoir bien fait *son rôle*.

Contradictions du jésuite Daniel.

Les mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Daniel* se contente de dire, qu'on loua à Rome le *zele du roi, & la terrible punition qu'il avait fait des hérétiques*. *Baronius* dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris; mais plusieurs commandans refusèrent d'obéir. Un *St. Herem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte d'*Orte* à Bayonne, & plusieurs autres écrivirent à *Charles IX* la substance de ces paroles; qu'ils *périraient pour son*

service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour son service.

CH. CLXXI.

Procession annuelle pour rendre grâces à DIEU des massacres.

Ces temps étaient si funestes, le fanatisme ou la terreur domina tellement les esprits, que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une procession le jour de la *St. Barthelemi*, pour rendre grâces à DIEU. Le chancelier de *l'Hôpital* pensa bien autrement; en écrivant; *excidat illa dies.* La procession ne se fit point; & on eut enfin horreur de consacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'événement la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après sa mort, & que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ses amis, *Briquemaut* & *Cavagnes*. Ils furent traînés à la Grève sur la claye, avec l'effigie de *Coligni*, & exécutés. Ce fut le comble des horreurs, d'ajouter à cette multitude d'assassinats les formes de la justice.

S'il pouvait y avoir quelque chose de plus déplorable que la *St. Barthelemi*, c'est qu'elle fit naître la guerre civile, au lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé environ soixante mille de leurs frères en pleine paix : il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part & d'autre ceux de la *St. Barthelemi*. Le siége de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les Juifs à Jérusalem contre *Titus* : ils succombèrent comme eux; ils y éprouvèrent les mêmes extrémités : & on rapporte qu'un père & une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siége de Paris par *Henri IV*.

CHAPITRE CENT SOIXANTE ET DOUZIEME.

Sommaire des particularités principales du concile de Trente.

C'EST au milieu de tant de guerres de religion, & de tant de désastres, que le concile de Trente fut assemblé. Ce concile fut le plus long qu'on ait jamais tenu, & cependant le moins orageux. Il ne forma point de schisme comme le concile de Basle ; il n'alluma point de buchers comme celui de Constance ; il ne prétendit point déposer des empereurs comme celui de Lyon ; il se garda d'imiter celui de Latran, qui dépouilla le comte de Toulouse de l'héritage de ses pères ; encore moins celui de Rome, dans lequel *Grégoire VII* alluma l'incendie de l'Europe, en osant déposséder l'empereur *Henri IV*. Le troisième & le quatrième conciles de Constantinople, le premier & le second de Nicée avaient été des champs de discorde. Le concile de Trente fut paisible, ou du moins ses querelles n'eurent ni éclat ni suite.

CH. CLXXII. *Idée des conciles.*

S'il est quelque certitude historique, on la trouve dans ce qui fut écrit sur ce concile par les contemporains. Le célèbre *Sarpi*, ce défenseur de la liberté vénitienne, plus connu sous le nom de *Fra Paolo*, & le jésuite *Palavicini* son antagoniste, sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que *Palavicini* compte trois cent soixante erreurs dans *Fra Paolo* ; mais quelles erreurs ? Il lui reproche des méprises dans les dates & dans les noms. *Palavicini* lui-même a été convaincu d'autant de fautes que son adversaire ; & quand il a raison contre lui, ce n'est pas la peine d'avoir raison. Qu'importe qu'une lettre inutile de *Léon X* ait été écrite en 1516 ou 17 ? que le nonce *Arcimboldo*, qui vendit tant d'indulgences dans le nord, fut le fils d'un marchand Milanais, ou d'un Génois ? Ce qui importe, c'est qu'il fit trafic d'indulgences. On se soucie peu que le cardinal *Martinusius* ait été moine de *St. Basile*, ou hermite de *St. Paul* ; mais on s'intéresse à savoir si ce défenseur de la Transilvanie contre les Turcs, fut assassiné par

Palavicini & Fra Paolo comparés.

Digitized by Google

CH. CLXXII. les ordres de *Ferdinand I* frère de *Charles V*. Enfin *Sarpi* & *Palavicini* ont tous deux dit la vérité d'une manière différente ; l'un en homme libre, défenseur d'un sénat libre ; l'autre en jésuite qui voulait être cardinal.

Dès l'an 1533 *Charles V* proposa la convocation de ce concile au pape *Clement VII*, qui encore effrayé du saccagement de Rome & de sa prison, craignant que le prétexte de sa bâtardise n'enhardît un concile à le déposer, éluda cette proposition, sans oser refuser l'empereur. Le roi de France

1540. *François I* proposa Genève pour le lieu de l'assemblée, précisément dans le temps qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville. Il est bien probable que si le concile se fût tenu à Genève, le parti des réformés y eût beaucoup perdu.

Où se tiendra le concile. Pendant qu'on diffère les protestans d'Allemagne demandent un concile national, & se fondent dans leur réponse au légat *Contarini*, sur ces paroles expresses, *Quand deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux.* On leur accorde que cet article est certain, mais que si dans cent mille endroits de la terre, deux ou trois personnes sont assemblées en ce nom, cela pourrait produire cent mille conciles, & cent mille confessions de foi différentes ; en ce cas il n'y aurait eu jamais de réunion, mais aussi il n'y eût jamais eu de guerre civile.

Le pape *Paul III*, Farnèse propose Vicence ; mais les Vénitiens répondent que le divan de Constantinople prendrait trop d'ombrage d'une assemblée de chrétiens dans le territoire de Venise. Il propose Mantoue ; mais le seigneur de cette ville

1542. craint d'y voir une garnison étrangère ; enfin il se décide pour la ville de Trente, voulant complaire à l'empereur dont il avait très-grand besoin ; car il espérait alors obtenir l'investiture du Milanais pour son bâtard *Pierre Farnèse*, auquel il donna depuis Parme & Plaisance.

1545. Le concile est enfin convoqué par une bulle de *l'autorité, du Père, du Fils, du St. Esprit, des apôtres Pierre & Paul, laquelle autorité le pape exerce en terre :* priant l'empereur, le roi de France & les autres princes de venir au concile. *Charles V* témoigne son indignation de ce qu'on ose mettre un roi à côté de lui, & sur-tout un roi allié des musulmans, après tous les

fervices rendus par l'empereur à l'églife. Il oubliait le pillage de Rome.

Le pape *Paul III* voulant donner l'investiture de Parme & de Plaisance à son bâtard, croyait alors avoir besoin du secours de *François I.* Pour intimider l'empereur, pressé à la fois par les Turcs & par les protestans, il menace *Charles V* du sort de *Dathan*, *Coré*, & *Abiron*, s'il s'oppose à l'investiture de Parme; ajoutant que *les Juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître*, & que *les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire*. *Bonne bulle de Paul III.*

Après bien des intrigues, l'empereur & le pape se reconcilient. *Charles* permet que le bâtard du pape regne à Parme, & *Paul* envoie trois légats pour ouvrir à Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chiffre avec le pape; c'était une invention alors très-peu commune, & dont les Italiens se servirent les premiers.

Ses légats & l'archevêque de Trente commencent par accorder trois ans & cent soixante jours de délivrance du purgatoire à quiconque se trouvera dans la ville à l'ouverture du concile. *Quatre ans d'indulgence ou environ.*

Le pape défend par une bulle qu'aucun prélat comparaisse par procureur, & aussitôt les procureurs de l'archevêque de Mayence arrivent & sont bien reçus. Cette loi ne regardait pas les évêques princes d'Allemagne qu'on avait tant d'intérêt de ménager. 1545.

Paul III investit enfin son fils *Pierre-Louis Farnèse* du duché de Parme & de Plaisance, avec la connivence de *Charles-Quint*, & publie un jubilé. Août.

Le concile s'ouvre par le sermon de l'évêque de Bitonto. Ce prélat prouve qu'un concile était nécessaire, premièrement « parce que plusieurs conciles ont déposé des rois & des » empereurs, secondement parce que dans l'*Enéide Jupiter* » assembla le conseil des dieux. Il dit qu'à la création de » l'homme, & à la tour de Babel, DIEU s'y prit en forme de » concile, & que tous les prélats doivent se rendre à Trente » comme dans le cheval de Troye: enfin que la porte du con- » cile & du paradis est la même; l'eau vive en découle, les » pères doivent en arroser leurs cœurs comme des terres *Plaisant sermon à l'ouverture du concile.*

Digitized by Google

CH. CLXXII. » séches; faute de quoi, le St. Esprit leur ouvrira la bouche » comme à *Balaam* & à *Caïphe*.

Un tel discours semble réfuter ce que nous avons dit de la renaissance des lettres en Italie. Mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais; un Florentin, un Romain, un élève des *Bembo* & des *Caza*, n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces.

1546. La première chose qui fut ordonnée par le concile, c'est que les prélats fussent toujours revêtus de l'habit de leur profession. La coutume était alors de s'habiller en séculiers, excepté quand ils officiaient.

Il y avait alors peu de prélats au concile, & la plupart des évêques des grands siéges menaient avec eux des théologiens qui parlait pour eux. Il y avait aussi des théologiens employés par le pape.

Premières disputes au concile.

Presque tous ces théologiens étaient ou de l'ordre de *St. François*, ou de celui de *St Dominique*. Ces moines disputèrent sur le péché originel, malgré les ambassadeurs de l'empereur, qui réclamaient en vain contre ces disputes, regardées par eux comme inutiles. Ces moines entamèrent la grande question, si la Vierge mère de JESUS-CHRIST nâquit soumise au péché d'*Adam?* Les dominicains ennemis des franciscains soutinrent toujours avec *St Thomas* qu'elle fut conçue dans le péché. La dispute fut vive & longue, & le concile ne la termina qu'en statuant qu'on ne comprenait pas la Vierge dans le péché originel commun à tous les hommes, mais aussi qu'on ne l'en exceptait pas.

Bonne décision.

Duprat évêque de Clermont demande ensuite qu'on prie DIEU pour le roi de France comme pour l'empereur, puisque ce roi a été invité au concile; mais il est refusé, sous prétexte qu'il aurait fallu prier aussi pour les autres rois, & qu'on aurait indisposé ceux qu'on eût nommé les derniers. Leurs rangs n'étaient plus réglés comme autrefois.

1546. *Pierre d'Anès* arrive en qualité d'ambassadeur de France. C'est alors que dans une des congrégations il fit cette fameuse réponse à un évêque Italien, qui dit après l'avoir entendu haranguer, *Vraiment ce coq chante bien*. Les mots de *coq* & de

Gallus cantat.

Digitized by Google

de *Français* signifient la même chose dans la langue latine dont se servait cet évêque. *D'Anès* répondit à ce froid jeu de mots, » Plût à DIEU que *Pierre* se repentît au chant » du coq. CH. CLXXII.

C'est ici le lieu de placer le mot de *Don Barthélemi des Martyrs* primat de Portugal, qui en parlant de la nécessité d'une réformation, dit, « Les très illustres cardinaux doivent être » illustrement réformés ».

Les évêques cédaient avec peine aux cardinaux qu'ils ne comptaient pas dans la hiérarchie de l'église; & les cardinaux alors ne prenaient point le titre *d'éminence*, qu'ils ne se sont donné que sous *Urbain VIII.* On peut encore observer que tous les pères & les théologiens du concile parlaient en latin dans les sessions; mais ils avaient quelque peine à s'entendre les uns les autres; un Polonais, un Anglais, un Allemand, un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très-différente.

Une des plus importantes questions qui furent agitées fut celle de la résidence & de l'établissement des évêques de droit divin. Presque tous les prélats, excepté ceux d'Italie attachés particulièrement au pape, s'obstinèrent toujours à vouloir qu'on décidât que leur institution était divine; prétendant que si elle ne l'était pas, ils ne se voyaient pas en droit de condamner les protestans. Mais aussi en recevant leurs bulles du pape, comment pouvaient-ils être établis purement de droit divin? Si le concile constatait ce droit, le pape n'étoit qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'église latine, mais non le principe des autres chaires; elle perdait son autorité; & cette question, qui d'abord semblait purement théologique, tenait en effet à la politique la plus délicate. Elle fut long-temps débattue avec éloquence, & aucun des papes sous qui se tint ce long concile, ne souffrit qu'elle fût décidée. 1546. *Question sur la résidence.*

Les matières de la prédestination & de la grâce furent long-temps agitées. Les décrets furent formés. *Dominique de Soto*, théologien dans ce concile, expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains, en trois volumes *in-folio*; mais frère *André Vega* les expliqua en quinze tomes à l'avantage des cordeliers. *De la grâce, profond.*

CH. CLXXII. La doctrine des sept sacremens fut ensuite examinée long-temps avec attention, & n'excita aucune dispute.

Après avoir établi cette doctrine telle qu'elle est reçue par toute l'église latine, on passa à la pluralité des bénéfices, article

1547. plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès long-temps de tant de prélatures accumulées dans les

Pluralité des bénéfices, délicat. mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du temps de *Clément VII*, qui donna en 1534 au cardinal *Hippolyte* son neveu la jouissance de tous les bénéfices de la terre vacans pendant six mois.

Le pape *Paul III* veut se réserver la décision de cette question; mais les pères décrètent qu'on ne peut posséder deux évêchés à-la-fois. Ils statuent pourtant qu'on le peut avec une dispense de Rome, & c'est ce qu'on n'a jamais refusé aux prélats Allemands; ainsi il est arrivé qu'un curé ne jouit jamais de deux paroisses de cent écus chacune, & qu'un prélat possède des évêchés de plusieurs millions. Il était de l'intérêt de tous les princes & de tous les peuples, de déraciner cet abus; il est cependant autorisé.

Concile transféré à Bologne Cet article ayant mis quelque aigreur dans les esprits, *Paul III* transfère le concile de Trente à Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente.

Pendant les deux premières sessions du concile à Bologne,

Fils du pape assassiné, & quelle suite. le bâtard du pape *Pierre-Louis Farnèse* duc de Parme, devenu insupportable par l'insolence de ses débauches & de ses rapines, est assassiné dans Plaisance, ainsi que *Cosme de Médicis* l'avait été auparavant dans Florence, & *Julien* avant ce *Cosme*, & le duc *Galéas* à Milan, & tant d'autres princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que *Charles-Quint* eût part à ce meurtre, mais il en recueillit le fruit dès le lendemain, & le gouverneur de Milan se saisit de Plaisance au nom de l'empereur.

1548. On peut juger si cet assassinat & cette promtitude à priver le pape de la ville de Plaisance, mirent des dissensions entre l'empereur & *Paul III*. Ces querelles influaient sur le concile; le peu d'évêques impériaux restés à Trente ne voulaient point reconnaître les pères de Bologne.

C'est dans le temps de ces divisions que *Charles-Quint* ayant vaincu les princes protestans dans la célèbre bataille de Mul-

Digitized by Google

berg en 1547, & marchant de succès en succès, mécontent du pape, n'espérant plus rien d'un concile divisé, ambitionne la gloire de faire ce que n'avait pû ce concile, de réunir, du moins pour un temps, les catholiques & les protestans d'Allemagne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis; il fait publier son *inhalt*, son *intérim*, profession de foi passagère en attendant mieux. Ce n'était point se déclarer chef de l'église comme le roi d'Angleterre *Henri VIII*, mais c'eût été l'être en effet, si les Allemands avaient eu autant de docilité que les Anglais. CH. CLXXII.

Le fondement de cette formule de l'*interim* est la doctrine romaine, mais mitigée, & expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion; on permet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde, si l'esprit de division pouvait jamais être content: mais ni les catholiques, ni les protestans ne furent satisfaits. *Paul III* qui pouvait éclater contre cette entreprise, garda le silence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même; & s'il osait se servir des armes des *Grégoire VII* & des *Innocent IV* contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre & le pouvoir de *Charles* le faisaient trembler. *Interim.* 1548.

D'autres intérêts, plus pressans parce qu'ils sont particuliers, troublent la vie du pape. L'affaire de Parme & de Plaisance était des plus épineuses & des plus bizarres. *Charles-Quint* comme maître de la Lombardie, vient de réunir Plaisance à ce domaine, & peut y réunir Parme.

Le pape de son côté veut réunir Parme à l'état ecclésiastique, & donner un équivalent à son petit-fils *Octave Farnèse*. Ce prince a épousé une bâtarde de *Charles-Quint* qui lui ravit Plaisance; il est petit-fils du pape, qui veut le priver de Parme; persécuté à-la-fois par ses deux grands-pères, il prend le parti d'implorer le secours de la France & de résister au pape son aïeul. Ainsi dans le concile de Trente c'est l'incontinence du pape & de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce sont leurs bâtards qui produisent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt saisi de douleur, comme presque tous les souverains au milieu des troubles qu'ils ont excités, & qu'ils ne voyent *Affaires sérieuses.*

Digitized by Google

CH. CLXXII. point finir. De grands reproches, & peut-être beaucoup de calomnies flétrissent sa mémoire.

1551. *Jean del Monté*, *Jules III*, est élu, & consent à rétablir le concile à Trente; mais la querelle de Parme traverse toujours le concile. *Octave Farnèse* persiste à ne point rendre Parme à l'église; *Charles-Quint* s'obstine à garder Plaisance malgré les pleurs de sa fille *Marguerite* épouse d'*Octave*; une autre bâtarde se jette à la traverse & attire la guerre en Italie; c'est la femme d'un frère d'*Octave*, fille du roi de France *Henri II*, & de la duchesse de Valentinois; elle obtient aisément que *Henri* son père se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les *Farnèses* contre l'empereur & le pape, & celui qui fait brûler les protestans en France, s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestans.

La querelle de Parme traverse toujours le concile.

Tandis que le roi très-chrétien se déclare contre le concile, quelques princes protestans y envoient leurs ambassadeurs, comme *Maurice* nouveau duc de Saxe, un duc de Virtemberg, & ensuite l'électeur de Brandebourg; mais ces ministres peu satisfaits s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie aussi un ambassadeur, *Jacques Amiot*, plus connu par sa naïve traduction de *Plutarque*, que par cette ambassade; mais il n'arrive que pour protester contre l'assemblée.

Le roi très-chrétien contre le concile.

Cependant deux électeurs, Mayence & Trèves, prennent
1551. séance au-dessous des légats; deux cardinaux légats, deux nonces, deux ambassadeurs de *Charles-Quint*, un du roi des Romains, quelques prélats italiens, espagnols, allemands, rendent au concile son activité.

Les cordeliers & les jacobins partagent encore les opinions des pères sur l'eucharistie comme sur la prédestination. Les cordeliers soutiennent que le corps de Dieu dans le sacrement passe d'un lieu à un autre; & les jacobins affirment que ce corps ne passe point d'un lieu à un autre, mais qu'il est fait, en un instant, du pain transsubstantié.

Cordeliers & jacobins en querelle sur l'eucharistie.

Les pères décident que le corps divin est sous l'apparence du pain, & son sang sous l'apparence du vin; que le corps & le sang sont ensemble dans chaque espèce par concomitance, tous entiers, reproduits en un instant dans chaque parcelle & dans chaque goutte, auxquelles on doit un culte de latrie.

Digitized by Google

Cependant, le prince *Philippe* fils de *Charles-Quint*, depuis roi d'Espagne, & le prince héréditaire de Savoye passent par Trente. Il est dit dans quelques livres concernant les beaux-arts, *que les pères donnèrent un bal à ces princes, que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que les pères dansèrent avec beaucoup de gravité & de décence.* On cite sur ce fait le cardinal *Palavicini*, & pour faire voir que la danse n'est point une chose profane, on se prévaut du silence de *Fra Paolo* qui ne condamne point ce bal du concile.

CH. CLXXII.

Prétendu bal donné par le concile.

Il est vrai que chez les Hébreux & chez les gentils, la danse fut souvent une cérémonie religieuse. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit, que *Palavicin* parle de cette danse des pères. On réclame en vain l'indulgence de *Fra Paolo*; s'il ne condamne point ce bal, c'est qu'en effet les pères ne dansèrent point. *Palavicin*, dans son livre onzième, chap. 15, dit seulement, qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de *Mantoue* président du concile, dans une salle bâtie exprès à trois cent pas de la ville, il y eut des divertissemens, des joûtes, des danses; mais il ne dit point du tout que ce président & le concile ayent dansé.

1552.

Au milieu de ces divertissemens & des occupations plus sérieuses du concile, *Ferdinand I* roi de Hongrie, frère de *Charles-Quint*, fait assassiner le cardinal *Martinusius* en Hongrie. Le concile à cette nouvelle est plein d'indignation & de trouble. Les pères remettent la connaissance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître; ce n'est plus le temps des *Thomas Becquet* & des *Henri II* d'Angleterre. *Jules III* excommunie les assassins qui étaient Italiens, & au bout de quelque temps déclare le roi *Ferdinand*, frère du puissant *Charles-Quint*, absous des censures. Le meurtre du célèbre *Martinusius* demeure dans le grand nombre des assassinats impunis qui deshonorent la nature humaine.

Cardinal assassiné.

De plus grandes entreprises dérangent le concile. Le parti protestant défait à Mulberg reprend vigueur; il est en armes. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice* assiége Augsbourg. L'empereur est surpris dans les défilés du Tirol, obligé de fuir avec son frère *Ferdinand*; il perd tout le fruit de ses victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. *Henri II* toujours ligué avec les

1552.

Le concile s'enfuit.

CH. CLXXII. Turcs & les protestans, tandis qu'il fait brûler les hérétiques de son royaume, envoie des troupes en Allemagne & en Italie; les pères du concile s'enfuient en hâte de la ville de Trente, & le concile est oublié pendant dix années.

1560. Enfin en 1560, *Medequino*, *Pie IV*, qui se disait de la maison de ces grands négocians, & de ces grands princes les *Médicis*, ressuscite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens, il envoie même des nonces aux princes protestans assemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, *à mon cher fils*, mais ces princes ne le reconnaissent point pour père, & refusent ses lettres.

1562. *Il recommence.* Le concile recommence par une procession de cent douze évêques entre deux files de mousquetaires. Un évêque de Reggio prêche avec plus d'éloquence que n'avait fait l'évêque de Bitonto. On ne peut relever davantage le pouvoir de l'église; il égale son autorité à celle de DIEU : *Car*, dit-il, *l'église a détruit la circoncision & le sabat que* DIEU *même avait ordonnés.* Dans les deux années 1562 & 63 que dura la reprise du concile, il s'élève presque toujours des disputes entre les ambassadeurs sur la préséance. Ceux de Bavière veulent l'emporter sur ceux de Venise; mais il cèdent enfin après de longues contestations.

1562. *Suisses ofrent de tuer les ennemis du concile.* Les ambassadeurs des cantons Suisses catholiques demandent la préséance sur ceux du duc de Florence, & l'obtiennent. L'un de ces députés Suisses nommé *Melchior Luci* dit qu'il est prêt de soutenir le concile avec son épée, & de traiter les ennemis de l'église comme ses compatriotes ont traité le curé *Zuingle* & ses adhérens, qu'ils tuèrent & qu'ils brûlèrent pour la bonne cause.

*Querelles sur le punc*tilio. Mais la plus grande dispute fut entre les ambassadeurs de France & d'Espagne. Le comte de *Luna* ambassadeur de *Philippe II* roi d'Espagne, veut être encensé à la messe & baiser la patêne, avant *Ferrier* ambassadeur de France. Ne pouvant obtenir cette distinction, il se réduit à souffrir qu'on emploie en même-temps deux patênes & deux encensoirs. *Ferrier* fut inflexible. On se menace de part & d'autre; le service est interrompu, l'église est remplie de tumulte. On appaise enfin ce différent, en supprimant la cérémonie de l'encensoir, & le baiser de la patêne.

Digitized by Google

D'autres difficultés retardaient l'examen des questions théologiques. Les ambassadeurs de l'empereur *Ferdinand* successeur de *Charles-Quint* veulent que cette assemblée soit un nouveau concile, & non pas une continuation du premier. Les légats prennent un parti mitoyen; ils disent, *Nous continuons le concile en l'indiquant, & nous l'indiquons en le continuant.* CH. CLXXII.

La grande question de l'institution & de la résidence des prélats de droit divin se renouvelle avec chaleur; les évêques espagnols, aidés de quelques prélats arrivés de France, soutiennent leurs prétentions; c'est à cette occasion qu'ils se plaignent que le St.-Esprit arrive toujours de Rome dans la malle du courier, bon mot célèbre dont les protestans ont triomphé. 1562. Mars. *Disputes sur la résidence.*

Pie IV outré de l'obstination des évêques, dit que les ultramontains sont ennemis du St.-Siége, qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats espagnols se plaignent hautement que les prélats italiens abandonnent les droits de l'épiscopat, & qu'ils reçoivent du pape soixante écus d'or par mois: la plupart des prélats italiens étaient pauvres, & le St.-Siége de Rome plus riche que tous les évêques du concile ensemble, pouvait les aider avec bienséance; mais ceux qui reçoivent sont toujours de l'avis de celui qui donne.

Pie IV offre à *Catherine de Médicis* régente de France cent mille écus d'or, & cent mille autres en prêt, avec un corps de Suisses & d'Allemands catholiques, si elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la Bastille *Monluc* évêque de Valence, soupçonné de les favoriser, & le chancelier de *l'Hôpital* non moins suspect, mais qui était le plus grand-homme de France, si ce titre est dû au génie, à la science & la probité réunies. Le pape demande encore qu'on abolisse toutes les lois des parlemens de France sur-tout ce qui concerne l'église, & dans ces espérances il donne vingt-cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus montre dans quel abîme de misère le gouvernement de France était alors plongé. *Pie IV donne de l'argent à Catherine de Médicis.* 1562.

Ce fut un plus grand opprobre, quand le cardinal de *Lorraine* arrivant enfin au concile avec quelques évêques français, commença par se plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi son maître. C'est alors que l'ambassadeur *Ferrier* Novemb.

Digitized by Google

CH. CLXXII.

dans son discours au concile compare *Charles IX* enfant à l'empereur *Constantin*. Chaque ambassadeur ne manquait pas de faire la même comparaison en faveur de son souverain ; ce parallèle ne convenait à personne ; d'ailleurs *Constantin* ne reçut jamais d'un pape vingt-cinq mille écus de subsides, & il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère était régente dans une partie des Gaules, & un empereur d'orient et d'occident.

Plaintes de l'empereur Ferdinand, à qui on ne donne point d'argent.

Les ambassadeurs de *Ferdinand* au concile se plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape & sa cour, qu'il n'y eût tout au plus que vingt-quatre cardinaux, ainsi que le concile de Basle l'avait statué, ne songeant pas que ce petit nombre les rendait plus considérables. *Ferdinand I*

1562. demandait encore que chaque nation priât DIEU dans sa langue, que le calice fût accordé aux laïcs, & qu'on laissât les princes Allemans maîtres des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés.

On faisait de telles propositions quand on était mécontent du siége de Rome, & on les oubliait quand on s'était rapproché.

Disputes sur le calice.

La dispute sur le calice dura long temps. Plusieurs théologiens affirmèrent que la coupe n'est pas nécessaire à la communion ; que la manne du désert, figure de l'eucharistie avait été mangée sans boire, que *Jonathas* ne but point en mangeant son miel, que JESUS-CHRIST en donnant le pain aux apôtres les traita en laïcs, & qu'il les fit prêtres en leur donnant le

16 Juillet. vin. Cette question fut décidée avant l'arrivée du cardinal de *Lorraine ;* mais ensuite on laissa au pape la liberté d'accorder ou de refuser le vin aux laïcs, selon qu'il le trouverait plus convenable.

Plaisant discours du jésuite Lainès.

La question du droit divin se renouvellait toujours & divisait le concile. C'est à cette occasion que le jésuite *Lainès*, successeur d'*Ignace* dans le généralat, & théologien du pape au concile, dit *que les autres églises ne peuvent réformer la cour romaine, parce que l'esclave n'est pas au-dessus de son seigneur.*

Les évêques Italiens étaient de son avis ; ils ne reconnaissaient de droit divin que dans le pape. Les évêques Français

arrivés

Digitized by Google

arrivés avec le cardinal de *Lorraine* se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome ; & les prélats Italiens disaient que le concile était tombé *della rogna Spagnuola nel mal Francese.* Il fallut négocier, intriguer, répandre de l'argent. Les légats gagnaient autant qu'ils pouvaient les théologiens étrangers. Il y eut sur-tout un certain *Hugonis* docteur de Sorbonne qui leur servit d'espion. Il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de Vintimiglia, pour rendre compte des secrets du cardinal de *Lorraine.*

CH. CLXXII.

1563. *Pères gagnés par argent.*

La cour de France épuisée alors par les querelles de religion & de politique, n'avait pas même de quoi payer ses théologiens au concile ; ils retournent tous en France, excepté cet *Hugonis* pensionnaire des légats ; neuf évêques Français avaient déja quitté le concile, & il n'en restait plus que huit.

Octobre. *Théologiens Français mal payés.*

Les querelles de religion faisaient alors couler le sang en France, comme elles en avaient inondé l'Allemagne du temps de *Charles-Quint* : une paix passagère avait été signée avec le parti protestant au mois de Mars de cette année 1563. Le pape courroucé de cette paix fait condamner à Rome par l'inquisition le cardinal de *Châtillon* évêque de Beauvais, huguenot déclaré ; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, & on ne voit point que ces évêques en appellent au concile : quelques-uns se contentent de se pourvoir aux parlemens du royaume. En un mot, aucune congrégation du concile ne reclama contre cet acte d'autorité.

Les pères prennent ce temps pour former un décret contre tous les princes qui voudront juger les ecclésiastiques & leur demander des subsides. Tous les ambassadeurs s'opposent à ce décret qui ne passe point ; la querelle s'échauffe. L'ambassadeur de France *Ferrier* dit dans le tumulte : *Quand* JESUS-CHRIST *approche, il ne faut pas crier ici comme les diables, envoyez-nous dans des troupeaux de cochons.* On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette dispute.

1563. *Décret contre les rois.*

Après tant d'altercations toujours vives & toujours appaisées par la prudence des légats, on presse la conclusion du concile. On y décrète dans la vingt-quatrième session, que

11. Nov. *Décret sur le mariage.*

Digitized by Google

CH. CLXXII. le lien du mariage est perpétuel depuis *Adam*, qu'il est devenu un sacrement depuis JESUS-CHRIST, que l'adultère ne peut le dissoudre, & qu'il ne peut être annullé que par la parenté au quatrième degré, à moins d'une dispense du pape. Les protestans au contraire pensaient qu'on peut épouser sa cousine, & qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre une autre.

Le concile déclare dans cette session, que les évêques dans les causes criminelles ne peuvent être jugés que par le pape, & que s'il est besoin, c'est à lui seul de commettre des évêques pour juges. Cette jurisprudence n'est pas admise dans la plûpart des tribunaux, & sur-tout en France.

1563. 23 Dec. Dans la dernière session on prononce anathême contre ceux qui rejetent l'invocation des saints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que DIEU seul, & qui pensent que DIEU n'est pas semblable aux princes faibles & bornés qu'on ne peut aborder que par leurs courtisans.

Reliques. Anathême contre ceux qui ne vénèrent pas les reliques, qui pensent que les os des morts n'ont rien de commun avec l'esprit qui les anima, & que ces os n'ont aucune vertu. Anathème contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Egyptiens, des Grecs & des Romains, sanctifié par l'église, & regardé par quelques-uns comme plus convenable à un DIEU juste & clément, qui châtie & qui pardonne, que l'enfer éternel, qui semble annoncer l'Etre infini comme infiniment implacable.

Dans tous ces anathêmes on ne spécifie ni les peuples de la confession d'Augsbourg, ni ceux de la communion de *Zuingle* & de *Calvin*, ni les anglicans.

Moines. Cette même session permet que les moines fassent des vœux à l'âge de seize ans, & les filles à douze; permission regardée comme très-préjudiciable à la police des états, mais sans laquelle les ordres monastiques seraient bientôt anéantis.

Indulgences à quatre sols. On soutient la validité des indulgences, première source des querelles pour lesquelles ce concile fut convoqué, & on défend de les vendre: cependant on les vend encore à Rome, mais à très-bon marché; on les revend quatre sols la pièce dans quelques petits cantons catholiques Suisses. Le grand

Digitized by Google

profit se fait dans l'Amérique Espagnole, où l'on est plus riche & plus ignorant que dans les petits cantons. CH. CLXXI

On finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la préséance aux ministres des rois, & aux seigneurs. 1563.

Le concile est souscrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, sept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques absens, & sept généraux d'ordre.

On n'y employa pas la formule, *Il a semblé bon au St. Esprit & à nous*; mais, *En présence du St. Esprit il nous a semblé bon*.

Le cardinal de *Lorraine* renouvella les anciennes acclamations des premiers conciles Grecs; il s'écria, *Longues années au pape, à l'empereur & aux rois*. Les pères répétèrent les mêmes paroles. On se plaignit en France qu'il n'eût point nommé le roi son maître, & on vit dès-lors combien ce cardinal craignait d'offenser *Philippe II* qui fut le soutien de la ligue.

Ainsi finit ce concile, qui dura dans ses interruptions depuis sa convocation l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative y expliquèrent les dogmes; les prélats prononcèrent, les légats du pape les dirigèrent; ils appaisèrent les murmures, adoucirent les aigreurs, éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome, & furent toujours les maîtres. *Fin du concile.*

CAAPITRE CENT-SOIXANTE ET TREIZIEME.

De la France sous HENRI *III. Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du temps. Ligue. Assassinats. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.*

AU milieu de ces désastres & de ces disputes, le duc d'*Anjou*, qui avait acquis quelque gloire en Europe dans les journées de Jarnac & de Moncontour, est élu roi de Pologne. Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On 1573.

Digitized by Google

CH. CLXXII. l'appelait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, regardé alors comme barbare, & qui moins malheureux à la vérité que les Français, moins fanatique, moins agité, était cependant beaucoup plus agreste. L'appanage du duc d'*Anjou* lui valait plus que la couronne de Pologne; il se montait à douze cent mille livres; & ce royaume éloigné était si pauvre, que dans le diplôme de l'élection on stipula, comme une cause essentielle, que le roi dépenserait ces douze cent mille livres en Pologne. Il va donc chercher avec douleur cette terre étrangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France: la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de dissensions que le reste de l'état. C'étaient chaque jour des conspirations, ou réelles ou supposées, des duels, des assassinats, des emprisonnemens sans forme & sans raison, pires que les troubles qui en étaient cause. On ne voyait pas tomber sur les échaffauds autant de têtes considérables qu'en Angleterre: mais il y avait plus de meurtres secrets, & on commençait à connaître le poison.

Cependant quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à *Henri III*, on leur donna la fête la plus brillante & la plus ingénieuse. Le naturel & les grâces de la nation perçaient encore à travers tant de calamités & de fureurs. Seize dames de la cour représentant les seize principales provinces de France, ayant dansé un ballet accompagné de machines, présentèrent au roi de Pologne & aux ambassadeurs des médailles d'or, sur lesquelles on avait gravé les productions qui caractérisaient chaque province.

1574. A peine *Henri III* est-il transplanté sur le trône de Pologne, que *Charles IX* meurt à l'âge de vingt-quatre ans & un mois. Il avait rendu son nom odieux à toute la terre, dans un âge où les citoyens de sa capitale ne sont pas encore majeurs. La maladie qui l'emporta est très-rare; son sang coulait par tous les pores: cet accident, dont il y a quelques exemples, est la suite ou d'une crainte excessive, ou d'une passion furieuse, ou d'un tempéramment violent & atrabilaire. Il passa dans l'esprit des peuples, & sur-tout des protestans, pour l'effet de la vengeance divine: opinion utile, si elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui sont assez puissans

& assez malheureux pour n'être pas soumis au frein des lois. CH. CLXXIII.

Dès que *Henri III* apprend la mort de son frère, il s'évade de Pologne, comme on s'enfuit de prison. Il aurait pû engager le sénat de Pologne à souffrir qu'il se partageât entre ce royaume & ses pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples; mais il s'empressa de fuir de ce pays alors sauvage, pour aller chercher dans sa patrie des malheurs, & une mort non moins funeste que tout ce qu'on a vu jusqu'alors en France.

Il quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais simples, & où l'ignorance & la pauvreté rendaient la vie triste, mais exempte des grands crimes. La cour de France était au contraire un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstitions & d'athéisme. *Catherine de Médicis*, nièce du pape *Clément VII*, avait introduit la vénalité de presque toutes les charges de la cour, telle qu'elle était à celle du pape. La ressource utile pour un temps, & dangereuse pour toujours, de vendre les revenus de l'état à des partisans qui avançaient l'argent, était encore une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantemens, & des sortiléges, était aussi un des fruits de sa patrie transplantée en France. Car quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès long-temps les beaux-arts, il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fut connue. Cette reine avait amené avec elle un astrologue nommé *Luc Gauric*, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la populace, mais qui alors était un homme très-important. Les curieux conservent encore des anneaux constellés, des *Talismans* de ces temps-là. On a cette fameuse médaille où *Catherine* est représentée toute nue entre les constellations d'*Aries* & *Taurus*, le nom d'*Ebullé Asmodée* sur sa tête, ayant un dard dans une main, un cœur dans l'autre, & dans l'exergue le nom d'*Oxiel*.

Jamais la démence des sortiléges ne fut plus en crédit, Il était commun de faire des figures de cire, qu'on piquait au cœur en prononçant des paroles inintelligibles. On croyait par-là faire périr ses ennemis; & le mauvais succès ne dé-

Digitized by Google

CH. CLXXIII.

trompait pas. On fit subir la question à *Cosme Ruggieri* Florentin, accusé d'avoir attenté par de tels sortiléges à la vie de *Charles IX*. Un de ces sorciers condamné à être brûlé, dit dans son interrogatoire, qu'il y en avait plus de trente mille en France.

Ces manies étaient jointes à mille pratiques de dévotion, & ces pratiques se mêlaient à la débauche effrénée. Les protestans au contraire, qui se piquaient de réforme, opposaient des mœurs austères à celles de la cour, ils punissaient de mort l'adultère. Les spectacles, les jeux leur étaient autant en horreur que les cérémonies de l'église romaine; ils mettaient presque au même rang la messe & les sortiléges. De sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument différentes l'une de l'autre, & on espérait d'autant moins la réunion, que les huguenots avaient, sur-tout depuis la *St. Barthelemi*, formé le dessein de s'ériger en république.

Henri IV chef du parti calviniste.

Le roi de Navarre, qui fut depuis *Henri IV*, & le prince *Henri de Condé*, fils de *Louis* assassiné à Jarnac, étaient les chefs du parti; mais il avaient été retenus prisonniers à la cour depuis le temps des massacres. *Charles IX* leur avait proposé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes, en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt, se résolvent rarement au martyre. *Henri de Navarre & Henri de Condé* s'étaient faits catholiques; mais vers le temps de la mort de *Charles IX*, *Condé* évadé de prison avait abjuré l'église romaine à Strasbourg; & réfugié dans le Palatinat, il ménageait chez les Allemans des secours pour son parti, à l'exemple de son père.

Henri III revient en France.

Henri III, en revenant en France pouvait la rétablir: elle était sanglante, déchirée, mais non démembrée. Pignerol, le marquisat de Saluces, & par conséquent les portes de l'Italie, étaient encore à elle. Une administration tolérable peut guérir en peu d'années les playes d'un royaume dont le terrain est fertile & les habitans industrieux. *Henri de Navarre* était toujours entre les mains de la reine-mère déclarée régente par *Charles IX* jusqu'au retour du nouveau roi. Les protestans ne demandaient que la sûreté de leurs biens & de leur religion; & leur projet de former une république

Digitized by Google

ne pouvait prévaloir contre l'autorité souveraine déployée sans faiblesse & sans excès. Il eût été aisé de les contenir. Tel avait toujours été l'avis des plus sages têtes, d'un chancelier de *l'Hôpital*, d'un *Paul de Foix*, d'un *Christophe de Thou*, père du véridique & éloquent historien, d'un *Pibrac*, d'un *Harlai* : mais les favoris croyant gagner à la guerre, la firent résoudre. CH. CLXXIII.

A peine donc le roi fut à Lyon, qu'avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées, il voulut forcer des villes, qu'il eût pû ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'appercevoir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron, qu'il n'avait pas pris le bon parti : on lui cria du haut des murs, *Approchez, assassins, venez, massacreurs, vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral.* *Mal reçu.*

Il n'avait pas alors de quoi payer ses soldats; ils se débandèrent; & trop heureux de n'être point attaqué dans son chemin, il alla se faire sacrer à Reims, & faire son entrée à Paris sous ces tristes auspices, & au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à son arrivée, & qu'il eût pû étouffer. Il ne sut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni réprimer son frère le duc d'Alençon alors duc d'Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée; il voulait être absolu, & ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuses avec les mignons le rendirent odieux : ses superstitions, ses processions, dont il croyait couvrir ses scandales & qui les augmentaient, l'avilirent : ses profusions dans un temps où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent son autorité. Nulle police, nulle justice, on tuait, on assassinait ses favoris sous ses yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère le duc d'Anjou catholique, s'unit contre lui avec le prince *Henri de Condé* calviniste, & fait venir des Suisses, tandis que *Condé* rentre en France avec des Allemans. *Anarchie.*

Dans cette anarchie *Henri* duc de *Guise*, fils de *François*, riche, puissant devenu le chef de la maison de *Lorraine*, en France, ayant tout le crédit de son père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, force le roi à lui donner le commandement *Guise le balafré.*

TAYLOR INST.

Digitized by Google

CH. CLXXIII.

des armées. Son intérêt était que tout fut brouillé, afin que la cour eût toujours besoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris; elle lui répond qu'elle a fourni trente-six millions d'extraordinaire en quinze ans, & le clergé soixante millions; que les campagnes sont désolées par la soldatesque, la ville par la rapacité des financiers, l'église par la simonie & le scandale. Il n'obtient que des plaintes au lieu de secours.

Cependant le jeune *Henri de Navarre* se sauve enfin de la cour, où il était toujours prisonnier. On pouvait le retenir comme prince du sang; mais on n'avait nul droit sur la liberté d'un roi; il l'était en effet de la basse Navarre, & la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va en Guienne. Les Allemans appelés par *Condé* entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou frère du roi est en armes.

La St. Barthelemi désavouée par Henri III.

Les dévastations qu'on avait vues sous *Charles IX* recommencent. Le roi fait alors, par un traité honteux dont on ne lui sait point de gré, ce qu'il aurait dû faire en souverain habile à son avénement: il donna la paix; mais il accorda beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord: libre exercice de la religion réformée, temples, synodes, chambres mi-parties de catholiques & de réformés dans les parlemens de Paris, de Toulouse, de Grenoble, d'Aix, de Rouen, de Dijon, de Rennes. Il désavoue publiquement la *St. Barthelemi*, à laquelle il n'avait eu que trop de part. Il exempte d'impositions pour six ans, les enfans de ceux qui ont été tués dans les massacres, réhabilite la mémoire de l'amiral *Coligni*; & pour comble d'humiliation, il se soumet à payer les troupes Allemandes du prince Palatin *Casimir*, qui le forçaient à cette paix. Mais n'ayant pas de quoi les satisfaire, il les laisse vivre à discrétion pendant trois mois dans la Bourgogne & dans la Champagne. Enfin il envoie au prince *Casimir* six cent mille écus par *Bélièvre*. *Casimir* retient l'envoyé du roi en ôtage pour le reste du paiement, & l'emmène prisonnier à Heidelberg, où il fait porter en triomphe au son des fanfares les dépouilles de la France, dans des chariots traînés par des bœufs dont on avait doré les cornes.

Ce

Digitized by Google

Ce fut cet excès d'opprobre qui enhardit le duc *Henri de Guise* à former la ligue projettée par son oncle le cardinal *de Lorraine*, & à s'élever sur les ruines d'un royaume si malheureux & si mal gouverné. Tout respirait alors les factions, & *Henri de Guise* était fait pour elles. Il avait, dit-on, toutes les grandes qualités de son père, avec une ambition plus effrénée & plus artificieuse. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On disait du père & du fils, qu'auprès d'eux tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait la générosité de son grand cœur; mais il n'en avait pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds dans la rue Betisi le corps de l'amiral *Coligni* jetté à ses yeux par les fenêtres. CH. CLXXIII. *La ligue.*

La première proposition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés des papiers qui contenaient un projet d'association pour défendre la religion, le roi, & la liberté de l'état; c'est-à-dire, pour opprimer à la fois le roi & l'état par les armes de la religion. La ligue fut ensuite signée solemnellement à Péronne, & dans presque toute la Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Espagne la protège, & ensuite les papes l'autorisent. Le roi pressé entre les calvinistes qui demandaient trop de liberté, & les ligueurs qui voulaient lui ravir la sienne, croit faire un coup d'éclat en signant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrase. Il s'en déclare le chef, & par cela même il l'enhardit. Il se voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux réformés, sans avoir d'argent pour renouveller la guerre. Les états-généraux sont assemblés à Blois: mais on lui refuse les subsides qu'il demande pour cette guerre, à laquelle les états même le forçaient. 1576.
Il n'obtient pas seulement la permission de se ruiner en aliénant son domaine. Il assemble pourtant une armée, en se ruinant d'une autre manière, en engageant les revenus de la couronne, en créant de nouvelles charges. Les hostilités se renouvellent de tous côtés, & la paix se fait encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'argent & une armée, que pour être en état de ne plus craindre les *Guises*: mais dès que la paix est faite, il consomme ce peu de ressource en vains plaisirs, en fêtes, en profusions pour ses favoris.



CH. CLXXIII. Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer & de l'or. *Henri III* pouvait à peine avoir l'un & l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ses pressans besoins treize cent mille francs du clergé pour six années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édits bursaux, & avec quelle rapacité le marquis d'*O*, sur-intendant des finances, dévorait cette subsistance passagère.

Guerre civile. Il ne régnait pas. La ligue catholique, & les confédérés protestans se faisaient la guerre malgré lui dans les provinces. Les maladies contagieuses, la famine, se joignaient à tant de fléaux: & c'est dans ces temps de calamités, que pour opposer des favoris au duc de *Guise*, ayant créé ducs & pairs *Joyeuse* & d'*Epernon*, & leur ayant donné la préséance sur leurs anciens pairs, il dépense quatre millions aux noces du duc de *Joyeuse*, en le mariant à la sœur de la reine sa femme, & en le faisant son beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ses prodigalités excitent l'indignation publique. Si le duc de *Guise* n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi suffisait pour en produire une.

C'est dans ce temps que le Duc d'Anjou son frère va dans les Pays-Bas chercher, au milieu d'une désolation non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme *Henri III* permettait à son frère d'aller ravir les provinces de Pays-Bas à *Philippe II*, à la tête des mécontens de Flandre, on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France, où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle ressource le roi crut-il avoir contre elle? celle d'instituer des confréries de pénitens, de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui & pour les compagnons de ses plaisirs, de prier DIEU en public tandis qu'il outrageait la nature en secret, de se vêtir d'un sac blanc, de porter une discipline & un rosaire à la ceinture, & de s'appeller *Frère Henri*. Cela même indigna & enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des seize se formait sous le duc de *Guise*, & Paris n'était plus au roi que de nom.

1585. *Henri de Guise* devenu maître du parti catholique, avait

déja des troupes avec de l'argent de son parti, & il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince, qui était, comme le roi *François I*, le plus généreux chevalier de son temps, offrit de vuider ce grand différent en se battant contre le duc de *Guise*, ou seul à seul, ou dix contre dix, ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrit à *Henri III* son beau-frère : il lui remontre que c'est à lui & à sa couronne que la ligue en veut, bien plus qu'aux huguenots; il lui fait voir le précipice ouvert; il lui offre ses biens & sa vie pour le sauver.

Sixte-Quint excommunie & damne Henri IV, &c.

Mais dans ce temps-là même le pape *Sixte-Quint* fulmine contre le roi de Navarre & le prince de *Condé*, cette fameuse bulle, dans laquelle il les appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon* : il les déclare déchus de tout droit, de toute succession. La ligue fait valoir la bulle, & force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir, & à seconder le duc de *Guise*, qui le détrônait avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de *François II*.

Henri IV, (car il faut déja l'appeler ainsi, puisque ce nom est si célèbre & si cher, & qu'il est devenu un nom propre) *Henri IV* eut à combattre à la fois le roi de France, *Marguerite* sa propre femme, & la ligue. *Marguerite* en se déclarant contre son époux, rappelait ces anciens temps de barbarie, où les excommunications rompaient tous les liens de la société, & rendaient un prince exécrable à ses proches. Ce prince se fit connaître dès-lors pour un grand-homme, en bravant le pape jusque dans Rome, en y faisant afficher dans les carrefours un démenti formel à *Sixte-Quint*, & en appelant à la cour des pairs de cette bulle.

Coutras.

Il n'eut pas grande peine à empêcher son imprudente femme de se saisir de l'Agénois, dont elle voulut s'emparer; & quant à l'armée royale qu'on envoya contre lui sous les ordres du duc de *Joyeuse*, tout le monde sait comment il la vainquit à Coutras, combattant en soldat à la tête de ses troupes, faisant des prisonniers de sa main, & montrant après la victoire autant d'humanité & de modestie que de valeur pendant la bataille.

1587. Octobre.

Cette journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un sou-

Digitized by Google

CH. CLXXIII. verain qui la foudoye & qui la retient toujours sous le drapeau; c'était celle d'un chef de parti ; elle n'avait point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leurs moissons; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa *Henri IV* d'avoir perdu le fruit de sa victoire, en allant dans le Béarn voir la comtesse de *Grammont* dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très-aisé de faire agir son armée en son absence, s'il avait pû la conserver. *Henri de Condé* son cousin prince aussi austère dans ses mœurs que le Navarrais avait de galanterie dans les siennes, quitta l'armée comme lui, alla comme lui dans ses terres, après avoir resté quelque temps dans le Poitou, ainsi que tous les officiers, qui jurèrent de se retrouver le 20 de Novembre au rendez-vous des troupes. C'était ainsi qu'on faisait la guerre alors.

Prince de Condé empoisoné. 1588. Janvier.

Mais le séjour du prince de *Condé* dans St Jean d'Angeli fut une des plus fatales aventures de ces temps horribles. A peine a-t-il soupé à son retour avec *Charlotte de la Trimouille* sa femme, qu'il est saisi de convulsions mortelles, qui l'emportent en deux jours. Le simple juge de St. Jean d'Angéli met la princesse en prison, l'interroge, commence un procès criminel contre elle; il condamne par contumace un jeune page nommé *Permillac de Belle-Castel*, & fait exécuter *Brillaud* maître d'hôtel du prince, qui est tiré à quatre chevaux dans St. Jean d'Angeli, après que la sentence a été confirmée par des commissaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princesse appelle à la cour des pairs; elle était enceinte; elle fut depuis déclarée innocente, & les procédures brûlées. Il n'est pas inutile de réfuter encore ici ce conte répété dans tant de livres, que la princesse accoucha du père du grand *Condé* quatorze mois après la mort de son mari, & que la Sorbonne fut consultée pour savoir si cet enfant était légitime. Rien n'est plus faux, & il est assez prouvé que ce nouveau prince de *Condé* nâquit six mois après la mort de son père.

Si *Henri de Navarre* défit l'armée de *Henri III* à la journée de Coutras, le duc de *Guise* de son côté dissipa dans le même temps une armée d'Allemans qui venaient se joindre au Navarrais, & il fit voir dans cette expédition autant de con-

Digitized by Google

duite que *Henri IV* avait montré de courage. Le malheur de Coutras, & la gloire du duc de *Guise*, furent deux nouvelles disgraces pour le roi de France. *Guise* concerte avec tous les princes de sa maison une requête au roi, par laquelle on lui demande la publication du concile de Trente, l'établissement de l'inquisition, avec la confiscation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, de nouvelles places de sûreté pour elle, & le bannissement de ses favoris qu'on lui nommera. Chaque mot de cette requête était une offense. Le peuple de Paris, & sur-tout les *Seize*, insultaient publiquement les favoris du roi, & marquaient peu de respect pour sa personne.

Les barricades.

Rien ne fait mieux voir la malheureuse administration du gouvernement, qu'une petite chose qui fut la source des désastres de cette année. Le roi, pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris, fait défense au duc de *Guise* d'y venir. Il lui écrit deux lettres; il ordonne qu'on dépêche deux couriers. Il ne se trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépense nécessaire: on met les lettres à la poste; & le duc de *Guise* vient à Paris, ayant pour excuse apparente, qu'il n'a point reçu l'ordre. De-là suit la journée des *Barricades*. Il serait superflu de répéter ici ce que tant d'historiens ont détaillé sur cette journée. Qui ne sait que le roi quitta sa capitale, fuyant devant son sujet, & qu'il assembla ensuite les seconds états de Blois, où il fit assassiner le duc & le cardinal de *Guise* son frère, aprèe avoir communié avec eux, & avoir fait serment sur l'hostie qu'il les aimerait toujours.

1588. Décemb.

Les lois sont une chose si respectable & si sainte, que si *Henri III* en avait seulement conservé l'apparence, si quand il eut dans son pouvoir le prince & le cardinal dans le château de Blois, il eût mit dans sa vengeance, comme il le pouvait, quelque formalité de justice, sa gloire, & peut-être sa vie, eussent été sauvées. Mais l'assassinat d'un héros & d'un prêtre le rendirent exécrable aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable.

Qui sont les assassins du duc de Guise?

Je crois devoir réfuter ici une erreur qui se trouve dans beaucoup de livres, & principalement dans l'*Etat de la France* qu'on réimprime souvent. On y dit que le duc de *Guise* fut

Digitized by Google

CH. CLXXIII.

assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi : & le déclamateur *Maimbourg* prétend dans son *histoire de la ligue*, que *Lognac* le chef des assassins était premier gentilhomme de la chambre. Tout cela est faux. Les registres de la chambre des comptes, qui ont échappé à l'incendie, & que j'ai consultés, font foi que le maréchal de *Rets*, & le comte de *Villequier*, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient le titre de premier gentilhomme, charge de nouvelle création instituée sous *Henri II* pour le maréchal de *St. André*. Ces mêmes registres font voir les noms des gentilshommes ordinaires de la chambre, qui étaient alors des premières maisons du royaume. Ils avaient succédé sous *François I* aux chambellans, & ceux-ci aux chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui assassinèrent le duc de *Guise*, étaient une compagnie nouvelle formée par le duc d'*Epernon*, payée au trésor royal sur les billets de ce duc ; & aucun de leurs noms ne se trouve parmi les gentilshommes de la chambre.

Logniac, *Saint Capautet*, *Alfrenas*, *Herbelade*, & leurs compagnons, étaient de pauvres gentishommes Gascons, que d'*Epernon* avait fournis au roi, des gens de main, des gens de service, comme on les appelait alors. Chaque prince, chaque grand seigneur, en avait auprès de lui dans ces temps de troubles. C'était par des hommes de cette espèce que la maison de *Guise* avait fait assassiner *St. Mégrin*, l'un des favoris de *Henri III*. Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démence de l'ancienne chevalerie, & de ces temps d'une barbarie plus généreuse, dans lesquels on terminait ses différents en champ clos à armes égales.

Les assassins du duc de Guise n'osent tuer son frère le cardinal, de peur des censures.

Tel est le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes assassins, qui n'avaient fait nul scrupule de tuer en lâches le duc de *Guise*, refusèrent de tremper leurs mains dans le sang du cardinal son frère. Il fallut chercher quatre soldats du régiment des gardes, qui le massacrèrent dans le même château à coups de hallebarde. Il se passa deux jours entre la mort des deux frères ; c'est une preuve invincible que le roi aurait eu le temps de se couvrir de quelques apparences d'une forme de justice précipitée.

Digitized by Google

Non-seulement il n'eut pas l'art de prendre ce masque nécessaire, mais il se manqua encore à lui-même, en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Il eut beau dire à la reine *Catherine* sa mère, qu'il avait pris toutes ses mesures; il n'en avait pris que pour se venger, & non pour régner. Il restait dans Blois inutilement occupé à examiner les cahiers des états, tandis que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulèvent presque en même temps comme de concert. On ne le regarde plus que comme un assassin & un parjure. Le pape l'excommunie. Cette excommunication, qui eut été méprisée en d'autres temps, devient terrible alors, parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique, & paraît réunir Dieu & les hommes. Soixante & dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarent déchu du trône, & les sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnaissent pour roi. La faction des seize emprisonne à la Bastille les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guise* vient demander justice du meurtre de son époux & de son beau frère. Le parlement à la requête du procureur-général nomme deux conseillers, *Courtin* & *Michon*, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France & de Pologne.*

1589. Soixante & dix Sorbonistes se mêlent de déclarer le roi déchu du trône.

Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée: il envoyait *Sanci* négocier des soldats chez les Suisses, & il avait la bassesse d'écrire au duc de *Mayenne* déja chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il lui faisait parler par le nonce du pape; & *Mayenne* répondait au nonce: *Je ne pardonnerai jamais à ce misérable.* Les lettres qui rendent compte de cette négociation sont encore aujourd'hui à Rome.

Enfin le Roi est obligé d'avoir recours à ce *Henri de Navarre* son vainqueur & son successeur légitime, qu'il eût dû dès le commencement de la ligue prendre pour son appui, non-seulement comme le seul intéressé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaissait la franchise dont l'ame était au-dessus de son siecle, & qui n'aurait jamais abusé de son droit d'héritier présomptif.

Digitized by Google

CH. CLXXIII. *Henri III assassiné par un moine.* 1589. *Mort au premier Août.*

Avec le secours du Navarrais, avec les efforts de son parti, il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris. Je ne répéterai pas ici comment Paris fut délivré par le meurtre de *Henri III.* Je remarquerai seulement, avec le président de *Thou*, que quand le dominicain *Jacques Clément*, prêtre fanatique, encouragé par son prieur *Bourgoin*, par son couvent, par l'esprit de la ligue, & muni des sacremens, vint demander audience pour l'assassiner, le roi sentit de la joye en le voyant, & qu'il disait que son cœur s'épanouissait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails si connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris & à Rome; je ne dirai point avec quel zèle on mit sur les autels de Paris le portrait du parricide; qu'on tira le canon à Rome; qu'on y prononça l'éloge du moine. Mais il faut observer que dans l'opinion du peuple ce misérable était un saint & un martyr; il avait délivré le peuple de DIEU du tyran persécuteur, à qui on ne donnait d'autre nom que celui d'*Hérode*. Ce n'est pas que *Henri III* roi de France eût la moindre ressemblance avec ce petit roi de la Palestine; mais le bas peuple toujours sot & barbare, ayant oui dire qu'*Hérode* avait fait égorger tous les petits enfans d'un pays, donnait ce nom à *Henri III. Clément* était à ses yeux un homme inspiré; il s'était offert à une mort inévitable: ses supérieurs, & tous ceux qu'il avait consultés, lui avaient ordonné de la part de DIEU de commettre cette sainte action. Son esprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement persuadé, qu'il s'immolait à DIEU, à l'église, à la patrie; enfin selon le sentiment de ses théologiens, il courait à la gloire éternelle, & le roi assassiné était damné. C'est ce que quelques théologiens calvinistes avaient pensé de *Poltrot*; c'est ce que les catholiques avaient dit de l'assassinat du prince d'Orange.

Le peuple regarde Jacques Clément comme un St. Martyr.

Il n'y eut aucun pays catholique (à l'exception de Venise) où le crime de *Jacques Clément* ne fût consacré. Le Jésuite *Mariana*, qui passait pour un historien sage, s'exprime ainsi dans son livre *de l'Institution des Lois. Jacques Clément se fit un grand nom; le meurtre fut expié par le meurtre, & le sang royal coula en sacrifice aux mânes du duc de Guise, perfidement*

mnt assassiné. Ainsi périt Jacques-Clément âgé de vingt-quatre an, la gloire éternelle d la France. Le fanatisme fut porté en France jusqu'à mettre le portrait de cet assassin sur les autels, avec ces mots gravés au bas; *St. Jacques Clément priez pour nous.*

CH. CLXXIII.

Procès fait au cadavre du moine par Henri IV.

Un fait très-long-temps ignoré, c'est la forme du jugement contre le cadavre du moine parricide; son procès fut fait par le marquis de *Richelieu*, grand prévôt de France, père du cardinal; & loin que le procureur-général la *Guêle*, témoin de l'assassinat & qui avait amené frère *Clément* à *Henri III*, fit les fonctions de sa charge dans ce jugement, il ne fit que celle de témoin, il déposa comme les autres. Ce fut *Henri IV* qui porta lui-même l'arrêt, & qui condamna le corps du moine à être écartelé & brûlé, de l'avis de son conseil, signé *Rusé*.

A St. Cloud 2 Août 1589.

Autre moine assassin.

Ce qu'on ne savait pas encore, c'est qu'un autre jacobin nommé *Jean le Roy*, ayant assassiné le commandant de Coutance en Normandie, *Henri IV* jugea aussi ce malheureux, le jour même qu'il jugea *Clément*. Il condamna le moine *Jean le Roy* à être mis dans un sac, & à être jetté dans la rivière, ce qui fut exécuté à St. Cloud deux jours après. C'était une chose très-rare qu'un tel jugement & un tel supplice; mais les crimes qu'on punissait étaient encore plus étonnans.

CHAPITRE CENT SOIXANTE ET QUATORZIEME.

De HENRI IV.

Histoire de Henri IV mal faite par Daniel.

En lisant l'histoire de *Henri IV* dans *Daniel*, on est tout étonné de ne le pas trouver un grand-homme. On y voit à peine son caractère; très-peu de ces belles réponses qui sont l'image de son ame, rien de ce discours digne de l'immortalité, qu'il tint à l'assemblée des notables de Rouen, aucun détail de tout le bien qu'il fit à la patrie. Des manœu-

CH. CLXXIV. vres de guerre séchement racontées, de long discours au parlement en faveur des jésuites, & enfin la vie du père *Coton*, forment dans *Daniel* le regne de *Henri IV*.

Bayle voudrait qu'on eût châtré Henri IV.

Bayle souvent aussi répréhensible & aussi petit, quand il traite des points d'histoire & des affaires du monde, qu'il est judicieux & profond quand il manie la dialectique, commence son article de *Henri IV*, par dire, que *si on l'eût fait eunuque, il eût pû effacer la gloire des Alexandres & des Césars.* Voila de ces choses qu'il eût dû effacer de son dictionnaire. Sa dialectique même lui manque dans cette ridicule supposition; car *César* fut beaucoup plus débauché que *Henri IV* ne fut amoureux, & on ne voit pas pourquoi *Henri IV* eût été plus loin qu'*Alexandre*. *Bayle* a-t-il prétendu qu'il faille être un demi-homme pour être un grand-homme? Ne savait-il pas, d'ailleurs, quelle foule de grands capitaines a mêlé l'amour aux armes? De tous les guerriers qui se sont fait un nom, il n'y a peut-être que le seul *Charles XII*, qui ait renoncé absolument aux femmes; encore a-t-il eu plus de revers que de succès. Ce n'est pas que je veuille dans cet ouvrage sérieux, flatter cette vaine galanterie qu'on reproche à la nation française; je ne veux que reconnaître une grande vérité, c'est que la nature qui donne tout, ôte presque toujours la force & le courage à ceux qui sont dépouillés des marques de la virilité, ou en qui ces marques sont imparfaites. Tout est physique dans toutes les espèces; ce n'est pas le bœuf qui combat, c'est le taureau. La force de l'ame & du corps sont puisées dans cette source de la vie. Il n'y a parmi les eunuques que *Narsès* de capitaine; & qu'*Origène* & *Photius* de savans. *Henri IV* fut souvent amoureux, & quelquefois ridiculement; mais jamais il ne fut amolli; la belle *Gabrielle* l'appelle dans ses lettres, *Mon soldat.* Ce seul mot réfute *Bayle.* Il est à souhaiter, pour l'exemple des rois & pour la consolation des peuples, qu'on lise ailleurs, comme dans la grande histoire de *Mézerai*, dans *Péréfix*, dans les mémoires de *Sulli*, ce qui concerne les temps de ce bon prince.

Réflexions sur les eunuques.

Faisons pour notre usage particulier un précis de cette vie, qui fut trop courte. Il est dès son enfance nourri dans les troubles & dans les malheurs. Il se trouve à quatorze ans à

Digitized by Google

la bataille de Moncontour. Il est rappelé à Paris. Il n'épouse la sœur de *Charles IX* que pour voir ses amis assassinés autour de lui, pour courir lui-même risque de sa vie, & pour rester près de trois ans prisonnier d'état. Il ne sort de sa prison que pour essuyer toutes les fatigues & toutes les fortunes de la guerre, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, s'exposant comme le plus hardi soldat, faisant des actions qui ne paraissent pas croyables, & qui ne les deviennent que parce qu'ils les a répétées, comme lorsqu'à la prise de Cahors en 1599, il fut sous les armes pendant cinq jours, combattant de rue en rue sans presque prendre de repos. La victoire de Coutras fut due principalement à son courage. Son humanité après la victoire devait lui gagner tous les cœurs.

CH. CLXXIV. *Sommaire de la vie de Henri.*

Le meurtre de *Henri III* le fait roi de France : mais la religion sert de prétexte à la moitié des chefs de l'armée pour l'abandonner, & à la ligue pour ne pas le reconnaître. Elle choisit pour roi un fantôme, un cardinal de *Bourbon-Vendôme* ; & le roi d'Espagne *Philippe II*, maître de la ligue par son argent, compte déja la France pour une de ses provinces. Le duc de Savoye, gendre de *Philippe* envahit la Provence & le Dauphiné. Le parlement de Languedoc défend sous peine de la vie de le reconnaître, & le déclare *incapable de posséder jamais la couronne de France, conformément à la bulle de notre St. Père le pape.* Le parlement de Rouen déclare *criminels de lèze-majesté divine & humaine* tous ses adhérans. 1589. Septemb.

Henri IV n'avait pour lui que la justice de sa cause, son courage, & quelques amis. Jamais il ne fut en état de tenir long-temps une armée sur pied ; & encore quelle armée ? Elle ne se monta presque jamais à douze mille hommes complets ; c'était moins que les détachemens de nos jours. Ses serviteurs venaient tour à tour se ranger sous sa bannière, & s'en retournaient les uns après les autres au bout de quelques mois de service. Les Suisses qu'à peine il pouvait payer & quelques compagnies de lances, faisaient le fonds permanent de ses forces. Il fallait courir de ville en ville combattre & négocier sans relâche. Il n'y a presque point de province en France où il n'ait fait de grands exploits à la tête d'une poignée de monde.

Digitized by Google

CH. CLXXIV. D'abord avec environ cinq mille combattans il bat à la journée d'Arques auprès de Dieppe l'armée du duc de *Mayenne* forte de vingt mille hommes; c'est alors qu'il écrivit cette lettre au marquis de *Crillon;* « Pends-toi, brave *Crillon*, nous » avons combattu à Arques, & tu n'y étais pas; adieu, mon » ami, je vous aime à tort & à travers ». Ensuite il emporte les fauxbourgs de Paris, & il ne lui manque qu'assez de soldats pour prendre la ville. Il faut qu'il se retire, qu'il force jusqu'aux villages retranchés pour s'ouvrir des passages, pour communiquer avec les villes qui défendent sa cause.

1589. Octobre.

Pendant qu'il est ainsi continuellement dans la fatigue & dans le danger, un cardinal *Caëtan* légat de Rome vient tranquillement à Paris donner des lois au nom du pape. La sorbonne ne cesse de déclarer qu'il n'est pas roi; & la ligue regne sous le nom de ce cardinal de *Vendôme*, qu'elle appelait *Charles X*, au nom duquel on frappait la monnoie, tandis que le roi le retenait prisonnier à Tours.

Les religieux animent les peuples contre lui. Les jésuites courent de Paris à Rome & en Espagne. Le père *Matthieu*, qu'on nommait le *courier de la ligue*, ne cesse de procurer des bulles & des soldats. Le roi d'Espagne envoie quinze cents lances fournies, qui faisaient environ quatre mille cavaliers & trois mille hommes de la vieille infanterie Vallone, sous le comte d'*Egmont*, fils de cet *Egmont* à qui ce roi avait fait trancher la tête. Alors *Henri IV* rassemble le peu de forces qu'il peut avoir, & n'est pourtant pas à la tête de dix mille combattans. Il livre cette fameuse bataille d'Ivri aux ligueurs commandés par le duc de *Mayenne*, & aux Espagnols très-supérieurs en nombre, en artillerie, en tout ce qui peut entretenir une armée considérable. Il gagne cette bataille comme il avait gagné celle de Coutras, en se jettant dans les rangs ennemis au milieu d'une forêt de lances. On se souviendra dans tous les siecles de ces paroles; *Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire. Sauvez les Français*, s'écria-t-il quand les vainqueurs s'acharnaient sur les vaincus.

1590. 14 Mars.

Ce n'est plus comme à Coutras, où à peine il était le maître.

Il ne perd pas un moment pour profiter de la victoire. Son armée le suit avec alégresse, elle est même renforcée. Mais enfin il n'avait pas quinze mille hommes, & avec ce peu de troupes il assiége Paris, où il restait alors deux cent vingt mille habitans. Il est constant qu'il l'eût pris par famine, s'il n'avait pas permis lui-même, par trop de pitié, que les assiégeans nourrissent les assiégés. En vain ses généraux publiaient sous ses ordres des défenses sous peine de mort, de fournir des vivres aux Parisiens; les soldats eux-mêmes leur en vendaient. Un jour que pour faire unexemple on allait pendre deux paysans qui avaient amené des charettes de pain à une poterne, *Henri* les rencontra en allant visiter ses quartiers : ils se jettèrent à ses genoux, & lui remontrèrent qu'ils n'avaient que cette manière de gagner leur vie: *Allez en paix*, leur dit le roi, en leur donnant aussi-tôt l'argent qu'il avait sur lui; *Le Béarnois est pauvre*, ajouta-t-il, *s'il en avait davantage il vous le donnerait.* Un cœur bien né ne peut lire de pareils traits sans quelques larmes d'admiration & de tendresse. CH. CLXXIV.

Pendant qu'il pressait Paris, les moines armés faisaienr des processions, le mousquet & le crucifix à la main, & la cuirasse sur le dos. Le parlement, les cours supérieures, les citoyens faisaient serment sur l'évangile, en présence du légat, & de l'ambassadeur d'Espagne, de ne le point recevoir. Mais enfin les vivres manquent, la famine fait sentir ses plus cruelles extrêmités. 1590. Juin.

Le duc de Parme est envoyé par *Philippe II* au secours de Paris avec une puissante armée. *Henri IV* court lui présenter la bataille. Qui ne connaît cette lettre qu'il écrivit du champ où il croyait combattre, à cette *Gabrielle d'Estrées*, rendue célèbre par lui : *Si je meurs, ma dernière pensée sera à* DIEU, *& l'avant dernière à vous.* Le duc de Parme n'accepta point la bataille; il n'était venu que pour secourir Paris, & pour rendre la ligue plus dépendante du roi d'Espagne. Assiéger cette grande ville avec si peu de monde, devant une armée supérieure, était une chose impossible. Voilà donc encore sa fortune retardée, & ses victoires inutiles. Du moins il empêche le duc de Parme de faire des conquêtes, & le cotoyant jusqu'aux dernières frontières de la Picardie, il le fit rentrer en Flandre. 1590. Octobre.

Digitized by Google

CH. CLXXIV.

Novices jésuites enrôlés contre Henri IV.

A peine est-il délivré de cet ennemi, que le pape *Grégoire XIV*, *Sfondrat*, emploie une partie des trésors amassés par *Sixte-Quint* à envoyer des troupes à la ligue. Le jésuite *Jouvency* avoue dans son histoire que le jésuite *Nigri* supérieur des novices de Paris, rassembla tous les novices de cet ordre en France, & qu'il les conduisit jusqu'à Verdun au devant de l'armée du pape, qui les enrégimenta, & qu'il les incorpora à cette armée, laquelle ne laissa en France que les traces des plus horribles dissolutions. Ce trait peint l'esprit du temps.

C'était bien alors que les moines pouvaient écrire que l'évêque de Rome avait le droit de déposer les rois. Ce droit était prêt d'être constaté à main armée.

Henri IV avait toujours à combattre l'Espagne, Rome & la France; car le duc de Parme en se retirant avait laissé huit mille soldats au duc de *Mayenne*. Un neveu du pape entre en France avec des troupes italiennes, & des monitoires; il se joint au duc de Savoye dans le Dauphiné. *Lesdiguières*, celui qui fut le dernier connétable de France, & le dernier seigneur puissant, battit les troupes savoysiennes & celles du pape. Il faisait la guerre comme *Henri IV* avec des capitaines qui ne servaient qu'un temps. Cependant il défit ces armées réglées. Tout était alors soldat en France, paysan, artisan, bourgeois, c'est ce qui la dévasta, mais c'est ce qui l'empêcha enfin d'être la proie de ses voisins. Les soldats du pape se dissipèrent, après n'avoir donné que des exemples d'une débauche inconnue au-delà de leurs Alpes. Les habitans des campagnes brûlaient les chèvres qui suivaient leurs régimens.

Philippe II, du fond de son palais continuait à entretenir & à ménager cet incendie, toujours donnant au duc de *Mayenne* de petits secours, afin qu'il ne fût ni trop faible ni trop puissant, & prodiguant l'or dans Paris pour y faire reconnaître sa fille *Claire-Eugénie* reine de France avec le prince qu'il lui donnera pour époux. C'est dans ces vues qu'il envoie encore le duc de Parme en France lorsque *Henri IV* assiége Rouen, comme il avait envoyé pendant le siége de Paris. Il promettait à la ligue, qu'il ferait marcher une armée de cin-

Digitized by Google

quante mille hommes dès que sa fille serait reine. *Henri* après avoir levé le siége de Rouen, fait encore sortir de France le duc de Parme. Ch. CLXXIV.

Etats-généraux prétendus. 1591. Novemb.

Cependant il s'en fallut peu que la faction des seize, pensionnaire de *Philippe II*, ne remplît enfin les projets de ce monarque, & n'achevât la ruine entière du royaume. Ils avaient fait pendre le premier président du parlement de Paris, & deux magistrats qui s'opposaient à leurs complots. Le duc de *Mayenne* prêt à être accablé lui-même par cette faction, avait fait pendre quatre de ces séditieux à son tour. C'était au milieu de ces divisions & de ces horreurs, après la mort du prétendu *Charles X*, que se tenaient à Paris les états-généraux, sous la direction d'un légat du pape & d'un ambassadeur d'Espagne: le légat même y présida, & s'assit dans le fauteuil qu'on avait laissé vuide, & qui marquait la place du roi qu'on devait élire. L'ambassadeur d'Espagne y eut séance : il y harangua contre la *loi salique*, & proposa l'infante pour reine. Le parlement de Paris fit des remontrances au duc de *Mayenne* en faveur de la loi salique; mais ces remontrances n'étaient-elles pas visiblement concertées avec ce chef de parti? La nomination de l'infante ne lui ôtait-elle pas sa place? Le mariage de cette princesse projetté avec le duc de *Guise* son neveu ne le rendait-il pas sujet de celui dont il voulait demeurer le maître? 1593.

Le parlement n'assiste point aux états.

Vous remarquerez qu'à ces états le parlement voulut avoir séance par députés, & ne put l'obtenir. Vous remarquerez encore que ce même parlement venait de faire brûler par le bourreau un arrêt du parlement du roi séant à Châlons, donné contre le légat & contre son prétendu pouvoir de présider à l'élection d'un roi de France.

Décret de la sorbonne contre Henri IV.

A-peu-près dans le même temps plusieurs citoyens ayant présenté requête à la ville & au parlement pour demander qu'on pressât au moins le roi de se faire catholique avant de procéder à une élection, la sorbonne déclare cette requête *inepte, séditieuse, impie, inutile, attendu qu'on connaît l'obstination de Henri le relaps.* Elle excommunie les auteurs de la requête, & conclut à les chasser de la ville. Ce décret rendu en aussi mauvais latin que conçu par un esprit de démence,

Digitized by Google

CH. CLXXIV. est du premier Novembre 1592. Il a été révoqué depuis, lorsqu'il importait fort peu qu'il le fût. Si *Henri IV* n'eût pas régné, le décret eût subsisté, & on eût continué de prodiguer à *Philippe II* le titre de protecteur de la France & de l'église.

Les prêtres de la ligue étaient persuadés & persuadaient aux peuples que *Henri IV*, n'avait nul droit au trône; que la loi salique respectée depuis si long-temps n'est qu'une chimère, que c'est à l'église seule à donner les couronnes.

On a conservé les écrits d'un nommé d'*Orléans* avocat au parlement de Paris & député aux états de la ligue. Cet avocat développe tout ce systême dans un gros livre intitulé, *Réponse des vrais catholiques.*

C'est une chose digne d'attention que la fourberie & le fanatisme avec lesquels tous les auteurs de ce temps-là, cherchent à soutenir leurs sentimens par les livres juifs, comme si les usages d'un petit peuple confiné dans les rochers de la Palestine devaient être au bout de trois mille ans la regle du royaume de France. Qui croirait que pour exclure *Henri IV* de son héritage, on citait l'exemple d'un roitelet Juif nommé *Ozias*, que les prêtres avaient chassé de son palais parce qu'il avait la lèpre, & qui n'avait la lèpre que

pag. 130. pour avoir voulu offrir de l'encens au Seigneur. *L'hérésie*, disait-on, *est la lèpre de l'ame; par conséquent Henri IV est un lépreux qui ne doit point régner.* C'est ainsi que raisonne l'avocat *Louis d'Orléans*; mais il faut transcrire ses propres paroles au sujet de la loi salique.

pag. 224. *Le devoir d'un roi de France est d'être chrétien aussi bien que mâle. Qui ne tient à la foi catholique apostolique & romaine n'est point chrétien, & ne croit point en* DIEU, *& ne peut être justement roi de France, non plus que le plus grand faquin du monde.*

Voici un morceau encore plus étrange.

pag. 272. *Pour être roi de France, il est plus nécessaire d'être catholique que d'être homme. Qui dispute cela mérite qu'un bourreau lui réponde plutôt qu'un philosophe.*

Rien ne sert plus à faire connaître l'esprit du temps. Ces maximes étaient en vigueur dans Rome depuis huit cents ans, &

Digitized by Google

& elles n'étaient en horreur dans la moitié de l'Europe que depuis un siecle. Les Espagnols avec de l'argent & des prêtres faisaient valoir ces opinions en France; & *Philippe II* eut soutenu les sentimens contraires s'il y avait eu le moindre intérêt. CH. CLXXIV.

Henri IV obligé de changer de religion.

Pendant qu'on employait contre *Henri* les armes & la plume, la politique & la superstition, pendant que ces états aussi tumultueux, aussi divisés qu'irréguliers, se tenaient dans Paris, *Henri* était aux portes, & menaçait la ville. Il y avait quelques partisans. Beaucoup de vrais citoyens lassés de leurs malheurs & du joug d'une puissance étrangère, soupiraient après la paix; mais le peuple était retenu par la religion. La plus vile populace fait en ce point la loi aux grands & aux sages; elle compose le plus grand nombre, elle est conduite aveuglément, elle est fanatique; & *Henri IV* n'était pas en état d'imiter *Henri VIII* & la reine *Elizabeth*. Il fallut changer de religion; il en coûte toujours à un brave homme. Les lois de l'honneur qui ne changent jamais chez les peuples policés, tandis que tout le reste change, attachent quelque honte à ces changemens quand l'intérêt les dicte. Mais cet intérêt était si grand, si général, si lié au bien du royaume, que les meilleurs serviteurs qu'il eût parmi les calvinistes, lui conseillèrent d'embrasser la religion même qu'ils haïssaient. *Il est nécessaire* lui disait Roni, *que vous soyez papiste, & que je demeure réformé.* C'était tout ce que craignaient les factions de la ligue & de l'Espagne. Les noms d'*hérétique* & de *relaps* étaient leurs principales armes, que sa conversion rendait impuissantes. Il fallut qu'il se fît instruire, mais pour la forme; car il était plus instruit en effet que les évêques avec lesquels il conféra. Nourri par sa mère dans la lecture de l'ancien & du nouveau Testament, il les possédait tous deux. La controverse était dans son parti le sujet de toutes les conversations, aussi-bien que la guerre & l'amour. Les citations de l'écriture, les allusions à ces livres, entraient dans ce qu'on appelait le *bel esprit* en ces temps-là; & la bible était si familière à *Henri IV* qu'à la bataille de Coutras il avait dit en faisant prisonnier de sa main un officier nommé Chateaurenard, *Rends-toi, Philistin.*

Digitized by Google

CH. CLXXIV. 24 Juillet 1593.

On voit assez ce qu'il pensait de sa conversion par sa lettre à Gabrielle d'Etrées : *C'est demain que je fais le saut périlleux. Je crois que ces gens-ci me feront haïr St. Denys autant que vous haïssez Monceaux...* C'est immoler la vérité à de très-fausses bienséances, de prétendre comme le père *Daniel*, que quand *Henri IV* se convertit il était dès long-temps catholique dans le cœur ; sa conversion assurait sans doute son salut : mais il paraît bien que l'amant de *Gabrielle* ne se convertit que pour régner, & il est encore plus évident que ce changement n'augmentait en rien son droit à la couronne.

Il avait alors auprès de lui un envoyé secret de la reine *Elizabeth* nommé *Thomas Vilquesi*, qui écrivit ces propres mots, quelque temps après, à la reine sa maitresse.

Preuve des raisons de ce changement.

Voici comme ce prince s'excuse sur son changement de religion, & les paroles qu'il m'a dites. (1) « Quand je fus » appelé à la couronne, huit cents gentilshommes & neuf » régimens se retirèrent de mon service, sous prétexte que » j'étais hérétique. Les ligueurs se sont hâtés d'élire un roi ; » les plus notables se sont offerts au duc de *Guise*, c'est pour- » quoi je me suis résolu, après mûre délibération, d'embrasser » la religion romaine ; par ce moyen, je me suis entièrement » adjoint le tiers parti ; j'ai anticipé l'élection du duc de *Guise*, » je me suis acquis la bonne volonté du peuple Français. J'ai » eu parole du duc de Florence en choses importantes. J'ai » finalement empêché que la religion réformée n'ait été flétrie.

(2) *Henri* envoya le Sr. *Morland* à la reine d'Angleterre pour certifier les mêmes choses, & faire comme il pourrait ses excuses. *Morlant* dit qu'*Elizabeth* lui répondit ; *Se peut-il faire qu'une chose mondaine lui ait fait mettre bas la crainte de* DIEU ? Quand la meurtrière de *Marie Stuart* parlait de la crainte de DIEU, il est très-vraisemblable que cette reine faisait la comédienne, comme on le lui a tant reproché ; mais quand le brave & généreux *Henri IV* avouait qu'il n'avait changé de religion que par l'intérêt de l'etat, qui est la souveraine raison des rois, on ne peut douter qu'il ne parlât de bonne foi. Comment

(1) Tiré du troisième tome des manusc. de *Beze* n° 8.

(2) Idem.

Digitized by Google

donc le jésuite *Daniel* peut-il insulter à la vérité, & à ses lecteurs, au point d'assurer contre tant de vraisemblance, contre tant de preuves, & contre la connaissance du cœur humain, que *Henri IV* était depuis long-temps catholique dans le cœur? Encore une fois le comte de *Boulainvilliers* a bien raison d'assurer qu'un jésuite ne peut écrire fidélement l'histoire.

CH. CLXXIV.

Mensonge absurde de Daniel.

Les conférences qu'on eut avec lui, rendirent sa personne chère à tous ceux qui sortirent de Paris pour le voir. Un des députés étonné de la familiarité avec laquelle ses officiers se pressaient autour de lui, & lui faisaient à peine place: *Vous ne voyez rien*, dit-il; *ils me pressent bien autrement dans les batailles.* Enfin ayant repris d'assaut la ville de Dreux avant d'apprendre son nouveau catéchisme, ayant ensuite fait son abjuration dans *St. Denys*, s'étant fait sacrer à Chartres, & ayant sur-tout ménagé des intelligences dans Paris, qui avait une garnison de trois mille Espagnols, avec des Napolitains & des lansquenets, il y entre en souverain, n'ayant pas plus de soldats autour de sa personne qu'il n'y avait d'étrangers dans les murs.

Paris n'avait vû ni reconnu de roi depuis quinze ans. Deux hommes ménagèrent seuls cette révolution, le maréchal de *Brissac*, un brave citoyen dont le nom était moins illustre, & dont l'ame n'était pas moins noble, c'était un échevin de Paris nommé *l'Anglais*. Ces deux restaurateurs de la tranquillité publique s'associèrent bientôt les magistrats, & les principaux bourgeois. Les mesures furent si bien prises, le légat, le cardinal de *Pellevé*, les commandans Espagnols, les seize si artificieusement trompés, & ensuite si bien contenus, que *Henri IV* fit son entrée dans sa capitale, sans qu'il y eût presque du sang répandu. Il renvoya tous les étrangers qu'il pouvait retenir prisonniers; il pardonna à tous les ligueurs. Les ambassadeurs de *Philippe II* partirent le jour même sans qu'on leur fit la moindre violence, & le roi les voyant passer d'une fenêtre leur dit, *Messieurs, mes complimens à votre maître, mais n'y revenez plus.*

Il entre enfin dans Paris.

1594. Mardi 22 Mars.

Plusieurs villes suivirent l'exemple de Paris, mais *Henri* était encore bien éloigné d'être maître du royaume. *Philippe II* qui dans la vue d'être toujours nécessaire à la ligue, n'avait jamais

Digitized by Google

CH. CLXXIV.

fait de mal au roi qu'à demi, lui en faisait encore assez dans plus d'une province. Détrompé de l'espérance de régner en France sous le nom de sa fille, il ne songeait plus qu'à affaiblir pour jamais le royaume en le démembrant; & il était très-vraisemblable que la France serait dans un état pire que quand les Anglais en possédaient la moitié, & quand les seigneurs particuliers tyrannisaient l'autre.

Le duc de *Mayenne* avait la Bourgogne; le duc de *Guise*, fils du *balafré*, possédait Reims & une partie de la Champagne; le duc de *Mercœur* dominait dans la Bretagne; & les Espagnols y avaient Blavet, qui est aujourd'hui le Port-Louis. Les principaux capitaines même de *Henri IV* songeaient à se rendre indépendans, & les calvinistes qu'il avait quittés se cantonnant contre les ligueurs, se ménageaient déja des ressources pour résister un jour à l'autorité royale.

Il faut un arrêt du parlement pour forcer les prêtres à prier DIEU *pour le roi de France.*

7 Juin. 1606.

Il fallait autant d'intrigues que de combats pour que *Henri IV* regagnât peu-à-peu son royaume. Tout maître de Paris qu'il était, sa puissance fut quelque temps si peu affermie, que le pape *Clément VIII* lui refusait constamment l'absolution, dont il n'eût pas eu besoin dans des temps plus heureux. Aucun ordre religieux ne priait DIEU pour lui dans les cloîtres. Son nom même fut omis dans les prières par la plupart des curés de Paris jusqu'en 1606, & il fallut que le parlement ordonnât par un arrêt que tous les curés rétablissent dans leur missel la prière pour le roi. Enfin la fureur épidémique du fanatisme possédait tellement la populace catholique, qu'il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât contre sa vie. Il les passa toutes à combattre tantôt un chef, tantôt un autre, à vaincre, à pardonner, à négocier, à payer la soumission des ennemis. Qui croirait qu'il lui en coûta trente-deux millions numéraires de son temps pour payer les prétentions de tant de seigneurs? Les mémoires du duc de *Sulli* en font foi; & ces promesses furent fidèlement acquittées, lorsqu'enfin étant roi absolu & paisible, il eût pû refuser de payer ce prix de la rébellion. Le duc de *Mayenne* ne fit son accommodement qu'en 1596. *Henri* se reconcilia sincérement avec lui, & lui donna le gouvernement de l'île de France. Non-seulement il lui dit, après l'avoir lassé un jour dans une promenade, *Mon*

Digitized by Google

cousin voilà le seul mal que je vous ferai de ma vie ; mais il lui tint parole, & il n'en manqua jamais à personne.

Henri IV devait-il rester protestant ?

Plusieurs politiques ont prétendu que quand ce prince fut maître, il devait alors imiter la reine *Elizabeth*, & séparer son royaume de la communion romaine. Ils disent que la balance penchait trop en Europe du côté de *Philippe II* & des catholiques, que pour tenir l'équilibre il fallait rendre la France protestante, que c'était l'unique moyen de la rendre peuplée, riche & puissante.

Mais *Henri IV* n'était pas dans les mêmes conjonctures qu'*Elizabeth* ; il n'avait point à ses ordres un parlement de la nation affectionné à ses intérêts. Il manquait encore d'argent. Il n'avait pas une armée assez considérable. *Philippe II* lui faisait toujours la guerre. La ligue était encore puissante & encore animée.

Triste état du royaume.

Il recouvra son royaume, mais pauvre, déchiré, & dans la même subversion où il avait été du temps des *Philippe de Valois*, *Jean* & *Charles VI*. Plusieurs grands chemins avaient disparu sous les ronces, & on se frayait des routes dans les campagnes incultes. Paris, qui contient aujourd'hui environ sept cent mille habitans, n'en avait pas cent quatre-vingt mille quand il y entra (1). Les finances de l'Etat dissipées sous *Henri III*, n'étaient plus alors qu'un trafic public des restes du sang du peuple que le conseil des finances partageait avec les traitans.

La reine d'Angleterre, le grand duc de Florence, des princes d'Allemagne, les Hollandais, lui avaient prêté l'argent avec lequel il s'était soutenu contre la ligue, contre Rome & contre l'Espagne ; & pour payer ces dettes si légitimes on abandonnait les recettes générales, les domaines, à des fermiers de ces puissances étrangères, qui géraient au cœur du royaume les revenus de l'Etat. Plus d'un chef de la ligue, qui avait vendu à son roi la fidélité qu'il lui devait, tenait aussi des receveurs des deniers publics, & partageait cette portion de la souveraineté. Les fermiers de ces droits pillaient

(1) Il y avait deux cent vingt mille ames à Paris au temps du siége que fit *Henri IV* en 1590. Il ne s'en trouva que cent quatre-vingt mille en 1593.

Digitized by Google

CH. CLXXIV. sur le peuple le triple, le quadruple de ces droits aliénés : ce qui restait au roi était administré de même ; & enfin quand la déprédation générale força *Henri IV* à donner l'administration entière des finances au duc de *Sulli*, ce ministre, aussi éclairé qu'intègre, trouva qu'en 1596 on levait cent cinquante millions sur le peuple, pour en faire entrer environ trente dans le trésor royal.

Il surmonte toutes les difficultés. Si *Henri IV* n'avait été que le plus brave prince de son temps, le plus clément, le plus droit, le plus honnête homme, son royaume était ruiné : il fallait un prince qui sût faire la guerre & la paix, connaître toutes les blessures de son état & connaître les remèdes ; veiller sur les grandes & les petites choses, tout réformer & tout faire ; c'est ce qu'on trouva dans *Henri*. Il joignit l'administration de *Charles le sage* à la valeur & à la franchise de *François I*, & à la bonté de *Louis XII*.

Pour subvenir à tant de besoins, pour faire à la fois tant de traités & tant de guerres, *Henri* convoqua dans Rouen une assemblée des *notables* du royaume ; c'était une espèce d'états-généraux ; les paroles qu'il y prononça sont encore dans la mémoire des bons citoyens qui savent l'histoire de leur

Discours digne de lui. pays : *Déja par la faveur du ciel, par les conseils de mes bons serviteurs, & par l'épée de ma brave noblesse, dont je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant notre plus beau titre, j'ai tiré cet état de la servitude & de la ruine. Je veux lui rendre sa force & sa splendeur ; participez à cette seconde gloire, comme vous avez eu part à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés, mais pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, pour me mettre en tutele entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux victorieux, & aux barbes grises ; mais l'amour que je porte à mes sujets me rend tout possible, & tout honorable.* Cette éloquence du cœur dans un héros est bien au-dessus de toutes les harangues de l'antiquité.

1597. Mars. Amiens surpris. Au milieu de ces travaux, & de ces dangers continuels, les Espagnols surprennent Amiens dont les bourgeois avaient voulu se garder eux-mêmes. Ce funeste privilége qu'ils avaient,

& dont ils se prévalurent si mal, ne servit qu'à faire piller leur ville, à exposer la Picardie entière, & à ranimer encore les efforts de ceux qui voulaient démembrer la France. *Henri* dans ce nouveau malheur, manquait d'argent & était malade. Cependant il assemble quelques troupes, il marche sur la frontière de la Picardie; il revole à Paris, écrit de sa main aux parlemens, aux communautés, *pour obtenir de quoi nourrir ceux qui défendaient l'état* : ce sont ses propres paroles. Il va lui-même au parlement de Paris : *Si on me donne une armée*, dit-il, *je donnerai gaîment ma vie pour vous sauver, & pour relever la patrie.* Il proposait des créations de nouveaux offices, pour avoir les promptes ressources qui étaient nécessaires; mais le parlement ne voyant dans ces ressources mêmes qu'un nouveau malheur, refusait de vérifier les édits, & le roi eut besoin d'employer plusieurs jussions pour avoir de quoi aller prodiguer son sang à la tête de sa noblesse.

CH. CLXXIV.

Enfin par des emprunts, par les soins infatigables, & par l'économie de ce *Roni* duc de *Sulli*, si digne de le servir, il vient à bout d'assembler une florissante armée. Ce fut la seule depuis trente ans qui fût pourvue du nécessaire, & la première qui eut un hôpital réglé, dans lequel les blessés & les malades eurent le secours qu'on ne connaissait point encore. Chaque troupe auparavant avait soin de ses blessés comme elle pouvait, & le manque de soins avait fait périr autant de monde que les armes.

Amiens repris.

1597. Septemb.

Il reprend Amiens à la vue de l'archiduc *Albert*, & le contraint de se retirer. De-là il court pacifier le reste du royaume : enfin toute la France est à lui. Le pape qui lui avait refusé l'absolution quand il n'était pas affermi, la lui avait donnée quand il fut victorieux. Il ne restait qu'à faire la paix avec l'Espagne; elle fut conclue à Vervins, & ce fut le premier traité avantageux que la France eut fait avec ses ennemis depuis *Philippe-Auguste*.

Paix de Vervins.

1598. 2 Mai.

Alors il met tous ses soins à policer, à faire fleurir ce royaume qu'il avait conquis : les troupes inutiles sont licentiées; l'ordre dans les finances succède au plus odieux brigandage; il paye peu-à-peu toutes les dettes de la couronne sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'il voulait

Digitized by Google

CH CLXXIV.

qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches; expression triviale, mais sentiment paternel. Ce fut une chose bien admirable, que malgré l'épuisement & le brigandage, il eût en moins de quinze ans diminué le fardeau des tailles de quatre millions de son temps, qui en feraient environ dix du nôtre; que tous les autres droits fussent réduits à la moitié; qu'il eût payé cent millions de dettes, qui aujourd'hui feraient plus de deux cents millions. Il racheta pour plus de cent cinquante de nos millions de domaines aujourd'hui aliénés : toutes les places furent réparées, les magasins, les arsenaux remplis, les grands chemins entretenus; c'est la gloire éternelle du duc de *Sulli* & celle du roi, qui osa choisir un homme de guerre pour rétablir les finances de l'état, & qui travailla avec son ministre.

Royaume rétabli.

La justice est réformée, & ce qui était beaucoup plus difficile, les deux religions vivent en paix, au moins en apparence. Le commerce, les arts sont en honneur. Les étoffes d'argent & d'or proscrites d'abord par un édit somptuaire dans le commencement d'un regne difficile, & dans la pauvreté, reparaissent avec plus d'éclat, & enrichissent Lyon & la France. Il établit des manufactures de tapisseries de haute-lisse en laine & en soie rehaussée d'or. On commence à faire de petites glaces dans le goût de Venise. C'est à lui seul qu'on doit les vers à soie, les plantations de mûriers, malgré les oppositions de *Sulli*, plus estimable dans sa fidélité & dans l'art de gouverner & de conserver les finances, qu'amoureux des nouveautés.

Henri fait creuser le canal de Briare, par lequel on a joint la

(1) *Daniel* raconte une particularité qui paraît bien extraordinaire, & il est le seul qui la raconte. Il prétend que *Henri IV* après avoir réconcilié le pape avec la république de Venise, gâta lui-même cet accommodement, en communiquant au nonce à Paris une lettre interceptée d'un prédicant de Genève, dans laquelle ce prêtre se vantait que le doge de Venise & plusieurs sénateurs étaient protestans dans le cœur, qu'ils n'attendaient que l'occasion favorable de se déclarer, que le père *Fulgentio* de l'ordre des servites, le compagnon & l'ami du célèbre *Sarpi* si connu sous le nom de Fra Paolo, *travaillait efficacement dans cette vigne.*

Digitized by Google

la Seine & la Loire. Paris est agrandi & embelli : il forme la place royale : il restaure tous les ponts. Le fauxbourg *St. Germain*, ne tenait point à la ville ; il n'était point pavé : le roi se charge de tout. Il fait construire ce beau pont où les peuples regardent aujourd'hui sa statue avec tendresse. St Germain, Monceaux, Fontainebleau, & sur-tout le louvre, sont augmentés, & presque entièrement bâtis. Il donne des logemens dans le louvre, sous cette longue galerie qui est son ouvrage, à des artistes en tout genre, qu'il encourageait souvent de ses regards comme par des récompenses. Il est enfin le vrai fondateur de la bibliothéque royale.

Ordre, abondance, magnificence.

Quand *Don Pèdre de Tolède* fut envoyé par *Philippe III* en ambassade auprès de *Henri*, il ne reconnut plus cette ville, qu'il avait vue autrefois si malheureuse & si languissante : *C'est qu'alors le père de la famille n'y était pas*, lui dit Henri, *& aujourd'hui qu'il a soin de ses enfans, ils prospèrent.* Les jeux, les fêtes, les bals, les ballets introduits à la cour par *Catherine de Médicis*, dans les temps même de troubles, ornèrent sous *Henri IV* les temps de la paix & de la félicité.

Henri arbitre de l'Europe.

En faisant ainsi fleurir son état, il était l'arbitre des autres. Les papes n'auraient pas imaginé du temps de la ligue que le *Béarnois* serait le pacificateur de l'Italie, & le médiateur entre eux & Venise. Cependant *Paul V* fut trop heureux d'avoir recours à lui pour le tirer du mauvais pas où il s'était engagé en excommuniant le doge & le sénat, & en jettant ce qu'on appelle un interdit sur tout l'état vénitien, au sujet des droits incontestables que ce sénat maintenait avec sa vigueur accoutumée. Le roi fut l'arbitre du différent. Celui que les papes avaient excommunié, fit lever (1) l'excommunication de Venise.

gne. Il ajoute que *Henri IV* fit montrer cette lettre au sénat par son ambassadeur, & qu'on en retrancha seulement le nom du doge accusé. Mais après que *Daniel* a rapporté la substance de cette lettre, dans laquelle le nom de *Fra Paolo* ne se trouve pas, il dit cependant que ce même *Fra Paolo* fut cité & accusé dans la copie de la lettre montrée au sénat. Il ne nomme point le pasteur calviniste qui avait écrit cette prétendue lettre interceptée. Il faut remarquer encore que dans cette lettre il était question des jésuites, lesquels étaient bannis de la république de Venise. Enfin *Daniel* emploie cette manœuvre, qu'il impute à *Henri IV*,

Digitized by Google

CH. CLXXIV.

Il protégea la république naissante de la Hollande, laida de son épargne, & ne contribua pas peu à la faire reconnaître libre par l'Espagne.

Il est le plus grand-homme de son siecle.

Sa gloire était donc affermie au dedans & au dehors de son royaume : il passait pour le plus grand-homme de son temps. L'empereur *Rodolphe* n'eut de réputation que chez les physiciens & les chimistes. *Philippe II* n'avait jamais combattu; il n'était après tout qu'un tyran laborieux, sombre & dissimulé : sa prudence ne pouvait entrer en comparaison avec la valeur & la franchise de *Henri IV* qui avec ses vivacités était encore aussi politique que lui. *Elizabeth* acquit une grande réputation; mais n'ayant pas eu à surmonter les mêmes obstacles, elle ne pouvait avoir la même gloire. Celle qu'elle mérite fut obscurcie par les artifices de comédienne qu'on lui reprochait, & souillée par le sang de *Marie Stuart*, dont rien ne la peut laver. *Sixte-Quint* se fit un nom par les obélisques qu'il releva, & par les monumens dont il embellit Rome. Mais sans ce mérite, qui est bien loin d'être le premier, on ne l'aurait connu que pour avoir obtenu la papauté par quinze ans de fausseté, & pour avoir été sévère jusqu'à la cruauté.

Ses amours.

Ceux qui reprochent encore à *Henri IV* ses amours si amérement, ne font pas réflexion que ses faiblesses furent celles du meilleur des hommes, & qu'aucune ne l'empêcha de bien gouverner. Il y parut assez lorsqu'il se préparait à être l'arbitre de l'Europe à l'occasion de la succession de Juliers. C'est une calomnie absurde de *Le Vassor* & de quelques autres compilateurs, que *Henri* voulut entreprendre cette guerre pour la jeune princesse de *Condé*. Il faut en croire le duc de *Sulli*, qui avoue la faiblesse de ce monarque, &

comme une preuve du zèle de ce prince pour la religion catholique. C'eut été un zèle bien étrange dans *Henri IV* de mettre ainsi le trouble dans le sénat de Venise, le meilleur de ses alliés, & de mêler le rôle méprisable d'un brouillon & d'un délateur au personnage glorieux de pacificateur. Il se peut faire qu'il y ait eu une lettre vraie ou supposée d'un ministre de Genève, que cette lettre même ait produit quelques petites intrigues fort indifférentes aux grands projets de l'histoire; mais il n'est point du tout vraisemblable que *Henri IV* soit descendu à la bassesse dont *Daniel* lui fait honneur : il ajoute que *quiconque a des liaisons avec les*

Digitized by Google

qui en même temps prouve que les grands desseins du roi n'avaient rien de commun avec la passion de l'amour. Ce n'était pas certainement pour la princesse de *Condé* que *Henri* avait fait le traité de Querasque, qu'il s'était assuré de tous les potentats d'Italie, de tous les princes protestans d'Allemagne, & qu'il allait mettre le comble à sa gloire en tenant la balance de l'Europe entiere.

CH. CLXXIV.

Chimère des partages de l'Europe.

Il était prêt de marcher en Allemagne à la tête de quarante-six mille hommes. Quarante millions en réserve, des préparatifs immenses, des alliances sûres, d'habiles généraux formés sous lui, les princes protestans d'Allemagne, la nouvelle république des Pays-Bas, prêts à le seconder, tout l'assurait d'un succès solide. La prétendue division de l'Europe en quinze dominations est reconnue pour une chimère qui n'entra point dans sa tête. S'il y avait jamais eu de négociation entamée sur un dessein si extraordinaire, on en aurait trouvé quelque trace en Angleterre, à Venise, en Hollande, avec lesquelles on suppose que *Henri* avait préparé cette révolution; il n'y en a pas le moindre vestige; le projet n'est ni vrai, ni vraisemblable: mais par ses alliances, par ses armes, par son économie, il allait changer le système de l'Europe, & s'en rendre l'arbitre.

Si on faisait ce portrait fidéle de *Henri IV* à un étranger de bon sens, qui n'eût jamais entendu parler de lui auparavant, & qu'on finit par lui dire: C'est-là ce même homme qui a été assassiné au milieu de son peuple, & qui l'a été plusieurs fois, & par des hommes auxquels il n'avait pas fait le moindre mal; il ne le pourrait croire.

C'est une chose bien déplorable, que la même religion qui ordonne le pardon des injures, ait fait commettre depuis

hérétiques est de leur religion, ou n'en a point du tout. Cette réflexion odieuse est même contre *Henri IV* qui de tous les hommes de son temps avait le plus de liaisons avec les réformés. Il eût été à desirer que le *P. Daniel* fût entré plutôt dans les détails de l'administration de *Henri IV* & du duc de *Sulli*, que dans ces petitesses qui montrent plus de partialité que d'équité, & qui décèlent malheureusement un auteur plus jésuite que citoyen. Le comte de *Boulainvilliers* a bien raison de dire qu'il est presque impossible qu'un jésuite écrive bien l'histoire de France.

Ch. CLXXIV.

long-temps tant de meurtres, & cela en vertu de cette seule maxime, que quiconque ne pense pas comme nous est réprouvé, & qu'il faut avoir les reprouvés en horreur.

Plusieurs attentats contre sa vie.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que des catholiques conspirèrent contre les jours de ce bon roi depuis qu'il fut catholique. Le premier qui voulut attenter à sa vie, dans le temps même qu'il faisait son abjuration dans *St. Denis*, fut un malheureux de la lie du peuple nommé *Pierre Barrière*. Il eut quelques scrupule quand le roi eut abjuré; mais il fut confirmé dans son dessein par le plus furieux des ligueurs, *Aubri* curé de *St. André-des-Arts*, par un capucin, par un prêtre habitué, & par *Varade* recteur du collège des jésuites. Le célèbre *Etienne Pâquier*, avocat général de la chambre des comptes, proteste qu'il a sû de la bouche même de ce *Barrière*, que *Varade* l'avait encouragé à ce crime. Cette accusation reçoit un nouveau degré de probabilité par la fuite de *Varade* & du curé *Aubri*, qui se réfugièrent chez le cardinal légat, & l'accompagnèrent dans son retour à Rome, quand *Henri IV* entra dans Paris. Et enfin ce qui rend la probabilité encore plus forte, c'est que *Varade* & *Aubri* furent depuis écartelé en effigie par un arrêt du parlement de Paris, comme il est rapporté dans le journal de *Henri IV*. *Daniel* fait des efforts pardonnables pour disculper le jésuite *Varade*; les curés n'en font aucun pour justifier les fureurs des curés de ce temps-là; la Sorbonne avoue les décrets punissables qu'elle donna : les dominicains conviennent aujourd'hui que leur confrère *Clément* assassina *Henri III*, & qu'il fut exhorté à ce parricide par le prieur *Bourgoin*. La vérité l'emporte sur tous les égards; & cette même vérité prononce qu'aucun des ecclésiastiques d'aujourd'hui ne doit ni répondre ni rougir des maximes sanguinaires & de la superstition barbare de leurs prédécesseurs, puisqu'il n'en est aucun qui ne les abhorre; elle conserve seulement les monumens de ces crimes, afin qu'ils ne soient jamais imités.

L'esprit du fanatisme était si généralement répandu, qu'on séduisit un chartreux imbécille nommé *Ouin*, & qu'on lui mit en tête d'aller plus vite au ciel en tuant *Henri IV*. Le malheureux fut enfermé comme un fou par ses supérieurs. Au

Digitized by Google

commencement de 1599, deux jacobins de Flandres, l'un nommé *Arger*, l'autre *Ridicovi* originaire d'Italie, résolurent de renouveller l'action de *Jacques Clément* leur confrère : le complot fut découvert : ils expièrent à la potence le crime qu'ils n'avaient pû exécuter. Leur supplice n'effraya pas un frère capucin de Milan, qui vint à Paris dans le même dessein, & qui fut pendu comme eux. Un vicaire de St. Nicolas-des-champs, un tapissier méditèrent le même crime & périrent du même supplice.

CH. CLXXIV.

1595.

1596.

L'assassinat commis par *Jean Châtel* est celui de tous qui démontre le plus quel esprit de vertige régnait alors; né d'une honnête famille, de parens riches, bien élevé par eux, jeune, sans expérience, n'ayant pas encore dix-neuf ans, il n'était pas possible qu'il eût formé de lui-même cette résolution désespérée. On sait que dans le louvre même, il donna un coup de couteau au roi, & qu'il ne le frappa qu'à la bouche, parce que ce bon prince, qui embrassait tous ses serviteurs lorsqu'ils venaient lui faire leur cour, après quelque absence, se baissait alors pour embrasser *Montigni*.

1594. 27 Dec.

Jean Châtel.

Il soutint à son premier interrogatoire, *qu'il avait fait une bonne action, & que le roi n'étant pas encore absous par le pape il pouvait le tuer en conscience* : par cela seul la séduction était prouvée.

Il avait étudié long-temps au collége des jésuites. Parmi les superstitions dangereuses de ces temps, il y en avait une capable d'égarer les esprits; c'était une *chambre de méditations*, dans laquelle on enfermait un jeune homme : les murs étaient peints de représentations de démons, de tourmens & de flammes, éclairés d'une lueur sombre : une imagination sensible & faible en était souvent frappée jusqu'à la démence : cette démence fut au point, dans la tête de ce malheureux, qu'il crut qu'il se racheterait de l'enfer en assassinant son souverain.

Il est indubitable que les juges auraient manqué à leur devoir, s'ils n'avaient pas fait examiner les papiers des jésuites, sur-tout après que *Jean Châtel* eut avoué qu'il avait souvent entendu dire chez quelques-uns de ces religieux, qu'il était permis de tuer le roi.

Digitized by Google

CH. CLXXIV. *Jean Châtel & le jésuite Guignard.*

On trouva dans les écrits du professeur *Guignard* ces propres paroles de sa main : que *ni Henri III, ni Henri IV, ni la reine Elizabeth, ni le roi de Suède, ni l'électeur de Saxe n'étaient de veritables rois ; que Henri III était un Sardanapale, le Béarnois un renard, Elizabeth une louve, le roi de Suède un grifon, & l'électeur de Saxe un porc*, cela s'appelait de l'éloquence. *Jacques Clément*, disait-il, *a fait un acte héroïque inspiré par* le *St. Esprit ; si on peut guerroyer le Béarnois, qu'on le guerroye ; si on ne peut le guerroyer, qu'on l'assassine.*

Guignard était bien imprudent de n'avoir pas brûlé cet écrit dans le moment qn'il apprit l'attentat de *Châtel*. On se saisit de sa personne & de celle de *Guéret* professeur d'une science absurde qu'on nommait *philosophie*, & dont *Châtel* avait été long-temps l'écolier. *Guignard* fut pendu & brûlé, & *Guéret* n'ayant rien avoué à la question, fut seulement condamné à être banni du royaume avec *tous les frères nommés jésuites.*

Le jésuite Jouvency justifie le jésuite Guignard.

Il faut que le préjugé mette sur les yeux un bandeau bien épais, puisque le jésuite *Jouvency*, dans son histoire de la compagnie de JESUS, compare *Guignard & Guéret*, aux *premiers chrétiens persécutés par Néron.* Il loue sur-tout *Guignard* de n'avoir jamais voulu demander pardon au roi & à la justice, lorsqu'il fit amènde honorable la torche au poing, ayant au dos ses écrits. Il fait envisager *Guignard* comme un martyr qui demande pardon à DIEU, parce qu'après tout il pouvait être un pécheur; mais qui ne peut malgré sa conscience avouer qu'il a offensé le roi. Comment aurait-il donc pû l'offenser davantage qu'en écrivant qu'il fallait le tuer, à moins qu'il ne l'eût tué lui-même. *Jouvency* regarde l'arrêt du parlement comme un jugement très-inique ; *Meminimus*, dit-il, *& ignoscimus : Nous nous en souvenons, & nous le pardonnons.* Il est vrai que l'arrêt était sévère; mais assurément il ne peut paraître injuste, si on considère les écrits du jésuite *Guignard* : les emportemens du nommé *Hay* autre jésuite, la confession de *Jean Châtel*, les écrits de *Tolet*, de *Bellarmin*, de *Mariana*, d'*Emanuel Sa*, de *Suarès*, de *Salmeron*, de *Molina* ; les lettres des jésuites de Naples, & tant d'autres écrits, dans lesquels on trouve cette doctrine du parricide. Il est très-vrai qu'aucun

Digitized by Google

jésuite n'avait conseillé *Châtel*; mais aussi il est très-vrai que tandis qu'il étudiait chez eux, il avait entendu cette doctrine qui alors était trop commune. CH. CLXXIV.

Comment peut-on trouver trop injuste dans de pareils temps le bannissement des jésuites, quand on ne se plaint pas de celui du père & de la mère de *Jean Châtel*, qui n'avaient d'autre crime que d'avoir mis au monde un malheureux dont on aliéna l'esprit? Ces parens infortunés furent condamnés au bannissement & à une amende; on démolit leur maison, & on éleva à la place une pyramide où l'on grava le crime & l'arrêt; il y était dit; *La cour a banni en outre cette société d'un genre nouveau & d'une superstition diabolique, qui a porté Jean Châtel à cet horrible parricide.* Ce qui est encore bien digne de remarque, c'est que l'arrêt du parlement fut mis à l'*Index* de Rome. Tout cela démontre que ces temps étaient ceux du fanatisme; que si les jésuites avaient comme les autres enseigné des maximes affreuses, il paraissaient plus dangereux que les autres, parce qu'ils élevaient la jeunesse; qu'ils furent punis pour des fautes passées, qui trois ans auparavant n'étaient pas regardées dans Paris comme des fautes; & qu'enfin le malheur des temps rendit cet arrêt nécessaire. *Jésuites chassés*

Il l'était tellement, qu'on vit paraître alors une apologie pour *Jean Châtel*, dans laquelle il est dit que *son parricide est un acte vertueux, généreux, héroïque, comparable aux plus grands de l'histoire sacrée & profane, & qu'il faut être athée pour en douter. Il n'y a*, dit cette apologie, *qu'un point à redire, c'est que* Châtel *n'a pas mis à chef son entreprise, pour envoyer le méchant en son lieu comme Judas.* *Apologie de Châtel.*

Cette apologie fait voir clairement que si *Guignard* ne voulut jamais demander pardon au roi, c'est qu'il ne le reconnaissait pas pour roi. *La constance de ce saint homme*, dit l'auteur, *ne voulut jamais reconnaître celui que l'église ne reconnaissait pas; & quoique les juges ayent brûlé son corps & jetté ses cendres au vent, son sang ne laissera de bouillonner contre ces meurtriers, devant le* DIEU *Sabaoth, qui saura le leur rendre.*

Tel était l'esprit de la ligue, tel l'esprit monacal, tel l'abus exécrable de la religion si mal entendue, & tel a subsisté cet abus jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

CH. CLXXIV. *Livre du jésuite La Croix.*

On a vû encore de nos jours un jésuite nommé *La Croix* théologien de Cologne, réimprimer & commenter je ne sais quel ouvrage d'un ancien jésuite nommé *Busembaum*, ouvrage qui eût été aussi ignoré que son auteur & son commentateur si on n'y avait pas déterré par hazard la doctrine la plus monstrueuse de l'homicide & du parricide.

Il est dit dans ce livre qu'un homme proscrit par un prince ne peut être assassiné légitimement que dans le territoire du prince, mais qu'un souverain proscrit par le pape, doit être assassiné par-tout; parce que le pape est souverain de l'univers, & qu'un homme chargé de tuer un excommunié, quel qu'il soit, peut donner cette commission à un autre, & que c'est un acte de charité d'accepter cette commission.

Il est vrai que les parlemens ont condamné ce livre abominable; il est vrai que les jésuites de France ont détesté publiquement ces propositions : mais enfin, ce livre nouvellement réimprimé avec des additions, prouve assez que ces maximes infernales ont été long-temps gravées dans plus d'une tête, que ces maximes mêmes ont été regardées comme sacrées, comme des points de religion; & que par conséquent les lois ne pouvaient s'élever avec trop de rigueur contre les docteurs du parricide.

Ravaillac tue Henri IV 14 Mai 1610 à quatre heures du soir.

Henri IV fut enfin la victime de cette étrange théologie chrétienne. *Ravaillac* avait été quelque temps feuillant, & son esprit était encore échauffé de tout ce qu'il avait entendu dans sa jeunesse. Jamais dans aucun siecle la superstition n'a produit de pareils effets. Ce malheureux crut précisément comme *Jean Châtel*, qu'il appaiserait la justice divine en tuant *Henri IV*. Le peuple disait que ce roi allait faire la guerre au pape, parce qu'il allait secourir les protestans d'Allemagne. L'Allemagne était divisée par ces deux ligues, dont l'une était l'*évangélique* composée de presque tous les princes protestans; l'autre était la *catholique*, à la tête de laquelle on avait mis le nom du pape. *Henri IV* protégeait la ligue protestante; voilà l'unique cause de l'assassinat. Il faut en croire les dépositions constantes de *Ravaillac*. Il assura, sans jamais varier, qu'il n'avait aucun complice, qu'il avait été poussé à ce parricide par un instinct dont il ne put être le maître. Il signa

signa son interrogatoire, dont quelques feuilles furent retrouvées en 1720 par un greffier du parlement : je les ai vues : cet abominable nom est peint parfaitement, & il y a au-dessous de la même main; *Que toujours dans mon cœur* JESUS *soit le vainqueur*; nouvelle preuve que ce monstre n'était qu'un furieux imbécille. CH. CLXXIV.

On sait qu'il avait été novice chez des moines nommés *feuillans*, dans un temps où ces religieux étaient encore des ligueurs fanatiques. C'était un homme perdu de crimes & de superstitions. Le conseiller *Matthieu* historiographe de France, qui lui parla long-temps au petit hôtel de Retz près du Louvre, dit dans sa relation que ce misérable avait été tenté depuis trois ans de tuer *Henri IV*. Lorsqu'un conseiller du parlement lui demanda dans cet hôtel de Retz en présence de *Matthieu*, comment il avait pû mettre la main sur le roi très-chrétien; *C'est à savoir*, dit-il, *s'il est très-chrétien.*

La fatalité de la destinée se fait sentir ici plus qu'en aucun autre événement. C'est un maître d'école d'Angoulême, qui sans conspiration, sans complice, sans intérêt, tue *Henri IV* au milieu de son peuple, & change la face de l'Europe.

Procès de Ravaillac.

On voit par les actes de son procès imprimés en 1611, que cet homme n'avait en effet d'autre complices que les sermons des prédicateurs, & les discours des moines. Il était très-dévot, faisait l'oraison mentale & éjaculatoire; il avait même des visions célestes. Il avoue qu'après être sorti des feuillans, il avait eu souvent l'envie de se faire jésuite. Son aveu porte que son premier dessein était d'engager le roi à proscrire la religion réformée, & que même pendant les fêtes de Noël, voyant passer le roi en carosse dans la même rue où il l'assassina depuis, il s'écria, *Sire, au nom de notre Seigneur* JESUS-CHRIST, *& de la sacrée Vierge Marie, que je parle à vous!* Qu'il fut repoussé par les gardes; qu'alors il retourne dans Angoulême sa patrie où il avait quatre-vingts écoliers; qu'il s'y confessa & communia souvent. Il est prouvé que son crime ne fut conçu dans son esprit qu'au milieu des actes réitérés d'une dévotion fanatique. Sa réponse dans son second interrogatoire porte ces propres mots : *Personne quelconque ne l'a conduit à ce faire, que le commun bruit des sol-*

Digitized by Google

dats qui disaient que si le roi voulait faire la guerre contre le St. Père ils l'y assisteraient & mourraient pour cela ; à laquelle raison il s'est laissé aller à la tentation qui l'a porté de tuer le roi, parce que faisant la guerre contre le pape, c'est la faire contre DIEU, *d'autant que le pape est* DIEU, *&* DIEU *est le pape.* Ainsi tout concourt à faire voir que *Henri IV* n'a été en effet assassiné que par les préjugés qui depuis si long-temps ont aveuglé les hommes & désolé la terre. On osa imputer ce crime à la maison d'*Autriche*, à *Marie de Médicis*, épouse du roi, à *Balzac d'Entragues* sa maitresse, au duc d'*Epernon*; conjectures odieuses, que *Mézerai* & d'autres ont recueillies sans examen, qui se détruisent l'une par l'autre, & qui ne servent qu'à faire voir combien la malignité humaine est crédule.

Il est très-avéré qu'on parlait de sa mort prochaine dans les Pays-Bas avant le coup de l'assassin. Il n'est pas étonnant que les partisans de la ligue catholique en voyant l'armée formidable qu'il allait commander, eussent dit qu'il n'y avait que la mort de *Henri* qui pût les sauver. Eux & les restes de la ligue souhaitaient quelque *Clément* quelque *Gerard* quelque *Châtel*. On passa aisément du désir à l'espérance, ces bruits se répandirent, ils allèrent aux oreilles de *Ravaillac* & le déterminèrent.

Il est encore certain qu'on avait prédit à *Henri* qu'il mourrait en carosse. Cette idée venait de ce que ce prince si intrépide ailleurs était toujours inquiété de la crainte de verser quand il était en voiture. Cette faiblesse fut regardée par les astrologues comme un pressentiment ; & l'aventure la moins vraisemblable justifia ce qu'ils avaient dit au hasard.

Ravaillac ne fut que l'instrument aveugle de l'esprit du temps qui n'était pas moins aveugle. Ce *Barrière*, ce *Châtel*, ce chartreux nommé *Ouin*, ce vicaire de *St. Nicolas-des-champs* pendu en 1595, enfin jusqu'à un malheureux qui était ou qui contrefaisait l'insensé, d'autres dont le nom m'échappe, méditèrent le même assassinat ; presque tous jeunes gens, & tous de la lie du peuple ; tant la religion devient fureur dans la populace, & dans la jeunesse. De tous les assassins de cette

espèce que ce siecle affreux produisit, il n'y eut que *Poltrot de Meré*, qui fut gentilhomme. J'en excepte ceux qui avaient tué le duc de *Guise* par ordre de *Henri III*. Ceux-là n'étaient pas fanatiques.

CH. CLXXIV.

Le tombeau de Henri IV embrassé & arrosé de larmes au service de la reine de France en 1768.

Il n'est que trop vrai que *Henri IV* ne fut ni connu ni aimé pendant sa vie. Le même esprit qui prépara tant d'assassinats souleva toujours contre lui la faction catholique; & son changement nécessaire de religion lui aliéna les réformés. Sa femme qui ne l'aimait pas l'accabla de chagrins domestiques. Sa maitresse même la marquise d'*Entragues* conspira contre lui: la plus cruelle satyre qui attaqua ses mœurs & sa probité fut l'ouvrage d'une princesse de *Conti* sa proche parente. Enfin il ne commença à devenir cher à la nation que quand il eut été assassiné. La régence inconsidérée, tumultueuse & infortunée de sa veuve augmenta les regrets de la perte de son mari. Les mémoires du duc de *Sulli* développèrent toutes ses vertus & firent pardonner ses faiblesses. Plus l'histoire fut approfondie, plus il fut aimé. Le siecle de *Louis XIV* a été beaucoup plus grand sans doute que le sien; mais *Henri IV* est jugé beaucoup plus grand que *Louis XIV*. Enfin chaque jour ajoutant à sa gloire, l'amour des Français pour lui est devenu une passion. On en a vû depuis peu un témoignage singulier à St. Denys. Un évêque du Puy en Vélai prononçait l'oraison funèbre de la reine épouse de *Louis XV*. L'orateur n'attachant pas assez les esprits quoiqu'il fit l'éloge d'une reine chérie, une cinquantaine d'auditeurs se détacha de l'assemblée pour aller voir le tombeau de *Henri IV*. Ils se mirent à genoux autour du cercueil, ils répandirent des larmes, on entendit des exclamations, jamais il n'y eut de plus véritable apothéose.

Digitized by Google

ADDITION

au chapitre de HENRI IV.

Voici plusieurs lettres écrites de la main de *Henri IV* à *Corissandre d'Andouin* veuve de *Philibert* comte de Grammont. Elles sont toutes sans date; mais on verra aisément par les notes dans quel temps elles furent écrites. Il y en a de très-intéressantes, & le nom de *Henri IV* les rend précieuses.

PREMIERE LETTRE.

CH. CLXXIV. *IL ne se sauve point de laquais, ou pour le moins fort peu qui ne soient dévalisés, ou les lettres ouvertes. Il est arrivé sept ou huit gentilshommes de ceux qui étaient à l'armée étrangère qui assurent comme est vrai, (car l'un est Mr.* de Monlouet, *frère de* Rambouillet *qui était un des députés pour traiter.) qu'il n'y a pas dix gentilshommes qui ayent promis de ne porter les armes. M. de* Bouillon *n'a point promis : bref, il ne s'est rien perdu qui ne se découvre pour de l'argent. Mr. de* Mayenne *a fait un acte de quoi il ne sera guères loué; il a tué* Sacremore *(lui demandant récompense de ses services) à coups de poignards : l'on me mande que ne le voulant contenter, il craignit qu'étant mal content, il ne découvrit ses secrets, qu'il savait tout, même l'entreprise contre la personne du roi, de quoi il était chef de l'exécution (1). Dieu les veut vaincre par eux-mêmes, car c'était le plus utile serviteur qu'ils eussent : il fut enterré qu'il n'était pas encore mort. Sur ce mot vient d'arriver* Morlas, *& un laquais*

(1) Rien n'est si curieux que cette anecdote. Ce *Sacremore* était *Biragu*e de son nom. Cette aventure prouve que le duc de *Mayenne* était bien

de mon cousin qui ont été dévalisés des lettres, & des habillemens. Mr. de Turenne *sera ici demain : il a pris autours de Fizac dix-huit forts en trois jours; je ferai peut-être quelque chose de meilleur bientôt, s'il plait à* Dieu. *Le bruit de ma mort allant à Hay, à Maux, a couru à Paris, & quelques* prêcheurs en leur sermons la mettaient pour un des bonheurs *que* Dieu *leur avait envoyés. Adieu, mon ame, je vous baise un million de fois les mains. Ce 14 janvier.*

Ch. CLXXIV.

II LETTRE (1).

Pour achever de me peindre, il m'est arrivé un des plus extrêmes malheurs que je pouvais craindre, qui est la mort subite de Mr. le prince; je le plains comme ce qu'il me devait être, non comme ce qu'il m'était : je suis à cette heure la seule butte où visent tous les perfides de la messe. Ils l'ont empoisoné les traîtres; si est-ce que Dieu demeurera le maître, & moi par sa grace l'exécuteur; ce pauvre prince, non de cœur, jeudi ayant couru la bague soupa se portant bien; à minuit lui prit un vomissement qui lui dura jusqu'au matin; tout le vendredi il demeura au lit; le soir il soupa, & ayant bien dormi, il se leva le samedi matin, dina debout, & puis joua aux échecs; il se leva de sa chaise, se mit à se promener par sa chambre, devisant avec l'un & l'autre : tout d'un coup il dit, Baillez-moi ma chaise, je sens une grande faiblesse, il ne fut pas assis qu'il perdit la parole, & soudain il rendit l'ame assis. Les marques du poison sortirent soudain; il n'est pas croyable l'étonnement que cela a porté en ce pays là. Je pars dès l'aube du jour pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois bien en chemin d'avoir bien de la peine; priez Dieu hardiment pour moi; si j'en échappe, il faudra bien que ce soit lui qui me gardait, dont je suis peut-être plus près que je ne pense; je vous demeurerai fidèle

Voyez la lettre suivante.

plus méchant & plus cruel que tous les historiens ne le dépeignent; ce qui n'est pas extraordinaire dans un chef de parti. La lettre est de 1587.

(1) Mars 1558.

Digitized by Google

CH. CLXXIV. *esclave. Bon soir, mon ame, je vous baise un million de fois les mains.*

III LETTRE (1).

Il m'arriva hier, l'un à midi, l'autre au soir, deux couriers de St. Jean; le premier nous dit, comme Belcastel *, page de madame la princesse, & son valet de chambre, s'en étaient fuis soudain, après avoir cru mort leur maître, avaient trouvé deux chevaux valant deux cents écus, à une hôtellerie du fauxbourg que l'on y tenait il y avait quinze jours; & avaient chacun une malette pleine d'argent : enquis l'hôte, dit que c'était un nommé* Brillant (2) *qui lui avait baillé les chevaux, & lui allait dire tous les jours qu'ils fussent bien traités, que s'il baille aux autres chevaux quatre mesures d'avoine, qu'il leur en baille huit, qu'il payerait aussi le double. Ce* (3) Brillant *est un homme que Mad. la princesse a mis dans la maison, & lui faisait tout gouverner. Il fut soudain pris, confesse avoir baillé mille écus au page, & lui avoir achepter ses chevaux par le commandement de sa maitresse pour aller en Italie. Le second confirme, & dit de plus, qu'on avait fait écrire par ce* Brillant *au valet de chambre, qu'on savait être à Poitiers, par où il lui mandait être à deux cents pas de la porte, qu'il voulait parler à lui. L'autre sortit soudain, l'embuscade qui était là le prit, & fut mené à St Jean. Il n'avait été encore oui, mais disait-il à ceux qui le menaient, Ah! Que madame est méchante! Que l'on prenne son tailleur, je dirai tout sans géner, ce qui fut fait.*

Voilà ce qu'on a fait jusqu'à cette heure; je ne me trompe guères en mes jugemens; c'est une dangereuse bête qu'une mau-

(1) Celle-ci est du mois de Mars 1588.

(2) *Brillant* contrôleur de la maison du prince de *Condé*, est mal à propos nommé *Brilland* par les historiens.

(3) Il fut écartelé à St Jean d'Angeli sans appel par sentence du prévôt, & par cette même sentence la princesse de *Condé* fut condamnée à garder la prison jusqu'après son accouchement. Elle accoucha au mois

vaise femme. Tous ces empoisoneurs sont tous papistes; *voilà les instructions de la dame. J'ai découvert un tueur pour moi,* (1) DIEU *m'en gardera, & je vous en manderai bientôt davantage. Les gouverneurs & les capitaines de Taillebourg ont envoyé deux soldats, & écrit qu'il n'ouvriraient leur place qu'à moi, de quoi je suis fort aise. Les ennemis les pressent, & ils sont si empressés à la vérification de ce fait, qu'ils ne leur donnent nul empêchement; ils ne laissent sortir homme vivant de St. Jean que ceux qu'ils m'envoyent. Mr. de la* Trimouille *y est lui vingtième seulement. L'on m'écrit que si je tardais beaucoup, il y pourrait avoir beaucoup de mal, & grand; cela me fait hâter, de façon que je prendrai vingt maîtres & moi, irai jour & nuit pour être de retour à Ste Foi à l'assemblée. Mon ame, je me porte assez bien de corps, mais fort affligé de l'esprit; aimez-moi, & me le faites paraître, ce me sera une grande consolation; pour moi je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée: sur cette vérité, je vous baise un million de fois les mains.*

Daymer ce 13 Mars.

Ch. CLXXIV.

IV LETTRE.

J'arrivai hier au soir au lieu de Pons où il m'arriva des nouvelles de St Jean par où les soupçons croisent du côté que les avis peu juger. Je verrai tout demain; j'appréhende fort la vue des fidèles serviteurs de la maison, car c'est à la vérité le plus extrême deuil qui se soit jamais vû. Les prêcheurs romains prêchent tout haut dans les villes d'ici à l'entour, qu'il n'y en a plus qu'une à voir, canonisent ce bel acte & celui qui l'a fait, admonestent tout bon catholique de prendre exemple à une si chrétienne entreprise,

d'Août de *Henri de Condé*, premier prince du sang. Elle appela à la cour des pairs; mais elle resta prisonnière sous la garde de *sainte Même* dans Angeli jusqu'en l'année 159 . *Henri IV* fit supprimer alors les procédures.

(1) C'est à Nérac qu'on découvrit un assassin Lorrain de nation, envoyé par les prêtres de la ligue. On attenta plus de cinquante fois sur la vie de ce grand & bon prince. *Tantum religio potuit suadere malorum!*

C H. CLXXIV.

& vous êtes de cette religion! Certes, mon cœur, c'est un beau sujet, & notre misère pour faire paraître votre piété, & votre vertu; n'attendez pas à une autre fois à jetter ce froc aux orties; mais je vous dis vrai. Les querelles de Mr. d'Epernon *avec le maréchal* d'Aumont & Grillon, *troublent fort la cour d'où je saurai tous les jours des nouvelles, & vous les manderai. L'homme de qui vous a parlé* Briquesière *m'a fait de méchans tours, que j'ai sû & avéré depuis deux jours. Je finis là, allant monter à cheval; je te baise, ma chère maitresse, un million de fois les mains. Ce 17 Mars.*

V LETTRE.

Dieu sait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains; certes mon cœur, j'en suis au grabat. Vous trouverez étrange (& direz que je me suis point trompé) ce que Liceran *vous dira. Le diable est déchainé, je suis à plaindre, & est merveille si je ne succombe sous le faix. Si je n'étais huguenot je me ferais Turc. Ah les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle, je ne puis faillir d'être bientôt fol ou habile-homme; cette année sera ma pierre de touche; c'est un mal bien douloureux que le domestique. Toutes les gehennes que peuvent recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien, je dis toute ensemble. Plaignez-moi, mon ame, & ne portez point votre espèce de tourmens, c'est celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi, & vais à Clérac, je retiendrai votre précepte de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer de résolution que j'ai d'être éternellement à vous, non toujours esclave, mais bien forçaire. Mon tout, aimez-moi; votre bonne grace est l'appui de mon esprit au choc de mon affliction ne me refusez ce soutien. Bon soir, mon ame, je te baise les pieds un million de fois.*

De Nérac ce 8 Mars à minuit.

Digitized by Google

VI. LETTRE.

Ne vous manderé jamais que prises de villes & forts ? En huit jours se sont rendus à moi, saint Mexant & Maillesaye, & espérez devant la fin de ce mois que vous oyerez parler de moi (1). *Le roi triomphe, il a fait garoter en prison le cardinal de* Guise, *puis montre sur la place vingt-quatre heures le président de* Neuilly, *& le prévôt des marchands pendu, & le secrétaire de Mr. de* Guise *& trois autres. La reine sa mère lui dit, Mon fils, octroyez-moi une requête que je vous veux faire; selon ce que sera madame; c'est que me donniez Mr. de* Némours, *& le prince de* Guise; *ils sont jeunes, ils vous feront un jour service. Je le veux bien, dit-il, madame, je vous donne les corps & en retiendrai les lettres. Il a envoyé à Lyon pour attraper le duc de* Mayenne, *l'on ne sait ce qu'il en est réussi; l'on se bat à Orléans; & encore plus près d'ici à Poitiers, d'où je ne serai demain qu'à sept lieues. Si le roi le voulait, je les mettrais d'accord; je vous plains s'il fait tel temps où vous êtes, qu'ici, car il y a dix jours qu'il ne dégèle point. Je n'attends que l'heure d'ouir dire que l'on aura envoyé étrangler la reine de* Navarre : (2) *cela avec la mort de sa mère me ferait bien chanter les cantiques de* Siméon.

Ch. CLXXIV.

(1) Cette lettre doit être écrite trois ou quatre jours après l'assassinat du duc de *Guise*; mais on le trompa sur l'exécution prétendue du président *Neuilli* & de la *Chapelle-Marteau*. *Henri III* les tint en prison; ils méritaient d'être pendus, mais ils ne le furent pas. Il ne faut pas toujours croire ce que les rois écrivent; ils ont souvent de mauvaises nouvelles. Cette erreur fut probablement corrigée dans les lettres qui suivirent, & que nous n'avons point. Ce *Neuilli* & ce *Marteau* étaient des ligueurs outrés, qui avaient massacré beaucoup de réformés & de catholiques attachés au roi dans la journée de *St. Barthelemi*. *Rose* évêque de Senlis, ce ligueur furieux, séduisit la fille du président *Neuilli*, & lui fit un enfant. Jamais on ne vit plus de cruautés & de débauches.

(2) C'est de sa femme dont il parle; elle était liée avec les *Guises*, & la reine *Catherine* sa mère était alors malade à la mort.

CH. CLXXIV. *C'est une lettre trop longue pour homme de guerre. Bon soir, mon ame, je te baise un million de fois; aimez-moi comme vous en avez sujet: c'est le premier de l'an, le pauvre* Caramburu *est borgne, &* Fleurimont *s'en va mourir.*

VII. LETTRE.

Mon ame, je vous écris de Blois, (1) où il y a cinq mois que l'on me condamnait comme hérétique, & indigne de succéder à la couronne, & j'en suis à cette heure le principal pilier. Voyez les œuvres de Dieu *envers ceux qui se sont fiés en lui, car il y avait rien qui eut tant d'apparence de force qu'un arrêt des états; cependant j'en appellais devant celui qui peut tout; (ainsi font bien d'autres:) qui a revu le procès, & cassé les arrêts des hommes, m'a remis en mon droit, & crois que ce sera aux dépens de mes ennemis; tant mieux pour vous; ceux qui se fient en* Dieu *il les conserve & ne sont jamais confus; voilà à quoi vous devriez songer. Je me porte très-bien,* Dieu *merci, vous jurant avec vérité que je n'aime, ni honore rien au monde comme vous, il n'y a rien qui n'y paraisse, & vous garderai fidélité jusqu'au tombeau. Je m'en vais à Boisjeancy, où je crois que vous oyerez bientôt parler de moi, je n'en doute point: d'une autre façon, je fais état de faire venir ma sœur bientôt, résolvez-vous de venir avec elle. Le roi m'a parlé de la dame d'Auvergne; je crois que je lui ferai faire un mauvais saut. Bon jour, mon cœur, je te baise un million de fois, ce 18 Mai, celui qui est lié avec vous d'un lien indissoluble.*

(1) C'est sûrement sur la fin d'Avril 1589. Il était alors à Blois avec *Henri III.*

VIII. LETTRE.

Vous entendrez de ce porteur l'heureux succès que Dieu nous a donné au plus furieux combat (1) *qui se soit donné de cette guerre : il vous dira aussi comme Mrs. de* Longueville, *de la* Noue *& autres ont triomphé près de Paris. Si le roi use de diligence comme j'espère, nous verrons bientôt le clocher notre-dame de Paris. Je vous écrivis il n'y a que deux jours par* Petit-Jean. Dieu *veuille que cette semaine nous fassions encore quelques choses d'aussi signalé que l'autre. Mon cœur, aimez-moi toujours comme vôtre, car je vous aime comme mienne : sur cette vérité je vous baise les mains. Adieu, mon ame.* CH. CLXXIV.

C'est le 20 Mai de Boisjeancy.

IX. LETTRE.

Renvoyez-moi Briquesière, *& il s'en retournera avec tout ce qu'il vous faut, hormis moi. Je suis très-fâché, affligé de la perte de mon petit, qui mourut hier, à votre avis ce que serait d'un légitime !* (2) *Il commençait à parler. Je ne sais si c'est par acquit que vous m'avez écrit pour Doisil, c'est pourquoi je fais la réponse que vous verrez sur votre lettre, par celui que je désire qu'il vienne, mandez-m'en votre volonté. Les ennemis sont devant Montégu, où ils seront bien mouillés ; car il n'y a couvert à demi lieue autour. L'assemblée sera achevée dans douze jours. Il m'arriva hier force nouvelles de Blois ; je vous envoye un extrait des plus véritables : tout à cet heure me vient d'arriver un homme de Montégu ; ils ont fait une très belle sortie, & tué force ennemis, je mande toutes mes troupes, & espère, si la dite place peut tenir quinze jours, y faire quelques bons coups. Ce que je vous*

(1) Ce combat est celui du 18 Mai 1589 où le comte de *Châtillon* défit les ligueurs dans une mêlée très-acharnée.

(2) C'était un fils qu'il avait eu de *Corisande.*

CH. CLXXIV. *ai mandé ne vouloir mal à personne, est requis pour votre contentement & le mien; je parle à cette heure à vous-même étant mienne. Mon ame, j'ai un ennui étrange de vous voir. Il y a ici un homme qui porte des lettres à ma sœur du roi d'Ecosse; il presse plus que jamais du mariage; il s'offre à me venir servir avec six mille hommes à ses dépends,* (1) *& venir lui-même offrir son service; il s'en va infailliblement roi d'Angleterre; préparez ma sœur de loin à lui vouloir du bien, lui remontrant l'état auquel nous sommes, la grandeur de ce prince avec sa vertu; je ne lui en écris point, ne lui en parlez que comme discourant, qu'il est temps de la marier, & qu'il n'y a parti que celui-là, car de nos parens, c'est pitié. Adieu, mon cœur, je te baise cent millions de fois ce d*[r]*. Décembre.*

(1) Voilà une anecdote bien singulière, & que tous les historiens ont ignorée : cela veut dire qu'il serait un jour roi d'Angleterre, parce que la reine *Elizabeth* n'avait point d'enfans. C'était ce même roi qu'*Henri IV* appela toujours depuis *maître Jacques*. Cette lettre doit être de 1588.

CHAPITRE CENT SOIXANTE ET QUINZIEME.

De la France sous LOUIS XIII *jusqu'au ministère du cardinal de* Richelieu. *Etats-généraux tenus en France. Administration malheureuse. Le maréchal* d'Ancre *assassiné; sa femme condamnée à être brûlée. Ministère du duc de* Luines. *Guerres civiles. Comment le cardinal de* Richelieu *entra au conseil.*

ON vit après la mort de *Henri IV* combien la puissance, la considération, les mœurs, l'esprit d'une nation dépendent souvent d'un seul homme. Il tenait par une administration douce & forte tous les ordres de l'état réunis, toutes les factions assoupies, les deux religions dans la paix, les peuples dans l'abondance. La balance de l'Europe était dans sa main par ses alliances, par ses trésors, & par ses armes. Tous ces avantages sont perdus dès la première année de la régence de sa veuve *Marie de Médicis*. Le duc d'*Epernon*, cet orgueilleux mignon de *Henri III*, ennemi secret de *Henri IV*, déclaré ouvertement contres ses ministres, va au parlement le jour même que *Henri* est assassiné. D'*Epernon* était colonel-général de l'infanterie; le régiment des gardes était à ses ordres: il entre en mettant la main sur la garde de son épée, & force le parlement à se donner le droit de disposer de la régence, droit qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux états-généraux. Les lois de toutes les nations ont toujours voulu que ceux qui nomment au trône, quand il est vacant, nomment à la régence. Faire un roi, est le premiers des droits; faire un régent est le second, & suppose le premier. Le parlement de Paris jugea la cause du trône, & décida du pouvoir suprême, pour avoir été menacé par le duc d'*Epernon*, & parce qu'on n'avait pas eu le temps d'assembler les trois ordres de l'état.

CH. CLXXV. *Le parlement de Paris forcé par le duc d'Epernon à donner la régence à Marie de Médicis.*

1660. 14 Mai.

Il déclara par un arrêt *Marie de Médicis* seule régente. La reine vint le lendemain faire confirmer cet arrêt en présence

Digitized by Google

CH. CLXXV. de son fils ; & le chancelier de *Silleri*, dans cette cérémonie qu'on appelle *lit de justice*, prit l'avis des présidens avant de prendre celui des pairs, & même des princes du sang, qui prétendaient partager la régence.

Vous voyez par-là, & vous avez souvent remarqué, comment les droits & les usages s'établissent, & comment ce qui a été fait une fois solemnellement contre les regles anciennes, devient une regle pour l'avenir, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion l'abolisse.

Nouvelles mesures.

Marie de Médicis régente, & non maitresse du royaume, dépense en profusions pour s'acquérir des créatures, tout ce que *Henri le grand* avait amassé pour rendre sa nation puissante. Les troupes à la tête desquelles il allait combattre, sont pour la plupart licentiées ; les princes dont il était l'appui sont abandonnés. Le duc de Savoye *Charles-Emmanuel*, nouvel allié de *Henri IV*, est obligé de demander pardon à *Philippe III* roi d'Espagne, d'avoir fait un traité avec le roi de France ; il envoie son fils à Madrid implorer la clémence de la cour espagnole, & s'humilier comme un sujet au nom de son père. Les princes d'Allemagne que *Henri* avait protégés avec une armée de quarante mille hommes, ne sont que faiblement secourus. L'état perd toute sa considération au dehors ; il est troublé au dedans. Les princes du sang & les grands seigneurs, remplissent la France de factions, ainsi que du temps de *François II*, de *Charles IX*, de *Henri III*, & depuis dans la minorité de *Louis XIV*.

1610.

1614. Etats-généraux.

On assemble enfin dans Paris les derniers états-généraux qu'on ait tenus en France. Le parlement de Paris ne put y avoir séance. Ses députés avaient assisté à la grande assemblée des notables tenue à Rouen en 1594. Mais ce n'était point là une convocation d'états-généraux ; les intendans des finances, les trésoriers y avaient pris séance comme les magistrats.

L'université veut y assister.

L'université de Paris somma juridiquement la chambre du clergé de la recevoir comme membre des états ; c'était, disait-elle, son ancien privilége ; mais l'université avait perdu ses priviléges, avec sa considération, à mesure que les esprits étaient devenus plus déliés, sans être plus éclairés. Ces états assemblés à la hâte n'avaient point de dépôts des lois & des

Digitized by Google

usages comme le parlement d'Angleterre, & comme les diètes de l'Empire : ils ne faisaient point partie de la législation suprême ; cependant ils auraient voulu être législateurs ; c'est à quoi aspire nécessairement un corps qui représente une nation : il se forme de l'ambition secrete de chaque particulier une ambition générale. CH. CLXXV.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces états, c'est que le clergé demanda inutilement que le concile de Trente fût reçu en France, & que le tiers-état demanda non moins vainement la publication de la loi, *qu'aucune puissance ni temporelle ni spirituelle n'a droit de disposer du royaume, & de dispenser les sujets de leur serment de fidélité ; & que l'opinion qu'il soit loisible de tuer les rois, est impie & détestable.*

C'était sur-tout ce même tiers-état de Paris qui demandait cette loi, après avoir voulu déposer *Henri III*, & après avoir souffert les extrêmités de la famine, plutôt que de reconnaître *Henri IV*. Mais les factions de la ligue étant éteintes, le tiers-état qui compose le fonds de la nation, & qui ne peut avoir d'intérêt particulier, aimait le trône, & haïssait les prétentions de la cour de Rome. Le cardinal *du Perron* oublia dans cette occasion ce qu'il devait au sang de *Henri IV*, & ne se souvint que de l'église. Il s'opposa fortement à la loi proposée, & s'emporta jusqu'à dire *qu'il serait obligé d'excommunier ceux qui s'obstineraient à soutenir que l'église n'a pas le pouvoir de déposséder les rois* : il ajouta que la puissance du pape était *pleine, plénissime, directe au spirituel & indirecte au temporel.* La chambre du clergé gouvernée par le cardinal *du Peron*, persuada la chambre de la noblesse de s'unir avec elle. Le corps de la noblesse avait toujours été jaloux du clergé ; mais il affectait de ne pas penser comme le tiers-état. Il s'agissait de savoir si les puissances *spirituelles & temporelles* pouvaient disposer du trône. Le corps des nobles assemblé se regardait au fonds, & sans se le dire, comme une puissance temporelle. Le cardinal leur disait, *Si un roi voulait forcer ses sujes à se faire ariens ou mahométans, il faudrait le déposer.* Un tel discours était bien déraisonnable ; car il y a eu une foule d'empereurs & de rois ariens, & on n'en a déposé aucun pour cette raison. Cette supposition, toute

Singulière dispute.

Digitized by Google

CH. CLXXV. chimérique qu'elle était, persuadait les députés de la noblesse, qu'il y avait des cas où les premiers de la nation pouvaient détrôner leur souverain; & ce droit, quoiqu'éloigné était si flatteur pour l'amour-propre, que la noblesse voulait le partager avec le clergé. La chambre ecclésiastique signifia à celle du tiers-état, qu'à la vérité il n'était jamais permis de tuer son roi, mais elle tint ferme sur le reste.

Au milieu de cette étrange dispute, le parlement rendit un arrêt, qui déclarait *l'indépendance absolue du trône, loi fondamentale du royaume.*

C'était sans doute l'intérêt de la cour de soutenir la demande du tiers-état, & l'arrêt du parlement, après tant de troubles qui avaient mis le trône en danger sous les regnes précédens. La cour cependant céda au cardinal *du Perron*, au clergé, & sur-tout à Rome qu'on ménageait: elle étouffa elle-même une opinion, sur laquelle sa sûreté était établie; c'est qu'au fonds elle pensait alors que cette vérité ne serait jamais réellement combattue par les événemens, & qu'elle voulait finir des disputes trop délicates & trop odieuses: elle supprima même l'arrêt du parlement, sous prétexte qu'il n'avait aucun droit de rien statuer sur les délibérations des états, qu'il leur manquait de respect, & que ce n'était pas à lui à faire des lois fondamentales; ainsi elle rejetta les armes de ceux qui combattaient pour elle, comptant n'en avoir pas besoin: enfin tout le résultat de cette assemblée fut de parler de tous les abus du royaume, & de n'en pouvoir réformer un seul.

Concini. La France resta dans la confusion, gouvernée par le Florentin *Concini*, devenu maréchal de France sans avoir jamais tiré l'épée, & premier ministre sans connaître les lois du royaume. C'était assez qu'il fût étranger, pour que les princes eussent sujet de se plaindre.

Henri prince de Condé. *Marie de Médicis* était bien malheureuse; car elle ne pouvait partager son autorité avec le prince de *Condé*, chef des mécontens, sans la perdre, ni la confier à *Concini* sans indisposer tout le royaume. Le prince de *Condé Henri* père du grand *Condé*, & fils de celui qui avait gagné la bataille de Coutras avec *Henri IV*, se met à la tête d'un parti, & prend les armes

Digitized by Google

armes. La cour conclut avec lui une paix simulée, & le fait mettre à la Bastille. CH. CLXXV. 1616.

Ce fut le sort de son père, de son grand-père, & de son fils. Sa prison augmenta le nombre des mécontens. Les *Guises*, autrefois ennemis si implacables des *Condés*, se joignent à présent avec eux. Le duc de *Vendôme* fils de *Henri IV*, le duc de *Nevers* de la maison de *Gonzague*; le maréchal de Bouillon, tous les seigneurs mécontens se cantonnent dans les provinces; ils protestent qu'ils servent leur roi, & qu'ils ne font la guerre qu'au premier ministre. *Troubles civils.*

Concini, maréchal d'*Ancre*, assuré de la faveur de la reine, les bravait tous. Il leva sept mille hommes à ses dépens, pour maintenir l'autorité royale, ou plutôt la sienne; & ce fut ce qui le perdit. Il est vrai qu'il levait ces troupes avec une commission du roi; mais c'était un des grands malheurs de l'état, qu'un étranger qui était venu en France sans aucun bien, eût de quoi assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles *Henri IV* avait reconquis son royaume. Presque toute la France soulevée contre lui ne put le faire tomber; & un jeune homme dont il ne se défiait pas, & qui était étranger comme lui, causa sa ruine, & tous les malheurs de *Marie de Médicis*.

Charles-Albert de Luines, né dans le comtat d'Avignon, admis avec ses deux frères parmi les gentilshommes ordinaires du roi attachés à son éducation, s'était introduit dans la familiarité du jeune monarque, en dressant des pigrièches à prendre des moineaux. On ne s'attendait pas que ces amusemens d'enfance dussent finir par une révolution sanglante. Le maréchal d'*Ancre* lui avait fait donner le gouvernement d'Amboise, & croyait l'avoir mis dans sa dépendance: ce jeune homme conçut le dessein de faire tuer son bienfaiteur, d'exiler la reine, & de gouverner; & il en vint à bout sans aucun obstacle. Il persuade bientôt au roi qu'il est capable de régner par lui-même, quoiqu'il n'ait que seize ans & demi; il lui dit que la reine sa mère & *Concini* le tiennent en tutelle. Le jeune roi, à qui on avait donné dans son enfance le surnom de *juste*, consent à l'assassinat de son premier ministre. Le marquis de *Vitri* capitaines des gardes, *Du Hallier* son frère, *Persan*, & d'autres le tuent à coups de pistolet dans *Concini maréchal d'Ancre, assassiné au louvre.* 1617.

CH. CLXXV. la cour même du louvre. On crie, *Vive le roi*, comme si on avait gagné une bataille. *Louis XIII* se met à la fenêtre & dit, *Je suis maintenant roi.* On ôte à la reine-mère ses gardes : on les désarme ; on la tient en prison dans son appartement : elle est enfin exilée à Blois. La place de maréchal de France qu'avait *Concini* est donnée à *Vitri* qui l'avait tué. La reine avait récompensé du même honneur *Thémines*, pour avoir arrêté le prince de *Condé* : aussi le maréchal duc de *Bouillon* disait, qu'il rougissait d'être maréchal, depuis que cette dignité était la récompense du métier de sergent & de celui d'assassin.

Le cœur de Concini, grillé & mangé.

La populace toujours extrême, toujours barbare quand on lui lâche la bride, va déterrer le corps de *Concini* inhumé à St. Germain-l'Auxerrois, le traîne dans les rues, lui arrache le cœur ; & il se trouva des hommes assez brutaux pour le griller publiquement sur des charbons & pour le manger. Son corps fut enfin pendu par le peuple à une potence. Il y avait dans la nation une esprit de férocité, que les belles années de *Henri IV* & le goût des arts apporté par *Marie de Médicis*, avaient adouci quelque temps, mais qui à la moindre occasion reparaissait dans toute sa force. Le peuple ne traitait ainsi les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, que parce qu'il était étranger, & qu'il avait été puissant.

L'histoire du célèbre *Nani*, les mémoires du maréchal d'*Estrées*, du comte de *Brienne*, rendent justice au mérite de *Concini*, & à son innocence ; témoignages qui servent au moins à éclairer les vivans, s'ils ne peuvent rien pour ceux qui sont morts injustement d'une manière si cruelle.

Sa femme condamnée : cinq conseillers refusent d'assister au jugement.

Cet emportement de haine n'était pas seulement dans le peuple ; une commission est envoyée au parlement pour condamner le maréchal après sa mort, pour juger sa femme *Eléonor Galigaï*, & pour couvrir par une cruauté juridique l'opprobre de l'assassinat. Cinq conseillers du parlement refusèrent d'assister à ce jugement ; mais il n'y eut que cinq hommes sages & justes.

Jamais procédure ne fut plus éloignée de l'équité, ni plus déshonorante pour la raison. Il n'y avait rien à reprocher à la maréchale ; elle avait été favorite de la reine, c'était-là

tout son crime : on l'accusa d'être forcière ; on prit des *Agnus Dei* qu'elle portait pour des talismans. Le conseiller *Courtin* lui demanda de quel charme elle s'était servie pour ensorceler la reine ? *Galigaï* indignée contre le conseiller, & un peu mécontente de *Marie de Médicis*, répondit : *Mon sortilége a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits faibles*. Cette réponse ne la sauva pas ; quelques juges eurent assez de lumière & d'équité pour ne pas opiner à la mort : mais le reste entraîné par le préjugé public, par l'ignorance, & plus encore par ceux qui voulaient recueillir les dépouilles de ces infortunés, condamnèrent à la fois le mari déja mort, & la femme comme convaincus de sortilége, de judaïsme, & de malversations. La maréchale fut brûlée, & le favori *Luines* eut la confiscation. CH. CLXXV *Bi... cor... et.*

C'est cette infortunée *Galigai* qui avait été le premier mobile de la fortune du cardinal de *Richelieu* lorsqu'il était jeune encore, & qu'il s'appelait *l'Abbé du Chillon* : elle lui avait procuré l'évêché de Luçon, & l'avait enfin fait secrétaire d'état en 1616. Il fut enveloppé dans la disgrace de ses protecteurs ; & celui qui depuis en exila tant d'autres du haut du trône, où il s'assit près de son maître, fut alors exilé dans un petit prieuré au fond de l'Anjou. *1617.*

Concini sans être guerrier avait été maréchel de France ; *Luines* fut quatre ans après connétable, étant à peine officier. Une telle administration inspira peu de respect ; il n'y eut plus que des factions dans les grands & dans le peuple, & on osa tout entreprendre.

Le duc d'*Epernon*, qui avait fait donner la régence à la reine, alla la tirer du château de Blois où elle était reléguée, & la mena dans ses terres à Angoulême, comme un souverain qui secourait son alliée. *La reine-mère tirée de prison par le duc d'Epernon. 1619.*

C'était-là manifestement un crime de lèze-majesté, mais un crime approuvé de tout le royaume, & qui ne donnait au duc d'*Epernon* que de la gloire. On avait haï *Marie de Médicis* toute-puissante, on l'aimait malheureuse. Personne n'avait murmuré dans le royaume quand *Louis XIII* avait emprisonné sa mère au louvre, quand il l'avait reléguée sans aucune raison ; & alors on regardait comme un attentat l'effort

CH. CLXIV. qu'il voulait faire pour ôter sa mère à un rébelle. On craignait tellement la violence des conseils de *Luines*, & les cruautés de la faiblesse du roi, que son propre confesseur, le jésuite *Arnoux*, en prêchant devant lui avant l'accommodement, prononça ces paroles remarquables; *On ne doit pas croire qu'un prince religieux tire l'épée pour verser le sang dont il est formé: vous ne permettrez pas, sire, que j'aye avancé un mensonge dans la chaire de vérité. Je vous conjure, par les entrailles de* JESUS-CHRIST *de ne point écouter les conseils violens, & de ne pas donner ce scandale à toute la chrétienté.*

Sermon remarquable.

C'était une nouvelle preuve de la faiblesse du gouvernement, qu'on osât parler ainsi en chaire. Le père *Arnoux* ne se serait pas exprimé autrement. Si le roi avait condamné sa mère à la mort. A peine *Louis XIII* avait-il alors une armée contre le duc d'*Epernon*. C'était prêcher publiquement contre le secret de l'état, c'était parler de la part de DIEU contre le duc de *Luines*. Ou ce confesseur avait une liberté héroïque & indiscrète, ou il était gagné par *de Marie Médicis*. Quel que fût son motif, ce discours public montre qu'il y avait alors de la hardiesse, même dans les esprits qui ne semblent faits que pour la souplesse. Le connétable fit quelques années après renvoyer le confesseur,

Intrigues. 1519. Cependant le roi, loin de s'emporter aux violences qu'on semblait craindre, rechercha sa mère, & traita avec le duc d'*Epernon* de couronne à couronne. Il n'osa pas même dans sa déclaration dire que d'*Epernon* l'avait offensé.

Guerre civile. A peine le traité de réconciliation fut-il signé, qu'il fut rompu; c'était-là l'esprit du temps. De nouveaux partisans de *Marie* armèrent, & c'était toujours contre le duc de *Luines*, comme auparavant contre le maréchal d'*Ancre*, & jamais contre le roi. Tout favori trainait alors après lui la guerre civile. *Louis XIII* & sa mère se firent en effet la guerre. *Marie de Médicis* était en Anjou à la tête d'une petite armée contre son fils; on se battit au pont de Cé; & l'état en était au point de sa ruine.

1620. Cette confusion fit la fortune du célèbre *Richelieu*. Il était sur-intendant de la maison de la *reine-mère*, & avait supplanté tous les confidens de cette princesse, comme il l'em-

porta depuis sur tous les ministres du roi. La souplesse & la hardiesse de son génie devaient par-tout lui donner la première place ou le perdre. Il menagea l'accommodement de la mère & du fils. La nomination au cardinalat, que la reine demanda pour lui, & qu'elle obtint difficilement, fut la récompense de ce service. Le duc d'*Epernon* fut le premier à poser les armes, & ne demanda rien: tous les autres se faisaient payer par le roi, pour lui avoir fait la guerre. CH. CLXXV.

La reine & le roi son fils se virent à Brissac, & s'embrassèrent en versant des larmes, pour se brouiller ensuite plus que jamais. Tant de faiblesse, tant d'intrigues & de divisions à la cour, portaient l'anarchie dans le royaume. Tous les vices intérieurs de l'état qui l'attaquaient depuis long-temps, augmentèrent, & tous ceux que *Henri IV* avait extirpés, renâquirent.

L'église souffrait beaucoup, & était encore plus déréglée. *Eglise.* L'intérêt de *Henri IV* n'avait pas été de la réformer; la piété de *Louis XIII* peu éclairée laissa subsister le désordre; la regle & la décence n'ont été introduites que par *Louis XIV*. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des laïcs, qui les faisaient desservir par de pauvres prêtres à qui on donnait des gages. Tous les princes du sang possédaient les riches abbayes. Plus d'un bien de l'église était regardé comme un bien de famille. On stipulait une abbaye pour la dot d'une fille; & un colonel remontait son régiment avec le revenu d'un prieuré. Les ecclésiastiques de cour portaient souvent l'épée; & parmi les duels & les combats particuliers qui désolaient la France, on en comptait beaucoup où des gens d'église avaient eu part, depuis le cardinal de *Guise*, qui tira l'épée contre le duc de *Nevers Gonzague* en 1617, jusqu'à l'abbé depuis cardinal de *Retz*, qui se battait souvent en sollicitant l'archevêché de Paris.

Les esprits demeuraient en général grossiers & sans culture. *Mœurs.* Les génies des *Malherbes* & des *Racans* n'étaient qu'une lumière naissante qui ne se répandait pas dans la nation. Une pédanterie sauvage compagne de cette ignorance qui passait pour science, aigrissait les mœurs de tous les corps destinés à enseigner la jeunesse, & même de la magistrature. On a de

CH. CLXXV. la peine à croire que le parlement de Paris en 1661 défendit sous peine de mort de rien enseigner de contraire à *Aristote* & aux anciens auteurs, & qu'on bannit de Paris un nommé *de Clave* & ses associés, pour avoir voulu soutenir des theses contre les principes d'*Aristote* sur le nombre des élémens & sur la matière & la forme.

Malgré ces mœurs sévères, & malgré ces rigueurs, la justice était vénale dans presque tous les tribunaux des provinces. *Henri IV* l'avait avoué au parlement de Paris, qui se distingua toujours autant par une probité incorruptible que par un esprit de résistance aux volontés des ministres & aux édits pécuniaires.

Désordre de l'état. *Je sais*, leur disait-il, *que vous ne vendez point la justice, mais dans d'autres parlemens il faut souvent soutenir son droit par beaucoup d'argent : je m'en souviens, & j'ai boursillé moi même.*

La noblesse cantonnée dans ses châteaux, ou montant à cheval pour aller servir un gouverneur de province, ou se rangeant auprès des princes qui troublaient l'état, opprimait les cultivateurs. Les villes étaient sans police, les chemins impraticables, & infestés de brigands. Les registres du parlement font foi que le guet qui veille à la sûreté de Paris, consistait alors en quarante-cinq hommes qui ne faisaient aucun service. Ces déréglemens que *Henri IV* ne put réformer; n'étaient pas de ces maladies du corps politique qui peuvent le détruire : les maladies véritablement dangereuses étaient le dérangement des finances, la dissipation des trésors amassés par *Henri IV*, la nécessité de mettre pendant la paix des impôts que *Henri* avait épargnés à son peuple, lorsqu'il se préparait à la guerre la plus importante ; les levées tyranniques de ces impôts, qui n'enrichissaient que des traitans ; les fortunes odieuses de ces traitans, que le duc de *Sulli* avait éloignés, & qui sous les ministères suivans s'engraissèrent du sang du peuple.

Beaucoup de seigneurs devenus puissans & dangereux. A ces vices qui faisaient languir le corps politique, se joignaient ceux qui lui donnaient souvent de violentes secousses. Les gouverneurs des provinces, qui n'étaient que les lieutenans de *Henri IV*, voulaient être indépendans de *Louis XIII*. Leurs droits, ou leurs usurpations, étaient immenses : ils donnaient toutes les places ; les gentilshommes pauvres s'attachaient à eux, très-peu au roi, & encore moins à l'état. Chaque

Digitized by Google

gouverneur de province tirait de fon gouvernement de quoi pouvoir entretenir des troupes, au lieu de la garde que *Henri IV* leur avait ôtée. La Guienne valait au duc d'*Epernon* un million de livres qui répondent à près de deux millions d'aujourd'hui, & même à près de quatre, si on considère l'enchériſſement de toutes les denrées.

Nous venons de voir ce ſujet protéger la reine-mère, faire la guerre au roi, en recevoir la paix avec hauteur. Le maréchal de *Leſdiguières* avait trois ans auparavant, en 1616, ſignalé la grandeur & la faibleſſe du trône d'une manière glorieuſe. On l'avait vû lever une véritable armée à ſes dépens, ou plutôt à ceux du Dauphiné, province dont il n'était pas même gouverneur, mais ſimplement lieutenant général; mener cette armée dans les Alpes malgré les défenſes poſitives & réitérées de la cour, ſecourir contre les Eſpagnols le duc de Savoye que cette cour abandonnait, & revenir triomphant. La France alors était remplie de ſeigneurs puiſſans comme du temps de *Henri III*, & n'en était que plus faible.

Il n'eſt pas étonnant que la France manquât alors la plus heureuſe occaſion qui ſe fût préſentée depuis le temps de *Charles-Quint*, de mettre des bornes à la puiſſance de la maiſon d'*Autriche*, en ſecourant l'électeur Palatin élu roi de Bohême, en tenant la balance de l'Allemagne ſuivant le plan de *Henri IV*, auquel ſe conformèrent depuis les cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*. La cour avait conçu trop d'ombrage des réformés de France, pour protéger les proteſtans d'Allemagne. Elle craignait que les huguenots fiſſent en France ce que les proteſtans faiſaient dans l'Empire. Mais ſi le gouvernement avait été ferme & puiſſant comme ſous *Henri IV*, dans les dernières années de *Richelieu* & ſous *Louis XIV*, il eût aidé les proteſtans d'Allemagne, & contenu ceux de France. Le miniſtère de *Luines* n'avait pas ces grandes vues; & quand même il eût pû les concevoir, il n'aurait pû les remplir; il eût fallu une autorité reſpectée, des finances en bon ordre, de grandes armées, & tout cela manquait.

Les diviſions de la cour ſous un roi qui voulait être maître, & qui ſe donnait toujours un maître, répandaient l'eſprit de ſédition dans toutes les villes. Il était impoſſible que ce feu

Digitized by Google

CH. CLXXV.

ne ſe communiquât pas tôt ou tard aux réformés de France. C'était ce que la cour craignait ; & ſa faibleſſe avait produit cette crainte ; elle ſentait qu'on déſobéirait quand elle commanderait, & cependant elle voulut commander.

Calviniſtes en France forment des cercles comme dans l'empire.

Louis XIII réuniſſait alors le Béarn à la couronne par un édit ſolemnel ; cet édit reſtituait aux catholiques les égliſes dont les huguenots s'étaient emparés avant le regne de *Henri IV*, & que ce monarque leur avait conſervées. Le parti s'aſſemble à la Rochelle, au mépris de la défenſe du roi. L'amour de la liberté ſi naturel aux hommes flattait alors les réformés d'idées républicaines ; ils avaient devant les yeux l'exemple des proteſtans d'Allemagne qui les échauffait. Les provinces où ils étaient répandus en France étaient diviſées par eux en huit cercles : chaque cercle avait un général comme en Allemagne : & ces généraux étaient un maréchal de *Bouillon* un duc de *Soubiſe*, un duc de *la Trimouille*, un *Chatillon* petit-fils de l'amiral *Coligni*, enfin le maréchal de *Leſdiguières*. Le commandant général qu'ils devaient choiſir en cas de guerre devait avoir un ſceau où étaient gravés ces mots, *Pour* CHRIST *& pour le roi*, c'eſt-à-dire, contre le roi. La Rochelle était regardée comme la capitale de cette république, qui pouvait former un état dans l'état.

Le roi leur fait la guerre.

Les réformés dès-lors ſe préparèrent à la guerre. On voit qu'ils étaient aſſez puiſſans, puiſqu'ils offrirent la place de généraliſſime au maréchal de *Leſdiguières*, avec cent mille écus par mois. *Leſdiguières*, qui voulait être connétable de France, aima mieux les combattre que les commander, & quitta même bientôt après leur religion : mais il fut trompé d'abord dans ſes eſpérances à la cour. Le duc de *Luines* qui ne s'était jamais ſervi d'aucune épée, prit pour lui celle de connétable ; & *Leſdiguières* trop engagé fut obligé de ſervir ſous *Luines* contre les réformés dont il avait été l'appui juſqu'alors.

Il fallut que la cour négociât avec tous les chefs de parti pour les contenir, & avec tous les gouverneurs de province pour fournir des troupes. *Louis XIII* marche vers la Loire en Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales ; le prince de *Condé* eſt à la tête d'un corps de troupes ; le connétable de *Luines* commande l'armée royale.

On

Digitized by Google

On renouvella une ancienne formalité aujourd'hui entiérement abolie. Lorsqu'on avançait vers une ville où commandait un homme suspect, un héraut d'armes se présentait aux portes; le commandant l'écoutait chapeau bas : & le héraut criait, *A toi, Isaac, ou Jacob* tel; *le roi ton souverain seigneur & le mien, te commande de lui ouvrir & de le recevoir comme tu le dois, lui & son armée; à faute de quoi je te déclare criminel de léze-majesté au premier chef, & roturier, toi & ta postérité : tes biens seront confisqués, tes maisons rasées, & celles de tes assistans.*

CH. CLXXV.

Ancienne formalité des hérauts d'armes.

Presque toutes les villes ouvrirent leurs portes au roi, excepté St Jean d'Angeli, dont il démolit les remparts, & la petite ville de Clérac qui se rendit à discrétion. La cour enflée de ce succès fit pendre le consul de Clérac & quatre pasteurs.

Cette exécution irrita les protestans au lieu de les intimider. Pressés de tous côtés, abandonnés par le maréchal de *Lesdiguières* & par le maréchal de *Bouillon*, ils élurent pour leur général le célèbre duc *Benjamin de Rohan*, qu'on regardait comme un des plus grands capitaines de son siecle, comparable aux princes d'Orange, capable comme eux de fonder une république, plus zélé qu'eux encore pour sa religion, ou du moins paraissant l'être; homme vigilant, infatigable, ne se permettant aucun des plaisirs qui détournent des affaires, & fait pour être chef de parti; poste toujours glissant, où l'on a également à craindre ses ennemis & ses amis. Ce titre, ce rang, ces qualités de chef de parti, étaient depuis long-temps presque dans toute l'Europe l'objet & l'étude des ambitieux. Les *Guelfes* & les *Gibelins* avaient commencé en Italie. Les *Guises* & les *Coligni* établirent depuis en France une espèce d'école de cette politique, qui se perpétua jusqu'à la majorité de *Louis XIV*.

1621.

Benjamin de Rohan grand-homme.

Louis XIII était réduit à assiéger ses propres villes. On crut réussir devant Montauban comme devant Clérac; mais le connétable de *Luines* y perdit presque toute l'armée du roi sous les yeux de son maître.

Montauban était une de ces villes qui ne soutiendraient pas aujourd'hui un siége de quatre jours, ville si mal investie, que le duc de *Rohan* jetta deux fois du secours dans la place

Siége de Montauban.

Digitized by Google

CH. CLXXV. à travers des lignes des assiégans. Le marquis de *la Force*, qui commandait dans la place, se défendit mieux qu'il ne fut attaqué. C'était ce même *Jacques Nompar de la Force*, si singulièrement sauvé de la mort dans son enfance aux massacres de la *St. Barthelemi*, & que *Louis XIII* fit depuis maréchal de France. Les citoyens de Montauban, à qui l'exemple de Clérac inspirait un courage désespéré, voulaient s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre.

Carme qui prophétise.

Le connétable ne pouvant réussir par les armes temporelles, employa les spirituelles. Il fit venir un carme Espagnol, qui avait, dit-on, aidé par ses miracles l'armée catholique des Impériaux à gagner la bataille de Prague contre les protestans. Le carme nommé *Dominique* vint au camp; il bénit l'armée, distribua des *Agnus*, & dit au roi, *Vous ferez tirer quatre cents coups de canon, & au quatre centième Montauban capitulera.* Il se pouvait faire que quatre cents coups de canon bien dirigés produisissent cet effet: *Louis* les fit tirer: Montauban ne capitula point, & il fut obligé de lever le siége.

Cet affront rendit le roi moins respectable aux catholiques, & moins terrible aux huguenots. Le connétable fut odieux à tout le monde. Il mena le roi se venger de la disgrace de Montauban sur une petite ville de Guienne nommée Monheur: une fiévre y termina sa vie. Toute espèce de brigandage était alors si ordinaire, qu'il vit en mourant piller tous ses meubles, son équipage, son argent par ses domestiques & par ses soldats, & qu'il resta à peine un drap pour ensevelir l'homme le plus puissant du royaume, qui d'une main avait tenu l'épée de connétable, & de l'autre les sceaux de France: il mourut haï du peuple & de son maître.

Décemb. 1626. Mort du connétable duc de Luines.

Louis XIII était malheureusement engagé dans la guerre contre une partie de ses sujets. Le duc de *Luines* avait voulu cette guerre pour tenir son maître dans quelque embarras, & pour être connétable. *Louis XIII* s'était accoutumé à croire cette guerre indispensable. On doit transmettre à la postérité les remontrances que *Duplessis - Mornay* lui fit à l'âge de près de quatre-vingts ans. Il lui écrivait ainsi, après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses: *Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la faiblesse. L'autorité*

Digitized by Google

consiste dans l'obéissance paisible du peuple; elle s'établit par la prudence & par la justice de celui qui gouverne. La force des armes ne se doit employer que contre un ennemi étranger. Le feu roi aurait bien renvoyé à l'école des premiers élémens de la politique, ces nouveaux ministres d'état, qui semblables aux chirurgiens ignorans, n'auraient point eu d'autres remèdes à proposer que le fer & le feu, & qui seraient venus lui conseiller de se couper un bras malade, avec celui qui est en bon état.

Suite de la guerre contre les calvinistes.

Ces raisons ne persuadèrent point la cour. Le bras malade donnait trop de convulsions au corps : & *Louis XIII* n'ayant pas cette force d'esprit de son père, qui retenait les protestans dans le devoir, crut pouvoir ne les réduire que par la force des armes. Il marcha donc encore contre eux dans les provinces au-delà de la Loire, à la tête d'une petite armée d'environ treize à quatorze mille hommes. Quelques autres corps de troupes étaient répandus dans ces provinces. Le dérangement des finances ne permettait pas des armées plus considérables, & les huguenots ne pouvaient en opposer de plus fortes.

Soubise frère du duc de *Rohan* se retranche avec huit mille hommes dans l'île de Ries, séparée du bas Poitou par un petit bras de mer. Le roi y passe à la tête de son armée à la faveur du reflux, défait entièrement les ennemis, & force *Soubise* à se retirer en Angleterre. On ne pouvait montrer plus d'intrépidité, ni remporter une victoire plus complette. Ce prince n'avait guères d'autre faiblesse que celle d'être gouverné dans sa maison, dans son état, dans ses affaires, dans ses moindres occupations. Cette faiblesse le rendit malheureux toute sa vie. A l'égard de sa victoire, elle ne servit qu'à faire trouver aux chefs calvinistes de nouvelles ressources.

1622.

On négociait encore plus qu'on ne se battait, ainsi que du temps de la ligue, & dans toutes les guerres civiles. Plus d'un seigneur rebelle condamné par un parlement au dernier supplice obtenait des récompenses & des honneurs, tandis qu'on l'exécutait en effigie. C'est ce qui arriva au marquis de *la Force*, qui avait chassé l'armée royale devant Montauban, & qui tenait encore la campagne contre le roi. Il eut deux

Digitized by Google

CH. CLXXV. *Rebelles récompensés par le roi.*

cent mille écus, & le bâton de maréchal de France. Les plus grands services n'eussent pas été mieux payés que sa soumission ne fut achetée. *Châtillon*, ce petit-fils de l'amiral *Coligni*, vendit au roi la ville d'Aiguemortes, & fut aussi maréchal. Plusieurs firent acheter ainsi leur obéissance : le seul *Lesdiguières* vendit sa religion. Fortifié alors dans le Dauphiné, & y faisant encore profession du calvinisme, il se laissait ouvertement solliciter par les huguenots de revenir à leur parti, & laissait craindre au roi qu'il ne rentrât dans la faction.

1622. On proposa dans le conseil de le tuer, ou de le faire connétable : le roi prit ce dernier parti, & alors *Lesdiguières* devint en un instant catholique : il fallait l'être pour être connétable, & non pas pour être maréchal de France : tel était l'usage. L'épée de connétable aurait pû être dans les mains d'un huguenot, comme la sur-intendance des finances y avait été si longtemps : mais il ne fallait pas que le chef des armées & des conseils professât la religion des calvinistes en les combattant. Ce changement de religion dans *Lesdiguieres* aurait déshonoré tout particulier qui n'eût eu qu'un petit intérêt; mais les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte.

Intrigues. Paix avec les huguenots.

Louis XIII était donc obligé d'acheter sans cesse des serviteurs, & de négocier avec des rebelles. Il met le siége devant Montpellier, & craignant la même disgrace que devant Montauban, il consent à n'être reçu dans la ville qu'à condition qu'ilconfirmera l'édit de Nantes & tous les priviléges. Il semble qu'en laissant d'abord aux autres villes calvinistes leurs priviléges, & en suivant les conseils de *Du Plessis-Mornay*, il se serait épargné la guerre; & on voit que malgré sa victoire de Ries il gagnait peu de chose à la continuer.

Le duc de *Rohan*, voyant que tout le monde négociait, traita aussi. Ce fut lui-même qui obtint des habitans de Montpellier qu'ils recevraient le roi dans leur ville. Il entama & il conclut à Privas la paix générale avec le connétable de *Lesdiguières*. Le roi le paya comme les autres, & lui donna le duché de Valois en engagement.

1622.

Tout resta dans les mêmes termes où l'on était avant la prise d'armes. Ainsi il en coûta beaucoup au roi & au royau-

Digitized by Google

me pour ne rien gagner. Il y eut dans le cours de sa guerre quelques malheureux citoyens de pendus, & les chefs des rebelles eurent des récompenses.

CH. CLXXV.

Le conseil de *Louis XIII* pendant cette guerre civile avait été aussi agité que la France. Le prince de *Condé* accompagnait le roi, & voulait conduire l'armée & l'état. Les ministres étaient partagés; ils n'avaient pressé le roi de donner l'épée de connétable à *Lesdiguières* que pour diminuer l'autorité du prince de *Condé*. Ce prince lassé de combattre dans le cabinet, alla à Rome dès que la paix fut faite, pour obtenir que les bénéfices qu'il possédait, fussent héréditaires dans sa maison. Il pouvait les faire passer à ses enfans, sans le bref qu'il demanda & qu'il n'eut point. A peine put-il obtenir qu'on lui donnat à Rome le titre d'*altesse*; & tous les cardinaux prêtres prirent sans difficulté la main sur lui. Ce fut-là tout le fruit de son voyage à Rome.

Le prince de Condé à Rome.

La cour délivrée du fardeau d'une guerre civile, ruineuse & infructueuse, fut en proie à de nouvelles intrigues. Les ministres étaient tous ennemis déclarés les uns des autres, & le roi se défiait d'eux tous.

Il parut bien, après la mort du connétable de *Luines*, que c'était lui plutôt que le roi qui avait persécuté la reine-mère. Elle fut à la tête du conseil dès que le favori eut expiré. Cette princesse, pour mieux affermir son autorité renaissante, voulait faire entrer dans le conseil le cardinal de *Richelieu*, son favori, son sur-intendant, & qui lui devait la pourpre. Elle comptait gouverner par lui, & ne cessait de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Presque tous les mémoires de ce temps-là font connaître la répugnance du roi. Il traitait de fourbe celui en qui il mit depuis toute sa confiance. Il lui reprochait jusqu'à ses mœurs.

Le cardinal de Richelieu au conseil.

Ce prince dévot, scrupuleux, soupçonneux, avait plus que de l'aversion pour les galanteries du cardinal; elles étaient éclatantes & même accompagnées de ridicule. Il s'habillait en cavalier, & après avoir écrit sur la théologie, il faisait l'amour en plumet. Les mémoires de *Retz* confirment qu'il mêlait encore de la pédanterie à ce ridicule. Vous n'avez pas besoin de ce témoignage du cardinal de *Retz*, puisque vous avez vû les

Introduit par la reine-mère.

Digitized by Google

CH. CLXXV. thèses d'amour que *Richelieu* fit soutenir chez sa nièce dans la forme des thèses de théologie qu'on soutient sur les bancs de Sorbonne. Les mémoires du temps disent encore qu'il porta l'audace de ses désirs, ou vrais ou affectés, jusqu'à la reine régnante *Anne d'Autriche*, & qu'il en essuya des railleries qu'il ne pardonna jamais. Je vous remets sous les yeux ces anecdotes qui ont influé sur de grands événemens. Premièrement elles font voir que dans ce cardinal si célèbre, le ridicule de l'homme galant n'ôta rien à la grandeur de l'homme d'état, & que les petitesses de la vie privée peuvent s'allier avec l'héroïsme de la vie publique. En second lieu elles sont une espèce de démonstration parmi bien d'autres, que le testament politique qu'on a publié sous son nom ne peut avoir été fabriqué par lui. Il n'était pas possible que le cardinal de *Richelieu*, trop connu de *Louis XIII* par ses intrigues galantes, & que l'amant public de *Marion Delorme* eût eu le front de recommander la chasteté au chaste *Louis XIII* âgé de quarante ans & accablé de maladies.

La répugnance du roi était si forte qu'il fallut encore que la reine gagnât le sur-intendant la *Vieuville*, qui était alors le ministre le plus accrédité, & à qui ce nouveau compétiteur donnait plus d'ombrage encore qu'il n'inspirait d'aversion à *Louis XIII*.

L'archevêque de Toulouse *Montchal* rapporte que le cardinal jura sur l'hostie une amitié & une fidélité inviolable au sur-intendant *la Vieuville*. Il eut donc enfin part au ministère malgré le roi & malgré les ministres : mais il n'eut ni la première place que le cardinal de *la Rochefoucault* occupait, ni le premier crédit que *la Vieuville* conserva quelque temps encore; point de département point de supériorité sur les autres : *il se bornait*, dit la reine *Marie de Médicis* dans une lettre au roi son fils, *à entrer quelquefois au conseil*. C'est ainsi que se passèrent les premiers mois de son introduction dans le ministère.

29 Avril. 1624.

Je sais encore une fois combien toutes ces petites particularités sont indignes par elles-mêmes d'arrêter vos regards; elles doivent être anéanties sous les grands événemens : mais ici elles sont nécessaires pour détruire ce préjugé qui a subsisté

Digitized by Google

si long-temps dans le public, que le cardinal de *Richelieu* fut premier ministre & maître absolu dès qu'il fut dans le conseil. C'est ce préjugé qu'il fait dire à l'imposteur auteur du testament politique : *Lorsque votre majesté résolut de me donner en même temps l'entrée de ses conseils & grande part dans sa confiance, je lui promis d'employer mes soins pour rabaisser l'orgueil des grands, ruiner les huguenots, & relever son nom dans les nations étrangères.*

CH. CLXXV.

Le cardinal de Richelieu n'est, & ne peut être l'auteur du Testament politique.

Il est manifeste que le cardinal de *Richelieu* n'a pû parler ainsi, puisqu'il n'eut point d'abord la confiance du roi. Je n'insiste pas sur l'imprudence d'un ministre qui aurait débuté par dire à son maître, *Je releverai votre nom*, & par lui faire sentir que ce nom était avili. Je n'entre point ici dans la multitude des raisons invincibles qui prouvent que le *Testament politique* attribué au cardina de *Richelieu* n'est & ne peut être de lui ; & je reviens à son ministère.

Ce qu'on a dit depuis à l'occasion de son mausolée élevé dans la Sorbonne, *magnum disputandi argumentum*, est le vrai caractère de son génie & de ses actions. il est très-difficile de connaître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien & ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'*Autriche*, les calvinistes, les grands du royaume, la reine-mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante à laquelle il osa tenter de plaire, enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire & souvent odieux. il était impossible qu'on ne cherchat pas à le décrier par des libelles ; il y faisait répondre par des panégyriques. Il ne faut croire ni les uns ni les autres, mais se represénter les faits.

Pour être sûr des faits autant qu'on le peut, on doit discerner les livres. Que penser, par exemple, de l'écrivain de la vie du père *Joseph*, qui rapporte une lettre du cardinal à ce fameux capucin, écrite, dit-il, immédiatement après son entrée dans le conseil ? « Comme vous êtes le principal agent » dont DIEU s'est servi pour me conduire dans tous les hon» neurs où je me vois élevé, je me sens obligé de vous » apprendre qu'il a plu au roi de me donner la charge de son » premier ministre à la prière de la reine ».

Le cardinal n'eut les patentes de premier ministre qu'en

Digitized by Google

1629. Cette place ne s'appelle point une charge, & le capucin *Joseph* ne l'avait conduit ni aux honneurs ni *dans les honneurs*.

CH. CLXXV.

Les livres ne sont que trop pleins de suppositions pareilles; & ce n'est pas un petit travail de démêler le vrai d'avec le faux. Faisons-nous ici un précis du ministère orageux du cardinal de *Richelieu*, ou plutôt de son regne.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE ET SEIZIEME.

Du ministère du cardinal de Richelieu.

La Vieuville en prison.

LE sur-intendant *la Vieuville*, qui avait prêté la main au cardinal de *Richelieu* pour monter au ministère, en fut écrasé le premier au bout de six mois, & le serment sur l'hostie ne le sauva pas. On l'accusa secrétement des malversations dont on peut toujours charger un sur-intendant.

La Vieuville devait sa grandeur au chancelier de *Silleri*, & l'avait fait disgracier. Il est ruiné à son tour par celui qui lui devait sa place. Ces vicissitudes si communes dans toutes les cours, l'étaient encore plus dans celle de *Louis XIII* que dans aucune autre. Ce ministre est mis en prison au château d'Amboise. Il avait commencé la négociation du mariage entre la sœur de *Louis XIII*, *Henriette* & *Charles* prince de Galles, qui fut bientôt après roi de la Grande-Bretagne : le cardinal finit le traité malgré les cours de Rome & de Madrid.

Il favorise sous main les protestans d'Allemagne, & il n'en est pas moins dans le dessein d'accabler ceux de France.

La Valteline.

Avant son ministère, on négociait vainement avec tous les princes d'Italie, pour empêcher la maison d'*Autriche*, si puissante alors, de demeurer maitresse de la Valteline.

Cette petite province alors catholique appartenait aux Ligues-Grises qui sont réformées. Les Espagnols voulaient joindre ces vallées au Milanais. Le duc de Savoye & Venise de concert avec la France s'opposaient à tout agrandissement de la maison d'*Autriche* en Italie. Le pape *Urbain VIII* avait enfin obtenu

obtenu qu'on séquestrât cette province entre ses mains, & ne désespérait pas de la garder..

CH. CXLV.

Marquemont ambassadeur de France à Rome écrit à *Richelieu* une longue dépêche, dans laquelle il étale toutes les difficultés de cette affaire. Celui-ci répond par cette fameuse lettre: *Le roi a changé de conseil, & le ministère de maxime: on enverra une armée dans la Valteline, qui rendra le pape moins incertain & les Espagnols plus traitables.* Aussi-tôt le marquis de *Cœuvres* entre dans la Valteline avec une armée. On ne respecte point les drapeaux du pape, & on affranchit ce pays de l'invasion autrichienne. C'est-là le premier événement qui rend à la France sa considération chez l'étranger.

Belle & courte lettre du cardinal de Richelieu.

L'argent manquait sous les précédens ministères, & on en trouve assez pour prêter aux Hollandais trois millions deux cent mille livres; afin qu'ils soient en état de soutenir la guerre contre la branche d'*Autriche-Espagnole* leur ancienne souveraine. On fournit de l'argent à ce fameux chef *Mansfeld*, qui soutenait presque seul alors la cause de la maison *Palatine* & des protestans contre la maison impériale.

1625.

Il fallait bien s'attendre, en armant ainsi les protestans étrangers, que le ministère Espagnol exciterait ceux de France, & qu'il leur rendrait (comme disait *Mirabel*, ambassadeur d'Espagne) l'argent donné aux Hollandais. Les huguenots, en effet, animés & payés par l'Espagne, recommencent la guerre civile en France. C'est depuis *Charles-Quint* & *François I* que dure cette politique entre les princes catholiques, d'armer les protestans chez autrui, & de les poursuivre chez soi. Pendant cette nouvelle guerre contre le duc de *Rohan* & son parti, le cardinal négocie encore avec les puissances qu'il a outragées; & ni l'empereur *Ferdinand II*, ni *Philippe IV* roi d'Espagne, n'attaquent la France.

Les huguenots Français animés par les Espagnols, comme les protestans Allemans l'ont été par la France.

La Rochelle commençait à devenir une puissance. Elle avait alors presqu'autant de vaisseaux que le roi. Elle voulait imiter la Hollande, & aurait pû y parvenir, si elle avait trouvé parmi les peuples de sa religion, des alliés qui la secourussent. Mais le cardinal de *Richelieu* sut d'abord armer contre elle ces mêmes Hollandais qui par leurs intérêts de leur secte devaient prendre parti pour elle, & jusqu'aux Anglais, qui par l'intérêt d'état

La Rochelle capitale du calvinisme.

Digitized by Google

CH. CLXXVI semblaient encore plus la devoir défendre. Ce qu'on avait donné d'argent aux Provinces-Unies, & ce qu'on devait leur donner encore, les engagea à fournir une flotte contre ceux qu'elles appelaient leurs frères, de sorte que le roi catholique secourait les calvinistes de son argent; & les Hollandais calvinistes combattaient pour la religion catholique; tandis que le cardinal de *Richelieu* chassait les troupes du pape de la Valteline en faveur des Grisons huguenots.

1625. C'est un sujet de surprise que *Soubise* à la tête de la flotte rochelloise osât attaquer la flotte hollandaise auprès de l'île de Ré, & qu'il remportât l'avantage sur ceux qui passaient alors pour les meilleurs marins du monde. Ce succès en d'autre temps aurait fait de la Rochelle une république affermie & puissante.

Louis XIII alors avait un amiral & point de flotte. Le cardinal en commençant son ministère avait trouvé dans le royaume tout à réparer ou à faire; & il n'avait pû dans l'espace d'une année établir une marine. A peine dix ou douze petits vaisseaux de guerre pouvaient être armés. Le duc de *Montmorenci* alors amiral, celui-là même qui finit depuis sa vie si tragiquement, fut obligé de monter sur le vaisseau amiral des Provinces-Unies; & ce ne fut qu'avec des vaisseaux hollandais & anglais qu'il battit la flotte de la Rochelle.

Cette victoire même montrait qu'il fallait se rendre puissant sur mer & sur terre, quand on avait le parti calviniste à soumettre en France, & la puissance autrichienne à miner dans

1626. l'Europe. Le ministre accorda donc la paix aux huguenots, pour avoir le temps de s'affermir.

Le cardinal de Richelieu brave tous les grands, & en fait enfermer plusieurs. 1626.

Le cardinal de *Richelieu* avait dans la cour de plus grands ennemis à combattre. Aucun prince du sang ne l'aimait. *Gaston* frère de *Louis XIII* le détestait. *Marie de Médicis* commençait à voir son ouvrage d'un œil jaloux. Presque tous les grands cabalaient.

Il ôte la place d'amiral au duc de *Montmorenci*, pour se la donner bientôt à lui-même sous un autre nom, & par-là il se fait un ennemi irréconciliable. Deux fils de *Henri IV*, *César de Vendôme*, & le grand prieur, veulent se soutenir contre lui, & il les fait enfermer à Vincennes. Le maréchal

Digitized by Google

Ornano & *Talleran-Chalais*, animent contre lui *Gaston*. Il les fait accuser de vouloir attenter contre le roi même. Il enveloppe dans l'accusation le comte de *Soissons* prince du sang, *Gaston* frère du roi, & la reine régnante. CH. CLXXVI.

On dépose; tantôt que le dessein des conjurés a été de tuer le roi, tantôt qu'on a formé le dessein de le déclarer impuissant, de l'enfermer dans un cloître, & de donner sa femme à *Gaston* son frère. Ces deux accusations se contredisaient, & ni l'une ni l'autre n'étaient vraisemblables. Le véritable crime était de s'être unis contre le ministre, & d'avoir parlé même d'attenter à sa vie. Des commissaires jugent *Chalais* à mort; 1626. il est exécuté à Nantes. Le maréchal *Ornano* meurt à Vincennes; le comte de *Soissons* fuit en Italie; la duchesse de *Chevreuse* courtisée auparavant par le cardinal, & maintenant accusée d'avoir cabalé contre lui, prête d'être arrêtée, poursuivie par ses gardes, échappe à peine, & passe en Angleterre, (1) Le frère du roi est maltraité & observé. *Anne d'Autriche* est mandée au conseil; on lui défend de parler à aucun homme chez elle qu'en présence du roi son mari; & on la force de signer qu'elle est coupable.

La reine femme du roi persécutée.

Les soupçons, la crainte, la désolation étaient dans la famille royale & dans toute la cour. *Louis XIII* n'était pas l'homme de son royaume le moins malheureux; réduit à craindre sa femme & son frère, embarrassé devant sa mère qu'il avait autrefois si maltraitée, & qui en laissait toujours échapper quelque souvenir; plus embarrassé encore devant le cardinal, dont il commençait à sentir le joug; la crise des affaires étrangères était encore pour lui un nouveau sujet de peine; le cardinal de *Richelieu* le liait avec lui par la crainte & par les intrigues domestiques, par la nécessité de réprimer les complots de la cour, & de ne pas perdre son crédit chez les nations.

Trois ministres également puissans faisaient alors presque tout le destin de l'Europe, *Olivarès* en Espagne, *Buckinham* en Angleterre, *Richelieu* en France. Tout trois se haïssaient réciproquement, & tous trois négociaient toujours à la fois les uns contre les autres. Le cardinal de *Richelieu* se brouillait

Richelieu, Buckingham Olivarès.

(1) Elle traversa la rivière de Somme à la nage pour aller gagner Calais.

Digitized by Google

CH. CLXXVI.

avec le duc de *Buckingham*, dans le temps même que l'Angleterre lui fournissait des vaisseaux contre la Rochelle, & il se liguait avec le comte duc *Olivarès*, lorsqu'il venait d'enlever la Valteline au roi d'Espagne.

Caractère de Buckingham.

De ces trois ministres le duc de *Buckingham* passait pour être le moins ministre; il brillait comme un favori & un grand seigneur, libre, franc, audacieux, non comme un homme d'état; ne gouvernant pas le roi *Charles I* par l'intrigue, mais par l'ascendant qu'il avait eu sur le père & qu'il avait conservé sur le fils. C'était l'homme le plus beau de son temps, le plus fier, & le plus généreux. Il pensait que ni les femmes ne devaient résister aux charmes de sa figure, ni les hommes à la supériorité de son caractère. Enyvré de ce double amour-propre, il avait conduit le roi *Charles*, encore prince de Galles en Espagne, pour lui faire épouser une infante, & pour briller dans cette cour. C'est-là que joignant la galanterie espagnole à l'audace de ses entreprises, il attaqua la femme du premier ministre *Olivarès*, & fit manquer par cette indiscrétion le mariage du prince. Etant depuis venu en France en 1625 pour conduire la princesse *Henriette* qu'il avait obtenue pour *Charles I*, il fut encore sur le point de faire échouer l'affaire par une indiscrétion plus hardie.

Il ose se déclarer amoureux de la reine.

Cet Anglais fit à la reine *Anne d'Autriche* une déclaration, & ne se cacha point de l'aimer, ne pouvant espérer dans cette aventure que le vain honneur d'avoir osé s'expliquer. La reine élevée dans les idées d'une galanterie permise alors en Espagne, ne regarda les témérités du duc de *Buckingham* que comme un hommage à sa beauté qui ne pouvait offenser sa vertu.

L'éclat du duc de *Buckingham* déplut à la cour de France, sans lui donner de ridicule, parce que l'audace & la grandeur n'en sont pas susceptibles. Il mena *Henriette* à Londres & y rapporta dans son cœur sa passion pour la reine augmentée par la vanité de l'avoir déclarée. Cette même vanité le porta à tenter un second voyage à la cour de France: le prétexte était de faire un traité contre le duc *Olivarès*, comme le cardinal en avait fait un avec *Olivarès* contre lui. La véritable raison qu'il laissait assez voir, était de se rapprocher de la reine: non-seulement on lui en refusa la permission,

Digitized by Google

mais le roi chassa d'auprès de sa femme plusieurs domestiques accusés d'avoir favorisé la témérité du duc de *Buckingham*. Cet Anglais fit déclarer la guerre à la France, uniquement parce qu'on lui refusa la permission d'y venir parler de son amour. Une telle aventure semblait être du temps des *Amadis*. Les affaires du monde sont tellement mêlées, tellement enchaînées, que les amours romanesques du duc de *Buckingham* produisirent une guerre de religion, & la prise de la Rochelle.

CH. CLXXVI.

1627.

Un chef de parti profite de toutes les circonstances. Le duc de *Rohan*, aussi profond dans ses desseins que *Buckingham* était vain dans les siens, obtient du dépit de l'Anglais l'armement d'une flotte de cent vaisseaux de transport. La Rochelle & tout le parti étaient tranquilles; il les anime, & engage les Rochellois à recevoir la flotte anglaise, non pas dans la ville même, mais dans l'île de Ré. Le duc de *Buckingham* descend dans l'île avec environ sept mille hommes. Il n'y avait qu'un petit fort à prendre pour se rendre maître de l'île, & pour séparer à jamais la Rochelle de la France. Le parti calviniste devenait alors indomptable. Le royaume était divisé, & tous les projets du cardinal de *Richelieu* auraient été évanouis, si le duc de *Buckingham* avait été aussi grand-homme de guerre, ou du moins aussi heureux qu'il était audacieux.

Nouvelle guerre civile des huguenots contre la cour.

Le marquis depuis maréchal de *Thoiras* sauva la gloire de la France, en conservant l'île de Ré avec un peu de troupes, contre les Anglais très-supérieurs. *Louis XIII* a le temps d'envoyer une armée devant la Rochelle. Son frère *Gaston* la commande d'abord. Le roi y vient bientôt avec le cardinal. *Buckingham* est forcé de ramener en Angleterre ses troupes diminuées de moitié, sans même avoir jetté du secours dans la Rochelle, & n'ayant paru que pour en hâter la ruine. Le duc de *Rohan* était absent de cette ville, qu'il avait armée & exposée. Il soutenait la guerre dans le Languedoc contre le prince de *Condé* & le duc de *Montmorenci*.

Juillet 1627.

Tous trois combattaient pour eux-mêmes; le duc de *Rohan* pour être toujours chef de parti; le prince de *Condé*, à la tête des troupes royales, pour regagner à la cour son crédit

Digitized by Google

CH. CLXXVI.

perdu; le duc de *Montmorenci* à la tête des troupes levées par lui-même & de sa seule autorité, pour devenir le maître dans le Languedoc dont il était gouverneur, & pour rendre sa fortune indépendante, à l'exemple de *Lesdiguières*. La Rochelle n'a donc qu'elle seule pour se soutenir. Les citoyens animés par la religion & par la liberté, ces deux puissans motifs des peuples, élurent un maire nommé *Guiton*, encore plus déterminé qu'eux. Celui-ci avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature & le commandement des armes, prend un poignard, & le tenant à la main : *Je n'accepte*, dit-il, *l'emploi de votre maire qu'à condition d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier qui parlera de se rendre*; *& qu'on s'en serve contre moi, si jamais je songe à capituler.*

Siège de la Rochelle.

Pendant que la Rochelle se prépare ainsi à une résistance invincible, le cardinal de *Richelieu* employa toutes les ressources pour la soumettre; vaisseaux bâtis à la hâte, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'aux secours de l'Espagne; profitant avec célérité de la haine du duc *Olivarès* contre le duc de *Buckingham*, faisant valoir les intérêts de la religion, promettant tout, & obtenant des vaisseaux du roi d'Espagne alors l'ennemi naturel de la France, pour ôter aux Rochellois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Le comte-duc envoie *Fréderic de Tolède* avec quarante vaisseaux devant le port de la Rochelle.

L'amiral Espagnol arrive. Croirait-on que le cérémonial rendit ce secours inutile, & que *Louis XIII* pour n'avoir pas voulu accorder à l'amiral de se couvrir en sa présence, vit
1628. la flotte espagnole retourner dans ses ports. Soit que cette
1629. petitesse décidât d'une affaire si importante, comme il n'arrive que trop souvent, soit qu'alors de nouveaux différents au sujet de la succession de Mantoue aigrissent la cour Espagnole, sa flotte parut & s'en retourna, & peut-être le ministre Espagnol ne l'avait envoyée que pour montrer ses forces au ministre de France.

Le duc de *Buckingham* prépare un nouvel armement pour sauver la ville. Il pouvait en très-peu de temps rendre tous les efforts du roi de France inutiles. La cour a toujours été persuadée que le cardinal de *Richelieu* pour parer ce coup se

Digitized by Google

servit de l'amour même de *Buckingham* pour *Anne d'Autriche*, & qu'on exigea de la reine qu'elle écrivît au duc. Elle le pria, dit-on, de différer au moins l'embarquement, & on assure que la faiblesse de *Buckingham* l'emporta sur son honneur & sur sa gloire. CH. CLXXVI.

Cette anécdote singulière a acquis tant de crédit qu'on ne peut s'empêcher de la rapporter : elle ne dément ni le caractère de *Buckingham*, ni l'esprit de la cour; & en effet on ne peut comprendre comment le duc *Buckingham* se borne à faire partir seulement quelques vaisseaux, qui se montrent inutilement, & qui reviennent dans les ports d'Angleterre. Les intérêts publics sont si souvent sacrifiés à des intrigues secretes de cour qu'on ne doit point du tout s'étonner que le faible *Charles I*, en feignant alors de protéger la Rochelle la trahît pour complaire à la passion romanesque & passagère de son favori. Le général *Ludlow* qui examina les papiers du roi lorsque le parlement s'en fut rendu maître, assure qu'il a vû la lettre signée *Charles rex*, par laquelle ce monarque ordonnait au chevalier *Jean Pennington* commandant de l'escadre, de suivre en tout les ordres du roi de France, quand il serait devant la Rochelle, & de couler à fond les vaisseaux Anglais, dont les capitaines ne voudraient pas obéir. Si quelque chose pouvait justifier la cruauté avec laquelle les Anglais traitèrent depuis leur roi, ce serait une telle lettre.

Le cardinal de Richelieu général d'armée.

Il n'est pas moins singulier que le cardinal ait seul commandé au siége tandis que le roi était retourné à Paris. Il avait des patentes de général. Ce fut son coup d'essai. Il montra que la résolution & le génie suppléent à tout; aussi exact à mettre la discipline dans les troupes, qu'appliqué dans Paris à établir l'ordre & l'un & l'autre était également difficile. On ne pouvait réduire la Rochelle tant que son port serait ouvert aux flottes anglaises; il fallait le fermer & dompter la mer. *Pompe Targon*, ingénieur Italien, avait dans la guerre civile précédente imaginé de construire une estacade dans le temps que *Louis XIII* voulait assiéger cette ville, & que la paix fut conclue. Le cardinal de *Richelieu* suit cette vue; la mer renverse l'ouvrage: il n'en est pas moins ferme à le faire recommencer. Il commande une digue dans la mer d'en-

ot

CH. CLXXVI. viron quatre mille ſept cents pieds de longs; les vents la détruiſent. Il ne ſe rebuta pas, & ayant à la main ſon *Quinte-Curce*; & la deſcription de la digue d'*Alexandre* devant Tyr, il recommence encore la digue. Deux Français *Meteſau* & *Tiriau*, mettent la digue en état de réſiſter aux vents & aux vagues.

Mars 1628. *Louis XIII* vient au ſiége & y reſte depuis le mois de Mars 1628 juſqu'à ſa reddition. Souvent préſent aux attaques & donnant l'exemple aux officiers, il preſſe le grand ouvrage de la digue; mais il eſt toujours à craindre que bientôt une nouvelle flotte anglaiſe ne vienne la renverſer. La fortune ſeconde en tout cette entrepriſe. Le duc de *Buckingham* s'étant encore brouillé avec *Richelieu* était prêt enfin de partir & de conduire une flotte redoutable devant la Rochelle, lorſqu'un Anglais fanatique nommé *Felton* l'aſſaſſina d'un coup de couteau, ſans que jamais ont ait pû decouvrir ſes inſtigateurs. (Septemb. 1628.)

Cependant la Rochelle ſans ſecours, ſans vivre, tenait par ſon ſeul courage. La mère & la ſœur du duc de *Rohan* ſouffrant comme les autres la plus dure diſette, encourageaient les citoyens. Des malheureux prêts à expirer de faim déploraient leur état devant le maire *Guiton* qui répondait : *Quand il ne reſtera plus qu'un ſeul homme, il faudra qu'il ferme les portes.*

L'eſpérance renaît dans la ville à la vue de la flotte préparée par *Buckingham*, qui parait enfin ſous le commandement de l'amiral *Lindſey*. Elle ne peut percer la digue. Quarante piéces de canon établies ſur un fort de bois dans la mer, écartaient les vaiſſeaux. *Louis* ſe montrait ſur ce fort expoſé à toute l'artillerie de la flotte ennemie, dont tous les efforts furent inutiles.

La Rochelle priſe. La famine vainquit enfin le courage des Rochellois, & après une année entière d'un ſiége où ils ſe ſoutinrent par eux-mêmes, ils furent obligés de ſe rendre malgré le poignard du maire, qui reſtait toujours ſur la table de l'hôtel-de-ville pour percer quiconque parlerait de capituler. On peut remarquer que ni *Louis XIII* comme roi, ni le cardinal de *Richelieu* comme miniſtre, ni les maréchaux de France en qualité d'officiers de

de la couronne, ne signèrent la capitulation. Deux maréchaux-de-camp signèrent. La Rochelle ne perdit que ses priviléges; il n'en coûta la vie à personne. La religion catholique fut rétablie dans la ville & dans le pays, & on laissa aux habitans leur calvinisme, la seule chose qui leur resta. CH. CLXXVI.

Le cardinal de *Richelieu* ne voulait pas laisser son ouvrage imparfait. On marchait vers les autres provinces où les réformés avaient tant de places de sûreté, & où leur nombre les rendait encore puissans. Il fallait abattre & désarmer tout le parti, avant de pouvoir déployer en sûreté toutes ses forces contre la maison d'*Autriche* en Allemagne, en Italie, en Flandre, & vers l'Espagne. Il importait que l'Etat fût uni & tranquille, pour troubler & diviser les autres états.

Déja l'intérêt de donner à Mantoue un duc dépendant de la France & non de l'Espagne, après la mort du dernier souverain, appelait les armes de la France en Italie. *Gustave-Adolphe* voulait descendre déja en Allemagne, & il fallait l'appuyer.

Les calvinistes traitent avec les Espagnols si catholiques.

Dans ces circonstances épineuses le duc de *Rohan* ferme sur les ruines de son parti, traite avec le roi d'Espagne, qui lui promet des secours; après en avoir donné contre lui un an auparavant. *Philippe IV* ayant consulté son conseil de conscience, promet trois-cent mille ducats par an au chef des calvinistes de France: mais cet argent vient à peine. Les troupes du roi désolent le Languedoc. Privas est abandonnée au pillage, & tout y est tué. Le duc de *Rohan* ne pouvant soutenir la guerre, trouve encore le secret de faire une paix générale pour tout le parti, aussi bonne qu'on le pouvait. Le même homme qui venait de traiter avec le roi d'Espagne, en qualité de chef de parti, traite de même avec le roi de France son maître dans le temps qu'il est condamné par le parlement comme rebelle; & après avoir reçu de l'argent de l'Espagne pour entretenir ses troupes, il exige & reçoit cent mille écus de *Louis XIII* pour achever de les payer & pour les congédier.

Les villes calvinistes sont traitées comme la Rochelle; on leur ôte leurs fortifications & tous les droits qui pouvaient être dangereux: on leur laisse la liberté de conscience, leurs temples, leurs lois municipales, les chambres de l'édit qui 1628.

Digitized by Google

Ch. CLXXVI.

ne pouvaient pas nuire. Tout est appaisé. Le grand parti calviniste, au lieu d'établir une domination, est désarmé & abattu sans ressource. La Suisse, la Hollande n'étaient pas si puissantes que ce parti quand elles s'érigèrent en souverainetés indépendantes. Genève qui était peu de chose, se donna la liberté, & la conserva. Les calvinistes de France succombèrent : la raison en est que leur parti même était dispersé dans leurs provinces, que la moitié des peuples & les parlemens étaient catholiques, que la puissance royale tombait sur leurs pays tout ouverts, qu'on les attaquait avec des troupes supérieures & disciplinées, & qu'ils eurent à faire au cardinal de *Richelieu*.

Les calvinistes terrassés.

Jamais *Louis XIII*, qu'on ne connaît point assez, ne mérita tant de gloire par lui-même; car tandis qu'après la prise de la Rochelle les armées forçaient les huguenots à l'obéissance, il soutenait ses alliés en Italie; il marchait au secours du duc de Mantoue au travers des Alpes au milieu d'un hyver rigoureux, forçait trois barricades au pas de Suze, s'emparait de Suze, obligeait le duc de Savoye à s'unir à lui, & chassait les Espagnols de Casal.

Mars 1629.

Grands desseins du cardinal de Richelieu.

Cependant le cardinal de *Richelieu* négociait avec tous les souverains, & contre la plus grande partie des souverains. Il envoyait un capucin à la diète de Ratisbonne, pour tromper les Allemans, & pour lier les mains à l'empereur dans les affaires d'Italie. En même temps *Charnacé* était chargé d'encourager le roi de Suède *Gustave-Adolphe* à descendre en Allemagne : entreprise à laquelle *Gustave* était déja très-disposé. *Richelieu* songeait à ébranler l'Europe, tandis que la cabale de *Gaston* & des deux reines tentait en vain de le perdre à la cour. Sa faveur causait encore plus de trouble dans le cabinet, que ses intrigues n'en excitaient dans les autres états. Il ne faut pas croire que ces troubles de la cour fussent le fruit d'une profonde politique, & de desseins bien concertés, qui unissent contre lui un parti habilement formé pour le faire tomber, & pour lui donner un successeur capable de le remplacer. L'humeur qui domine souvent les hommes, même dans les plus grandes affaires, produisit en grande partie ces divisions si funestes. La reine-mère, quoiqu'elle eût toujours sa

Digitized by Google

place au conseil, quoiqu'elle eût été régente des province en deçà de la Loire pendant l'expédition de son fils à la Rochelle, était toujours aigrie contre le cardinal de *Richelieu*, qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Les mémoires composés pour la défense de cette princesse rapportent, que le cardinal étant venu la voir, & sa majesté lui demandant des nouvelles de sa santé, il lui répondit enflammé de colère & les lèvres tremblantes; *Je me porte mieux que ceux qui sont ici ne voudraient.* La reine fut indignée; le cardinal s'emporta: il demanda pardon; la reine s'adoucit; & deux jours après ils s'aigrirent encore; la politique qui surmonte les passions dans le cabinet, n'en étant pas toujours maitresse dans la conversation.

CH. CLXXIV. *Il brave la reine-mère sa bienfaitrice.*

1629.

Marie de Médicis ôte alors au cardinal la place de sur-intendant de sa maison. Le premier fruit de cette querelle fut la patente de premier ministre que le roi écrivit de sa main en faveur du cardinal, lui adressant la parole, exaltant sa valeur & sa magnanimité, & laissant en blanc les appointemens de la place pour les faire remplir par le cardinal même. Il était déja grand amiral de France sous le nom de sur-intendant de la navigation; & ayant ôté aux calvinistes leurs places de sûreté, il s'assurait pour lui-même de Saumur, d'Angers, de Honfleur, du Havre-de-Grace, d'Oleron, de l'île de Ré, qui devenait ses places de sûreté contre ses ennemis: il avait des gardes; son faste effaçait la dignité du trône: tout l'extérieur royal l'accompagnait, & toute l'autorité résidait en lui.

21 Nov. 1629. Le cardinal premier ministre.

Les affaires de l'Europe le rendaient plus que jamais nécessaire à son maître & à l'état. L'empereur *Ferdinand II* depuis la bataille de Prague s'était rendu despotique en Allemagne, & devenait alors puissant en Italie. Ses troupes assiégeaient Mantoue. La Savoye hésitait entre la France & la maison d'*Autriche*. Le marquis de *Spinola* occupait le Montferrat avec une armée Espagnole. Le cardinal veut lui-même combattre *Spinola*; il se fait nommer généralissime de l'armée qui marche en Italie, & le roi ordonne dans ses provisions, qu'on lui obéisse comme à sa *propre personne.* Ce premier ministre faisant les fonctions de connétable, ayant sous lui deux

Le cardinal généralissime.

CH. CLXXVI. maréchaux de France ; marche en Savoye. Il négocie dans la route, mais en roi, & veut que le duc de Savoye vienne

1630. le trouver à Lyon ; il ne peut l'obtenir. L'armée française s'empare de Pignerol, & de Chambéri, en deux jours. Le

1630. roi prend enfin lui-même le chemin de la Savoye ; il amène avec lui deux reines, son frère & toute une cour ennemie du cardinal, mais qui n'est que témoin de ses triomphes. Le cardinal revient trouve le roi à Grenoble ; ils marchent ensemble en Savoye. Une maladie contagieuse attaqua dans ce temps *Louis XIII* & l'obligea de retourner à Lyon. C'est pendant ce temps-là que le duc de *Montmorenci* remporte avec peu de troupes une victoire signalée au combat de Végliane sur les Impériaux, les Espagnols & les Savoisiens : il blesse & prend lui-même le général *Doria*. Cette action le combla de gloire. Le roi lui écrivit ; *Je me sens obligé envers vous autant qu'un roi le puisse être.* Cette obligation n'empêcha pas que ce grand-homme ne mourut deux ans après sur un échafaut.

Combat de Végliane. Juillet. 1630.

Il ne fallait pas moins qu'une telle victoire pour soutenir la gloire & les intérêts de la France, tandis que les Impériaux prenaient & saccagaient Mantoue, poursuivaient le duc protégé par *Louis XIII* & battaient les Vénitiens ses alliés. Le cardinal, dont les plus grands ennemis étaient à la cour, laissait le duc de *Montmorenci* combattre les ennemis de la France, & observait les siens auprès du roi. Ce monarque était alors mourant à Lyon. Les confidens de la reine régnante trop empressés, proposaient déja à *Gaston* d'épouser la femme de son frère, qui devait être bientôt veuve. Le cardinal se préparait à se retirer dans Avignon. Le roi guérit ; & tous ceux qui avaient fondé des espérances sur sa mort, furent confondus. Le cardinal le suivit à Paris ; il y trouva beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avait en Italie entre l'Empire, l'Espagne, Venise, la Savoye, Rome & la France.

Intrigues de cour.

Mirabel l'ambassadeur Espagnol était ligué contre lui avec les deux reines. Les deux frères *Marillac*, l'un maréchal de France, l'autre garde des sceaux, qui lui devaient leur fortune, se flattaient de le perdre & de succéder à son crédit. Le maréchal de *Bassompierre*, sans prétendre à rien, était dans leur

confidence; le premier valet de chambre *Beringhen* instruisait la cabale de ce qui se passait chez le roi. La reine-mère ôte une seconde fois au cardinal la charge de sur-intendant de sa maison, qu'elle avait été forcée de lui rendre, emploi qui dans l'esprit du cardinal était au-dessous de sa fortune & de sa fierté, mais que par une autre fierté il ne voulait pas perdre. Sa nièce depuis duchesse d'*Aiguillon* est renvoyée, & *Marie de Médicis* à force de plaintes & de prières redoublées obtient de son fils qu'il le dépouillera du ministère.

CH. CLXXVI.

Il n'y a dans ces intrigues que ce qu'on voit tous les jours dans les maisons des particuliers qui ont un grand nombre de domestiques; ce sont des petitesses csmmunes; mais ici elles entraînaient le destin de la France & de l'Europe. Les négociations avec les prince d'Italie, avec le roi de Suède *Gustave-Adolphe*, avec les Provinces-Unies & les princes d'Orange contre l'empereur & l'Espagne, étaient dans les mains de *Richelieu*, & n'en pouvaient guères sortir sans danger pour l'État. Cependant la faiblesse du roi, appuyée en secret dans son cœur par ce dépit que lui inspirait la supériorité du cardinal, abandonne ce ministre nécessaire; il promet sa disgrace aux empressemens opiniâtres & aux larmes de sa mère. Le cardinal entra par un fausse porte dans la chambre où l'on concluait sa ruine. Le roi sort, sans lui parler; il se croit perdu, & prépare sa retraite au Havre-de-Grace, comme il l'avait déja préparée pour Avignon quelques mois auparavant. Sa ruine paraissait d'autant plus sûre, que le roi le jour même donne pouvoir au maréchal de *Marillac*, ennemi déclaré du cardinal, de faire la guerre & la paix dans le Piémont. Alors le cardinal presse son départ; ses mulets avaient déja porté ses trésors à trente-cinq lieues sans passer par aucune ville, précaution prise contre la haine publique. Ses amis lui conseillent de tenter enfin auprès du roi un nouvel effort.

Le cardinal disgracié.

10 Nov. 1630.

Le cardinal va trouver le roi à Versailles, alors petite maison de chasse achetée par *Louis XIII* vingt mille écus, devenue depuis sous *Louis XIV* un des plus grands palais de l'Europe, & un abîme de dépenses. Le roi qui avait sacrifié son ministre par faiblesse, se remet par faiblesse entre ses mains, & il lui abandonne ceux qui l'avaient perdu. Ce jour qui est encore

Journées des dupes. 11 Nov. 1630.

Digitized by Google

CH. CLXXVI.

à présent appelé *la journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Dès le lendemain le garde des sceaux est arrêté, & conduit prisonnier à Châteaudun, où il mourut de douleur. Le jour même le cardinal dépêche un huissier du cabinet de la part du roi aux maréchaux de *la Force* & *Schomberg*, pour faire arrêter le maréchal de *Marillac* au milieu de l'armée qu'il allait commander seul. L'huissier arrive une heure après que le maréchal de *Marillac* avait reçu la nouvelle de la disgrace de *Richelieu*. Le maréchal est prisonnier, dans le temps qu'il se croyait maître de l'état avec son frère. *Richelieu* résolut de faire mourir ce général ignominieusement par la main du bourreau; & ne pouvant l'accuser de trahison, il s'avisa de lui imputer d'être concussionnaire. Le procès dura près de deux années; il faut en rapporter ici les suites, pour ne point rompre le fil de cette affaire, & pour faire voir ce que peut la vengeance armée du pouvoir suprême, & colorée des apparences de la justice.

Le maréchal de Marillac jugé à mort dans la maison de campagne du cardinal.

Le cardinal ne se contenta pas de priver le maréchal du droit d'être jugé par les deux chambres du parlement assemblé, droit qu'on avait déja violé tant de fois : ce ne fut pas assez de lui donner dans Verdun des commissaires dont il espérait de la sévérité. Ces premiers juges ayant malgré les promesses & les menaces conclu que l'accusé serait reçu à se justifier, le ministre fit casser l'arrêt : il lui donna d'autres juges, parmi lesquels on comptait les plus violens ennemis de *Marillac*, & sur-tout ce *Paul Hey du Chastelet*, connu par une satyre atroce contre les deux frères. Jamais on n'avait méprisé davantage les formes de la justice, & les bienséances. Le cardinal leur insulta au point de transférer l'accusé, & de continuer le procès à Ruel dans sa propre maison de campagne.

Il est expressément défendu par les lois du royaume, de détenir un prisonnier dans une maison particulière; mais il n'y avait point de lois pour la vengeance & pour l'autorité. Celles de l'église ne furent pas moins violées dans ce procès que celles de l'état & celles de la bienséance. Le nouveau garde des sceaux *Chateauneuf*, qui venait de succéder au frère

Digitized by Google

de l'accusé, présida au tribunal, ou la décence devait l'empêcher de paraître ; & quoiqu'il fut sous-diacre, & revêtu de bénéfices, il instruisit un procès criminel ; le cardinal lui fit venir une dispense de Rome, qui lui permettait de juger à mort. Ainsi un prêtre verse le sang avec le glaive de la justice, & il tient ce glaive en France de la main d'un autre prêtre qui demeure au fond de l'Italie.

Marillac exécuté en 1632.

Ce procès fait bien voir que la vie des infortunés dépend du désir de plaire aux hommes puissans. Il fallut rechercher toutes les actions du maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de son commandement, quelques anciens profits illicites & ordinaires faits autrefois par lui, ou par ses domestiques, dans la construction de la citadelle de Verdun : *chose étrange*, disait-il à ses juges, *qu'un homme de mon rang soit persécuté avec tant de rigueur & d'injustice ; il ne s'agit dans tout mon procès que de foin, de paille, de pierre & de chaux.*

Cependant ce général chargé de blessures, & de quarante années de services, fut condamné à la mort, sous le même roi qui avait donné des récompenses à trente sujets rébelles.

Pendant les premières instructions de ce procès étrange, le cardinal fait donner ordre à *Beringhen* de sortir du royaume. Il met en prison tous ceux qui ont voulu lui nuire ou qu'il soupçonne. Toutes ces cruautés, & en même temps toutes ces petitesses de la vengeance, ne semblaient pas faites pour une grande ame occupée de la destinée de l'Europe.

Traité avec Gustave-Adolphe : léger subside.

Il concluait alors avec *Gustave-Adolphe* le traité qui devait ébranler le trône de l'empereur *Ferdinand II*. Il n'en coûtait à la France que trois cent mille livres de ce temps-là une fois payées, & douze cent mille par an, pour diviser l'Allemagne, & pour accabler deux empereurs de suite jusqu'à la paix de Vestphalie ; & déja *Gustave-Adolphe* commençait le cours de ses victoires qui donnaient à la France tout le temps d'établir en liberté sa propre grandeur. La cour de France devait être alors paisible par les embarras des autres nations. Mais le ministre en manquant de modération, excita la haine publique, & rendit ses ennemis inplacables. Le duc d'Orléans *Gaston* frère du roi fuit de la cour, se retire dans son appa-

Troubles à la cour.

1631.

CH. CLXXVI.

nage d'Orléans, & delà en Lorraine, & proteste qu'il ne rentrera point dans le royaume tant que le cardinal son persécuteur & celui de sa mère, y régnera. *Richelieu* fait déclarer, par un arrêt du conseil, tous les amis de *Gaston* criminels de lèze-majesté. Cet arrêt est renvoyé au parlement. Les voix y furent partagées. Le roi indigné de ce partage manda au louvre le parlement, qui vint à pied & qui parla à genoux. Sa procédure fut déchirée en sa présence, & trois principaux membres de ce corps furent exilés.

Capucin Joseph.

Le cardinal de *Richelieu* ne se bornait pas à soutenir ainsi son autorité liée désormais à celle du roi; ayant forcé l'héritier présomptif de la couronne à sortir de la cour, il ne balança plus à faire arrêter la reine *Marie de Médicis*. C'était une entreprise délicate, depuis que le roi se repentait d'avoir attenté sur sa mère, & de l'avoir sacrifiée à un favori. Le cardinal fit valoir l'intérêt de l'Etat pour étouffer la voix du sang, & fit jouer les ressorts de la religion pour calmer les scrupules. C'est dans cette occasion sur-tout qu'il employa le capucin *Joseph du Tremblay*, homme en son genre aussi singulier que *Richelieu* même, entousiaste & artificieux, tantôt fanatique, tantôt fourbe, voulant à la fois établir une croisade contre le Turc, fonder les religieuses du Calvaire, faire des vers, négocier dans toutes les cours, & s'élever à la pourpre & au ministère. Cet homme admis dans un de ces conseils secrets de conscience inventés pour faire le mal en conscience, remontra au roi qu'il pouvait, & qu'il devait sans scrupule mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre. La cour était alors à Compiegne. Le roi en part & y laisse sa mère entourée de gardes qui la retiennent. Ses amis, ses créatures, ses domestiques, son médecin même, sont conduits à la Bastille & dans d'autres prisons. La Bastille fut toujours remplie sous ce ministère. Le maréchal de *Bassompierre*, soupçonné seulement de n'être pas dans les intérêts du cardinal, y fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre.

La reine-mère arrêtée. Février 1631.

Juillet 1631.

Depuis ce moment *Marie* ne revit plus ni son fils, ni Paris, qu'elle avait embelli. Cette ville lui devait le palais du *Luxembourg*, ces aqueducs dignes de Rome, & la promenade publique qui porte encore le nom de la *Reine*. Toujours immolée à des

des favoris, elle passa le reste de ses jours dans un exil volontaire, mais douloureux. La veuve de *Henri le grand*, la mère d'un roi de France, la belle-mère de trois souverains, manqua quelquefois du nécessaire. Le fonds de toutes ces querelles était qu'il fallait que *Louis XIII* fût gouverné, & qu'il aimait mieux l'être par son ministre que par sa mère.

CH. CLXXVI.

La reine-mère fugitive pour le reste de sa vie.

Cette reine qui avait si long temps dominé en France, alla d'abord à Bruxelles, & de cet asyle elle crie à son fils; elle demande justice aux tribunaux du royaume contre son ennemi. Elle est suppliante auprès du parlement de Paris, dont elle avait tant de fois rejetté les remontrances, & qu'elle avait renvoyé au soin de juger des procès tandis qu'elle fut régente; tant la manière de penser change avec la fortune. On voit encore aujourd'hui sa requête: *Supplie Marie reine de France & de Navarre, disant que depuis le 23 Février elle aurait été arrêtée prisonnière au château de Compiegne, sans être ni accusée ni soupçonnée, &c.* Toutes ses plaintes réitérées contre le cardinal furent affaiblies par cela même qu'elles étaient trop fortes, & que ceux qui les dictaient mêlant leurs ressentimens à sa douleur, joignaient trop d'accusations fausses aux véritables; enfin en déplorant ses malheurs, elle ne fit que les augmenter.

1631. Succès du cardinal.

Pour réponse aux requêtes de la reine envoyées contre le ministre, il se fait créer duc & pair, & nommer gouverneur de Bretagne. Tout lui réussissait dans le royaume, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas. *Jules Mazarin* ministre du pape dans l'affaire de Mantoue, était devenu le ministre de la France, par la dextérité heureuse de ses négociations; & en servant le cardinal de *Richelieu*, il jettait sans le prévoir, les fondemens de la fortune qui le destinait à devenir le successeur de ce ministre. Un traité avantageux venait d'être conclu avec la Savoye; elle cédait pour jamais Pignerol à la France.

Vers les Pays-Bas le prince d'Orange, secouru de l'argent de la France, faisait des conquêtes sur les Espagnols, & le cardinal avait des intelligences jusques dans Bruxelles,

Proscriptions.

En Allemagne le bonheur extraordinaire des armes de *Gustave-Adolphe*, rehaussait encore les services du cardinal en France. Enfin toutes les prospérités de son ministère tenaient tous ses

CH. CLXXVI. ennemis dans l'impuissance de lui nuire, & laissaient un libre cours à ses vengeances, que le bien de l'Etat semblait autoriser. Il établit une chambre de justice, où tous les partisans de la mère & du frère du roi sont condamnés. La liste des proscrits est prodigieuse; on voit chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avaient ou suivi ou conseillé *Gaston* & la reine; on rechercha jusqu'à des médecins, & des tireurs d'horoscopes, qui avaient dit que le roi n'avait pas long temps à vivre; & deux furent envoyés aux galères. Enfin les biens, le douaire de la reine-mère
1631. furent confisqués. *Je ne veux point vous attribuer*, écrivit-elle à son fils, *la saisie de mon bien, ni l'inventaire qui en a été fait comme si j'étais morte; il n'est pas croyable que vous ôtiez les alimens à celle qui vous a donné la vie.*

Tout le royaume murmurait, mais presque personne n'osait élever la voix. La crainte retenait ceux qui pouvaient prendre le parti de la reine-mère, & du duc d'Orléans. Il n'y eut guère alors que le maréchal duc de *Montmorenci*, gouverneur du Languedoc, qui crut pouvoir braver la fortune du cardinal: il se flatta d'être chef de parti. Mais son grand courage ne suffisait pas pour ce dangereux rôle: il n'était point maître de sa province, comme *Lesdiguières* avait su être maître du Dauphiné: ses profusions l'avaient mis hors d'état d'acheter un assez grand nombre de serviteurs; son goût pour les plaisirs ne pouvait le laisser tout entier aux affaires: enfin pour être chef d'un parti, il fallait un parti; & il n'en avait pas.

Gaston le flattait du titre de vengeur de la famille royale. On comptait sur un secours considérable du duc de Lorraine *Charles IV*, dont *Gaston* avait épousé la sœur; mais ce duc ne pouvait se défendre lui-même contre *Louis XIII* qui s'emparait alors d'une partie de ses Etats. La cour d'Espagne faisait espérer à *Gaston*, dans les Pays-Bas & vers Tréves, une armée qu'il conduirait en France; & il put à peine rassembler deux ou trois mille cavaliers allemands, qu'il ne put payer, & qui ne vécurent que de rapines. Dès qu'il paraîtrait en France avec ce secours, tous les peuples devaient se joindre à lui, & il n'y eut pas une ville qui remuât en sa faveur dans toute sa route, des frontières de la Franche-Comté aux pro-

Digitized by Google

vinces de la Loire, & jusqu'en Languedoc. Il espérait que le duc d'*Epernon*, qui avait autrefois traversé tout le royaume pour délivrer la reine sa mère, & qui avait soutenu la guerre & fait la paix en sa faveur, se déclarerait aujourd'hui pour la même reine, & pour un de ses fils, héritier présomptif du royaume, contre un ministre dont l'orgueil avait souvent mortifié l'orgueil du duc d'*Epernon*. Cette ressource qui était grande, manqua encore. Le duc d'*Epernon* s'était presque ruiné pour secourir la reine-mère, & se plaignait d'avoir été négligé par elle, après l'avoir si bien servie. Il haïssait le cardinal plus que personne, mais il commençait à le craindre.

Le prince de *Condé*, qui avait fait la guerre au maréchal d'*Ancre*, était bien loin de se déclarer contre *Richelieu*; il cédait au génie de ce ministre, & uniquement occupé du soin de sa fortune, il briguait le commandement des troupes au-delà de la Loire, contre *Montmorenci* son beau-frère. Le comte de *Soissons* n'avait encore qu'une haine impuissante contre le cardinal, & n'osait éclater.

Gaston abandonné, parce qu'il n'était pas assez fort, traversa le royaume, plutôt comme un fugitif suivi de bandits étrangers, que comme un prince qui venait combattre un roi. Il arrive enfin dans le Languedoc. Le duc de *Montmorenci* y a rassemblé à ses dépens, & à force de promesses, six à sept mille hommes que l'on compte pour une armée. La division qui se met toujours dans les partis affaiblit les forces de *Gaston*, dès qu'elles purent agir. Le duc d'*Elbeuf*, favori de monsieur, voulait partager le commandement avec le duc de *Montmorenci*, qui avait tout fait, & qui se trouvait dans son gouvernement.

Castelnaudari. 1 Sept. 1632.

La journée de Castelnaudari commença par des reproches entre *Gaston* & *Montmorenci*. Cette journée fut à peine un combat; ce fut une rencontre, une escarmouche, où le duc se porta avec quelques seigneurs du parti, contre un petit détachement de l'armée royale, commandée par le maréchal de *Schomberg*: soit impétuosité naturelle, soit dépit & désespoir, soit encore débauche de vin, qui n'était alors que trop commune, il franchit un large fossé, suivi seulement de cinq ou six personnes: c'était la manière de combattre de

CH. CXXLVI.

l'ancienne chevalerie, & non pas celle d'un général. Ayant pénétré dans les rangs ennemis, il y tomba percé de coups, & fut pris à la vue de *Gaston* & de sa petite armée, qui ne fit aucun mouvement pour le secourir.

Gaston n'était pas le seul fils de *Henri IV* présent à cette journée; le comte de *Moret*, bâtard de ce monarque & de mademoiselle de *Beuil*, se hasarda plus que le fils légitime; il ne voulut point abandonner le duc de *Montmorenci*, & fut tué à ses côtés. C'est ce même comte de *Moret* qu'on a fait revivre depuis, & qu'on a prétendu avoir été long temps hermite; vaine fable mêlée à ces tristes événemens.

Le duc de Montmorenci pris & exécuté.

Le moment de la prise de *Montmorenci* fut celui du découragement de *Gaston*, & de la dispersion d'une armée que *Montmorenci* seul lui avait donnée.

Alors ce prince ne put que se soumettre. La cour lui envoie le conseiller d'état *Bullion*, contrôleur-général des finances, qui lui promet la grâce du duc de *Montmorenci*. Cependant le roi ne stipula point cette grace dans le traité qu'il fit avec son frère, ou plutôt dans l'amnistie qu'il lui accorda; ce n'est pas agir avec grandeur que de tromper les malheureux & les faibles; mais le cardinal voulait par tous les moyens l'avilissement de monsieur, & la mort de *Montmorenci*. *Gaston* même promit par un article du traité, *d'aimer le cardinal de Richelieu*.

On n'ignore point la triste fin du maréchal duc de *Montmorenci*. Son supplice fut juste, si celui du maréchal de *Marillac* ne l'avait pas été: mais la mort d'un homme de si grande espérance, qui avait gagné des batailles, & que son extrême valeur, sa générosité, ses grâces, avaient rendu cher à toute la France, rendit le cardinal plus odieux que n'avait fait la mort de *Marillac*. On a écrit que lorsqu'il fut conduit en prison on lui trouva un brasselet au bras, avec le portrait de la reine *Anne d'Autriche*: cette particularité a toujours passé pour constante à la cour; elle est conforme à l'esprit du temps. Madame de *Motteville*, confidente de cette reine, avoue dans ses mémoires, que le duc de *Montmorenci*, avait comme *Buckingham*, fait vanité d'être touché de ses charmes; c'était le *galantear* des Espagnols, quelque chose d'approchant des *Sigis-*

Digitized by Google

bez d'Italie, un reste de chevalerie, mais qui ne devait pas adoucir la sévérité de *Louis XIII*. *Montmorenci* avant d'aller à la mort, légua un fameux tableau de *Carache* au cardinal. Ce n'était pas là l'esprit du temps, mais un sentiment étranger, inspiré aux approches de la mort, regardé par les uns comme un christianisme héroïque, & par les autres comme une faiblesse. CH. CLXXVI. 30 Octob. 1632.

Monsieur n'étant revenu en France que pour faire périr sur l'échafaud son ami & son défenseur, réduit à n'être qu'exilé de la cour par grâce, & craignant pour sa liberté, sort encore du royaume, & va chez les Espagnols rejoindre sa mère à Bruxelles. 15 Nov. 1632.

Sous un autre ministère, une reine, un héritier présomptif de la France, retiré chez les ennemis de l'Etat, tous les ordres du royaume mécontens, cent familles qui avaient du sang à venger, eussent pu déchirer le royaume dans les nouvelles circonstances où se trouvait l'Europe. *Gustave-Adolphe*, le fléau de la maison d'*Autriche*, fut tué alors, au milieu de sa victoire de Lutzen auprès de Leipzick, & l'empereur délivré de cet ennemi pouvait avec l'Espagne accabler la France. Mais ce qui n'était presque jamais arrivé, les Suédois se soutinrent dans un pays étranger après la mort de leur chef. L'Allemagne fut aussi troublée, aussi sanglante qu'auparavant, & l'Espagne devint tous les jours plus faible. Toute cabale devait donc être écrasée sous le pouvoir du cardinal. Cependant il n'y eut pas un jour sans intrigues & sans factions. Lui même y donnait lieu par des faiblesses secrètes qui se mêlent toujours sourdement aux grandes affaires, & qui, malgré tous les déguisemens qui les cachent, décèlent les petitesses de la grandeur. 16 Nov. 1632.

Intrigues ridicules.

On prétend que la duchesse de *Chevreuse*, toujours intrigante & belle encore, engageait le cardinal-ministre par ses artifices dans la passion qu'elle voulait lui inspirer, & qu'elle le sacrifiait au garde des sceaux *Chateauneuf*. Le commandeur *de Jars* & d'autres entraient dans la confidence. La reine *Anne*, femme de *Louis XIII*, n'avait d'autre consolation dans la perte de son crédit, que d'aider la duchesse de *Chevreuse* à rabaisser par le ridicule celui qu'elle ne pouvait perdre. La

Digitized by Google

duchesse feignait du goût pour le cardinal, & formait des intrigues dans l'attente de sa mort, que de fréquentes maladies faisaient voir aussi prochaine qu'on la souhaitait. Un terme injurieux dont on se servait toujours dans cette cabale pour désigner le cardinal, fut ce qui l'offensa davantage (1).

Le garde des sceaux fut mis en prison sans forme de procès, parce qu'il n'y avait point de procès à lui faire. Le commandeur *de Jars* & d'autres, qu'on accusa de conserver quelques intelligences avec le frère & la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grâce sur l'échafaud, mais les autres furent exécutés.

Le frère de Louis XIII marié sans le consentement de son frère, était-il bien marié? 1633.

On ne poursuivait pas seulement les sujets qu'on pouvait accuser d'être dans les intérêts de *Gaston*; le duc de Lorraine, *Charles IV*, en fut la victime. *Louis XIII* s'empara de Nanci, & promit de lui rendre sa capitale, quand ce prince lui mettrait entre les mains sa sœur *Marguerite de Lorraine*, qui avait secrétement épousé monsieur. Ce mariage était une nouvelle source de disputes & de querelles dans l'Etat & dans l'église. Ces disputes mêmes pouvaient un jour entraîner une grande révolution. Il s'agissait de la succession à la couronne; & depuis la question de la loi salique, on n'en avait point débattu de plus importante.

Le roi voulait que le mariage de son frère avec *Marguerite de Lorraine* fût déclaré nul. *Gaston* n'avait qu'une fille de son premier mariage avec l'héritière de *Montpensier*. Si l'héritier présomptif du royaume persistait dans son nouveau mariage, s'il en naissait un prince, le roi prétendait que ce prince fût déclaré bâtard & incapable d'hériter.

C'était évidemment insulter les usages de la religion; mais la religion n'ayant pû être instituée que pour le bien des Etats, il est certain que quand ses usages sont nuisibles ou dangereux, il faut les abolir.

Le mariage de monsieur avait été célébré en présence de témoins, autorisé par le père, & par toute la famille de son épouse, consommé, reconnu juridiquement par les parties, confirmé solemnellement par l'archevêque de Malines. Toute

(1) La reine Anne & la duchesse l'appelaient *Cu pourri*.

la cour de Rome, toutes les universités étrangères regardaient ce mariage comme valide & indissoluble; la faculté même de Louvain déclara depuis qu'il n'était pas au pouvoir du pape de le casser, & que c'était un sacrement ineffaçable. CH. CLXXVI.

Le bien de l'Etat exigeait qu'il ne fût point permis aux princes du sang de dispóser d'eux sans la volonté du roi; ce même bien de l'Etat pouvait dans la suite exiger d'eux qu'on reconnût pour roi légitime de France le fruit de ce mariage déclaré illégitime; mais ce danger était éloigné, l'intérêt présent parlait; & il importait qu'il fut décidé, malgré l'église, qu'un sacrement tel que le mariage doit être annullé quand il n'a pas été précédé de l'aveu de celui qui tient lieu du père de famille.

Le mariage cassé. Septemb. 1634.

Un édit du conseil fit ce que Rome & les conciles n'eussent pas fait, & le roi vint avec le cardinal faire vérifier cet édit au parlement de Paris. Le cardinal parla dans ce lit de justice en qualité de premier ministre & de pair de France. Vous saurez quelle était l'éloquence de ces temps-là, par deux ou trois traits de la harangue du cardinal; il dit que *convertir une ame, c'était plus que créer le monde;* que *le roi n'osait toucher à la reine sa mère, non plus qu'à l'arche;* & qu'il *n'arrive jamais plus de deux ou trois rechûtes aux grandes maladies, si les parties nobles ne sont gâtées:* presque toute la harangue est dans ce style, & encore était-elle une des moins mauvaises qu'on prononçât alors. Ce faux goût qui régna si long-temps n'ôtait rien au génie du ministre; & l'esprit du gouvernement a toujours été compatible avec la fausse éloquence, & le faux bel esprit. Le mariage de monsieur fut solemnellement cassé; & même l'assemblée générale du clergé en 1635 se conformant à l'édit, déclara nuls les mariages des princes du sang, contractés sans la volonté du roi. Rome ne vérifia pas cette loi de l'Etat & de l'église de France.

Harangue ridicule.

L'etat de la maison royale devenait problématique en Europe. Si l'héritier présomptif du royaume persistait dans un mariage réprouvé en France, les enfans nés de ce mariage étaient bâtards en France, & auraient besoin d'une guerre civile pour hériter: s'il prenait une autre femme, les enfans nés de ce nouveau mariage étaient bâtards à Rome, & ils faisaient une

CH. CLXXVI.

guerre civile contre les enfans du premier lit. Ces extrémités furent prévenues par la fermeté de monsieur ; il n'en eut qu'en cette occasion ; & le roi consentit enfin au bout de quelques années à reconnaître la femme de son frère ; mais l'édit qui casse tous les mariages des princes du sang contractés sans l'aveu du roi, est demeuré dans toute sa force.

Complot contre la vie du cardinal.

Cette opiniâtreté du cardinal à poursuivre le frère du roi jusques dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme, à dépouiller le duc de Lorraine son beau-frère, à tenir la reine-mère dans l'exil & dans l'indigence, soulève enfin les partisans de ces princes, & il y eut un complot de l'assassiner ; on accusa juridiquement le père *Chanteloube* de l'oratoire, aumônier de *Marie de Médicis*, d'avoir suborné des meurtriers, dont l'un fut roué à Metz. Ces attentats furent très-rares : on avait conspiré bien plus souvent contre la vie de *Henri IV* ; mais les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme.

Il déclare la guerre à toute la maison d'Autriche.

Le cardinal mieux gardé que *Henri IV*, n'avait rien à craindre ; il triomphait de tous ses ennemis. La cour de la reine *Marie* & de monsieur, errante & désolée, était encore plongée dans les dissensions qui suivent la faction & le malheur.

Le cardinal de *Richelieu* avait de plus puissans ennemis à combattre. Il résolut, malgré tous les troubles secrets qui agitaient l'intérieur du royaume, d'établir la force & la gloire de la France au dehors, & de remplir le grand projet de *Henri IV*, en faisant une guerre ouverte à toute la maison d'*Autriche* en Allemagne, en Italie, en Espagne. Cette guerre le rendait nécessaire à un maître qui ne l'aimait pas, & auprès duquel on était souvent prêt de le perdre. Sa gloire était intéressée dans cette entreprise ; le temps paraissait venu d'accabler la puissance d'Autriche dans son déclin. La Picardie & la Champagne étaient les bornes de la France : on pouvait les reculer, tandis que les Suédois étaient encore dans l'Empire. Les Provinces-Unies étaient prêtes d'attaquer le roi d'Espagne dans la Flandre, pour peu que la France les secondât. Ce sont-là les seuls motifs de la guerre contre l'empereur, qui ne finit que par les traités de Vestphalie, & de celle contre le roi d'Espagne, qui dura long-temps après jusqu'au traité des Pyré-

Pyrénées. Toutes les autres raisons ne furent que des prétextes. CH. CLXXVI.

La cour de France jusqu'alors, sous le nom d'alliée des Suédois, & de médiatrice dans l'empire, avait cherché à profiter des troubles de l'Allemagne. Les Suédois avaient perdu une grande bataille à Nortlingue; leur défaite même servit à la France, car elle les mit dans sa dépendance. Le chancelier *Oxenstiern* vint rendre hommage dans Compiégne à la fortune du cardinal, qui dès-lors fut le maître des affaires en Allemagne, au lieu qu'*Oxenstiern* l'était auparavant. Il fait en même-temps un traité avec les Etats-Généraux, pour partager d'avance avec eux les Pays-Bas Espagnols, qu'il comptait subjuguer aisément. *6 Déc. 1634.*

Louis XIII envoya déclarer la guerre à Bruxelles par un héraut d'armes. Ce héraut devait présenter un cartel au cardinal infant, fils de *Philippe III*, gouverneur des Pays-Bas. On peut observer que ce prince cardinal, suivant l'usage du temps, commandait des armées. Il avait été l'un des chefs qui gagnèrent la bataille de Nortlingue contre les Suédois. On vit dans ce siecle les cardinaux de *Richelieu*, de *la Valette* & de *Sourdis* endosser la cuirasse & marcher à la tête des troupes : tous ces usages ont changé. La déclaration de guerre, par un héraut d'armes, ne se renouvella plus depuis ce temps-là : on se contenta de publier la guerre chez soi, sans l'aller signifier à ses ennemis. *Héraut d'armes envoyé à Bruxelles.* *Prêtres généraux d'armée.*

Le cardinal de *Richelieu* attira encore le duc de Savoye & le duc de Parme dans cette ligue : il s'assura sur-tout du duc *Bernard de Veimar*, en lui donnant quatre millions de livres par an, & lui promettant le landgraviat d'Alsace. Aucun des événemens ne répondit aux arrangemens qu'avait pris la politique. Cette Alsace, que *Veimar* devait posséder, tomba longtemps après dans les mains de la France, & *Louis XIII*, qui devait partager en une campagne les Pays-Bas Espagnols avec les Hollondais, perdit son armée, & fut près de voir toute la Picardie en proie aux Espagnols. Ils avaient pris Corbie. Le comte de *Galas*, général de l'Empereur, & le duc de Lorraine, étaient déja auprès de Dijon. Les armes de la France furent d'abord malheureuses de tous les côtés. Il fallut faire de grands efforts pour résister à ceux qu'on croyait si facilement abattre. *Guerre d'abord très-malheureuse.* *1636.*

Digitized by Google

CH. CLXXVI. Enfin le cardinal fut en peu de temps sur le point d'être perdu par cette guerre même qu'il avait suscitée pour sa grandeur & pour celle de la France. Le mauvais succès des affaires publiques diminua quelque temps sa puissance à la cour. *Gaston*, dont la vie était un reflux perpétuel de querelles & de raccommodemens avec le roi son frère, était revenu en France; & le cardinal fut obligé de laisser à ce prince & au comte de *Soissons* le commandement de l'armée, qui reprit Corbie. Il se vit alors exposé au ressentiment des deux princes. C'était, comme on l'a déja dit, le temps des conspirations, ainsi que des duels. Les mêmes personnes, qui depuis excitèrent avec le cardinal de *Retz* les premiers troubles de la Fronde, & qui firent les barricades, embrassaient dès-lors toutes les occasions d'exercer cet esprit de faction qui les dévorait. *Gaston* & le comte de *Soissons* consentirent à tout ce qu'ils pourraient attenter contre le cardinal. Il fut résolu de l'assassiner chez le roi même; mais duc d'Orléans, qui ne faisait jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, ne donna point le signal dont les conjurés étaient convenus.

Danger du Cardinal.

1636.

On veut l'assassiner.

Les Impériaux furent chassés de Bourgogne, les Espagnols de la Picardie: le duc de *Veimar* réussit en Alsace, & s'empara de presque tout ce landgraviat que la France lui avait garanti. Enfin après plus d'avantages que de malheurs, la fortune qui sauva la vie du cardinal de tant de conspirations, sauva aussi sa gloire qui dépendait des succès.

Académie. 1637.

Cet amour de la gloire lui faisait rechercher l'empire des lettres & du bel esprit jusques dans la crise des affaires publiques & des siennes, & parmi les attentats contre sa personne. Il érigeait dans ce temps-là même l'Académie Française, & donnait dans son palais des pièces de théâtre auxquelles il travaillait quelquefois. Il reprenait sa hauteur & sa fierté sévère, dès que le péril était passé. Car ce fut encore dans ce temps qu'il fomenta les premiers troubles d'Angleterre, & qu'il écrivit au comte d'*Estrade* ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles I. *Le roi d'Angleterre, avant qu'il soit un an, verra qu'il ne faut pas me mépriser.*

1638.

Lorsque le siége de Fontarabie fut levé par le prince de *Condé*, son armée battue, & le duc de *la Valette* accusé de

Digitized by Google

n'avoir pas secouru le prince de *Condé*, il fit condamner *la Valette* fugitif par des commissaires auxquels le roi présida lui-même. C'était l'ancien usage du gouvernement de la pairie, quand les rois n'étaient encore regardés que comme les chefs des pairs; mais sous un gouvernement purement monarchique, la présence & la voix du souverain dirigeait trop l'opinion des juges.

CH. CLXXVI.

Cette guerre, excitée par le cardinal, ne réussit que quand le duc de *Veimar* eut enfin gagné une bataille complette, dans laquelle il fit quatre généraux de l'empereur prisonniers, qu'il s'établit dans Fribourg & dans Brisac, & qu'enfin la branche d'*Autriche-Espagnole* eut perdu le Portugal par la seule conspiration heureuse de ces temps-là, & qu'elle perdit encore la Catalogne par une révolte ouverte sur la fin de 1640. Mais avant que la fortune eût disposé de tous ces événemens extraordinaires en faveur de la France, le pays était exposé à la ruine; les troupes commençaient à être mal payées. *Grotius*, ambassadeur de Suède à Paris, dit que les finances étaient mal administrées. Il avait bien raison, car le cardinal fut obligé, quelque temps après la perte de Corbie, de créer vingt-quatre nouveaux conseillers du parlement & un président. Certainement on n'avait pas besoin de nouveaux juges, & il était honteux de n'en faire que pour tirer quelque argent de la vente des charges. Le parlement se plaignit. Le cardinal, pour toute réponse, fit mettre en prison cinq magistrats qui s'étaient plaints en hommes libres. Tout ce qui lui résistait dans la cour, dans le parlement, dans les armées, était disgracié, exilé ou emprisonné.

1638.

1636.


TAYLOR INST.

C'est une chose peu digne d'attention, qu'il ne se trouva que vingt personnes qui achetassent ces places de juges; mais ce qui fait connaître l'esprit des hommes, & sur-tout des François, c'est que ces nouveaux membres furent long-temps l'objet de l'aversion & du mépris de tout le corps. C'est que dans la guerre de la Fronde, ils furent obligés de payer chacun quinze mille livres, pour obtenir les bonnes graces de leurs confrères, par cette contribution à la guerre contre le gouvernement. C'est comme vous le verrez qu'ils en eurent le sobriquet de *Quinze-vingt*. C'est qu'enfin de nos jours, quand on a voulu supprimer des conseillers inutiles, le parlement

Remarque-la.

Digitized by Google

CH. CLXXVI.

qui avait éclaté contre l'introduction des membres surnuméraires, a éclaté contre la suppression. C'est ainsi que les mêmes choses sont bien ou mal reçues selon les temps, & qu'on se plaint souvent autant de la guérison que de la blessure.

Favori, maitresse & confesseur, lisez & profitez.

Louis XIII avait toujours besoin d'un confident qu'on appelle un *favori*, qui put amuser son humeur triste, & recevoir les confidences de ses amertumes. Le duc de *St. Simon* occupait ce poste; mais n'ayant pas assez ménagé le cardinal, il fut éloigné de la cour & relégué à Blayes.

Le roi s'attachait quelquefois à des femmes: il aimait mademoiselle de *la Fayette*, fille d'honneur de la reine régnante, comme un homme faible, scrupuleux, & peu voluptueux peut aimer. Le jésuite *Caussin*, confesseur du roi, favorisait cette liaison, qui pouvait servir à faire rappeler la reine-mère. Mademoiselle de *la Fayette*, en se laissant aimer du roi, était dans les intérêts des deux reines contre le cardinal: mais le ministre l'emporta sur la maitresse, & sur le confesseur, comme il l'avait emporté sur les deux reines. Mademoiselle de *la Fayette*, intimidée, fut obligée de se jeter dans un couvent, & bien-tôt
1637. après le confesseur *Caussin* fut arrêté & relégué en Basse-Bretagne.

Ce même jésuite *Caussin* avait conseillé à *Louis XIII* de mettre le royaume sous la protection de la Vierge, pour sanctifier l'amour du roi & de mademoiselle de *la Fayette*, qui n'était regardé que comme une liaison du cœur, à laquelle les sens avaient très-peu de part. Le conseil fut suivi, & le cardinal de *Richelieu* remplit cette idée l'année suivante, tandis que *Caussin* célébrait en mauvais vers, à Quimpercorentin, l'attachement particulier de la Vierge pour le royaume de France. Il est vrai que la maison d'*Autriche* avait aussi *Marie* pour protectrice, de sorte que sans les armes des Suédois & du duc de *Veimar* protestant, la sainte Vierge eût été apparemment fort indécise.

La duchesse de Savoye *Christine*, fille de *Henri IV*, veuve de *Louis-Amédée*, & régente de la Savoye, avait aussi un confesseur jésuite qui cabalait dans cette cour, & qui irritait sa pénitente contre le cardinal de *Richelieu*. Le ministre pré-

Digitized by Google

fera la vengeance & l'intérêt de l'Etat au droit des gens; il ne balança pas à faire saisir ce jésuite dans les états de la duchesse. CH. CLXXVI.

Remarquez ici que vous ne verrez jamais dans l'histoire aucun trouble, aucune intrigue de cour dans lesquels les confesseurs des rois ne soient entrés, & que souvent ils ont été disgraciés. Un prince est assez faible pour consulter son confesseur sur les affaires d'état, (& c'est-là le plus grand inconvénient de la confession auriculaire.) Le confesseur, qui est presque toujours d'une faction, tâche de faire regarder à son pénitent cette faction comme la volonté de DIEU. Le ministre en est bientôt instruit, le confesseur est puni, & on en prend un autre qui emploie le même artifice.

La reine prête interrogatoire. 1637.

Les intrigues de cour, les cabales continuent toujours. La reine *Anne d'Espagne*, que nous nommons *Anne d'Autriche*, pour avoir écrit à la duchesse de *Chevreuse*, ennemie du cardinal & fugitive, est traitée comme une sujette criminelle. Ses papiers sont saisis, & elle subit un interrogatoire devant le chancelier *Séguier*. Il n'y avait point d'exemple en France d'un pareil procès criminel.

Tous ces traits rapprochés forment le tableau qui peint ce ministère. Le même homme semblait destiné à dominer sur toute la famille de *Henri IV*, à persécuter sa veuve dans les pays étrangers, à maltraiter *Gaston* son fils, à soulever des partis contre la reine d'Angleterre sa fille, à se rendre maître de la duchesse de Savoye son autre fille, enfin à humilier *Louis XIII* en le rendant puissant, & à faire trembler son épouse.

Tout le temps de son ministère se passa ainsi à exciter la haine & à se venger; & l'on vit presque chaque année des rébellions & des châtimens. La révolte du comte de *Soissons* fut la plus dangereuses; elle était appuyée par le duc de *Bouillon*, fils du maréchal, qui le reçut dans Sédan; par le duc de *Guise*, petit-fils du *balafré*, qui avec le courage de ses ancêtres voulait en faire revivre la fortune; enfin par l'argent du roi d'Espagne, & par ses troupes des Pays-Bas. Ce n'était pas une tentative hasardée comme celles de *Gaston*.

Guerre civile.

Le comte de *Soissons* & le duc de *Bouillon* avaient une

CH. CLXXVI. bonne armée, & ils savaient la conduire; & pour plus grande sûreté, tandis que cette armée devait s'avancer, on devait assassiner le cardinal, & faire soulever Paris. Le cardinal de *Retz*, encore très-jeune, faisait dans ce complot son apprentissage de conspirations. La bataille de la Marfée, que le comte de *Soissons* gagna près de Sédan contre les troupes du roi, devait encourager les conjurés : mais la mort de ce prince tué dans la bataille tira encore le cardinal de ce nouveau danger. Il fut cette fois seule dans l'impuissance de punir. Il ne savait pas la conspiration contre sa vie, & l'armée révoltée était victorieuse. Il fallut négocier avec le duc de *Bouillon*, possesseur de Sédan. Le seul duc de *Guise*, le même qui depuis se rendit maître de Naples, fut condamné par coutumace au parlement de Paris.

1641.

Conspiration.

Le duc de *Bouillon* reçu en grace à la cour, & racommodé en apparence avec le cardinal, jura d'être fidèle, & dans le même temps il tramait une nouvelle conspiration. Comme tout ce qui approchait du roi haïssait le ministre, & qu'il fallait toujours au roi un favori, *Richelieu* lui avait donné lui-même le jeune d'*Esfiat Cinq-Mars*, afin d'avoir sa propre créature auprès du monarque. Ce jeune homme, devenu bientôt grand écuyer, prétendit entrer dans le conseil; & le cardinal qui ne le voulut pas souffrir, eut aussi-tot en lui un ennemi irréconciliable. Ce qui enhardi le plus *Cinq-Mars* à conspirer, ce fut le roi lui-même. Souvent mécontent de son ministre, offensé de son faste, de sa hauteur, de son mérite même, il confiait ses chagrins à son favori, qu'il appelait *cher ami*, & parlait de *Richelieu* avec tant d'aigreur, qu'il enhardit *Cinq-Mars* à lui proposer plus d'une fois de l'assassiner; & c'est ce qui est prouvé par une lettre de *Louis XIII* lui-même au chancelier *Séguier*. Mais ce même roi fut ensuite si mécontent de son favori, qu'il le bannit souvent de sa présence; de sorte que bientôt *Cinq-Mars* haït également *Louis XIII* & *Richelieu*. Il avait eu déja des intelligences avec le comte de *Soissons*: il les continuait avec le duc de *Bouillon*; & enfin monsieur, qui après ses entreprises malheureuses se tenait tranquille dans son appanage de Blois, ennuyé de cette oisiveté, & pressé par ses confidens, entra dans le complot. Il ne s'en

faisait point qui n'eût pour bâse la mort du cardinal, & ce projet tant de fois tenté, ne fut exécuté jamais. CH. CLXXVI. 1642.

Louis XIII & *Richelieu*, tous deux attaqués déja d'une maladie plus dangereuse que les conspirations, & qui les conduisit bientôt au tombeau, marchaient en Roussillon pour achever d'ôter cette province à la maison d'*Autriche*. Le duc de *Bouillon*, à qui on n'aurait pas dû donner une armée à commander, lorsqu'il sortait d'une bataille contre les troupes du roi, en commandait pourtant une en Piémont contre les Espagnols; & c'était dans ce temps-là même qu'il conspirait avec monsieur, & avec *Cinq-Mars*. Les conjurés faisaient un traité avec le comte-duc *Olivarès* pour introduire une armée espagnole en France, & pour y mettre tout en confusion, dans une régence qu'on croyoit prochaine, & dont chacun espérait profiter. *Cinq-Mars* alors ayant suivi le roi à Narbonne, était mieux que jamais dans ses bonnes graces, & *Richelieu* malade à Tarascon avait perdu toute sa faveur, & ne conservait que l'avantage d'être nécessaire.

Conspiration découverte. 1642. Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fut découvert, & qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Il en coûta la vie à *Cinq-Mars*. C'était une anecdote transmise par les courtisans de ce temps-là, que le roi, qui avait si souvent appelé le grand écuyer *cher ami*, tira sa montre de sa poche à l'heure destinée pour l'exécution, & dit; *Je crois que* cher ami *fait à présent une vilaine mine*. Le duc de *Bouillon* fut arrêté au milieu de son armée à Casal. Il sauva sa vie parce qu'on avait plus besoin de sa principauté de Sédan que de son sang. Celui qui avait deux fois trahi l'Etat conserva sa dignité de prince, & eut en échange de Sédan des terres d'un plus grand revenu. *De Thou*, à qui on ne reprochait que d'avoir su la conspiration, & qui l'avait désapprouvée, fut condamné à mort pour ne l'avoir pas révélée. En vain il représenta qu'il n'aurait pu prouver sa déposition, & que s'il avait accusé le frère du roi d'un crime d'état dont il n'avait point de preuves, il aurait bien plus mérité la mort. Une justification si évidente ne fut point reçue du cardinal, son ennemi personnel. Les juges le condamnèrent suivant une

Duc de Bouillon.

De Thou tué juridiquement.

Digitized by Google

CH. CLXXVI. loi de *Louis XI*, dont le seul nom suffit pour faire voir que la loi était cruelle. La reine elle-même était dans le secret de la conspiration; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle aurait essuyées. Pour *Gaston*, duc d'Orléans, il accusa ses complices à son ordinaire, s'humilia, consentit à rester à Blois sans gardes & sans honneurs, & sa destinée fut toujours de traîner ses amis à la prison ou à l'échafaud.

Le cardinal déploya dans sa vengeance autorisée de la justice, toute sa rigueur hautaine. On le vit traîner le grand écuyer à sa suite de Tarascon à Lyon sur le Rhône dans un bateau attaché au sien, frappé lui-même à mort, & triomphant de celui qui allait mourir par le dernier supplice. De-là le cardinal se fit porter à Paris sur les épaules de ses gardes, dans une chambre ornée, où il pouvait tenir deux hommes à côté de son lit: ses gardes se relayaient; on abattait des pans de muraille pour le faire entrer plus commodément dans les villes; c'est ainsi qu'il alla mourir à Paris à cinquante-huit ans, & qu'il laissa le roi satisfait de l'avoir perdu & embarrassé d'être le maître.

4 Déc. 1642.

Le cardinal avait toujours de l'argent comptant, sans quoi...

On dit que ce ministre régna encore après sa mort, parce qu'on remplit quelques places vacantes de ceux qu'il avait nommés: mais les brevets étaient expédiés avant sa mort; & ce qui prouve sans replique qu'il avait trop régné, & qu'il ne régnait plus, c'est que tous ceux qu'il avait fait enfermer à la Bastille en sortirent comme des victimes déliées qu'il ne fallut plus immoler à sa vengeance. Il légua au roi trois millions de notre monnoie d'aujourd'hui à cinquante livres le marc, somme qu'il tenait toujours en réserve. La dépense de sa maison, depuis qu'il était premier ministre, montait à mille écus par jour. Tout chez lui était splendeur & faste, tandis que chez le roi tout était simplicité & négligence; ses gardes entraient jusques à la porte de la chambre quand il allait chez son maître: il précédait par-tout les princes du sang. Il ne lui manquait que la couronne; & même lorsqu'il était mourant, & qu'il se flattait encore de survivre au roi, il prenait des mesures pour être régent du royaume. La veuve de *Henri IV* l'avait précédé de cinq mois, & *Louis XIII* le suivit cinq mois après.

3 Juillet. 1642.

Il était difficile de dire lequel des trois fut le plus malheureux. La reine-mère long-temps errante mourut à Cologne dans la pauvreté. Le fils maître d'un beau royaume, ne goûta jamais ni les plaisirs de la grandeur s'il en est, ni ceux de l'humanité, toujours sous le joug, & toujours voulant le secouer; malade, triste, sombre, insurpportable à lui-même, n'ayant pas un serviteur dont il fut aimé, se défiant de sa femme, haï de son frère, quitté par ses maitresses sans avoir connu l'amour, trahi par ses favoris, abandonné sur le trône, presque seul au milieu d'une cour qui n'attendait que sa mort, qui la prédisait sans cesse, qui le regardait comme incapable d'avoir des enfans: le sort du moindre citoyen paisible dans sa famille était bien préférable au sien.

CH. CLXXVI.

13 Mai. 1643.

Qui était le plus malheureux du roi, de la reine, ou du cardinal?

Le cardinal de *Richelieu* fut peut-être le plus malheureux des trois, parce qu'il était le plus haï, & qu'avec une mauvaise santé il avait à soutenir de ses mains teintes de sang, un fardeau immense, dónt il fut souvent prêt d'être écrasé.

Dans ce temps de conspirations & de supplices le royaume fleurit pourtant, & malgré tant d'afflictions le siecle de la politesse & des arts s'annonçait. *Louis XIII* n'y contribua en rien; mais le cardinal de *Richelieu* servit beaucoup à ce changement. La philosophie ne put, il est vrai, effacer la rouille scholastique; mais *Corneille* commença en 1636 par la tragédie du *Cid*, le siecle qu'on appelle celui de *Louis XIV*. Le *Poussin* égala *Raphaël* d'Urbin dans quelques parties de la peinture. La sculpture fut bientôt perfectionnée par *Girardon*, & le mausolée même du cardinal de *Richelieu*, en est une preuve. Les Français commencèrent à se rendre recommandables, sur-tout par les grâces & les politesses de l'esprit, c'était l'aurore du bon goût.

Arts, mœurs & usages.

La nation n'était pas encore ce qu'elle devint depuis; ni le commerce n'était bien cultivé, ni la police générale établie. L'intérieur du royaume était encore à régler; nulle belle ville, excepté Paris qui manquait encore de bien des choses nécessaires comme on le peut voir ci-après dans le *siecle de Louis XIV*. Tout était aussi différent dans la manière de vivre que dans les habillemens de tout ce qu'on voit aujour-

Digitized by Google

CH. CLXXVI.

d'hui. Si les hommes de nos jours voyaient les hommes de ce temps-là, ils ne croiraient pas voir leurs pères. Les petites bottines, le pourpoint, le manteau, le grand collet de point, les moustaches, & une petite barbe en pointe, es rendraient aussi méconnaissables pour nous que leurs passions pour les complots, leur fureur des duels, leurs festins au cabaret, leur ignorance générale malgré leur esprit naturelle.

La nation n'était pas aussi riche qu'elle l'est devenue en espèces monnoyées, & en argent travaillé : aussi le ministère, qui tirait ce qu'il pouvait du peuple, n'avait guère par année que la moitié du revenu de *Louis XIV*. On était encore moins riche en industrie. Les manufactures grossières de draps de Rouen, & d'Elbœuf, étaient les plus belles qu'on connut en France : point de tapisserie, point de crystaux, point de glaces. L'art de l'horlogerie était faible, & consistait à mettre une corde à la fusée d'une montre; les pendules n'étaient point inventées : le commerce maritime dans les échelles du levant était dix fois moins considérable qu'aujourd'hui; celui de l'Amérique se bornait à quelques pelleteries de Canada : nul vaisseau n'allait aux Indes orientales, tandis que la Hollande y avait des royaumes, & l'Angleterre de grands établissemens.

Preuves que le testament politique n'est point du cardinal.

Ainsi la France possédait bien moins d'argent que sous *Louis XIV*; le gouvernement empruntait à un plus haut prix; les moindres intérêts qu'il donnait pour la constitution des rentes étaient de sept & demi pour cent à la mort du cardinal de *Richelieu*. On peut tirer de-là une preuve invincible parmi tant d'autres, que le testament qu'on lui attribue ne peut être de lui. Le faussaire ignorant & absurde qui a pris son nom, dit au chap. I, de la seconde partie, que la jouissance fait le remboursement entier de ces rentes en sept années & demie, il a pris le denier septième, sept & demi pour la septième partie & demie de cent; & il n'a pas vû que le remboursement d'un capital en sept années & demie, ne donne pas sept & demi par année, mais près de quatorze. Tout ce qu'il dit dans ce chapitre est d'un homme qui n'entend pas mieux les premiers élémens de l'arithmétique que ceux des affaires. J'en-

Digitized by Google

tre dans ce petit détail, feulement pour faire voir combien les noms en impofent aux hommes : tant que cette œuvre de ténèbres a paffé pour être du cardinal de *Richelieu*, on l'a loué comme un chef-d'œuvre ; mais quand on a reconnu la foule des anacronifmes, des erreurs fur les pays voifins, des fauffes évaluations, & l'ignorance abfurde avec laquelle il eft dit que la France avait plus de ports dans la Méditerranée que la monarchie Efpagnole ; quand on a vû enfin que dans un prétendu teftament politique du cardinal de *Richelieu*, il n'était pas dit un feul mot de la manière dont il fallait fe conduire dans la guerre qu'on avait à foutenir ; alors on a méprifé ce chef-d'œuvre qu'on avait admiré fans examen.

CHAPITRE CENT SOIXANTE ET DIX-SEPTIEME.

Du gouvernement & des mœurs de l'Efpagne, depuis PHILIPPE *II jufqu'à* CHARLES *II.*

ON voit depuis la mort de *Philippe II* les monarques Efpagnols affermir leur pouvoir abfolu dans leurs états, & perdre infenfiblement leur autorité dans l'Europe. Le commencement de la décadence fe fit fentir dès les premières années du regne de *Philippe III* : la faibleffe de fon caractère fe répandit fur toutes les parties du gouvernement. Il était difficile d'étendre toujours des foins vigilans fur l'Amérique, fur les vaftes poffeffions en Afie, fur celles d'Afrique, fur l'Italie & les Pays-Bas ; mais fon père avait vaincu ces difficultés, & les tréfors du Mexique, du Pérou, du Brefil, des Indes orientales devaient furmonter tous les obftacles. La négligence fut fi grande, l'adminiftration des deniers publics fi infidèle, que dans la guerre qui continuait toujours contre les Provinces-Unies ; on n'eut pas de quoi payer les troupes Efpagnoles ; elles fe mutinèrent, elles pafsèrent au nombre de trois mille hommes fous les drapeaux du prince *Maurice*. Un fimple ftadhouder avec un efprit d'ordre payait mieux 1604

Ch. CLXXVII. ſes troupes que le ſouverain de tant de royaumes. *Philippe III* aurait pû couvrir les mers de vaiſſeaux, & les petites provinces de Hollande & de Zélande en avaient plus que lui: leur flotte lui enlevait les principales îles Moluques, & ſurtout Amboine, qui produit les plus précieuſes épiceries, dont les Hollandais ſont reſtés en poſſeſſion. Enfin ces ſept petites provinces rendaient ſur terre les forces de cette vaſte monarchie inutiles, & ſur mer elles étaient plus puiſſantes.

1607

Philippe III conclut une trêve de douze ans avec la Hollande. 1609.

Philippe III en paix avec la France, avec l'Angleterre, n'ayant la guerre qu'avec cette république naiſſante, eſt obligée de conclure avec elle une trêve de douze années, de lui laiſſer tout ce qui était en ſa poſſeſſion, de lui aſſurer la liberté du commerce dans les grandes Indes, & de rendre enfin à la maiſon de *Naſſau* ſes biens ſitués dans les terres de la monarchie. *Henri IV* eut la gloire de conclure cette trêve par ſes ambaſſadeurs. C'eſt d'ordinaire le parti le plus faible qui deſire une trêve, & cependant le prince *Maurice* ne la voulait pas. Il fut plus difficile de l'y faire conſentir, que d'y réſoudre le roi d'Eſpagne.

Expulſion des Maures. 1609.

L'expulſion des Maures fit bien plus de tort à la monarchie. *Philippe III* ne pouvait venir à bout d'un petit nombre de Hollandais, & il put malheureuſemsnt chaſſer ſix à ſept cent mille Maures de ſes etats. Ces reſtes des anciens vainqueurs de l'Eſpagne étaient la plupart déſarmés, occupés du commerce & de la culture des terres, bien moins formidables en Eſpagne que les proteſtans ne l'étaient en France, & beaucoup plus utiles, parce qu'ils étaient laborieux dans le pays de la pareſſe. On les forçait à paraître chrétiens; l'inquiſition les pourſuivait ſans relâche. Cette perſécution produiſit quelques révoltes, mais faibles & bientôt appaiſées. *Henri IV* voulut prendte ces peuples ſous ſa protection; mais ſes intelligences avec eux furent découvertes par la trahiſon d'un commis du bureau des affaires étrangères; cet incident hâta leur diſperſion. On avait déja pris la réſolution de les chaſſer: ils propoſèrent en vain d'acheter de deux millions de ducats d'or la permiſſion de reſpirer l'air de l'Eſpagne; le conſeil fut inflexible: vingt mille de ces proſcrits ſe réfugièrent dans des montagnes; mais n'ayant pour armes que des frondes & des

1609.

Digitized by Google

pierres, ils y furent bientôt forcés. On fut occupé deux années entières à transporter des citoyens hors du royaume & à dépeupler l'Etat. *Philippe* se priva ainsi des plus laborieux de ses sujets, au lieu d'imiter les Turcs, qui savent contenir les Grecs, & qui sont bien éloignés de les forcer à s'établir ailleurs. CH. CLXXVII.

La plus grande partie de ces Maures Espagnols se réfugièrent en Afrique leur ancienne patrie; quelques-uns passerent en France sous la régence de *Marie de Médicis*; ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur religion s'embarquèrent en France pour Tunis; quelques familles qui firent profession du christianisme s'établirent en Provence, en Languedoc; il en vint à Paris même, & leur race n'y a pas été inconnue. Mais enfin ces fugitifs se sont incorporés à la nation, qui a profité de la faute de l'Espagne, & qui ensuite l'a imitée dans l'émigration des réformés. C'est ainsi que tous les peuples se mêlent, & que toutes les nations sont absorbées les unes dans les autres, tantôt par les persécutions, tantôt par les conquêtes.

Cette grande émigration, jointe à celle qui arriva sous *Isabelle* & aux colonies que l'avarice transplantait dans le nouveau monde, épuisait insensiblement l'Espagne d'habitans, & bientôt la monarchie ne fut plus qu'un vaste corps sans substance. La superstition, ce vice des ames faibles, avilit encore le régne de *Philippe III*; sa cour ne fut qu'un chaos d'intrigues, comme celle de *Louis XIII*. Ces deux rois ne pouvaient vivre sans favoris, ni régner sans premiers ministres. Le duc de *Lerme*, depuis cardinal, gouverna long-temps le roi & le royaume: la confusion où tout était, le chassa de sa place. Son fils lui succéda, & l'Espagne ne s'en trouva pas mieux. *Elle affaiblit la monarchie.*

Le désordre augmenta sous *Philippe IV* fils de *Philippe III*. Son favori le comte-duc *Olivarès* lui fit prendre le nom de *grand* à son avénement: s'il l'avait été, il n'eut point eu de premier ministre. L'Europe & ses sujets lui refusérent ce titre; & quand il eut perdu depuis le Roussillon par la faiblesse de ses armes, le Portugal par sa négligence, la Catalogne par l'abus de son pouvoir, la voix publique lui donna pour devise un fossé avec ces mots: *Plus on lui ôte, plus il est grand.* 1621. *Philippe IV prend le nom de grand*

Digitized by Google

CH. CLXXVII. Ce beau royaume était alors peu puissant au dehors, & misérable au dedans. On n'y connaissait nulle police. Le commerce intérieur était ruiné, par les droits qu'on continuait de lever d'une province à une autre. Chacune de ces provinces ayant été autrefois un petit royaume, les anciennes douanes subsistaient : ce qui avait été autrefois une loi nécessaire, devenait un abus onéreux. On ne sut point faire de toutes ces parties du royaume un tout régulier. Le même abus a été introduit en France; mais il était porté en Espagne à un tel excès, qu'il n'était pas permis de transporter de l'argent de province à province. Nulle industrie ne secondait dans ces climats heureux, les présens de la nature : ni les soies de Valence, ni les belles laines de l'Andalousie & de la Castille, n'étaient préparées par les mains espagnoles : les toiles fines étaient un luxe très-peu connu : les manufactures flamandes, reste des monumens de la maison de *Bourgogne*, fournissaient à Madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence : les étoffes d'or & d'argent étaient défendues dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet malgré les mines du nouveau monde, l'Espagne était si pauvre, que le ministère de *Philippe IV* se trouva réduit à la nécessité de faire de la monnoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent : il fallut que le maître du Mexique & du Pérou fît de la fausse monnoie pour payer les charges de l'Etat. On n'osait, si on en croit le sage *Gourville*, imposer des taxes personnelles, parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'ayant presque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à payer. Jamais ce que dit *Charles-Quint* ne se trouva si vrai : *En France tout abonde, tout manque en Espagne.*

l'Espagne pauvre, malgré tout l'or du nouveau monde.

1525. Le regne de *Philippe IV* ne fut qu'un enchaînement de pertes & de disgraces : & le comte-duc *Olivarès* fut aussi malheureux dans son administration, que le cardinal de *Richelieu* dans la sienne.

Les Hollandais enlèvent le Bresil à l'Espagne.

Les Hollandais qui commencèrent la guerre à l'expiration de la trêve de douze années, enlèvent le Bresil à l'Espagne : il leur en est resté Surinam : ils prennent Mastricht, qui

Digitized by Google

leur est enfin demeuré. Les armées de *Philippe* sont chassées de la Valteline & du Piémont par les Français sans déclaration de guerre; & enfin lorsque la guerre est déclarée en 1635 il est malheureux de tous côtés. L'Artois est envahi. 1639.
La Catalogne entière, jalouse de ses privilèges auxquels il 1640.
attentait, se révolte & se donne entière à la France. Le Portugal 1641.
secoue le joug; une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite mit sur le trône la maison de *Bragance*. Le premier ministre *Olivarès* eut la confusion d'avoir contribué lui-même à cette grande révolution, en envoyant de l'argent au duc de *Bragance*, pour ne point laisser de prétexte au refus de ce prince de venir à Madrid. Cette argent même servit à payer des conjurés.

La révolution n'était pas difficile. *Olivarès* avait eu l'imprudence de retirer une garnison Espagnole de la forteresse de Lisbonne. Peu de troupes gardaient le royaume. Les peuples étaient irrités d'un nouvel impôt, & enfin le premier ministre qui croyait tromper le duc de *Bragance*, lui avait donné 11. Dec.
le commandement des armes. La duchesse de Mantoue vice- 1640.
reine fut chassée, sans que personne prit sa défense. Un secrétaire d'état Espagnol, & un de ses commis, furent les seules victimes immolées à la vengeance publique. Toutes les villes du Portugal imitèrent l'exemple de Lisbonne presque dans le même jour. *Jean de Bragance* fut par tout proclamé roi sans le moindre tumulte: un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Des vaisseaux partirent de Lisbonne pour toutes les villes de l'Asie & de l'Afrique; pour toutes les îles qui appartenaient à la couronne de Portugal; il n'y en eut aucune qui hésitât à chasser les gouverneurs Espagnols. Tout ce qui restait du Brésil, ce qui n'avait point été pris par les Hollandais sur les Espagnols, retourna aux Portugais; & enfin les Hollandais, unis avec le nouveau roi *Don Jean de Bragance*, lui rendirent ce qu'ils avaient pris à l'Espagne dans le Brésil.

Le Portugal secoue le joug de l'Espagne.

Les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, furent animées du même esprit que Lisbonne. Il semblait que la conspiration eût été tramée dans toutes ces villes. On vit par-tout combien une domination étrangère est odieuse, & en même

Digitized by Google

CH. CLXXVII.

temps combien peu le miniſtère Eſpagnol avait pris de meſures pour conſerver tant d'états.

On vit auſſi comme on flatte les rois dans leurs malheurs, comme on leur déguiſe des vérités utiles. La manière dont *Olivarès* annonça à *Philippe IV* la perte du Portugal eſt célèbre. *Je viens vous annoncer*, dit-il, *une heureuſe nouvelle : Votre majeſté a gagné tous les biens du duc de Bragance : il s'eſt aviſé de ſe faire proclamer roi, & la confiſcation de ſes terres vous eſt acquiſe par ſon crime.* La confiſcation n'eut pas lieu. Le Portugal devint un royaume conſidérable, ſur-tout lorſque les richeſſes du Bréſil commencèrent à lui procurer un commerce qui eût été très-avantageux, ſi l'amour du travail avait pû animer l'induſtrie de la nation Portugaiſe.

Parallèle d'Olivarès & de Richelieu.

Le comte-duc *Olivarès*, long-temps le maître de la monarchie Eſpagnole, & l'émule du cardinal de *Richelieu*, fut enfin diſgracié pour avoir été malheureux. Ces deux miniſtres avaient été long-temps également rois, l'un en France, l'autre en Eſpagne ; tous deux ayant pour ennemis la maiſon royale, les grands & le peuple; tous deux très-différens dans leurs caractères, dans leurs vertus, & dans leurs vices; le comte-duc auſſi réſervé, auſſi tranquille, & auſſi doux que le cardinal était vif, hautain & ſanguinaire. Ce qui conſerva *Richelieu* dans le miniſtère, & ce qui lui donna preſque toujours l'aſcendant ſur *Olivarès*, ce fut ſon activité. Le miniſtre Eſpagnol perdit tout par ſa négligence; il mourut de la mort des miniſtres déplacés; on dit que le chagrin les tue; ce n'eſt pas ſeulement le chagrin de la ſolitude après le tumulte, mais celui de ſentir qu'ils ſont haïs & qu'ils ne peuvent ſe venger. Le cardinal de *Richelieu* avait abrégé ſes jours d'une autre manière, par les inquiétudes qui le dévorèrent dans la plénitude de ſa puiſſance.

Avec toutes les pertes que fit la branche d'*Autriche-Eſpagnole*, il lui reſta encore plus d'états que le royaume d'Eſpagne n'en poſſède aujourd'hui. Le Milanais, la Flandre, Naples & Sicile appartenaient à cette monarchie; & quelque mauvais que fut ſon gouvernement, elle fit encore beaucoup de peine à la France, juſqu'à la paix des Pyrénées.

La dépopulatin de l'Eſpagne a été ſi grande, que le célèbre *Uſtaris*,

Digitized by Google

Ustaris, homme d'état qui écrivait en 1723 pour le bien de son pays, n'y compte qu'environ sept millions d'habitans, un peu moins des deux cinquièmes de ceux de la France; & en se plaignant de la diminution des citoyens, il se plaint aussi que le nombre des moines soit toujours resté le même. Il avoue que les revenus du maître des mines d'or & d'argent ne se montaient pas à quatre-vingt millions de nos livres d'aujourd'hui. CH. CLXXVII.

Les Espagnols depuis le temps de *Philippe II* jusqu'à *Philippe IV*, se signalèrent dans les arts de génie. Leur théâtre, tout imparfait qu'il était, l'emportait sur celui des autres nations; il servit de modèle à celui d'Angleterre; & lorsqu'ensuite la tragédie commença à paraître en France avec quelque éclat, elle emprunta beaucoup de la scène espagnole. L'histoire, les romans agréables, les fictions ingénieuses, la morale, furent traités en Espagne avec un succès qui passa beaucoup celui du théâtre; mais la saine philosophie y fut toujours ignorée. L'inquisition & la superstition y perpétuèrent les erreurs scholastiques: les mathématiques furent peu cultivées, & les Espagnols dans leurs guerres employèrent presque toujours des ingénieurs Italiens. Ils eurent quelques peintres du second rang, & jamais d'école de peinture. L'architecture n'y fit point de grands progrès. L'Escurial fut bâti sur les dessins d'un Français. Les arts méchaniques y étaient tous très-grossiers. La magnificence des grands seigneurs consistait dans de grands amas de vaisselle d'argent, & dans un nombreux domestique. Il régnait chez les grands une générosité d'ostentation qui en imposait aux étrangers, & qui n'était en usage que dans l'Espagne; c'était de partager l'argent qu'on gagnait au jeu avec tous les assistans de quelque condition qu'ils fussent. *Montrésor* rapporte que quand le duc de *Lerme* reçut *Gaston* frère de *Louis XIII* & sa suite dans les Pays-Bas, il étala une magnificence bien plus singulière. Ce premier ministre, chez qui *Gaston* resta plusieurs jours, faisant mettre après chaque repas deux mille louis d'or sur une grande table de jeu. Les suivans de monsieur, & ce prince lui-même, jouaient avec cet argent. Sciences, mœurs, arts,

Les fêtes des combats de taureaux étaient très-fréquentes, comme elles le sont encore aujourd'hui; & c'était le spectacle le plus magnifique & le plus galant, comme le plus dange-

Digitized by Google

CH. CLXXVI. reux. Cependant, rien de ce qui rend la vie commode n'était connu. Cette disette de l'utile & de l'agréable augmenta depuis l'expulsion des Maures. De-là vient qu'on voyage en Espagne, comme dans les déserts de l'Arabie, & que dans les villes on trouve peu de ressource. La société ne fut pas plus perfectionnée que les arts de la main. Les femmes presque aussi renfermées qu'en Afrique, comparant cet esclavage avec la liberté de la France, en étaient plus malheureuses. Cette contrainte avait perfectionné un art ignoré parmi nous, celui de parler avec les doigts : un amant ne s'expliquait pas autrement sous les fenêtres de sa maitresse, qui ouvrait en ce moment-là ces petites grilles de bois nommées jalousies, tenant lieu de vitres, pour lui répondre dans la même langue. Tout le monde jouait de la guitarre, & la tristesse n'en était pas moins répandue sur la face de l'Espagne. Les pratiques de dévotion tenaient lieu d'occupation à des citoyens désœuvrés. On disait alors que la fierté, la dévotion, l'amour & l'oisiveté composaient le caractère de la nation ; mais aussi il n'y eut aucune de ces révolutions sanglantes, de ces conspirations, de ces châtimens cruels, qu'on voyait dans les autres cours de l'Europe. Ni le duc de *Lerme*, ni le comte *Olivarès*, ne répandirent le sang de leurs ennemis sur les échafauds : les rois n'y furent point assassinés comme en France, & ne périrent point par la main du bourreau comme en Angleterre. Enfin sans les horreurs de l'inquisition on n'aurait eu alors rien à reprocher à l'Espagne.

Après la mort de *Philippe IV* arrivée en 1666, l'Espagne fut très-malheureuse. *Marie d'Autriche* sa veuve, sœur de l'empereur *Léopold*, fut régente dans la minorité de *Don Carlos*, ou *Charles II* du nom, son fils. Sa régence ne fut pas si orageuse que celle d'*Anne d'Autriche* en France; mais elles eurent ces tristes conformités, que la reine d'Espagne s'attira la haine des Espagnols, pour avoir donné le ministère à un prêtre étranger, comme la reine de France révolta l'esprit des Français pour les avoir mis sous le joug d'un cardinal Italien; les grands de l'Etat s'élevèrent dans l'une & dans l'autre monarchie contre ces deux ministres, & l'intérieur des deux royaumes fut également mal administré.

Digitized by Google

Le premier ministre qui gouverna quelque temps l'Espagne dans la minorité de *Don Carlos*, ou *Charles II* était le jésuite *Evrard Nitard* Allemand, confesseur de la reine & grand inquisiteur. L'incompatibilité que la religion semble avoir mise entre les vœux monastiques & les intrigues du ministère, excita d'abord les murmures contre le jésuite. CH. CLXXVII. *Le jésuite Nitard premier ministre.*

Son caractère augmenta l'indignation publique. *Nitard* capable de dominer sur sa pénitente, ne l'était pas de gouverner un Etat, n'ayant rien d'un ministre & d'un prêtre que la hauteur & l'ambition, & pas même la dissimulation : il avait osé dire un jour au duc de *Lerme*, même avant de gouverner; C'est vous qui me devez du respect : j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds. Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, destituées de chef qui sussent commander : c'est-là sur-tout ce qui contribua aux premiers succès de *Louis XIV* quand il attaqua son beau-frère & sa belle-mère en 1667, & qu'il leur ravit la moitié de la Flandre & toute la Franche-Comté.

On se souleva contre le jésuite, comme en France on s'était soulevé contre *Mazarin*. *Nitard* trouva sur-tout dans *Don Juan d'Autriche*, bâtard de *Philippe IV*, un ennemi aussi implacable que le grand *Condé* le fut du cardinal. Si *Condé* fut mis en prison, *Don Juan* fut exilé. Ces troubles produisirent deux factions qui partagèrent l'Espagne, cependant il n'y eut point de guerre civile. Elle était sur le point d'éclater, lorsque la reine la prévint, en chassant malgré elle le père *Nitard*, ainsi que la reine *Anne d'Autriche* fut obligée de renvoyer *Mazarin* son ministre ; mais *Mazarin* revint plus puissant que jamais. Le père *Nitard* renvoyé en 1669, ne put revenir en Espagne : la raison en est que la régente d'Espagne eut un autre confesseur qui s'opposait au retour du premier, & la régente de France n'eut point de ministre qui lui tînt lieu de *Mazarin*. *Le jésuite Nitard bouleverse tout.*

Nitard alla à Rome, où il sollicita le chapeau de cardinal, qu'on ne donne point à des ministres déplacés. Il y vécut peu accueilli de ses confrères, qui marquent toujours quelque res- *On le chasse ; il est fait cardinal.*

Digitized by Google

CH. CLXXVII. sentiment à quiconque s'est élevé au dessus d'eux. Mais enfin il obtint par ses intrigues & par la faveur de la reine d'Espagne, cette dignité de cardinal que tous les ecclésiastiques ambitionnent; alors ses confrères les jésuites devinrent ses courtisans.

Le regne de *Don Carlos*, *Charles II*, fut aussi faible que celui de *Philippe III* & de *Philippe IV*, comme vous le verrez dans le siecle de *Louis XIV*.

CHAPITRE CENT-SOIXANTE ET DIX-HUITIEME.

Des Allemands sous RODOLPHE II, MATTHIAS *&* FERDINAND II. *Des malheurs de* FREDERIC *électeur Palatin. Des conquêtes de* GUSTAVE-ADOLPHE. *Paix de Vestphalie, &c.*

PEndant que la France reprenait une nouvelle vie sous *Henri IV*, que l'Angleterre florissait sous *Elizabeth*, & que l'Espagne était la puissance prépondérante de l'Europe sous *Philippe II*, l'Allemagne & le nord ne jouaient pas un si grand rôle.

Si on regarde l'Allemagne comme le siége de l'empire, cet empire n'était qu'un vain nom, & on peut observer que depuis l'abdication de *Charles-Quint* jusqu'au regne de *Leopold*, elle n'a eu aucun crédit en Italie. Les couronnemens à Rome & à Milan furent supprimés comme des cérémonies inutiles; on les regardait auparavant comme essentielles: mais depuis que *Ferdinand I* frère & successeur de l'empereur *Charles-Quint*, négligea le voyage de Rome, on s'accoutuma à s'en passer. Les prétentions des empereurs sur Rome, celles des papes de donner l'empire, tombèrent insensiblement dans l'oubli: tout s'est réduit à une lettre de félicitation que le souverain pontife écrit à l'empereur élu. L'Allemagne resta avec le titre d'empire, mais faible parce qu'elle fut toujours divisée. Ce fut une république de princes, à laquelle présidait l'empereur: & ces princes ayant tous des prétentions les uns contre

Plus de couronnement des empereurs à Rome.

Digitized by Google

les autres, entretinrent presque toujours une guerre civile, tantôt sourde, tantôt éclatante, nourrie par leurs intérêts opposés, & par les trois religions de l'Allemagne, plus opposées encore que les intérêts des princes. Il était impossible que ce vaste Etat partagé en tant de principautés désunies, sans commerce alors & sans richesses, influât beaucoup sur le système de l'Europe. Il n'était point fort au-dehors, mais il l'était au-dedans, parce que la nation fut toujours laborieuse & belliqueuse. Si la constitution germanique avait succombé, si les Turcs avaient envahi une partie de l'Allemagne, & que l'autre eût appelé des maîtres étrangers, les politiques n'auraient pas manqué de prouver que l'Allemagne déja déchirée par elle-même ne pouvait subsister ; ils auraient démontré que la forme singulière de son gouvernement, la multitude de ses princes, la pluralité des religions, ne pouvaient que préparer une ruine, & un esclavage inévitable. Les causes de la décadence de l'ancien empire Romain n'étaient pas à beaucoup près si palpables; cependant le corps de l'Allemagne est resté inébranlable, en portant dans son sein tout ce qui semblait devoir le détruire; & il est difficile d'attribuer cette permanence d'une constitution si compliquée à une autre cause qu'au génie de la nation.

CHAP. CLXXVIII.

L'Allemagne subsiste, l'empire non.

L'Allemagne avait perdu Metz, Toul, & Verdun en 1552 sous l'empereur *Charles-Quint*; mais ce territoire qui était de l'ancienne France pouvait être regardé plutôt comme une excrescence du corps germanique, que comme une partie naturelle de cet Etat. *Ferdinand I*, ni ses successeurs ne firent aucune tentative pour recouvrer ces villes. Les empereurs de la maison d'*Autriche* devenus rois de Hongrie, eurent toujours les Turcs à craindre, & ne furent pas en état d'inquiéter la France, quelque faible qu'elle fut, depuis *François II* jusqu'à *Henri IV*. Des princes d'Allemagne purent venir la piller, & le corps de l'Allemagne ne put se réunir pour l'accabler.

Ferdinand I voulut en vain réunir les trois religions qui partageaient l'empire, & les princes qui se faisaient quelquefois la guerre. L'ancienne maxime, *Divise pour régner*, ne lui convenait pas. Il fallait que l'Allemagne fût réunie pour qu'il fût puissant : mais loin d'être unie, elle fut démembrée. Ce

Etat de l'Allemagne.

Digitized by Google

CH. CLXXVIII.

fut précisément de son temps que les chevaliers teutoniques donnèrent aux Polonais la Livonie réputée province impériale, dont les Russes sont à présent en possession. Les évêchés de la Saxe & du Brandebourg, tous sécularisés, ne furent pas un démembrement de l'Etat, mais un grand changement, qui rendit ces princes plus puissans, & l'empereur plus faible.

Maximilien II fut encore moins souverain que *Ferdinand I.* Si l'empire avait conservé quelque vigueur, il aurait maintenu ses droits sur les Pays-Bas, qui étaient réellement une province impériale. L'empereur & la diète étaient les juges naturels. Ces peuples qu'on appela rebelles si long-temps, devaient être mis par les lois au ban de l'empire : cependant *Maximilien II* laissa le prince d'Orange *Guillaume le taciturne* faire la guerre dans les Pays-Bas à la tête des troupes Allemandes, sans se mêler de la querelle. En vain cet empereur se fit élire roi de Pologne en 1575, après le départ du roi de France *Henri III*, départ regardé comme une abdication: *Battori* vaivode de Transilvanie, vassal de l'empereur, l'emporta sur son souverain; & la protection de la Porte Ottomane sous laquelle était ce *Battori*, fut plus puissante que la cour de Vienne.

Rodolphe empereur très-médiocre, bon chymiste.

Rodolphe II sucesseur de son père *Maximilien II*, tint les rênes de l'empire d'une main encore plus faible. Il était à la fois empereur, roi de Bohême & de Hongrie; & il n'influa en rien ni sur la Bohême, ni sur la Hongrie, ni sur l'Allemagne, & encore moins sur l'Italie. Les temps de *Rodolphe* semblent prouver qu'il n'est point de regle générale en politique.

Ce prince passait pour être beaucoup plus incapable de gouverner que le roi de France *Henri III.* La conduite du roi de France lui coûta la vie, & perdit presque le royaume. La conduite de *Rodolphe*, beaucoup plus faible, ne causa aucun trouble en Allemagne. La raison en est qu'en France tous les seigneurs voulurent s'établir sur les ruines du trône, & que les seigneurs Allemans étaient déja tout établis.

Guerre faite par aumônes.

Il y a des temps où il faut qu'un prince soit guerrier. *Rodolphe* qui ne le fut pas, vit toute la Hongrie envahie par les Turcs. L'Allemagne était alors si mal administrée, qu'on fut obligé de faire une quête publique pour avoir de quoi s'op-

Digitized by Google

poser aux conquérans Ottomans. Des troncs furent établis aux portes de toutes les églises : c'est la première guerre qu'on ait faite avec des aumônes ; elle fut regardée comme sainte, & n'en fut pas plus heureuse ; & sans les troubles du serrail, il est vraisemblable que la Hongrie restait pour jamais sous le pouvoir de Constantinople.

On vit précisément en Allemagne sous cet empereur, ce qu'on venait de voir en France sous *Henri III*, une ligue catholique contre une ligue protestante, sans que le souverain pût arrêter les efforts ni de l'une ni de l'autre. La religion qui avait été si long-temps la cause de tant de troubles dans l'empire, n'en était plus que le prétexte. Il s'agissait de la succession aux duchés de Cleves & de Juliers. C'était encore une suite du gouvernement féodal, & on ne pouvait guères décider que par les armes à qui ces fiefs appartenaient. Les maisons de *Saxe*, de *Brandebourg*, de *Neubourg*, les disputaient. L'archiduc *Léopold*, cousin de l'empereur, s'était mis en possession de Cleves, en attendant que l'affaire fût jugée. Cette querelle fut, comme nous l'avons vû, l'unique cause de la mort de *Henri IV*. Il allait marcher au secours de la ligue protestante. Ce prince victorieux suivi de troupes aguerries, des plus grands généraux, & des meilleurs ministres de l'Europe, était près de profiter de la faiblesse de *Rodolphe* & de *Philippe III*.

Ligues catholique & protestante en Allemagne, cause de la mort du roi Henri IV.

La mort de *Henri IV*, qui fit avorter cette grande entreprise, ne rendit pas *Rodolphe* plus heureux. Il avait cédé la Hongrie, l'Autriche, la Moravie à son frère *Matthias*, lorsque le roi de France se préparait à marcher contre lui ; & lorsqu'il fut délivré d'un ennemi si redoutable, il fut encore obligé de céder la Bohême à ce même *Matthias* ; & en conservant le titre d'empereur, il vécut en homme privé.

Tout se fit sans lui sous son empire : il ne s'était pas même mêlé de la singulière affaire de ce *Gerhard de Truchses* électeur de Cologne qui voulut garder son archevêché & sa femme, & qui fut chassé de son électorat par les armes de ses chanoines & de son compétiteur. Cette inaction singulière venait d'un principe plus singulier encore dans un empereur. La philosophie qu'il cultivait, lui avait appris tout ce qu'on pouvait savoir alors, excepté à remplir ses devoirs

CH. CLXXVIII. de souverain. Il aimait beaucoup mieux s'instruire avec le fameux *Ticho Brahé*, que tenir les états de Hongrie & de Bohême.

L'empereur Rodolphe astronome. Les fameuses tables astronomiques de *Ticho Brahé* & de *Kepler* portent le nom de cet empereur; elles sont connues sous le nom de *Tables Rodolphines*, comme celles qui furent composées au douzième siecle en Espagne par deux Arabes, portèrent le nom du roi *Alphonse*. Les Allemans se distinguaient principalement dans ce siecle par les commencemens de la véritable physique. Ils ne réussirent jamais dans les arts de goût, comme les Italiens; à peine même s'y adonnèrent-ils. Ce n'est jamais qu'aux esprits patiens & laborieux qu'appartient le don de l'invention dans les sciences naturelles. Ce génie se remarquait depuis long-temps en Allemagne, & s'étendait à leurs voisins du nord. *Ticho Brahé* était Danois. Ce fut une chose bien extraordinaire, sur-tout dans ce temps-là, de voir un gentilhomme Danois dépenser cent mille écus de son bien à bâtir, avec le secours de *Frédéric II* roi de Danemarck, non seulement un observatoire, mais une petite ville habitée par plusieurs savans: elle fut nommée *Uranibourg, la ville des astres*. *Ticho Brahé* avait à la vérité le faiblesse commune d'être persuadé de l'astrologie judiciaire; mais il n'en était ni moins bon astronome, ni moins habile méchanicien. Sa destinée fut celle des grands-hommes; il fut persécuté dans sa patrie après la mort du roi son protecteur; mais il en trouva un autre dans l'empereur *Rodolphe*, qui le dédommagea de toutes ses pertes, & de toutes les injustices des cours.

Ticho Brahé.

Copernic. *Copernic* avait trouvé le vrai système du monde, avant que *Ticho Brahé* inventât le sien, qui n'est qu'ingénieux. Le trait de lumière qui éclaire aujourd'hui le monde, partit de la petite ville de Thorn dans la Prusse Polonaise, dès le milieu du seizième siecle.

Kepler. *Kepler* né dans le duché de Virtemberg, devina au commencement du dix-septième les lois mathématiques du cours des astres, & fut regardé comme un législateur en astronomie. Le chancelier *Bacon* proposait alors de nouvelles sciences: mais *Copernic* & *Kepler* en inventaient. L'antiquité n'avait point

point fait de plus grands efforts, & la Grèce n'avait pas été illuſtrée par de plus belles découvertes : mais les autres arts fleurirent à la fois en Grèce, au lieu qu'en Allemagne la phyſique ſeule fut cultivée par un petit nombre de ſages inconnus à la multitude : cette multitude était groſſière ; il y avait de vaſtes provinces où les hommes penſaient à peine, & on ne ſavait que ſe haïr pour la religion. CH. CLXXVIII.

Enfin, la ligue catholique, & la proteſtante plongèrent l'Allemagne dans une guerre civile de trente années, qui la réduiſit dans un état plus déplorable que n'avait été celui de la France avant le regne paiſible & heureux de *Henri IV*. *Cauſes de la guerre de trente ans.*

En l'an 1619, époque de la mort de l'empereur *Matthias*, ſucceſſeur de *Rodolphe*, l'Empire allait échapper à la maiſon d'*Autriche* ; mais *Ferdinand* archiduc de Gratz réunit enfin les ſuffrages en ſa faveur. *Maximilien de Bavière* qui lui diſputait l'Empire, le lui céda ; il fit plus, il ſoutint le trône impérial aux dépens de ſon ſang & de ſes tréſors, & affermit la grandeur d'une maiſon qui depuis écraſa la ſienne. Deux branches de la maiſon de *Bavière* réunies auraient pû changer le ſort de l'Allemagne ; ces deux branches ſont celles des électeurs Palatins & des ducs de Bavière. Deux grands obſtacles s'oppoſaient à leur intelligence ; la rivalité, & la différence des religions. L'électeur Palatin *Fréderic* était réformé, le duc de Bavière catholique. Cet électeur Palatin fut un des plus malheureux princes de ſon temps, & la cauſe des longs malheurs de l'Allemagne.

Jamais les idées de liberté n'avaient plus prévalu dans l'Europe que dans ces temps-là. La Hongrie, la Bohême & l'Autriche même étaient auſſi jaloufes que les Anglais de leurs priviléges. Cet eſprit dominait en Allemagne depuis les derniers temps de *Charles-Quint*. L'exemple des ſept Provinces-Unies était ſans ceſſe préſent à des peuples qui prétendaient avoir les mêmes droits, & qui croyaient avoir plus de force que la Hollande. *Liberté germanique.*

Quand l'empereur *Matthias* fit élire en 1618 ſon couſin *Ferdinand de Gratz* roi déſigné de Hongrie & de Bohême, quand il lui fit céder l'Autriche par les autres archiducs,

CH. CLXXXIII. la Hongrie, la Bohême, l'Autriche se plaignirent également qu'on n'eût pas eu assez d'égard au droit des états. La religion entra dans les griefs des Bohémiens, & alors la fureur fut extrême. Les protestans voulurent rétablir des temples, que les catholiques avaient fait abattre. Le conseil d'état de *Matthias* & de *Ferdinand* se déclara contre les protestans, ceux-ci entrèrent au conseil, & précipitèrent de la salle dans la rue trois principaux magistrats. Cet emportement ne caractérise que la violence du peuple, violence presque toujours plus grande que les tyrannies dont il se plaint. Mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que les révoltés prétendirent par un manifeste qu'ils n'avaient fait que suivre les lois, & qu'ils avaient le droit de jetter par les fenêtres les magistrats qui les opprimaient. L'Autriche prit le parti de la Bohême, & ce fut parmi ces troubles que *Ferdinand de Gratz* fut élu empereur.

Guerre de trente ans. Sa nouvelle dignité n'en imposa point aux protestans de Bohême, qui étaient alors très-considérables : ils se crurent en droit de destituer le roi qu'ils avaient élu; & ils offrirent leur couronne à l'électeur Palatin, gendre du roi d'Angleterre *Jacques I*. Il accepta ce trône, sans avoir assez de force pour s'y maintenir. Son parent *Maximilien de Bavière*, avec les troupes impériales & les siennes lui fit perdre la bataille de Prague, & sa couronne, & son palatinat. 19 Nov. 1620.

Cette journées fut le commencement de ce carnage de trente années. La victoire de Prague décida pour quelque temps l'ancienne querelle des princes de l'Empire & de l'empereur : elle rendit *Ferdinand II* despotique. Il mit l'électeur Palatin au ban de l'empire, par un simple arrêt de son conseil aulique, & proscrivit tous les princes & tous les seigneurs de son parti, au mépris des capitulations impériales, qui ne pouvaient être un frein que pour les faibles. 1621.

Malheurs de l'électeur Palatin. L'électeur Palatin fuyait en Silésie, en Danemarck, en Hollande, en Angleterre, en France; il fut au nombre des princes infortunés à qui manqua toujours la fortune, privé de toutes les ressources sur lesquelles il devait compter. Il ne fut point secouru par son beau-père le roi d'Angleterre, qui se refusa aux cris de sa nation, aux sollicitations de son

Digitized by Google

gendre, & aux intérêts du parti protestant dont il pouvait être le chef; il ne fut point aidé par *Louis XIII*, malgré l'intérêt visible qu'avait ce prince à empêcher les princes d'Allemagne d'être opprimés. *Louis XIII* n'était point alors gouverné par le cardinal de *Richelieu*. Il ne resta bientôt à la maison *Palatine*, & à l'union protestante d'Allemagne, d'autres secours que deux guerriers qui avaient chacun une petite armée vagabonde, comme les *Condottieri* d'Italie : l'un était un prince de Brunsvick, qui n'avait pour tout état que l'administration, ou l'usurpation de l'évêché d'Halberstadt; il s'intitulait *ami de* DIEU, *& ennemi des prêtres*, & méritait ce dernier titre, puisqu'il ne subsistait que du pillage des églises : l'autre soutien de ce parti alors ruiné était un aventurier bâtard de la maison de *Mansfeld*, aussi digne du titre d'*ennemi des prêtres* que le prince de Brunsvick. Ces deux secours pouvaient bien servir à désoler une partie de l'Allemagne, mais non pas à rétablir le Palatin, & l'équilibre des princes. L'empereur affermi alors en Allemagne, assemble une diète à Ratisbonne, dans laquelle il déclare que *l'électeur Palatin s'étant rendu criminel de lèze-majesté, ses états, ses biens, ses dignités, sont dévolus au domaine impérial; mais que ne voulant pas diminuer le nombre des électeurs, il veut, commande, & ordonne que* Maximilien de Bavière *soit investi de l'électorat Palatin*. Il donna en effet cette investiture du haut du trône, & son vice-chancelier prononça que l'empereur conférait cette dignité de *sa pleine puissance*.

Deux princes déclarent la guerre à tous les prêtres.

1623. Empereur absolu.

La ligue protestante près d'être écrasée, fit de nouveaux efforts pour prévenir sa ruine entière. Elle mit à sa tête le roi de Danemarck *Christiern IV*. L'Angleterre fournit quelque argent; mais ni l'argent des Anglais, ni les troupes de Danemarck, ni *Brunsvick*, ni *Mansfeld* ne prévalurent contre l'empereur, & ne servirent qu'à dévaster l'Allemagne. *Ferdinand II* triomphait de tout par les mains de ses deux généraux, le duc de *Valstein*, & le comte de *Tilly*. Le roi de Danemarck était toujours battu à la tête de ses armées, & *Ferdinand* sans sortir de sa maison était victorieux & tout-puissant.

Dévastation de l'Allemagne.

Il mettait au ban de l'empire le duc de Meckelbourg l'un

L'Italie esclave.

Digitized by Google

CH. CLXXVIII des chefs de l'union protestante, & donnait ce duché à *Valstein* son général. Il proscrivait de même le duc *Charles de Mantoue*, pour s'être mis en possession sans ses ordres de son pays qui lui appartenait par les droits du sang. Les troupes impériales surprirent & saccagèrent Mantoue; elles répandirent la terreur en Italie. Il commençait à resserrer cette ancienne chaine qui avait lié l'Italie à l'Empire, & qui était relâchée depuis si long-temps. Cent cinquante mille soldats, qui vivaient à discrétion dans l'Allemagne, rendaient sa puissance absolue. Cette puissance s'exerçait alors sur un peuple bien malheureux; on en peut juger par la monnoie, dont la valeur numéraire était alors au-dessus de la valeur ancienne, & qui était encore altérée. Le duc de *Valstein* disait publiquement, que le temps était venu de réduire les électeurs à la condition des ducs & pairs de France, & les évêques à la qualité de chapelains de l'empereur. C'est ce même *Valstein* qui voulut depuis se rendre indépendant, & qui ne voulait asservir ses supérieurs, que pour s'élever sur eux.

Ferdinand II se croit arbitre de l'Europe.

L'usage que *Ferdinand II* faisait de son bonheur & de sa puissance, fut ce qui détruisit l'un & l'autre. Il voulut se mêler en maître des affaires de la Suède & de la Pologne, & prendre parti contre le jeune *Gustave-Adolphe*, qui soutenait alors ses prétentions contre le roi de Pologne *Sigismond* son parent. Ainsi ce fut lui-même qui en forçant ce prince à venir en Allemagne, prépara sa propre ruine. Il hâta encore son malheur, en réduisant les princes protestans au désespoir.

Ferdinand II se crut avec raison assez puissant pour casser la paix de Passau par *Charles-Quint*, pour ordonner de sa seule autorité à tous les princes, à tous les seigneurs, de rendre les évêchés & les bénéfices dont ils s'étaient emparés. Cet édit est
1629. encore plus fort que celui de la révocation de l'édit de Nantes, qui a fait tant de bruit sous *Louis XIV*. Les deux entreprises semblables ont eu des succès bien différens. *Gustave-Adolphe* appelé alors par les princes protestans que le roi de Danemarck n'osait plus secourir, vint les venger en se vengeant lui-même.

Tout s'unit contre Ferdinand II.

L'empereur voulait rétablir l'église pour en être le maître, & le cardinal de *Richelieu* se déclara contre lui. Rome même

le traversa. La crainte de sa puissance était plus forte que l'intérêt de la religion. Il n'était pas plus extraordinaire que le ministre du roi très-chrétien, & la cour de Rome même, soutinssent le parti protestant contre un empereur redoutable, qu'il ne l'avait été de voir *François I* & *Henri II* ligués avec les Turcs contre *Charles-Quint*. C'est la plus forte démonstration que la religion se tait quand l'intérêt parle.

On aime à attribuer toutes les grandes choses à un seul homme, quand il en a fait quelques-unes. C'est un préjugé fort commun en France, que le cardinal de *Richelieu* attira seul les armes de *Gustave-Adolphe* en Allemagne, & prépara seul cette révolution. Mais il est évident qu'il ne fit autre chose que de profiter des conjonctures. *Ferdinand II* avait en effet déclaré la guerre à *Gustave*; il voulait lui enlever la Livonie, dont ce jeune conquérant s'était emparé; il soutenait contre lui *Sigismond* son compétiteur au royaume de Suède; il lui refusait le titre de roi. L'intérêt, la vengeance & la fierté appelaient *Gustave* en Allemagne; & quand même, lorsqu'il fut en Poméranie, le ministère de France ne l'eût pas assisté de quelqu'argent, il n'en aurait pas moins tenté la fortune des armes dans une guerre déja commencée.

Le grand Gustave en Allemagne.

Il était vainqueur en Poméranie, quand la France fit son traité avec lui. Trois cent mille francs une fois payés, & neuf cent mille par an qu'on lui donna, n'étaient ni un objet important, ni un grand effort de politique, ni un secours suffisant. *Gustave-Adolphe* fit tout par lui-même. Arrivé en Allemagne avec moins de quinze mille hommes, il en eut bientôt près de quarante mille, en recrutant dans le pays qui les nourrissait, en faisant servir l'Allemagne même à ses conquêtes en Allemagne. Il force l'électeur de Brandebourg à lui assurer la forteresse de Spandau & tous les passages; il force l'électeur de Saxe à lui donner ses propres troupes à commander.

1631.

Succès de Gustave.

L'armée impériale commandée par *Tilly* est entièrement défaite aux portes de Leipzig. Tout se soumet à lui des bords de l'Elbe à ceux du Rhin. Il rétablit tout d'un coup le duc de Meckelbourg dans ses états à un bout de l'Allemagne, & il est déja à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris Mayence.

Bataille de Leipzig. 17 Sept. 1631.

Digitized by Google

CH. CLXXVIII

Le pape bien aise.

L'empereur immobile dans Vienne, tombé en moins d'une campagne de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, est réduit à demander au pape *Urbain VIII* de l'argent, & des troupes; on lui refusa l'un & l'autre. Il veut engager la cour de Rome à publier une croisade contre *Gustave*. Le saint père promet un jubilé au lieu de croisade. *Gustave* traverse en victorieux toute l'Allemagne: il amène dans Munich l'électeur Palatin, qui eut du moins la consolation d'entrer dans le palais de celui qui l'avait dépossédé. Cet électeur allait être rétabli dans son palatinat, & même dans le royaume de Bohême, par les mains du conquérant, lorsqu'à la seconde bataille auprès de Leipzig, dans les plaines de Lützen, *Gustave* fut tué au milieu de sa victoire. Cette mort fut fatale au Palatin, qui étant alors malade, & croyant être sans ressource, termina sa malheureuse vie.

Gustave tué. 6 Nov. 1632.

Si l'on demande comment autrefois des essains venus du nord conquirent l'Empire Romain, qu'on voye ce que *Gustave* a fait en deux ans contre des peuples plus belliqueux que n'était alors cet empire, & on ne fera point étonné.

Suédois toujours vainqueurs.

C'est un événement bien digne d'attention, que ni la mort de *Gustave*, ni la minorité de sa fille *Christine* reine de Suède, ni la sanglante défaite des Suédois à Nortlingue, ne nuisit point à la conquête. Ce fut alors que le ministère de France joua en effet le rôle principal: il fit la loi aux Suédois, & aux princes protestans d'Allemagne, en les soutenant; & ce fut ce qui valut depuis l'Alsace au roi de France, aux dépens de la maison d'*Autriche*.

Gustave-Adolphe avait laissé après lui de très-grands généraux qu'il avait formés: c'est ce qui est arrivé à presque tous les conquérans. Ils furent secondés par un héros de la maison de *Saxe*, *Bernard de Veimar*, descendant de l'ancienne branche électorale dépossédée par *Charles-Quint*, & respirant encore la haine contre la maison d'*Autriche*. Ce prince n'avait pour tout bien qu'une petite armée qu'il avait levée dans ces temps de trouble, formée & aguerrie par lui, & dont la solde était au bout de leurs épées. La France payait cette armée, & payait alors les Suédois. L'empereur qui ne sortait point de son cabinet, n'avait plus de grand général à leur opposer. Il

Digitized by Google

s'était défait lui-même du seul homme qui pouvait rétablir ses armes & son trône ; il craignit que ce fameux duc de *Valstein*, auquel il avait donné un pouvoir sans bornes sur ses armées, ne se servit contre lui de ce pouvoir dangereux. Il fit assassiner ce général, qui voulait être indépendant.

CH. CLXXVIII *Valstein assassiné.* 3 Février 1634.

C'est ainsi que *Ferdinand I* s'était défait par un assassinat du cardinal *Martinusius* trop puissant en Hongrie, & que *Henri III* avait fait périr le cardinal & le duc *Guise*.

Si *Ferdinand II* avait commandé lui-même ses armées, comme il le devait dans ces conjonctures critiques, il n'eût point eu besoin de recourir à cette vengeance des faibles, qu'il crut nécessaire, & qui ne le rendit pas plus heureux.

Oxenstiern.

Jamais l'Allemagne ne fut plus humiliée que dans ce temps : un chancelier Suédois y dominait, & y tenait sous sa main tous les princes protestans. Ce chancelier *Oxenstiern* animé d'abord de l'esprit de *Gustave-Adolphe* son maître, ne voulait point que les Français partageassent le fruit des conquêtes de *Gustave* ; mais après la bataille de Nortlingue il fut obligé de prier le ministre Français de daigner s'emparer de l'Alsace, sous le titre de protecteur. Le cardinal de *Richelieu* promit l'Alsace à *Bernard de Veimar*, & fit ce qu'il put pour l'assurer à la France. Jusques-là ce ministère avait temporisé, & agi sous main ; mais alors il éclata. Il déclara la guerre aux deux branches de la maison d'*Autriche*, affaiblies toutes les deux en Espagne & dans l'Empire. C'est-là le fort de cette guerre de trente années. La France, la Suède, la Hollande, la Savoye, attaquaient à la fois la maison d'*Autriche*, & le vrai systême de *Henri IV* était suivi.

Veimar.

Mort de Ferdinand II. 15 Fev. 1637.

Ferdinand II mourut dans ces tristes circonstances à l'âge de cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un regne toujours troublé par des guerres intestines & étrangères, n'ayant jamais combattu que de son cabinet. Il fut très-malheureux, puisque dans ses succès il se crut obligé d'être sanguinaire, & qu'il fallut soutenir ensuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuse que lui ; ravagée tour-à-tour par elle-même, par les Suédois & les Français, éprouvant la famine, la disette, & plongée dans la barbarie, suite inévitable d'une guerre si longue & si malheureuse.

Digitized by Google

CH. CLXXVIII

Ferdinand II a été loué comme un grand empereur, & l'Allemagne ne fut jamais plus à plaindre que sous son gouvernement; elle avait été heureuse sous ce *Rodolphe II* qu'on méprise.

Ferdinand III.

Ferdinand II laissa l'empire à son fils *Ferdinand III* déja élu roi des Romains; mais il ne lui laissa qu'un empire déchiré, dont la la France & la Suède partagèrent les dépouilles.

Sous le regne de *Ferdinand III* la puissance Autrichienne déclina toujours. Les Suédois établis dans l'Allemagne n'en sortirent plus; la France jointe à eux soutenait toujours le parti protestant de son argent & de ses armes; & quoiqu'elle fut elle-même embarrassée dans une guerre d'abord malheureuse contre l'Espagne, quoique le ministère eût souvent des conspirations ou des guerres civiles à étouffer, cependant elle triompha de l'Empire, comme un homme blessé terrasse avec du secours un ennemi plus blessé que lui.

Veimar.

Le duc *Bernard de Veimar*, descendant de l'infortuné duc de Saxe dépossédé par *Charles-Quint*, vengea sur l'Autriche les malheurs de sa race. Il avait été l'un des généraux de *Gustave*, & il n'y eut pas un seul de ces généraux qui depuis sa mort ne soutînt la gloire de la Suède. Le duc de *Veimar* fut le plus fatal de tous à l'empereur. Il avait commencé à la vérité par perdre la grande bataille de Nortlingue; mais ayant depuis rassemblé avec l'argent de la France une armée qui ne reconnaissait que lui, il gagna quatre batailles en moins de quatre mois contre les Impériaux Il comptait se faire une souveraineté le long du Rhin. La France même lui garantissait par son traité la possession de l'Alsace.

1639.

Ce nouveau conquérant mourut à trente-cinq ans, & légua son armée à ses frères, comme on légue son patrimoine. Mais la France, qui avait plus d'argent que les frères du duc de *Veimar*, acheta l'armée, & continua les conquêtes pour elle. Le maréchal de *Guébriant*, le vicomte de *Turenne*, & le duc d'*Enghien* depuis le grand *Condé*, achevèrent ce que le duc de *Veimar* avait commencé. Les généraux Suédois *Bannier* & *Torstenson* pressaient l'Autriche d'un côté, tandis que *Turenne* & *Condé* l'attaquaient de l'autre.

Paix de Vestphalie. 1648.

Ferdinand III fatigué de tant de secousses, fut obligé de conclure

conclure enfin la paix de Vestphalie. Les Suédois & les Français furent, par ce fameux traité, les législateurs de l'Allemagne dans la politique & dans la religion. La querelle des empereurs & des princes de l'Empire, qui durait depuis sept cents ans, fut enfin terminée. L'Allemagne fut une grande aristocratie composée d'un roi, des électeurs, des princes, & des villes impériales. Il fallut que l'Allemagne épuisée payât encore cinq millions de rixdalers aux Suédois, qui l'avaient dévastée & pacifiée. Les rois de Suède devinrent princes de l'Empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie, Stettin, Vismar, Rugen, Verden, Brême, & des territoires considérables. Le roi de France devint landgrave d'Alsace, sans être prince de l'Empire. CH. CLXXVIII.

La maison *Palatine* fut enfin rétablie dans ses droits, excepté dans le haut Palatinat, qui demeura à la branche de *Bavière*. Les prétentions des moindres gentilhommes furent discutées devant les plénipotentiaires, comme dans une cour suprême de justice. Il y eut cent quarante restitutions d'ordonnées, & qui furent faites. Les trois religions, la romaine, la luthérienne, & la calviniste, furent également autorisées. La chambre impériale fut composée de vingt-quatre membres protestans, & de vingt-six catholiques, & l'empereur fut obligé de recevoir six protestans jusques dans son conseil aulique à Vienne.

Etat de l'Allemagne.

L'Allemagne sans cette paix fut devenue ce qu'elle était sous les descendans de *Charlemagne*, un pays presque sauvage. Les villes étaient ruinées de la Silésie jusqu'au Rhin, les campagnes en friche, les villages déserts : la ville de Magdebourg, réduite en cendres par le général impérial *Tilly*, n'était point rebâtie : le commerce d'Augsbourg & de Nuremberg avait péri. Il ne restait guères de manufactures que celles de fer & d'acier : l'argent était d'une rareté extrême ; toutes les commodités de la vie ignorées ; les mœurs se ressentaient de la dureté que trente ans de guerre avaient mise dans tous les esprits. Il a fallu un siecle entier pour donner à l'Allemagne tout ce qui lui manquait. Les réfugiés de France ont commencé à y porter cette réforme, & c'est de tous les pays celui qui a tiré le plus d'avantage de la révocation de l'édit de Nantes. Tout le reste s'est fait de soi-même & avec le temps.

Digitized by Google

CH. CLXXVIII

Les arts se communiquent toujours de proche en proche ; & enfin l'Allemagne est devenue aussi florissante que l'était l'Italie au seizième siecle, lorsque tant de princes entretenaient à l'envi dans leurs cours la magnificence & la politesse.

CHAPITRE CENT SOIXANTE ET DIX-NEUVIEME.

De l'Angleterre jusqu'à l'année 1641.

Décadence passagère de l'Angleterre.

SI l'Espagne s'affaiblit après *Philippe II*, si la France tomba dans la décadence & dans le trouble après *Henri IV* jusqu'aux grands succès du cardinal de *Richelieu*, l'Angleterre déchut long-temps depuis le regne d'*Elizabeth*. Son successeur *Jacques I* devait avoir plus d'influence qu'elle dans l'Europe, puisqu'il joignait à la couronne d'Angleterre celle d'Ecosse ; & cependant son regne fut bien moins glorieux.

Il est à remarquer, que les lois de la succession au trône n'avaient pas en Angleterre cette sanction & cette force incontestable qu'elles ont en France & en Espagne. On compte pour

1603. un des droits de *Jacques* le testament d'*Elizabeth* qui l'appelait à la couronne : & *Jacques* avait craint de n'être pas nommé dans le testament d'une reine respectée, dont les dernières volontés auraient pû diriger la nation.

Malgré ce qu'il devait au testament d'*Elizabeth*, il ne porta point le deuil de la meurtrière de sa mère. Dès qu'il fut reconnu roi, il crut l'être de droit divin ; il se faisait traiter par cette raison de *sacrée majesté*. Ce fut-là le premier fondement du mécontentement de la nation, & des malheurs inouis de son fils & de sa postérité.

Conspiration des poudres.

Dans le temps paisible des premières années de son regne, il se forma la plus horrible conspiration qui soit jamais entrée dans l'esprit humain : tous les autres complots qu'ont produit la vengeance, la politique, la barbarie des guerres civiles, le fanatisme même, n'approchent pas de l'atrocité de la conjuration des poudres. Les catholiques romains d'Angleterre

Digitized by Google

s'étaient attendus à des condefcendances que le roi n'eut point pour eux; quelques-uns poffedés plus que les autres de cette fureur de parti, & de cette mélancolie fombre qui détermine aux grands crimes, réfolurent de faire régner leur religion en Angleterre, en exterminant d'un feul coup le roi, la famille royale, & tous les pairs du royaume. Un *Perci*, de la maifon de *Northumberland*, un *Catesbi*, & plufieurs autres, conçurent l'idée de mettre trente-fix tonneaux de poudre fous la chambre où le roi devait haranguer fon parlement. Jamais crime ne fut d'une exécution plus facile, & jamais fuccès ne parut plus affuré. Perfonne ne pouvait foupçonner une entreprife fi inouie; aucun empêchement n'y pouvait mettre obftacle. Les trente-fix barils de poudre achetés en Hollande en divers temps, étaient déja placés fous les folives de la chambre, dans une cave de charbon louée depuis plufieurs mois par *Perci*. On n'attendait que le jour de l'affemblée; il n'y aurait eu à craindre que le remords de quelque conjuré; mais les jéfuites *Garnet* & *Oldecorn*, auxquels ils s'étaient confeffés, avaient écarté les remords. *Perci*, qui allait fans pitié faire périr la nobleffe & le roi, eut pitié d'un de fes amis nommé *Montéagle*, pair du royaume; & ce feul mouvement d'humanité fit avorter l'entreprife. Il écrivit par une main étrangère à ce pair : *Si vous aimez votre vie, n'affiftez point à l'ouverture du parlement;* DIEU *& les hommes concourent à punir la perverfité du temps : le danger fera paffé en auffi peu de temps que vous en mettrez à brûler cette lettre.*

CH. CLXXIX.

Février 1605.

Perci, dans fa fécurité, ne croyait pas poffible qu'on devinât que le parlement entier devait périr par un amas de poudre : cependant, la lettre ayant été lue dans le confeil du roi, & perfonne n'ayant pu conjecturer la nature du complot, dont il n'y avait pas le moindre indice, le roi réfléchiffant fur le peu de temps que le danger devait durer, imagina précifément quel était le deffein des conjurés. On va par fon ordre, la nuit même qui précédait le jour de l'affemblée, vifiter les caves fous la falle : on trouve un homme à la porte, avec une meche, & un cheval qui l'attendait : on trouve les trente-fix tonneaux.

Perci & les chefs, au premier avis de la découverte, eurent encore le temps de raffembler cent cavaliers catholiques, &

Jéfuites exécutés.

Digitized by Google

CH. CLXXIX.

vendirent chérement leurs vies. Huit conjurés seulement furent pris & exécutés. Les deux jésuites périrent du même supplice. Le roi soutint publiquement qu'ils avaient été légitimement condamnés : leur ordre les soutint innocens, & en fit des martyrs. Tel était l'esprit du temps dans tous les pays où les querelles de la religion aveuglaient & pervertissaient les hommes.

Cependant la conspiration des poudres fut le seul grand exemple d'atrocité que les Anglais donnèrent au monde sous le regne de *Jacques I*. Loin d'être persécuteur, il embrassait ouvertement le tolérantisme; il censura vivement les presbytériens, qui enseignaient alors que l'enfer est nécessairement le partage de tout catholique romain.

Son regne fut une paix de vingt-deux années: le commerce florissait; la nation vivait dans l'abondance. Ce regne fut pourtant méprisé au dehors & au dedans; il le fut au dehors, parce qu'étant à la tête du parti protestant en Europe, il ne le soutint pas contre le parti catholique dans sa grande crise de la guerre de Bohême, & que *Jacques* abandonna son gendre l'électeur Palatin; négociant quand il fallait combattre; trompé à la fois par la cour de Vienne, & par celle de Madrid; envoyant toujours de célèbres ambassades, & n'ayant jamais d'alliés.

Jacques sans crédit.

Son peu de crédit chez les nations étrangères contribua beaucoup à le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son autorité en Angleterre éprouva un grand déchet par le creuset où il la mit lui-même en voulant lui donner trop de poids & trop d'éclat, ne cessant de dire à son parlement que DIEU l'avait fait maître absolu, que tous leurs priviléges n'étaient que des concessions de la bonté des rois. Par-là il excitait les parlemens à examiner les bornes de l'autorité royale & l'étendue des droits de la nation. On chercha dès-lors à poser des limites qu'on ne connaissait pas bien encore.

L'éloquence du roi ne servit qu'à lui attirer des critiques févères : on ne rendit pas à son érudition toute la justice qu'il croyait mériter. *Henri IV* ne l'appelait jamais que *Maître Jacques*; & ses sujets ne lui donnaient pas des titres plus

Digitized by Google

flatteurs. Auffi il difait à fon parlement : *Je vous ai joué de la flûte, & vous n'avez point danfé ; je vous ai chanté des lamentations, & vous n'avez point été attendris.* Mettant ainfi fes droits en compromis par de vains difcours mal reçus, il n'obtint prefque jamais l'argent qu'il demandait. Ses libéralités & fon indigence l'obligèrent, comme plufieurs autres princes, de vendre des dignités & des titres que la vanité paye toujours chérement. Il créa deux cents chevaliers baronnets héréditaires; ce faible honneur fut payé deux mille livres fterling par chacun d'eux. Toute la prérogative de ces baronnets confiftait à paffer devant les chevaliers : ni les uns ni les autres n'entraient dans la chambre des pairs; & le refte de la nation fit peu de cas de cette diftinction nouvelle.

Favoris gouvernent l'Europe.

Ce qui aliéna fur-tout les Anglais de lui, ce fut fon abandonnement à fes favoris. *Louis XIII*, *Philippe III* & *Jacques* avaient en même-temps le même faible; & tandis que *Louis XIII* était abfolument gouverné par *Cadenet*, créé duc de *Luines*, *Philippe III* par *Sandoval* fait duc de *Lerme*, *Jacques* l'était par un Ecoffais nommé *Carr*, qu'il fit comte de *Sommerfet ;* & depuis il quitta ce favori pour *Georges Villers*, comme une femme abandonne un amant pour un autre.

Ce *George Villers* eft ce même *Buckingham*, fameux alors dans l'Europe par les agrémens de fa figure, par fes galanteries & par fes prétentions. Il fut le premier gentilhomme qui fut duc en Angleterre, fans être parent ou allié des rois. C'était un de ces caprices de l'efprit humain, qu'un roi théologien écrivant fur la controverfe fe livrât fans réferve à un héros de roman. *Buckingham* mit dans la tête du prince de Galles, qui fut depuis l'infortuné *Charles I*, d'aller déguifé & fans aucune fuite faire l'amour dans Madrid à l'infante d'Efpagne, dont on ménageait alors le mariage avec ce jeune prince, s'offrant à lui fervir d'écuyer dans ce voyage de chevalerie errante. *Jacques*, que l'on appelait le *Salomon d'Angleterre*, donna les mains à cette bizarre aventure, dans laquelle il hafardait la fûreté de fon fils. Plus il fut obligé de ménager alors la branche d'*Autriche*, moins il put fervir la caufe proteftante, & celle du Palatin fon gendre.

Digitized by Google

CH. CLXXIX.

Pour rendre l'aventure complette, le duc de *Buckingham* amoureux de la duchesse d'*Olivarès*, outragea de paroles le duc son mari, premier ministre, rompit le mariage avec l'infante, & ramena le prince de Galles en Angleterre aussi précipitamment, qu'il en était parti. Il négocia aussi-tôt le mariage de *Charles* avec *Henriette*, fille de *Henri IV* & sœur de *Louis XIII*; & quoiqu'il se laissât emporter en France à de plus grandes témérités qu'en Espagne, il réussit. Mais *Jacques* ne regagna jamais dans sa nation le crédit qu'il avait perdu. Ces prérogatives de la majesté royale, qu'il mêlait dans tous ses discours, & qu'il ne soutint pas par ses actions, firent naître une faction qui depuis renversa le trône, & en disposa plus d'une fois après l'avoir souillé de sang. Cette faction fut celle des puritains, qui subsiste encore en partie sous le nom de *Wighs*; & le parti opposé, qui fut celui de l'église anglicane, & de l'autorité royale, a pris le nom de *Toris*. Ces animosités inspirèrent dès-lors à la nation un esprit de dureté, de violence & de tristesse, qui étouffa le germe des sciences & des arts à peine développé.

Sciences & arts.

Quelques génies du temps d'*Elizabeth* avaient défriché le champ de la littérature, toujours inculte jusqu'alors en Angleterre. *Shakespear*, & après lui *Benjonson*, avaient dégrossi le théâtre. *Spencer* avait ressuscité la poésie épique. *François Bacon*, plus estimable dans ses travaux littéraires que dans sa place de chancelier, ouvrait une carrière toute nouvelle à la philosophie. Les esprits se polissaient, s'éclairaient. Les disputes du clergé & les animosités entre le parti royal & le parlement, ramenèrent la barbarie.

Querelles de religion.

Les limites du pouvoir royal, des priviléges parlementaires, & des libertés de la nation, étaient difficiles à discerner, tant en Angleterre qu'en Ecosse. Celles des droits de l'épiscopat anglican & écossais ne l'étaient pas moins. *Henri VIII* avait renversé toutes les barrières; *Elizabeth* en trouva quelques-unes nouvellement posées, qu'elle abaissa & qu'elle releva avec dextérité. *Jacques I* disputa : il ne les abattit point; mais il prétendit qu'il fallait les abattre toutes : & la nation avertie par lui se préparait à les défendre. *Charles I*, bientôt

1625 & suiv.

Digitized by Google

après son avénement, voulut faire ce que son père avait trop proposé & qu'il n'avait-point fait. CH. CLXXIX.

L'Angleterre était en possession, comme l'Allemagne, la Pologne, la Suède, le Danemarck, d'accorder à ses souverains des subsides, comme un don libre & volontaire. *Charles I* voulut secourir l'électeur Palatin son beau-frère, & les protestans, contre l'empereur. *Jacques* son père avait enfin entamé ce dessein la dernière année de sa vie, lorsqu'il n'en était plus temps. Il fallait de l'argent pour envoyer des troupes dans le bas Palatinat; il en fallait pour les autres dépenses; ce n'est qu'avec ce métal qu'on est puissant, depuis qu'il est devenu le signe représentatif de toutes choses. Le roi en demandait comme une dette; le parlement n'en voulait accorder que comme un don gratuit; & avant de l'accorder il voulait que le roi réformât des abus. Si on attendait dans chaque royaume que tous les abus fussent reformés pour avoir de quoi lever des troupes, on ne ferait jamais la guerre. *Charles I* était déterminé par sa sœur la princesse Palatine à cet armement; c'était elle qui avait forcé le prince son mari à recevoir la couronne de Bohême, qui ensuite avait pendant cinq ans entiers sollicité le roi son père à la secourir, & qui enfin obtenait, par les inspirations du duc de *Buckingham*, un sécours si long-temps différé. Le parlement ne donna qu'un très-léger subside. Il y avait quelques exemples en Angleterre de rois, qui ne voulant point assembler de parlement, & ayant besoin d'argent, en avaient extorqué des particuliers par voie d'emprunt. Le prêt était forcé: celui qui prêtait perdait d'ordinaire son argent, & celui qui ne prêtait pas était mis en prison. Ces moyens tyranniques avaient mis en usage dans des occasions où un roi affermi & armé pouvait exercer impunément quelques vexations. *Charles I* se servit de cette voie, qu'il adoucit; il emprunta quelques deniers, avec lesquels il eut une flotte & des soldats qui revinrent sans avoir rien fait.

Argent, autre querelle plus forte.

Il fallut assembler un parlement nouveau. La chambre des communes, au lieu de secourir le roi, poursuivit son favori le duc de *Buckingham*, dont la puissance & la fierté révoltaient la nation. *Charles*, loin de souffrir l'outrage qu'on lui faisait dans la personne de son ministre, fit mettre en prison deux

1626. Parlement, autre querelle.

Digitized by Google

membres de la chambre des plus ardens à l'accuser. Cet acte de despotisme, qui violait les lois, ne fut pas soutenu; & la faiblesse avec laquelle il relâcha les deux prisonniers, enhardit contre lui les esprits, que la détention de ces deux membres avait irrités. Il mit en prison, pour le même sujet, un pair du royaume, & le relâcha de même. Ce n'était pas le moyen d'obtenir des subsides; aussi n'en eut-il point. Les emprunts forcés continuèrent. On logea des gens de guerre chez les bourgeois qui ne voulurent pas prêter, & cette conduite acheva d'aliéner tous les cœurs. Le duc de *Buckingham* augmenta le mécontentement général, par son expédition infructueuse à la Rochelle. Un nouveau parlement fut convoqué; mais c'était assembler des citoyens irrités: ils ne songeaient qu'à rétablir les droits de la nation & du parlement; ils votèrent que la fameuse loi *Habeas Corpus*, la gardienne de la liberté, ne devait jamais recevoir d'atteinte; qu'aucune levée de deniers ne devait être faite que par acte du parlement; & que c'était violer la liberté, & la propriété, de loger les gens de guerre chez les bourgeois. Le roi s'opiniâtrant toujours à soutenir son autorité, & à demander de l'argent, affaiblissait l'une, & n'obtenait point l'autre. On voulait toujours faire le procès au duc de *Buckingham*. Un fanatique nommé *Felton*, comme on l'a déja dit, rendu furieux par cette animosité générale, assassina le premier ministre dans sa propre maison, & au milieu de ses courtisans: ce coup fit voir quelle fureur commençait dès-lors à saisir la nation.

CH. CLXXIX.

1627.

1628. *Assassinat.*

Impôts, autre querelle.

Il y avait un petit droit sur l'importation & l'exportation des marchandises, qu'on nommait *droit de tonnage & de pondage*. Le feu roi en avait toujours joui par acte du parlement, & *Charles* croyait n'avoir pas besoin d'un second acte. Trois marchands de Londres ayant refusé de payer cette petite taxe, les officiers de la douane saisirent leurs marchandises. Un de ces trois marchands était membre de la chambre basse. Cette chambre ayant à soutenir à-la-fois ses libertés & celles du peuple, poursuivit les commis du roi. Le roi irrité cassa le parlement, & fit emprisonner quatre membres de la chambre. Ce sont-là les faibles & premiers principes qui bouleversèrent tout l'Etat, & qui ensanglantèrent le trône.

A

Digitized by Google

A ces sources du malheur public se joignit le torrent des dissensions ecclésiastiques en Ecosse. *Charles* voulut remplir les projets de son pere dans la religion comme dans l'état. L'épiscopat n'avait point été aboli en Ecosse au temps de la réformation, avant *Marie Stuart*; mais ces évêques protestans étaient subjugués par les presbytériens. Une république de prêtres égaux entr'eux gouvernait le peuple Ecossais. C'était le seul pays de la terre où les honneurs & les richesses ne rendaient pas les évêques puissans. La séance au parlement, les droits honorifiques, les revenus de leur siége leur étaient conservés; mais il étaient pasteurs sans troupeau, & pairs sans crédit. Le parlement Ecossais, tout presbytérien, ne laissait subsister les évêques que pour les avilir. Les anciennes abbayes étaient entre les mains des séculiers, qui entraient au parlement en vertu de ce titre d'abbé. Peu-à-peu le nombre de ces abbés titulaires diminua. *Jacques I* rétablit l'épiscopat dans tous ses droits. Le roi d'Angleterre n'était pas reconnu chef de l'église en Ecosse; mais étant né dans le pays, & prodiguant l'argent anglais, les pensions, & les charges à plusieurs membres, il était plus maître à Edimbourg qu'à Londres. Le rétablissement de l'épiscopat n'empêcha pas l'assemblée presbytérienne de subsister. Ces deux corps se choquèrent toujours; & la république synodale l'emporta toujours sur la monarchie épiscopale. *Jacques* qui regardait les évêques comme attachés au trône, & les calvinistes presbytériens comme ennemis du trône, crut qu'il réunirait enfin le peuple Ecossais aux évêques, en faisant recevoir une liturgie nouvelle, qui était précisément la liturgie anglicane. Il mourut avant d'accomplir ce dessein, que *Charles* son fils voulut exécuter.

CH. CLXXIX.

Eglise d'Ecosse, autre querelle.

La liturgie consistait dans quelques formules de prières, dans quelques cérémonies, dans un surplis que les célébrans devaient porter à l'église. A peine l'évêque d'Edimbourg eut fait lecture dans l'église des canons qui établissaient ces usages indifférens, que le peuple s'éleva contre lui en fureur, & lui jetta des pierres. La sédition passa de ville en ville. Les presbytériens firent une ligue, comme s'il s'était agi du renversement de toutes les loix divines & humaines. D'un

Liturgie, autre querelle, 1637.

CH. CLXXIX.

côté cette passion si naturelle aux grands, de soutenir leurs entreprises, & de l'autre la fureur populaire, excitèrent une guerre civile en Ecosse.

Le cardinal de Richelieu fomente toutes ces querelles.

On ne sut pas alors ce qui la fomentait, & ce qui prépara la fin tragique de *Charles*; c'était le cardinal de *Richelieu*. Ce ministre roi voulant empêcher *Marie de Médicis* de trouver un asyle en Angleterre chez sa fille, & engager *Charles* dans les intérêts de la France, essuya du monarque Anglais, plus fier que politique, des refus qui l'aigrirent. On lit dans une lettre du cardinal au comte d'*Estrades*, alors envoyé en Angleterre, ces propres mots bien remarquables, que nous

1637.

avons déja rapportés : *Le roi & la reine d'Angleterre se repentiront, avant qu'il soit un an, d'avoir négligé mes offres; on connaîtra bientôt qu'on ne doit pas me mépriser.*

Il envoie un prêtre pour faire révolter l'Ecosse.

Il avait parmi ses secrétaires un prêtre Irlandais qu'il envoya à Londres & à Edimbourg semer la discorde avec de l'argent parmi les puritains; & la lettre au comte d'*Estrades* est encore un monument de cette manœuvre. Si on ouvrait toutes les archives, on y verrait toujours la religion immolée à l'intérêt & à la vengeance.

Les Ecossais armèrent. *Charles* eut recours au clergé anglican, & même aux catholiques d'Angleterre, qui tous haïssaient également les puritains. Ils ne lui fournirent de l'argent, que parce que c'était une guerre de religion ; & il eut même jusqu'à vingt mille hommes pour quelques mois. Ces vingt mille hommes ne lui servirent guères qu'à négocier; & quand la plus grande partie de cette armée fut dissipée faute de paye, les négociations devinrent plus difficiles. Il fallut donc se résoudre encore à la guerre. On trouve peu d'exemple dans l'histoire d'une grandeur d'âme pareille à celle des seigneurs qui composaient le conseil secret du roi : il lui sacrifièrent tous une grande partie de leurs biens. Le célèbre *Laud* archevêque de Cantorbéri, le marquis *Hamilton* sur-tout, se signalèrent dans cette générosité; & le fameux comte de *Strafford* donna seul vingt mille livres sterling; mais ces libéralités n'étant pas à beaucoup près suffisantes, le roi fut encore obligé de convoquer un parlement.

1638 & suiv.

Nouveaux troubles.

La chambre des communes ne regardait pas les Ecossais

comme des ennemis, mais comme des frères qui lui enseignaient à défendre ses priviléges, Le roi ne recueillit d'elle que des plaintes amères contre tous les moyens dont il se servait pour avoir des secours qu'elle lui refusait. Tous les droits que le roi s'était arrogés, furent déclarés abusifs : impôt de tonnage & pondage, impôt de marine, vente de priviléges exclusifs à des marchands, logement de soldats par billets chez les bourgeois, enfin tout ce qui gênait la liberté publique. On se plaignit sur-tout d'une cour de justice nommée la *Chambre étoilée*, dont les arrêts avaient condamné trop sévérement plusieurs citoyens. *Charles* cassa ce nouveau parlement, & aggrava ainsi les griefs de la nation.

Roi opiniâtre ; si heureux, il eût été appelé ferme.

Il semblait que *Charles* prît à tâche de révolter tous les esprits; car au lieu de ménager la ville de Londres dans des circonstances si délicates, il lui fit intenter un procès devant la *Chambre étoilée*, pour quelques terres en Irlande, & la fit condamner à une amende considérable. Il continua à exiger toutes les taxes contre lesquelles le parlement s'était récrié. Un roi despotique qui en aurait usé ainsi, aurait révolté ses sujets; à plus forte raison un roi d'une monarchie limitée. Mal secouru par les Anglais, secrétement inquiété par les intrigues du cardinal de *Richelieu*, il ne put empêcher l'armée des puritains Ecossais de pénétrer jusqu'à Newcastle. Ayant ainsi préparé ses malheurs, il convoqua enfin le parlement qui acheva sa ruine. 1640.

Requêtes pour faire la guerre civile.

Cette assemblée commença, comme toutes les autres, par lui demander la réparation des griefs, abolition de la *Chambres étoilée*, suppression des impôts arbitraires, & particuliérement celui de la marine; enfin elle voulut que le parlement fut convoqué tous les trois ans. *Charles* ne pouvant plus résister, accorda tout. Il crut regagner son autorité en pliant, & il se trompa. Il comptait que son parlement l'aiderait à se venger des Ecossais qui avaient fait une irruption en Angleterre; & ce même parlement leur fit présent de trois cent mille livres sterling, pour les récompenser de la guerre civile. Il se flattait d'abaisser en Angleterre le parti des puritains, & presque toute la chambre des communes était puritaine. Il aimait tendrement le comte de *Strafford*,

Digitized by Google

CH. CLXXIX. dévoué si généreusement à son service, & la chambre des communes pour ce dévouement même accusa *Strafford* de haute trahison. On lui imputa quelques malversations inévitables dans ces temps de troubles, mais commises toutes pour le service du roi, & sur-tout effacées pour la grandeur d'ame avec laquelle il l'avait secouru. Les pairs le condamnèrent; il fallait le consentement du roi pour l'exécution. Le peuple féroce demandait ce sang à grands cris. *Strafford* poussa la vertu jusqu'à supplier lui-même le roi de consentir à sa mort; &

1641 le roi poussa la faiblesse jusqu'à signer cet acte fatal, qui apprit aux Anglais à répandre un sang plus précieux.

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGTIEME.

Des malheurs & de la mort de CHARLES I.

Caractere des troubles d'Angleterre.

L'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande étaient alors partagées en faction violentes, ainsi que l'était la France; mais celles de la France, n'étaient que des cabales de princes, & de seigneurs, contre un premier ministre qui les écrasait; & les partis qui divisaient le royaume de *Charles I* étaient des convulsions générales dans tous les esprits, une ardeur violente & réfléchie de changer la constitution de l'Etat, un dessein mal conçu chez les royalistes d'établir le pouvoir despotique, la fureur de la liberté dans la nation, la soif de l'autorité dans la chambre des communes, le désir vague dans les évêques d'écraser le parti calviniste puritain, le projet formé chez les puritains d'humilier les évêques; & enfin le plan suivi & caché de ceux qu'on appelaient *indépendans*, qui consistait à se servir des fautes de tous les autres pour devenir leurs maîtres.

Octobre 1641.

Massacres catholiques en Irlande.

Au milieu de tous ces troubles les catholiques d'Irlande crurent avoir trouvé enfin le temps de secouer le joug de l'Angleterre. La religion & la liberté, ces deux sources de

plus grandes actions, les précipitèrent dans une entreprise horrible, dont il n'y a d'exemple que dans la *St. Barthelemi*. Ils complotèrent d'assassiner en un jour tous les protestans de leur île, & en effet ils en égorgèrent plus de quarante mille. Ce massacre n'a pas dans l'histoire des crimes la même célébrité que la *St. Barthelemi*; il fut pourrant aussi général & aussi distingué par toutes les horreurs qui peuvent signaler un tel fanatisme. Mais cette dernière conspiration de la moitié d'un peuple contre l'autre pour cause de religion, se faisait dans une île alors peu connue des autres nations; elle ne fut point autorisée par des personnages aussi considérables qu'une *Cathérine de Médicis*, un roi de France, un duc de *Guise*: les victimes immolées n'étaient pas aussi illustres, quoiqu'aussi nombreuses, La scène ne fut pas moins souillée de sang; mais le théâtre n'attirait pas les yeux de l'Europe. Tout retentit encore des fureurs de la *St. Barthelemi*, & les massacres d'Irlande sont presque oubliés.

Massacres religieux, source de dépopulation.

Si on comptait les meurtres que le fanatisme a commis depuis les querelles d'*Athanase* & d'*Arius* jusqu'à nos jours, on verrait que ces querelles ont plus servi que les combats à dépeupler le terre; car dans les batailles on ne détruit que l'espèce mâle, toujours plus nombreuse que la femelle; mais dans les massacres faits pour la religion, les femmes sont immolées comme les hommes.

Pendant qu'une partie du peuple Irlandais égorgeait l'autre, le roi *Charles I* etait en Ecosse, à peine pacifiée, & la chambre des communes gouvernait l'Angleterre. Ces catholiques Irlandais, pour se justifier de ce massacre, prétendirent avoir recu une commission du roi même pour prendre les armes; & *Charles* qui demandait du secours contre eux à l'Ecosse & à l'Angleterre, se vit accusé du crime même qu'il voulait punir, Le parlement d'Ecosse le renvoie avec raison au parlement de Londres, parce que l'Irlande appartient en effet à l'Angleterre, & non pas à l'Ecosse. Il retourne donc à Londres. La chambre basse croyant, ou feignant de croire, qu'il a part en effet à la rebellion des Irlandais, n'envoie que peu d'argent & peu de troupes dans cette île,

Digitized by Google

CH. CLXXX. pour ne pas dégarnir le royaume, & fait au roi la remontrance la plus terrible.

Elle lui signifie, « qu'il faut désormais qu'il n'ait pour » conseil que ceux que le parlement lui nommera; & en » cas de refus elle le menace de prendre des mesures ». Trois

Cromwell commence. membres de la chambre allèrent lui présenter à genoux cette requête qui lui déclarait la guerre. *Olivier Cromwell* était déja dans ce tems-là admis dans la chambre basse; & il dit, que *si ce projet de remontrance ne passait pas dans la chambre, il vendroit le peu qu'il avait de bien, & se retirerait de l'Angleterre.*

Ce discours prouve qu'il était alors fanatique de la liberté, que son ambition développée foula depuis aux pieds.

Charles n'osait pas alors dissoudre le parlement: on ne lui

1641. eût pas obéi. Il avait pour lui plusieurs officiers de l'armée assemblée auparavant contre l'Ecosse, assidus auprès de sa personne. Il était soutenu par les évêques & les seigneurs catholiques épars dans Londres; eux qui avaient voulu dans la *conspiration des poudres* exterminer la famille royale, se livraient alors à ses intérêts; tout le reste était contre le roi. Déja le peuple de Londres excité pat les puritains de la chambre basse, remplissait la ville de séditions: il criait à la porte de la chambre des pairs, *Point d'évêques, point d'évêques.* Douze prélats intimidés résolurent de s'absenter, & protestèrent contre tout ce qui se ferait pendant leur absence. La chambre des pairs les envoya à la Tour, & bientôt après les autres évêques se retirèrent du parlement.

Dans ce déclin de la puissance du roi, un de ses favoris, le lord *Digbi*, lui donna le fatal conseil de la soutenir par un

Conduite du roi, pas trop bonne. coup d'autorité. Le roi oublia que c'était précisément le temps où il ne fallait pas la compromettre. Il alla lui-même dans la chambre des communes, pour y faire arrêter cinq sénateurs les plus opposés à ses intérêts, & qu'il accusait de haute trahison. Ces cinq membres s'étaient évadés; toute la chambre se récria sur la violation de ses priviléges. Le roi comme un homme égaré qui ne sait plus à quoi se prendre, va de la chambre des communes à l'hôtel-de-ville, lui demander du secours. Le conseil de la ville ne lui répond que par des plain-

Digitized by Google

tes contre lui-même. Il se retire à Vindsor, & là ne pouvant plus soutenir la démarche qu'on lui avait conseillée, il écrit à la chambre basse, *qu'il se désiste de ses procédures contre ses membres, & qu'il prendra autant de soin des priviléges du parlement que de sa propre vie.* Sa violence l'avait rendu odieux, & le pardon qu'il en demandait le rendait méprisable. CH. CLXXX.

La chambre basse commençait alors à gouverner l'état. Les pairs sont en parlement *pour eux-mêmes*; c'est l'ancien droit des barons, & des seigneurs de fiefs; les communes sont en parlement pour les villes & les bourgs dont elles sont députées. Le peuple avait bien plus de confiance dans ses députés qui le représentent, que dans les pairs. Ceux-ci pour regagner le crédit qu'ils perdaient insensiblement, entraient dans les sentimens de la nation, & soutenaient l'autorité d'un parlement, dont ils étaient originairement la partie principale.

Pendant cette anarchie les rebelles d'Irlande triomphent; & teints du sang de leurs compatriotes, ils s'autorisent encore du nom du roi, & sur-tout de celui de la reine sa femme, parce qu'elle était catholique. Les deux chambres du parlement proposent d'armer les milices du royaume; bien entendu qu'elles ne mettront à leur tête que des officiers dépendans du parlement. On ne pouvait rien faire selon la loi sans le consentement du roi au sujet des milices. Le parlement s'attendait bien qu'il ne souscrirait pas à un établissement fait contre lui-même. Ce prince se retire, ou plutôt fuit vers le nord d'Angleterre. Sa femme *Henriette de France*, fille de *Henri IV*, qui avait presque toutes les qualités du roi son père, l'activité & l'intrépidité, l'insinuation, & même la galanterie, secourut en héroïne un époux à qui d'ailleurs elle était infidèle. Elle vend ses meubles & ses pierreries, emprunte de l'argent en Angleterre, en Hollande, donne tout à son mari, passe en Hollande elle-même pour solliciter des secours par le moyen de la princesse *Marie* sa fille, femme du prince d'Orange. Elle négocie dans les cours du nord: elle cherche par-tout de l'appui, excepté dans sa patrie, où le cardinal de *Richelieu* son ennemi, & le roi son frère, étaient mourans.

Guerre civile.

La guerre civile n'était point encore déclarée. Le parlement

Digitized by Google

CH. CLXXX. avait de son autorité mis un gouverneur, nommé le chevalier *Hotham*, dans Hull, petite ville maritime de la province d'Yorck. Il y avait depuis long-temps des magasins d'armes & de munitions. Le roi s'y transporte, & veut y entrer. *Hotham* fait fermer les portes, & conservant encore du respect pour la personne du roi son maître, il se met à genoux sur les remparts, en lui demandant pardon de lui désobéir. On lui résista depuis moins respectueusement. Les manifestes du roi & du parlement inondent l'Angleterre. Les seigneurs attachés au roi se rendent auprès de lui. Il fait venir de Londres le grand sceau du royaume, sans lequel on avait crû qu'il n'y a point de loi; mais les lois que le parlement faisait contre lui n'en étaient pas moins promulguées. Il arbora son étendard royal à Nottingham; mais cet étendard ne fut d'abord entouré que de quelques milices sans armes. Enfin avec les secours que lui fournit la reine sa femme, avec les présens de l'université d'Oxford qni lui donna toute son argenterie, & avec tout ce que ses amis lui fournirent, il eut une armée d'environ quatorze mille hommes.

Hotham à genoux chasse son roi.

Le parlement qui disposait de l'argent de la nation, en avait une plus considérable. *Charles* protesta d'abord en présence de la sienne, qu'il *maintiendrait les lois du royaume, & les privilèges même du parlement armé contre lui; & qu'il vivrait & mourrait dans la véritable religion protestante.* C'est ainsi que les princes, en fait de religion, obéissent plus aux peuples que les peuples ne leur obéissent. Quand une fois ce qu'on appelle *le dogme* est enraciné dans une nation, il faut que le souverain dise qu'il mourra pour ce dogme. Il est plus aisé de tenir ce discours que d'éclairer le peuple.

Les armées du roi furent presque toujours commandées par le prince *Robert*, frere de l'infortuné *Fréderic* électeur Palatin, prince d'un grand courage, renommé d'ailleurs pour ses connaissances dans la physique, dans laquelle il fit des découvertes.

1642. Les combats de Vorcester & d'Edgehill, furent d'abord favorables à la cause du roi. Il s'avança jusqu'auprès de Londres. La reine sa femme lui amena de Hollande des soldats, de l'artillerie, des armes, des munitions. Elle repart sur le champ

Le roi quelque temps vainqueur, mais inutilement.

pour

Digitized by Google

pour aller chercher de nouveaux secours, qu'elle amena quelques mois après. On reconnaissait dans cette activité courageuse la fille de *Henri IV*. Les parlementaires ne furent point découragés ; ils sentaient leurs ressources : tout vaincus qu'ils étaient, ils agissaient comme des maîtres contre lesquels le roi était révolté. CH. CLXXX.

Ils condamnaient à la mort pour crime de haute trahison les sujets qui voulaient rendre au roi des villes ; & le roi ne voulut point alors user de représailles contre ses prisonniers. Cela seul peut justifier aux yeux de la postérité celui qui fut si criminel aux yeux de son peuple. Les politiques le justifient moins d'avoir trop négocié, tandis qu'il devait selon eux profiter d'un premier succès, & n'employer que ce courage actif & intrépide qui seul peut finir de pareils débats.

Charles & le prince *Robert*, quoique battus à Newbury, eurent pourtant l'avantage de la campagne. Le parlement n'en fut que plus opiniâtre. On voyait ce qui est très-rare, une compagnie plus ferme & plus inébranlable dans ses vues, qu'un roi à la tête de son armée. 1643. *Parlement plus ferme que le roi.*

Les puritains qui dominaient dans les deux chambres levèrent enfin le masque: ils s'unirent solemnellement avec l'Ecosse, & signifièrent le fameux *Convenant* par lequel ils s'engagèrent à détruire l'épiscopat. Il était visible, par ce convenant, que l'Ecosse & l'Angleterre puritaines voulaient s'ériger en république. C'était l'esprit du calvinisme : il tenta longtemps en France cette grande entreprise : il l'exécuta en Hollande : mais en France & en Angleterre on ne pouvait arriver à ce but si cher aux peuples qu'à travers des flots de sang. 1648.

Tandis que le presbytérianisme armait ainsi l'Angleterre & l'Ecosse, le catholicisme servait encore de prétexte aux rebelles d'Irlande, qui teints du sang de quarante mille compatriotes, continuaient à se défendre contre les troupes envoyées par le parlement de Londres. Les guerres de religion sous *Louis XIII* étaient toutes récentes ; & l'invasion des Suédois en Allemagne sous prétexte de religion, durait encore dans toute sa force. C'était une chose bien déplorable que les chrétiens eussent cherché durant tant de siecles dans le dogme, dans le culte, dans la discipline, dans la hiérarchie, de quoi ensan-

glanter presque sans relâche la partie de l'Europe où ils sont établis.

La fureur de la guerre civile était nourrie par cette austérité sombre & attroce que les puritains affectaient. Le parlement prit ce temps pour faire brûler par le bourreau un petit livre du roi *Jacques I*, dans lequel ce monarque savant soutenait qu'il était permis de se divertir le dimanche après le service divin. On croyait par là servir la religion, & outrager le roi régnant. Quelque temps après ce même parlement s'avisa d'indiquer un jour de jeûne par semaine, & d'ordonner qu'on payât la valeur du repas qu'on se retranchait, pour subvenir à la guerre civile.

Excès de ridicule.

De tant de troubles qui ont si souvent bouleversé l'Angleterre avant qu'elle ait pris la forme stable & heureuse qu'elle a de nos jours, les troubles de ces années, jusqu'à la mort du roi, furent les seuls où l'excès du ridicule se mêle aux excès de la fureur. Ce ridicule que les réformateurs avaient tant reproché à la communion romaine, devint le partage des presbytériens. Les évêques se conduisirent en lâches; ils devaient mourir pour défendre une cause qu'ils croyaient juste: mais les presbytériens se conduisirent en insensés; leurs habillemens, leurs discours, leurs basses allusions aux passages de l'évangile, leurs contorsions, leurs sermons, leurs prédictions, tout en eux aurait mérité, dans des temps plus tranquilles, d'être joué à la foire de Londres; si cette farce n'avait pas été trop dégoûtante. Mais malheureusement l'absurdité de ces fanatiques se joignant à la fureur, les mêmes hommes dont les enfans se seraient moqués, imprimaient la terre en se baignant dans le sang; & ils étaient à la fois les plus fous de tous les hommes, & les plus redoutables.

Esprit des sectes.

Il ne faut pas croire que dans aucune des factions, ni en Angleterre ni en Irlande, ni en Ecosse, ni auprès du roi, ni parmi ses ennemis, il y eût beaucoup de ces esprits déliés, qui dégagés des préjugés de leur parti, se servent des erreurs & du fanatisme des autres pour les gouverner. Ce n'était pas là le génie de ces nations. Presque tout le monde était de bonne foi dans le parti qu'il avait embrassé. Ceux qui en changeaient pour des mécontentemens particuliers, changeaient pres-

Digitized by Google

que tous avec hauteur. Les *indépendans* étaient les seuls qui cachassent leurs desseins ; premiérement parce qu'étant à peine comptés pour chrétiens, ils auraient trop révolté les autres sectes ; en second lieu, parce qu'ils avaient des idées fanatiques de l'égalité primitive des hommes, & que ce système d'égalité choquait trop l'ambition des autres.

Une des grandes preuves de cette atrocité inflexible répandue alors dans les esprits, c'est le supplice de l'archevêque de Cantorbéri *Guillaume Laud*, qui après avoir été quatre ans en prison, fut condamné par le parlement. Le seul crime bien constaté qu'on lui reprocha, était de s'être servi de quelques cérémonies de l'église romaine en consacrant une église de Londres. La sentence porta qu'il serait pendu, & qu'on lui arracherait le cœur pour lui en battre les joues ; supplice ordinaire des traitres: on lui fit grace en lui coupant la tête.

Archevêque à l'échafaud.

Charles voyant les parlemens d'Angleterre & d'Ecosse réunis contre lui, pressé entre les armées de ces deux royaumes, crut devoir faire au moins une trêve avec les catholiques rebelles d'Irlande, afin d'engager à sa cause une partie des troupes Anglaises qui servaient dans cette île. Cette politique lui réussit. Il eut à son service, non-seulement beaucoup d'Anglais de l'armée d'Irlande, mais encore un grand nombre d'Irlandais qui vinrent grossir son armée. Alors le parlement l'accusa hautement d'avoir été l'auteur de la rébellion d'Irlande & du massacre. Malheureusement ces troupes nouvelles, sur lesquelles il devait tant compter, furent entièrement défaites par le lord *Fairfax*, l'un des généraux parlementaires ; & il ne resta au roi que la douleur d'avoir donné à 1644.
ses ennemis le prétexte de l'accuser d'être complice des Irlandais.

Il marchait d'infortune en infortune. Le prince *Robert* ayant soutenu longtemps l'honneur des armes royales, est battu auprès d'Yorck, & son armée est dissipée par *Manchester* & 1644.
Fairfax. *Charles* se retire dans Oxford, où il est bientôt assiégé. La reine fuit en France. Le danger du roi excite à la vérité ses amis à faire de nouveaux efforts. Le siége d'Oxford fut levé. Il rassembla des troupes ; il eut quelques succès. Cette apparence de fortune ne dura pas. Le parlement était toujours en

Digitized by Google

CH. CLXXX.

état de lui opposer une armée plus forte que la sienne. Les généraux *Essex*, *Manchester* & *Valler* attaquèrent *Charles* à Newbury sur le chemin d'Oxford. *Cromwell* était colonel dans leur armée; il s'était déja fait connaître par des actions d'une valeur extraordinaire. On a écrit qu'à cette bataille de Newbury, le corps que *Manchester* commandait ayant plié, & *Manchester* lui même étant entraîné dans la fuite, *Cromwell* courut à lui tout blessé, & lui dit *Vous vous trompez, milord, ce n'est pas de ce côté que sont les ennemis;* qu'il le ramena ensuite au combat, & qu'enfin on ne dut qu'à *Cromwell* le succès de cette journée. Ce qui est certain, c'est que *Cromwell*, qui commençait à avoir autant de crédit dans la chambre des communes, qu'il avait de réputation dans l'armée, accusa son général de n'avoir pas fait son devoir.

Cromwell gagne une bataille. 27 Octobre 1644.

Le penchant des Anglais pour des choses inouïes fit éclater alors une étrange nouveauté, qui développa le caractère de *Cromwell*, & qui fut à la fois l'origine de sa grandeur, de la chute du parlement & de l'épiscopat, du meurtre du roi & de la destruction de la monarchie. La secte des *indépendans* commençait à faire quelque bruit. Les presbytériens les plus emportés s'étaient jetés dans ce parti : ils ressemblaient aux quakers, en ce qu'ils ne voulaient d'autres prêtres qu'eux-mêmes, ni d'autres explication de l'évangile que celle de leurs propres lumières: ils différaient d'eux en ce qu'ils étaient aussi turbulens que les quakers étaient pacifiques. Leurs projets chimériques étaient l'égalité entre tous les hommes; mais ils allaient à cette égalité par la violence. *Olivier Cromwell* les regarda comme des instrumens propres à favoriser ses desseins.

Désintéressement du parlement, chose unique.

La ville de Londres partagée entre plusieurs factions, se plaignait alors du fardeau de la guerre civile que le parlement appesantissait sur elle. *Cromwell* fit proposer à la chambre des communes par quelques *indépendans*, de réformer l'armée, & de s'engager eux & les pairs à renoncer à tous les emplois civils & militaires. Tous ces emplois étaient entre les mains des membres des deux chambres. Trois pairs étaient généraux des armées parlementaires. La plupart des colonels & des majors, des trésoriers, des munitionnaires, des com-

Digitized by Google

missaires de toute espèce, étaient de la chambre des communes. Pouvait-on se flatter d'engager par la force de la parole tant d'hommes puissans à sacrifier leurs dignités & leurs revenus ? C'est pourtant ce qui arriva dans une seule séance. La chambre des communes sur-tout fut éblouie de l'idée de régner sur les esprits du peuple par un désintéressement sans exemple. On appela cet acte *l'acte du renoncement à soi-même.* Les pairs hésitèrent ; mais la chambre des communes les entraîna. Les lords *Essex, Damby, Fairfax, Manchester* se déposèrent eux-mêmes du généralat ; & le chevalier *Fairfax*, fils du général, n'étant point de la chambre des communes, fut nommé seul commandant de l'armée. | CH. CLXXX. 1645.

C'était ce que voulait *Cromwell* : il avait un empire absolu sur le chevalier *Fairfax* : il en avait un si grand dans la chambre, qu'on lui conserva un régiment, quoiqu'il fût membre du parlement, & même il fût ordonné au général de lui confier le commandement de la cavalerie qu'on envoyait alors à Oxford. Le même homme qui avait eu l'adresse d'ôter à tous les sénateurs tous les emplois militaires, eut celle de faire conserver dans leurs postes les officiers du parti des *indépendans* ; & dès-lors on s'apperçut bien que l'armée devait gouverner le parlement. Le nouveau général *Fairfax* aidé de *Cromwell* réforma toute l'armée, incorpora des régimens dans d'autres, changea tous les corps, établit une discipline nouvelle : ce qui dans tout autre temps eût excité une révolte, se fit alors sans résistance.

Cette armée animée d'un nouvel esprit marcha droit au roi après d'Oxford ; & alors se donna la bataille décisive de Nazeby. *Cromwell* général de la cavalerie, après avoir mis en déroute celle du roi, revint défaire son infanterie, & eut presque seul l'honneur de cette célèbre journée. L'armée royale après un grand carnage fut ou prisonnière, ou dispersée. Toutes les villes se rendirent à *Fairfax* & à *Cromwell*. Le jeune prince de Galles, qui fut depuis *Charles II*, partageant de bonne heure les infortunes de son père, fut obligé de s'enfuir dans la petite île de Scilley. Le roi se retira enfin dans Oxford avec les débris de son armée, & demanda au parlement la paix, qu'on était bien loin de lui accorder. La

Victoire décisive de Cromwell. 1645. 14 Juin.

Digitized by Google

CH. CLXXX.

chambre des communes insultait à sa disgrace. Le général avait envoyé à cette chambre la cassette du roi, trouvée sur le champ de bataille, remplie de lettres de la reine sa femme. Quelques-unes de ces lettres n'étaient que des expressions de tendresse & de douleur. La chambre les lut avec ces railleries amères qui sont le partage de la férocité.

Le roi livré par les Ecossais,

Le roi était dans Oxford, ville presque sans fortifications, entre l'armée victorieuse des Anglais & celle des Ecossais payée par les Anglais. Il crut trouver sa sûreté dans l'armée Ecossaise moins acharnée contre lui. Il se livra entre ses mains; mais la chambre des communes ayant donné à l'armée Ecossaise deux cent mille livres sterling d'arrérages, & lui en devant encore autant, le roi cessa dès-lors d'être libre.

16 Février 1645.

Les Ecossais le livrèrent au commissaire du parlement Anglais, qui d'abord ne sut comment il devait traiter son roi prisonnier. La guerre paraissait finie; l'armée d'Ecosse payée retournait en son pays; le parlement n'avait plus à craindre que sa propre armée, qui l'avait rendu victorieux. *Cromwell* & ses *indépendans* y étaient les maîtres. Ce parlement, ou plutôt la chambre des communes, toute-puissante encore à Londres, & sentant que l'armée allait l'être, voulut se débarrasser de cette armée devenue si dangéreuse à ses maîtres: elle vota d'en faire marcher une partie en Irlande, & de licencier l'autre. On peut bien croire que *Cromwell* ne le souffrit pas. C'était-là le moment de la crise: il forma un conseil d'officiers, & un autre de simples soldats nommés *Agitateurs*, qui d'abord firent des remontrances, & qui bientôt donnèrent des lois. Le roi était entre les mains de quelques commissaires du parlement, dans un château nommé Holmby. Des soldats du conseil des agitateurs allèrent l'enlever au parlement dans ce château, & le conduisirent à Newmarket.

Cromwell commence à tyranniser.

Après ce coup d'autorité l'armée marcha vers Londres. *Cromwell* voulant mettre dans ses violences des formes usitées, fit accuser par l'armée onze membres du parlement ennemis ouverts du parti indépendant. Ces membres n'osérent plus dès ce moment rentrer dans la chambre. La ville de Londres ouvrit enfin les yeux, mais trop tard & trop

Digitized by Google

inutilement, sur tant de malheurs : elle voyait un parlement oppresseur opprimé par l'armée, son roi captif entre les mains des soldats, ses citoyens exposés. Le conseil de ville assemble ses milices ; on entoure à la hâte Londres de retranchemens : mais l'armée étant arrivée aux portes, Londres les ouvrit, & se tut. Le parlement remit la Tour au général *Fairfax*, remercia l'armée d'avoir désobéi, & lui donna de l'argent. CH. CLXXX. 1647.

Il restait toujours à savoir ce qu'on ferait du roi prisonnier, que les *indépendans* avait transféré à la maison royale de Hamptoncourt. *Cromwell* d'un côté, les presbytériens de l'autre, traitaient secrétement avec lui. Les Ecossais lui proposaient de l'enlever. *Charles* craignant également tous les partis, trouva le moyen de s'enfuir de Hamptoncourt & de passer dans l'île de Vight, où il crut trouver un asyle, & où il ne trouva qu'une nouvelle prison. *Le roi prisonnier.*

Dans cette anarchie d'un parlement factieux & méprisé ; d'une ville divisée, d'une armée audacieuse, d'un roi fugitif & prisonnier ; le même esprit qui animait depuis longtemps les *indépendans*, saisit tout-à-coup plusieurs soldats de l'armée : ils se nommèrent les *Aplanisseurs*, nom qui signifiait qu'ils vouloient tout mettre au niveau & ne reconnaître aucun maître au-dessus d'eux, ni dans l'armée, ni dans l'état, ni dans l'église. Ils ne faisaient que ce qu'avait fait la chambre des communes : ils imitaient leurs officiers ; & leur droit paraissait aussi bon que celui des autres ; leur nombre étaient considérable. *Cromwell* voyant qu'ils étaient d'autant plus dangereux qu'ils se servaient de ses principes, & qu'ils allaient lui ravir le fruit de tant de politique & de tant de travaux, prit tout d'un coup le parti de les exterminer au péril de sa vie. Un jour qu'ils s'assemblaient ; il marche à eux à la tête de son régiment des *Frères rouges*, avec lesquels il avait toujours été victorieux, leur demande *au nom de* DIEU ce qu'ils veulent, & les charge avec tant d'impétuosité, qu'ils résistèrent à peine. Il en fit pendre plusieurs, & dissipa ainsi une faction dont le crime était de l'avoir imité. *Aplanisseurs.* 1647. *Audace de Cromwell.*

Cette action augmenta encore son pouvoir dans l'armée, dans le parlement, & dans Londres. Le chevalier *Fairfax*

Digitized by Google

CH. CLXXX. était toujours général, mais avec bien moins de crédit que lui. Le roi prisonnier dans l'île de Vight, ne cessait de faire des propositions de paix, comme si on eût été encore en guerre, & comme si on eût voulu l'écouter. Le duc d'Yorck, un de ses fils, qui fut depuis *Jacques II*, âgé alors de quinze ans, prisonnier au palais de *St James*, se sauva plus heureusement de sa prison que son père ne s'était sauvé de Hamptoncourt: il se retira en Hollande; & quelques partisans du roi ayant dans ce temps-là même gagné une partie de la flotte Anglaise, cette flotte fit voile au port de la Brille, où ce jeune prince était retiré. Le prince de Galles, son frère, & lui montèrent sur cette flotte pour aller au secours de leur père; & ce secours hâta sa perte.

Les Ecossais honteux de passer dans l'Europe pour avoir vendu leur maître, assemblaient de loin quelques troupes en sa faveur. Plusieurs jeunes seigneurs les secondaient en Angle-
1648. terre. *Cromwell* marche à eux à grandes journées, avec une partie de l'armée. Il les défait entièrement à Preston, & prend prisonnier le duc *Hamilton* général des Ecossais. La ville de Colchester dans le comté d'Essex, ayant pris le parti du roi se rendit à discrétion au général *Fairfax*; & ce général fit exécuter à ses yeux comme des traîtres plusieurs seigneurs qui avaient soulevé la ville en faveur de leur prince.

L'armée demande qu'on fasse justice du roi.

Pendant que *Fairfax* & *Cromwell* achevaient ainsi de tout soumettre, le parlement qui craignait encore plus *Cromwell* & les *indépendans*, qu'il n'avait craint le roi, commençait à traiter avec lui, & cherchait tous les moyens possibles de se délivrer d'une armée dont il dépendait plus que jamais. Cette armée qui revenait triomphante demande enfin qu'on mette le roi en justice comme la cause de tous les maux, que ses principaux partisans soient punis, qu'on ordonne à ses enfans de se soumettre, sous peine d'être déclarés traîtres. Le parlement ne répond rien. *Cromwell* se fait présenter des requêtes par tous les régimens de son armée, pour qu'on fasse le procès au roi. Le général *Fairfax* assez aveuglé pour ne pas voir qu'il agissait pour *Cromwell*, fait transférer le monarque prisonnier de l'île de Vight au château de Hulst, & de-là à Vindsor, sans daigner seulement en rendre compte au parlement.

lement. Il mène l'armée à Londres, saisit tous les postes, oblige la ville de payer quarante mille livres sterling. CH. CLXXX.

Parlement méprisé & forcé.

Le lendemain la chambre des communes veut s'assembler; elle trouve des soldats à la porte qui chassent la plupart de ces membres presbytériens, les anciens auteurs de tous les troubles dont ils étaient alors les victimes; on ne laisse entrer que les *indépendans*, & les presbytériens rigides, ennemis toujours implacables de la royauté. Les membres exclus protestent; on déclare leur protestation séditieuse. Ce qui restait de la chambre des communes n'étant plus qu'une troupe de bourgeois esclaves de l'armée; les officiers membres de cette chambre y dominaient; la ville était asservie à l'armée, & ce même conseil de ville, qui n'aguères avait pris le parti du roi, dirigé alors par les vainqueurs, demanda par une requête qu'on lui fit son procès.

Juges du roi.

La chambre des communes établit un comité de trente-huit personnes pour dresser contre le roi des accusations juridique: on érige une cour de justice nouvelle composée de *Fairfaix*, de *Cromwell*, d'*Ireton gendre de Cromwell*, de *Waller*, & de cent quarante-sept autres juges. Quelques pairs qui s'assemblaient encore dans la chambre-haute seulement pour la forme, tous les autres s'étant retirés, furent sommés de joindre leur assistance juridique à cette chambre illégale; aucun d'eux ne voulut y consentir. Leur refus n'empêcha point la nouvelle cour de justice de continuer ses procédures.

Puissance reconnue originaire dans le peuple.

Alors la chambre basse déclara enfin que le pouvoir souverain réside originairement dans le peuple, & que les représentans du peuple avaient l'autorité légitime: c'était une question que l'armée jugeait par l'organe de quelques citoyens; c'était renverser toute la constitution de l'Angleterre. La nation est à la vérité représentée légalement par la chambre des communes, mais elle l'est aussi par un roi & par les pairs. On s'est toujours plaint dans les autres états, quand on a vû des particuliers jugés par des commissaires; & c'étaient içi des commissaires nommés par la moindre partie du parlement, qui jugeaient leur souverain. Il n'est pas douteux que la chambre des communes ne crût en avoir le droit; elle était composée d'*indépendans*, qui pensaient tous que la nature n'a-

Digitized by Google

CHAP. CLXXX. vait mis aucune différence entre le roi & eux, & que la seule qui subsistait était celle de la victoire. Les mémoires de *Ludlow*, colonel alors dans l'armée, & l'un des juges, font voir combien leur fierté est flattée en secret, de condamner en maîtres celui qui avait été le leur. Ce même *Ludlow*, presbytérien rigide, ne laisse pas douter que le fanatisme n'eût part à cette catastrophe. Il développe tout l'esprit du temps en citant ce passage de l'ancien Testament: *Le pays ne peut être purifié de sang que par le sang de celui qui l'a répandu.*

Janvier 1648. *Procès criminel du roi.* Enfin *Fairfax*, *Cromwell*, les *indépendans*, les *presbytériens*, croyaient la mort du roi nécessaire à leur dessein d'établir une république. *Cromwell* ne se flattait certainemeut pas alors de succéder au roi; il n'était que lieutenant-général dans une armée pleine de factions. Il espérait avec grande raison, dans cette armée & dans la république, le crédit attaché à ses grandes actions militaires & à son ascendant sur les esprits: mais s'il avait formé dès-lors le dessein de se faire reconnaître pour le souverain de trois royaumes, il n'aurait pas mérité de l'être. L'esprit humain dans tous les genres ne marche que par degrés, & ces degrés amenèrent nécessairement l'élévation de *Cromwell*, qui ne la dut qu'à sa valeur & à la fortune.

1649. 10 Février *On lui tranche la tête.* *Charles I* roi d'Ecosse, d'Angleterre & d'Irlande, fut exécuté par la main du bourreau dans la place de Vittehall; son corps fut transporté à la chapelle de Vindsor, mais on n'a jamais pû le retrouver. Plus d'un roi d'Angletere avait été déposé anciennement par des arrêts du parlement; des femmes de rois avaient péri par le dernier supplice: des commissaires Anglais avaient jugé à mort la reine d'Ecosse *Marie Stuart*, sur laquelle il n'avaient d'autre droit que celui des brigands sur ceux qui tombent entre leurs mains; mais on n'avait vû encore aucun peuple faire périr son propre roi sur un échafaud avec l'appareil de la justice. Il faut remonter jusqu'à trois cents ans avant notre ére pour trouver dans la personne d'*Agis* roi de Lacédémone l'exemple d'une pareille catastrophe.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-UNIEME.

De Cromwell.

Après le meurtre de *Charles I* la chambre des communes défendit sous peine de mort de reconnaître pour roi ni son fils, ni aucun autre. Elle abolit la chambre-haute où il ne siégeait plus que seize pairs du royaume, & resta ainsi souveraine en apparence de l'Angleterre & de l'Irlande. CH. CLXXXI. *République.*

Cette chambre qui devait être composée de cinq cent treize membres, ne l'était alors que d'environ quatre-vingts. Elle fit un nouveau grand sceau, sur lequel étaient gravés ces mots: *Le parlement de la république d'Angleterre.* On avait déja abattu la statue du roi élevée dans la bourse de Londres, & on avait mis en sa place cette inscription, *Charles le dernier roi & le prémier tyran.*

Cette même chambre condamna à mort plusieurs seigneurs qui avaient été faits prisonniers en combattant pour le roi. Il n'était pas étonnant qu'on violât les lois de la guerre, après avoir violé celles des nations; & pour les enfreindre plus pleinement encore, le duc *Hamilton* Ecossais fut du nombre des condamnés. Ce traitement servit beaucoup à déterminer les Ecossais à reconnaître pour leur roi *Charles II*; mais en même temps l'amour de la liberté était si profondément gravé dans tous les cœurs, qu'ils bornèrent le pouvoir royal autant que le parlement d'Angleterre l'avait limité dans les prémiers troubles. L'Irlande reconnaissait le nouveau roi sans conditions. *Cromwell* alors se fit nommer gouverneur d'Irlande; il partit avec l'élite de son armée, & fut suivi de sa fortune ordinaire. 1649.

Cependant *Charles II* était rappelé en Ecosse par le parlement, mais aux mêmes conditions que ce parlement Ecossais avait faites au roi son père. On voulait qu'il fût presbytérien comme les Parisiens avaient voulu que *Henri IV* son grand-

CH. CLXXXI. père fût catholique. On restreignait en tout l'autorité royale; *Charles* la voulait pleine & entière. L'exemple de son père n'affaiblissait point en lui des idées qui semblent nées dans le cœur des monarques. Le premier fruit de sa nomination au trône d'Ecosse, était déja une guerre civile. Le marquis de *Montross*, homme célèbre dans ces temps-là, par son attachement à la famille royale, & par sa valeur, avait amené d'Allemagne & du Danemarck quelques soldats dans le nord d'Ecosse, & suivi des montagnards, il prétendait joindre aux droits du roi celui de conquête; il fut défait, pris, & condamné par le parlement d'Ecosse à être pendu à une potence haute de trente pieds, à être ensuite écartelé & ses membres à être attachés aux portes des quatre principales villes, pour avoir contrevenu à ce qu'on appelait la *Loi nouvelle* ou *Convenant presbytérien*. Ce brave homme dit à ses juges, qu'il n'était fâché que de n'avoir pas assez de membres pour être attachés à toutes les portes des villes de l'Europe, comme des monumens de sa fidélité pour son roi. Il mit même cette pensée en assez beaux vers en allant au supplice. C'était un des plus agréables esprits qui cultivassent alors les lettres, & l'ame la plus héroïque qui fût dans les trois royaumes. Le clergé presbytérien le conduisit à la mort en l'insultant, & en prononçant sa damnation.

1650. *Charles II* n'ayant pas d'autre ressource, vint de Hollande se remettre à la discrétion de ceux qui venaient de faire pendre son général, & son appui; & entra dans Edimbourg par la porte où les membres de *Montross* étaient exposés.

La nouvelle république d'Angleterre se prépara dès ce moment à faire la guerre à l'Ecosse, ne voulant pas que dans la moitié de l'île il y eut un roi qui prétendit l'être de l'autre. Cette nouvelle république soutenait la révolution avec autant de conduite qu'elle l'avait faite avec fureur. C'était une chose inouïe de voir un petit nombre de citoyens obscurs, sans aucun chef à leur tête, tenir tous les pairs du royaume dans l'éloignement & dans le silence, dépouiller tous les évêques, contenir les peuples, entretenir en Irlande environ seize mille combattans & autant en Angleterre, maintenir une grande flotte bien pourvue, & payer exactement toutes les dépenses, sans

qu'aucun des membres de la chambre s'enrichît aux dépens de la nation. Pour subvenir à tant de frais, on employait avec une économie sévère les revenus autrefois attachés à la couronne, & les terres des évêques & des chapitres qu'on vendit pour dix années. Enfin la nation payait une taxe de cent vingt mille livres sterling par mois; taxe dix fois plus forte que cet impôt de la marine que *Charles I* s'était arrogé, & qui avait été la première cause de tant de désastres. CH. CLXXXII.

Ce parlement d'Angleterre n'était pas gouverné par *Cromwell*, qui alors était en Irlande avec son gendre *Ireton*; mais il était dirigé par la faction des *indépendans*, dans laquelle il conservait toujours un grand crédit. La chambre résolut de faire marcher une armée contre l'Ecosse, & d'y faire servir *Cromwell* sous le général *Fairfax*. *Cromwell* reçut ordre de quitter l'Irlande qu'il avait presque soumise. Le général *Fairfax* ne voulut point marcher contre l'Ecosse: il n'était point *indépendant* mais *presbytérien*. Il prétendait qu'il ne lui était pas permis d'aller attaquer ses frères, qui n'attaquaient point l'Angleterre. Quelques représentations qu'on lui fit, il demeura inflexible, & se démit du généralat pour passer le reste de ses jours en paix. Cette résolution n'était point extraordinaire, dans un temps & dans un pays où chacun se conduisait suivant ses principes.

C'est-là l'époque de la grande fortune de *Cromwell*. Il est nommé général à la place de *Fairfax*. Il se rend en Ecosse avec une armée accoutumée à vaincre depuis près de dix ans. D'abord il bat les Ecossais à Dombar, & se rend maître de la ville d'Edimbourg. De-là il suit *Charles II* qui s'était avancé jusqu'à Vorcester en Angleterre, dans l'espérance que les Anglais de son parti viendraient l'y joindre; mais ce prince n'avait avec lui que de nouvelles troupes sans discipline. *Cromwell* l'attaqua sur les bords de la Saverne, & remporta presque sans résistance la victoire la plus complette qui eût jamais signalé sa fortune. Environ sept mille prisonniers furent menés à Londres, & vendus pour aller travailler aux plantations anglaises en Amérique. C'est, je crois, la première fois qu'on a vendu des hommes comme des esclaves chez les chrétiens depuis l'abolition de la servitude. L'armée victo-

Juin 1650.

13 Sept. 1650. N. S.


Digitized by Google

CH. CLXXXI. rieuse se rend maitresse de de l'Ecosse entière. *Cromwell* poursuit le roi par-tout.

L'imagination qui a produit tant de romans, n'a guère inventé d'aventures plus singulières, ni des dangers plus pressans, des extrêmités plus cruelles, que tout ce que *Charles II* essuya en fuyant la poursuite du meurtrier de son père. Il fallut qu'il marchât presque seul par les routes les moins fréquentées, exténué de fatigue & de faim, jusques dans le comté de Strafford. Là au milieu d'un bois, poursuivi par les soldats de *Cromwell*, il se cacha dans le creux d'un chêne, où il fut obligé de passer un jour & une nuit. Ce chêne se voyait encore au commencement de ce siecle. Les astronomes l'ont placé dans les constellations du Pôle Austral, & ont ainsi éternisé la mémoire de tant de malheurs. Ce prince errant de village en village, déguisé, tantôt en postillon, Novemb. 1650. tantôt en fille, tantôt en bucheron, se sauva enfin dans une petite barque, & arriva en Normandie après six semaines d'aventures incroyable.

Cromwell cependant revint à Londres en triomphe. La plupart des députés du parlement, leur orateur à la tête, le conseil de ville précédé du maire, allèrent au devant de lui à quelques milles de Londres. Son premier soin, dès qu'il fut dans la ville, fut de porter le parlement à un abus de la victoire dont les Anglais devaient être flattés. La chambre réunit l'Ecosse à l'Angleterre comme un pays de conquête, Octobre 1650. & abolit la royauté chez les vaincus, comme elle l'avait exterminée chez les vainqueurs.

Jamais l'Angleterre n'avait été plus puissante que depuis qu'elle était république. Ce parlement tout républicain, forma le projet singulier de joindre les sept Provinces-Unies à l'Angleterre, comme il venait d'y joindre l'Ecosse. Le stadhouder 1651. *Guillaume II* gendre de *Charles I*, venait de mourir, après avoir voulu se rendre souverain en Hollande, comme *Charles* en Angleterre, & n'ayant pas mieux réussi que lui. Il laissait un fils au berceau; & le parlement espérait que les Hollandais se passeraient de stadhouder, comme l'Angleterre se passait de monarque, & que la nouvelle république de l'Angleterre, de l'Ecosse & de la Hollande, pourrait tenir la balance de l'Eu-

Digitized by Google

rope : mais les partisans de la maison d'*Orange* s'étant opposés à ce projet, qui tenait beaucoup de l'enthousiasme de ces temps-là, ce même enthousiasme porta le parlement Anglais à déclarer la guerre à la Hollande. On se battit sur mer avec des succès balancés. Les plus sages du parlement redoutant le grand crédit de *Cromwell*, ne continuaient cette guerre que pour avoir un prétexte d'augmenter la flotte aux dépens de l'armée, & de détruire ainsi peu-à-peu la puissance dangereuse du général.

Ch. CLXXXI.

Cromwell les pénétra, comme ils l'avaient pénétré : ce fut alors qu'il développa tout son caractère : *Je suis*, dit-il au major-général Vernon, *poussé à un dénouement qui me me fait dresser les cheveux à la tête.* Il se rendit au parlement suivi d'officiers & de soldats choisis, qui s'emparèrent de la porte. Dès qu'il eut pris sa place : *Je crois*, dit-il, *que ce parlement est assez mûr pour être dissous.* Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, il se met au milieu de la chambre : *Le Seigneur*, dit-il, *n'a plus besoin de vous, il a choisi d'autres instrumens pour accomplir son ouvrage.* Après ce discours fanatique, il les charge d'injures, dit à l'un qu'il est un ivrogne, à l'autre qu'il mène une vie scandaleuse, que l'évangile les condamne, & qu'ils ayent à se dissoudre sur le champ. Ses officiers & ses soldats entrent dans la chambre ; *Qu'on emporte la masse du parlement*, dit-il, *qu'on nous défasse de cette marotte.* Son major-général *Harisson* va droit à l'orateur, & le fait descendre de la chaire avec violence. *Vous m'avez forcé*, s'écria Cromvell, *à en user ainsi ; car j'ai prié le Seigneur toute la nuit qu'il me fît mourir plutôt que de commettre une telle action.* Ayant dit ces paroles, il fit sortir tous les membres du parlement l'un après l'autre, ferma la porte lui-même, & emporta la clef dans sa poche.

30 Avril 1653.

Ce qui est bien plus étrange, c'est que le parlement étant détruit avec cette violence, & nulle autorité législative n'étant reconnue, il n'y eut point de confusion. *Cromwell* assembla le conseil des officiers. Ce furent eux qui changèrent véritablement la constitution de l'Etat, & il n'arrivait en Angleterre que ce qu'on a vû dans tous les pays de la terre, où le fort a donné la loi au faible. *Cromwell* fit nommer par ce

CH. CLXXXI. conseil cent quarante-quatre députes du peuple, qu'on prit pour la plupart dans les boutiques & dans les atteliers des artisans. Le plus accrédité de ce nouveau parlement d'Angleterre était un marchand de cuir nommé *Barebone* ; c'est ce qui fit qu'on appela cette assemblée *le parlement des Barebone* (1). *Cromwell* en qualité de général écrivit une lettre circulaire à tous ces députés, & les somma de venir gouverner l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. Au bout de cinq mois ce prétendu parlement, aussi méprisé qu'incapable, fut obligé de se casser lui-même, & de remettre à son tour le pouvoir souverain au conseil de guerre. Les officiers seuls déclarèrent alors *Cromwell* protecteur des trois royaumes. On envoya chercher le maire de Londres & les aldermans. *Cromwell* fut installé à Vittehall dans le palais des rois, où il prit dès-lors son logement. On lui donna le titre d'*altesse*, & la ville de Londres l'invita à un festin, avec les mêmes honneurs qu'on rendait aux monarques. C'est ainsi qu'un citoyen obscur du pays de Galles parvint à se faire roi sous un autre nom, par sa valeur secondé de son hypocrisie.

22 Déc. 1653. N. S.

Il était âgé alors de près de cinquante-trois ans, & en avait passé quarante-deux sans aucun emploi, ni civil, ni militaire. A peine était-il connu en 1642, lorsque la chambre des communes dont il était membre, lui donna une commission de major de cavalerie. C'est de-là qu'il parvint à gouverner la chambre & l'armée, & que vainqueur de *Charles I* & de *Charles II* il monta en effet sur leur trône, & régna sans être roi avec plus de pouvoir & plus de bonheur qu'aucun roi. Il choisit d'abord parmi les seuls officiers compagnons de ses victoires quatoze conseillers, à chacun desquels il assigna mille livres sterling de pension. Les troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout ; le trésor public dont il disposait était rempli de trois cent mille livres sterling : il en avait cent cinquante mille en Irlande. Les Hollandais lui demandèrent la paix, & il en dicta les conditions, qui furent, qu'on lui payerait trois cent

(1) Cela signifie *os décharné*.

Digitized by Google

cent mille livres sterling, que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux Anglais, & que le jeune prince d'Orange ne serait jamais rétabli dans les charges de ses ancêtres. C'est ce même prince qui détrôna depuis *Jacques II*, dont *Cromwell* avait détrôné le père. CH. CLXXXI.

Toutes les nations courtisèrent à l'envi le protecteur. La France rechercha son alliance contre l'Espagne, & lui livra la ville de Dunkerque (1). Ses flottes prirent sur les Espagnols la Jamaïque, qui est restée à l'Angleterre. L'Irlande fut entiérement soumise, & traitée comme un pays de conquête. On donna aux vainqueurs les terres des vaincus, & ceux qui étaient le plus attachés à leur patrie, périrent par la main des bourreaux.

Cromwell gouvernant en roi assemblait des parlemens, mais il s'en rendrait le maître, & les cassait à sa volonté. Il découvrit toutes les conspirations contre lui, & prévint tous les soulévemens. Il n'y eut aucun pair du royaume dans ces parlemens qu'il convoquait: tous vivaient obscurément dans leurs terres. Il eut l'adresse d'engager un de ces parlemens à lui 1556.
offrir le titre de roi, afin de le refuser, & de mieux conserver la puissance réelle. Il menait dans le palais des rois une vie sombre & retirée, sans aucun faste, sans aucun excès. Le général *Ludlow* son lieutenant en Irlande rappporte que quand le protecteur y envoya son fils *Henri Cromwell*, il l'envoya avec un seul domestique. Ses mœurs furent toujours austères; il était sobre, tempérant, œconome sans être avide du bien d'autrui, laborieux, & exact dans toutes les affaires. Sa dextérité ménageait toutes les sectes, ne persécutant ni les catholiques, ni les anglicans, qui alors à peine osaient paraître; il avait des chapelains de tous les partis; entousiaste avec les fanatiques; maintenant les *presbytériens*, qu'il avait trompés & accablés, & qu'il ne craignait plus; ne donnant sa confiance qu'aux *indépendans*, qui ne pouvaient subsister que par lui, & se moquant d'eux quelquefois avec les *théistes*. Ce n'est pas qu'il vît de bon œil la religion du théisme, qui

(1) Voyez le siecle de *Louis XIV*.

Digitized by Google

CH. CLXXXI. étant sans fanatisme ne peut guères servir qu'à des philosophes, & jamais à des conquérans.

Il y avait peu de ces philosophes, & il se délassait quelquefois avec eux aux dépens des insensés qui lui avaient frayé le chemin du trône l'évangile à la main. C'est par cette conduite qu'il conserva jusqu'à sa mort son autorité cimentée de sang & maintenue par la force & par l'artifice.

13 Sept. 1658. La nature malgré sa sobriété avait fixé la fin de sa vie à cinquante-huit ans. Il mourut d'une fiévre ordinaire, causée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie; car dans les derniers temps il craignait toujours d'être assassiné; il ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre. Il mourut après avoir nommé *Richard Cromwel* son successeur. A peine eut-il expiré, qu'un de ses chapelains presbytérien nommé *Herry* dit aux assistans; *Ne vous allarmez pas; s'il a protégé le peuple de* DIEU *tant qu'il a été parmi nous, il le protégera bien davantage à présent qu'il est monté au ciel, où il sera assis à la droite de* JESUS-CHRIST. Le fanatisme était si puissant, & *Cromwell* si respecté, que personne ne rit d'un pareil discours.

Quelques intérêts divers qui partageassent tous les esprits, *Richard Cromwell* fut proclamé paisiblement protecteur dans Londres. Le conseil ordonna des funérailles plus magnifiques que pour aucun roi d'Angleterre. On choisit pour modèle les solemnités pratiquées à la mort du roi d'Espagne *Philippe II*. Il est à remarquer qu'on avait représenté *Philippe II* en purgatoire pendant deux mois dans un appartement tendu de noir, éclairé de peu de flambeaux, & qu'ensuite on l'avait représenté dans le ciel, le corps étant sur un brillant d'or, dans une salle tendue de même, éclairée de cinq cents flambeaux, dont la lumière renvoyée par des plaques d'argent égalait l'éclat du soleil. Tout cela fut pratiqué pour *Olivier Cromwell*: on le vit sur son lit de parade, la couronne en tête & un sceptre d'or à la main. Le peuple ne fit nulle attention ni à cette imitation d'une pompe catholique, ni à la profusion. Le cadavre embaumé, que *Charles II* fit exhumer depuis & porter au gibet, fut enterré dans le tombeau des rois.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

De l'Angleterre sous Charles II.

LE second protecteur *Richard Cromwell* n'ayant pas les qualités du premier, ne pouvait en avoir la fortune. Son sceptre n'était point soutenu par l'épée; & n'ayant ni l'intrépidité ni l'hypocrisie d'*Olivier*, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis & aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Le conseil guerrier d'*Olivier Cromwell* brava d'abord *Richard*. Ce nouveau protecteur prétendit s'affermir en convoquant un parlement, dont une chambre composée d'officiers représentait les pairs d'Angleterre, & dont l'autre formée de députés Anglais, Ecossais, & Irlandais, représentait les trois royaumes : mais les chefs de l'armée le forcèrent de dissoudre ce parlement. Ils rétablirent eux-mêmes l'ancien parlement qui avait fait couper la tête à *Charles I*, & qu'ensuite *Olivier Cromwell* avait dissous avec tant de hauteur. Ce parlement était tout républicain, aussi-bien que l'armée. On ne voulait point de roi, mais on ne voulait pas non plus de protecteur. Ce parlement qu'on appela le *croupion*, semblait idolâtre de la liberté, & malgré son enthousiasme fanatique il se flattait de gouverner, haïssant également les noms de roi, & de protecteurs, & d'évêques, & de pairs, ne parlant jamais qu'au nom du peuple, pour être plus maître du peuple. Les officiers demandèrent à la fois au parlement établi par eux, que tous les partisans de la maison royale fussent à jamais privés de leurs emplois, & que *Richard Cromwell* fut privé du protectorat. Ils le traitèrent honorablement, demandant pour lui vingt mille livres sterling de rente, & huit mille pour sa mère : mais le parlement ne donna à *Richard Cromwell* que deux mille livres une fois payées, & lui ordonna de sortir dans six jours de la maison des rois; il obéit sans murmure, & vécut en particulier paisible.

CH. CLXXXII.

12 Mai 1659.

CH. CLXXXII. On n'entendait point parler alors des pairs, ni des évêques. *Charles II* paraissait abandonné de tout le monde, aussi-bien que *Richard Cromwell*, & on croyait dans toutes les cours de l'Europe que la république Anglaise subsisterait. Le célèbre *Monck*, officier général sous *Cromwell*, fut celui qui rétablit le trône : il commandait en Ecosse l'armée qui avait subjugué le pays. Le parlement de Londres ayant voulu casser quelques officiers de cette armée, ce général se résolut à marcher en Angleterre pour tenter la fortune. Les trois royaumes alors n'étaient qu'une anarchie. Une partie de l'armée de *Monck* restée en Ecosse ne pouvait la tenir dans la sujétion. L'autre partie qui suivait *Monck* en Angleterre*, avait en tête celle de la république. Le parlement redoutait ces deux armées, & voulait en être le maître. Il y avait là de quoi renouveller toutes les horreurs des guerres civiles.

Monock ne se sentant pas assez puissant pour succéder aux deux protecteurs, forma le dessein de rétablir la famille royale; & au lieu de répandre du sang, il embrouilla tellement les affaires par ses négociations, qu'il augmenta l'anarchie, & mit la nation au point de désirer un roi. A peine y eut-il du sang répandu. *Lambert* un des généraux de *Cromwell*, & des plus ardens républicans, voulut en vain renouveller la guerre; il fut prévenu avant qu'il eut rassemblé un assez grand nombre des anciennes troupes de *Cromwell*, & fut battu & pris par celles de *Monck*. On assembla un nouveau parlement. Les pairs si long-temps oisifs & oubliés, revinrent enfin dans la chambre-haute. Les deux chambres reconnurent *Charles II* pour roi, & il fut proclamé dans Londres.

8 Mai. 1660. *Charles II* rappelé ainsi en Angleterre sans y avoir contribué que de son consentement, & sans qu'on lui eût fait aucune condition, partit de Bréda où il était retiré. Il fut reçu aux acclamations de toute l'Angleterre : il ne paraissait pas qu'il y eût eut de guerre civile. Le parlement exhuma les corps d'*Olivier Cromwell*, d'*Ireton* son gendre, d'un nommé *Bradshaw* président de la chambre qui avait jugé *Charles I*. On les traîna au gibet sur la claye. De tous les juges de *Charles I*

qui vivaient encore, il n'y en eut que dix qu'on exécuta, aucun d'eux ne témoigna le moindre repentir, aucun ne reconnut le roi régnant, tous remercièrent DIEU *de mourir martyrs pour la plus juste & la plus noble des causes.* Non-seulement ils étaient de la faction intraitable des *indépendans*, mais de la secte des *anabaptistes*, qui attendait fermement le second avénement de JESUS-CHRIST, & la cinquième monarchie.

Il n'y avait plus que neuf évêques en Angleterre; le roi en completta bientôt le nombre. L'ordre ancien fut rétabli; on vit les plaisirs & la magnificence d'une cour succéder à la triste férocité qui avait régné si long-temps. *Charles II* introduisit la galanterie & les fêtes dans le palais de Vittehall souillé du sang de son père. Les *indépendans* ne parurent plus; les *puritains* furent contenus. L'esprit de la nation parut d'abord si changé que la guerre civile précédente fut tournée en ridicule. Ces sectes sombres & sévères, qui avaient mis tant d'enthousiasme dans les esprits, furent l'objet de la raillerie des courtisans & de toute la jeunesse.

Théisme.

Le théisme dont le roi faisait une profession assez ouverte, fut la religion dominante au milieu de tant de religions. Ce théisme a fait depuis des progrès prodigieux dans le reste du monde. Le comte *Shaftsburi*, le petit-fils du ministre, l'un des plus grands soutiens de cette religion, dit formellement dans ses *caractéristiques*, qu'on ne saurait trop respecter ce grand nom de *Théiste*. Une foule d'illustres écrivains en a fait profession ouverte. La plupart des sociniens se sont enfin rangés à ce parti. On reproche à cette secte si étendue de n'écouter que la raison, & d'avoir secoué le joug de la foi. Il n'est pas possible à un chrétien d'excuser leur indocilité. Mais la fidélité de ce grand tableau que nous traçons de la vie humaine, ne permet pas qu'en traçant leur erreur, on ne rende justice à leur conduite. Il faut avouer que de toutes les sectes c'est la seule qui n'ait point troublé la société par des disputes, la seule qui en se trompant ait toujours été sans fanatisme. Il est impossible même qu'elle ne soit pas paisible. Ceux qui la professent sont unis avec tous les hommes, dans le principe commun à tous les siecles & à tous les pays, dans l'adoration d'un seul DIEU; ils diffèrent des antres hom-

Digitized by Google

CH. CLXXXII.

Théistes.

mes, en ce qu'ils n'ont ni dogmes, ni temples, ne croyant qu'un DIEU juste, tolérant tout le reste, & découvrant rarement leur sentiment. Ils disent que cette religion pure aussi ancienne que le monde, fut long-temps la seule véritable avant que DIEU lui-même en donnât une autre au peuple Hébreu. Ils se fondent sur ce que les lettrés de la Chine l'ont toujours professée, mais ces lettrés de la Chine ont un culte public, & les théistes d'Europe n'ont qu'un culte secret; chacun adorant DIEU en particulier, & ne faisant aucun scrupule d'assister aux cérémonies publiques; du moins, il n'y a eu jusqu'ici qu'un très-petit nombre de ceux qu'on nomme *unitaires* qui se soient assemblés. Mais ceux-là se disent chrétiens primitifs plutôt que théistes.

Société royale, rend service à l'esprit humain.

La société royale de Londres déja formée, mais qui ne s'établit par des lettres-patente qu'en 1660, commença à adoucir les mœurs en éclairant les esprits. Les belles-lettres renaquirent & se perfectionnèrent de jour en jour. On n'avait guères connu du temps de *Cromwell* d'autre science & d'autre littérature, que celle d'appliquer des passages de l'ancien & du nouveau Testament aux dissensions publiques, & aux révolutions les plus atroces. On s'appliqua alors à connaître la nature, & à suivre la route que le chancelier *Bacon*, avait montrée. La science des mathématiques fut portée bientôt à un point, que les *Archimèdes* n'avaient pû même deviner. Un grand homme a connu enfin les lois primitives, jusqu'alors cachées, de la constitution générale de l'univers; & tandis que les autres nations se repaissent de fables, les Anglais trouvèrent les plus sublimes vérités. Tout ce que les recherches de plusieurs siecles avaient connu en physique n'approchait pas de la seule découverte de la nature de la lumière. Les progrès furent rapides & immenses en vingt ans : c'est-là un mérite, une gloire, qui ne passeront jamais. Le fruit du génie & de l'étude reste, & les effets de l'ambition, du fanatisme & des passions s'anéantissent avec les temps qui les ont produits. L'esprit de la nation acquit sous le regne de *Charles II* une réputation immortelle, quoique le gouvernement n'en eût point.

Esprit Français à la cour.

L'esprit Français qui régnait à la cour, la rendit aimable

Digitized by Google

& brillante; mais en l'assujétissant à des mœurs nouvelle, elle l'asservit aussi aux intérêts de *Louis XIV*; & le gouvernement Anglais vendu long-temps àcelui de France, fit quelquefois regretter le temps où l'usurpateur *Cromwell* rendait sa nation respectable.

Le parlement d'Angleterre, & celui d'Ecosse rétablis s'empressèrent d'accorder au roi, dans chacun de ces deux royaumes, tout ce qu'ils pouvaient lui donner, comme une espèce de réparation du meurtre de son père. Le parlement d'Angleterre sur-tout, qui seul pouvait le rendre puissant, lui assigna un revenu de douze cent mille livres sterling, pour lui & pour toutes les parties de l'administration, indépendamment des fonds destinés pour la flotte; jamais *Elizabeth* n'en avait eu tant. Cependant *Charles II* prodigue fut toujours indgent. La nation ne lui pardonna pas de vendre pour moins de deux cent quarante mille livres sterling Dunkerque acquise par les négociations & les armes de *Cromwell*.

Revenu du roi.

La guerre qu'il eut d'abord contre les Hollandais fut très-onéreuse, puisqu'elle coûta sept millions & demi de livres sterling au peuple; & elle fut honteuse, puisque l'amiral *Ruiter* entra jusques dans le port de Chatam, & y brûla les vaisseaux Anglais.

Des accidens funestes se mêlerent à ces désastres. Une peste ravagea Londres au commencement de ce regne, & la ville presque entière fut détruite par un incendie. Ce malheur arrivé après la contagion & au fort d'une guerre malheureuse contre la Hollande, paraissait irréparable. Cependant, à l'étonnement de l'Europe, Londres fut rebâtie en trois années, beaucoup plus belle, plus régulière, plus commode qu'elle n'était auparavant. Un seul impôt sur le charbon, & l'ardeur des citoyens, suffirent à ce travail immense. Ce fut un grand exemple de ce que peuvent les hommes, & qui rend croyable ce qu'on rapporte des anciennes villes de l'Asie & de l'Egypte, construites avec tant de célérité.

Accidens. 1666.

Ni ces accidens, ni ces travaux, ni la guerre de 1672 contre la Hollande, ni les cabales dont la cour & le parlement furent remplis, ne dérobèrent rien aux plaisirs & à la gâyeté que *Charles II* avait amenés en Angleterre, comme

Digitized by Google

CH. CLXXXII.

des productions du climat de la France, où il avait demeuré plusieurs années. Une maitresse Française, l'esprit Français, & sur-tout l'argent de la France dominaient à la cour.

Troubles, conjuration nommée papiste.

Malgré tant de changemens dans les esprits, ni l'amour de la liberté & de la faction ne changea dans le peuple, ni la passion du pouvoir absolu dans le roi, & dans le duc d'Yorck son frère. On vit enfin au milieu des plaisirs la confusion, la division, la haine des partis & des sectes, désoler encore les trois royaumes. Il n'y eut plus, à la vérité, de grandes guerres civiles comme du temps de *Cromwell*; mais une suite de complots, de conspirations, de meurtres juridiques ordonnés en vertu des lois interprétées par la haine, & enfin plusieurs assassinats auxquels la nation n'était point encore accoutumée, noircirent quelque temps le regne de *Charles II*. Il semblait, par son caractère doux & aimable, formé pour rendre sa nation heureuse, comme il faisait les délices de ceux qui l'approchaient. Cependant le sang coulait sur les échafauds sous ce bon prince comme sous les autres. La religion seule fut la cause de tant de désastres, quoique *Charles* fut très-philosophe.

Il n'avait point d'enfant; & son frère héritier présomptif de la couronne, avait embrassé ce qu'on appelle en Angleterre la *secte papiste*, objet de l'exécration de presque tout le parlement & de la nation. Dès qu'on sut cette détection, la crainte d'avoir un jour un papiste pour roi, aliéna presque tous les esprits. Quelques malheureux de la lie du peuple, apostés par la faction opposée à la cour, dénoncèrent une conspiration bien plus étrange encore que celle des poudres.

Horreurs ridicules.

Ils affirmèrent par serment que les papistes devaient tuer le roi, & donner la couronne à son frère; que le pape *Clément X* dans une congrégation qu'on appelle de *la propagande*, avait déclaré en 1675 que le royaume d'Angleterre appartenait aux papes, par un droit imprescriptible; qu'il en donnait la lieutenance au jésuite *Oliva*, général de l'ordre; que ce jésuite remettait son pouvoir au duc d'Yorck vassal du pape; qu'on devait lever une armée en Angleterre pour détrôner *Charles II*; que le jésuite *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*, avait envoyé dix mille louis d'or à Londres pour commencer

les

les opérations; que le jésuite *Comiers* avait acheté un poignard une livre sterling pour assassiner le roi, & qu'on en avait offert dix mille à un médecin pour l'empoisoner. Ils produisaient les noms, & les commissions de tous les officiers, que le général des jésuites avait nommés pour commander l'armée papiste. CH. CLXXXII.

Jamais accusation ne fut plus absurde. Le fameux Irlandais qui voyait à cinquante pieds sous terre, la femme qui accoucha tous les huit jours d'un lapin dans Londres, celui qui promit à la ville assemblée d'entrer dans une bouteille de deux pintes, & parmi nous l'affaire de notre bulle *Unigenitus*, nos convulsions, & nos accusations contre les philosophes n'ont pas été plus ridicules. Mais quand les esprits sont échauffés, plus une opinion est impertinente, plus elle a de crédit.

Toute la nation fut alarmée. La cour ne put empêcher le parlement de procéder avec la sévérité la plus prompte. Il se mêla une vérité à tous ces mensonges incroyables, & dès-lors tous ces mensonges parurent vrais. Les délateurs prétendaient que le général des jésuites avait nommé pour son secrétaire d'état en Angleterre un nommé *Coleman*, attaché au duc d'Yorck; on saisit les papiers de ce *Coleman*, on trouva des lettres de lui au père *la Chaise*, conçues en ces termes:

Nous poursuivons une grande entreprise: il s'agit de convertir trois royaumes, & peut-être de détruire à jamais l'hérésie; nous avons un prince zélé, &c...... Il faut envoyer beaucoup d'argent au roi: l'argent est la logique qui persuade tout à notre cour.

Il est évident par ces lettres que le parti catholique voulait avoir le dessus; qu'il attendait beaucoup du duc d'Yorck; que le roi lui-même favoriserait les catholiques, pourvu qu'on lui donnât de l'argent; qu'enfin les jésuites faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour servir le pape en Angleterre. Tout le reste était manifestement faux; les contradictions des délateurs étaient si grossières, qu'en tout autre temps on n'aurait pu s'empêcher d'en rire.

Mais les lettres de *Coleman*, & l'assassinat d'un de ses juges, firent tout croire des papistes. Plusieurs accusés périrent sur Supplices.

Digitized by Google

CH. CLXXXII. l'échafaud; cinq jésuites furent pendus & écartelés. Si on s'était contenté de les juger comme perturbateurs du repos

1679. public, entretenant des correspondances illicites, & voulant abolir la religion établie par la loi, leur condamnation eût été dans toutes les regles; mais il ne fallait pas les pendre en qualité de capitaines & d'aumôniers de l'armée papale, qui devait subjuguer trois royaumes. Le zele contre le papisme fut porté si loin, que la chambre des communes vota presque unanimement l'exclusion du duc d'Yorck, & le déclara incapable d'être jamais roi d'Angleterre. Ce prince ne confirma que trop quelques années après la sentence de la chambre des communes.

Duc d'Yorck exclu du trône.

Le catholicisme déclaré idolâtre.

L'Angleterre, ainsi que tout le nord, la moitié de l'Allemagne, les sept Provinces-Unies, & les trois quarts de la Suisse, s'étaient contentés jusques-là de regarder la religion catholique romaine comme une idolatrie. Mais cette flétrissure n'avait encore passé nulle part en loi de l'Etat. Le parlement d'Angleterre ajouta à l'ancien serment du test, l'obligation d'abhorrer le papisme comme idolâtre.

Quelles révolutions dans l'esprit humain! Les premiers chrétiens accusèrent le sénat de Rome d'adorer des statues qu'il n'adorait certainement pas. Le christianisme subsista trois cents ans sans images; douze empereurs chrétiens traitèrent d'idolâtres ceux qui priaient devant des figures de saints. Ce culte fut ensuite reçu dans l'occident & dans l'orient, abhorré après dans la moitié de l'Europe. Enfin Rome chrétienne, qui fonde sa gloire sur la destruction de l'idolatrie, est mise au rang des païens par les lois d'une nation puissante, respectée aujourd'hui dans l'Europe.

L'enthousiasme de la nation ne se borna pas à des démonstrations de haine & d'horreur contre le papisme; les accusations, les supplices continuèrent.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la mort du lord *Stafford*, vieillard zélé pour l'Etat, attaché au roi, mais retiré des affaires, & achevant sa carrière honorable dans l'exercice paisible de toutes les vertus. Il passait pour papiste, & ne l'était pas. Les délateurs l'accusèrent d'avoir voulu engager l'un d'eux à tuer le roi. L'accusateur ne lui avait jamais parlé, & cepen-

Digitized by Google

dant il fut cru; l'innnocence du lord *Stafford* parut en vain dans tout son jour; il fut condamné, & le roi n'osa lui donner sa grâce: faiblesse infame, dont son père avait été coupable & qui perdit son père. Cet exemple prouva que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi; il y a mille moyens d'appaiser un prince, il n'y en a point d'adoucir la férocité d'un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre enivré de cette fureur commune, la reçoit & la redouble dans les autres membres, & se porte à l'inhumanité sans crainte, parce que personne ne répond pour le corps entier. Ch. CLXXXII

Pendant que les papistes & les anglicans donnaient à Londres cette sanglante scène, les presbytériens d'Ecosse en donnaient une non moins absurde, & plus abominable. Ils assassinèrent l'archevêque de *St. André*, primat d'Ecosse; car il y avait encore des évêques dans ce pays, & l'archevêque de *St. André* avait conservé ses prérogatives. Les presbytériens assemblèrent le peuple après cette belle action, & la comparèrent hautement dans leurs sermons à celle de *Jahel*, d'*Aod*, & de *Judith*, auxquelles elle ressemblait en effet. Ils menèrent leurs auditeurs au sortir du sermon, tambour battant, à Glascow, dont ils s'emparèrent. Ils jurèrent de ne plus obéir au roi comme chef suprême de l'église anglicane; de ne reconnaître jamais son frère pour roi, de n'obéir qu'au Seigneur, & d'immoler au Seigneur tous les prélats qui s'opposeraient aux saints.

Le roi fut obligé d'envoyer contre les saints, le duc de *Monmouth* son fils naturel, avec une petite armée. Les presbytériens marchèrent contre lui au nombre de huit mille hommes, commandés par des ministres du St. Evangile. Cette armée s'appelait *l'armée du Seigneur*. Il y avait un vieux ministre qui monta sur un petit tertre, & qui se fit soutenir les mains comme *Aaron*, pour obtenir une victoire sûre. L'armée du Seigneur fut mise en déroute dès les premiers coups de canon. On fit douze cents prisonniers. Le duc de *Monmouth* les traita avec humanité; il ne fit pendre que deux prêtres, & donna la liberté à tous les prisonniers qui voulurent jurer de ne plus troubler la patrie au nom de DIEU; neuf cents firent le serment, trois cents jurèrent qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qu'ils aimaient mieux mourir que de ne pas tuer les anglicans & 1679.

CH. CLXXXII. les papistes. On les transporta en Amérique, & leur vaisseaux ayant fait naufrage, ils reçurent au fond de la mer la couronne du martyre.

Cet esprit de vertige dura encore quelque temps en Angleterre, en Ecosse, en Irlande. Mais enfin, le roi appaisa tout, moins par sa prudence, peut-être, que par son caractère aimable, dont la douceur & les grâces prévalurent, & changèrent insensiblement la férocité atrabilaire de tant de factieux en des mœurs plus sociables.

Charles II paraît être le premier roi d'Angleterre qui ait acheté par des pensions secretes les suffrages des membres du parlement, du moins dans un pays où il n'y a presque rien de secret; cette méthode n'avait jamais été publique; on n'avait point de preuve que les rois ses prédécesseurs eussent pris ce parti, qui abrége les difficultés, & qui prévient les contradictions.

Le second parlement, convoqué en 1679, procéda contre dix-huit membres des communes du parlement précédent, qui avait duré dix-huit années. On leur reprocha d'avoir reçu des pensions; mais comme il n'y avait point de loi qui défendit de recevoir des gratifications de son souverain, on ne put les poursuivre.

Plus de parlement. Cependant *Charles II* voyant que la chambre des communes, qui avait détrôné & fait mourir son père, voulait deshériter son frère de son vivant, & craignant pour lui-même les suites

1681. d'une telle entreprise, cassa le parlement, & régna sans en assembler désormais.

Tout fut tranquille dès le moment que l'autorité royale & la parlementaire ne se choquèrent plus. Le roi fut réduit enfin à vivre avec économie de son revenu, & d'une pension de cent mille livres sterling, que lui faisait *Louis XIV*. Il entretenait seulement quatre mille hommes de troupes, & on lui reprochait cette garde, comme s'il eût eu sur pied une puissante armée. Les rois n'avaient ordinairement avant lui que cent hommes pour leur garde ordinaire.

On ne connut alors en Angleterre que deux partis politiques, celui des *Toris* qui embrassaient une soumission entière aux rois, & celui des *Wighs* qui soutenaient les droits des peuples, &

Digitized by Google

qui limitaient ceux du pouvoir souverain. Ce dernier parti l'a presque toujours emporté sur l'autre. CH. CLXXXII.

Etat florissant de l'Angleterre.

Mais ce qui fait la puissance de l'Angleterre, c'est que tous les partis ont également concouru depuis le temps d'*Elizabeth* à favoriser le commerce. Le même parlement qui fit couper la tête à son roi, fut occupé d'établissemens maritimes, comme si on eût été dans les temps les plus paisibles. Le sang de *Charles I* était encore fumant, quand ce parlement, quoique presque tout composé de fanatiques, fit en 1650 le fameux acte de la navigation, qu'on attribue au seul *Cromwell*, & auquel il n'eut d'autre part que celle d'en être fâché, parce que cet acte très-préjudiciable aux Hollandais fut une des causes de la guerre entre l'Angleterre & les sept Provinces, & que cette guerre en portant toutes les grandes dépenses du côté de la marine, tendait à diminuer l'armée de terre dont *Cromwell* a été général. Cet acte de la navigation a toujours subsisté dans toute sa force. L'avantage de cet acte consiste à ne permettre qu'aucun vaisseau étranger puisse apporter en Angleterre des marchandises qui ne sont pas du pays auquel appartient le vaisseau.

Commerce.

Il y eut dès le temps de la reine *Elizabeth* une compagnie des Indes, antérieure même à celle de Hollande, & on en forma même encore une nouvelle du temps du roi *Guillaume*. Depuis 1597 jusqu'en 1612 les Anglais furent seuls en possession de la pêche de la baleine; mais leurs plus grandes richesses vinrent toujours de leurs troupeaux. D'abord ils ne furent que vendre les laines; mais depuis *Elizabeth* ils manufacturèrent les plus beaux draps de l'Europe. L'agriculture, long-temps négligée, leur a tenu lieu enfin des mines du Potose. La culture des terres a été sur-tout encouragée, lorsqu'on a commencé en 1689 à donner des récompenses à l'exportation des grains. Le gouvernement a toujours accordé depuis ce temps-là cinq schellins pour chaque mesure de froment portée à l'étranger, lorsque cette mesure, qui contient vingt-quatre boisseaux de Paris, ne vaut à Londres que deux livres huit sols sterling. La vente de tous les autres grains a été encouragée à proportion; & dans les derniers temps il a été prouvé dans le parlement que l'exportation des grains avait valu en quatre années cent soixante-dix millions trois cent trente mille livres de France.

Agriculture.

Digitized by Google

CH. CLXXXII.

L'Angleterre n'avait pas encore toutes ces grandes ressources du temps de *Charles II* : elle était encore tributaire de l'industrie de la France, qui tirait d'elle plus de huit millions chaque année par la balance du commerce. Les manufactures de toiles, de glaces, de cuivre, d'airain, d'acier, de papier, de chapeaux même, manquaient aux Anglais. C'est la révocation de l'édit de Nantes qui leur a donné presque toute cette nouvelle industrie.

On peut juger par ce seul trait si les flatteurs de *Louis XIV* ont eu raison de le louer d'avoir privé la France de citoyens utiles. Aussi en 1687 la nation Anglaise sentant de quel avantage lui seraient les ouvriers Français réfugiés chez elle, leur a donné quinze cent mille francs d'aumônes, & a nourri treize mille de ces nouveaux citoyens dans la ville de Londres, aux dépens du public, pendant une année entière.

Cette application au commerce dans une nation guerrière, l'a mise enfin en état de soudoyer une partie de l'Europe contre la France. Elle a de nos jours multiplié son crédit, sans augmenter ses fonds, au point que les dettes de l'Etat aux particuliers ont monté à cent de nos millions de rente. C'est précisément la situation où s'est trouvé le royaume de France, dans lequel l'Etat, sous le nom du roi, doit à-peu-près la même somme par année aux rentiers & à ceux qui ont acheté des charges. Cette manœuvre inconnue à tant d'autres nations, & sur-tout à celles de l'Asie, a été le triste fruit de nos guerres, & le dernier effort de l'industrie politique ; industrie non moins dangereuse que la guerre même.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-TROISIEME.

De l'Italie, & principalement de Rome, à la fin du seizième siecle. Du concile de Trente. De la réforme du calendrier, &c.

AUTANT que la France & l'Allemagne furent bouleversées à la fin du seizième & au commencement du dix-septième siecle, languissantes, sans commerce, privées des arts & de toute police, abandonnées à l'anarchie; autant les peuples d'Italie commencèrent en général à jouir du repos, & cultivèrent à l'envi les arts de goût, qui ailleurs étaient ignorés, ou grossièrement exercés. Naples & Sicile furent sans révolutions; on n'y eut même aucune inquiétude. Quand le pape *Paul IV*, poussé par ses neveux, voulut ôter ces deux royaumes à *Philippe II*, par les armes de *Henri II*, roi de France, il prétendait les transférer au duc d'Anjou, qui fut depuis *Henri III*, moyennant vingt mille ducats de tribut annuel au lieu de six mille, & sur-tout à condition que ses neveux y auraient des principautés considérables & indépendantes. CH. CLXXXIII.

Ce royaume était alors le seul au monde qui fût tributaire. On prétendait que la cour de Rome voulait qu'il cessât de l'être, & qu'il fût enfin réuni au St. Siége; ce qui aurait pû rendre les papes assez puissans pour tenir en maîtres la balance de l'Italie. Mais il était impossible que ni *Paul IV* ni toute l'Italie ensemble, ôtassent Naples à *Philippe II*, pour l'ôter ensuite au roi de France, & dépouiller les deux plus puissans monarques de la chrétienté. L'entreprise de *Paul IV* ne fut qu'une témérité malheureuse. Le fameux duc d'*Albe*, alors vice-roi de Naples, insulta aux démarches de ce pontife, en faisant fondre les cloches, & tout le bronze de Bénévent qui appartenait au St. Siége, pour en faire des canons. Cette guerre fut presque aussi-tôt finie que commencée. Le duc d'*Albe* se flattait de prendre Rome, comme elle

Papes veulent avoir Naples.

Digitized by Google

CH. CLXXXIII.

avait été prise sous *Charles-Quint*, & du temps des *Othons*, & d'*Arnoud*, & de tant d'autres ; mais il alla au bout de quelques mois baiser les pieds du pontife ; on rendit les cloches à Bénévent, & tout fut fini.

Cardinaux pendus. Mars 1560.

Ce fut un spectacle affreux après la mort de *Paul IV* que la condamnation de ses deux neveux, le prince de *Palliano*, & le cardinal *Caraffa* : le sacré collége vit avec horreur ce cardinal condamné par les ordres de *Pie IV*, mourir par la corde, comme était mort le cardinal *Poli* sous *Léon X* ; mais une action de cruauté ne fit pas un regne cruel, & la nation Romaine ne fut pas tyrannisée : elle se plaignit seulement que le pape vendît les charges du palais, abus qui augmenta dans la suite.

Concile de Trente. 1563.

Le concile de Trente fut terminé sous *Pie IV* d'une maniere paisible (1) ; il ne produisit aucun effet nouveau ni parmi les catholiques qui croyaient tous les articles de foi enseignés par ce concile, ni parmi les protestans qui ne les croyaient pas : il ne changea rien aux usages des nations catholiques, qui adoptaient quelques regles de discipline différentes de celles du concile.

Libertés gallicanes.

La France sur-tout conserva ce qu'on appelle les libertés de son église, qui sont en effet les libertés de sa nation. Vingt-quatre articles qui choquent les droits de la jurisdiction civile, ne furent jamais adoptés en France : les principaux de ces articles donnaient aux seuls évêques l'administration de tous les hôpitaux, attribuaient au seul pape le jugement des causes criminelles de tous les évêques, soumettaient les laïcs en plusieurs cas à la jurisdiction épiscopale. Voilà pourquoi la France rejetta toujours le concile dans la discipline qu'il établit. Les rois d'Espagne le reçurent dans tous leurs Etats avec le plus grand respect, & les plus grandes modifications, mais secretes, & sans éclat. Venise imita l'Espagne. Les catholiques d'Allema-

gne

(1) La rédaction des disputes & des actes de ce concile se trouve au chapitre 172.

gne demandèrent encore l'usage de la coupe, & le mariage des prêtres. *Pie IV* accorda la communion sous les deux espèces, par des brefs à l'empereur *Maximilien II* & à l'archevêque de Mayence : mais il fut inflexible sur le célibat des prêtres. L'histoire des papes en donne pour raison, que *Pie IV* étant délivré du concile, n'en avait plus rien à craindre : *de-là vient*, ajoute l'auteur, *que ce pape, qui violait les lois divines & humaines, faisait le scrupuleux sur le célibat.* Il est très-faux que *Pie IV* violât les lois divines & humaines ; & il est très-évident qu'en conservant l'ancienne discipline du célibat sacerdotal, depuis si long temps établie dans l'occident, il se conformait à une opinion devenue une loi de l'église.

CH. CLXXXIII.

Tous les autres usages de la discipline ecclésiastique particulière à l'Allemagne, subsistèrent. Les questions préjudiciables à la puissance séculière ne réveillèrent plus ces guerres qu'elles avaient autrefois fait naître. Il y eut toujours des difficultés, des épines entre la cour de Rome & les cours catholiques ; mais le sang ne coula point pour ces petits démêlés. L'interdit de Venise, sous *Paul V*, a été depuis la seule querelle éclatante. Les guerres de religion en Allemagne & en France, occupaient alors assez ; & la cour de Rome ménageait d'ordinaire les souverains catholiques, de peur qu'ils ne devinssent protestans. Malheur seulement aux princes faibles, quand ils avaient en tête un prince puissant comme *Philippe*, qui était le maître au conclave.

Italie sans police.

Il manqua à l'Italie la police générale : ce fut-là son véritable fléau : elle fut infestée long temps de brigands au milieu des arts, & dans le sein de la paix, comme la Grèce l'avait été dans les temps sauvages. Des frontières du Milanais au fond du royaume de Naples, des troupes de bandits courans sans cesse d'une province à une autre, achetaient la protection des petits princes, ou les forçait à les tolérer. On ne put les exterminer dans l'Etat du Saint-Siége jusqu'au régne de *Sixte-Quint* ; & après lui ils reparurent quelquefois. Ce fatal exemple encourageait les particuliers à l'assassinat : l'usage du stilet n'était que trop commun dans les villes, tandis que les bandits couraient les campagnes ; les écoliers de Padoue

CH. CLXXXIII.

s'étaient accoutumés à assommer les passans sous les arcades qui bordent les rues.

Malgré ces désordres trop communs, l'Italie était le pays le plus florissant de l'Europe, s'il n'était pas le plus puissant. On n'entendait plus parler de ces guerres étrangères qui l'avaient désolée depuis le regne du roi de France *Charles VIII*, ni de ces guerres intestines de principauté contre principauté, & de ville contre ville : on ne voyait plus de ces conspirations autrefois si fréquentes. Naples, Venise, Rome, Florence, attiraient les étrangers par leur magnificence, & par la culture de tous les arts. Les plaisirs de l'esprit n'étaient encore bien connus que dans ce climat. La religion s'y montrait aux peuples sous un appareil imposant, nécessaire aux imaginations sensibles. Ce n'était qu'en Italie qu'on avait élevé des temples dignes de l'antiquité ; & St. Pierre de Rome les surpassait tous. Si les pratiques superstitieuses, de fausses traditions, des miracles supposés subsistaient encore, les sages les méprisaient, & savaient que les abus ont été de tous les temps l'amusement de la populace.

Arts cultivés.

Superstitions.

Peut-être les écrivains ultramontains qui ont tant déclamé contre ces usages, n'ont pas assez distingué entre le peuple & ceux qui le conduisent. Il n'aurait pas fallu mépriser le sénat de Rome, parce que les malades guéris par la nature tapissaient de leurs offrandes les temples d'*Esculape*, parce que mille tableaux votifs de voyageurs échappés aux naufrages, ornaient ou défiguraient les autels de *Neptune*, & que dans *Egnatia* l'encens brûlait & fumait de lui-même sur une pierre sacrée. Plus d'un protestant, après avoir goûté les délices du séjour de Naples, s'est répandu en invectives contre les trois miracles qui se font à jour nommé dans cette ville, quand le sang de *St. Janvier*, de *St. Jean-Baptiste*, & de *St. Etienne*, conservé dans des bouteilles, se liquéfie étant approché de leurs têtes. Ils accusent ceux qui président à ces églises d'imputer à la Divinité des prodiges inutiles. Le savant & sage *Addisson* dit qu'il n'a jamais vu à *More blounding trik*, un tour plus grossier. Tous ces auteurs pouvaient observer que ces institutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civil & ecclésiastique, que probable-

Digitized by Google

ment les imaginations ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la Divinité, & qu'enfin ces signes ne pouvaient être abolis que quand ils seraient méprisés du même peuple qui les révère.

A *Pie IV* succéda ce dominicain *Gisleri*, *Pie V*, si haï dans Rome même, pour y avoir fait exercer avec trop de cruauté le ministère de l'inquisition, publiquement combattu ailleurs par les tribunaux séculiers. La fameuse bulle *In Cœna Domini*, émanée sous *Paul III*, & publiée par *Pie V*, dans laquelle on brave tous les droits des souverains, révolta plusieurs cours, & fit élever contre elle les voix de plusieurs universités.

Pie V.

L'extinction de l'ordre des *humiliés* fut un des principaux événemens de son pontificat. Les religieux de cet ordre établis principalement au Milanais, vivaient dans le scandale; *St. Charles Borromée*, archevêque de Milan, voulut les réformer; quatre d'entr'eux conspirèrent contre sa vie; l'un des quatre lui tira un coup d'arquebuse dans son palais, pendant qu'il faisait la prière. Ce saint homme, qui ne fut que légérement blessé, demanda au pape la grâce des coupables: mais le pape punit leur attentat par le dernier supplice, & abolit l'ordre entier. Ce pontife envoya quelques troupes en France au secours du roi *Charles IX* contre les huguenots de son royaume. Elles se trouvèrent à la bataille de Moncontour. Le gouvernement de la France était alors parvenu à cet excès de subvertissement, que deux mille soldats du pape étaient un secours utile.

St. Charles Borromée.

1571.

Mais ce qui consacra la mémoire de *Pie V*, ce fut son empressement à défendre la chrétienté contre les Turcs; & l'ardeur dont il pressa l'armement de la flotte qui gagna la bataille de Lépante. Son plus bel éloge vint de Constantinople même, où l'on fit des réjouissances publiques de sa mort.

Grégoire XIII, *Buoncompagno*, successeur de *Pie V*, rendit son nom immortel par la réforme du calendrier qui porte son nom; & en cela il imita *Jules César*. Ce besoin où les nations furent toujours de réformer l'année, montre bien la lenteur des arts les plus nécessaires. Les hommes avaient su ravager le

Réforme du calendrier.

Digitized by Google

monde d'un bout à l'autre, avant d'avoir su connaître les temps & régler leurs jours. Les anciens Romains n'avaient d'abord connu que dix mois lunaires, & une année de trois cent quatre jours; ensuite leur année fut de trois cent cinquante-cinq. Tous les remèdes à cette fausse computation furent autant d'erreurs. Les pontifes depuis *Numa Pompilius* furent les astronomes de la nation, ainsi qu'ils l'avaient été chez les Babyloniens, chez les Egyptiens, chez les Perses, chez presque tous les peuples de l'Asie. La science des temps les rendait plus vénérables au peuple, rien ne conciliant plus l'autorité que la connaissance des choses utiles inconnues au vulgaire.

Histoire du calendrier.

Comme chez les Romains le suprême pontificat était toujours entre les mains d'un sénateur. *Jules César*, en qualité de pontife, réforma le calendrier autant qu'il le put; il se servit de *Sozigene*, mathématicien grec d'Alexandrie. *Alexandre* avait transporté dans cette ville les sciences & le commerce; c'était la plus célèbre école de mathématiques; & c'était-là que les Egyptiens, & même les Hébreux, avaient enfin puisé quelques connaissances réelles. Les Egyptiens avaient su auparavant élever des masses énormes de pierre; mais les Grecs leur enseignèrent tous les beaux-arts, ou plutôt les exercèrent chez eux sans pouvoir former d'élèves Egyptiens. En effet on ne compte chez ce peuple d'esclaves efféminés aucun homme distingué dans les arts de la Grèce.

Les pontifes chrétiens réglèrent l'année ainsi que les pontifes de l'ancienne Rome, parce que c'était à eux d'indiquer les célébrations des fêtes. Le premier concile de Nicée en 325, voyant le dérangement que le temps apportait au calendrier de *César*, consulta comme lui les Grecs d'Alexandrie; ces Grecs répondirent que l'équinoxe du printemps arrivait alors le 21 Mars; & les pères réglèrent le temps de la fête de Pâques suivant ce principe.

Deux légers mécomptes dans le calcul de *Jules César*, & dans celui des astronomes consultés par le concile, augmentèrent dans la suite des siecles. Le premier de ces mécomptes vient du fameux nombre d'or de l'Athénien *Méton*; il donne dix-neuf années à la révolution par laquelle la lune revient au même point du ciel: il ne s'en manque qu'une heure &

demie, méprise insensible dans un siecle, & considérable après plusieurs siecles. Il en était de même de la révolution apparente du soleil, & des points qui fixent les équinoxes & les solstices. L'équinoxe du printemps au siecle du concile de Nicée arrivait le 21 Mars; mais au temps du concile de Trente, l'équinoxe avait avancé de dix jours, & tombait à l'onze de ce mois. La cause de cette précession des équinoxes inconnue à toute l'antiquité, n'a été découverte que de nos jours : cette cause est un mouvement particulier à la terre, mouvement dont la période s'achève en vingt-cinq mille neuf cents années, & qui fait passer successivement les équinoxes, & les solstices, par tous les points du zodiaque. Ce mouvement est l'effet de la gravitation, dont le seul *Newton* a connu & calculé les phénomènes, qui semblaient hors de la portée de l'esprit humain.

Il ne s'agissait pas du temps de *Grégoire XIII* de songer à deviner la cause de cette précession des équinoxes, mais de mettre ordre à la confusion qui commençait à troubler sensiblement l'année civile. *Grégoire* fit consulter tous les célèbres astronomes de l'Europe. Un médecin nommé *Lilio*, né à Rome, eut l'honneur de fournir la manière la plus simple, & la plus facile, de rétablir l'ordre de l'année, telle qu'on la voit dans le nouveau calendrier; il ne fallait que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on était pour lors, & prévenir le dérangement dans les siecles avenir par une précaution aisée. Ce *Lilio* a été depuis ignoré; & le calendrier porte le nom du pape *Grégoire*, ainsi que le nom de *Sozigène* fut couvert par celui de *César*. Il n'en était pas ainsi chez les anciens Grecs; la gloire de l'invention demeurait aux artistes.

Résistance au calendrier.

Grégoire XIII eut celle de presser la conclusion de cette réforme nécessaire; il eut plus de peine à la faire recevoir par les nations, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. La France résista quelques mois; & enfin, sur un édit de *Henri III*, enregistré au parlement de Paris, on s'accoutuma à compter comme il le fallait; mais l'empereur *Maximilien II* ne put persuader à la diète d'Ausbourg que l'équinoxe était avancé de dix jours. On craignit que la cour de Rome, en instruisant les hommes, ne prit le droit de les maîtriser. Ainsi l'ancien calendrier subsista encore quelque temps chez les catholiques même de

3 Nov. 1582.

CH. CLXXXIII. l'Allemagne. Les protestans de toutes les communions s'obstinèrent à ne pas recevoir des mains du pape une vérité qu'il aurait fallu recevoir des Turcs s'ils l'avaient proposée.

1575. *Ambassade du Japon au pape.* Les derniers jours du pontificat de *Grégoire XIII* furent célèbres par cette ambassade d'obédience qu'il reçut du Japon. Rome faisait des conquêtes spirituelles à l'extrêmité de la terre, tandis qu'elle faisait tant de pertes en Europe. Trois rois ou princes du Japon, alors divisé en plusieurs souverainetés, envoyèrent chacun un de leurs plus proches parens saluer le roi d'Espagne *Philippe II*, comme le plus puissant de tous les rois chrétiens, & le pape comme père de tous les rois. Les lettres de ces trois princes au pape commençaient toutes par un acte d'adoration envers lui. La première du roi de Bongo était écrite, *A l'adorable qui tient sur terre la place du roi du ciel*; elle finit par ces mots : *Je m'adresse avec crainte & respect à votre sainteté, que j'adore, & dont je baise les pieds très-saints.* Les deux autres disent à-peu-près la même chose. L'Espagne se flattait alors que le Japon deviendrait une de ses provinces, & le St. Siége voyait déja le tiers de cet empire soumis à sa jurisdiction ecclésiastique.

Le peuple romain eût été très-heureux sous le gouvernement de *Grégoire XIII*, si la tranquillité publique de ses Etats n'avait pas été quelquefois troublée par les bandits. Il abolit quelques impôts onéreux, & ne démembra point l'Etat en faveur de son bâtard, comme avaient fait quelques-uns de ses prédécesseurs.

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

De Sixte-Quint.

Le regne de *Sixte-Quint* a plus de célébrité que celui de *Grégoire XIII* & de *Pie V*, quoique ces deux pontifes ayent fait de plus grandes choses; l'un s'étant signalé par la bataille de Lépante, dont il fut le premier mobile, & l'autre

Digitized by Google

par la réforme des temps. Il arrive quelquefois que le caractère d'un homme, & la singularité de son élévation, arrêtent sur lui les yeux de la postérité plus que les actions mémorables des autres. La disproportion qu'on croit voir entre la naissance de *Sixte-Quint*, fils d'un pauvre vigneron, & l'élévation à la dignité suprême, augmente sa réputation ; cependant nous avons vu que jamais une naissance obscure & basse ne fut regardée comme un obstacle au pontificat, dans une religion & dans une cour où toutes les places sont réputées le prix du mérite, quoiqu'elles soient aussi celui de la brigue. *Pie V* n'était guères d'une famille plus relevée ; *Adrien VI* fut le fils d'un artisan ; *Nicolas V* était né dans l'obscurité ; le père du fameux *Jean XXII*, qui ajouta un troisième cercle à la tiare, & qui porta trois couronnes, sans posséder aucune terre, raccommodait des souliers à Cahors ; c'était le métier du père d'*Urbain IV*. *Adrien IV*, l'un des plus grands papes, fils d'un mendiant, avait été mendiant lui-même. L'histoire de l'église est pleine de ces exemples, qui encouragent la simple vertu, & qui confondent la vanité humaine. Ceux qui ont voulu relever la naissance de *Sixte-Quint* n'ont pas songé qu'en cela ils rabaissaient sa personne ; ils lui ôtaient le mérite d'avoir vaincu les premières difficultés. Il y a plus loin d'un gardeur de porcs, tel qu'il le fut dans son enfance, aux simples places qu'il eut dans son ordre, que de ces places au trône de l'église. On a composé sa vie à Rome sur des journaux qui n'apprennent que des dates, & sur des panégyriques qui n'apprennent rien ; le cordelier qui a écrit la vie de *Sixte-Quint* commence par dire *qu'il a l'honneur de parler du plus haut, du meilleur, du plus grand des pontifes, des princes & des sages, du glorieux & de l'immortel Sixte*. Il s'ôte lui-même tout crédit par ce début.

CH. CLXXXIV.

Papes nés dans l'obscurité.

Tempesti, cordelier, a écrit en cordelier.

L'esprit de *Sixte-Quint* & de son regne est la partie essentielle de son histoire : ce qui le distingue des autres papes, c'est qu'il ne fit rien comme les autres. Agir toujours avec hauteur, & même avec violence, quand il est un simple moine ; dompter tout d'un coup la fougue de son caractère, dès qu'il est cardinal ; se donner quinze ans pour incapable d'affaires, & sur-tout de régner, afin de déterminer un jour en sa faveur

CH. CLXXXIV.

les suffrages de tous ceux qui compteraient régner sous son nom ; reprendre toute sa hauteur au moment même qu'il est sur le trône ; mettre dans son pontificat une sévérité inouie, & de la grandeur dans toutes ses entreprises ; embellir Rome, & laisser le trésor pontifical très-riche ; licentier d'abord les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs, & dissiper les bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes ; se faire craindre de tout le monde par sa place, & par son caractère ; c'est-là ce qui mit son nom parmi les noms illustres, du vivant même de *Henri IV* & d'*Elizabeth*. Les autres souverains risquaient alors leur trône, quand ils tentaient quelque entreprises sans le secours de ces nombreuses armées qu'ils ont entretenues depuis : il n'en était pas ainsi des souverains de Rome, qui réunissant le sacerdoce & l'empire, n'avaient pas même besoin d'une garde.

Police de Rome.

Sixte-Quint se fit une grande réputation, en embellissant & en poliçant Rome, comme *Henri IV* embellissait & poliçait Paris : mais ce fut-là le moindre mérite de *Henri*, & c'était le premier de *Sixte*. Aussi ce pape fit en ce genre de bien plus grandes choses que le roi de France : il commandait à un peuple bien plus paisible, & alors infiniment plus industrieux ; & il avait dans les ruines & dans les exemples de l'ancienne Rome, & encore dans les travaux de ses prédécesseurs, tout l'encouragement à ses grands desseins.

Ouvrages Romains.

Du temps des *Césars* Romains, quatorze acqueduc immenses soutenus sur des arcades, voituraient des fleuves entiers à Rome, l'espace de plusieurs milles, & y entretenaient continuellement cent cinquante fontaines jaillissantes, & cent dix-huit grands bains publics ; outre l'eau nécessaire à ces mers artificielles, sur lesquelles on représentait des batailles navales. Cent mille statues ornaient les places publiques, les carrefours, les temples, les maisons. On voyait quatre-vingt-dix colosses élevés sur des portiques : quarante-huit obélisques de marbre granite, taillés dans la haute Egypte, étonnaient l'imagination, qui concevait à peine comment on avait pu transporter du tropique aux bords du Tibre ces masses prodigieuses. Il restait aux papes de restaurer quelques aqueducs, de relever quelques obélisques ensevelis sous des décombres, de déterrer quelques statues.

Sixte-

Digitized by Google

Sixte-Quint rétablit la fontaine *Mazia*, dont la source est à vingt milles de Rome, auprès de l'ancienne Préneste, & il la fit conduire par un aqueduc de treize mille pas : il fallut élever des arcades dans un chemin de sept milles de longueur ; un tel ouvrage, qui eût été peu de chose pour l'empire Romain, était beaucoup pour Rome, pauvre, & resserrée. CH. CLXXXIV.

Cinq obélisques furent relevés par ses soins. Le nom de l'architecte *Fontana* qui les rétablit, est encore célèbre à Rome ; celui des artistes qui les taillèrent, qui les transportèrent de si loin, n'est pas connu. On lit dans quelques voyageurs, & dans cent auteurs qui les ont copiés, que quand il fallut élever sur son piédestal l'obélisque du Vatican, les cordes employées à cet usage se trouvèrent trop courtes, & que malgré la défense sous peine de mort de parler pendant cette opération, un homme du peuple s'écria, *Mouillez les cordes*. Ces contes qui rendent l'histoire ridicule, sont le fruit de l'ignorance ; les cabestans dont on se servait ne pouvaient avoir besoin de ce ridicule secours.

Coupole de St. Pierre.

L'ouvrage qui donna quelque supériorité à Rome moderne sur l'ancienne, fut la coupole de St. Pierre de Rome. Il ne restait dans le monde que trois monumens antiques de ce genre, une partie du dôme du temple de *Minerve* dans Athènes, celui du Panthéon à Rome, & celui de la grande mosquée de Constantinople, autrefois Ste. Sophie, ouvrage de *Justinien*. Mais ces coupoles assez élevées dans l'intérieur étaient trop écrasées au dehors. Le *Brunelleschi*, qui rétablit l'architecture en Italie au quatorzième siecle, remédia à ce défaut par un coup de l'art, en établissant deux coupoles l'une sur l'autre, dans la cathédrale de Florence ; mais ces coupoles tenaient encore un peu du gothique, & n'étaient pas dans les nobles proportions. *Michel-Ange Buonarota*, peintre, sculpteur, & architecte, également célèbre dans ces trois genres, donna dès le temps de *Jules II* le dessin des deux Dômes de St. Pierre ; & *Sixte-Quint* fit construire en vingt-deux mois cet ouvrage dont rien n'approche.

Bibliothèque du Vatican.

La bibliothèque commencée par *Nicolas V* fut tellement augmentée alors, que *Sixte-Quint* peut passer pour en être le vrai fondateur. Le vaisseau qui la contient est encore un

Digitized by Google

CH. CLXXXIV.

beau monument. Il n'y avait point alors dans l'Europe de bibliothèque ni si ample, ni si curieuse : mais la ville de Paris l'a emporté depuis sur Rome en ce point ; & si l'architecture de la bibliothèque royale de Paris n'est pas comparable à celle du Vatican, les livres y sont en beaucoup plus grand nombre, bien mieux arrangés, & prêtés aux particuliers avec une toute autre facilité.

Peuple pauvre.

Le malheur de *Sixte-Quint* & de ses états, fut que toutes ses grandes fondations appauvrirent son peuple, au lieu que *Henri IV* soulagea le sien. L'un & l'autre à leur mort laissèrent à-peu-près la même somme en argent comptant ; car quoiqu'*Henri IV* eût quarante millions en réserve dont il pouvait disposer, il n'y en avait qu'environ vingt dans les caves de la Bastille ; & les cinq millions d'écus d'or que *Sixte* mit dans le château St. Ange revenaient à peu-près à vingt millions de nos livres d'alors. Cet argent ne pouvait être ravi à la circulation, dans un état presque sans commerce & sans manufactures, tel que celui de Rome, sans appauvrir les habitans. *Sixte* pour amasser ce trésor, & pour subvenir à ces dépenses, fut obligé de donner encore plus d'étendue à la vénalité des emplois que n'avaient fait ses prédécesseurs. *Sixte IV*, *Jules II*, *Léon X* avaient commencé ; *Sixte* aggrava beaucoup ce fardeau : il créa des rentes à huit, à neuf, à dix pour cent, pour le payement desquelles les impôts furent augmentés. Le peuple oublia qu'il embellissait Rome ; il sentit seulement qu'il l'appauvrissait, & ce pontife fut plus haï qu'admiré.

Témérités de Sixte-Quint.

Il faut toujours regarder les papes sous deux aspects ; comme souverains d'un état, & comme chefs de l'église. *Sixte-Quint* en qualité de premier pontife voulut renouveller les temps de *Grégoire VII*. Il déclara *Henri IV* alors roi de Navarre incapable de succéder à la couronne de France. Il priva la reine *Elizabeth* de ses royaumes par une bulle ; & si la flotte invincible de *Philippe II* eût abordé en Angleterre, la bulle eut pû être mise à exécution. La manière dont il se conduisit avec *Henri III* après l'assassinat du duc de *Guise* & du cardinal son frère, ne fut pas si emportée. Il se contenta de le déclarer excommunié, s'il ne faisait pénitence de ces deux meurtres.

Digitized by Google

C'était imiter *Saint-Ambroise*; c'était agir comme *Alexandre III* qui exigea une pénitence publique du meurtre de *Becquet*, canonisé sous le nom de *Thomas de Cantorbéri*. Il était avéré que le roi de France *Henri III* venait d'assassiner dans sa propre maison deux princes, dangereux à la vérité, mais auxquels on n'avait point fait le procès, & qu'il eût été très-difficile de convaincre de crime en justice réglée. Ils étaient les chefs d'une ligue funeste, mais que le roi lui-même avait signée. Toutes les circonstances de ce double assassinat étaient horribles; & sans entrer ici dans les justifications prises de la politique & du malheur des temps, la sûreté du genre-humain semblait demander un frein à de pareilles violences. *Sixte-Quint* perdit le fruit de sa démarche austère & inflexible, en ne soutenant que les droits de la tiare & du sacré collége, & non ceux de l'humanité; en ne blâmant pas le meurtre du duc de *Guise* autant que celui du cardinal; en n'insistant que sur la prétendue immunité de l'église, sur le droit que les papes réclamaient de juger les cardinaux; en commandant au roi de France de relâcher le cardinal de *Bourbon* & l'archevêque de Lyon, qu'il retenait en prison par les raisons d'état les plus fortes; enfin en lui ordonnant de venir dans l'espace de soixante jours expier son crime dans Rome. Il est très-vrai que *Sixte-Quint*, chef des chrétiens, pouvait dire à un prince chrétien; *Purgez-vous devant* DIEU *d'un double homicide*: mais il ne pouvait pas lui dire; *C'est à moi seul de juger vos sujets ecclésiastiques, c'est à moi de vous juger dans ma cour.* CH. CLXXXIV.

Ce pape parut encore moins conserver la grandeur & l'impartialité de son ministère, quand après le parricide du moine *Jacques Clément*, il prononça devant les cardinaux ces propres paroles, fidélement rapportées par le secrétaire du consistoire: *Cette mort*, dit-il, *qui donne tant d'étonnement & d'admiration, sera crue à peine de la postérité. Un très-puissant roi entouré d'une forte armée, qui a réduit Paris à lui demander miséricorde, est tué d'un seul coup de couteau par un pauvre religieux. Certes ce grand exemple a été donné, afin que chacun connaisse la force des jugemens de* DIEU. Ce discours du pape parut horrible, en ce qu'il semblait regarder le crime d'un *Abus du pontificat.*

Digitized by Google

scélérat insensé comme une inspiration de la providence.

CH. CLXXXIV.

Sixte était en droit de refuser les vains honneurs d'un service funèbre à *Henri III* qu'il regardait comme exclus de la participation aux prières. Aussi dit-il dans le même consistoire; *Je les dois au roi de France, mais je ne les dois pas à Henri de Valois impénitent.*

Sixte-Quint refuse de servir l'Espagne & la ligue contre Henri IV.

Tout céde à l'intérêt : ce même pape qui avait privé si fièrement *Elizabeth* & le roi de Navarre de leurs royaumes, qui avait signifié au roi *Henri III* qu'il fallait venir répondre à Rome dans soixante jours, ou être excommunié, refusa pourtant à la fin de prendre le parti de la ligue & de l'Espagne contre *Henri IV* alors hérétique. Il sentait que si *Philippe II* réussissait, ce prince maître à la fois de la France, du Milanais, & de Naples, le serait bientôt du St. Siége & de toute l'Italie. *Sixte-Quint* fit donc ce que tout homme eût fait à sa place; il aima mieux s'exposer à tous les ressentimens de *Philippe II* que de se ruiner lui-même en prêtant la main à la ruine de *Henri IV*. Il mourut dans ces inquiétudes, n'osant secourir *Henri IV* & craignant *Philippe II*. Le peuple Romain qui gémissait sous le fardeau des taxes, & qui haïssait un gouvernement triste & dur, éclata à la mort de *Sixte*; on eut beaucoup de peine à l'empêcher de troubler la pompe funèbre, & de déchirer en pièces celui qu'il avait adoré à genoux. Ses trésors furent tous dissipés un an après sa mort, ainsi que ceux de *Henri IV*; destinée ordinaire qui fait voir assez la vanité des desseins des hommes.

26 Août 1590.

CHAPITRE CENT-QUATRE-VINGT-CINQUIEME.

Des successeurs de SIXTE-QUINT.

Grégoire XIV.

ON voit combien l'éducation, la patrie, tous les préjugés gouvernent les hommes. *Grégoire XIV* né Milanais & sujet du roi d'Espagne, fut gouverné par la faction espagnole, à laquelle *Sixte* né sujet de Rome avait résisté. Il immola

Digitized by Google

tout à *Philippe II.* Une armée d'Italiens fut levée pour aller ravager la France aux dépens de ce même trésor que *Sixte-Quint* avait amassé pour défendre l'Italie; & cette armée ayant été battue & dissipée, il ne resta à *Grégoire XIV* que la honte de s'être appauvri pour *Philippe II* & d'être dominé par lui.

CH. CLXXXV.

Clément VIII, Aldobrandin, né Florentin, se conduisit avec plus d'esprit & d'adresse : il connut très-bien que l'intérêt du St. Siége était de tenir, autant qu'il pouvait, la balance entre la France & la maison d'*Autriche*. Ce pape accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. C'était encore un effet de ces loix féodales, si épineuses & si contestées, & c'était une suite évidente de la faiblesse de l'Empire. La comtesse *Mathilde* dont nous avons tant parlé, avait donné aux papes Ferrare, Modène & Reggio, avec bien d'autres terres. Les empereurs réclamèrent toujours contre la donation de ces domaines, qui étaient des fiefs de la couronne de Lombardie. Ils devinrent malgré l'Empire fiefs du St. Siége, comme Naples qui relevait du pape après avoir relevé des empereurs. Ce n'est que de nos jours que Modène & Reggio ont été enfin solemnellement déclarés fiefs impériaux. Mais depuis *Grégoire VII* ils étaient, ainsi que Ferrare, dépendans de Rome; & la maison de *Modène*, autrefois propriétaire de ces terres, ne les possédait plus qu'à titre de vicaire du St. Siége. En vain la cour de Vienne, & les diètes impériales prétendaient toujours la suzeraineté. *Clément VIII* enleva Ferrare à la maison d'*Este*, & ce qui pouvait produire une guerre violente ne produisit que des protestations. Depuis ce temps Ferrare fut presque déserte.

Clément VIII.

1597.

Ce pape fit la cérémonie de donner l'absolution & la discipline à *Henri IV* en la personne des cardinaux *du Perron* & *d'Ossat*, mais on voit combien la cour de Rome craignait toujours *Philippe II* par les ménagemens & les artifices dont usa *Clément VIII* pour parvenir à reconciler *Henri IV* avec l'église. Ce prince avait abjuré solemnellement la religion réformee; & cependant les deux tiers des cardinaux persistèrent dans un consistoire à lui refuser l'absolution. Les ambassadeurs du roi eurent beaucoup de peine à empêcher que le pape se servît de cette formule: *Nous réhabilitons Henri dans*

Clément donne la discipline à Henri IV sur le dos de Perron & Ossat.

1595.

Digitized by Google

CH. CLXXXV. *sa royauté*. Le ministère de Rome voulait bien reconnaître *Henri* pour roi de France, & opposer ce prince à la maison d'*Autriche*; mais en même temps elle soutenait, autant qu'elle pouvait, son ancienne prétention de disposer des royaumes.

Paul V. Sous *Borghese*, *Paul V*, renaquit l'ancienne querelle de la jurisdiction séculière & de l'ecclésiastique, qui avait fait verser autrefois tant de sang. Le sénat de Venise avait défendu les nouvelles donations aux églises faites sans son concours, & sur-tout l'aliénation des biens-fonds en faveur des moines.

1605. Il se crut aussi en droit de faire arrêter & juger un chanoine de Vicence, & un abbé de Nervése, convaincus de rapines & de meurtres.

Le pape écrivit à la république que les décrets & l'emprisonnement des deux ecclésiastiques blessaient l'honneur de DIEU; il exigea que les ordonnances du sénat fussent remises à son nonce, & qu'on lui rendît aussi les deux coupables, qui ne devaient être justiciables que de la cour Romaine.

Querelle de Paul V avec Venise.

Paul V qui peu de temps auparavant avait fait plier la république de Gènes dans une occasion pareille, crut que Venise aurait la même condescendance. Le sénat envoya un ambassadeur extraordinaire pour soutenir ses droits. *Paul* répondit à l'ambassadeur, que ni les droits ni les raisons de Venise ne valaient

17 Avril. 1600. rien, & qu'il fallait obéir. Le sénat n'obéit point. Le doge & les sénateurs furent excommuniés, & tout l'état de Venise mis en interdit; c'est-à-dire, qu'il fut défendu au clergé, sous peine de damnation éternelle, de dire la messe, de faire le service, d'administrer aucun sacrement, & de prêter son ministère à la sépulture des morts. C'était ainsi que *Grégoire VII* & ses successeurs en avaient usé envers plusieurs empereurs, bien sûrs alors que les peuples aimeraient mieux abandonner leurs empereurs que leurs églises, & comptant toujours sur des princes prêts à envahir les domaines des excommuniés. Mais les temps étaient changés: *Paul V* par cette violence hazardait qu'on lui obéît, que Venise fît fermer toutes les églises, & renonçât à la religion catholique: elle pouvait aisément embrasser la grecque, ou la luthérienne, ou la calviniste; & on parlait en effet alors de se

Digitized by Google

séparer de la communion du pape. Le changement ne se fût pas fait sans troubles; le roi d'Espagne aurait pû en profiter. Le sénat se contenta de défendre la publication du monitoire dans toute l'étendue de ses terres. Le grand vicaire de l'évêque de Padoue, à qui cette défense fut signifiée, répondit au podestat qu'il ferait ce que DIEU lui inspirerait; mais le podestat ayant répliqué que DIEU avait inspiré au conseil des dix de faire pendre quiconque désobéirait, l'interdit ne fut publié nulle part; & la cour de Rome fut assez heureuse pour que tous les Vénitiens continuassent à vivre en catholiques malgré elle.

Moines chassés de Venise.

Il n'y eut que quelques ordres religieux qui obéirent. Les jésuites ne voulurent pas donner l'exemple les premiers. Leurs députés se rendirent à l'assemblée générale des capucins; ils leur dirent *que dans cette grande affaire l'univers avait les yeux sur les capucins, & qu'on attendait leur démarche pour savoir quel parti on devait prendre.* Les capucins ne balancèrent pas à fermer leurs églises. Les Jésuites & les théatins fermèrent alors les leurs. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome; & les jésuites furent bannis à perpétuité.

Parmi tant de moines qui depuis leur fondation avaient trahi leur patrie pour les intérêts des papes, il s'en trouva un à Venise qui fut citoyen & qui acquit une gloire durable en défendant ses souverains contre les prétentions Romaines; ce fut le célèbre *Sarpi* si connu sous le nom de *Fra Paolo.* Il était théologien de la république; ce titre de théologien ne l'empêcha pas d'être un excellent jurisconsulte. Il soutint la cause de Venise avec toute la force de la raison & avec une modération & une finesse qui rendaient cette raison victorieuse. Deux sujets du pape & un prêtre de Venise subornèrent deux assassins pour tuer *Fra Paolo.* Ils le percèrent de trois coups de stilet & s'enfuirent dans une barque à dix rames, qui leur était préparée. Un assassinat si bien concerté, la fuite des meurtriers assurée avec tant précautions & de frais, marquaient évidemment qu'ils avaient obéi aux ordres de quelques hommes puissans; on accusa les jésuites, on soupçonna le pape : le crime fut désavoué par la cour Romaine & par les jésuites. *Fra Paolo*

Digitized by Google

CH. CLXXXV.

qui réchappa de ses blessures garda long-temps un des stilets dont il avait été frappé, & mit au dessous cette inscription: *stilo della chiesa romana.*

Henri IV médiateur entre Venise & Rome.

Le roi d'Espagne excitait le pape contre les Vénitiens, & le roi *Henri IV* se déclarait pour eux. Les Vénitiens armèrent à Véronne, à Padoue, à Bergame, à Brescia; ils levèrent quatre mille soldats en France. Le pape de son côté ordonna la levée de quatre mille Corses, & de quelques Suisses catholiques. Le cardinal *Borghese* devait commander cette petite armée. Les Turcs remercièrent DIEU solemnellement de la discorde qui divisait le pape & Venise. Le roi *Henri IV* eut la gloire, comme je l'ai déja dit, d'être l'arbitre du différent, & d'exclure *Philippe III* de la médiation. *Paul V* essuya la mortification de ne pouvoir même obtenir que l'accommodement se fit à Rome. Le cardinal de *Joyeuse*, envoyé par le roi de France à Venise, révoqua au nom du pape l'excommunication & l'interdit. Le pape abandonné par l'Espagne ne montra plus que de la modération, & les jésuites restèrent bannis de la république, pendant plus de cinquante ans : ils n'y ont été rappelés qu'en 1657 à la prière du pape *Alexandre VII*, mais ils n'ont jamais pû y rétablir leur credit.

1607.

Paul V depuis ce temps ne voulut plus faire aucune décision qui put compromettre son autorité; on le pressa en vain de faire un article de foi de l'immaculée conception de la *Ste. Vierge* : il se contenta de défendre d'enseigner le contraire en public, pour ne pas choquer les dominicains, qui prétendent qu'elle a été concue comme les autres dans le péché originel. Les dominicains étaient alors très-puissans en Espagne & en Italie.

Paul embellit Rome.

Il s'appliqua à embellir Rome, à rassembler les plus beaux ouvrages de sculpture & de peinture. Rome lui doit ses plus belles fontaines, sur-tout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique tiré des thermes de *Vespasien*, & celle qu'on appelle *l'Acqua Paola*, ancien ouvrage d'*Auguste* que *Paul V* rétablit; il y fit conduire l'eau par un aqueduc de trente-cinq mille pas, à l'exemple de *Sixte-Quint*. C'était à qui laisserait dans Rome les plus nobles monumens. Il acheva le palais de

Digitized by Google

du Monte-Cavallo. Le palais *Borghese* est un des plus considérables. Rome sous chaque pape devenait la plus belle ville du monde. *Urbain VIII* construisit ce grand autel de *St. Pierre*, dont les colonnes & les ornemens paraîtraient par-tout ailleurs des ouvrages immenses, & qui n'ont là qu'une juste proportion : c'est le chef-d'œuvre du Florentin *Bernini*, digne de mêler ses ouvrages avec ceux de son compatriote *Michel-Ange*.

CX. CLXXXV. *Urbain aussi.*

Cet *Urbain VIII* dont le nom était *Barberino*, aimait tous les arts : il réussissait dans la poésie latine. Les Romains dans une profonde paix jouissaient de toutes les douceurs que les talens répandent dans la société, & de la gloire qui leur est attachée. *Urbain* réunit à l'Etat ecclésiastique le duché d'Urbino, Pesaro, Sinigaglia, après l'extinction de la maison de *la Rovère* qui tenait ces principautés en fief du St. Siége. La domination des pontifes Romains devint donc toujours plus puissante depuis *Alexandre VI*. Rien ne troubla plus la tranquillité publique ; à peine s'apperçut-on de la petite guerre qu'*Urbain VIII*, ou plutôt ses deux neveux, firent à *Edouard* duc de Parme, pour l'argent que ce duc devait à la chambre apostolique sur son duché de Castro. Ce fut une guerre peu sanglante & passagère, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal *Barberin* auteur de ces troubles marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille qui se donna fut entre quatre ou cinq cents hommes de chaque parti. La forteresse de Piégaia se rendit à discrétion dès qu'elle vit approcher l'artillerie : cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Charthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finissait tout par des victoires.

1644. *Petite guerre.*

Les cérémonies de la religion, celles des préséances, les arts, les antiquités, les édifices, les jardins, la musique, les assem-

Petites occupations.

Digitized by Google

CH. CLXXXV. blées occupèrent le loisir des Romains, tandis que la guerre de trente ans ruina l'Allemagne, que le sang des peuples & du roi coulait en Angleterre, & que bientôt après la guerre civile de la fronde désola la France.

Misère des peuples. Mais si Rome était heureuse par sa tranquillité, & illustre par ses monumens, le peuple au fonds était dans la misère. L'argent qui servit à élever tant de chefs-d'œuvre d'architecture retournait aux autres nations par le désavantage du commerce.

Les papes étaient obligés d'acheter des étrangers le bled dont manquent les Romains, & qu'on revendait en détail dans la ville. Cette coutume dure encore aujourd'hui, il y a des Etats que le luxe enrichit, il y en a d'autres qu'il appauvrit. La splendeur de quelques cardinaux, & des parens des papes, servait à faire mieux remarquer l'indigence des autres citoyens, qui pourtant à la vue de tant de beaux édifices semblaient s'énorgueillir dans leur pauvreté d'être habitans de Rome.

Les voyageurs qui allaient admirer cette ville étaient étonnés de ne voir d'Orviette à Terracine, dans l'espace de plus de cent milles, qu'un terrain dépeuplé d'hommes & de bestiaux. La campagne de Rome, il est vrai, est un pays inhabitable, infecté par des marais croupissans, que les anciens Romains avaient desséchés. Rome d'ailleurs est dans un terrain ingrat, sur le bord d'un fleuve qui à peine est navigable. Sa situation entre sept montagnes était plutôt celle d'un repaire que d'une ville. Ses premières guerres furent les pillages d'un peuple qui ne pouvait guères vivres que de rapine; & lorsque le dictateur *Camille* eut pris Veies, à quelques lieues de Rome dans l'Ombrie, tout le peuple Romain voulut quitter son territoire stérile; & les sept montagnes, pour se transplanter au pays de Veies. On ne rendit depuis les environs de Rome fertiles qu'avec l'argent des nations vaincues, & par le travail d'une foule d'esclaves. Mais ce terrain fut plus couvert de palais que de moissons. Il a repris enfin son premier état de campagne deserte.

Le St. Siége possédait ailleurs de riches contrées, comme celle de Bologne. L'évêque de Salisbury *Burnet*, attribue

la misère du peuple dans les meilleurs cantons de ce pays aux taxes & à la forme du gouvernement. Il a prétendu, avec presque tous les écrivains, qu'un prince électif qui regne peu d'années n'a ni le pouvoir, ni la volonté de faire de ces établissemens utiles qui ne peuvent devenir avantageux qu'avec le temps. Il a été plus aisé de relever les obélisques, & de construire des palais & des temples, que de rendre la nation commerçante & opulente. Quoique Rome fut la capitale des peuples catholiques, elle était cependant moins peuplée que Venise & Naples, & fort au-dessous de Paris & de Londres; elle n'approchait pas d'Amsterdam pour l'opulence, & pour les arts nécessaires qui la produisent. On ne comptait à la fin du dix-septieme siecle qu'environ cent vingt mille habitans dans Rome par le dénombrement imprimé des familles, & ce calcul se trouvait encore vérifié par les registres des naissances. Il naissait année commune trois mille six cents enfans: ce nombre des naissances multiplié par trente-quatre donne toujours à-peu-près la somme des habitans, & cette somme est ici de cent vingt-deux mille quatre cents. *Paul Jove*, dans son histoire de *Léon X*, rapporte que du temps de *Clément VII* Rome ne possédait que trente-deux mille habitans. Quel différence de ces temps avec ceux des *Trajans*, & des *Antonins!* Environ huit mille Juifs établis à Rome n'étaient pas compris dans ce dénombrement: ces Juifs ont toujours vécu paisiblement à Rome, ainsi qu'à Livourne. On n'a jamais exercé contre eux en Italie les cruautés qu'ils ont souffertes en Espagne & en Portugal. L'Italie était le pays de l'Europe où la religion inspirait alors le plus de douceur.

Dépopulation de Rome.

Rome fut le seul centre des arts & de la politesse jusqu'au siecle de *Louis XIV*, & c'est ce qui détermina la reine *Christine* à y fixer son séjour. Mais bientôt l'Italie fut égalée dans plus d'un genre par la France, & surpassée de beaucoup dans quelques-uns. Les Anglais eurent sur elle autant de supériorité par les sciences que par le commerce. Rome conserva la gloire de ses antiquités & des travaux qui la distinguèrent depuis *Jules II*.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-SIXIEME.

Suite de l'Italie au dix-septième siecle.

DE LA TOSCANE.

CH. CLXXXVI. LA Toſcane était, comme l'Etat du pape, depuis le ſeizième ſiecle, un pays tranquille & heureux. Florence rivale de Rome attirait chez elle la même foule d'étrangers qui venaient admirer les chefs-d'œuvre antiques & modernes dont elle était remplie. On y voyait cent ſoixante ſtatues publiques. Les deux ſeules qui décoraient Paris, celle de *Henri IV*, & le cheval qui porte la ſtatue de *Louis XIII* avaient été fondues à Florence, & c'étaient des préſens des grands-ducs.

Le commerce avait rendu la Toſcane ſi floriſſante & ſes ſouverains ſi riches, que le grand-duc *Coſme II* fut en état d'envoyer vingt mille hommes au ſecours du duc de Mantoue, contre le duc de Savoye en 1613, ſans mettre aucun impôt ſur ſes ſujets : exemple rare chez les nations plus puiſſantes.

DE VENISE.

La ville de Veniſe jouiſſait d'un avantage plus ſingulier; c'eſt que depuis le quatorzième ſiecle ſa tranquillité intérieure ne fut pas altérée un ſeul moment; nulle trouble, nulle ſédition, nul danger dans la ville. Si on allait à Rome & à Florence pour y voir les grands monumens des beaux-arts, les étrangers s'empreſſaient d'aller goûter dans Veniſe la liberté & les plaiſirs; & on y admirait encore, ainſi qu'à Rome, d'excellens morceaux de peinture. Les arts de l'eſprit y étaient cultivés; les ſpectacles y attiraient les étrangers. Rome était la ville des cérémonies, & Veniſe la ville des divertiſſemens : elle avait fait la paix avec les Turcs après la bataille de Lé-

Veniſe floriſſante.

Digitized by Google

pante, & son commerce quoique déchu était encore considérable dans le levant : elle possédait Candie, & plusieurs îles, l'Istrie, la Dalmatie, une partie de l'Albanie, & tout ce qu'elle conserve de nos jours en Italie.

Conjuration de Bedmar. 1618.

Au milieu de ses prospérités elle fut sur le point d'être détruite par une conspiration qui n'avait point d'exemple depuis la fondation de la république. L'abbé de *St. Réal*, qui a écrit cet événement célèbre avec le style de *Saluste*, y a mêlé quelques embellissemens de roman, mais le fonds en est très-vrai. Venise avait eu une petite guerre avec la maison d'*Autriche* sur les côtes de l'Istrie. Le roi d'Espagne *Philippe III* possesseur du Milanais, était toujours l'ennemi secret des Vénitiens. Le duc d'*Ossone* vice-roi de Naples, *Don Pèdre de Tolède* gouverneur de Milan, & le marquis de *Bedmar* ambassadeur d'Espagne à Venise, depuis cardinal de *la Cueva*, s'unirent tout trois pour anéantir la république, les mesures étaient si extraordinaires, & le projet si hors de vraisemblance, que le sénat tout vigilant, & tout éclairé qu'il était, ne pouvait en concevoir de soupçon. Venise était gardée par sa situation, & par les lagunes qui l'environnent. La fange de ces lagunes, que les eaux portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ne laisse jamais le même chemin ouvert aux vaisseaux, il faut chaque jour indiquer une route nouvelle. Venise avait une flotte formidable sur les côtes d'Istrie, où elle faisait la guerre à l'archiduc d'Autriche *Ferdinand*, qui fut depuis l'empereur *Ferdinand II*. Il paraissait impossible d'entrer dans Venise : cependant le marquis de *Bedmar* rassemble des étrangers dans la ville, attirés les uns par les autres, jusqu'au nombre de cinq cents. Les principaux conjurés les engagent sous différens prétextes, & s'assurent de leur service avec l'argent que l'ambassadeur fournit. On doit mettre le feu à la ville en plusieurs endroits à la fois; des troupes du Milanais doivent arriver par la terre ferme : des matelots gagnés doivent montrer le chemin à des barques chargées de soldats que le duc d'*Ossone* a envoyées à quelques lieues de Venise; le capitaine *Jacques Pierre* un des conjurés, officier de marine au service de la République, & qui commandait douze vaisseaux pour elle, se charge de faire brûler ces vaisseaux, & d'empêcher

par ce coup extaordinaire le reste de la flotte de venir à temps au secours de la ville. Tous les conjurés étant des étrangers de nations différentes, il n'est pas surprenant que le complot fut découvert. Le procurateur *Nani*, historien célèbre de la république, dit que le sénat fut instruit de tout par plusieurs personnes : il ne parle point de ce prétendu remords que sentit un des conjurés nommé *Jaffier*, quand *Renaud* leur chef les harangua pour la dernière fois, & qu'il leur fit, dit-on, une peinture si vive des horreurs de leur entreprise, que ce *Jaffier* au lieu d'être encouragé se livra au repentir. Toutes ces harangues sont de l'imagination des écrivains : on doit s'en défier en lisant l'histoire ; il n'est ni dans la nature des choses, ni dans aucune vraisemblance, qu'un chef de conjurés leur fasse une description pathétique des horreurs qu'ils vont commettre, & qu'il effraie les imaginations qu'il doit enhardir. Tout ce que le sénat put trouver de conjurés fut noyé incontinent dans les canaux de Venise. On respecta dans *Bedmar* le caractère d'ambassadeur qu'on pouvait ne pas ménager ; & le sénat le fit sortir secrétement de la ville, pour le dérober à la fureur du peuple.

Venise échappée à ce danger fut dans un état florissant jusqu'à la prise de Candie. Cette république soutint seule la guerre contre l'empire Turc pendant près de trente ans, depuis 1641 jusqu'à 1669. Le siége de Candie, le plus long & le plus mémorable dont l'histoire fasse mention, dura près de vingt ans ; tantôt tourné en blocus, tantôt rallenti & abandonné, puis recommencé à plusieurs reprises, fait enfin dans les formes deux ans & demi sans relâche, jusqu'à ce que ce monceau de cendres fut rendu aux Turcs avec l'île presque toute entière en 1669.

Avec quelle lenteur, avec quelle difficulté le genre-humain se civilise, & la société se perfectionne! On voyait auprès de Venise, aux portes de cette Italie où tous les arts étaient en honneur, des peuples aussi peu policés que l'étaient alors ceux du nord. L'Istrie, la Croatie, la Dalmatie étaient presque barbares : c'était pourtant cette même Dalmatie si fertile & si agréable sous l'empire Romain ; c'était cette terre délicieuse, que *Dioclétien* avait choisie pour sa retraite, dans un

Digitized by Google

temps où ni la ville de Venise, ni ce nom, n'existaient pas encore. Voilà quelle est la vicissitude des choses humaines. Les Morlaques sur-tout passaient pour les peuples les plus farouches de la terre. C'est ainsi que la Sardaigne, la Corse ne se ressentaient ni des mœurs, ni de la culture de l'esprit, qui faisaient la gloire des autres Italiens. Il en était comme de l'ancienne Grèce, qui voyait auprès de ses limites des nations encore sauvages. CH. CXXXVII.

DE MALTHE.

Les chevaliers de Malthe se soutenaient dans cette île, que *Charles-Quint* leur donna après que *Soliman* les eut chassés de Rhodes en 1523. Le grand maître *Villiers L'Isle-Adam*, ses chevaliers & les Rhodiens attachés à eux, furent d'abord errans de ville en ville, à Messine, à Gallipoli, à Rome, à Viterbe. *L'Isle-Adam* alla jusqu'à Madrid implorer *Charles-Quint*; il passa en France, en Angleterre, tâchant de relever par-tout les débris de son ordre qu'on croyait entièrement ruiné. *Charles-Quint* fit présent de Malthe aux chevaliers en 1525 aussi bien que de Tripoli; mais Tripoli leur fut bientôt enlevé par les amiraux de *Soliman*. Malthe n'était qu'un rocher presque stérile: le travail y avait forcé autrefois la terre à être féconde, quand ce pays était possédé par les Carthaginois; car les nouveaux possesseurs y trouvèrent des débris de colonnes, de grands édifices de marbre, avec des inscriptions en langue punique. Ces restes de grandeur étaient des témoignages que le pays avait été florissant. Les Romains ne dédaignèrent pas de le prendre sur les Carthaginois; les Arabes s'en emparèrent au neuvième siecle, & le Normand *Roger* comte de Sicile l'annexa à la Sicile vers la fin du douzième siecle. Quand *Villiers L'Isle-Adam* eut transporté le siége de son ordre dans cette île, le même *Soliman* indigné de voir tous les jours ses vaisseaux exposés aux courses des ennemis qu'il avait cru détruire voulut prendre Malthe comme il avait pris Rhodes. Il envoya trente mille soldats devant cette petite place, qui n'était défendue que par sept cent chevaliers. Le grand-maître *Jean de la Valette* âgé de soixante & onze ans, soutint quatre mois le siége. 1565.

Digitized by Google

CH. CLXXXVI.

Siége de Malthe.

Les Turcs montèrent à l'assaut en plusieurs endroits différens : on les repoussait avec une machine d'une nouvelle invention ; c'étaient de grands cercles de bois couverts de laine enduite d'eau-de-vie, d'huile, de salpêtre & de poudre à canon, & on jettait ces cercles enflammés sur les assaillans. Enfin environ six mille hommes de secours étant arrivés de Sicile, les Turcs levèrent le siége. Le principal bourg de Malthe qui avait soutenu le plus d'assauts fut nommé *la Cité victorieuse*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Le grand-maître *de la Valette* fit bâtir une cité nouvelle qui porte le nom de *la Valette*, & qui rendit Malthe imprénable. Cette petite île a toujours depuis ce temps bravé toute la puissance Ottomane, mais l'ordre n'a jamais été assez riche pour tenter de grandes conquêtes, ni pour équipper des flottes nombreuses. Ce monastère de guerriers ne subsiste guères que des bénéfices qu'il possède dans les états catholiques, & il a fait bien moins de mal aux Turcs, que les corsaires Algériens n'en ont fait aux chrétiens.

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

De la Hollande au dix-septième siecle.

Frugalité, simplicité & grandeur.

1609.

LA Hollande mérite d'autant plus d'attention, que c'est un état d'une espèce toute nouvelle, devenu puissant sans posséder presque de terrain, riche en n'ayant pas de son fonds de quoi nourrir la vingtième partie de ses habitans, & considérable en Europe par ses travaux au bout de l'Asie. Vous voyez cette république reconnue libre & souveraine par le roi d'Espagne son ancien maître, après avoir acheté sa liberté par quarante ans de guerre. Le travail & la sobriété furent les premiers gardiens de cette liberté. On raconte que le marquis de *Spinola* & le président *Richardot* allant à la Haye en 1608 pour négocier chez les Hollandais mêmes cette première trêve, ils virent sur leur chemin sortir d'un petit bateau huit

huit ou dix personnes, qui s'assirent sur l'herbe & firent un repas de pain, de fromage, & de bierre, chacun portant soi-même ce qui lui était nécessaire. Les ambassadeurs Espagnols demandèrent à un paysan qui étaient ces voyageurs? Le paysan répondit : *Ce sont les députés des états nos Souverains seigneurs & maîtres.* Les ambassadeurs Espagnols s'écrièrent : *Voilà des gens qu'on ne pourra jamais vaincre, & avec lesquels il faut faire la paix.* C'est à-peu-près ce qui était arrivé autrefois à des ambassadeurs de Lacédémone, & à ceux du roi de Perse. Les mêmes mœurs peuvent avoir ramené la même aventure. En général les particuliers de ces provinces étaient pauvres alors, & l'état riche; au lieu que depuis les citoyens sont devenus riches, & l'état pauvre. C'est qu'alors les premiers fruits du commerce avaient été consacrés à la défense publique.

CH. CLXXXVII.



Ce peuple ne possédait encore ni le cap de Bonne-Espérance dont il ne s'empara qu'en 1653 sur les Portugais, ni Cochin & ses dépendances, ni Malaca. Il ne trafiquait point encore directement à la Chine. Le commerce du Japon, dont ils sont aujourd'hui les maîtres, leur fut interdit jusqu'en 1609 par les Portugais, ou plutôt par l'Espagne, maitresse encore du Portugal. Mais ils avaient déja conquis les Moluques : ils commençaient à s'établir à Java; & la compagnie des Indes depuis 1602 jusqu'en 1609 avait déja gagné plus de deux fois son capital. Des ambassadeurs de Siam avaient déja fait à ce peuple de commerçans en 1608, le même honneur qu'ils firent depuis à *Louis XIV.* Des ambassadeurs du Japon vinrent en 1609 conclure aussi un traité à la Haye. L'empereur de Maroc & de Fez leur envoya demander un secours d'hommes & de vaisseaux. Ils augmentaient depuis quarante ans leur fortune & leur gloirepar le commerce & par la guerre.

(1) La douceur de ce gouvernement, & la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplèrent la Hollande d'une

(1) Tout ce passage, jusqu'à ces mots, *de la campagne*, tiré de l'ancien avant-propos du siecle de *Louis XIV*, est remis à sa véritable place.

CH. CLXXXVII. foule d'étrangers, & sur-tout de Vallons que l'inquisition persécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoyens.

La religion calviniste, dominante dans la Hollande, servit encore à sa puissance. Ce pays, alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espèce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Amsterdam, malgré les incommodités de son port, devint le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles digues. Des canaux creusés dans toutes les villes, furent revêtus de pierre, les rues devinrent de larges quais ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandises abordèrent aux portes des particuliers, & les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à-la-fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Querelles théologiques, impertinentes & affreuses.

Mais le mal est tellement mêlé avec le bien, les hommes s'éloignent si souvent de leurs principes, que cette république fut près de détruire elle-même la liberté pour laquelle elle avait combattu, & que l'intolérance fit couler le sang chez un peuple dont le bonheur & les lois étaient fondées sur la tolérance. Deux docteurs calvinistes firent ce que tant de docteurs avaient fait ailleurs. *Gomar* & *Armin* disputèrent dans Leyde avec fureur sur ce qu'ils n'entendaient pas; & ils divisèrent les Provinces-Unies. La querelle fut semblable en plusieurs points à celle des *thomistes* & des *scotistes*, des *jansenistes* & des *molinistes*, sur la prédestination, sur la grâce, sur la liberté, sur des questions obscures & frivoles, dans lesquelles on ne sait pas même définir les choses dont on dispute. Le loisir dont on jouit pendant la trêve donna la malheureuse

1609. & suiv.

facilité à un peuple ignorant de s'entêter de ces querelles; & enfin d'une controverse scholastique, il se forma deux partis dans l'Etat. Le prince d'Orange *Maurice* était à la tête des *Gomaristes*; le pensionnaire *Barnevelt* favorisait les *Arminiens*. *Du Maurier* dit avoir appris de l'ambassadeur son père, que *Maurice* ayant fait proposer au pensionnaire *Barnevelt* de concourir à donner au prince un pouvoir souverain, ce zélé républicain ne fit voir que le danger & l'injustice, & que dès-lors la ruine de *Barnevelt* fut résolue. Ce qui est avéré, c'est que le stadhouder prétendait accroître son autorité par les *Gomaristes*, & *Barnevelt* la restraindre par les *Arminiens*: c'est que plusieurs villes levèrent des soldats qu'on appelait *Attendans*, parce qu'ils *attendaient* les ordres du magistrat, & qu'ils ne prenaient point l'ordre du stadhouder; c'est qu'il y eut des séditions sanglantes dans quelques villes, & que le prince *Maurice* poursuivit sans relâche le parti contraire à sa puissance. Il fit enfin assembler un concile calviniste à Dordrecht, composé de toutes les églises réformées de l'Europe, excepté de celle de France, qui n'avait pas la permission de son roi d'y envoyer des députés. Les pères de ce synode, qui avaient tant crié contre la dureté des pères de plusieurs conciles, & contre leur autorité, condamnèrent les *Arminiens*, comme ils avaient été eux-mêmes condamnés par le concile de Trente. Plus de cent ministres arminiens furent bannis des sept Provinces. Le prince *Maurice* tira du corps de la noblesse & des magistrats vingt-six commissaires pour juger le grand-pensionnaire *Barnevelt*, le célèbre *Grotius* & quelques autres du parti. On les avait retenus six mois en prison avant de leur faire leur procès.

CH. CLXXXVII.

1618.

Meurtre du vieillard Barnevelt.

L'un des grands motifs de la révolte des sept Provinces & des princes d'Orange contre l'Espagne, fut d'abors que le duc d'*Albe* faisait languir long-temps des prisonniers sans les juger, & qu'enfin il les faisait condamner par des commissaires. Les mêmes griefs dont on s'était plaint sous la monarchie Espagnole renâquirent dans le sein de la liberté. *Barnevelt* eut la tête tranchée dans la Haye, plus injustement encore que les comtes d'*Egmont* & de *Horn* à Bruxelles. C'était un vieillard de soixante & dix ans, qui avait servi

1619.

Digitized by Google

quarante ans sa république dans toutes les affaires politiques, avec autant de succès que *Mauriçe* & ses frères en avaient eu par les armes. La sentence portait *qu'il avait contristé au possible l'église de* DIEU. *Grotius*, depuis ambassadeur de Suède en France, & plus illustre par ses ouvrages que par son ambassade, fut condamné à une prison perpétuelle, dont sa femme eut la hardiesse & le bonheur de le tirer. Cette violence fit naître des conspirations qui attirèrent de nouveaux supplices. Un fils de *Barnevelt* résolut de venger le sang de son père sur celui de *Maurice*. Le complot fut découvert. Ses complices, à la tête desquels était un ministre *Arminien*, périrent tous par la main du bourreau. Ce fils de *Barnevelt* eut le bonheur d'échapper, tandis qu'on saisissait les conjurés: mais son jeune frère eut la tête tranchée, uniquement pour avoir su la conspiration. *De Thou* mourut en France précisément pour la même cause. La condamnation du jeune Hollandais était bien plus cruelle; c'était le comble de l'injustice de le faire mourir parce qu'il n'avait pas été le délateur de son frère. Si ces temps d'atrocité eussent continué, les Hollandais libres eussent été plus malheureux que leurs ancêtres esclaves du duc d'*Albe*. Ces persécutions gomariennes ressemblaient à ces premières persécutions que les protestans avaient si souvent reprochées aux catholiques, & que toutes les sectes avaient exercées les unes envers les autres.

CH. CXXXVII

1623.

Amsterdam, quoique remplie de *Gomaristes*, favorisa toujours les *Arminiens*, & embrassa le parti de la tolérance. L'ambition & la cruauté du prince *Maurice* laissèrent une profonde playe dans le cœur des Hollandais; & le souvenir de la mort de *Barnevelt* ne contribua pas peu dans la suite à faire exclure du stadhouderat le jeune prince d'Orange *Guillaume III*, qui fut depuis roi d'Angleterre. Il était encore au berceau lorsque le pensionnaire *de Vith* stipula dans le traité de paix des Etats-Généraux avec *Cromwell* en 1653 qu'il n'y aurait plus de stadhouder en Hollande. *Cromwell* poursuivait encore dans cet enfant le roi *Charles I* son grand-père, & le pensionnaire *de Vith* vengeait le sang d'un pensionnaire. Cette manœuvre de *de Vith* fut enfin la cause funeste de sa mort, & celle de

Digitized by Google

fon frère : mais voilà à-peu-près toutes les cataftrophes fanglantes caufées en Hollande par le combat de la liberté & de l'ambition.

CH. CLXXXVII.

La compagnie des Indes, indépendante de ces factions, n'en bâtit pas moins Batavia dès l'année 1618 malgré les rois du pays, & malgré les Anglais qui vinrent attaquer ce nouvel établiffement. La Hollande, marécageufe & ftérile en plus d'un canton, fe faifait fous le cinquième degré de latitude feptentrionale un royaume dans la contrée la plus fertile de la terre, où les campagnes font couvertes de riz, de poivre, de canelle, & où la vigne porte deux fois l'année. Elle s'empara depuis de Bantam dans la même île, & en chaffa les Anglais. Cette feule compagnie eut huit grands gouvernemens dans les Indes, en y comptant le cap de Bonne-Efpérance, quoiqu'à la pointe de l'Afrique, pofte important qu'elle enleva aux Portugais en 1653.

Grands établiffemens des Hollandais.

Dans le même-temps que les Hollandais s'établiffaient ainfi aux extrémités de l'orient, ils commencèrent à étendre leurs conquêtes du côté de l'occident en Amérique, après l'expiration de la trève de douze années avec l'Efpagne. La compagnie d'occident fe rendit maitreffe de prefque tout le Brefil depuis 1623 jufqu'en 1636. On vit avec étonnement par les regiftres de cette compagnie qu'elle avait dans ce court efpace de temps équipé huit cents vaiffeaux, tant pour la guerre, que pour le commerce, & qu'elle en avait enlevé cinq cents quarante-cinq aux Efpagnols. Cette compagnie l'emportait alors fur celle des Indes orientales; mais enfin, lorfque le Portugal eut fecoué le joug des rois d'Efpagne, il défendit mieux qu'eux fes poffeffions, & regagna le Brefil, où il a trouvé des tréfors nouveaux.

La plus fructueufe des expéditions hollandaifes fut celle de l'amiral *Pierre Hen*, qui enleva tous les galions d'Efpagne, revenans de la Havane, & rapporta dans ce feul voyage vingt millions de nos livres à fa patrie. Les tréfors du nouveau monde conquis par les Efpagnols fervaient à fortifier contr'eux leurs anciens fujets devenus leurs ennemis redoutables. La république pendant quatre-vingts ans, fi vous en exceptez une trève de douze années, foutint cette guerre dans le Pays-Bas,

1628. Hollandais puiffans fur mer.

Digitized by Google

CH. XXXVII

dans les grandes Indes, & dans le nouveau monde ; & elle fut assez puissante pour conclure une paix avantageuse à Munster en 1647 indépendamment de la France son alliée, & long-temps sa protectrice, sans laquelle elle avait promis de ne pas traiter.

Bientôt après, en 1652, & dans les années suivantes, elle ne craint point de rompre avec son alliée l'Angleterre ; elle a autant de vaisseaux qu'elle ; son amiral *Tromp* ne cède au fameux amiral *Black*, qu'en mourant dans une bataille. Elle secourt ensuite le roi de Danemark assiégé dans Copenhague par le roi de Suède *Charles X*. Sa flotte commandée par l'amiral *Obdam* bat la flotte suédoise, & délivre Copenhague. Toujours rivale du commerce des Anglais, elle leur fait la guerre sous *Charles II* comme sous *Cromwell*, & avec de bien plus grands succès. Elle devient l'arbitre des couronnes en 1668. *Louis XIV* est obligé par elle de faire la paix avec l'Espagne. Cette même république, auparavant si attachée à la France, est depuis ce temps-là jusqu'à la fin du dix-septième siecle l'appui de l'Espagne contre la France même. Elle est long-temps une des parties principales dans les affaires de l'Europe. Elle se relève de ses chutes : & enfin quoiqu'affaiblie elle subsiste par le seul commerce, qui a servi à sa fondation, sans avoir fait en Europe aucune conquête que celle de Mastricht & d'un très-petit & mauvais pays, qui ne sert qu'à défendre ses frontières ; on ne l'a point vu s'agrandir depuis la paix de Munster ; en cela plus semblable à l'ancienne république de Tyr, puissante par le seul commerce, qu'à celle de Carthage qui eut tant de possessions en Afrique, & à celle de Venise qui s'était trop étendue dans la terre ferme.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-HUITIEME.

Du Dannemarck, de la Suède, & de la Pologne, au dix-septième siecle.

Vous ne voyez point le Danemarck entrer dans le système de l'Europe au seizième siecle. Il n'y a rien de mémorable qui attire les yeux des autres nations depuis la déposition solemnel du tyran *Christiern II*. Ce royaume, composé du Dannemark & de la Norvège, fut long-temps gouverné à-peu-près comme la Pologne : ce fut une aristocratie à laquelle présidait un roi électif. C'est l'ancien gouvernement de presque toute l'Europe. Mais dans l'année 1660 les Etats assemblés déférent au roi *Fréderic III* le droit héréditaire & la souveraineté absolue. Le Dannemarck devint le seul royaume de la terre où les peuples aient établi le pouvoir arbitraire par un acte solemnel. La Norvège, qui a six cents lieues de long, ne rendait pas cet état puissant : un terrain de rochers stériles ne peut être beaucoup peuplé. Les îles qui composent le Danemarck sont plus fertiles ; mais on n'en avait pas encore tiré les mêmes avantages qu'aujourd'hui. On ne s'attendait pas alors que les Danois auraient un jour une compagnie des Indes, & un établissement à Tranquebar ; que le roi pourrait entretenir aisément trente vaisseaux de guerre, & une armée de vingt-cinq mille hommes. Les gouvernemens sont comme les hommes : ils se forment tard. L'esprit de commerce, d'industrie, d'économie s'est communiqué de proche en proche. Je ne parlerai point ici des guerres que le Danemarck a si souvent soutenues contre la Suède ; elles n'ont presque point laissé de grandes traces ; & vous aimez mieux considérer les mœurs & la forme des gouvernemens, que d'entrer dans le détail des meurtres qui n'ont point produit d'événemens dignes de la postérité.

CH. CLXXXVIII. Le roi de Danemarck despotique par contrat.

Les rois en Suède n'étaient pas plus despotiques qu'en Da-

Suède tout au contraire.

nemarck aux seizième & dix-septième siecles. Les quatre Etats, composés de mille gentilshommes, de cent ecclésiastiques, de cent cinquante bourgeois, & d'environ deux cent cinquante paysans, faisaient les lois du royaume. On n'y connaissait, non plus qu'en Danemarck & dans le nord, aucun de ces titres de comte, de marquis, de baron, si fréquens dans le reste de l'Europe. Ce fut le roi *Eric*, fils de *Gustave Vasa*, qui les introduisit vers l'an 1561. Cet *Eric* cependant était bien loin de régner avec un pouvoir absolu, & il laissa au monde un nouvel exemple des malheurs qui peuvent suivre le desir d'être despotique & l'incapacité de l'être. Le fils du restaurateur de la Suède fut accusé de plusieurs crimes pardevant

1569. les Etats assemblés, & déposé par une sentence unanime, comme le roi *Christiern II* l'avait été en Danemarck : on le condamna à une prison perpétuelle, & on donna la couronne à *Jean* son frère.

Crimes atroces.

Comme votre principal dessein, dans cette foule d'événemens, est de porter la vue sur ceux qui tiennent aux mœurs & à l'esprit du temps, il faut savoir que ce roi *Jean*, qui était catholique, craignant que les partisans de son frère ne le tirassent de la prison, & ne le remissent sur le trône, lui envoya publiquement du poison, comme le sultan envoie un cordeau, & le fit enterrer avec solemnité le visage découvert, afin que personne ne doutât de sa mort, & qu'on ne pût se servir de son nom pour troubler le nouveau regne.

Pénitence ridicule. 1580.

Le jésuite *Possevin*, que le pape *Grégoire XIII* envoya dans la Suède & dans tout le nord en qualité de nonce, imposa au roi *Jean*, pour pénitence de cet empoisonement, de ne faire qu'un repas tous les mercredis ; pénitence ridicule, mais qui montre au moins que le crime doit être expié. Ceux du roi *Eric* avaient été punis plus rigoureusement.

Usages de la Suède.

Ni le roi *Jean*, ni le nonce *Possevin*, ne purent réussir à faire dominer la religion catholique. Le roi *Jean*, qui ne s'accommodait pas de la luthérienne, tenta de faire recevoir la grecque ; mais il n'y réussit pas davantage. Ce roi avait quelque teinture des lettres, & il était presque le seul dans son royaume qui se mêlât de controverse. Il y avait une université à Upsal, mais elle était réduite à deux ou trois profes-

seurs

feurs fans étudians. La nation ne connaiffait que les armes, sans avoir pourtant faid encore de progrès dans l'art militaire. CH. CLXXXVIII.
On n'avait commencé à fe fervir d'artillerie que du temps de *Guftave Vafa*; les autres arts étaient fi inconnus, que quand ce roi *Jean* tomba malade en 1592, il mourut fans qu'on pût lui trouver un médecin; tout au contraire des autres rois, qui quelquefois en font trop environnés. Il n'y avait encore ni médecin ni chirurgien en Suède. Quelques épiciers vendaient feulement des drogues médicinales, qu'on prenait au hazard. On en ufait ainfi dans prefque tout le nord. Les hommes bien loin d'y être expofés à l'abus des arts, n'avaient pas fû encore fe procurer les arts néceffaires.

Cependant la Suède pouvait alors devenir très-puiffante. *Sigifmond* fils du roi *Jean* avait été élu roi de Pologne huit ans avant la mort de fon père. La Suède s'emparait alors de la Finlande & de l'Eftonie. *Sigifmond* roi de Suède & de Pologne 1600.
pouvait conquérir toute la Mofcovie, qui n'était alors ni bien fortifiée, ni bien armée: mais *Sigifmond* étant catholique, & la Suède luthérienne, il ne conquit rien, & perdit la couronne de Suède. Les mêmes états qui avaient dépofé fon oncle *Eric*, le dépofèrent auffi, & déclarèrent roi un autre de fes oncles, 1604.
qui fut *Charles IX* père du grand *Guftave-Adolphe*. Tout cela ne fe paffa pas fans les troubles, les guerres, & les confpirations qui accompagnent de tels changemens. *Charles IX* n'était régardé que comme un ufurpateur par les princes alliés de *Sigifmond*; mais en Suède il était roi légitime.

Guftave-Adolphe fon fils lui fuccéda fans aucun obftacle, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis, qui eft l'âge de la ma- 1611.
jorité des rois de Suède & de Danemarck, ainfi que des *Guftave-Adolphe.*
princes de l'empire. Les Suédois ne poffédaient point alors la Scanie, la plus belle de leurs provinces; elle avait été cédée au Danemarck dès le quatorzième fiecle, de forte que le territoire de Suède était prefque toujours le théâtre de toutes les guerres entre les Suédois & les Danois. La première chofe que fit *Guftave-Adolphe*, ce fut d'entrer dans cette province de Scanie; mais il ne put jamais la reprendre. Ses premières guerres furent infructueufes: il fut obligé de faire la paix avec le Dane- 1613.
marck. Il avait tant de penchant pour la guerre, qu'il alla at-

Digitized by Google

CH. CLXXXVIII taquer les Moscovites au-delà de Nerva; dès qu'il fut délivré des Danois. Ensuite il se jeta sur la Livonie, qui appartenait alors aux Polonais; & attaquant par-tout *Sigismond* son

1620. cousin, il pénétra jusqu'en Lithuanie. L'empereur *Ferdinand II* était allié de *Sigismond*, & craignait *Gustave-Adolphe*. Il envoya quelques troupes contre lui. On peut juger de là que le ministère de France n'eut pas grande peine à faire venir *Gustave* en Allemagne. Il fit avec *Sigismond* & la Pologne une trêve, pendant laquelle il garda ses conquêtes. Vous savez comme il ébranla le trône de *Ferdinand II*, & comme il mourut à la fleur de son âge au milieu de ses victoires.

1632. *Christine.* *Christine* sa fille, non moins célèbre que lui, ayant régné aussi glorieusement que son père avait combattu, & ayant présidé aux traités de Vestphalie qui pacifièrent l'Allemagne, étonna l'Europe par l'abdication de sa couronne à l'âge de vingt-sept ans. *Puffendorff* dit qu'elle fut obligée de se démettre: mais en même temps il avoue que lorsque cette reine communiqua pour la première fois sa résolution au sénat en 1651, des sénateurs en larmes la conjurèrent de ne pas abandonner le royaume; qu'elle n'en fut pas moins ferme dans le mépris de son trône, & qu'enfin ayant assemblé les états, elle quitta la

21 Mai *N. S.* 1654. Suède malgré les prières de tous ses sujets. Elle n'avait jamais paru incapable de porter le poids de la couronne, mais elle aimait les beaux arts. Si elle avait été reine en Italie, où elle se retira, elle n'eût point abdiqué. C'est le plus grand exemple de la supériorité réelle des arts, de la politesse, & de la société perfectionnée, sur la grandeur qui n'est que grandeur.

Charles X son cousin duc des Deux-Ponts, fut choisi par les Etats pour son successeur. Ce prince ne connaissait que la guerre. Il marcha en Pologne, & la conquit avec la même rapidité que nous avons vû *Charles XII* son petit-fils la subjuguer, & il la perdit de même. Les Danois alors défenseurs de la Pologne, parce qu'ils étaient toujours ennemis de la

1658. Suède, tombèrent sur elle; mais *Charles X* quoique chassé de la Pologne, marcha sur la mer glacée, d'île en île, jusqu'à Copenhague. Cet événement prodigieux fit enfin conclure une paix qui rendit à la Suède la Scanie, perdue depuis trois siecles.

Son fils *Charles XI* fut le premier roi absolu, & son petit-

fils *Charles XII* fut le dernier. Je n'obſerverai ici qu'une ſeule choſe, qui montre combien l'eſprit du gouvernement a changé dans le nord, & combien il a fallu de temps pour le changer. Ce n'eſt qu'après la mort de *Charles XII* que la Suède toujours guerrière s'eſt enfin tournée à l'agriculture & au commerce, autant qu'un terrain ingrat, & la médiocrité de ſes richeſſes le peut permettre. Les Suédois ont eu enfin une compagnie des Indes, & leur fer dont ils ne ſe ſervaient autrefois que pour combattre, a été porté avec avantage ſur leurs vaiſſeaux, du port de Gottembourg aux provinces méridionales du Mogol & de la Chine.

CH. CLXXXVIII *Gouvernement de la Suède bien changé.*

Voici une nouvelle viciſſitude, & un nouveau contraſte dans le nord. Cette Suède deſpotiquement gouvernée eſt devenue de nos jours le royaume de la terre le plus libre, & celui où les rois ſont les plus dépendans. Le Danemarck au contraire, où le roi n'était qu'un doge, où la nobleſſe était ſouveraine, & le peuple eſclave, devint dès l'an 1661 un royaume entièrement monarchique. Le clergé & les bourgeois aimèrent mieux un ſouverain abſolu que cent nobles qui voulaient tous commander; ils forcèrent ces nobles à être ſujets comme eux, & à déférer au roi *Frédéric III* une autorité ſans bornes. Ce monarque fut le ſeul dans l'univers, qui par un conſentement formel de tous les ordres de l'état fut reconnu pour ſouverain abſolu des hommes & des lois, *pouvant les faire, les abroger, & les négliger à ſa volonté.* On lui donna juridiquement ces armes terribles contre leſquelles il n'y a point de bouclier. Ses ſucceſſeurs n'en ont point abuſé. Ils ont ſenti que leur grandeur conſiſtait à rendre heureux leurs peuples. La Suède & le Danemarck ſont parvenus à cultiver le commerce par des routes diamétralement oppoſées, la Suède en ſe rendant libre, & le Danemarck en ceſſant de l'être.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

De la Pologne au dix-septième siecle, & des Sociniens ou Unitaires.

CH. CLXXXIX.

Pologne sage, non conquérante.

La Pologne était le seul pays, qui joignant le nom de république à celui de la monarchie, se donnât toujours un roi étranger, comme les Vénitiens choisissent un général de terre. C'est encore le seul royaume qui n'ait point eu l'esprit de conquête, occupé seulement de défendre ses frontières contre les Turcs & contre les Moscovites.

Les factions catholique & protestante, qui avaient troublé tant d'états, pénétrèrent enfin chez cette nation. Les protestans furent assez considérables pour se faire accorder la liberté de conscience en 1587, & leur parti était déja si fort, que le nonce du pape, *Annibal de Capoue*, n'employa qu'eux pour tâcher de donner la couronne à l'archiduc *Maximilien*, frère de l'empereur *Rodolphe II.* En effet les protestans Polonais élurent ce prince Autrichien, tandis que la faction opposée choisissait le Suédois *Sigismond*, petit-fils de *Gustave Vasa*, dont nous avons parlé. *Sigismond* devait être roi de Suède, si les droits du sang avaient été consultés : mais vous avez vû que les Etats de la Suède disposaient du trône. Il était si loin de régner en Suède, que *Gustave-Adolphe* son cousin fut sur le point de le détrôner en Pologne, & ne renonça à cette entreprise que pour aller tenté de détrôner l'empereur.

Suédois plus dangereux à la Pologne que les Turcs.

C'est une chose étonnante que les Suédois ayent souvent parcouru la Pologne en vainqueurs, & que les Turcs bien plus puissans n'ayent jamais pénétré beaucoup au-delà de ses frontières. Le sultan *Osman* attaqua les Polonais avec deux cent mille hommes, du temps de *Sigismond*, du côté de la Moldavie : les Cosaques, seuls peuples alors attachés à la république & sous sa protection, rendirent par une résistance opiniâtre l'irruption des Turcs inutile. Que peut-on conclure du mauvais succès

A

d'un tel armement, sinon que les capitaines d'*Osman* ne savaient pas faire la guerre? CLXXXII.

Sigismond mourut la même année que *Gustave-Adolphe*. Son fils *Ladislas* qui lui succéda, vit commencer la fatale défection de ces Cosaques, qui ayant été si long-temps le rempart de la république, se sont enfin donné aux Russes & aux Turcs. Ces peuples, qu'il faut distinguer des Cosaques du Tanaïs, habitent les deux rives du Boristhène: leur vie est entièrement semblable à celle des anciens Scythes & des Tartares des bords du Pont-Euxin. Au nord & à l'orient de l'Europe, toute cette partie du monde était encore agreste: c'est l'image de ces prétendus siecles héroïques où les hommes se bornant au nécessaire pillaient ce nécessaire chez leurs voisins. Les seigneurs Polonais des palatinats qui touchent à l'Ukraine, voulurent traiter quelques Cosaques comme leurs vassaux, c'est-à-dire comme des serfs. Toute la nation, qui n'avait de bien que sa liberté, se souleva unanimement, & désola long-temps les terres de la Pologne. Ces Cosaques étaient de la religion grecque, & ce fut encore une raison de plus pour les rendre irréconciliables avec les Polonais. Les uns se donnèrent aux Russes, les autres aux Turcs, à condition toujours de vivre dans leur libre anarchie. Ils ont conservé le peu qu'ils ont de la religion des Grecs, & ils ont enfin perdu presque entièrement leur liberté, sous l'empire de la Russie, qui après avoir été policé de nos jours a voulu les policer aussi.

1632. *Cosaques.*

Le roi *Ladislas* mourut sans laisser d'enfans de sa femme *Marie-Louise de Gonzague*, la même qui avait aimé le grand écuyer *Cinq-Mars*. *Ladislas* avait deux frères, tous deux dans les ordres, l'un jésuite & cardinal, nommé *Jean-Casimir*; l'autre évêque de Breslau & de Kiovie. Le cardinal & l'évêque disputèrent le trône. *Casimir* fut élu. Il renvoya son chapeau, & prit la couronne de Pologne. Mais après avoir vû pendant vingt années son royaume toujours troublé par des factions, dévasté tantôt par le roi de Suède *Charles X*, tantôt par les Moscovites & par les Cosaques, il suivit l'exemple de la reine *Christine*: il abdiqua comme elle, mais avec moins de gloire, & alla mourir à Paris, abbé de St. Germain-des-Prés.

Jésuite devenu roi. 1648. 1668.

La Pologne ne fut pas plus heureuse sous son successeur

CH. CLXXXIX *Michel Coribut.* Tout ce qu'elle a perdu en divers temps composerait un royaume immense. Les Suédois lui avaient enlevé la Livonie, que les Russes possèdent encore aujourd'hui. Ces mêmes Russes, après leur avoir pris autrefois les provinces de Pleskou, & de Smolenskou, s'emparèrent encore de presque toute la Kiovie, & de l'Ukraine. Les Turcs prirent sous le regne de *Michel* la Podolie & la Volhinie. La Pologne ne put se conserver qu'en se rendant tributaire de la porte Ottomane.

1672. Le grand maréchal de la couronne *Jean Sobieski* lava cette honte à la vérité dans le sang des Turcs à la bataille de Chozim: cette célèbre bataille délivra la Pologne du tribut, & valut à

1674. *Sobieski* la couronne ; mais apparemment cette victoire si célèbre ne fut pas aussi sanglante & aussi décisive qu'on le dit, puisque les Turcs gardèrent alors la Podolie & une partie de l'Ukraine, avec l'importante forteresse de Kaminiek qu'ils avaient prise.

Il est vrai que *Sobieski* devenu roi rendit depuis son nom

Sobieski. immortel par la délivrance de Vienne : mais il ne put jamais reprendre Kaminiek, & les Turcs ne l'ont rendu qu'après sa mort à la paix de Carlovitz, en 1699. La Pologne dans toutes ces secousses ne changea jamais ni de gouvernement, ni de lois, ni de mœurs ; ne devint ni plus riche ni plus pauvre ; mais sa discipline militaire ne s'étant point perfectionnée, & le czar *Pierre* ayant enfin par le moyen des étrangers introduit chez lui cette discipline si avantageuse, il est arrivé que les Russes, autrefois méprisés de la Pologne, l'ont forcée en 1733 a recevoir le roi qu'ils ont voulu lui donner, & que dix mille Russes ont imposé des lois à la noblesse Polonaise assemblée.

Quant à la religion, elle causa peu de troubles dans cette partie du monde. Les unitaires eurent quelque temps des

Religion. Sociniens. églises dans la Pologne, dans la Lithuanie, au commencement du dix-septième siecle. Ces unitaires, qu'on appelle tantôt *Sociniens*, tantôt *Ariens*, prétendaient soutenir la cause de Dieu même, en le regardant comme un Etre unique, incommunicable, qui n'avait un fils que par adoption. Ce n'était pas entièrement le dogme des anciens *Eusébiens*. Ils prétendaient ramener sur la terre la pureté des premiers âges du christianisme, renonçant à la magistrature & à la profession des armes. Des citoyens qui se faisaient un scrupule de combattre, ne semblaient

pas propres pour un pays où l'on était sans cesse en armes contre les Turcs. Cependant cette religion fut assez florissante en Pologne jusqu'en l'année 1658. On la proscrivit dans ce temps-là, parce que ces sectaires, qui avaient renoncé à la guerre, n'avaient pas renoncé à l'intrigue. Ils étaient liés avec *Ragotski* prince de Transilvanie, alors ennemi de la république. Cependant ils sont encore en grand nombre en Pologne, quoiqu'ils y ayent perdu la liberté de faire une profession ouverte de leurs sentimens. CH. CLXXXIX

Une des erreurs de Maimbourg.

Le déclamateur *Maimbourg* prétend qu'ils se réfugièrent en Hollande, où *il n'y a*, dit-il, *que la religion catholique qu'on ne tolère pas*. Le déclamateur *Maimbourg* se trompe sur cet article comme sur bien d'autres. Les catholiques sont si tolérés dans les Provinces-Unies, qu'ils y composent le tiers de la nation; & jamais les unitaires ou les *sociniens* n'y ont eu d'assemblée publique. Cette religion est étendue sourdement en Hollande, en Transilvanie, en Silésie, en Pologne, mais sur-tout en Angleterre. On peut compter parmi les révolutions de l'esprit humain, que cette religion, qui a dominé dans l'église à diverses fois pendant trois cent cinquante années depuis *Constantin*, se soit reproduite dans l'Europe depuis deux siecles, & se soit répandue dans tant de provinces sans avoir aujourd'hui de temple en aucun endroit du monde. Il semble qu'on ait craint d'admettre parmi les communions du christianisme une secte qui avait autrefois triomphé si long-temps de toutes les autres communions.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-DIXIEME.

De la Russie, aux seizième & dix-septième siecles.

CH. CXC

NOUS ne donnions pas alors le nom de Russie à la Moscovie, & nous n'avions qu'une idée vague de ce pays ; la ville de Moscou, plus connue en Europe que le reste de ce vaste empire, lui faisait donner le nom de Moscovie. Le souverain prend le titre d'empereur de toutes les Russies, parce qu'en effet il y a plusieurs provinces de ce nom qui lui appartiennent, ou sur lesquelles il a des prétentions (1).

La Moscovie ou Russie se gouvernait au seizième siecle à-peu-près comme la Pologne. Les boyards ainsi que les nobles Polonais comptaient pour toute leur richesse les habitans de leurs terres. Les cultivateurs étaient leurs esclaves. Le czar était quelquefois choisi par ces boyards, mais aussi ce czar nommait souvent son successeur ; ce qui n'est jamais arrivé en Pologne. L'artillerie était très-peu en usage au seizième siecle dans toute cette partie du monde, la discipline militaire inconnue ; chaque boyard amenait ses paysans au rendez-vous des troupes, & les armait de fleches, de sabres, de bâtons ferrés en forme de piques, & de quelques fusils. Jamais d'opérations régulieres en campagne, nuls magasins, point d'hôpitaux : tout se faisait par incursion ; & quand il n'y avait plus rien à piller, le boyard, ainsi que le staroste Polonais, & le mirza Tartare, ramenait sa troupe.

Labourer ses champs, conduire ses troupeaux & combattre voilà la vie des Russes jusqu'au temps de *Pierre le grand*, & c'est la vie des trois quarts des habitans de la terre.

Les Russes conquirent aisément au milieu du seizième siecle les royaumes de Cazan & d'Astracan sur les Tartares affaiblis, & plus mal disciplinés qu'eux encore. Mais jusqu'à *Pierre le grand*, ils ne purent se soutenir contre la Suède du côté de la

(1) Voyez l'histoire de *Pierre le grand*.

Digitized by Google

la Finlande ; des troupes régulières devaient néceſſairement l'emporter ſur eux. Depuis *Jean Baſilovits*, ou *Baſilides*, qui conquit Aſtracan & Cazan, une partie de la Livonie, Pleskou, Novogorod, juſqu'au czar *Pierre*, il n'y a rien eu de conſidérable.

Ce *Baſilides* eut une étrange reſſemblance avec *Pierre I.* C'eſt que tous deux firent mourir leurs fils. *Jean Baſilides* ſoupçonnant ſon fils d'une conſpiration pendant le ſiége de Pleskou, le tua d'un coup de pique ; & *Pierre* ayant fait condamner le ſien à la mort, ce jeune prince ne ſurvécut pas à ſa condamnation & à ſa grâce.

L'hiſtoire ne fournit guères d'événement plus extraordinaire que celui des faux *Demetrius*, qui agita ſi long-temps la Ruſſie après la mort de *Jean Baſilides*. Ce czar laiſſa deux fils, l'un 1584.
nommé *Fédor* ou *Théodor*, l'autre *Demetri* ou *Demetrius*. *Fédor* régna ; *Demetri* fut confiné dans un village nommé Uglis avec la czarine ſa mère. Juſques-là les mœurs de cette cour n'avaient point encore adopté la politique des ſultans, & des anciens empereurs grecs, de ſacrifier les princes du ſang à la ſûreté du trône. Un premier miniſtre nommé *Boris-Gudenou*, dont *Fédor* avait épouſé la ſœur, perſuada au czar *Fédor*, qu'on ne pouvait bien régner qu'en imitant les Turcs, & en aſſaſſinant ſon frère. Ce premier miniſtre *Boris* envoya un officier dans le village où était élevé le jeune *Demetri*, avec ordre de le tuer. L'officier de retour dit qu'il avait exécuté ſa commiſſion, & demanda la récompenſe qu'on lui avait promiſe. *Boris*, pour toute récompenſe, fit tuer le meurtrier, afin de ſupprimer les preuves du crime. On prétend que *Boris*, quelque temps après, empoiſona le czar *Fédor* ; & quoiqu'il en fût ſoupçonné, il n'en monta pas moins ſur le trône.

Il parut alors dans la Lithuanie un jeune homme qui pré- 1597.
tendait être le prince *Demetri* échappé à l'aſſaſſin. Pluſieurs perſonnes qui l'avaient vu auprès de ſa mère, le reconnaiſſaient à des marques certaines. Il reſſemblait parfaitement au prince ; il montrait la croix d'or enrichie de pierreries qu'on avait attachée au cou de *Demetri* à ſon baptême. Un palatin de Sandomir le reconnut d'abord pour le fils de *Jean Baſi-*

Premier Demetri, impoſteur.

Digitized by Google

CH. CXC. *lides*, & pour le véritable czar. Une diète de Pologne examina solemnellement les preuves de sa naissance, & les ayant trouvées incontestables, lui fournit une armée pour chasser l'usurpateur *Boris*, & pour reprendre la couronne de ses ancêtres.

Cependant on traitait en Russie *Demetri* d'imposteur, & même de magicien. Les Russes ne pouvaient croire que *Demetri* présenté par des Polonais catholiques, & ayant deux jésuites pour conseil, pût être leur véritable roi. Les boyards le regardaient tellement comme un imposteur, que le czar *Boris* étant mort, ils mirent sans difficulté sur le trône le fils de *Boris* âgé de quinze ans.

1605. Cependant *Demetri* s'avançait en Russie avec l'armée polonaise. Ceux qui étaient mécontens du gouvernement Moscovite, se déclarèrent en sa faveur. Un général Russe étant en présence de l'armée de *Demetri*, s'écria : *Il est le seul légitime héritier de l'Empire*, & passa de son côté avec les troupes qu'il commandait. La révolution fut bientôt pleine & entière; *Demetri* ne fut plus un magicien. Le peuple de Moscou courut au château, & traîna en prison le fils de *Boris*
1605. & sa mère. *Demetri* fut proclamé czar, sans aucune contradiction. On publia que le jeune *Boris* & sa mère s'étaient tués en prison : il est plus vraisemblable que *Demetri* les fit mourir.

La veuve de *Jean Basilides*, mère du vrai ou faux *Demetri*, était depuis long-temps releguée dans le nord de la Russie; le nouveau czar l'envoya chercher dans une espèce de carosse aussi magnifique qu'on en pouvait avoir alors. Il alla plusieurs milles au-devant d'elle: tous deux se reconnurent avec des transports & des larmes en présence d'une foule innombrable; personne alors dans l'empire ne douta que *Demetri* ne
1606. fût le véritable empereur. Il épousa la fille du palatin de Sandomir, son premier protecteur, & ce fut ce qui le perdit. Le peuple vit avec horreur une impératrice catholique, une cour composée d'étrangers, & sur-tout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. *Demetri* dès-lors ne passa plus pour un russe.

Un boyard nommé *Zuski* se mit à la tête de plusieurs con-

Digitized by Google

jurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar : il entre dans le palais le sabre dans une main, & une croix dans l'autre ; on égorge la garde polonaise. *Demetri* est chargé de chaînes. Les conjurés amènent devant lui la czarine veuve de *Jean Basilides*, qui l'avait reconnu si solemnellement pour son fils. Le clergé l'obligea de jurer sur la croix, & de déclarer enfin si *Demetri* était son fils ou non. Alors soit que la crainte de la mort forçât cette princesse à un faux serment, & l'emportât sur la nature, soit qu'en effet elle rendît gloire à la vérité, elle déclara en pleurant que le czar n'était point son fils ; que le véritable *Demetri* avait été en effet assassiné dans son enfance, & qu'elle n'avait reconnu le nouveau czar qu'à l'exemple de tout le peuple, & pour venger le sang de son fils sur la famille des assassins. On prétendit alors que *Demetri* était un homme du peuple, nommé *Griska Utropoya*, qui avait été quelque temps moine dans un couvent de Russie. On lui avait reproché auparavant de n'être pas du rite grec, & de n'avoir rien des mœurs de son pays ; & alors on lui reprochait d'être à la fois un paysan russe & un moine grec. Quel qu'il fût, le chef des conjurés *Zuski* le tua de sa main, & se mit à sa place.

1606.

Ce nouveau czar monté en un moment sur le trône, renvoya dans leur pays le peu de Polonais échappés au carnage. Comme il n'avait d'autre droit au trône, ni d'autre mérite que d'avoir assassiné *Demetri*, les autres boyards, qui de ses égaux devenaient ses sujets, prétendirent bientôt que le czar assassiné n'était point un imposteur, qu'il était le véritable *Demetri*, & que son meurtrier n'était pas digne de la couronne. Ce nom de *Demetri* devint cher aux Russes. Le chancelier de celui qu'on venait de tuer s'avisa de dire qu'il n'était pas mort, qu'il guérirait bientôt de ses blessures, & qu'il reparaîtrait à la tête de ses fidèles sujets.

Second Demetri, imposteur.

Ce chancelier parcourut la Moscovie, menant avec lui, dans une litière, un jeune homme auquel il donnait le nom de *Demetri*, & qu'il traitait en souverain. A ce nom seul les peuples se soulevèrent ; il se donna des batailles au nom de ce *Demetri* qu'on ne voyait pas ; mais le parti du chan-

CH. CXC. celier ayant été battu, ce second *Demetri* disparut bientôt. Les imaginations étaient si frappées de ce nom, qu'un troisième *Demetri* se présenta en Pologne. Celui-là fut plus heureux que les autres : il fut soutenu par le roi de Pologne *Sigismond*, & vint assiéger le tyran *Zuski* dans Moscou même. *Zuski*, enfermé dans Moscou, tenait encore en sa puissance la veuve du premier *Demetri*, & le palatin de Sandomir, père de cette veuve. Le troisième redemanda la princesse comme sa femme. *Zuski* rendit la fille & le père, espérant peut-être adoucir le roi de Pologne, ou se flattant que la palatine ne reconnaîtrait pas son mari dans un imposteur ; mais cet imposteur était victorieux. La veuve du premier *Demetri* ne manqua pas de reconnaître ce troisième pour son véritable époux ; & si le premier trouva une mère, le troisième trouva aussi aisément une épouse. Le beau-père jura que c'était-là son gendre, & les peuples ne doutèrent plus. Les boyards, partagés entre l'usurpateur *Zuski* & l'imposteur, ne reconnurent ni l'un ni l'autre. Ils déposèrent *Zuski*, & le mirent dans un couvent. C'était encore une superstition des Russes, comme de l'ancienne église grecque, qu'un prince qu'on avait fait moine ne pouvait plus régner : ce même usage s'était insensiblement établi autrefois dans l'église latine. *Zuski* ne reparut plus ; & *Demetri* fut assassiné dans un festin par des Tartares.

Troisième Demetri, imposteur.

1610. Les boyards alors offrirent leur couronne au prince *Ladislas*, fils de *Sigismond*, roi de Pologne. *Ladislas* se préparait à venir la recevoir, lorsqu'il parut encore un quatrième *Demetri* pour la lui disputer. Celui-ci publia que DIEU l'avait toujours conservé, quoiqu'il eût été assassiné à Uglis par le tyran *Boris*, à Moscou par l'usurpateur *Zuski*, & ensuite par des Tartares. Il trouva des partisans qui crurent ces trois miracles. La ville de Pleskou le reconnut pour czar ; il y établit sa cour quelques années, pendant que les Russes se repentant d'avoir appelé les Polonais, les chassaient de tous côtés, & que *Sigismond* renonçait a voir son fils *Ladislas* sur le trône des czars. Au milieu de ces troubles on mit sur le trône le fils du patriarche *Fédor Romanow*. Ce patriarche était parent par les femmes du czar *Jean Basilides*. Son fils *Michel Fédérovitz*, c'est-à-dire fils de *Fédor*, fut élu à l'âge de dix-sept ans par le crédit du père.

Quatrième Demetri, imposteur.

Digitized by Google

Toute la Ruffie reconnut ce *Michel*, & la ville de Pleskou lui livra le quatrième *Demetri*, qui finit par être pendu.

Cinquième Demetri, imposteur.

Il en reftait un cinquième; c'était le fils du premier qui avait régné en effet, de celui-là même qui avait époufé la fille du palatin de Sandomir : fa mère l'enleva de Mofcou, lorfqu'elle alla trouver le troifième *Demetri*, & qu'elle feignit de le reconnaître pour fon véritable mari. Elle fe retira enfuite chez les Cofaques avec cet enfant, qu'on regardait comme le petit-fils de *Jean Bafilides*, & qui en effet pouvait bien l'être. Mais dès que *Michel Fédérovitz* fut fur le trône, il força les Cofaques à lui livrer la mère & l'enfant, & les fit noyer l'un & l'autre. 1613.

Sixième Demetri, imposteur.

On ne s'attendait pas à un fixième *Demetri*. Cependant fous l'empire de *Michel Fédérovitz* en Ruffie, & fous le regne de *Ladiflas* en Pologne, on vit encore un nouveau prétendant de ce nom à la cour de Ruffie. Quelques jeunes gens en fe baignant avec un Cofaque de leur âge, apperçurent fur fon dos des caractères ruffes, imprimés avec une aiguille; on y lifait: *Demetri, fils du czar Demetri*. Celui-ci paffa pour ce même fils de la palatine de Sandomir, que le czar *Fédérovitz* avait fait noyer dans un étang glacé. DIEU avait opéré un miracle pour le fauver; il fut traité en fils du czar à la cour de *Ladiflas*, & on prétendait bien fe fervir de lui pour exciter de nouveaux troubles en Ruffie. La mort de *Ladiflas* fon protecteur lui ôta toute efpérance. Il fe retira en Suède, & de là dans le Holftein; mais malheureufement pour lui, le duc de *Holftein* ayant envoyé en Mofcovie une ambaffade pour établir un commerce de foie de Perfe, & fon ambaffadeur n'ayant réuffi qu'à faire des dettes à Mofcou, le duc de *Holftein* obtint quittance de la dette en livrant ce dernier *Demetri*, qui fut mis en quartiers.

Mœurs de la Ruffie en ce temps-là.

Toutes ces aventures qui tiennent du fabuleux, & qui font pourtant très-vraies, n'arrivent point chez les peuples policés, qui ont une forme de gouvernement régulière. Le czar *Alexis*, fils de *Michel Fédérovitz*, & petit-fils du patriarche *Fédor Romanow* couronné en 1645, n'eft guères connu dans l'Europe que pour avoir été le père de *Pierre-le-Grand*. La Ruffie jufqu'au czar *Pierre* refta prefque inconnue aux peuples méri-

Digitized by Google

dionaux de l'Europe, ensévelie sous un despotisme malheureux du prince sur les boyards, & des boyards sur les cultivateurs. Les abus dont se plaignent aujourd'hui les nations policées, auraient été des lois divines pour les Russes. Il y a quelques réglemens parmi nous qui excitent les murmures des commerçans & des manufacturiers; mais dans ces pays du nord il était très-rare d'avoir un lit; on couchait sur des planches, que les moins pauvres couvraient d'un gros drap acheté aux foires éloignées, ou bien d'une peau d'animal, soit domestique, soit sauvage. Lorsque le comte de *Carlile*, ambassadeur de *Charles II*, d'Angleterre à Moscou, traversa tout l'empire Russe d'Archangel en Pologne, en 1663, il trouva par-tout cet usage, & la pauvreté générale que cet usage suppose, tandis que l'or & les pierreries brillaient à la cour au milieu d'une pompe grossière.

Un Tartare de la Crimée, un Cosaque du Tanaïs, réduit à la vie sauvage du citoyen Russe, était bien plus heureux que ce citoyen, puisqu'il était libre d'aller où il voulait, & qu'il était défendu au Russe de sortir de son pays. Vous connaissez par l'histoire de *Charles XII* & par celle de *Pierre I*, qui s'y trouve renfermée, quelle différence immense un demi-siecle a produite dans cet empire. Trente siecles n'auraient pu faire ce qu'a fait *Pierre* en voyageant quelques années.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-ONZIEME.

De l'Empire Ottoman au dix-septième siecle. Siége de Candie. Faux messie.

APRÈS la mort de *Selim II*, les Ottomans conservèrent leur supériorité dans l'Europe & dans l'Asie. Ils étendirent encore leurs frontières sous le regne d'*Amurat III*. Ses généraux prirent d'un côté Raab en Hongrie, & de l'autre Tibris en Perse. Les janissaires redoutables aux ennemis, l'étaient toujours à leurs maîtres : mais *Amurat III* leur fit voir qu'il était digne de leur commander. Ils vinrent un jour lui demander la tête du tefterdar, c'est-à-dire, du grand trésorier. Ils étaient répandus en tumulte à la porte intérieure du serrail, & menaçaient le sultan même ; il leur fait ouvrir la porte suivi de tous les officiers du serrail ; il fond sur eux le sabre à la main ; il en tue plusieurs ; le reste se dissipe & obéit. Cette milice si fière souffre qu'on exécute à ses yeux les principaux auteurs de l'émeute : mais quelle milice que des soldats que leur maître était obligé de combattre ! On pouvait quelquefois la réprimer, mais on ne pouvait ni l'accoutumer au joug, ni la discipliner, ni l'abolir, & elle disposa souvent de l'empire.

CH. CXCI. *Amurat III.* 1585. 1593.

Mahomet III, fils d'*Amurat*, méritait plus qu'aucun sultan que ses janissaires usassent contre lui du droit qu'ils s'arrogeaient de juger leurs maîtres. Il commença son regne, à ce qu'on dit, par faire étrangler dix-neuf de ses frères, & par faire noyer douze femmes de son père, qu'on croyoit enceintes. On murmura à peine. Il n'y a que les faibles de punis. Ce barbare gouverna avec splendeur. Il protégea la Transilvanie contre l'empereur *Rodolphe II*, qui abandonnait le soin de ses états & de l'empire ; il dévasta la Hongrie : il prit Agria en personne à la vue de l'archiduc *Matthias*, & son regne affreux ne laissa pas de maintenir la grandeur ottomane.

Dix-neuf frères étranglés. 1596.

CH. CXCI. *Perses vainqueurs des Turcs.* 1603.

Pendant le regne d'*Achmet I* son fils, depuis 1603 jusqu'en 1631 tout dégénère. *Sha-Abbas le grand*, roi de Perse, est toujours vainqueur des Turcs. Il reprend sur eux Tauris, ancien théâtre de la guerre entre les Turcs & les Persans; il les chasse de toutes leurs conquêtes, & par-là il délivre *Rodolphe*, *Matthias* & *Ferdinand II* d'inquiétude. Il combat pour les chrétiens sans le savoir. *Achmet* conclut en 1615 une paix honteuse avec l'empereur *Matthias*: il lui rend Agria, Canise, Pest, Albe-Royale, conquise par ses ancêtres. Tel est le contre-poids de la fortune. C'est ainsi que vous avez vu *Ussum Cassan*, *Ismaël Sophi*, arrêter les progrès des Turcs contre l'Allemagne & contre Venise, & dans les temps antérieurs *Tamerlan* sauver Constantinople.

Gouvernement Turc pas si despotique qu'on croit.

Ce qui se passe après la mort d'*Achmet* nous prouve bien que le gouvernement Turc n'était pas cette monarchie absolue que nos historiens nous ont représentée comme la loi du despotisme établie sans contradiction. Ce pouvoir était entre les mains du sultan, comme un glaive à deux tranchans qui blessait son maître quand il était manié d'une main faible. L'Empire était souvent, comme le dit le comte *Marsigli*, une démocratie militaire pire encore que le pouvoir arbitraire. L'ordre de succession n'était point établi; les janissaires & le divan ne choisirent point pour leur empereur le fils d'*Achmet*,
1617. qui s'appelait *Osman*, mais *Mustapha*, frère d'*Achmet*. Ils se dégoûtèrent au bout de deux mois de *Mustapha*, qu'on disait incapable de régner: ils le mirent en prison, & proclamèrent le jeune *Osman* son neveu, âgé de douze ans: ils régnèrent en effet sous son nom.

Osman égorgé. 1622.

Mustapha, du fond de sa prison, avait encore un parti. Sa faction persuada aux janissaires que le jeune *Osman* avait dessein de diminuer leur nombre pour affaiblir leur pouvoir. On déposa *Osman* sur ce prétexte; on l'enferma aux sept Tours; & le grand-visir *Daout* alla lui-même égorger son empereur. *Mustapha* fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, & au bout d'un an déposé encore par les mêmes janissaires qui l'avaient deux fois élu. Jamais prince depuis *Vitellius*, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople monté sur un âne, exposé aux outrages

Digitized by Google

outrage de la populace, puis conduit aux sept Tours, & étranglé dans sa prison. CH. CXCI.

Tout change sous *Amurat IV*, surnommé *Gasi*, *l'intrépide*. Il se fait respecter des janissaires, en les occupant contre les Persans, & en les conduisant lui-même. Il enlève Erzerom à la Perse. Dix ans après il prend d'assaut Bagdat, cette ancienne Séleucie, capitale de la Mésopotamie, que nous appellons *Diarbekir*, & qui est demeurée aux Turcs ainsi qu'Erzerom. Les Persans n'ont cru depuis pouvoir mettre leurs frontières en sûreté qu'en dévastant trente lieues de leur propre pays par de-là Bagdat, & en faisant une solitude stérile de la plus fertile contrée de la Perse. Les autres peuple défendent leurs frontières par des citadelles; les Persans ont défendu les leurs par des déserts.

Mustapha étranglé.

Amurat IV conquérant. 1628. 12 Déc. 1638.

Dans le même temps qu'il prenait Bagdat, il envoyait quarante mille hommes au secours du grand-Mogol *Sha-Gean* contre son fils *Aurengzeb*. Si ce torrent qui se débordait en Asie fût tombé sur l'Allemagne, occupée alors par les Suédois & les Français, & déchirée par elle-même, l'Allemagne était en risque de perdre la gloire de n'avoir jamais été entièrement subjuguée.

Les Turcs avouent que ce conquérant n'avait de mérite que la valeur, qu'il était cruel, & que la débauche augmentait encore sa cruauté. Un excès de vin termina ses jours & déshonora sa mémoire. 1639.

Ibrahim son fils eut les mêmes vices, avec plus de faiblesse, & nul courage. Cependant c'est sous ce regne que les Turcs conquirent l'île de Candie, & qu'il ne leur resta plus à prendre que la capitale & quelques forteresses qui se défendirent vingt-quatre années. Cette île de Crète, si célèbre dans l'antiquité par ses lois, par ses arts, & même par ses fables, avait déja été conquise par les mahométans Arabes au commencement du neuvième siecle. Ils y avaient bâti Candie, qui depuis ce temps donna son nom à l'île entière. Les empereurs Grecs les en avaient chassés au bout de quatre-vingts ans; mais lorsque du temps des croisades, les princes Latins, ligués pour secourir Constantinople, envahirent l'empire Grec au lieu de le défendre, Venise fut assez riche pour acheter

Ibrahim.

CH. CXCI. l'île de Candie, & assez heureuse pour la conserver

Le révérend père Ottoman, jacobin, fils d'Ibrahim.

Une aventure singulière, & qui tient du roman, attira les armes Ottomanes sur Candie. Six galères de Malthe s'emparèrent d'un grand vaisseau Turc, & vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'île nommée Califmène. On prétendit que le vaisseau Turc portait un fils du grand-seigneur. Ce qui le fit croire, c'est que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du serrail, était dans le navire, & que cet enfant était élevé par lui avec des soins & des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenait à *Ibrahim*, & que sa mère l'envoyait en Egypte. Il fut long-temps traité à Malthe comme fils du sultan, dans l'espérance d'une rançon proportionnée à sa naissance. Le sultan dédaigna de proposer la rançon, soit qu'il ne voulut point traiter avec les chevaliers de Malthe, soit que le prisonnier ne fut point en effet son fils. Ce prétendu prince, négligé enfin par les Malthois, se fit dominicain : on l'a connu long-temps sous le nom du *Père Ottoman*; & les dominicains se sont toujours vantés d'avoir le fils d'un sultan dans leur ordre.

La porte ne pouvant se venger sur Malthe, qui de son rocher inaccessible brave la puissance turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens; elle leur reprochait d'avoir, malgré
1645. les traités de paix, reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malthe. La flotte turque aborda en Candie. On prit la Canée, & en peu de temps presque toute l'île.

Ibrahim déposé.

Ibrahim n'eut aucune part à cet événement. On a fait quelquefois les plus grandes choses sous les princes les plus faibles. Les janissaires furent absolument les maîtres du temps d'*Ibrahim :* s'ils firent des conquêtes, ce ne fut pas pour lui,
1648. mais pour eux & pour l'Empire. Enfin il fut déposé sur une décision du muphti, & sur un arrêt du divan. L'Empire Turc fut alors une véritable démocratie; car après avoir enfermé le sultan dans l'appartement de ses femmes, on ne proclama point d'empereur; l'administration continua au nom du sultan, qui ne régnait plus.

1649. Nos historiens prétendent qu'*Ibrahim* fut enfin étranglé par quatre muets, dans la fausse supposition que les muets sont

Digitized by Google

employés à l'exécution des ordres sanguinaires qui se donnent dans le sérail; mais ils n'ont jamais été que sur le pied des boufons & des nains; on ne les emploie à rien de sérieux. Il ne faut regardes que comme un roman la relation de la mort de ce prince étranglé par quatre muets; les annales Turques ne disent point comment il mourut: ce fut un secret du sérail. Toutes les faussetés qu'on nous a débitées sur le gouvernement des Turcs, dont nous sommes si voisins, doivent bien redoubler notre défiance sur l'histoire ancienne. Comment peut-on espérer de nous faire connaître les Scythes, les Gomérites, & les Celtes, quand on nous instruit si mal de ce qui se passe autour de nous? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir aux événemens publics dans l'histoire des nations, & qu'on perd son temps à vouloir approfondir les détails secrets, quand ils ne nous ont pas été transmis par des témoins oculaires & accrédités.

Mensonges historiques sur les Turcs.

Par une fatalité singulière, ce temps funeste à *Ibrahim* l'était à tous les rois. Le trône de l'Empire d'Allemagne était ébranlé par la fameuse guerre de trente ans. La guerre civile désolait la France, & forçait la mère de *Louis XIV* à fuir de sa capitale avec ses enfans. *Charles I*, à Londres, était condamné à mort par ses sujets. *Philippe IV*, roi d'Espagne, après avoir perdu presque toutes ses possessions en Asie, avait perdu encore le Portugal. Le commencement du dix-septième siecle était le temps des usurpateurs presque d'un bout du monde à l'autre. *Cromwell* subjuguait l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. Un rebelle, nommé *Lisiching*, forçait le dernier empereur de la race Chinoise à s'étrangler avec sa femme & ses enfans, & ouvrait l'empire de la Chine aux conquérans Tartares. *Aurengzeb*, dans le Mogol, se révoltait contre son père; il le fit languir en prison, & jouit paisiblement du fruit de ses crimes. Le plus grand des tyrans *Mulei-Ismael*, exerçait dans l'empire de Maroc de plus horribles cruautés. Ces deux usurpateurs, *Aurengzeb*, & *Mulei-Ismael*, furent de tous les rois de la terre ceux qui vécurent le plus heureusement & le plus long-temps. La vie de l'un & de l'autre a passé cent années. *Cromwell*, aussi méchant qu'eux, vécut moins; mais régna & mourut tranquille. Si on parcourt l'his-

L'univers souffre; cela revient souvent.

Digitized by Google

CH. CXCI.

toire du monde, on voit les faiblesses punies, mais les grands crimes heureux, & l'univers est une vaste scène de brigandage abandonnée à la fortune.

Siége de Candie plus long que celui de Troye, pas si fameux.

Cependant la guerre de Candie était semblable à celle de Troye. Quelquefois les Turcs menaçaient la ville, quelquefois ils étaient assiégés eux-mêmes dans la Canée dont ils avaient fait leur place-d'armes. Jamais les Vénitiens ne montrèrent plus de résolution & de courage; ils battirent souvent les flottes turques. Le trésor de *St. Marc* fut épuisé à lever des soldats. Les troubles du sérail, les irruptions des Turcs en Hongrie firent languir l'entreprise sur Candie quelques années, mais jamais elle ne fut interrompue. Enfin en 1667 *Achmet Cuprogli*, ou *Kiuperli*, grand-visir de *Mahomet IV* & fils d'un grand-visir, assiégea régulièrement Candie, défendue par le capitaine-général *Francesco Morosini*, & par *St. André Montbrun*, officier Français, à qui le sénat donna le commandement des troupes de terre.

Cette ville ne devait jamais être prise, pour peu que les princes chrétiens eussent imité *Louis XIV*, qui en 1669 envoya six à sept mille hommes au secours de la ville sous le commandement du duc de *Beaufort*, & du duc de *Navailles*. Le port de Candie fut toujours libre; il ne fallait qu'y transporter assez de soldats pour résister aux janissaires. La république ne fut pas assez puissante pour lever des troupes suffisantes. Le duc de *Beaufort*, le même qui avait joué du temps de la fronde un personnage plus étrange qu'illustre, alla attaquer & renverser les Turcs dans leurs tranchées, suivi de la noblesse de France. Mais un magasin de poudre & de grenades ayant sauté dans ces tranchées, tout le fruit de cette action fut perdu. Les Français, croyant marcher sur un terrain miné, se retirèrent en désordre poursuivis par les Turcs, & le duc de *Beaufort* fut tué dans cette action avec beaucoup d'officiers Français.

Le duc de Beaufort tué devant Candie.

Louis XIV, allié de l'Empire Ottoman, secourut ainsi ouvertement Venise, & ensuite l'Allemagne contre cet empire, sans que les Turcs parussent en avoir beaucoup de ressentiment. On ne sait point pourquoi ce monarque rappela bientôt après ses troupes de Candie. Le duc de *Navailles*, qui les comman-

Digitized by Google

dait après la mort du duc de *Beaufort*, était persuadé que la place ne pouvait plus tenir contre les Turcs. Le capitaine-général *Franceso Morosini*, qui soutint si long-temps ce fameux siége, pouvait abandonner des ruines sans capituler, & se retirer par la mer dont il fut toujours le maître. Mais en capitulant il conservait encore quelques places dans l'île à la république, & la capitulation était un traité de paix. Le visir *Achmet Cuprogli* mettait toute sa gloire & celle de l'Empire Ottoman à prendre Candie. CH. CXCI.

Ce visir & *Morosini* firent donc la paix, dont le prix fut la ville de Candie réduite en cendres, & où il ne resta qu'une vingtaine de chrétiens malades. Jamais les chrétiens ne firent avec les Turcs de capitulation plus honorable, ni de mieux observée par les vainqueurs. Il fut permis à *Morosini* de faire embarquer tout le canon amené à Candie pendant la guerre. Le visir prêta des chaloupes pour conduire des citoyens qui ne pouvaient trouver place sur les vaisseaux Vénitiens. Il donna cinq cents sequins au bourgeois qui lui présenta les clefs, & deux cents à chacun de ceux qui l'accompagnaient. Les Turcs & les Vénitiens se visitèrent comme des peuples amis jusqu'au jour de l'embarquement. *Candie prise.* *1669. Septembre*

Le vainqueur de Candie *Cuprogli* était un des meilleurs généraux de l'Europe, un des plus grands ministres, & en même-temps juste & humain. Il acquit une gloire immortelle dans cette longue guerre, où de l'aveu des Turcs il périt deux cent mille de leurs soldats.

Les *Morosini*, (car il y en avait quatre de ce nom dans la ville assiégée) les *Cornaro*, les *Giustiniani*, les *Benzoni*, le marquis de *St. André Montbrun*, le marquis de *Fontenac*, rendirent leurs noms célèbre dans l'Europe. Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé cette guerre à celle de Troye. Le hrand-visir avait un Grec auprès de lui qui mérita le surnom d'*Ulysse*; il s'appelait *Payanotos*. Le prince *Cantemir* prétend que ce Grec détermina le conseil de Candie à capituler, par un stratagême digne d'*Ulysse*. Quelques vaisseaux Français chargés de provisions pour Candie était en route. *Payanotos* fit arborer le pavillon Français à plusieurs vaisseaux Turcs, qui ayant pris le large pendant la nuit, entrèrent le jour à la *Candie prise comme Troye, par le stratagême d'un Grec.*

Digitized by Google

rade occupée par la flotte Ottomane, & furent reçus avec
CH. CXCI. des cris d'alégresse. *Payanotos*, qui négocia avec le conseil de guerre de Candie, leur persuada que le roi de France abandonnait les intérêts de la république en faveur des Turcs, dont il était l'allié; & cette feinte hâta la capitulation. Le capitaine-général *Morosini* fut accusé en plein sénat d'avoir trahi Venise. Il fut défendu avec autant de véhémence qu'on en mit à l'accuser. C'est encore une ressemblance avec les anciennes républiques Grecques, & sur-tout avec la Romaine. *Morosini* se justifia depuis en faisant sur les Turcs la conquête du Péloponnèse, qu'on nomme aujourd'hui *Morée*, conquête dont Venise a joui trop peu de temps. Ce grand homme mourut doge, & laissa après lui une réputation qui durera autant que Venise.

De Sabatei-Scvi, *qui prit la qualité de messie.*

PENDANT la guerre de Candie il arriva chez les Turcs un événement qui fut l'objet de l'attention de l'Europe & de l'Asie. Il s'était répandu un bruit général, fondé sur la vaine curiosité, que l'année 1666 devait être l'époque d'une grande révolution sur la terre. Le nombre mystique de 666 qui se trouve dans l'Apocalypse était la source de cette opinion. Jamais l'attente de l'*Ante-Christ* ne fut si universelle. Les Juifs de leur côté prétendirent que leur messie devait naître cette année.

Un juif de Smyrne, nommé *Sabatei-Sevi*, homme assez savant, fils d'un riche courtier de la factorerie anglaise, profita de cette opinion générale, & s'annonça pour le messie. Il était éloquent, & d'une figure avantageuse, affectant de la modestie, recommandant la justice, parlant en oracle, disant par-tout que les temps étaient accomplis. Il voyagea d'abord en Grèce & en Italie. Il enleva une fille à Livourne, & la mena à Jerusalem, où il commença à prêcher ses frères.

C'est chez les Juifs une tradition constante, que leur *Shi-*

Digitized by Google

lo, leur *Messiah*, leur vengeur & leur roi, ne doit venir qu'avec *Elie*. Ils se persuadent qu'ils ont eu un *Eliah* qui doit reparaître au renouvellement de la terre. Cet *Eliah*, que nous nommons *Elie*, a été pris par quelques savans pour le soleil, à cause de la conformité du mot *Elios*, qui signifie le soleil chez les Grecs, & parce qu'*Elie* ayant été transporté hors de la terre dans un char de feu attelé de quatre chevaux ailés, a beaucoup de ressemblance avec le char du soleil, & ses quatre chevaux inventés par les poëtes. Mais sans nous arrêter à ces recherches, & sans examiner si les livres hébreux ont été écrits après *Alexandre*, & après que les facteurs Juifs eurent appris quelque chose de la mythologie grecque dans Alexandrie, c'est assez remarquer que les Juifs attendent *Elie* de temps immémorial. Aujourd'hui même encore, quand ces malheureux circoncisent un enfant avec cérémonie, ils mettent dans la salle un fauteuil pour *Elie*, en cas qu'il veuille les honorer de sa présence. *Elie* doit amener le grand *Sabat*, le grand *Messie*, & la révolution universelle. Cette idée même a passé chez les chrétiens. *Elie* doit venir annoncer la fin de ce monde, & un nouvel ordre de choses. Presque tous les fanatiques attendent un *Elie*. Les prophetes des Cevennes qui allèrent à Londres ressusciter des morts en 1707, avaient vu *Elie*; ils lui avaient parlé; il devait se montrer au peuple. Aujourd'hui même ce ramas de convulsionnaires qui a infecté Paris pendant quelques années, annonçait *Elie* à la populace des fauxbourgs. Le magistrat de la police fit en 1724 enfermer à Bicêtre deux *Elies* qui se battaient à qui serait reconnu pour le véritable. Il fallait donc absolument que *Sabatei-Sevi* fût annoncé chez ses frères par un *Elie*, sans quoi sa mission aurait été traitée de chimérique.

CH. CXCI.

Elie annonce ce messie nouveau.

Il trouva un rabin nommé *Nathan*, qui crut qu'il y aurait assez à gagner à jouer ce second rôle. *Sabatei* déclara aux Juifs de l'Asie mineure & de Syrie, que *Nathan* était *Elie*, & *Nathan* assura que *Sabathei* était le messie, le *Shilo*, l'attente du peuple saint.

Ils firent de grandes œuvres tous deux à Jérusalem, & y réformèrent la synagogue. *Nathan* expliquait les prophetes, & faisait voir clairement qu'au bout de l'année le sultan de-

Prédiction.

Digitized by Google

vait être détrôné, & que Jérusalem devait devenir la maîtresse du monde. Tous les Juifs de la Syrie furent persuadés. Les synagogues retentissaient des anciennes prédictions. On se fondait sur ces paroles d'Isaïe : *Levez-vous, Jérusalem, levez-vous dans votre force & dans votre gloire ; il n'y aura plus d'incirconcis ni d'impurs au milieu de vous.* Tous les rabins avaient à la bouche ce passage : *Ils feront venir vos frères de tous les climats à la montagne sainte de Jérusalem, sur des chars, sur des litières, sur des mulets, sur des charettes.* Enfin cent passages que les femmes & les enfans répétaient, nourrissaient leur espérance. Il n'y avait point de Juif qui ne se préparât à loger quelqu'un des dix anciennes tribus dispersées. La persuasion fut si forte, que les Juifs abandonnaient par-tout leur commerce, & se tenaient prêts pour le voyage de Jérusalem.

CH. CXCI.

Douze envoyés de Sabatei.

Nathan choisit à Damas douze hommes pour présider aux douze tribus. *Sabatei-Sevi* alla se montrer à ses frères de Smyrne ; & *Nathan* lui écrivait ; *Roi des rois, seigneurs des seigneurs, quand serons-nous dignes d'être à l'ombre de votre âne? Je me prosterne pour être foulé sous la plante de vos pieds. Sabatei* déposa dans Smyrne quelques docteurs de la loi qui ne le reconnaissaient pas, & en établit de plus dociles. Un de ses plus violens ennemis, nommé *Samul Pennia*, se convertit à lui publiquement, & l'annonça comme le fils de DIEU. *Sabatei* s'était un jour présenté devant le cadi de Smyrne avec une foule de ses suivans, tous assurèrent qu'ils voyaient une colonne de feu entre lui & le cadi. Quelques autres miracles de cet espèce mirent le sceau à la certitude de sa mission. Plusieurs Juifs s'empressaient de porter à ses pieds même leur or & leurs pierreries.

Sabatei en prison.

Le bacha de Smyrne voulut le faire arrêter. *Sabatei* partit pour Constantinople avec les plus zélés de ses disciples. Le grand-visir *Achmet Cuprogli*, qui partait alors pour le siége de Candie, l'envoya prendre dans le vaisseau qui le portait à Constantinople, & le fit mettre en prison. Tous les Juifs obtenaient aisément l'entrée dans la prison pour de l'argent, comme c'est l'usage en Turquie : ils vinrent se prosterner à ses pieds & baiser ses fers. Il les prêchait, les exhortait, les bénissait, & ne se plaignait jamais. Les Juifs de Constantinople persua-

Digitized by Google

persuadés que la venue d'un messie abolissait toutes les dettes, ne payaient plus leurs créanciers. Les marchands Anglais de Galata s'avisèrent d'aller trouver *Sabatei* dans sa prison : ils lui dirent qu'en qualité de roi des Juifs il devait ordonner à ses sujets de payer leurs dettes. *Sabatei* écrivit en ces mots à ceux dont on se plaignait : *A vous qui attendez le salut d'Israel &c... satisfaites à vos dettes légitimes ; si vous le refusez, vous n'entrerez point avec nous dans notre joie & dans notre empire.* CH. CXCI.

La prison de *Sabatei* était toujours remplie d'adorateurs. Les Juifs commençaient à exciter quelques tumultes dans Constantinople. Le peuple était alors très-mécontent de *Mahomet IV.* On craignait que la prédiction des Juifs ne causât des troubles. Il semblait qu'un gouvernement aussi sévère que celui des Turcs dût faire mourir celui qui se disait *roi d'Israel* : cependant on se contenta de le transférer au château des Dardanelles. Les Juifs alors s'écrièrent qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de le faire mourir.

Sabatei devant le sultan.

Sa réputation s'étant étendue dans tous les pays de l'Europe, il reçut aux Dardanelles les députations des Juifs de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Venise, d'Amsterdam : ils payaient chérement la permission de lui baiser les pieds, & c'est probablement ce qui leur conserva la vie. Les partages de la terre sainte se faisaient tranquillement dans le château des Dardanelles. Enfin le bruit de ses miracles fut si grand, que le sultan *Mahomet* eut la curiosité de voir cet homme, & de l'interroger lui-même. On amena le roi des Juifs au serrail. Le sultan lui demanda en turc, *s'il était le messie.* Sabatei répondit modestement *qu'il l'était ;* mais comme il s'exprimait incorrectement en turc; *Tu parles bien mal*, lui dit Mahomet, *pour un messie qui devrait avoir le don des langues, Fais-tu des miracles? Quelquefois*, répondit l'autre. *Eh bien*, dit le sultan, *qu'on le dépouille tout nud; il servira de but aux fleches de mes icoglans, & s'il est invulnérable, nous le reconnaîtrons pour le messie.* Sabatei se jetta à genoux, & avoua que c'était un miracle qui était au-dessus de ses forces. On lui proposa alors d'être empalé, ou de se faire musulman, & d'aller publiquement à la mosquée. il ne balança pas; & il embrassa la religion turque dans le moment. Il prêcha alors

Ce messie se fait Turc.

Digitized by Google

qu'il n'avait été envoyé que pour substituer la religion turque à la juive, selon les anciennes prophéties. Cependant les Juifs des pays éloignés crurent encore long-temps en lui; & cette scène qui ne fut point sanglante augmenta par-tout leur confusion & leur opprobre.

CH. CXCI.

Quelque temps après que les Juifs eurent essuyé cette honte dans l'empire Ottoman, les chrétiens de l'église latine eurent une autre mortification : ils avaient toujours jusqu'alors conservé la garde du St. Sépulcre à Jérusalem, avec les secours d'argent que fournissaient plusieurs princes de leur communion, & surtout le roi d'Espagne. Mais ce même *Payanotos* qui avait conclu le traité de la reddition de Candie, obtint du grand-visir *Achmet Cuprogli*, que l'église grecque aurait désormais la garde de tous les lieux saints de Jérusalem. Les religieux du rite latin formèrent une opposition juridique. L'affaire fut plaidée d'abord devant le cadi de Jérusalem, & ensuite au grand divan de Constantinople. On décida que l'église grecque ayant compté *Jérusalem* dans son district avant le temps des croisades, sa prétention était juste. Cette peine que prenaient les Turcs d'examiner les droits de leurs sujets chrétiens, cette permission qu'ils leur donnaient d'exercer leur religion dans le lieu même qui en fut le berceau, est un exemple bien frapant d'un gouvernement à la fois sanguinaire & tolérant. Quand les Grecs voulurent, en vertu de l'arrêt du divan, se mettre en possession, les mêmes Latins résistèrent, & il y eut du sang répandu. Le gouvernement ne punit personne de mort : nouvelle preuve de l'humanité du visir *Achmet Cuprogli*, dont les exemples ont été rarement imités. Un de ses prédécesseurs en 1638 avait fait étrangler *Cyrille* fameux patriarche Grec de Constantinople, sur les accusations réitérées de son église. Le caractère de ceux qui gouvernent, fait en tout lieu les temps de douceur ou de cruauté.

1674.

CHAPITRE CENT-QUATRE-VINGT-DOUZIEME.

Progrès des Turcs. Siége de Vienne.

LE torrent de la puissance Ottomane ne se répandait pas seulement en Candie & dans les îles de la république Vénitienne; il pénétrait souvent en Pologne & en Hongrie. Le même *Mahomet IV*, dont le grand-visir avait pris Candie, marcha en personne contre les Polonais, sous prétexte de protéger les Cosaques maltraités par eux. Il enleva aux Polonais l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie, la ville de Kaminiek, & ne leur donna la paix qu'en leur imposant ce tribut annuel de vingt mille écus, dont *Jean Sobieski* les délivra bientôt. CH. CXCII. 1672.

Les Turcs avaient laissé respirer la Hongrie pendant la guerre de trente ans qui bouleversa l'Allemagne. Ils possédaient depuis 1541 les deux bords du Danube à peu de chose près, jusqu'à Bude inclusivement. Les conquêtes d'*Amurat IV* en Perse l'avaient empêché de porter ses armes vers l'Allemagne. La Transilvanie entière appartenait à des princes que les empereurs *Ferdinand II* & *Ferdinand III* étaient obligés de ménager, & qui étaient tributaires des Turcs. Ce qui restait de la Hongrie jouissait de la liberté. Il n'en fut pas de même du temps de l'empereur *Léopold*: la haute Hongrie & la Transilvanie furent le théâtre des révolutions, des guerres, des dévastations.

De tous les peuples qui ont passé sous nos yeux dans cette histoire, il n'y en a point eu de plus malheureux que les Hongrois. Leur pays dépeuplé, partagé entre la faction catholique & la protestante, & entre plusieurs partis, fut à la fois occupé par les armées Turques & Allemandes. On dit que *Ragotski*, prince de la Transilvanie, fut la première cause de tous ces malheurs. Il était tributaire de la Porte; le refus de payer le tribut attira sur lui les armes ottomanes. L'empereur *Léopold* envoya contre les Turcs ce *Montécuculli*, qui depuis fut l'émule de *Turenne*. *Louis XIV* fit marcher six *Malheurs des Hongrois.*

Ddd ij

Digitized by Google

CH. CXCII. mille hommes au secours de l'empereur d'Allemagne son ennemi naturel. Ils eurent part à la célèbre bataille de *St. Gothard*, & *Montecuculi* battit les Turcs. Mais malgré cette victoire l'empire Ottoman fit une paix avantageuse, par laquelle il garda Bude, Neuhausel même, & la Transilvanie.

1663.

1664.

Les Hongrois délivrés des Turcs voulurent alors défendre leur liberté contre *Léopold*; & cet empereur ne connut que les droits de sa couronne. De nouveaux troubles éclatèrent. Le jeune *Emerick Tekeli* seigneur Hongrois qui avait à venger le sang de ses amis & de ses parens, répandu par la cour de Vienne, souleva la partie de la Hongrie qui obéissait à l'empereur *Léopold*. Il se donna à l'empereur *Mahomet IV* qui le déclara roi de la haute Hongrie. La porte Ottomane donnait alors quatre couronnes à des princes chrétiens, celles de la haute Hongrie, de la Transilvanie, de la Valachie & de la Moldavie.

Cara Mustapha marche à Vienne.

Il s'en fallut peu que le sang des seigneurs Hongrois du parti de *Tekéli* répandu à Vienne par la main des bourreaux, ne coutât Vienne & l'Autriche à *Leopold* & à sa maison. Le grand-visir *Cara Mustapha* successeur d'*Achmet Cuprogli*, fut chargé par *Mahomet IV* d'attaquer l'empereur d'Allemagne, sous prétexte de venger *Tekéli*. Le sultan *Mahomet* vint assembler son armée dans les plaines d'Andrinople. Jamais les Turcs n'en levèrent une plus nombreuse : elle était de plus de cent quarante mille hommes de troupes régulières; les Tartares de Crimée étaient au nombre de trente mille; les volontaires, ceux qui servent l'artillerie, qui ont soin des bagages & des vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, composaient avec l'armée environ trois cent mille hommes. Il fallut épuiser toute la Hongrie pour fournir des provisions à cette multitude. Rien ne mit obstacle à la marche de *Cara Mustapha*. Il avança sans résistance jusqu'aux portes de Vienne, & en forma aussitôt le siége.

16 Juillet 1683.

Le comte de *Staremberg*, gouverneur de la ville, avait une garnison dont le fonds était de seize mille hommes, mais qui n'en composait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient restés dans Vienne; on arma jusqu'à l'université. Les professeurs, les écoliers montèrent la garde,

Digitized by Google

& ils eurent un médecin pour major. La retraite de l'empereur *Léopold* augmentait encore la terreur. Il avait quitté Vienne dès le 7me Juillet avec l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, & toute sa famille. Vienne mal fortifiée ne devait pas tenir long-temps. Les annales Turques prétendent que *Cara Mustapha* avait dessein de se former dans Vienne & dans la Hongrie un empire indépendant du sultan. Il s'était figuré que la résidence des empereurs d'Allemagne devait contenir des trésors immenses. En effet de Constantinople jusqu'aux bornes de l'Asie, c'est l'usage que les souverains ayent toujours un trésor qui fait leur ressource en temps de guerre. On ne connaît chez eux ni les levées extraordinaires, dont les traitans avancent l'argent, ni les créations & les ventes de charges, ni les rentes foncières & viagères sur l'Etat. La circulation des espèces, le crédit public sont ignorés; les potentats ne savent qu'accumuler l'or, l'argent & les pierreries; c'est ainsi qu'on en use depuis le temps de *Cyrus*. Le visir pensait qu'il en était de même chez l'empereur d'Allemagne; & dans cette idée il ne poussa pas le siége assez vivement, de peur que la ville étant prise d'assaut, le pillage ne le privât de ces trésors imaginaires. Il ne fit jamais donner d'assaut général, quoiqu'il y eut de très-grandes brèches au corps de la place, & que la ville fût sans ressource. Cet aveuglement du grand-visir, son luxe, & sa mollesse sauvèrent Vienne qui devait périr. Il laissa au roi de Pologne *Jean Sobieski* le temps de venir au secours, au duc de Lorraine *Charles V* & aux princes de l'empire celui d'assembler une armée. Les janissaires murmuraient; le découragement succéda à leur indignation : ils s'écriaient, *Venez, infidèles, la seule vue de vos chapeaux nous fera fuir.*

CH. CXCIII.

L'empereur Léopold s'enfuit.

En effet, dès que le roi de Pologne & le duc de Lorraine descendirent de la montagne de Calemberg, les Turcs prirent la fuite presque sans combattre. *Cara Mustapha* qui avait compté trouver tant de trésors dans Vienne, laissa tous les siens au pouvoir de *Sobieski*, & bientôt après il fut étranglé. *Tekéli* que ce visir avait fait roi, soupçonné bientôt après par la porte Ottomane de négocier avec l'empereur d'Allemagne, fut arrêté par le nouveau visir, & envoyé les fers aux pieds

Vienne délivrée.

12 Sept. 1683.

1685.

CH. CXCII. & aux mains à Constantinople. Les Turcs perdirent presque toute la Hongrie.

1687. Le regne de *Mahomet IV* ne fut plus fameux que par des disgraces. *Morosini* prit tout le Péloponnèse qui valait mieux que Candie. Les bombes de l'armée vénitienne détruisirent dans cette conquête plus d'un ancien monument que les Turcs avaient épargnés, & entr'autres le fameux temple d'Athènes dédié *aux Dieux inconnus*. Les janissaires qui attribuaient tant de malheurs à l'indolence du sultan, résolurent de le déposer. Le caïmacan gouverneur de Constantinople, *Mustapha Kuprogli*, le shérif de la mosquée de *Ste. Sophie*, & le nakif garde de l'étendard de *Mahomet*, vinrent signifier au sultan qu'il fallait quitter le trône, & que telle était la volonté de la nation. Le sultan leur parla long-temps pour se justifier. Le nakif lui répliqua qu'il était venu pour lui commander de la part du peuple d'abdiquer l'empire, & de le laisser à son frère *Soliman*. *Mahomet IV* répondit : *La volonté de* DIEU *soit faite ; puisque sa colère doit tomber sur ma tête ; allez dire à mon frère que* DIEU *déclare sa volonté par la bouche du peuple.*

Mahomet déposé.

La plupart de nos historiens prétendent que *Mahomet IV* fut égorgé par les janissaires ; mais les annales turques font foi qu'il vécut encore cinq ans renfermé dans le serrail. Le même *Mustapha Kuprogli* qui avait déposé *Mahomet IV*, fut grand-visir sous *Soliman III*. Il reprit une partie de la Hongrie, & rétablit la réputation de l'empire Turc. Mais depuis ce temps les limites de cet empire ne passèrent jamais Belgrade ou Témisvar. Les sultans conservèrent Candie ; mais ils ne sont rentrés dans le Péloponnèse, qu'en 1715. Les célèbres batailles que le prince *Eugène* a données contre les Turcs, ont fait voir qu'on pouvait les vaincre ; mais non pas qu'on pût faire sur eux beaucoup de conquêtes.

Preuves du non despotisme des empereurs Turcs.

Ce gouvernement qu'on nous peint si despotique, si arbitraire, paraît ne l'avoir jamais été que sous *Mahomet II*, *Soliman*, & *Selim II* qui firent tout plier sous leur volonté. Mais sous presque tous les autres padishas ou empereurs, & sur-tout dans nos derniers temps, vous retrouvez dans Constantinople le gouvernement d'Alger & de Tunis ; vous voyez en 1703 le padisha *Mustapha II* juridiquement déposé par la

milices & par les citoyens de Constantinople. On ne choisit point un de ses enfans pour lui succéder, mais son frère *Achmet III*. Ce même empereur *Achmet* est condamné en 1730 par les janissaires & par le peuple à résigner le trône à son neveu *Mahmoud*, & il obéit sans résistance, après avoir inutilement sacrifié son grand-visir & ses principaux officiers au ressentiment de la nation. Voilà ces souverains si absolus. On s'imagine qu'un homme est par les lois le maître arbitraire d'une grande partie de la terre, parce qu'il peut faire impunément quelques crimes dans sa maison, & ordonner le meurtre de quelques esclaves; mais il ne peut persécuter sa nation, & il est plus souvent opprimé qu'oppresseur.

CH. CXCII.

Les mœurs des Turcs sont un grand contraste; ils sont à la fois féroces & charitables, intéressés & ne commettant presque jamais de larcin; leur oisiveté ne les porte ni au jeu ni à l'intempérance; très peu jouissent du privilége d'épouser plusieurs femmes, & de jouir de plusieurs esclaves; & il n'y a pas de grande ville en Europe où il y ait moins de femmes publiques qu'à Constantinople. Invinciblement attachés à leur religion, ils haïssent, ils méprisent les chrétiens: ils les regardent comme des idolâtres; & cependant ils les souffrent, ils les protègent dans tout leur empire, & dans la capitale: on permet aux chrétiens de faire leurs processions dans le vaste quartier qu'ils ont à Constantinople, & on voit quatre janissaires précéder ces processions dans les rues.

Les Turcs sont fiers & ne connaissent point la noblesse: ils sont braves, & n'ont point l'usage du duel; c'est une vertu qui leur est commune avec tous les peuples de l'Asie, & cette vertu vient de la coutume de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était aussi l'usage des Grecs & des Romains; & l'usage contraire ne s'introduisit chez les chrétiens que dans les temps de barbarie & de chevalerie, où l'on se fit un devoir & un honneur de marcher à pied avec des éperons aux talons, & de se mettre à table ou de prier Dieu avec une longue épée au côté. La noblesse chrétienne se distingua par cette coutume, bientôt suivie, comme on l'a déja dit, par le plus vil peuple, & mise au rang de ces ridicules dont on ne s'apperçoit point, parce qu'on les voit tous les jours.

Digitized by Google

CHAPITRE CENT-QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

De la Perse, de ses mœurs, de sa dernière révolution, & de THAMAS KOULI-KAN, *ou* SHA-NADIR.

CH. CXCIII. *Persans autrefois éclairés.*

LA Perse était alors plus civilisée que la Turquie; les arts y étaient plus en honneur, les mœurs plus douces, la police générale bien mieux observée. Ce n'est pas seulement un effet du climat; les Arabes y avaient cultivé les arts cinq siecles entiers. Ce furent ces Arabes qui bâtirent Ispahan, Chiras, Casbin, Cachan, & plusieurs autres grandes villes: les Turcs au contraire n'en ont bâti aucune, & en ont laissé plusieurs tomber en ruine. Les Tartares subjuguèrent deux fois la Perse après le regne des califes Arabes, mais ils n'y abolirent point les arts; & quand la famille des *Sophis* régna, elle y apporta les mœurs douces de l'Arménie, où cette famille avait habité long-temps. Les ouvrages de la main passaient pour être mieux travaillés, plus finis, en Perse qu'en Turquie. Les sciences y avaient de bien plus grands encouragemens; point de ville dans laquelle il n'y eût plusieurs colléges fondés où l'on enseignait les belles-lettres. La langue persanne plus douce & plus harmonieuse que la turque, a été féconde en poésies agréables. Les anciens Grecs qui ont été les premiers précepteurs de l'Europe, sont encore ceux des Persans. Ainsi leur philosophie était au seizième & au dix-septième siecles à-peu-près au même état que la nôtre. Ils tenaient l'astrologie de leur propre pays, & ils s'y attachaient plus qu'aucun peuple de la terre, comme nous l'avons déja indiqué. La coutume de marquer de blanc les jours heureux, & de noir les jours funestes, s'est conservée chez eux avec scrupule. Elle était très-familière aux Romains, qui l'avaient prise des nations Asiatiques. Les paysans de nos provinces ont moins de foi aux jours propres à semer & à planter indiqués dans leurs almanachs, que

que les courtisans d'Ispahan n'en avaient aux heures favorables ou dangereuses pour les affaires. Les Persans étaient, comme plusieurs de nos nations, pleins d'esprits & d'erreurs. Quelques voyageurs ont assuré que ce pays n'étaient pas aussi peuplé qu'il pourrait l'être. Il est très-vraisemblable que du temps des mages il était plus peuplé & plus fertile. L'agriculture était alors un point de religion; c'est de toutes les professions celle qui a le plus de besoin d'une nombreuse famille, & qui en conservant la santé & la force met le plus aisément l'homme en état de former & d'entretenir plusieurs enfans. CH. CXCIII.

Cependant Ispahan avant les dernières révolutions, était aussi grand & aussi peuplé que Londres. On comptait dans Tauris plus de cinq cent mille habitans. On comparait Cachan à Lyon. Il est impossible qu'une ville soit bien peuplée, si les campagnes ne le sont pas, à moins que cette ville ne subsiste uniquement du commerce étranger. On n'a que des idées bien vagues sur la population de la Turquie, de la Perse, & de tous les états de l'Asie, excepté de la Chine: mais il est indubitable que tout pays policé qui met sur pied de grandes armées, & qui a beaucoup de manufactures, possède le nombre d'hommes nécessaire. *Perse bien peuplée.*

La cour de Perse étalait plus de magnificence que la porte Ottomane. On croit lire une relation du temps de *Xerxès* quand on voit dans nos voyageurs ces chevaux couverts de riches brocards, leurs harnois brillans d'or & de pierreries, & ces quatre mille vases d'or dont parle *Chardin*, lesquels servaient pour la table du roi de Perse. Les choses communes, & sur-tout les comestibles, étaient à trois fois meilleur marché à Ispahan & à Constantinople, que parmi nous. Ce prix est la démonstration de l'abondance. Les voyageurs, comme *Chardin*, qui ont bien connu la Perse, ne nous disent pas au moins que toutes les terres appartiennent au roi. Ils avouent qu'il y a, comme par-tout ailleurs, des domaines royaux, des terres données au clergé, & des fonds que les particuliers possèdent de droit, lesquels leur sont transmis de père en fils. *Cour ou porte magnifique.*

Tout ce qu'on nous dit de la Perse, nous persuade qu'il n'y avait point de pays monarchique où l'on jouît plus des *Mœurs douces.*

Digitized by Google

CXCIII. droits de l'humanité. On s'y était procuré plus qu'en aucun pays de l'orient des ressources contre l'ennui, qui est partout le poison de la vie. On se rassemblait dans des salles immenses qu'on appelait les maisons à café, où les uns prenaient de cette liqueur, qui n'est en usage parmi nous que depuis la fin du dix-septième siecle; les autres jouaient, ou lisaient, ou écoutaient des faiseurs de contes, tandis qu'à un bout de la salle un ecclésiastique prêchait pour quelque argent, & qu'à un autre bout ces espèces d'hommes qui se sont fait un art de l'amusement des autres, déployaient tous leurs talens. Tout cela annonce un peuple sociable, & tout nous dit qu'il méritait d'être heureux. Il le fut, à ce qu'on prétend, sous le regne de *Sha-Abbas*, qu'on a appelé *le grand.* Ce prétendu grand-homme était très-cruel; mais il y a des exemples que des hommes féroces ont aimé l'ordre & le bien public. La cruauté ne s'exerce que sur des particuliers exposés sans cesse à la vue du tyran, & ce tyran est quelquefois par ses lois le bienfaiteur de la patrie.

Sha-Abbas descendant d'*Ismaël-Sophi*, se rendit despotique en détruisant une milice telle à-peu-près que celle des janissaires, & que les gardes prétoriennes. C'est ainsi que le czar *Pierre* a détruit la milice des strelits pour établir sa puissance. Nous voyons dans toute la terre les troupes divisées en plusieurs petits corps affermir le trône, & les troupes réunies en un grand corps disposer du trône & le renverser. *Sha-Abbas* transporta des peuples d'un pays dans un autre; c'est ce que les Turcs n'ont jamais fait. Ces colonies réussissent rarement. De trente mille familles chrétiennes que *Sha-Abbas* transporta de l'Arménie & de la Géorgie dans le Mezanderan vers la mer Caspienne, il n'en est resté que quatre à cinq cents : mais il construisit des édifices publics, il rebâtit des villes, il fit d'utiles fondations. Il reprit sur les Turcs tout ce que *Soliman* & *Sélim* avaient conquis sur la Perse. Il chassa les Portugais d'Ormus; & toutes ces grandes actions lui méritèrent le nom de *grand.* Il mourut en 1629. Son fils *Sha-Sophi*, plus cruel que *Sha-Abbas*, mais moins guerrier, moins politique, abruti par la débauche, eut un regne malheureux. Le grand-Mogol *Sha-Gean* enleva Can-

dahar à la Perse, & le sultan *Amurat IV* prit d'assaut Bagdat en 1638.

CH. CXCIII.

Décadence.

Depuis ce temps vous voyez la monarchie persane décliner sensiblement, jusqu'à ce qu'enfin la mollesse de la dynastie des sophis a causé sa ruine entière. Les eunuques gouvernaient le serrail & l'Empire sous *Muza-Sophi*, & sous *Hussein* le dernier de cette race.

C'est le comble de l'avilissement dans la nature humaine, & l'opprobre de l'orient, de dépouiller les hommes de leur virilité : & c'est le dernier attentat du despotisme, de confier le gouvernement à ces malheureux. Par-tout où leur pouvoir a été excessif, la décadence & la ruine sont arrivées. La faiblesse de *Sha-Hussein* faisait tellement languir l'Empire, & la confusion le troublait si violemment par les factions des eunuques noirs & des eunuques blancs, que si *Myri-Veis*, & ses Aguans n'avaient pas détruit cette dynastie, elle l'eût été par elle-même. C'est le sort de la Perse, que toutes ses dynasties commencent par la force, & finissent par la faiblesse. Presque toutes ces familles ont eu le sort de *Serdan-pall*, que nous nommons *Sardanapale*.

Révolte.

Ces Aguans qui ont bouleversé la Perse au commencement du siecle où nous sommes, étaient une ancienne colonie de Tartares habitans les montagnes de Candahar entre l'Inde & la Perse. Presque toutes les révolutions qui ont changé le sort de ces pays-là, sont arrivées par des Tartares. Les Persans avaient reconquis Candahar sur le Mogol vers l'an 1650 sous *Sha-Abbas II*, & ce fut pour leur malheur. Le ministère de *Sha-Hussein*, petit-fils de *Sha-Abbas II*, traita mal les Aguans. *Myri-Veis* qui n'était qu'un particulier, mais un particulier courageux & entreprenant, se mit à leur tête.

Guerre civile.

C'est encore ici une de ces révolutions où le caractère des peuples qui la firent, eut plus de part que le caractère de leurs chefs : car *Myri-Veis* ayant été assassiné & remplacé par un autre barbare nommé *Magmud*, son propre neveu, qui n'était âgé que de dix-huit ans, il n'y avait pas d'apparence que ce jeune homme pût faire beaucoup par lui-même, & qu'il conduisît ces troupes indisciplinées de montagnards féroces, comme nos généraux conduisent des armées réglées. Le gouverne-

CH. CXCIII.

ment de *Hussein* était méprisé, & la province de Candahar ayant commencé les troubles, les provinces de Caucase du côté de la Géorgie se révoltèrent aussi. Enfin *Maghmud* assiégea Ispahan en 1722. *Sha-Hussein* lui remit cette capitale, abdiqua le royaume à ses pieds, & le reconnut pour son maître, trop heureux que *Maghmud* daignât épouser sa fille.

Malheurs horribles.

Tous les tableaux des cruautés & des malheurs des hommes que nous examinons depuis le temps de *Charlemagne*, n'ont rien de plus horrible que les suites des révolutions d'Ispahan. *Maghmud* crut ne pouvoir s'affermir qu'en faisant égorger les familles des principaux citoyens. La Perse entière a été trente années ce qu'avait été l'Allemagne avant la paix de Vestphalie, ce que fut la France du temps de *Charles VI*, l'Angleterre dans les guerres de la *Rose rouge* & de la *Rose blanche*. Mais la Perse est tombée d'un état plus florissant dans un plus grand abîme de malheurs.

La religion s'en mêle.

La religion eut encore part à ces désolations. Les Aguans tenaient pour *Omar*, comme les Persans pour *Aly*; & ce *Maghmud* chef des Aguans mêlait les plus lâches superstitions aux plus détestables cruautés. Il mourut en démence en 1725 après avoir désolé la Perse. Un nouvel usurpateur de la nation des Aguans lui succéda; il s'appelait *Asraf*. La désolation de la Perse redoublait de tous côtés. Les Turcs l'inondaient du côté de la Géorgie, l'ancienne Colchide. Les Russes fondaient sur ses provinces du nord à l'occident de la mer Caspienne, vers les portes de Derbent dans le Shirvan, qui était autrefois l'Ibérie & l'Albanie. On ne nous dit point ce que devint parmi tant de troubles le roi détrôné *Sha-Hussein*. Ce prince n'est connu que pour avoir servi d'époque au malheur de son pays.

Un des fils de cet empereur nommé *Thamas*, échappé au massacre de la famille impériale, avait encore des sujets fidèles qui se rassemblèrent autour de sa personne vers Tauris. Les guerres civiles & les temps de malheur produisent toujours des hommes extraordinaires, qui eussent été ignorés dans des temps paisibles. Le fils d'un berger devint le protecteur du prince *Thamas*, & le soutien du trône dont il fut ensuite l'usurpateur. Cet homme qui s'est placé au rang des plus

grands conquérans, s'appelait *Nadir*. Il gardait les moutons de son père dans les plaines du Corassan partie de l'ancienne Hircanie & de la Bactriane. Il ne faut pas se figurer ces bergers comme les nôtres. La vie pastorale qui s'est conservée dans plus d'une contrée de l'Asie, n'est pas sans opulence : les tentes de ces riches bergers valent beaucoup mieux que les maisons de nos cultivateurs. *Nadir* vendit plusieurs grands troupeaux de son père, & se mit à la tête d'une troupe de bandits, chose encore fort commune dans ces pays où les peuples ont gardé les mœurs des temps antiques. Il se donna avec sa troupe au prince *Thamas*; & à force d'ambition, de courage, & d'activité, il fut à la tête d'une armée. Il se fit appeller alors *Thamas Kouli-Kan*, *le Kan esclave de Thamas*. Mais l'esclave était le maître sous un prince aussi faible & aussi efféminé que son père *Hussein*. Il reprit Ispahan & toute la Perse, poursuivit le nouveau roi *Asraf* jusqu'à Candahar, le vainquit, le prit prisonnier, & lui fit couper la tête après lui avoir arraché les yeux.

CH. CXCIII.

Commencemens de Sha-Nadir.

1729.

Kouli-Kan ayant ainsi rétabli le prince *Thamas* sur le trône de ses aïeux, & l'ayant mis en état d'être ingrat, voulut l'empêcher de l'être. Il l'enferma dans la capitale du Corassan, & agissant toujours au nom de ce prince prisonnier, il alla faire la guerre au Turc, sachant bien qu'il ne pouvait affermir sa puissance que par la même voie qu'il l'avait acquise. Il battit les Turcs à Erivan, reprit tout ce pays & assura ses conquêtes en faisant la paix avec les Russes. Ce fut alors qu'il se fit déclarer roi de Perse sous le nom de *Sha-Nadir*. Il n'oublia pas l'ancienne coutume de crever les yeux à ceux qui peuvent avoir droit au trône. Cette cruauté fut exercée sur son souverain *Thamas*. Les mêmes armées qui avaient servi à désoler la Perse, servirent aussi à la rendre redoutable à ses voisins. *Kouli-Kan* mit les Turcs plusieurs fois en fuite. Il fit enfin avec eux une paix honorable, par laquelle ils rendirent tout ce qu'ils avaient jamais pris aux Persans, excepté Bagdat & son territoire.

1736.

Kouli-Kan chargé de crimes & de gloire alla ensuite conquérir l'Inde, comme nous le verrons au chapitre du Mogol. De retour dans sa patrie, il trouva un parti formé en faveur

Sha-Nadir dans l'Inde.

CH. CXCIII.

des princes de la maison royale qui existaient encore, & au milieu de ces nouveaux troubles il fut assassiné par son propre neveu, ainsi que l'avait été *Myri-Veis* le premier auteur de la révolution. La Perse alors est devenue encore le théâtre des guerres civiles. Tant de dévastations y ont détruit le commerce & les arts, en détruisant une partie du peuple; mais quand le terrain est fertile & la nation industrieuse, tout se répare à la longue.

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-QUATORZIEME.

Du Mogol.

CEtte prodigieuse variété de mœurs, de coûtumes, de lois, de révolutions, qui ont toutes le même principe, l'intérêt, forme le tableau de l'univers. Nous n'avons vû ni en Perse, ni en Turquie, de fils révolté contre son père. Vous voyez dans l'Inde les deux fils du grand-Mogol *Gean-Guir* lui faire la guerre l'un après l'autre au commencement du dix-septième siecle. L'un de ces deux princes nommé *Sha-Gean*, s'empare de l'empire en 1627 après la mort de son père *Gean-Guir*, au préjudice d'un petit-fils, à qui *Gean-Guir* avait laissé le trône. L'ordre de succession n'était point dans l'Asie une loi reconnue comme dans les nations de l'Europe. Ces peuples avaient une source de malheurs de plus que nous.

Grand-Mogol rarement absolu.

Sha-Gean qui s'était révolté contre son père, vit aussi dans la suite ses enfans soulevés contre lui. Il est difficile de comprendre comment des souverains, qui ne pouvaient empêcher leurs propres enfans de lever contre eux des armées, étaient aussi absolus qu'on veut nous le faire croire. Il paraît que l'Inde était gouvernée à-peu-près comme l'étaient les royaumes de l'Europe du temps des grands fiefs. Les gouverneurs des provinces de l'Indoustan étaient les maîtres dans leurs gouvernemens, & on donnait des vice-royautés aux en-

Digitized by Google

sans des empereurs. C'était manifestement un sujet éternel de guerres civiles : aussi dès que la santé de l'empereur *Sha-Gean* devint languissante, ses quatre enfans, qui avaient chacun le commandement d'une province, armèrent pour lui succéder. Ils s'accordaient pour détrôner leur père, & se faisaient la guerre entre eux : c'était précisément l'aventure de *Louis le débonnaire* ou *le faible*. *Aurengzeb*, le plus scélérat des quatre frères, fut le plus heureux. CH. CXCIV.

La même hypocrisie que nous avons vue dans *Cromwell*, se retrouve dans ce prince Indien; la même dissimulation & la même cruauté, avec un cœur plus dénaturé. Il se ligua d'abord avec un de ses frères, & se rendit maître de la personne de son père *Sha-Gean*, qu'il tint toujours en prison; ensuite il assassina ce même frère dont il s'était servi comme d'un instrument dangereux, qu'il fallait exterminer, il poursuit ses deux autres frères, dont il triomphe, & qu'il fait enfin étrangler l'un après l'autre.

Aurengzeb le premier des hypocrites.

Cependant le père d'*Aurengzeb* vivait encore. Son fils le retenait dans la prison la plus dure; & le nom du vieil empereur était souvent le prétexte des conspirations contre le tyran. Il envoya enfin un médecin à son père attaqué d'une indisposition légère, & le vieillard mourut. *Aurengzeb* passa dans toute l'Asie pour l'avoir empoisoné. Nul homme n'a mieux montré que le bonheur n'est pas le prix de la vertu. Cet homme souillé du sang de ses frères, & coupable de la mort de son père, réussit dans toutes ses entreprises. Il ne mourut qu'en 1707 âgé d'environ cent trois ans. Jamais prince n'eut une carrière si longue & si fortunée. Il ajouta à l'empire des Mogols les royaumes de Visapour & de Golconde, tout le pays de Carnate, & presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel & de Malabar. Cet homme qui eut péri par le dernier supplice s'il fût pû être jugé par les lois ordinaires des nations a été sans contredit le plus puissant prince de l'univers. La magnificence des rois de Perse, toute éblouissante qu'elle nous a paru, n'était que l'effort d'une cour médiocre qui étale quelque faste, en comparaison des richesses d'*Aurengzeb*.

Parricide & devot.

1666.

De tout temps les princes Asiatiques ont accumulé des trésors;

Trésor du grand-Mogol.

CH. CXCIV.

ils ont été riches de tout ce qu'ils entassaient; au lieu que dans l'Europe les princes sont riches de l'argent qui circule dans leurs Etats. Le trésor de *Tamerlan* subsistait encore, & tous ses successeurs l'avaient augmenté. *Aurengzeb* y ajouta des richesses étonnantes : un seul de ses trônes a été estimé par *Tavernier* cent soixante millions de son temps, qui en font plus de trois cents du nôtre. Douze colonnes d'or qui soutenaient le dais de ce trône, étaient entourées de grosses perles : le dais était de perles & de diamans, surmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries, tout le reste était proportionné à cette étrange magnificence. Le jour le plus solemnel de l'année était celui où l'on pesait l'empereur dans des balances d'or en présence du peuple, & ce jour-là il recevait pour plus de cinquante millions de présens.

Le climat de l'Inde énerve.

Si jamais le climat a influé sur les hommes, c'est assurément dans l'Inde; les empereurs y étalaient le même luxe, vivaient dans la même mollesse que les rois Indiens dont parle *Quinte-Curce*; & les vainqueurs Tartares prirent insensiblement ces mêmes mœurs & devinrent Indiens.

Tout ces excès d'opulence & de luxe n'a servi qu'au malheur de l'Indoustan. Il est arrivé en 1739 au petit-fils d'*Aurengzeb*, *Mahamad-Sha*, la même chose qu'à *Crésus*. On avait dit à ce roi de Lydie, « Vous avez beaucoup d'or, mais » celui qui se servira du fer mieux que vous, vous enlévera » tout cet or ».

Thamas Kouli-Kan élevé au trône de Perse, après avoir détrôné son maître, vaincu les Aguans, & pris Candahar, est venu jusqu'à la capitale des Indes, sans autre raison que l'envie d'arracher au Mogol tous ces trésors, que les Mogols avaient pris aux Indiens. Il n'y a guères d'exemple, ni d'une plus grande armée que celle du grand-Mogol *Mahamad* levée contre *Thamas Kouli-Kan*, ni d'une plus grande faiblesse. Il opposa douze cent mille hommes, dix mille piéces de canon, & deux mille éléphans armés en guerre, au vainqueur de la Perse, qui n'avait pas avec lui soixante mille combattans. *Darius* n'avait pas armé tant de forces contre *Alexandre*.

On ajoute encore que cette multitude d'Indiens était couverte

Digitized by Google

verte par des retranchemens de six lieues d'étendue du côté que *Thamas Kouli-Kan* pouvait attaquer ; c'était bien sentir sa faiblesse. Cette armée innombrable devait entourer les ennemis, leur couper la communication, & les faire périr par la disette dans un pays qui leur était étranger. Ce fut au contraire la petite armée persane qui assiégea la grande, lui coupa les vivres, & la détruisit en détail. Le grand-Mogol *Mahamad* semblait n'être venu que pour étaler sa vaine grandeur, & pour la soumettre à des brigands aguerris. Il vint s'humilier devant *Thamas Kouli-Kan*, qui lui parla en maître, & le traita en sujet. Le vainqueur entra dans Déli, ville qu'on nous représente plus grande & plus peuplée que Paris & Londres. Il traînait à sa suite ce riche & misérable empereur. Il l'enferma d'abord dans une tour, & se fit proclamer lui-même empereur des Indes.

CH. CXCIV.

Grand-Mogol humilié devant Sha-Nadir.

Quelques officiers Mogols essayèrent de profiter d'une nuit, où les Persans s'étaient livrés à la débauche, pour prendre les armes contre leurs vainqueurs. *Thamas Kouli-Kan* livra la ville au pillage ; presque tout fut mis à feu & à sang. Il emporta beaucoup plus de trésors de Déli, que les Espagnols n'en prirent à la conquêtes du Mexique. Ces richesses amassées par un brigandage de quatre siecles ont été apportées en Perse par un autre brigandage, & n'ont pas empêché les Persans d'être long-temps le plus malheureux peuple de la terre : elles y sont dispersées ou ensevelie pendant les guerres civiles jusqu'au temps où quelque tyran les rassemblera.

Déli au pillage.

Trésors immenses.

Kouli-Kan en partant des Indes pour retourner en Perse, eut la vanité de laisser le nom d'empereur à ce *Mahamad-Sha* qu'il avait détrôné ; mais il laissa le gouvernement à un vice-roi qui avait élevé le grand-Mogol, & qui s'était rendu indépendant de lui. Il détacha trois royaumes de ce vaste empire, Cachemire, Cabou & Multan, pour les incorporer à la Perse, & imposa à l'Indoustan un tribut de quelques millions.

L'Indoustan fut gouverné alors par le vice-roi, & par un conseil que *Thamas Kouli-Kan* avait établi. Le petit-fils d'*Aurengzeb* garda le titre de roi des rois, & de souverain

Révolution.

Digitized by Google

du monde, & ne fut plus qu'un fantôme. Tout eſt rentré enſuite dans l'ordre ordinaire, quand *Kouli-Kan* a été aſſaſſiné en Perſe au milieu de ſes triomphes : le Mogol n'a plus payé de tribut; les provinces enlevées par le vainqueur Perſan ſont retournées à l'empire.

CH. CXCIV.

Il ne faut pas croire que ce *Mahamad*, roi des rois, ait été deſpotique avant ſon malheur; *Aurengzeb* l'avait été à force de ſoins, de victoires & de cruautés. Le deſpotiſme eſt un état violent qui ſemble ne pouvoir durer. Il eſt impoſſible que dans un empire où des vice-rois ſoudoyent des armées de vingt mille hommes, ces vice-rois obéiſſent long-temps & aveuglément. Les terres que l'empereur donne à ces vice-rois deviennent dès-là même indépendantes de lui. Gardons-nous donc bien de croire que dans l'Inde le fruit de tous les travaux des hommes appartienne à un ſeul homme. Pluſieurs caſtes indiennes ont conſervé leurs anciennes poſſeſſions. Les autres terres ont été données aux grands de l'Empire, aux rayas, aux nababs, aux omars. Ces terres ſont cultivées comme ailleurs par des fermiers qui s'y enrichiſſent, & par des colons qui travaillent pour leurs maîtres. Le petit peuple eſt pauvre dans le riche pays de l'Inde, ainſi que dans preſque tous les pays du monde; mais il n'eſt point cerf & attaché à la glèbe, ainſi qu'il l'a été dans notre Europe, & qu'il l'eſt encore en Pologne, en Bohême & dans pluſieurs pays de l'Allemagne. Le payſan dans toute l'Aſie peut ſortir de ſon pays quand il en eſt mécontent, & en aller chercher un meilleur, s'il en trouve.

Examen du deſpotiſme.

Ce qu'on peut réſumer de l'Inde en général, c'eſt qu'elle eſt gouvernée comme un pays de conquête par trente tyrans qui reconnaiſſent un empereur amolli comme eux dans les délices, & qui dévorent la ſubſtance du peuple. Il n'y a point là de ces grands tribunaux permanens dépoſitaires des lois, qui protègent le faible contre le fort.

Peuples pauvres en pays riche.

C'eſt un problême qui paraît d'abord difficile à réſoudre, que l'or & l'argent venu de l'Amérique en Europe, aille s'engloutir continuellement dans l'Indouſtan pour n'en plus ſortir, & que cependant le peuple y ſoit ſi pauvre qu'il y travaille preſque pour rien : mais la raiſon en eſt que cet argent ne

Digitized by Google

va pas au peuple ; il va aux marchands, qui payent des droits immenses aux gouverneurs ; ces gouverneurs en rendent beaucoup au grand-Mogol, & enfouissent le reste. La peine des hommes est moins payée que par-tout ailleurs dans ce pays le plus riche de la terre ; parce que dans tout pays le prix des journaliers ne passe guères leur subsistance & leur vêtement. L'extrême fertilité de la terre des Indes, & la chaleur du climat, font que cette subsistance & ce vêtement ne coûtent presque rien. L'ouvrier qui cherche les diamans dans les mines, gagne de quoi acheter un peu de ris & une chemise de coton : par-tout la pauvreté sert à peu de frais la richesse.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit des idolâtres qui sont encore dans l'Inde en grand nombre : leurs superstitions sont les mêmes que du temps d'*Alexandre* ; les bramins y enseignent la même religion ; les femmes se jettent encore dans des buchers allumés sur le corps de leurs maris : nos voyageurs, nos négocians en ont vû plusieurs exemples. Les disciples se sont fait aussi quelquefois un point d'honneur de ne pas survivre à leurs maîtres. *Tavernier* rapporte qu'il fut témoin dans Agra même, l'une des capitales de l'Inde, que le grand bramin étant mort, un négociant, qui avait étudié sous lui, vint à la loge des Hollandais, arrêta ses comptes, leur dit qu'il était résolu d'aller trouver son maître dans l'autre monde, & se laissa mourir de faim, quelque effort qu'on fît pour lui persuader de vivre. *Mœurs.*

Une chose digne d'observation, c'est que les arts ne sortent presque jamais des familles où ils sont cultivés : les filles des artisans ne prennent des maris que du métier de leurs pères ; c'est une coutume très-ancienne en Asie, & qui avait passé autrefois en loi dans l'Egypte.

Polygamie. Eunuques.

La loi de l'Asie & de l'Afrique, qui a toujours permis la pluralité des femmes, n'est pas une loi dont le peuple toujours pauvre puisse faire usage ; les riches ont toujours compté les femmes au nombre de leurs biens, & ils ont pris des eunuques pour les garder, c'est un usage immémorial établi dans l'Inde comme dans toute l'Asie. Lorsque les Juifs voulurent avoir un roi, il y a plus de trois mille ans, *Samuel* leur

Digitized by Google

CH. CXCIV.

magiſtrat & leur prêtre, qui s'oppoſait à l'établiſſement de la royauté, remontra aux Juifs que ce roi leur imposerait des tributs pour avoir de quoi donner à ſes eunuques. Il fallait que les hommes fuſſent dès long-temps bien pliés à l'eſclavage, pour qu'une telle coutume ne parût point extraordinaire.

Bouleverſement.

Lorſqu'on finiſſait ce chapitre, une nouvelle révolution a bouleverſé l'Indouſtan. Les princes tributaires, les vice-rois, ont tous ſecoué le joug. Les peuples de l'intérieur ont détrôné le ſouverain. L'Inde eſt devenue comme la Perſe le théâtre des guerres civiles. Ces déſaſtres font voir que le gouvernement était très-mauvais, & en même temps que ce prétendu deſpotiſme n'exiſtait pas. L'empereur n'était pas aſſez puiſſant pour ſe faire obéir d'un raya.

Nos voyageurs ont cru que le pouvoir arbitraire réſidait eſſentiellement dans la perſonne des grands-Mogols, parce qu'*Aurengzeb* avait tout aſſervi. Ils n'ont pas conſidéré que cette puiſſance uniquement fondée ſur le droit des armes, ne dure qu'autant qu'on eſt à la tête d'une armée, & que ce deſpotiſme qui détruit tout, ſe détruit enfin lui-même. Il n'eſt pas une forme de gouvernement, mais une ſubverſion de tout gouvernement; il admet le caprice pour toute regle; il ne s'appuye point ſur des lois qui aſſurent ſa durée; & ce coloſſe tombe par terre, dès qu'il n'a plus le bras levé: il ſe forme de ſes débris pluſieurs petites tyrannies, & l'Etat ne reprend une forme conſtante que quand les lois regnent.

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-QUINZIEME.

De la Chine, au dix-ſeptième ſiecle, & au commencement du dix-huitième.

Tribunaux gardiens des lois.

IL vous eſt fort inutile ſans doute de ſavoir que dans la dynaſtie chinoiſe, qui régnait après la dynaſtie des Tartares de *Gengis-Kan*, l'empereur *Quancum* ſuccéda à *Kinkum*, & *Kicum* à *Quancum*. Il eſt bon que ces noms ſe trouvent dans

Digitized by Google

les tables chronologiques; mais vous attachant toujours aux événemens & aux mœurs, vous franchissez tous ces espaces vuides, pour venir aux temps marqués par de grandes choses. Cette même mollesse qui a perdu la Perse & l'Inde, fit à la Chine, dans le siecle passé, une révolution plus complette que celle de *Gengis-Kan*, & de ses petits-fils. L'Empire Chinois était au commencement du dix-septième siecle bien plus heureux que l'Inde, la Perse & la Turquie. L'esprit humain ne peut certainement imaginer un gouvernement meilleur que celui où tout se décide par de grands tribunaux, subordonnés les uns aux autres, dont les membres ne sont reçus qu'après plusieurs examens sévères. Tout se regle à la Chine par ces tribunaux. Six cours souveraines sont à la tête de toutes les cours de l'Empire. La première veille sur tous les mandarins des provinces; la seconde dirige les finances; la troisième a l'intendance des rites, des sciences & des arts; la quatrième a l'intendance de la guerre; la cinquième préside aux jurisdictions chargées des affaires criminelles; la sixième a soin des ouvrages publics. Le résultat de toutes les affaires décidées à ces tribunaux est porté à un tribunal suprême. Sous ces tribunaux il y en a quarante-quatre subalternes, qui résident à Pékin. Chaque mandarin dans sa province, dans sa ville, est assisté d'un tribunal. Il est impossible que dans une telle administration l'empereur exerce un pouvoir arbitraire. Les lois générales émanent de lui: mais par la constitution du gouvernement il ne peut rien faire sans avoir consulté des hommes élevés dans les lois, & élus par les suffrages. Que l'on se prosterne devant l'empereur comme devant un Dieu, que le moindre manque de respect à sa personne soit puni selon la loi comme un sacrilège, cela ne prouve certainement pas un gouvernement despotique & arbitraire. Le gouvernement despotique serait celui où le prince pourrait, sans contrevenir à la loi, ôter à un citoyen les biens, ou la vie, sans forme, & sans autre raison que sa volonté. Or s'il y eut jamais un état dans lequel la vie, l'honneur & les biens des hommes ayent été protégés par les lois, c'est l'empire de la Chine. Plus il y a de grands corps dépositaires de ces lois, moins l'administration est arbitraire, & si quelquefois le souverain abuse de son

CH. CXCV.

Avec tribunaux, peu de despotisme.

CH. CXCV. pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'expose à être connu de lui, il ne peut en abuser contre la multitude qui lui est inconnue, & qui vit sous la protection des lois.

La culture des terres poussée à un point de perfection dont on n'a pas encore approché en Europe, fait assez voir que le peuple n'était pas accablé de ces impôts qui gênent le cultivateur : le grand nombre d'hommes occupés de donner des plaisirs aux autre montre que les villes étaient florissantes autant que les campagnes étaient fertiles. Il n'y avait point de cité dans l'Empire où les festins ne fussent accompagnés de spectacles. On n'allait point au théâtre, on faisait venir les théâtres dans sa maison ; l'art de la tragédie, de la comédie était commun sans être perfectionné ; car les Chinois n'ont perfectionné aucun des arts de l'esprit, excepté la morale ; mais ils jouissaient avec profusion de ce qu'ils connaissaient : & enfin ils étaient heureux autant que la nature humaine le comporte.

Conquête de la Chine. Ce bonheur fut suivi, vers l'an 1630, de la plus terrible catastrophe, & de la désolation la plus générale. La famille des conquérans Tartares, descendans de *Gengis-Kan*, avait fait ce que tous les conquérans ont tâché de faire ; elle avait affaibli la nation des vainqueurs, afin de ne pas craindre sur le trône des vaincus la même révolution qu'elle y avait faite. Cette dynastie des *Iven* ayant été enfin dépossédée par la dynastie *Ming*, les Tartares qui habitèrent au nord de la grande muraille ne furent plus regardés que comme des espèces de sauvages, dont il n'y avait rien ni à espérer ni à craindre. Au-delà de la grande muraille est le royaume de Leaotong, incorporé par la famille de *Gengis-Kan* à l'empire de la Chine, & devenu entiérement Chinois. Au nord-est de Leaotong, étaient quelques hordes de Tartares Mantchoux, que le vice-roi de Leaotong traita durement. Ils firent des représentations hardies, telles qu'on nous dit que les Scythes en firent de tout temps depuis l'invasion de *Cyrus* ; car le génie des peuples est toujours le même, jusqu'à ce qu'une longue oppression les fasse dégénérer. Le gouverneur pour toute réponse fit brûler leurs cabanes, enleva leurs troupeaux, & voulut transplanter les habitans. Alors ces Tartares qui étaient libres se choisirent un chef pour faire la guerre. Ce chef nommé *Taitsou*

1622.

Digitized by Google

se fit bientôt roi; il battit les Chinois, entra victorieux dans le Leaotong, & prit d'assaut la capitale.

Sans armes à feu.

Cette guerre se fit comme toutes celles des temps les plus reculés. Les armes à feu étaient inconnues dans cette partie du monde. Les anciennes armes, comme la fleche, la lance, la massue, le cimeterre, étaient en usage: on se servait peu de boucliers & de casques, encore moins de brassards & de botines de métal. Les fortifications consistaient en un fossé, un mur, des tours; on sappait le mur, ou on montait à l'escalade. La seule force du corps devait donner la victoire; & les Tartares accoutumés à dormir en plein champ, devaient avoir l'avantage sur un peuple élevé dans une vie moins dure.

Le capitaine d'une horde vainqueur de la Chine.

Taitsou, ce premier chef des hordes Tartares, étant mort en 1626, dans le commencement de ses conquêtes, son fils *Taitsong* prit tout d'un coup le titre d'empereur des Tartares, & s'égala à l'empereur de la Chine. On dit qu'il savait lire & écrire, & il paraît qu'il reconnaissait un seul DIEU, comme les lettrés Chinois; il l'appellait *Tien* comme eux. Il s'exprime ainsi dans une de ses lettres circulaires aux magistrats des provinces chinoises: *Le Tien élève qui lui plaît; il m'a peut-être choisi pour devenir votre maître.* En effet depuis l'année 1628, le *Tien* lui fit remporter victoire sur victoire. C'était un homme très-habile; il poliçait son peuple féroce pour le rendre obéissant, & établissait des lois au milieu de la guerre. Il était toujours à la tête de ses troupes; & l'empereur de la Chine, dont le nom est devenu obscur, & qui s'appelait *Hoaitsang*, restait dans son palais avec ses femmes & ses eunuques: aussi fut-il le dernier empereur du sang chinois; il n'avait pas su empêcher que *Taitsong* & ses Tartares lui prissent ses provinces du nord; il n'empêcha pas davantage qu'un mandarin rebelle nommé *Listching* lui prît celles du midi. Tandis que les Tartares ravageaient l'orient & le septentrion de la Chine, ce *Listching* s'emparait de presque tout le reste. On prétend qu'il avait six cent mille hommes de cavalerie, & quatre cent mille d'infanterie. Il vint avec l'élite de ses troupes aux portes de Pékin, & l'empereur ne sortit jamais de son palais; il ignorait une partie de ce qui se passait. *Listching* le rebelle (on l'appelle ainsi, parce qu'il ne réussit pas) renvoya à l'empereur

Digitized by Google

CH. CXCV.

deux de ses principaux eunuques faits prisonniers, avec une lettre fort courte, par laquelle il l'exhortait à abdiquer l'empire.

Exemple d'orgueil.

C'est ici qu'on voit bien ce que c'est que l'orgueil asiatique, & combien il s'accorde avec la mollesse. L'empereur ordonna qu'on coupât la tête aux deux eunuques, pour lui avoir apporté une lettre par laquelle on lui manquait de respect. On eut beaucoup de peine à lui faire entendre que les têtes des princes du sang & d'une foule de mandarins que *Lisching* avait entre ses mains, répondraient de celles de ses deux eunuques.

Pendant que l'empereur délibérait sur la réponse, *Lisching* était déja entré dans Pékin. L'impératrice eut le temps de faire sauver quelques-uns de ses enfans mâles; après quoi elle s'enferma dans sa chambre, & se pendit. L'empereur y accourut, & ayant fort approuvé cet exemple de fidélité, il exhorta quarante autres femmes qu'il avait à l'imiter. Le père *de Mailla*, jésuite, qui a écrit cette histoire dans Pékin même, au siecle passé, prétend que toutes ces femmes obéirent sans réplique; mais il se peut qu'il y en eût quelques-unes qu'il fallut aider. L'empereur qu'il nous dépeint comme un très-bon prince, apperçut après cette exécution sa fille unique, âgée de quinze ans, que l'impératrice n'avait pas jugé à propos d'exposer à sortir du palais, il l'exhorta à se pendre comme sa mère & ses belles-mères; mais la princesse n'en voulant rien faire, ce bon prince, ainsi que le dit *Mailla*, lui donna un grand coup de sabre, & la laissa pour morte. On s'attend qu'un tel père & un tel époux se tuera sur le corps de ses femmes & de sa fille; mais il alla dans un pavillon hors de la ville pour attendre des nouvelles; & enfin ayant appris que tout était désespéré, & que *Lisching* était dans son palais, il s'étrangla, & mit fin à un empire & à une vie qu'il n'avait pas osé défendre. Cet étrange événement arriva l'année 1641. C'est sous ce dernier empereur de la race chinoise que les jésuites avaient enfin pénétré dans la cour de Pékin. Le père *Adam Shall*, natif de Cologne, avait tellement réussi auprès de cet empereur, par ses connaissances en physique & en mathématique, qu'il était devenu mandarin. C'était lui qui le premier avait fondu

Un empereur faible finit la dynastie chinoise.

Digitized by Google

fondu du canon de bronze à la Chine: mais le peu qu'il y en avait à Pékin, & qu'on ne savait pas employer, ne sauva pas l'empire. Le mandarin *Shall* quitta Pékin avant la révolution.

Suite de la conquête.

Après la mort de l'empereur, les Tartares & les rebelles se disputèrent la Chine. Les Tartares étaient unis & aguerris les Chinois étaient divisés & disciplinés. Il falut petit-à-petit céder tout aux Tartares. Leur nation avait pris un caractère de supériorité qui ne dépendait pas de la conduite de leur chef. Il en étoit comme des Arabes de *Mahomet*, qui furent pendant plus de trois cents ans si redoutables par eux-mêmes.

La mort de l'empereur *Taitsong*, que les Tartares perdirent en ce temps-là, ne les empêcha pas de poursuivre leurs conquêtes. Ils élurent un de ses neveux encore enfant; c'est *Chang-ti* père du célèbre *Cam-hi*, sous lequel la religion chrétienne a fait des progrès à la Chine. Ces peuples qui avaient d'abord pris les armes pour défendre leur liberté, ne connaissaient pas le droit héréditaire. Nous voyons que tous les peuples commencent par élire des chefs pour la guerre; ensuite ces chefs deviennent absolus, excepté chez quelques nations d'Europe. Le droit héréditaire s'établit & devient sacré avec les temps.

Une minorité ruine presque toujours des conquérans, & ce fut pendant cette minorité de *Chang-ti* que les Tartares achevèrent de subjuger la Chine. L'ursurpateur *Lisching* fut tué par un autre usurpateur Chinois, qui prétendait venger le dernier empereur. On reconnut dans plusieurs provinces des enfans vrais ou fameux du dernier prince détrôné & étranglé, comme on avait produit des *Demetri* en Russie. Des mandarins Chinois tâchèrent d'usurper des provinces, & les grands usurpateurs Tartares vinrent enfin à bout de tous les petits. Il y eut un général Chinois qui arrêta quelque temps leur progrès, parce qu'il avait quelques canons, soit qu'il les eût des Portugais de Macao, soit que le jésuite *Shall* les eût fait fondre. Il est très-remarquable que les Tartares dépourvûs d'artillerie l'emportèrent à la fin sur ceux qui en avaient; c'était le contraire de ce qui était arrivé dans le nouveau monde,

Digitized by Google

CH. CXCV.

& une preuve de la supériorité des peuples du nord sur ceux du midi.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les Tartares conquirent pié à pié tout ce vaste empire de la Chine sous deux minorités; car leur jeune empereur *Chan-ti* étant mort en 1661 à l'âge de vingt-quatre ans, avant que leur domination fût entiérement affermie, ils élurent son fils *Cam-hi* au même âge de huit ans auquel ils avaient élu son père, & ce *Cam-hi* a rétabli l'empire de la Chine, ayant été assez sage & assez heureux pour se faire également obéir des Chinois & des Tartares. Les missionnaires qu'il fit mandarins l'ont loué comme un prince parfait. Quelques voyageurs, & sur-tout *Le Gentil*, qui n'ont point été mandarins, disent qu'il était d'une avarice sordide & plein de caprices: mais ces détails personnels n'entrent point dans cette peinture générale du monde; il suffit que l'empire ait été heureux sous ce prince; c'est par-là qu'il faut regarder & juger les rois.

Suite de la conquête.

Pendant le cours de cette révolution qui dura plus de trente ans, une des plus grandes mortifications que les Chinois éprouvèrent, fut que leurs vainqueurs les obligeaient à se couper les cheveux à la manière tartare. Il y en eut qui aimèrent mieux mourir que de renoncer à leur chevelure. Nous avons vû les Moscovites exciter quelques séditions, quand le czar *Pierre I* les a obligés à se couper leurs barbes, tant la coutume a de force sur le vulgaire.

Le temps n'a pas encore confondu la nation conquérante avec le peuple vaincu, comme il est arrivé dans nos Gaules, dans l'Angleterre, & ailleurs. Mais les Tartares ayant adopté les lois, les usages & la réligion des Chinois, les deux nations n'en composeront bientôt qu'une seule.

Sous le regne de ce *Cam-hi* les missionnaires d'Europe jouirent d'une grande considération; plusieurs furent logés dans le palais imperial: ils batirent des églises; ils eurent des maisons opulentes. Ils avaient réussi en Amérique, en enseignant à des sauvages les arts nécessaires: ils réussirent à la Chine, en enseignant les arts plus relevés à une nation spirituelle. Mais bientôt la jalousie corrompit les fruits de leur sagesse, & cet esprit d'inquiétude & de contention attaché en Europe aux

Digitized by Google

connaissances & aux talens, renversa les plus grands desseins.

On fut étonné à la Chine de voir des sages qui n'étaient pas d'accord sur ce qu'ils venaient enseigner, qui se persécutaient & s'anathématisaient réciproquement, qui s'intentaient des procès criminels à Rome (1), & qui faisaient décider dans des congrégations de cardinaux, si l'empereur de la Chine entendait aussi-bien sa langue que des missionaires venus d'Italie & de France.

CH. CXCV.

Querelles scandaleuses des missionnaires d'Europe à la Chine.

Ces querelles allèrent si loin, que l'on craignit dans la Chine, ou qu'on feignit de craindre les mêmes troubles qu'on avait essuyés au Japon (2). Le successeur de *Cam-hi* défendit l'exercice de la réligion chrétienne, tandis qu'on permettait la musulmane & les différentes sortes de bonzes. Mais cette même cour, sentant le besoin des mathématiques autant que le prétendu danger d'une réligion nouvelle, conserva les mathématiciens, en leur proposant silence sur le reste, & en chassant les missionnaires. Cet empereur, nommé *Yont-ching*, leur dit ces propres paroles, qu'ils ont eu la bonne foi de rapporter dans leurs lettres intitulées *curieuses & édifiantes*.

Belles paroles de l'empereur aux jésuites.

» Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes & » de lamas dans votre pays? comment les recevriez-vous? » Si vous avez sû tromper mon père, n'espérez pas me tromper de même. Vous voulez que les Chinois embrassent votre » loi. Votre culte n'en tolère pas d'autre, je le sais: en ce » cas que deviendrons-nous? les sujets de vos princes. Les » disciples que vous faites ne connaissent que vous. Dans un » temps de trouble ils n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. » Je sais bien qu'à présent il n'y a rien à craindre; mais quand » les vaisseaux viendront par milliers, il pourrait y avoir du » désordre.

Les mêmes jésuites qui rendent compte de ces paroles, avouent avec tous les autres que cet empereur était un des plus sages & des plus généreux princes qui ayent jamais régné; toujours occupé du soin de soulager les pauvres & de les

(1) Voyez le Chapitre *des cérémonies Chinoises* à la fin du siecle de *Louis XIV*.

(2) Voyez le chapître suivant concernant le Japon.

Digitized by Google

CH. CXCV.

faire travailler, exact observateur des lois, reprimant l'ambition & le manège des bonzes, entretenant la paix & l'abondance, encourageant tous les arts utiles, & sur-tout la culture des terres. De son temps les édifices publics, les grands chemins, les canaux qui joignent tous les fleuves de ce grand empire furent entretenus avec une magnificence & une œconomie qui n'a rien d'égal, que chez les anciens Romains.

Ce qui mérite bien notre attention, c'est le tremblement de terre que la Chine essuya en 1699 sous l'empereur *Cam-hi.* Ce phénomène fut plus funeste que celui qui de nos jours a détruit Lima & Lisbonne; il fit périr, dit-on, environ quatre cent mille hommes. Ces secousses ont dû être fréquentes dans notre globe: la quantité de volcans qui vomissent la fumée & la flamme, font penser que la première écorce de la terre porte sur des gouffres, & qu'elle est remplie de matière inflammable. Il est vraisemblable que notre habitation a éprouvé autant de révolutions en physique que la rapacité & l'ambition en a causé parmi les peuples.

CHAPITRE CENT-QUATRE-VINGT-SEIZIEME.

Du Japon au dix-septieme siecle, & de l'extinction de la religion chrétienne en ce pays.

DAns la foule des révolutions que nous avons vues d'un bout de l'univers à l'autre, il paraît un enchaînement fatal de causes qui entraînent les hommes comme les vents poussent les sables & les flots. Ce qui s'est passé au Japon en est une nouvelle preuve. Un prince Portugais sans puissance, sans richesses, imagine au quinzieme siecle, d'envoyer quelques vaisseaux sur les côtés d'Afrique. Bientôt après les Portugais découvrent l'empire du Japon. L'Espagne devenue pour un temps souveraine du Portugal, fait au Japon un commerce immense. La religion chrétienne y est portée à la faveur de ce commerce, & à la faveur de cette tolérance de toutes

Le Japon presque Chrétien.

Digitized by Google

les sectes admises si généralement dans l'Asie, elle s'y introduit, elle s'y établit. Trois princes Japonois chrétiens viennent à Rome baiser les pieds du pape *Grégoire XIII*. Le christianisme allait devenir au Japon la religion dominante, & bientôt l'unique, lorsque sa puissance même servit à la détruire. Nous avons déja remarqué que les missionnaires y avaient beaucoup d'ennemis ; mais aussi il s'y étaient fait un parti très-puissant. Les bonzes craignirent pour leurs anciennes possessions, & l'empereur enfin craignit pour l'état. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres des Philippines voisines du Japon : on savait ce qu'ils avaient fait en Amérique ; il n'est pas étonnant que les Japonois fussent allarmés.

CH. CXCVI.

Christianisme proscrit.

L'empereur du Japon dès l'an 1586 proscrivit la religion chrétienne ; l'exercice en fut défendu aux Japonois sous peine de mort : mais comme on permettait toujours le commerce aux Portugais & aux Espagnols, leurs missionnaires faisaient dans le peuple autant de prosélites qu'on en condamnait aux supplices. Le gouvernement défendit aux marchands étrangers d'introduire des prêtres chrétiens dans le pays : malgré cette defense le gouverneur des isles Philippines envoya des cordeliers en ambassade à l'empereur Japonois. Ces ambassadeurs commencèrent par faire construire une chapelle publique dans la ville capitale nommée Méaco ; ils furent chassés ; & la persécutions redoubla. Il y eut long-temps des alternatives de cruauté & d'indulgence. Il est évident que la raison d'état fut la seule cause des persécutions, & qu'on ne se déclara contre la réligion chrétienne que par la crainte de la voir servir d'instrument aux entreprises des Espagnols. Car jamais on ne persécuta au Japon la religion de *Confucius*, quoiqu'apportée par un peuple dont les Japonois sont jaloux, & auquel ils ont souvent fait la guerre.

Toutes les sectes en paix au Japon.

Le savant & judicieux observateur *Kempfer*, qui a si longtems été sur les lieux, nous dit que l'an 1674 on fit le dénombrement des habitans de Méaco. Il y avait douze religions dans cette capitale, qui vivaient toutes en paix : & ces douzes sectes composaient plus de quatre cent mille habitans, sans compter la cour nombreuse du daïri souverain pontife. Il paraît que si les Portugais & les Espagnols s'était con-

Digitized by Google

CH. XCVI.

tentés de la liberté de conſcience, ils auraient été auſſi paiſibles dans le Japon que ces douze religions. Ils y faiſaient encore en 1636 le commerce le plus avantageux; *Kempfer* dit qu'ils en rapportèrent à Macao deux mille trois cent cinquante caiſſes d'argent.

Conſpiration des mauvais chrétiens.

Les Hollandais qui trafiquaient au Japon depuis 1600 étaient jaloux du commerce des Eſpagnols. Ils prirent en 1637 vers le cap de bonne-Eſpérance un vaiſſeau Eſpagnol qui faiſait voile du Japon à Lisbonne: ils y trouvèrent des lettres d'un officier Portugais nommé *Moro*, eſpèce de conſul de la nation; ces lettres renfermaient le plan d'une conſpiration des chrétiens du Japon contre l'empereur; on ſpécifiait le nombre des vaiſſeaux & des ſoldats qu'on attendait de l'Europe, & des établiſſemens d'Aſie, pour faire réuſſir le projet. Les lettres furent envoyées à la cour du Japon: *Moro* reconnut ſon écriture, & fut brûlé publiquement.

Le Japon fermé aux étrangers.

Alors le gouvernement aima mieux renoncer à tout commerce avec les étrangers que ſe voir expoſé à de telles entrepriſes. L'empereur *Jemits* dans une aſſemblée de tous les grands porta ce fameux édit, que déſormais aucun Japonois ne pourrait ſortir du pays ſous peine de mort, qu'aucun étranger ne ſerait reçu dans l'empire, que tous les Eſpagnols ou Portugais ſeraient renvoyés, que tous les chrétiens du pays ſeraient mis en priſon, & qu'on donnerait environ mille écus à quiconque découvrirait un prêtre chrétien. Ce parti extrême de ſe ſéparer tout-d'un-coup du reſte du monde, & de renoncer à tous les avantages du commerce, ne permet pas de douter que la conſpiration n'ait été véritable: mais ce qui rend la preuve complette, c'eſt qu'en effet les chrétiens du pays, avec quelques Portugais à leur tête, s'aſſemblèrent en armes au nombre de plus de trente mille. Ils furent battus en 1638, & ſe retirèrent dans une forteresſe ſur le bord de la mer, dans le voiſinage du port de Nangazaki.

Chrétiens battus.

Cependant toutes les nations étrangères étant alors chaſſées du Japon; les Chinois mêmes étaient compris dans cette loi générale, parce que quelques miſſionnaires d'Europe s'étaient vantés au Japon d'être ſur le point de convertir la Chine au chriſtianiſme. Les Hollandais eux-mêmes qui avaient dé-

Digitized by Google

couvert la conspiration, étaient chassés comme les autres: on avait déja démoli le comptoir qu'ils avaient à Firando; leurs vaisseaux étaient déja partis: il en restait un que le gouvernement somma de tirer son canon contre la forteresse où les chrétiens étaient refugiés. Le capitaine Hollandais nommé *Kokbeker* rendit ce funeste service; les chrétiens furent bientôt forcés, & périrent dans d'affreux supplices. Encore une fois, quand on se représente un capitaine Portugais nommé *Moro*, & un capitaine Hollandais nommé *Kokbeker*, suscitant dans le Japon de si étranges événemens, on reste convaincu de l'esprit remuant des Européans, & de cette fatalité qui dispose des nations.

Hollandais seuls commercent au Japon.

Le service odieux qu'avaient rendu les Hollandais au Japon, ne leur attira pas la grâce qu'ils espéraient, d'y commercer & de s'y établir librement; mais ils obtinrent au moins la permission d'aborder dans une petite isle nommée Désima, près du port de Nangazaki; c'est-là qu'il leur est permis d'apporter une quantité déterminée de marchandises.

Hollandais obligés de marcher sur la croix.

Il fallut d'abord marcher sur la croix, renoncer à toutes les marques du christianisme, & jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais, pour obtenir d'être reçus dans cette petite isle, qui leur sert de prison dès qu'ils y arrivent; on s'empare de leurs vaisseaux & de leurs marchandises auxquelles on met le prix. Ils viennent chaque année subir cette prison pour gagner de l'argent: ceux qui sont rois à Batavia & dans les Moluques, se laissent ainsi traiter en esclaves: on les conduit, il est vrai, de la petite île où ils sont retenus, jusqu'a la cour de l'empereur; & ils y sont par-tout reçus avec civilité & avec honneur, mais gardés à vue, & observés: leurs conducteurs & leurs gardes font un serment par écrit signé de leur sang, qu'ils observeront toutes les démarches des Hollandais, & qu'ils en rendront un compte fidèle.

On a imprimé dans plusieurs livres qu'ils abjuraient le christianisme au Japon: cette opinion a sa source dans l'aventure d'un Hollandais, qui s'étant échappé & vivant parmi les naturels du pays, fut bientôt reconnu; il dit pour sauver sa vie qu'il n'était pas chrétien, mais Hollandais. Le gouvernement Japonois a défendu depuis ce temps qu'on bâtit des vaisseaux

Digitized by Google

CH. CXCVI.

qui puſſent aller en haute mer. Ils ne veulent avoir que de longues barques à voiles & à rames, pour le commerce de leurs îles. La fréquentation des étrangers eſt devenue chez eux le plus grand des crimes ; il ſemble qu'ils les craignent encore après le danger qu'ils ont couru. Cette terreur ne s'accorde ni avec le courage de la nation, ni avec la grandeur de l'empire; mais l'horreur du paſſé a plus agi en eux que la crainte de l'avenir. Toute la conduite des Japonois a été celle d'un peuple généreux, facile, fier & extrême dans ſes réſolutions; ils reçurent d'abord les étrangers avec cordialité, & quand ils ſe ſont crus outragés & trahis par eux, ils ont rompu avec eux ſans retour.

Les Français veulent en vain commercer au Japon.

Lorſque le miniſtre *Colbert*, d'éternelle mémoire, établit le premier une compagnie des Indes en France, il voulut eſſayer d'introduire le commerce des Français au Japon, comptant ſe ſervir des ſeuls proteſtans, qui pouvaient jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais; mais les Hollandais s'oppoſèrent à ce deſſein, & les Japonois contens de recevoir tous les ans chez eux une nation qu'ils font priſonnière, ne voulurent pas en recevoir deux.

Je ne parlerai point ici du royaume de Siam, qu'on nous repréſentait beaucoup plus vaſte & plus opulent qu'il n'eſt; on verra dans le ſiecle de *Louis XIV* le peu qu'il eſt néceſſaire d'en ſavoir. La Corée, la Cochinchine, le Tunquin, le Laos, Axa, le Pégu, ſont des pays dont on a peu de connaiſſance; & dans ce prodigieux nombre d'îles répandues aux extrémités de l'Aſie, il n'y a guères que celle de Java, où les Hollandais ont établi le centre de leur domination & de leur commerce, qui puiſſe entrer dans le plan de cette hiſtoire générale. Il en eſt ainſi de tous les peuples qui occupent le milieu de l'Afrique, & d'une infinité de peuplades dans le nouveau monde. Je remarquerai ſeulement, qu'avant le ſeizième ſiecle plus de la moitié du globe ignorait l'uſage du pain & du vin; une grande partie de l'Amérique & de l'Afrique orientale l'ignore encore, & il faut y porter ces nourritures pour y célébrer les myſtères de notre religion.

Les antropophages ſont beaucoup plus rares qu'on ne le dit, & depuis cinquante ans aucun de nos voyageurs n'en a vû.

Il

Digitized by Google

Il y a beaucoup d'espèces d'hommes manifestement différentes les unes des autres. Plusieurs nations vivent encore dans l'état de la pure nature; & tandis que nous faisons le tour du monde, pour découvrir si leurs terres n'ont rien qui puisse assouvir notre cupidité, ces peuples ne s'informent pas s'il existe d'autres hommes qu'eux, & passent leurs jours dans une heureuse indolence, qui serait un malheur pour nous. CH. CXCVI.

Il reste beaucoup à découxrir pour notre vaine curiosité; mais si on s'en tient à l'utile, on n'a que trop découvert.

CHAPITRE CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME.

Résumé de toute cette histoire, jusqu'au temps où commence le beau siecle de LOUIS *XIV.*

J'AI parcouru ce vaste théâtre des révolutions depuis *Charlemagne*, & même en remontant souvent beaucoup plus haut, jusqu'au temps de *Louis XIV*. Quel sera le fruit de ce travail? quel profit tirera-t-on de l'histoire? On y a vu les faits & les mœurs. Voyons quel avantage nous produira la connaissance des uns & des autres.

DES FAITS HISTORIQUES.

Un lecteur sage s'appercevra aisément qu'il ne doit croire que les grands événemens qui ont quelque vraisemblance, & regarder en pitié toutes les fables dont le fanatisme, l'esprit romanesque & la crédulité ont changé dans tous les temps la scène du monde.

Constantin triomphe de l'empereur *Maxence*; mais certainement un *Labarum* ne lui apparait point dans les nuées avec une inscription grecque.

Clovis, souillé d'assassinats se fait chrétien, & commet des assassinats nouveaux: mais, ni une colombe ne lui apporte une ampoule pour son baptême, ni un ange ne descend du ciel pour lui donner un étendard.

Digitized by Google

Un moine de Clairvaux peut prêcher une croisade ; mais il faut être imbécille pour écrire que DIEU fit des miracles par la main de ce moine, pour assurer le succès de cette croisade, qui fut si malheureuse.

Le roi *Louis VIII* peut mourir de phthisie; mais il n'y a qu'un fanatique ignorant qui puisse dire que les embrassemens d'une jeune fille l'auraient guéri, & qu'il mourut martyr de sa chasteté.

Chez toutes les nations l'histoire est défigurée par la fable, jusqu'à ce qu'enfin la philosophie vienne éclairer les hommes; & lorsqu'enfin la philosophie arrive au milieu de ces ténèbres, elle trouve les esprits si aveuglés par des siecles d'erreurs, qu'elle peut à peine les détromper ; elle trouve des cérémonies, des faits, des monumens établis pour constater des mensonges.

Comment, par exemple, un philosophe aurait il pu persuader à la populace, dans le temple de *Jupiter Stator*, que *Jupiter* n'était point descendu du ciel pour arrêter la fuite des Romains? Quel philosophe eût pu nier dans le temple de *Castor* & de *Pollux*, que ces deux gemeaux avaient combattu à la tête des troupes ? Ne leur aurait-on pas montré l'empreinte des pieds de ces dieux, conservée sur le marbre ? Les prêtres de *Jupiter* & de *Pollux* n'auraient-ils pas dit à ce philosophe : Criminel incrédule, vous êtes obligé d'avouer en voyant la *Colonne Rostrale*, que nous avons gagné une bataille navale, dont cette colonne est le monument ? Avouez donc que les dieux sont descendus sur terre pour nous défendre, & ne blasphémez point nos miracles, en présence des monumens qui les attestent. C'est ainsi que raisonnent dans tous les temps la fourberie & l'imbécillité.

Une princesse idiote bâtit une chapelle aux onze mille vierges; le desservant de la chapelle ne doute pas que les onze mille vierges n'ayent existé, & il fait lapider par le peuple le sage qui en doute.

Les monumens ne prouvent les faits que quand ces faits vraisemblables nous sont transmis par des contemporains éclairés.

Les chroniques du temps de *Philippe-Auguste*, & l'abbaye de la victoire, sont des preuves de la bataille de Bovines. Mais quand vous verrez à Rome le groupe de *Laocoon*, croirez-vous

Digitized by Google

pour cela la fable du cheval de Troye? & quand vous verrez les hideuses statues d'un *St. Denys*, sur le chemin de Paris, ces monumens de barbarie prouveront-ils que *St. Denys* ayant eu le cou coupé, marcha une lieue entière, portant sa tête entre ses bras?

La plupart des monumens, quand ils sont érigés long-temps après l'action, ne prouvent que des erreurs consacrées; il faut même quelquefois se défier des médailles frappées dans le temps d'un événement. Nous avons vu les Anglais trompés par une fausse nouvelle, graver sur l'exergue d'une médaille, *A l'amiral Vernon, vainqueur de Carthagène*; & à peine cette médaille fut-elle frappée, qu'on apprit que l'amiral *Vernon* avait levé le siége. Si une nation, dans laquel il y a tant de philosophes, a pu hasarder de tromper ainsi la postérité, que devons-nous penser des peuples & des temps abandonnés à la grossière ignorance?

Croyons les événemens attestés par les registres publics, par le consentement des auteurs contemporains vivans dans une capitale, éclairés les uns par les autres, & écrivant sous les yeux des principaux de la nation. Mais pour tous ces petits faits obscurs & romanesques, écrits par des hommes obscurs dans le fond de quelque province ignorante & barbare, pour ces contes chargés de circonstances absurdes, pour ces prodiges qui déshonorent l'histoire au lieu de l'embellir, renvoyons-les à *Voraginé* (1), au jésuite *Caussin*, à *Maimbourg*, & à leurs semblables.

DES MOEURS.

Il est aisé de remarquer combien les mœurs ont changé dans presque toute la terre depuis les inondations des Barbares jusqu'à nos jours. Les arts, qui adoucissent les esprits en les éclairant, commencèrent un peu à renaître dès le douzième siecle; mais les plus lâches & les plus absurdes superstitions étouffant ce germe, abrutissaient presque tous les esprits, & ces superstitions se répandant chez tous les peuples de l'Europe ignorans & féroces, mêlaient par-tout le ridicule à la barbarie.

(1) *Voraginé* est l'auteur de la *Légende dorée*.

Digitized by Google

CH. CXCVII.

Les Arabes polirent l'Asie, l'Afrique, & une partie de l'Espagne, jusqu'au temps où ils furent subjugués par les Turcs, & enfin chassés par les Espagnols; alors l'ignorance couvrit toutes ces belles parties de la terre; des mœurs dures & sombres rendirent le genre-humain farouche de Bagdat jusqu'à Rome.

Les papes ne furent élus pendant plusieurs siecles que les armes à la main, & les peuples, les princes même, étaient si imbécilles, qu'un anti-pape reconnu par eux était dès ce moment le vicaire de DIEU, & un homme infaillible. Cet homme infaillible était-il déposé, on révérait le caractère de la Divinité dans son successeur; & ces Dieux sur terre, tantôt assassins, tantôt assassinés, empoisoneurs & empoisonés tour-à-tour, enrichissant leurs bâtards & donnant des decrets contre la fornication, anathématisant les tournois & faisant la guerre, excommuniant, déposant les rois, & vendant la rémission des péchés aux peuples, étaient à-la-fois le scandale, l'horreur, & la *Divinité* de l'Europe catholique.

Vous avez vu aux douzième & treizième siecles les moines devenir princes ainsi que les évêques; ces évêques & ces moines par-tout à la tête du gouvernement féodal. Ils établirent des coutumes ridicules, aussi grossières que leurs mœurs; le droit exclusif d'entrer dans une église avec un faucon sur le poing, le droit de faire battre les eaux des étangs par les cultivateurs pour empêcher les grenouilles d'interrompre le baron, le moine, ou le prélat; le droit de passer la première nuit avec les nouvelles mariées dans leurs domaines; le droit de rançonner les marchands forains, car alors il n'y avait point d'autres marchands.

Vous avez vu parmi ces barbaries ridicules, les barbaries sanglantes des guerres de religion.

La querelle des pontifes avec les empereurs & les rois, commencée dès le temps de *Louis le faible*, n'a cessé entièrement en Allemagne qu'après *Charles-Quint*, en Angleterre que par la constance d'*Elizabeth*, en France que par la soumission de *Henri IV*.

Une autre source qui a fait couler tant de sang, a été la fureur dogmatique; elle a bouleversé plus d'un Etat depuis les massacres des Albigeois au treizième siecle, jusqu'à la petite

guerre des Cevennes au commencement du dix-huitième. Le sang a coulé dans les campagnes & sur les échafauds, pour des argumens de théologie, tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, pendant cinq cents années presque sans interruption; & ce fléau n'a duré si long-temps que parce qu'on a toujours négligé la morale pour le dogme.

Il faut donc encore une fois avouer qu'en général toute cette histoire est un ramas de crimes, de folies & de malheurs, parmi lesquels nous avons vu quelques vertus, quelques temps heureux, comme on découvre des habitations répandues çà & là dans des déserts sauvages.

DE LA SERVITUDE.

L'homme, peut-être, qui dans les temps grossiers, qu'on nomme du moyen âge, mérita le plus du genre-humain, fut le pape *Alexandre III*. Ce fut lui qui dans un concile au douzième siecle abolit, autant qu'il le put, la servitude. C'est ce même pape qui triompha dans Venise, par sa sagesse, de la violence de l'empereur *Fréderic Barberousse*, & qui força *Henri II*, roi d'Angleterre, de demander pardon à DIEU & aux hommes de meurtre de *Thomas Becquet*. Il ressuscita les droits des peuples, & réprima le crime dans les rois. Nous avons remarqué qu'avant ce temps toute l'Europe, excepté un très-petit nombre de villes, était partagée entre deux sortes d'hommes, les seigneurs des terres, soit séculiers, soit ecclésiastiques, & les esclaves. Les hommes de loi qui assistaient les chevaliers, les baillis, les maîtres-d'hôtel des fiefs dans leurs jugemens, n'étaient réellement que des serfs d'origine. Si les hommes sont rentrés dans leurs droits, c'est principalement au pape *Alexandre III* qu'ils en sont redevables; c'est à lui que tant de villes doivent leur splendeur; cependant nous avons vu que cette liberté ne s'est pas étendue par-tout. Elle n'a jamais pénétré en Pologne; le cultivateur y est encore serf, attaché à la glèbe, ainsi qu'en Bohême, en Souabe, & dans plusieurs autres pays de l'Allemagne; on voit même encore en France, dans quelques provinces éloignées de la capitale, des

restes de cet esclavage. Il y a quelques chapitres, quelques moines, à qui les biens des paysans appartiennent.

Il n'y a chez les Asiatiques qu'une servitude domestique, & chez les chrétiens qu'une servitude civile. Le paysan Polonais est serf dans la terre, & non esclave dans la maison de son seigneur. Nous n'achetons des esclaves domestiques que chez les negres. On nous reproche ce commerce : un peuple qui trafique de ses enfans est encore plus condamnable que l'acheteur : ce négoce démontre notre supériorité ; celui qui se donne un maître était né pour en avoir.

Plusieurs princes, en délivrant les sujets des seigneurs, ont voulu réduire en une espèce de servitude les seigneurs mêmes, & c'est ce qui a causé tant de guerres civiles.

On croirait, sur la foi de quelques dissertateurs qui accommodent tout à leurs idées, que les républiques furent plus vertueuses, plus heureuses que les monarchies : mais sans compter les guerres opiniâtres que se firent si long-temps les Vénitiens & les Génois, à qui vendrait ses marchandises chez les mahométans ; quels troubles Venise, Gènes, Florence, Pise n'éprouvèrent-elles pas ? Combien de fois Gènes, Florence & Pise ont-elles changé de maîtres ? Si Venise n'en a jamais eu, elle ne doit cet avantage qu'à ses profonds marais appelés *lagunes*.

On peut demander comment, au milieu de tant de secousses, de guerres intestines, de conspirations, de crimes & de folies, il y a eu tant d'hommes qui ayent cultivé les arts utiles & les arts agréables en Italie, & ensuite dans les autres Etats chrétiens ? C'est ce que nous ne voyons point sous la domination des Turcs.

Il faut que notre partie de l'Europe ait eu dans ses mœurs & dans son génie un caractère qui ne se trouve ni dans la Thrace où les Turcs ont établi le siége de leur empire, ni dans la Tartarie dont ils sortirent autrefois. Trois choses influent sans cesse sur l'esprit des hommes, le climat, le gouvernement & la religion. C'est la seule manière d'expliquer l'énigme de ce monde.

Digitized by Google

DES MŒURS ASIATIQUES COMPARÉES AUX NÔTRES. CH. CXCVII.

On a pu remarquer dans le cours de tant de révolutions, qu'il s'est formé des peuples presque sauvages, tant en Europe qu'en Asie, dans les contrées autrefois les plus policées. Telle île de l'Archipel qui florissait autrefois, est réduite aujourd'hui au sort des bourgades de l'Amérique. Le pays où étaient les villes d'Artaxates, de Tigranocertes, de Colchos, ne valent pas à beaucoup près nos colonies. Il y a dans quelques îles, dans quelques forêts, & sur quelques montagnes au milieu de notre Europe, des portions de peuples qui n'ont nul avantage sur ceux du Canada, ou des noirs de l'Afrique. Les Turcs sont plus policés; mais nous ne connaissons presque aucune ville bâtie par eux : ils ont laissé dépérir les plus beaux établissemens de l'antiquité : ils regnent sur des ruines.

Il n'est rien dans l'Asie qui ressemble à la noblesse d'Europe; on ne trouve nulle part en orient un ordre de citoyen distingué des autres par des titres héréditaires, par des exemptions & des droits attachés uniquement à la naissance. Les Tartares paraissent les seuls qui ayent dans les races de leurs *Mirzas* quelque faible image de cette institution; on ne voit ni en Turquie, ni en Perse, ni aux Indes, ni à la Chine, rien qui donne l'idée de ces corps de nobles qui forment une partie essentielle de chaque monarchie Européane. Il faut aller jusqu'au Malabar pour retrouver une apparence de cette constitution; encore est-elle très-différente; c'est une tribu entière qui est toute destinée aux armes, qui ne s'allie jamais aux autres tribus, ou castes, qui ne daigne même avoir avec elles aucun commerce.

L'auteur de l'*Esprit des Lois* dit, qu'il n'y a point de républiques en Asie. Cependant cent hordes de Tartares, & des peuplades d'Arabes, forment des républiques errantes. Il y eut autrefois des républiques très-florissantes, & supérieures à celles de la Grèce, comme Tyr & Sidon. On n'en trouve plus de pareilles depuis leur chute. Les grands Empires ont tout englouti. Le même auteur croit en voir une raison dans les vastes plaines de l'Asie. Il prétend que la liberté trouve

CH. CXCVII. plus d'asyles dans les montagnes; mais il y a bien autant de pays montueux en Asie qu'en Europe. La Pologne, qui est une république, est un pays de plaine. Venise & la Hollande ne sont point hérissées de montagnes. Les Suisses sont libres à la vérité dans une partie des Alpes; mais leurs voisins sont assujétis de tout temps dans l'autre partie. Il est bien délicat de chercher les raisons physiques des gouvernemens; mais sur-tout il ne faut pas chercher la raison de ce qui n'est point.

La plus grande différence entre nous & les orientaux, est la manière dont nous traitons les femmes. Aucune n'a régné dans l'orient, si ce n'est une princesse de Mingrelie dont nous parle *Chardin*, par laquelle il dit qu'il fut volé. Les femmes, qui ne peuvent régner en France, y sont régentes; elles ont droit à tous les autres trônes, excepté à celui de l'Empire & de la Pologne.

Une autre différence qui nait de nos usages avec les femmes, c'est cette coutume de mettre auprès d'elles des hommes dépouillés de leur virilité; usage immémorial de l'Asie & de l'Afrique, quelquefois introduit en Europe chez les empereurs Romains. Nous n'avons pas aujourd'hui dans notre Europe chrétienne trois cents eunuques pour les chapelles & pour les théâtres; les serrails des orientaux en sont remplis.

Tout diffère entre eux & nous; religion, police, gouvernement, mœurs, nourriture, vêtemens, manière d'écrire, de s'exprimer, de penser. La plus grande ressemblance que nous ayons avec eux est cet esprit de guerre, de meurtre, & de destruction qui a toujours dépeuplé la terre. Il faut avouer pourtant que cette fureur entre bien moins dans le caractère des peuples de l'Inde & de la Chine, que dans le nôtre. Nous ne voyons sur-tout aucune guerre commencée par les Indiens, ni par les Chinois, contre les habitans du nord : ils valent en cela mieux que nous; mais leur vertu même, ou plutôt leur douceur les a perdus; ils ont été subjugués.

Au milieu de ces saccagemens & de ces destructions que nous observons dans l'espace de neuf cents années, nous voyons un amour de l'ordre qui anime en secret le genre-humain, & qui a prévenu sa ruine totale. C'est un des ressorts de

la

Digitized by Google

la nature qui reprend toujours sa force : c'est lui qui a formé le code des nations ; c'est par lui qu'on révère la loi & les ministres de la loi dans le Tunquin, & dans l'île de Formose, comme à Rome. Les enfans respectent leurs pères en tout pays ; & le fils en tout pays, quoi qu'on en dise, hérite de son père. Car si en Turquie le fils n'a point l'héritage d'un timariot, ni dans l'Inde celui de la terre d'un omra, c'est que ces fonds n'appartenaient point au père. Ce qui est un bénéfice à vie, n'est en aucun lieu du monde un héritage. Mais dans la Perse, dans l'Inde, dans toute l'Asie, tout citoyen, & l'étranger même de quelque religion qu'il soit, excepté au Japon peut acheter une terre qui n'est point domaine de l'Etat, & la laisser à sa famille. J'apprends par des personnes dignes de foi, qu'un Français vient d'acheter une belle terre auprès de Damas, & qu'un Anglais vient d'en acheter une auprès de Bengale.

C'est dans notre Europe qu'il y a encore quelques peuples dont la loi ne permet pas qu'un étranger achette un champ & un tombeau dans leur territoire. Le barbare droit d'aubaine, par lequel un étranger voit passer le bien de son père au fisc royal, subsiste encore dans tous les royaumes chrétiens ; à moins qu'on n'y ait dérogé par des conventions particulières.

Nous pensons encore que dans tout l'orient les femmes sont esclaves, parce qu'elles sont attachées à une vie domestique. Si elles étaient esclaves, elles seraient donc dans la mendicité, à la mort de leurs maris ; c'est ce qui n'arrive point ; elles ont par-tout une portion réglée par la loi, & elles obtiennent cette portion en cas de divorce. D'un bout du monde à l'autre vous trouvez des lois établies pour le maintien des familles.

Il y a par-tout un frein imposé au pouvoir arbitraire, par la loi, par les usages, ou par les mœurs. Le sultan Turc ne peut ni toucher à la monnaie, ni casser les janissaires, ni se mêler de l'intérieur des serrails de ses sujets. L'empereur Chinois ne promulgue pas un édit sans la sanction d'un tribunal. On essuie dans tous les états d'horribles violences. Les grands visirs & les itimadoulets excercent le meurtre &

Digitized by Google

CH. CXCVII. la rapine; mais ils n'y sont pas plus autorisés par les lois que les Arabes & les Tartares vagabonds ne le sont à piller les caravanes.

La religion enseigne la même morale à tous les peuples sans aucune exception : les cérémonies Asiatiques sont bizarres, les créances absurdes, mais les préceptes justes. Le derviche, le faquir, le bonze, le talapoin, disent par-tout, Soyez équitables & bienfaisans. On reproche au bas peuple de la Chine beaucoup d'infidélités dans le négoce; ce qui l'encourage peut-être dans ce vice, c'est qu'il achette de ses bonzes, pour la plus vile monnaie, l'expiation dont il croit avoir besoin. La morale qu'on lui inspire est bonne, l'indulgence qu'on lui vend, pernicieuse.

En vain quelques voyageurs & quelques missionnaires nous ont représenté les prêtres d'orient comme des prédicateurs de l'iniquité; c'est calomnier la nature humaine; il n'est pas possible qu'il y ait jamais une société religieuse instituée *pour* inviter au crime.

Si dans presque tous les pays du monde on a immolé autrefois des victimes humaines, ces cas ont été rares. C'est une barbarie abolie dans l'ancien monde, elle était encore en usage dans le nouveau. Mais cette superstition détestable n'est point un précepte religieux qui influe sur la société. Qu'on immole des captifs dans un temple chez les Mexicains, ou qu'on les étrangle chez les Romains dans une prison après les avoir traînés derrière un char au capitole, cela est fort égal, c'est la suite de la guerre; & quand la religion se joint à la guerre, ce mélange est le plus horrible des fléaux. Je dis seulement que jamais on n'a vû aucune société religieuse, aucun rite institué dans la vue d'encourager les hommes aux vices. On s'est servi dans toute la terre de la religion pour faire le mal; mais elle est par-tout instituée pour porter au bien, & si le dogme apporte le fanatisme & la guerre, la morale inspire partout la concorde.

On ne se trompe pas moins, quand on croit que la religion des musulmans ne s'est établie que par les armes. Les Mahométans ont eu leurs missionnaires aux Indes & à la Chine; & la secte d'*Omar* combat la secte d'*Aly* par la

Digitized by Google

parole, jusques sur les côtes de Coromandel & de Malabar.

Il résulte de ce tableau, que tout ce qui tient intimement à la nature humaine, se ressemble d'un bout de l'univers à l'autre; que tout ce qui peut dépendre de la coutume est différent, & que c'est un hazard s'il se ressemble. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature; il s'étend sur les mœurs, sur tous les usages; il répand la varieté sur la scène de l'univers; la nature y répand l'unité; elle établit par-tout un petit nombre de principes invariables: ainsi le fonds est par-tout le même; & la culture produit des fruits divers. C X. CXCVIII.

Puisque la nature a mis dans le cœur des hommes l'intérêt, l'orgueil & toutes les passions, il n'est pas étonnant que nous ayions vû dans un période d'environ dix siecles, une suite presque continue de crimes & de désastres. Si nous remontons aux temps précédens, ils ne sont pas meilleurs. La coutume a fait que le mal a été opéré par-tout d'une manière différente.

Il est aisé de juger, par le tableau que nous avons fait de l'Europe, depuis le temps de *Charlemagne* jusqu'à nos jours, que cette partie du monde est incomparablement plus peuplée, plus civilisée, plus riche, plus éclairée qu'elle ne l'était alors, & que même elle est beaucoup supérieure à ce qu'était l'Empire Romain, si vous en exceptez l'Italie.

C'est une idée digne seulement des plaisanteries des *Lettres Persanes*, ou de ces nouveaux paradoxes, non moins frivoles, quoique débités d'un ton plus sérieux de prétendre que l'Europe soit dépeuplée depuis le temps des anciens Romains.

Que l'on considère depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, ce nombre prodigieux de villes superbes, bâties dans des lieux qui étaient des déserts il y a six cents ans; qu'on fasse attention à ces forêts immenses qui couvraient la terre des bords du Danube à la mer Baltique, & jusqu'au milieu de la France; il est bien évident que quand il y a beaucoup de terres défrichées, il y a beaucoup d'hommes. L'agriculture, quoi qu'on en dise, & le commerce, ont été beaucoup plus en honneur qu'ils ne l'étaient auparavant.

Une des raisons qui ont contribué en général à la popula-

Digitized by Google

CH. CXCVII. tion de l'Europe, c'est que dans les guerres innombrables que toutes ces provinces ont essuyées, on n'a point transporté les nations vaincues.

Charlemagne dépeupla, à la vérité, les bords du Véser, mais c'est un petit canton qui s'est rétabli avec le temps. Les Turcs ont transporté beaucoup de familles Hongroises & Dalmatiennes; aussi ces pays ne sont-ils pas assez peuplés: & la Pologne ne manque d'habitans que parce que le peuple y est encore esclave.

Dans quel état florissant serait donc l'Europe, sans les guerres continuelles qui la troublent pour de très-légers intérêts, & souvent pour de petits caprices? Quel degré de perfection n'aurait pas reçu la culture des terres, & combien les arts, qui manufacturent ces productions n'auraient-ils pas répandu encore plus de secours & d'aisances dans la vie civile, si on n'avait pas enterré dans les cloîtres ce nombre étonnant d'hommes & de femmes inutiles! Une humanité nouvelle qu'on a introduite dans le fléau de la guerre, & qui en adoucit les horreurs, a contribué encore à sauver les peuples de la destruction qui semble les menacer continuellement. C'est un mal, à la vérité, très-déplorable, que cette multitude de soldats entretenus continuellement par tous les princes; mais aussi, comme on l'a déja remarqué, ce mal produit un bien: les peuples ne se mêlent point de la guerre que font leurs maîtres; les citoyens des villes assiégées passent souvent d'une domination à une autre, sans qu'il en coûte la vie à un seul habitant: ils sont seulement le prix de celui qui a eu plus de soldats, de canons & d'argent.

Les guerres civiles ont très-long-temps désolé l'Allemagne, l'Angleterre, la France; mais ces malheurs ont été bientôt réparés; & l'état florissant de ces pays prouve que l'industrie des hommes a été beaucoup plus loin encore que leur fureur. Il n'en est pas ainsi de la Perse, par exemple, qui depuis quarante ans est en proie aux dévastations; mais si elle se réunit sous un prince sage, elle reprendra sa consistance en moins de temps qu'elle ne l'a perdue.

Quand une nation connaît les arts, quand elle n'est point subjuguée & transportée par les étrangers, elle sort aisément de ses ruines, & se rétablit toujours.

Digitized by Google

REMARQUES,

POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT A L'ESSAI SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS, ET SUR LES PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XIII.

I.

Comment, & pourquoi on entreprit cet essai. Recherches sur quelques nations.

PLusieurs personnes savent que *l'Essai sur l'histoire générale des mœurs &c.* fut entrepris vers l'an 1740, pour réconcilier avec la science de l'histoire une dame illustre (1) qui possédait presque toutes les autres. Cette femme philosophe était rebutée de deux choses dans la plupart de nos compilations historiques, les détails ennuyeux, & les mensonges revoltans: elle ne pouvait surmonter le dégout que lui inspiraient les premiers temps de nos monarchies modernes, avant & après *Charlemagne*; tout lui paraissait petit & sauvage.

Elle avait voulu lire l'histoire de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, & s'en était dégoutée; elle n'avait trouvé qu'un chaos, un entassement de faits inutiles, la plupart faux & tous mal digérés; ce sont, comme on l'a dit ailleurs, des actions barbares sous des noms barbares, des romans insipides rapportés par *Grégoire de Tours*: nulle connaissance des mœurs, ni du gouvernement, ni des lois, ni des opinions; ce qui n'est pas bien extraordinaire dans un temps où il n'y avait d'opinions que les légendes des moines, & de lois que celles du brigandage; tele est l'histoire de *Clovis* & de ses successeurs.

(1) Madame la marquise *du Châtelet*.

Digitized by Google

Quelle connaissance certaine & utile peut-on tirer des aventures imputées à *Caribert*, à *Chilpéric* & à *Clotaire*? Il ne reste de ce ces temps misérables que des couvens fondés par des superstitieux, qui croyaient racheter leurs crimes en dotant l'oisiveté.

Rien ne la révoltait plus que la puérilité de quelques écrivains qui pensent orner ces siecles de barbarie, & qui donnent le portrait d'*Agiluf* & de *Grifon*, comme s'ils avaient *Scipion* & *César* à peindre. Elle ne put souffrir dans *Daniel* ces récits continuels de batailles, tandis qu'elle cherchait l'histoire des états-généraux, des parlemens, des loix municipales, de la chevalerie, de tous nos usages, & sur-tout de la société autrefois sauvage, & aujourd'hui civilisée. Elle cherchait dans *Daniel* l'histoire du grand *Henri IV*, & elle y trouvait celle du jésuite *Coton* : elle voyait dans cet écrivain le père de *St. Louis* attaqué d'une maladie mortelle, ses courtisans lui proposant une jeune fille comme une guérison infaillible, & ce prince mourant martyr de la chasteté. Ce conte tant de fois répété, rapporté long-temps auparavant de tant de princes, démenti par la médecine & par la raison, était gravé dans *Daniel* au-devant de la vie de *Louis VIII*.

Elle ne pouvait comprendre comment un historien qui a du sens pouvait dire après tant d'autres mal instruits, que les mammelucs voulurent choisir en Egypte pour leur roi *St. Louis*, prince chrétien leur ennemi, l'ennemi de leur religion, leur prisonnier, qui ne connaissait ni leur langue, ni leurs mœurs. On lui disait que ce fait est dans *Joinville*; mais il n'y est rapporté que comme un bruit populaire, & elle ne pouvait savoir que nous n'avons pas la véritable histoire de *Joinville*.

La fable du vieux de la montagne qui dépêchait deux dévots du mont Liban pour aller vîte assassiner *St. Louis* dans Paris, & qui le lendemain sur le bruit de ses vertus en faisait partir deux autres pour arrêter la pieuse entreprise des deux premiers, lui paraissait fort au-dessous des *mille & une nuit*.

Enfin, quand elle voyait que *Daniel*, après tous les autres chroniqueurs, donnait pour raison de la défaite de Creci,

Digitized by Google

que les cordes de nos arbalêtes avaient été mouillées par la pluye pendant la bataille, sans songer que les arbalêtes Anglaises devaient être mouillées aussi; quand elle lisait que le roi *Edouard III* accordait la paix parce qu'un orage l'avait épouvanté, & que la pluie décidait ainsi de la paix & de la guerre, elle jettait le livre.

Elle demandait si tout ce qu'on disait du prophete *Mahomet*, & du conquérant *Mahomet II* était vrai; & lorsqu'on lui apprenait que nous imputions à *Mahomet II* d'avoir éventré quatorze de ses pages (comme si *Mahomet II* avait eu des pages), pour savoir qui d'eux avait mangé un des ses melons, elle concevait le plus profond & le plus juste mépris pour nos histoires.

On lui fit lire un précis des observances religieuses des musulmans; elle fut étonnée de l'austérité de cette religion, de ce carême presque intolérable, de cette circoncision quelquefois mortelle, de cette obligation rigoureuse de prier cinq fois par jour, du commandement absolu de l'aumône, de l'abstinence du vin & du jeu; & en même temps elle fut indignée de la lâcheté imbécille avec laquelle les Grecs vaincus, & nos historiens leurs imitateurs, ont accusé *Mahomet* d'avoir établi une religion toute sensuelle, par la seule raison qu'il a réduit à quatre femmes le nombre indéterminé, permis dans toute l'Asie, & sur-tout dans la loi judaïque.

Le peu qu'elle avait parcouru de l'histoire d'Espagne, & de l'Italie, lui paraissait encore plus dégoûtant. Elle cherchait une histoire qui parlât à la raison; elle voulait la peinture des mœurs, les origines de tant de coutumes, des lois, des préjugés qui se combattent; comment tant de peuples ont passé tour-a-tour de la politesse à la barbarie, quels arts se sont perdus, quels se sont conservés, quels autres sont nés dans les secousses de tant de révolutions. Ces objets étaient dignes de son esprit.

Elle lut enfin le discours du célèbre *Bossuet* sur l'histoire universelle: son esprit fut frappé de l'éloquence avec laquelle cet écrivain célèbre peint les Egyptiens, les Grecs & les Romains; elle voulut savoir, s'il y avait autant de vérité que de génie dans cette peinture: elle fut bien surprise quand elle

vit que les Egyptiens tant vantés pour leurs lois, pour leurs connaissances & pour leurs pyramides, n'avaient presque jamais été qu'un peuple esclave superstitieux & ignorant, dont tout le mérite avait consisté à élever des rangs inutiles de pierres les unes sur les autres par l'ordre de leurs tyrans; qu'en bâtissant leurs palais superbes ils n'avaient jamais sû seulement former une voute; qu'ils ignoraient la coupe des pierres; que toute leur architecture consistait à poser de longues pierres plates sur des piliers sans proportion; que l'ancienne Egypte n'a jamais eu une statue tolérable que de la main des Grecs; que ni les Grecs ni les Romains n'ont jamais daigné traduire un seul livre des Egyptiens; que les élémens de géométrie composés dans Alexandrie le furent par un Grec, &c. &c. Cette dame philosophe n'apperçut dans les lois de l'Egypte que celles d'un peuple très-borné : elle sut que depuis *Aléxandre* cette nation fut toujours subjuguée par quiconque voulut la soumettre : elle admira le pinceau de *Bossuet*, & trouva son tableau très-infidèle.

On a encore les remarques qu'elle mit en marge de ce livre. On trouve à la page 541 ces propres mots : *Pourquoi l'auteur dit-il que Rome engloutit tous les empires de l'univers? la Russie seule est plus grande que tout l'Empire Romain.*

Elle se plaignit qu'un homme si éloquent oubliât en effet l'univers dans une histoire universelle, & ne parlât que de trois ou quatre nations qui sont aujourd'hui disparues de la terre.

Ce qui la choqua le plus, ce fut de voir que ces trois ou quatre nations puissantes sont sacrifiées dans ce livre au petit peuple Juif, qui occupe les trois quarts de l'ouvrage. On voit en marge à la fin du discours sur les Juifs, cette note de sa main; *On peut parler beaucoup de ce peuple en théologie, mais il mérite peu de place dans l'histoire.*

En effet, quelle attention peut s'attirer par elle-même une nation faible & barbare qui ne posséda jamais un pays comparable à une de nos provinces, qui ne fut célèbre ni par le commerce, ni par les arts, qui fut presque toujours séditieuse & esclave, jusqu'à ce qu'enfin les Romains la dispersèrent, comme depuis les vainqueurs mahométans dispersèrent les Parsis;

fis, peuple si supérieur aux Juifs, long-temps leur souverain, & d'une antiquité beaucoup plus grande.

Il semblait sur-tout fort étrange que les mahométans, qui ont changé la face de l'Asie, de l'Afrique, & de la plus belle partie de l'Europe, fussent oubliés dans l'histoire du monde. L'Inde, dont notre luxe a un si grand besoin, & où tant de nations puissantes de l'Europe se sont établies, ne devait pas être passée sous silence.

Enfin cette dame d'un esprit si solide & si éclairé, ne pouvait pas souffrir qu'on s'étendît sur les habitans obscurs de la Palestine, & qu'on ne dît pas un mot du vaste empire de la Chine, le plus ancien du monde entier, & le mieux policé sans doute, puisqu'il a été le plus durable. Elle désirait un supplément à cet ouvrage, lequel finit à *Charlemagne*, & on entreprit cette étude pour s'instruire avec elle.

I I.

Grand objet de l'histoire depuis CHARLEMAGNE.

L'objet était l'histoire de l'esprit humain, & non pas le détail des faits presque toujours défigurés; il ne s'agissait pas de rechercher, par exemple, de quelle famille était le seigneur, du *Puiset*, ou le seigneur de *Montlhéri*, qui firent la guerre à des rois de France; mais de voir par quels degrés on est parvenu de la rusticité barbare de ces temps à la politesse du nôtre.

On remarqua d'abord que depuis *Charlemagne*, dans la partie catholique de notre Europe chrétienne, la guerre de l'empire & du sacerdoce fut, jusqu'à nos derniers temps, le principe de toutes les révolutions; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire moderne.

Les rois d'Allemagne depuis *Othon premier*, pensèrent avoir un droit incontestable sur tous les états possédés par les empereurs Romains, & ils regardèrent tous les autres souverains comme les usurpateurs de leurs provinces : avec cette prétention & des armées l'empereur pouvait à peine conserver une partie de la Lombardie; & un simple prêtre, qui à

Digitized by Google

peine obtient dans Rome les droits régaliens, dépourvu de soldats & d'argent, n'ayant pour armes que l'opinion, s'élève au dessus des empereurs, les force à lui baiser les pieds, les dépose, les rétablit. Enfin, du royaume de Minorque au royaume de France, il n'est aucune souveraineté dans l'Europe catholique dont les papes n'ayent disposé, ou réellement par des séditions, ou en idée par de simples bulles. Tel est le systême d'une très-grande partie de l'Europe, jusqu'au regne de *Henri IV* roi de France.

C'est donc l'histoire de l'opinion qu'il fallut écrire; & par-là ce chaos d'événemens, de faction, de révolution & de crimes devenait digne d'être présenté aux regards des sages.

C'est cette opinion qui enfanta les funestes croisades des chrétiens contre des mahométans & contre des chrétiens mêmes. Il est clair que les pontifes de Rome ne suscitèrent ces croisades que pour leur intérêt. Si elles avaient réussi, l'église grecque leur eut été asservie. Ils commencèrent par donner à un cardinal le royaume de Jérusalem conquis par un héros. Ils auraient conféré toutes les principautés & tous les bénéfices de l'Asie mineure & de l'Afrique; & Rome eut plus fait par la religion qu'elle ne fit autrefois par les vertus des *Scipions* & des *Paul Emile*.

III.

L'histoire de l'esprit humain manquait.

On voit dans l'histoire ainsi conçue, les erreurs & les préjugés se succeder tour-à-tour, & chasser la vérité & la raison. On voit les habiles, & les heureux enchainer les imbécilles & écraser les infortunés; & encore ces habiles & ces heureux sont eux-mêmes les jouets de la fortune ainsi que les esclaves qu'ils gouvernent. Enfin les hommes s'éclairent un peu par ce tableau de leurs malheurs & de leurs sotises. Les sociétés parviennent avec le temps à rectifier leurs idées, les hommes apprennent à penser.

On a donc bien moins songé à recueillir une multitude énorme de faits qui s'effacent tous les uns par les autres, qu'à

Digitized by Google

rassembler les principaux & les plus avérés qui puissent servir à guider le lecteur, & à le faire juger par lui-même de l'extinction, de la renaissance & des progrès de l'esprit humain, à lui faire connaître les peuples par les usages mêmes de ces peuples.

Cette méthode, la seule, ce me semble, qui puisse convenir à une histoire générale, a été aussi-tôt adoptée par le philosophe qui écrit l'histoire particulière d'Angleterre. Mr. l'abbé *Veli* & son savant continuateur en ont usé ainsi dans leur histoire de France, en quoi ils sont très-supérieurs à *Mézerai* & à *Daniel.*

I V.

Des usages méprisables ne supposent pas toujours une nation méprisable.

Il y a des cas où il ne faut pas juger d'une nation par les usages & par les superstitions populaires. Je suppose que *César* après avoir conquis l'Egypte, voulant faire fleurir le commerce dans l'Empire Romain, eût envoyé une ambassade à la Chine par le port d'*Arsinoë*, par la mer rouge, & par l'océan Indien. L'empereur *Iventi* premier du nom régnait alors; les annales de la Chine nous le représentent comme un prince très-sage & très-savant. Après avoir reçu les ambassadeurs de *César* avec toute la politesse chinoise, il s'informe secrétement par ses interpretes des usages, des sciences & de la religion de ce peuple Romain, aussi célèbre dans l'occident que le peuple Chinois l'est dans l'orient; il apprend d'abord que les pontifes de ce peuple ont réglé leurs années d'une manière si absurde, que le soleil est déja entré dans les signes célestes du printemps lorsque les Romains célèbrent les premières fêtes de l'hyver.

Il apprend que cette nation entretient à grand frais un collège de prêtres, qui savent au juste le temps où il faut s'embarquer, & où l'on doit donner bataille, par l'inspection du foie d'un bœuf, ou par la manière dont les poulets mangent de l'orge. Cette science sacrée fut apportée autrefois aux Romains par un petit Dieu nommé *Tagès*, qui sortit de terre en Toscane.

Digitized by Google

Ces peuples adorent un DIEU ſuprême & unique, qu'ils appellent toujours *Dieu très-grand & très bon;* cependant ils ont bâti un temple à une courtiſane nommée *Flora*, & les bonnes femmes de Rome ont preſque toutes chez elles de petits dieux pénates haut de quatre ou cinq pouces; une de ces petites divinités eſt la déeſſe des tetons, l'autre celle des feſſes; il y a un pénate qu'on appelle *Dieu pet.* L'empereur *Iventi* ſe met à rire: les tribunaux de Nanquin penſent d'abord avec lui que les ambaſſadeurs Romains ſont des fous, ou des impoſteurs qui ont pris le titre d'envoyés de la république Romaine; mais comme l'empereur eſt auſſi juſte que poli, il a des converſations particulières avec les ambaſſadeurs; il apprend que les pontifes Romains ont été très-ignorans, mais que *Céſar* réforme actuellement le calendrier, on lui avoue que le collège des augures a été établi dans les premiers temps de la barbarie, qu'on a laiſſé ſubſiſter une inſtitution ridicule, devenue chère à un peuple long-temps groſſier, que *tous* les honnêtes-gens ſe moquent des augures; que *Céſar* ne les a jamais conſultés; qu'au rapport d'un très-grand-homme nommé *Caton*, jamais un augure n'a pû parler à ſon camarade ſans rire; & qu'enfin *Cicéron* le plus grand orateur, & le meilleur philoſophe de Rome, vient de faire contre les augures un petit ouvrage intitulé *de la devination*, dans lequel il livre à un ridicule éternel tous les auſpices, toutes les prédictions & tous les ſortilèges dont la terre eſt infatuée. L'empereur de la Chine a la curioſité de lire ce livre de *Cicéron*; ſes interprètes le traduiſent, il admire ce livre & la république Romaine.

V.

En quel cas les uſages influent ſur l'eſprit humain.

Il y a d'autre cas où les ſuperſtitions, les préjugés populaires, influent tellement ſur toute une nation, que leur conduite eſt neceſſairement abſurde & leurs mœurs atroces, tant que ces opinions dominent.

Un brame philoſophe arrive de l'Inde en Europe il apprend qu'il y a un pontife en Italie qui a cinq à ſix cent mille hom-

Digitized by Google

mes de troupes réglées répandues chez quatre ou cinq peuples puissans. De ces troupes les unes vont chaussées, les autres nues jambes; celles-ci barbues, celles-là rasées; les unes en capuchon, les autres en bonnet; toutes dévouées à ses ordres, toutes armées d'argumens & de miracles; elles soutiennent toutes que cet Italien doit disposer de tous les royaumes. Son droit est fondé sur trois équivoques; par conséquent ce droit est reconnu par une foule qui ne raisonne point, & par quelques gens adroits qui raisonnent.

La première équivoque, c'est qu'on a dit autrefois en Asie à un pêcheur nommé *Pierre*, *Tu es Pierre*, *& sur cette pierre je fonderai mon assemblée, & tu seras pêcheur d'hommes.* La seconde, c'est qu'on montre une lettre attribuée à ce *Pierre*, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone, & on a conclu que Babylone signifiait Rome. La troisième, c'est qu'en Galilée on trouva autrefois deux couteaux pendus à un plancher: de-là il a été démontré aux peuples que de ces deux couteaux il y en avait un qui appartenait à l'homme reconnu pour le successeur de *Pierre*, & que *Pierre* ayant pêché des hommes, son successeur devait avoir la terre entière dans ses filets.

Notre Indien n'aura pas de peine à s'imaginer que les princes auront cru être de trop gros poissons pour se prendre dans les filets de cet homme, quelque respectable qu'il soit; il jugera que ses prétentions doivent semer par-tout la discorde; & s'il apprend ensuite toutes les révoltes, les assassinats, les empoisonemens, les guerres, les saccagemens que cette querelle a causés, Voilà, dira-t-il, un arbre qui devait nécessairement produire de tels fruits.

S'il apprend encore que dans les derniers siecles il s'est joint à ces querelles une animosité violente de prêtre contre prêtre, & de peuple contre peuple, sur des matières de controverse absolument incompréhensibles; alors quand il verra un duc de *Guise*, un prince d'*Orange*, deux rois de France assassinés, un roi d'Angleterre, mourant sur l'échafaud, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Irlande ruisselantes de sang, & quatre à cinq cent mille hommes égorgés en différens temps au nom de DIEU, il frémira, mais il ne sera pas étonné.

Digitized by Google

Lorsqu'il aura lû ainsi l'histoire des tigres, s'il vient à des temps plus doux & plus éclairés, où un écrit qui insulte au bon sens produit plus de brochures que la Grèce & Rome ne nous ont laissé de livres, & où je ne sais quels billets mettent tout en rumeur, il croira lire l'histoire des singes (1). Et dans tous ces différens cas, il verra évidemment pourquoi l'opinion n'a causé aucun trouble chez les nations de l'antiquité, & pourquoi elle en a produit de si affreux & de si ridicules chez presque toutes les nations modernes de l'Europe, & sur-tout chez une nation qui habite entre les Alpes & les Pyrénées.

I V.

Du pouvoir de l'opinion. Examen de la persévérance des mœurs Chinoises.

L'opinion a donc changé une grande partie de la terre. Non-seulement des empires ont disparu sans laisser de trace; mais les religions ont été englouties dans ces vastes ruines. Le christianisme, qui est comme on sait, la vérité même, mais que nous considérons ici comme une opinion quant à ses effets, détruisit les religions grecque, romaine, syrienne, égyptienne dans le siecle de *Théodose*. DIEU permit ensuite que l'opinion du mahométisme écrasât la vérité chrétienne dans l'orient, dans l'Afrique, dans la Grèce, qu'elle triomphât du judaïsme, de l'antique religion des mages, & du sabisme plus antique encore; qu'elle allât dans l'Inde porter un coup mortel à *Brama*, & qu'elle s'arrêtat à peine au Gange. Dans notre Europe chrétienne l'opinion a séparé de Rome l'empire de Russie, la Suède, la Norvège, le Danemarck, l'Angleterre, les Provinces-Unies, la motié de l'Allemagne, les trois quarts du pays Helvétique.

Il y a sur la terre un exemple unique d'un vaste empire que la force a subjugué deux fois, mais que l'opinion n'a changé jamais: c'est la Chine.

(1) L'auteur entend sans doute la bulle *unigenitus* & les billets de confession, que l'Europe a regardé comme les deux plus impertinentes productions de ce siecle.

Digitized by Google

Les Chinois avaient de temps immémorial la même religion, la même morale qu'aujourd'hui, tandis que les Goths, les Hérules, les Vandales, les Francs n'avaient guères d'autre morale que celles des brigands, qui font quelque lois pour assurer leurs usurpations.

On a prétendu dans quelque coin de notre Europe, que le gouvernement Chinois était athée; & qui sont ceux qui ont intenté cette étrange accusation? Ce sont ceux-là même qui ont tant condamné *Bayle* pour avoir dit qu'une société d'athées pourrait subsister, qui ont tant écrit contre lui, qui ont tant crié que sa supposition était chimérique; ils se sont donc contredits évidemment, ainsi que tous ceux qui écrivent avec un esprit de parti. Ils se trompaient en disant qu'une société d'athées ne pouvait pas subsister, puisque les épicuriens qui subsistèrent si long-temps étaient une véritable société d'athées; car ne point admettre de DIEU, & n'admettre que des Dieux inutiles qui ne punissent, ni ne récompensent, c'est précisément la même chose pour les conséquences.

Ils ne se trompaient pas moins en reprochant l'athéisme au gouvernement Chinois. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, &c. dit : « Il faut être aussi inconsidérés que nous le sommes » dans toutes nos disputes, pour avoir osé traiter d'athée un » gouvernement dont presque tous les édits parlent d'un être » suprême, père des peuples, récompensant & punissant avec » justice, qui a mis entre lui & l'homme une correspondance » de prières & de bienfaits, de fautes & de châtimens ».

Quelques journalistes ont affecté de douter de ces édits, mais ils n'ont qu'à lire le recueil des lettres des missionnaires, ils n'ont qu'à ouvrir le 3e. tome de l'histoire de la Chine, ils n'ont qu'à lire à la page 41 cette inscription, *au vrai principe de toutes choses, il est sans commencement & sans fin, il a produit tout, il gouverne tout, il est infiniment bon & infiniment juste, &c.*

Mais, dit-on, les Chinois croyent DIEU matériel; il serait bien plus pardonnable au peuple de la Chine de nous faire ce reproche, s'ils voyaient nos tobleaux d'église dans lesquels nous peignons DIEU avec une grande barbe, comme *Jupiter Olympien*. Nous insultons tous les jours les nations étran-

Digitized by Google

gères, fans fonger combien nos ufages peuvent leur paraître extravagans. Nous ofons nous moquer d'un peuple qui profeffait la religion & la morale la plus pure plus de deux mille ans avant que nous euffions commencé à fortir de notre état de fauvages, & dont les mœurs & les coutumes n'ont fouffert aucune altération, tandis que tout a changé parmi nous.

VII.

Opinion, fujet de guerre en Europe.

L'opinion n'a guères caufé de guerres civiles que chez les chrétiens; car le fchifme des Ofmanlis & des Perfans n'a jamais été qu'une affaire de politique. Ces guerres inteftines de religion qui ont défolé une grande partie de l'Europe, font plus exécrables que les autres, parce qu'elles font nées du principe même qui devait prévenir toute guerre.

Il paraît que depuis environ cinquante ans la raifon s'introduifant parmi nous par degrés commence à détruire ce germe peftilentiel qui avait fi long temps infecté la terre. On méprife les difputes théologiques; on laiffe repofer le dogme, on n'annonce que la morale.

Il y a des opinions auxquelles on attache des fignes publics, qui font des étendards auxquelles les nations fe rallient : le dogme alors eft la trompette qui fonne la charge. Je vénère des ftatues, & tu les brifes : tu reçois deux efpeces & moi une : tu n'admets que deux facremens, & moi fept : tu abats les fignes de religion que j'élève : nous nous battrons infailliblement. Et cette fureur durera jufqu'au temps, où la raifon viendra guérir nos efprits épuifés & laffés du fanatifme. Mais j'admets une grâce verfatile, & toi une grâce concomitante : la tienne eft efficace, à laquelle on peut réfifter; la mienne fuffifante, qui ne fuffit pas. Nous écrirons les uns contre les autres des livres ennuieux & des lettres de cachet : nous troublerons quelques familles, nous fatiguerons le gouvernement; mais nous ne pourrons exciter de guerres : & on finira par fe moquer de nous.

L'opinion née des factions change quand les factions font appaifée

Digitized by Google

appaiſées : ainſi quand le lecteur en ſera au ſiecle de *Louis XIV* il verra qu'alors on ne penſa dans Paris rien de ce qu'on avait penſé du temps de la ligue & de la fronde. Mais il eſt néceſſaire de tranſmettre le ſouvenir de ces égaremens, comme les médecins décrivent la peſte de Marſeille quoiqu'elle ſoit guérie. Ceux qui diraient à un hiſtorien, ne parlez pas de nos extravagances paſſées, reſſembleraient aux enfans des peſtiférés qui ne voudraient pas qu'on dît que leurs pères ont eu le charbon.

Les papiers publics ſi multipliés dans l'Europe, produiſent quelquefois un grand bien : ils effrayent le crime : ils arrêtent la main prête à le commettre. Plus d'un potentat a craint quelquefois de faire une mauvaiſe action, qui ſerait enregiſtrée ſur le champ dans toutes les archives de l'eſprit humain.

On conte qu'un empereur Chinois reprimanda un jour & ménaça l'hiſtorien de l'Empire : Quoi, dit-il, vous avez le front d'écrire jour par jour mes fautes ! Tel eſt mon devoir, répondit le ſcribe du tribunal de l'hiſtoire, & ce devoir m'ordonne d'écrire ſur le champ les plaintes & les menaces que vous me faites. L'empereur rougit, ſe recueillit, & dit, Eh bien, allez, écrivez tout, & je tâcherai de ne rien faire que la poſtérité puiſſe me reprocher. S'il eſt vrai qu'un prince qui commandait à cent millions d'hommes ait ainſi reſpecté les droits de la vérité, que devra faire la Sorbonne ? L'ordre des frères prêcheurs aura-t-il droit de ſe plaindre ? Le ſénat de Rome lui-même aurait-il oſé exiger qu'on trahit la vérité en ſa faveur ?

VIII.

De la poudre à canon.

Comme il y a des opinions qui ont abſolument changé la conduite des hommes, il y a des arts qui ont auſſi tout changé dans le monde. Tel eſt celui de la poudre inflammable. Il eſt ſûr que le bénédictin *Roger Bacon* n'enſeigna point ce ſecret tel que nous l'avons; mais c'eſt un autre bénédictin qui l'inventa vers le milieu du 14e ſiecle, & c'eſt un jéſuite qui apprit aux Chinois à fondre du canon au dix-ſep-

tième. Ce mot de *canon*, qui ne veut dire que *tuyau*, nous a, je crois, jetté longtemps dans l'erreur. On se servait dès l'année 1338 de longs tuyaux de fer qui lançaient de grosses fleches enflammées, garnies de bitume & de soufre, dans les places assiégées. Ces engins diversifiés en mille façons faisaient partie de l'artillerie. Voilà pourquoi on a cru qu'au siége du château de Puiguillaume, en 1338, & à d'autres, on s'était servi de canons tels qu'on les fait aujourd'hui. Il faut des canons de vingt-quatre livres de balle pour battre de fortes murailles, & certainement on n'en avait point alors. C'est une erreur de croire que les Anglais firent jouer des pièces de canon à la bataille de Creci en 1346, il n'en est aucun vestige dans les actes de la tour de Londres; un tel fait n'eût pas été sans doute oublié.

On parle dans la nouvelle histoire de France d'un canon fondu en 1301 dans la ville d'Amberg, lequel existe encore, avec cette date, gravée sur la culasse. Cette singularité surprenante m'a paru digne d'être approfondie. Monsieur *le comte d'Holnstein* de *Bavière* a été supplié de s'en informer; on a tout vérifié sur les lieux; ce prétendu canon n'existe pas; la ville d'Amberg n'eut de fortifications qu'en 1326, ce qui a donné lieu à cette méprise, est le tombeau d'un nommé *Mergue Martin*, mathématicien assez fameux pour son temps, & qui fondait des canons dans le haut Palatinat; il a un canon sous ses pieds avec deux écussons, l'un représentant un griffon, & l'autre un petit canon monté sur un affut à deux roues. Son épitaphe porte qu'il mourut en 1501, le chiffre 1501 est très-bien fait; & je ne conçois pas comment on l'a pû prendre pour 1301. Si on approfondissait ainsi toutes les antiquités, ou plutôt tous les contes antiques dont on nous berce, on trouverait plus d'une vieille erreur à rectifier.

IX.

De Mahomet.

Le plus grand changement que l'opinion ait produit sur notre globe, fut l'établissement de la religion de *Mahomet*. Ses

musulmans en moins d'un siecle conquirent un empire plus vaste que l'empire Romain. Cette révolution, si grande pour nous, n'est, à la vérité que comme un atôme qui a changé de place dans l'immensité des choses, & dans le nombre innombrable de mondes qui remplissent l'espace; mais c'est au moins un événement qu'on doit regarder comme une des roues de la machine de l'univers, & comme un effet nécessaire des lois éternelles & immuables: car peut-il arriver quelque chose qui n'ait été déterminé par le maître de toutes choses? Rien n'est que ce qui doit être.

Comment peut-on imaginer qu'il y ait un ordre, & que tout ne soit pas la suite de cet ordre? Comment l'éternel géomètre ayant fabriqué le monde, peut-il y avoir dans son ouvrage un seul point hors de la place assignée par l'artisan suprême? On peut dire des mots contraires à cette vérité, mais une opinion contraire c'est ce que personne ne peut avoir quand il réfléchit.

Le comte de *Boulainvilliers* prétend que DIEU suscita *Mahomet* pour punir les chrétiens d'orient qui souillaient la terre de leurs querelles de religion, qui poussaient le culte des images jusqu'à la plus honteuse idolatrie, & qui adoraient réellement *Marie* mère de JESUS, beaucoup plus qu'ils n'adoraient le St. Esprit, qui n'avait en effet aucun temple, quoiqu'il fût la troisième personne de la trinité; mais si DIEU voulait punir les chrétiens, il voulait donc punir aussi les Parsis, les sectateurs de *Zoroastre*, à qui l'histoire ne reproche en aucun temps aucun trouble civil excité par leur théologie: DIEU voulait donc punir aussi les Sabéens; c'est lui supposer des vues partiales & particulières. Il paraît étrange d'imaginer que l'Etre éternel & immuable change ses décrets généraux, qu'il s'abaisse à de petits desseins, qu'il établisse le christianisme en orient & en Afrique pour le détruire, qu'il sacrifie par une providence particulière la religion annoncée par son fils, à une religion fausse. Ou il a changé ses lois, ce qui serait une inconstance inconcevable dans l'Etre suprême, ou l'abolition du christianisme dans ces climats était une suite infaillible des lois générales.

Plusieurs autres savans hommes, & sur-tout Mr. *Sále*, auteur de la meilleure traduction de l'alcoran, & des meilleurs com-

Digitized by Google

mentaires, penchent vers l'opinion que *Mahomet* travailla en effet à la gloire de DIEU en détruisant le culte du soleil en Perse, & celui des étoiles en Arabie. Mais les mages n'adoraient point le soleil, ils le revéraient comme l'emblême de la Divinité, cela est hors de doute. On n'admit réellement les deux principes en Perse, que du temps de *Manès*. Les mages n'avaient jamais adoré ce que nous appelons le mauvais principe, ils le regardaient précisément comme nous regardons le diable; c'est ce qui se voit expressément dans le *Sadder*, ancien commentaire du livre du *Zend*, le plus ancien de tous les livres: & à tout prendre, la religion de *Zoroastre* valait mieux que celle de *Mahomet*, qui lui-même adopta plusieurs dogmes des Perses.

A l'égard des Arabes, il est vrai qu'ils rendaient un culte aux étoiles; mais c'était certainement un culte subordonné à celui d'un DIEU suprême, créateur, conservateur, vengeur & rémunérateur: on le voit par leur ancienne formule; *O Dieu! je me voue à ton service; je me voue à ton service, ô Dieu! tu n'as de compagnons que ceux dont tu es le maître absolu, tu es le maître de tout ce qui existe.* L'unité de DIEU fut de temps immémorial reconnue chez les Arabes, quoiqu'ils admissent, ainsi que les Perses & les Chaldéens, un ennemi du genre humain qu'ils nommaient *Satan*; l'unité de DIEU & l'existence de ce *Satan* subordonné à DIEU, sont le fondement du livre de *Job*, qui vivait certainement sur les confins de l'Arabie, & que plusieurs savans croyent avec raison antérieur à *Moyse* d'environ sept générations.

Si les mahométans écrasèrent la religion des mages & des Arabes, on ne voit pas quelle gloire en revint à DIEU. Les hommes ont toujours été portés à croire DIEU glorieux, parce qu'ils le sont; car ainsi qu'on l'a déja dit, ils ont fait DIEU à leur image. Tous, excepté les sages, se sont représenté DIEU comme un prince rempli de vanité, qui se sent blessé quand on ne l'appelle pas *Votre altesse*, & qu'on ne lui donne que de l'*excellence*, & qui se fâche quand on fait la révérence à d'autres qu'à lui en sa présence.

Le savant traducteur de l'alcoran tombe un peu dans le faible que tout traducteur a, pour son auteur; il ne s'éloigne pas de croire que *Mahomet* fut un fanatique de bonne foi. *Il*

Digitized by Google

est aisé de concevoir, dit-il, *qu'il pût regarder comme une œuvre méritoire, d'arracher les hommes à l'idolatrie & à la superstition, & que par degrés, & avec le secours d'une imagination allumée, qui est le partage des Arabes, il se crût en effet destiné à réformer le monde.*

Bien des gens ne croiront pas qu'il y ait eu beaucoup de bonne foi dans un homme qui dit avoir reçu les feuilles de son livre par l'ange *Gabriel*, & qui dit avoir été transporté au ciel par la jument *Borac* ; mais j'avoue qu'il est possible qu'un homme rempli d'enthousiasme & de grands desseins, ait imaginé en songe qu'il était transporté au ciel, & qu'il parlait aux anges ; de telles fantaisies entrent dans la composition de la nature humaine. Le philosophe *Gassendi* rapporte qu'il rendit la raison à un pauvre homme qui se croyait sorcier ; & voici comme il s'y prit : il lui persuada qu'il voulait être sorcier comme lui ; il lui demanda de sa drogue, & feignit de s'en frotter ; ils passèrent la nuit dans la même chambre : le sorcier endormi s'agita & parla toute la nuit : à son réveil il embrassa *Gassendi*, & le félicita d'avoir été au sabbat ; il lui racontait tout ce que *Gassendi* & lui avait fait avec le bouc. *Gassendi* lui montrant alors la drogue à laquelle il n'avait pas touché, lui fit voir qu'il avait passé la nuit à lire & à écrire. Il parvint enfin à tirer le sorcier de son illusion.

Il est vraisemblable que *Mahomet* fut d'abord fanatique ainsi que *Cromwell* le fut dans le commencement de la guerre civile : tous deux employèrent leur esprit & leur courage à faire réussir leur fanatisme ; mais *Mahomet* fit des choses infiniment plus grandes, parce qu'il vivait dans un temps & chez un peuple où l'on pouvait les faire. Ce fut certainement un très-grand-homme, & qui forma de grands-hommes. Il fallait qu'il fût martyr ou conquérant, il n'y avait pas de milieu. Il vainquit toujours, & toutes ses victoires furent remportées par le petit nombre sur le grand. Conquérant, législateur, monarque & pontife, il joua le plus grand rôle qu'on puisse jouer sur la terre aux yeux du commun des hommes ; mais les sages lui préféreront toujours *Confutsée*, précisément parce qu'il ne fut rien de tout cela, & qu'il se contenta d'enseigner

Digitized by Google

la morale la plus pure à une nation plus ancienne, plus nombreuse & plus policée que la nation Arabe.

X.

De la grandeur temporelle des califes & des papes.

L'opinion & la guerre firent la grandeur des califes ; l'opinion & l'habileté firent la grandeur des papes. Nous ne comparons point ici religion à religion, église à mosquée, évêque à muphti, mais politique à politique, événemens à événemens.

Dans l'ordre ordinaire des choses la guerre peut donner de grands états ; l'habileté n'en peut donner que de petits : ceux-ci durent plus long-temps ; la guerre qui a fondé les autres les détruit tôt ou tard. Ainsi les papes ont eu peu-à-peu cent lieues de pays, & les califes qui en avaient eu plus de douze cents les perdirent par les armes. Les califes possédaient l'Espagne, l'Afrique, l'Egypte, la Syrie, une partie de l'Asie mineure & la Perse au septième & au huitième siecles, quand les papes n'étaient que des évêques soumis à l'exarque de Ravenne. Le titre du pape alors était, *vicaire de Pierre, évêque de Rome.* Il était élu par le peuple assemblé, comme l'étaient tous les autres évêques d'orient & d'occident. Le clergé romain demandait la confirmation de l'exarque en ces termes : *Nous vous supplions, vous, chargé du ministère impérial, d'ordonner la consécration de notre père & pasteur.* Il écrivait au métropolitain de Ravenne, *Saint père, nous supplions votre béatitude, d'obtenir du seigneur exarque l'ordination de celui que nous avons élu.* C'est ce qu'on voit encore dans l'ancien diurnal romain.

Il est donc constant que le pape était bien loin d'avoir aucune prétention sur la souveraineté de Rome avant *Charlemagne.* Si on prétend que *Grégoire II* secoua le joug de son empereur résidant à Constantinople, qu'était-il autre chose qu'un rebelle ?

Charlemagne étant devenu empereur Romain, & ses successeurs ayant pris ce titre, il est encore évident que les papes

Digitized by Google

n'étaient pas ſous eux empereurs de Rome. Lce *Othons* ne permirent certainement pas que l'évêque fût ſouverain dans la ville qu'ils regardaient comme la capitale de leur empire. *Grégoire VII* en tenant l'empereur *Henri IV* pieds nuds & en chemiſe dans ſon antichambre à Canoſſe, n'oſa jamais prendre le titre de ſouverain de Rome, ſous quelque dénomination que ce pût être.

Les princes normands conquérans de Naples, en faiſaient hommage au pape : mais aucun hiſtorien n'a jamais produit aucun acte où l'on voie les rois de Naples faire cet hommage au pontiſe romain comme monarque romain : la première inveſtiture donnée aux princes Normands le fut par l'empereur *Henri III* en 1047,

Le ſeconde inveſtiture eſt d'un genre différent, & mérite la plus grande attention. Le pape *Léon IX* ayant fait une eſpèce de croiſade contre ces princes, fut battu & pris par eux ; ils traitèrent leur captif avec beaucoup d'humanité, choſe aſſez rare dans ces temps-là ; & le pape *Léon* en levant l'excommunication qu'il avait lancée contre eux, leur accorda tout ce qu'ils avaient pris & tout ce qu'ils pourraient prendre, en qualité de fief héréditaire de *St. Pierre*, *De ſancto Petro hæreditatis feudo.*

A qui *Charles d'Anjou* fit-il hommage lige pour Naples & Sicile ? fût-ce à la perſonne de *Clément IV* ſouverain de Rome ? Non ; ce fut à l'égliſe romaine, & aux papes canoniquement élus, *pro regno Siciliæ & aliis terris nobis ab eccleſia romana conceſſis ; pour nos royaumes concédés par l'égliſe romaine.* Cet hommage lige était donc au fond ce qu'il était dans ſon origine, une oblation à *St. Pierre*, un acte de dévotion, dont il réſulta des meurtres, des aſſaſſinats & des empoiſonemens. Le pape était alors ſi peu ſouverain de Rome, que la monnoie y avait été frappée au nom de *Charles d'Anjou* lui-même, quand il était ſénateur unique. On a encore des écus de ce temps avec cette légende *Karolus, ſenatus populusque romanus* ; & ſur le revers : *Roma caput mundi.* Il y a de pareilles monnoies frappées au nom des *Colonnes* & des *Urſins* ; il y a auſſi des monnoies au nom des papes : mais jamais vous ne voyez ſur ces pièces la ſouveraineté du pape exprimée ;

Digitized by Google

le mot *domnus* dont on se servit très-rarement, était un titre honorifique que jamais aucun roi de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre, n'employa, si je ne me trompe; & on ne trouve ce mot *domnus* sur aucune monnoie des papes.

Dans les sanglantes querelles de *Fréderic Barberousse* avec le pape *Alexandre III*, jamais cet *Alexandre* ne se dit unique souverain de Rome : il avait beaucoup de terres d'une mer à l'autre ; mais assurément il ne possédait pas en propre la ville où l'empereur avait été sacré roi des Romains.

Grégoire IX en accusant l'empereur *Fréderic II* de préférer *Mahomet* à JESUS-CHRIST, le dépose à la vérité de l'empire, selon l'usage aussi insolent qu'absurde de ces temps-là; mais il n'ose se mettre à sa place, il n'ose se dire prince temporel de Rome.

Innocent IV dépose encore le même empereur dans le concile de Lyon; mais il ne prend point Rome pour lui-même, l'empire Romain subsistait toujours, ou était censé subsister. Les papes n'osaient s'appeler rois des Romains, mais ils l'étaient autant qu'ils le pouvaient. Les empereurs étaient nommés, sacrés, reconnus rois des Romains, & ne l'étaient pas en effet. Qu'était donc Rome ? une ville où l'évêque avait un très-grand crédit, où le peuple jouissait souvent de l'autorité municipale, & où l'empereur n'en avait aucune que lorsqu'il y venait à main armée, comme *Alaric*, ou *Totila*, ou *Arnoud*, ou les *Othons*.

Les papes regardaient non-seulement le royaume de Naples, mais ceux de Portugal, d'Arragon, de Grenade, de Sardaigne, de Corse, de Hongrie, & sur-tout d'Angleterre, comme feudataires; mais ils ne se disaient, ni n'étaient les maîtres de ces pays. Ce n'était pas seulement l'opinion, la superstition, qui soumettait ces royaumes au siége de Rome, c'était l'ambition. Un prince disputait une province, il ne manquait pas d'accuser son compétiteur d'être hérétique ou fauteur d'hérétiques, ou d'avoir épousé sa cousine au cinquième degré, ou d'avoir mangé gras le vendredi. On donnait de l'argent au pape, qui en échange donnait la province par une bulle : cette bulle était l'étendard auquel les peuples se ralliaient, & le pape qui ne possédait pas un pouce de terre dans Rome, donnait des royaumes ailleurs.

La

La même chose arriva aux califes dans leur décadence qu'aux papes dans leur élévation. Les sultans de l'Asie & de l'Egypte & du reste de l'Afrique, les rois de provinces espagnoles prirent des investitures des califes qui ne possédaient plus rien. Tel a été le chaos où la terre fut long-temps plongée.

Les évêques Allemans dans l'anarchie de l'empire s'étaient déja faits princes, & en prenaient le titre, quand les papes étaient bien moins puissans dans Rome qu'un évêque de Vurtsbourg en Allemagne. Les papes avaient à Rome si peu de pouvoir, qu'ils furent obligés de se réfugier dans Avignon pendant soixante & dix ans.

Martin V élu au concile de Constance, est, je crois, le premier qui soit représenté sur les monnaies avec la triple couronne, inventée par *Boniface VIII.* Les papes n'ont éte réellement les maîtres de Rome que quand ils ont eu le château St. Ange, ce qui n'arriva qu'au quinzième siecle.

Enfin ils ont régné, mais sans jamais se dire rois de Rome; & les empereurs qui n'ont jamais cessé d'en être rois, n'ont osé jamais y demeurer. Le monde se gouverne par des contradictions; & voilà sans doute la plus frappante; elle dure depuis *Charlemagne.*

Charles-Quint roi de Rome voulut bien la saccager; mais d'y demeurer seulement trois mois, de prétendre y fixer le siége de son empire, c'est ceque ce prince victorieux n'osa point entreprendre.

Comment donc accorder la souveraineté du pape avec celle du roi des Romains? C'est un problême que le temps a résolu insensiblement. Il semble que les empereurs & les papes soient convenus tacitement que les uns régneraient en Allemagne & seraient rois de Rome de droit, tandis que les papes le seraient de fait. Ce partage ne nous étonne plus, parce que nous y sommes accoutumés; mais il n'en est pas moins étrange.

Ce qui nous fait bien voir combien la destinée se joue de l'univers, c'est que celui qui affermit la souveraineté réelle des papes sur les fondemens les plus solides, ce fut cet *Alexandre VI* coupable de tant d'horribles meurtres commis par les mains de son incestueux fils dans la Romagne, dans

Digitized by Google

Imola, Forli, Faënza, Rimini, Cesène, Fano, Bertinoro; Urbino, Camerino, & sur-tout dans Rome. Quel était le titre de cet homme? celui de *serviteur des serviteurs de Dieu*; & quelle serait aujourd'hui dans Rome la prérogative de celui qui est intitulé roi des Romains? il aurait l'honneur de tenir l'étrier du pape, de servir de diacre à la grand'messe.

XII.

Des moines.

L'opinion plus que toute autre chose a fait les moines, & c'était une opinion bien étrange que celle qui dépeupla l'Egypte pour peupler quelque temps des déserts.

On a parlé des moines dans l'*Essai sur les mœurs*, quoique cette partie du genre-humain ait été omise dans toutes les histoires qu'on appelle *profanes*. Après tout, *ils sont* hommes, & même dans ce corps si étranger au monde il s'est trouvé de grands-hommes. L'auteur a été beaucoup plus modéré envers eux que le célèbre évêque du Bellai, & que tous les auteurs qui ne sont pas du rite romain. Il a parlé des jésuites avec impartialité, car c'est ainsi qu'un historien doit parler de tout.

Le bien public doit être préféré à toute société particulière, & l'état aux moines, on le sait assez. La société humaine s'est apperçue depuis long-temps, combien ces familles éternelles, qui se perpétuent aux dépens de toutes les autres, nuisent à la population, à l'agriculture, aux arts nécessaires; combien elles sont dangereuses dans des temps de trouble. Il est certain qu'il est en Europe des provinces qui regorgent de moines, & qui manquent d'agriculteurs.

Un auteur de paradoxes a prétendu que les moines sont utiles, en ce que leurs terres, dit-il, sont toujours mieux cultivées que celles de la pauvre noblesse; mais c'est précisément par cette raison que les moines font tort à l'Etat: leurs maisons sont bâties des débris des masures de la noblesse ruinée. Il est démontré que cent gentilshommes, ayant chacun une terre de deux mille livres de revenu, rendraient plus

Digitized by Google

de service au roi & à la nation, qu'un abbé qui possède deux cent mille livres de rente. L'exemple de Londres est frappant; tel quartier de cette ville habité autrefois par trente moines, l'est aujourd'hui par trois cents familles. On manque quelquefois d'agriculteurs, de soldats, de matelots, d'artisans; ils sont dans les cloîtres, & ils y languissent.

La plupart sont des esclaves enchaînés sous un maître qu'ils se sont donné; ils lui parlent à genoux, ils l'appellent *monseigneur;* c'est la plus profonde humiliation devant le plus grand faste; & encore, dans cet abaissement ils tirent une vanité secrete de la grandeur de leur despote.

Plusieurs religieux, il est vrai, détestent dans l'âge mûr les chaînes dont ils se sont garottés dans l'âge où l'on ne devrait pas disposer de soi-même; mais ils aiment leur institut, leur ordre; & ces esclaves ont les yeux si fascinés, que la plupart ne voudraient pas de la liberté, si on la leur rendait; ce sont les compagnons d'*Ulysse* qui refusent de reprendre la forme humaine. Ils se dédommagent de cet abrutissement en Italie, en Espagne, en donnant insolemment leurs mains à baiser aux femmes. Leurs abbés sont princes en Allemagne. On voit des moines grands-officiers d'un prince moine, & son cloître est une cour qui nourrit l'ambition. Depuis que cela fut écrit, tout est bien changé. Les hommes ont enfin ouvert les yeux.

Les moines dans leur institut sont hors du genre-humain, & ils ont voulu gouverner le genre-humain. Séculiers & errans dans leur origine, ils ont été incorporés dans la hiérarchie de l'église grecque; mais ils ont été regardés comme les ennemis de la hiérarchie latine. On a proposé dans tous les pays catholiques de diminuer leur nombre, l'on n'a jamais pû y parvenir. Jusqu'à présent dans les pays protestans on a été forcé de les détruire tous.

On vient d'abolir les jésuites en France pour la seconde fois (1); on leur reprochait des privilèges qu'ils ne tenaient que de Rome, & qui étaient incompatibles avec les lois de l'Etat; mais tous les autres religieux ont à-peu-près

(1) Voyez le siecle de *Louis XIV*.

les mêmes priviléges. Les jésuites ont été chassés du Portugal par des raisons de politique, & à l'occasion de l'assassinat du roi; ils ont été détruits en France pour avoir voulu dominer dans les belles-lettres, dans l'Etat, & dans l'église; c'est un avertissement pour tous les autres ordres religieux. Il en est un dont on envie les richesses, mais dont on respecte l'antiquité & les travaux littéraires; il en est une foule d'autres moins considérés.

Tout le monde convient qu'au lieu de ces retraites monastiques où l'on fait serment à DIEU de vivre aux dépens d'autrui, & d'être inutiles, il faut des asyles à la vieillesse qui ne peut plus travailler. Tout le monde voit que chaque profession a ses vieillards, ses invalides que le nom d'hôpital effraie, & qui finiraient leurs jours sans rougir dans des communautés instituées sous un autre nom; tout le monde le dit, & personne n'a encore essayé de changer des monastères onéreux à l'Etat, en asyles nécessaires.

Ce n'est pas assurément dans un esprit de censure que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* a été en ce point l'organe de la voix publique; il a insinué avec tous les bons citoyens, qu'on doit augmenter le nombre des hommes utiles, & diminuer celui des inutiles. Le jeune homme qui a des talens, & qui les ensevelit dans le cloître, fait tort au public & à soi-même. Qu'eût-ce été si *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *la Fontaine*, & tant d'autres, avaient dans l'âge où l'on ne peut se connaître, pris le parti de se faire théatins ou piepuces!

XIII.

Des croisades.

Les croisades ont été l'effet le plus mémorable de l'opinion. On persuada à des princes occidentaux, tous jaloux l'un de l'autre, qu'il fallait aller au bout de la Syrie. Un mauvais succès pouvait les faire tous exterminer; & s'ils réussissaient, ils allaient s'exterminer les uns les autres.

De toutes ces croisades celle que *St. Louis* fit en Egypte fut la plus mal conduite, & celle qu'il fit en Afrique

Digitized by Google

la moins convenable; elle n'avait aucun rapport au premier objet qui était d'aller s'emparer de Jérusalem, ville d'ailleurs absolument indifferente aux intérêts de toutes les nations occidentales, ville dont elles pouvaient même détourner leurs pas avec horreur, puisqu'on y avait fait mourir leur DIEU; ville dans laquelle ils ne pouvaient punir la race juive, coupable à leurs yeux de ce meurtre, puisque cette race n'y habitait plus; pays d'ailleurs dépeuplé & stérile, dans lequel on n'aurait pas même combattu les musulmans à qui les Tartares enlevaient alors ces contrées, ou du moins achevaient de les désoler par leurs incursions; pays enfin sur lequel les empereurs de Constantinople, dépouillés auparavant par les croisés mêmes, pouvaient seuls avoir quelques droits, & sur lequel les croisés n'avaient seulement pas l'apparence d'une prétention.

On a inséré dans la nouvelle histoire de France par Mr. l'abbé *Veli* un passage dans lequel on accuse l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* d'avoir inventé que *St. Louis* entreprit la croisade contre Tunis pour seconder les vues ambitieuses & intéressées de son frère *Charles d'Anjou*, roi des deux Siciles. Il n'a point assurément inventé ce fait, qui est très-précieux dans l'histoire de l'esprit humain; ce fait se trouve dans toutes les anciennes chroniques d'Italie; il est transcrit dans l'histoire universelle de *De l'Isle*, Tome III, page 295. On le voit en propre mots dans *Mézerai* sous l'année 1269. » Quant au saint roi dit-il, il tourna son » entreprise sur le royaume de Tunis, par deux motifs; » l'un, qu'il lui semblait que la conquête de ce pays-là » lui frayerait le chemin à celle de l'Egypte, sans laquelle » il ne pouvait garder la terre sainte; *l'autre que son frère l'y* » *portait*, à dessein de rendre les côtes d'Afrique tributaires » de son royamue de Sicile, comme elles l'avaient été du » temps de *Roger* prince Normand ». *Rapin Thoiras* dit expressément la même chose dans le regne de *Henri III* d'Angleterre.

Il n'est donc que trop vrai que la simplicité héroïque de *Louis* le rendit la victime de l'ambition de son frère, qui devait être de cette croisade: ce fut même une des raisons qui

porta le barbare *Charles d'Anjou* à faire périr par la main du bourreau *Conradin* héritier légitime des deux Siciles, le duc d'Autriche son cousin, & le prince *Conrad* un des fils de l'empereur *Fréderic II*; il crut qu'il était de sa politique de se souiller d'une action si honteuse, afin de n'être point inquiété dans la Sicile quand il irait piller l'Afrique. Quels préparatifs pour un saint voyage! Mais en quoi d'ailleurs était-il si saint? il n'était question que d'aller gagner des dépouilles & la peste sur les ruines de Carthage.

St. Louis partit sous ces funestes auspices, & son frère n'arriva qu'après sa mort. Si le monarque de France prétendait aller de Tunis en Egypte, cette entreprise était beaucoup plus périlleuse que sa première croisade, & ses troupes auraient péri dans les déserts de Barca, aussi aisément que sur les bords du Nil.

L'auteur de l'*Essai sur les mœurs* sait très-bien que *Guillaume de Nangis*, qui écrivait l'histoire comme on l'écrivait alors, prétend que le shérif, ou émir, ou bey, ou soldan de Tunis avait grande envie de se faire chrétien, & qu'il fit espérer au roi par plusieurs lettres sa conversion prochaine. Le même *Guillaume* croit bonnement que *St. Louis* alla vîte mettre à feu & à sang les états de ce prince mahométan, pour l'attirer par cette douceur à la religion chrétienne. Si c'est-là une manière sûre de convertir, on s'en rapporte à tout lecteur éclairé. Apparemment que la maxime *contrain-les d'entrer* était admise dans la politique comme dans la théologie, & qu'on traitait les musulmans comme les Albigeois. On peut hardiment n'être pas de l'opinion de *Guillaume*; non qu'on le regarde comme un historien infidèle, mais comme un esprit fort simple, qui quarante ans après la mort de *St. Louis* écrivait sans discernement ce qu'il avait entendu dire. Un souverain de Tunis qui veut se faire catholique romain, un roi de France qui vient assiéger sa ville pour l'aider à entrer au giron de l'église, sont des contes qu'on peut mettre avec les fables du vieux de la montagne, & de la couronne d'Egypte présentée au roi de France. Les entreprises de ces temps-là étaient romanesques, mais il y avait plus de romanesque encore dans les histo-

Digitized by Google

riens. Il faut convenir que *St. Louis* aurait bien mieux fait de gouverner en paix ses états, que d'aller exposer au fer des Africains & à la peste, sa fille, sa bru, sa belle-sœur, & sa niéce qui firent avec lui ce fatal voyage.

Qu'il soit permis de dire ici que l'abbé *Veli* auquel on impute cet injuste reproche contre l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, l'a copié dans quelques endroits, & qu'il aurait pû le citer; de même que le père *Barre* dans son histoire d'Allemagne a copié mot à mot la valeur de cinquante pages de l'histoire de *Charles XII*; on est obligé d'en avertir, parce que lorsque les historiens sont contemporains, il est difficile au bout de quelque temps de savoir qui est celui qui a pillé l'autre. Mais n'oublions pas combien le droit qu'on réclame est peu de chose.

XIV.

De PIERRE DE CASTILLE, *dit* le cruel.

Pierre le cruel se vengeait avec barbarie, j'en tombe d'acord: mais je le vois trahi, persécuté par ses frères bâtards, par sa femme même; soutenu à la vérité par le prince noir, le premier homme de son temps, mais ayant nécessairement la France contre lui, puisqu'il était protégé par l'Anglais opprimé enfin par un ramas de brigands, & assassiné par son frère bâtard; car enfin il fut tué étant désarmé, & ce *Henri de Transtamare* assassin & usurpateur a été respecté des historiens, parce qu'il a été heureux.

A la bonne heure que ce *Pierre* ait emporté au tombeau le nom de *cruel*; mais quel titre donnerons-nous au tyran qui fit périr *Conradin* & le duc d'Autriche sur l'échafaud? Et comment nommer tant d'horribles attentats qui ont effrayé l'Europe?

Digitized by Google

X V.

De CHARLES DE NAVARRE, *dit* le mauvais.

On convient que *Charles le mauvais*, roi de Navarre, comte d'Evreux, était très-mauvais; que don *Pèdre* roi de Castille surnommé *le cruel* méritait ce titre; mais voyons si dans ces temps de la belle chevalerie, il y avait chez les princes tant de douceur & de générosité? Le roi de France *Jean* surnommé *le bon* commença son regne par faire tuer le comte d'*Eu* son connétable. Il donna l'épée de connétable au prince d'Espagne *Don La Cerda* son favori, & l'investit des terres qui appartenaient à son beau-frère *Charles* roi de Navarre. Cette injustice pouvait-elle n'être pas vivement ressentie par un prince du sang souverain d'un beau royaume? On avait dépouillé son père des provinces de Champagne & de Brie; on donnait à un étranger l'Angoumois & d'autres terres qui étaient la dot de sa femme, sœur du roi de France. La colère lui fait commettre un crime atroce: il fait assassiner le connétable *La Cerda*; & ce qui est encore triste, c'est qu'il obtient par ce meurtre la justice qu'on lui avait refusée. Le roi transige avec lui sur toutes ses prétentions. Mais que fait *Jean le bon*, après cette réconciliation publique? il court à Rouen où il trouve le roi de Navarre à table avec le dauphin, & quatre chevaliers; il fait saisir les chevaliers, on leur tranche la tête sans forme de procès; on met en prison le roi de Navarre sur le simple prétexte qu'il a fait un traité avec les Anglais; mais comme roi de Navarre n'était-il pas en droit de faire ce prétendu traité? Et si en qualité de comte d'Evreux & de prince du sang il ne pouvait sans félonie négocier à l'insû du suzerain, qu'on me montre le grand vassal de la couronne qui n'a jamais fait des traités particuliers avec les puissances voisines? En quoi donc *Charles le mauvais* est-il jusqu'à présent plus mauvais que bien d'autres? Plut-à-Dieu que ce titre n'eût convenu qu'à lui!

On

Digitized by Google

On prétend qu'il a empoisoné *Charles V*; où en est la preuve? Qu'il est aisé de supposer de nouveaux crimes à ceux qui sont chargés de la haine d'un parti! il avait, dit-on, engagé un médecin juif de l'île de Chypre à venir empoisoner le roi de France. On voit trop fréquemment dans nos histoires des rois empoisonés par des médecins Juifs. Mais une constitution valétudinaire est plus dangereuse encore que les médecins.

XVI.

Des querelles de religion.

On a vû que depuis le pape *Grégoire VII* jusqu'à l'empereur *Charles-Quint*, les querelles de l'empire & du sacerdoce ont bouleversé l'un & l'autre. Depuis *Charles-Quint* jusqu'à la paix de Vestphalie, les querelles théologiques ont fait couler le sang en Allemagne, le même fléau a désolé l'Angleterre depuis *Henri VIII* jusqu'au temps du roi *Guillaume*, où la liberté de conscience fut pleinement établie.

La France a éprouvé des malheurs, s'il se peut, encore plus grands, depuis *François II* jusqu'à la mort de *Henri IV*; & cette mort toujours sensible aux cœurs bien faits, a été le fruit de ces querelles. Il est triste qu'un si bon maître ait produit de si détestables fruits.

On a souvent agité si l'empereur *Henri IV* devait secouer le joug de la papauté, au lieu de rester pieds nuds dans l'antichambre de *Grégoire VII*; si *Charles-Quint*, après avoir pris & saccagé Rome, devait régner dans Rome, & se faire protestant; & si *Henri IV* roi de France pouvait se dispenser de faire abjuration. De bons esprits assurent qu'aucune de ces trois choses n'était possible.

L'empereur *Henri IV* avait un trop violent parti contre lui, & n'était pas un homme d'un assez grand génie pour faire une révolution. *Charles-Quint* l'était, mais il n'aurait rien gagné à renoncer à la religion catholique. Pour le roi de France *Henri le grand*, il est vraisemblable qu'il ne [illegible] prendre d'autre parti que celui qu'il embrassa, ou été égorgés

miliation qui y fut attachée. La reine *Elizabeth* qui lui en fit des reproches si amers, pouvait bien lui donner des secours pour disputer le terrain de province en province, mais non pas pour conquérir le royaume de France. Il avait contre lui les trois quarts du pays, *Philippe II*, & les papes; il fallut plier. La facilité de son caractère se joignit a la nécessité où il était réduit. Un *Charles XII*, un *Gustave Adolphe* eussent été inflexibles; mais ces héros étaient plus soldats que politiques, & *Henri IV* avec ses faiblesses était aussi politique que soldat. Il paraissait impossible qu'il fut roi de France s'il ne se rangeait à la communion de Rome, de même qu'on ne pourrait aujourd'hui être roi de Suède ou d'Angleterre, si l'on n'était pas d'une communion opposée à Rome. *Henri IV* fut assassiné malgré son abjuration, comme *Henri III* malgré ses processions; tant la politique est impuissante contre le fanatisme.

La seule arme contre ce monstre c'est la raison. La *seule* manière d'empêcher les hommes d'être absurdes & méchans, c'est de les éclairer. Pour rendre le fanatisme exécrable, il ne faut que le peindre. Il n'y a que des ennemis du genre-humain qui puissent dire, *Vous éclairez trop les hommes, vous écrivez trop l'histoire de leurs erreurs.* Et comment peut-on corriger ces erreurs sans les montrer? Quoi, vous dites que les temps du jacobin *Jacques Clément* ne reparaitront plus? Je l'avais cru comme vous: mais nous avons vû depuis les *Malagrida* & les *Damiens*. Et ce *Damiens* (1) auquel personne ne s'attendait, qu'a-t-il repondu à son premier (2) interrogatoire? Ces propres mots: *c'est à cause de la religion*: qu'a-t-il déclaré à la question (3)? *C'est ce que j'entendais dire à tous ces prêtres, j'ai cru faire une œuvre meritoire pour le ciel.* Il est évident que ce furent les billets de confession qui produisirent ce parricide. Quels billets! Mais ces horreurs n'arrivent pas tous les ans? Non: on n'a pas toujours commis un parricide par année: mais qu'on me montre dans l'histoire depuis *Constantin* un seul mois où les disputes théologiques n'ayent pas été funestes au monde.

(1) Voyez le siecle de *Louis XIV*. (2) Pag 4 du procès de *Damiens* in-4°. (3) Pag. 405.


Digitized by Google

XVII.

Du protestanisme & de la guerre des Cevennes.

Dans l'histoire de l'esprit humain le protestantisme était un grand objet. On voit que c'est le pouvoir de l'opinion, soit vraie, soit fausse, soit sainte, soit réprouvée, qui a rempli la terre de carnage pendant tant de siecles. Quelques protestans ont reproché à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* de les avoir souvent condamnés; & quelques catholiques ont chargé l'auteur d'avoir montré trop de compassion pour les protestans. Ces plaintes prouvent qu'il a gardé ce juste milieu qui ne satisfait que les esprits modérés.

Il est très-vrai que par-tout & dans tous les temps où l'on a prêché une réforme, ceux qui la prêchèrent furent persécutés, & livrés aux supplices. Ceux qui s'élevèrent en Europe contre l'église de Rome, comptèrent autant de martyrs de leur opinion, que les chrétiens du second siecle n'en comptèrent de la leur, quand ils s'élevèrent contre le culte de l'Empire Romain. Les premiers chrétiens étaient de vrais martyrs, les premiers réformés étaient, dit-on, de faux martyrs, à la bonne heure; mais ils souffraient, ils mouraient véritablement les uns & les autres: ils étaient tous les victimes de leur persuasion. Les juges qui les envoyèrent à la mort, avaient la même jurisprudence; ils condamnaient par le même principe, ils faisaient périr ceux qu'ils croyaient ennemis des lois divines & humaines: tout est parfaitement égal dans cette conduite du plus fort contre le plus faible. Le sénat Romain, le concile de Constance jugeaient de la même manière; les condamnés marchaient au supplice avec la même intrépidité. *Jean Hus & Jérôme de Prague* en eurent autant que *St. Ignace*, & *St Polycarpe*; il n'y a de différence entre eux que la cause; & il y a cette différence entre leurs juges, que les Romains n'étaient pas obligés par leur religion à épargner ceux qui voulaient détruire leurs Dieux, & que les chrétiens étaient obligés par leur religion à ne pas persécuter inhumainement des chrétiens leurs frères qui adoraient le même Dieu.

Digitized by Google

Si c'eſt la politique bien ou mal entendue qui a livré aux bourreaux les premiers chrétiens & les hérétiques d'entre les chrétiens, la choſe eſt encore abſolument égale de part & d'autre; ſi c'eſt le zèle, ce zèle eſt encore égal de deux côtés. Si on regarde comme très-injuſtes les païens perſécuteurs, on doit regarder auſſi comme très-injuſtes les chrétiens perſécuteurs. Ces maximes ſont vraies, & il a fallu les développer pour le bien des hommes.

Il eſt conſtant que ceux qui ſe diſent réformés en France furent perſécutés quarante ans avant qu'ils ſe révoltaſſent; car ce ne fut qu'après le maſſacre de Vaſſi, qu'ils prirent les armes.

On doit auſſi avouer que la guerre qu'une populace ſauvage fit vers les Cevennes ſous *Louis XIV*, fut le fruit de la perſécution. Les camiſards agirent en bêtes féroces, mais on leur avait enlevé leurs femelles & leurs petits; ils déchirèrent les chaſſeurs qui couraient après eux.

Les deux partis ne conviennent pas de l'origine de ces horreurs. Les uns diſent que le meurtre de l'abbé *Chaila* chef des miſſions en Languedoc, fut commis pour reprendre une fille des mains de cet abbé; les autres, pour délivrer pluſieurs enfans qu'il avait enlevés à leurs parens, afin de les inſtruire dans la foi catholique: ces deux cauſes peuvent avoir concouru, & l'on ne peut nier que la violence n'ait produit le ſoulèvement qui cauſa tant de crimes, & qui attira tant de ſupplices.

Après la paix de Riſvick, Orange, où régnait encore la religion proteſtante, appartenant à *Louis XIV*, pluſieurs habitans du Languedoc y allèrent chanter leurs pſeaumes, & prier Dieu dans leurs jargon. A leur retour on en prit cent trente, homme & femmes qu'on attacha deux à deux ſur le chemin. Les plus robuſtes au nombre de ſoixante & dix furent envoyés aux galères.

Bientôt après un prédicant nommé *Marlié* fut pendu avec ſes trois enfans, convaincu d'avoir prêché ſa religion, & d'avoir fait convoquer par ſes fils l'aſſemblée. On fit feu ſur pluſieurs familles qui allaient au prêche, on en tua dix-huit dans le diocèſe d'Uſez, & trois femmes groſſes étant du nombre des

morts, on les éventra pour tuer leurs enfans dans leurs entrailles. Ces femmes grosses étaient dans leur tort, elles avaient en effet désobéi aux nouveaux édits; mais encore une fois les premiers chrétiens ne désobéissaient-il pas aux édits des empereurs quand ils prêchaient? Il faut absolument ou convenir que les juges Romains firent très-bien de pendre les chrétiens, ou dire que les juges catholiques firent très-mal de pendre les protestans; car & protestans & premiers chrétiens étaient précisément dans les mêmes termes, on ne peut trop le répéter; ils étaient également innocens ou également coupables.

Enfin les chrétiens persécutés par *Maximin* égorgèrent après sa mort son fils âgé de huit ans, sa fille âgée de sept, & noyèrent sa veuve dans l'Oronte. Les protestans persécutés par l'abbé du *Chaila* le massacrèrent. Ce fut là l'origine de la guerre horrible des Cevennes. Il est même possible que la révolte n'ait pas commencé par la persécution. Il n'est pas dans la nature humaine que le peuple se soulève contre ses magistrats & les égorge, quand il n'est pas poussé à bout. *Mahomet* lui-même ne fit d'abord la guerre que pour se défendre, & peut-être n'y aurait-il point de mahométans sur la terre si les Mecquois n'avaient pas voulu faire mourir *Mahomet*.

On ne peut, dans un *Essai sur les mœurs*, entrer dans le détail des horreurs qui ont dévasté tant de provinces. Le genre-humain paraîtrait trop odieux si on avait tout dit.

Il sera utile que dans les histoires particulières on voye un détail de nos crimes afin qu'on ne les commette plus. Les proscriptions de *Sylla* & *d'Octave*, par exemple, n'approchent pas des massacres des Cevennes, ni pour le nombre ni pour la barbarie; elles sont seulement plus célèbres, parce que le nom de l'ancienne Rome doit faire plus d'impression que celui des villages & des cavernes d'Anduze; & *Sylla*, *Antoine*, *Auguste* en imposent plus que *Ravanel* & *Castagnet*. Mais l'atrocité fut poussée plus loin dans les six années des troubles du Languedoc, que dans les trois mois de proscriptions du triumvirat. On en peut juger par les lettres de l'éloquent *Fléchier* qui était évêque de Nîmes dans ces temps funestes. Il écrit en 1704. « Plus de quatre mille catholiques ont été égorgés

» à la campagne, quatre-vingts prêtres massacrés, deux cents » églises brûlées. » Il ne parlait que de son diocèse : les autres étaient en proie aux mêmes calamités.

Jamais il n'y eut plus de grands crimes suivis de plus horribles supplices; & les deux partis tantôt assassins, tantôt assassinés, invoquaient également le nom du Seigneur. Nous verrons dans le siecle de *Louis XIV* plus de quatre mille fanatiques périr par la roue & dans les flammes; & ce qui est remarquable, il n'y en eut pas un seul qui ne mourût en bénissant Dieu, pas un qui montrât la moindre faiblesse : hommes, femmes, enfans, tous expirèrent avec le même courage.

Quelle a été la cause de cette guerre civile, & de toutes celles de religion dont l'Europe a été ensanglantée? Point d'autre que le malheur d'avoir trop long-temps négligé la morale pour la controverse. L'autorité a voulu ordonner aux hommes d'être croyans, au lieu de leur commander simplement d'être justes. Elle a fourni des prétextes à l'opiniâtreté. Ceux qui sacrifient leur sang & leur vie, ne sacrifient pas de même ce qu'ils appellent leur raison. Il est plus aisé de mener cent mille hommes au combat que de soumettre l'esprit d'un persuadé.

XVIII.

Des loix.

L'opinion a fait les lois. On a insinué assez dans l'*Essai sur les mœurs* que les lois sont presque par-tout incertaines, insuffisantes, contradictoires. Ce n'est pas seulement parce qu'elles ont été rédigées par des hommes; car la géométrie inventée par les hommes est vraie dans toutes ses parties; la physique expérimentale est vraie; les premiers principes métaphysiques mêmes sur lesquels la géométrie est fondée sont d'une vérité incontestable, & rien de tout cela ne peut changer. Ce qui rend les lois variables, fautives, inconséquentes, c'est qu'elles ont été presque toutes établies sur des besoins passagers, comme des remèdes appliqués au hasard, qui ont guéri un malade, & qui en ont tué d'autres.

Digitized by Google

Plusieurs royaumes étant composés de provinces anciennement indépendantes, & ces provinces ayant encore été partagées en cantons non-seulement indépendans, mais ennemis l'un de l'autre; toutes leurs lois ayant été opposées, elles le sont encore. Les marques de l'ancienne division subsistent dans le tout réuni; ce qui est vrai & bon au-deça d'une rivière, est faux & mauvais au-delà; &, comme on l'a déja dit, on change de lois dans sa patrie en changeant de chevaux de poste. Le paysan de Brie se moque de son seigneur; il est serf dans une partie de la Bourgogne, & les moines y ont des serfs. Il y a plusieurs pays où les lois sont plus uniformes, mais il n'y en a peut-être pas un seul qui n'ait besoin d'une réforme; & cette réforme faite, il en faut une autre. Ce n'est guères que dans un petit état qu'on peut établir aisément des lois uniformes. Les machines réussissent en petit, mais en grand les chocs les dérangent.

Enfin quand on est parvenu à vivre sous une loi tolérable, la guerre vient qui confond toutes les bonnes, qui abîme tout; & il faut recommencer comme des fourmis dont on a écrasé l'habitation.

Une des plus grandes turpitudes dans la législation d'un pays a été de se conduire par des lois qui ne sont pas du pays. Le lecteur peut remarquer comment le divorce qui fut accordé à *Louis XII* roi de France par l'incestueux pape *Alexandre VI*, il fut refusé par *Clément VII* au roi d'Angleterre *Henri VIII*, & on verra comment *Alexandre VII* permit au régent de Portugal *Alphonse*; de ravir la femme de son frère, & de l'épouser du vivant de ce frère.

Tout se contredit donc, & nous voguons dans un vaisseau sans cesse agité par des vents contraires.

On a dit dans l'*Essai sur les mœurs* qu'il n'y a point en rigueur de loi positive fondamentale; les hommes ne peuvent faire que des lois de convention. Il n'y a que l'auteur de la nature qui ait pû faire les lois éternelles de la nature. La seule loi fondamentale & immuable qui soit chez les hommes est celle-ci: Traite les autres comme tu voudrais être traité: c'est que cette loi est de la nature même: elle ne peut être arrachée du cœur humain, c'est de toutes les lois

Digitized by Google

la plus mal exécutée; mais elle s'élève toujours contre celui qui la transgresse; il semble que DIEU l'ait mise dans l'homme pour servir de contrepoids à la loi du plus fort, & pour empêcher le genre-humain de s'exterminer par la guerre, par la chicane & par la théologie scholastique.

XIX.

Du commerce & des finances.

La Hollande presque submergée, Gènes qui n'a que des rochers, Venise qui ne possédait que des lagunes pour terrain, eussent été des déserts, ou plutôt n'eussent point existé, sans le commerce.

Venise dès le quatorzième siecle devint par cela seul une puissance formidable, & la Hollande l'a été de nos jours pendant quelque temps.

Que devait donc être l'Espagne sous *Philippe II*, qui avait à la fois le Mexique & le Pérou, & ses établissemens en Afrique & en Asie dans l'étendue d'environ trois mille lieues des côtes?

Il est presque incroyable, mais il est avéré, que l'Espagne seul retira de l'Amérique, depuis la fin du quinzième siecle jusqu'au commencement du dix-huitième, la valeur de cinq milliards de piastres, en or & argent, qui font vingt-cinq milliards de nos livres. Il n'y a qu'à lire *Don Ustaris* & *Navarette* pour être convaincu de cette étonnante vérité. C'est beaucoup plus d'espèces qu'il n'y en avait dans le monde entier avant le voyage de *Christophe Colomb*. Tout pauvre homme de mérite qui saura penser, peut faire là-dessus ses réflexions : il sera consolé quand il saura que de tous ces trésors d'Ophir, il ne reste pas aujourd'hui en Espagne cent millions de piastres & autant en orfévrerie. Que dira-t-il, quand il lira dans *Don Ustaris* que la daterie de Rome a englouti une partie de cet argent? Il croira peut-être que Rome la sainte est plus riche aujourd'hui que Rome la conquérante du temps des *Crassus* & des *Lucullus*. Elle a fait, il faut l'avouer, tout ce qu'elle a pû pour le devenir; mais n'ayant

n'ayant pas ſu être commerçante, quand toutes les nations de l'Europe ont ſu l'être, elle a perdu par ſon ignorance & par ſa pareſſe tout cet argent que lui ont produit ſes mines de la daterie, & tout ce qu'elle pêchait ſi aiſément avec les filets de *St. Pierre.*

L'Eſpagne ne laiſſa pas d'abord les autres nations entrer en partage avec elle des tréſors de l'Amérique. *Philippe II* en jouit preſque ſeul pendant pluſieurs années. Les autres ſouverains de l'Europe, à commencer par l'empereur *Ferdinand* ſon oncle, étaient devant lui à-peu-près ce qu'étaient les Suiſſes devant le duc de Bourgogne lorſqu'ils lui diſaient; « Tout ce que nous avons ne vaut pas les éperons de vos » chevaliers ».

Philippe II devait avoir ce qu'on appelle la monarchie univerſelle, ſi on pouvait l'acheter avec de l'or, & la ſaiſir par l'intrigue. Mais une femme à peine affermie dans la moitié d'une île; un prince d'Orange ſimple comte de l'empire, & ſujet du marquis de Malines; *Henri IV*, roi mal obéi d'une partie de la France, perſécuté dans l'autre, manquant d'argent & ayant pour toute armée quelques gentilshommes & ſon courage, ruinèrent le dominateur des deux Indes.

Le commerce qui avait pris une nouvelle face à la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance, & à celle du nouveau monde, en prit encore une nouvelle quand les Hollandais, devenus libres par la tyrannie, s'emparèrent des îles qui produiſent les épiceries, & fondèrent Batavia. Les grandes puiſſances commerçantes furent alors la Hollande & l'Angleterre; la France, qui profite toujours tard des connaiſſances & des entrepriſes des autres nations, arriva la dernière aux deux Indes, & fut la plus mal partagée. Elle reſta ſans induſtrie juſqu'aux beaux jours du gouvernement de *Louis XIV*; il fit tout pour animer le commerce.

Les peuples de l'Europe, dans ce temps-là, commencèrent à connaître de nouveaux beſoins, qui rendirent le commerce de quelques nations, & ſur-tout celui de la France, très-déſavantageux. *Henri IV* déjeûnait avec un verre de vin & du pain blanc, il ne prenait ni thé, ni café, ni chocolat; il n'uſait point de tabac; ſa femme & ſes maîtreſſes avaient

très-peu de pierreries, elles ne portaient point d'étoffes de Perse, de la Chine & des Indes. Si on songe qu'aujourd'hui une bourgeoise porte à ses oreilles de plus beaux diamans que *Catherine de Médicis*, & que la Martinique, Moka & la Chine fournissent le déjeûner d'une servante; que tous ces objets font sortir de France plus de cinquante millions tous les ans, on jugera qu'il faut d'autres branches de commerce bien avantageuse pour réparer cette perte continuelle, on sait assez que la France s'est soutenue par ses vins, ses eaux-de-vie, son sel, ses manufactures.

Il lui fallait une compagnie des Indes, non pas pour augmenter ses richesses, mais pour diminuer ses dépenses; car les hommes s'étant fait des besoins nouveaux, ceux qui ne possèdent pas les denrées qui satisfont ces besoins, doivent les acheter au meilleur compte qu'il soit possible; or ce qu'on achète aux Indes de la première main, coûte moins sans doute, que si les Anglais & les Hollandais venaient le *revendre*. Presque toutes ces denrées se payent en argent. Il ne s'agissait donc en formant en France une compagnie des Indes, que de perdre moins & de chercher à se dédommager dans l'Allemagne & dans le nord des dépenses immenses qu'on faisait sur les côtes de Coromandel; mais les Hollandais avaient prévenu les Français dans l'Allemagne comme dans l'Inde; leur frugalité & leur industrie leur donnaient par-tout l'avantage. Le grand inconvénient pour une nouvelle compagnie d'Europe qui s'établit dans l'Inde, c'est, comme on l'a dit, d'y arriver la dernière. Elle trouve des rivaux puissans déja maîtres du commerce; il faut recevoir des affronts des nabab & des omrah, & les payer ou les battre. Aussi les Portugais, & après eux les Hollandais, ne purent acheter du poivre sans donner des batailles.

Si la France a une guerre avec l'Angleterre ou la Hollande, en Europe, c'est alors à qui se détruira dans l'Inde. Les compagnies de commerce deviennent nécessairement des compagnies guerrières; & il faut être oppresseur ou opprimé. Aussi nous verrons que quand *Louis XIV* eut établi sa compagnie des Indes dans Pondichéry, les Hollandais prirent la ville & écraserent la compagnie. Elle renaquit des débris du systême,

Digitized by Google

& fit voir que la confusion pouvait quelquefois produire l'ordre. Mais toute la vigilance, toute la sagesse des directeurs, n'a pas empêché que les Anglais n'ayent pris Pondichéry, & que la compagnie n'ait été presque détruite une seconde fois. Les Anglais ont rendu la ville à la paix ; mais on sait dans quel état on rend une place de commerce dont on est jaloux ; la compagnie est restée avec quelques vaisseaux, des magasins ruinés, des dettes, & point d'argent.

Elle agissait dans l'Inde en souveraine, mais elle y a trouvé des souverains étrangers comme elle, & plus heureux. On doit convenir qu'il est un peu extraordinaire que le grand Mogol qui est si puissant, laisse des négocians d'Europe se battre dans son Empire, & en dévaster une partie. Si nous accordions le port de l'Orient à des Indiens, & celui de Bayonne à des Chinois, nous ne souffririons pas qu'ils se battissent chez nous.

Quant aux finances, la France & l'Angleterre pour s'être fait la guerre, se sont trouvées endettées chacune de trois milliards de nos livres. C'est beaucoup plus qu'il n'y a d'espèces dans ces deux états. C'est un des efforts de l'esprit humain dans ce dernier siecle, d'avoir trouvé le secret de devoir plus qu'on ne possède, & de subsister, comme si on ne devait rien.

Chaque Etat de l'Europe est ruiné après une guerre de sept ou huit années, c'est que chacun a plus fait que ses forces ordinaires ne comportent. Les Etats sont comme les particuliers qui s'endettent par ambition ; chacun veut aller au-delà de son pouvoir. On a souvent demandé ce que deviennent tous ces trésors prodigués pendant la guerre ; & on a répondu qu'ils sont ensevelis dans les coffres de deux ou trois mille particuliers qui ont profité du malheur public. Ces deux ou trois mille personnes jouissent en paix de leurs fortunes immenses, dans le temps que le reste des hommes est obligé de gémir sous de nouveaux impôts, pour payer une partie des dettes nationales.

L'Angleterre est le seul pays où des particuliers se soient enrichis par le sort des armes ; ce que de simples armateurs ont gagné par des prises, ce que l'île de Cuba & les grandes Indes ont valu aux officiers-généraux, passe de bien loin

Digitized by Google

tout l'argent comptant qui circulait en Angleterre aux treizième & quatorzième siecles.

Lorsque les fortunes de tant de particuliers se sont répandues avec le temps chez leur nation par des mariages, par des partages de famille, & sur-tout par le luxe, devenu alors nécessaire & qui remet dans le public tous ces trésors enfouis pendant quelques années; alors cette énorme disproportion cesse, & la circulation est à-peu-près la même qu'elle était auparavant. Ainsi les richesses cachées dans la Perse, & enfouies pendant quarante années de guerres intestines, reparaitront après quelques années de calme, & rien ne sera perdu. Telle est dans tous les genres la vicissitude attachée aux choses humaines.

X X.

De la population.

Dans une histoire nouvelle de France on prétend qu'il y avait huit millions de feux en France dans les temps de *Philippe de Valois*; or on entend par *feu* une famille, & l'auteur entend par le mot de *France* ce royaume tel qu'il est aujourd'hui avec ses annexes. Cela ferait, à quatre personnes par feu, trente-deux millions d'habitans; car on ne peut donner à un feu moins de quatre personnes l'un portant l'autre.

Le calcul de ces feux est fondé sur un état de subside imposé en 1328. Cet état porte deux millions cinq cent mille feux dans les terres dépendantes de la couronne, qui n'étaient pas le tiers de ce que le royaume renferme aujourd'hui. Il aurait donc fallu ajouter deux tiers pour que le calcul de l'auteur fut juste. Ainsi, suivant la supputation de l'auteur, le nombre des feux de la France, telle qu'elle est, aurait monté à sept millions cinq cents mille. A quoi ajoutant probablement cinq cents mille feux pour les ecclésiastiques & pour les personnes non comprises dans le dénombrement, on trouverait aisément les huit millions de feux, & au-delà. L'auteur réduit chaque feu à trois personnes;

Digitized by Google

mais par le calcul que j'ai fait dans toutes les terres où j'ai été, & dans celle que j'habite, je compte quatre perſonnes & demie par feu.

Ainſi, ſuppoſé que l'état de 1328 ſoit juſte, il faudra néceſſairement conclure que la France telle qu'elle eſt aujourd'hui, contenait du temps de *Philippe de Valois* trente-ſix millions d'habitans.

Or, dans le dernier dénombrement fait en 1753, ſur un relevé des tailles & autres impoſitions, on ne trouve aujourd'hui que trois millions cent cinquante mille quatre cent quatre-vingt neuf feux : ce qui à quatre & demi par feu ne donnerait que quinze millions neuf cent ſoixante & dix-ſept mille deux cents habitans. A quoi il faudra ajouter les réguliers, les gens ſans aveu, & ſept cents mille ames au moins que l'on ſuppoſe être dans Paris, dont le dénombrement a été fait ſuivant la capitation, & non pas ſuivant le nombre des feux.

De quelque manière qu'on s'y prenne, ſoit qu'on porte avec l'auteur de la nouvelle hiſtoire de France les feux à trois, à quatre, ou à cinq perſonnes, il eſt clair que le nombre des habitans eſt diminué de plus de moitié depuis *Philippe de Valois*.

Il y a aujourd'hui environ quatre cents ans que le dénombrement de *Philippe de Valois* fut fait ; ainſi dans quatre cents ans, toutes choſes égales, le nombre des Français ſerait réduit au quart, & dans huit cents ans au huitième; ainſi dans huit cents ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans : & en ſuivant cette progreſſion, dans neuf mille deux cents ans il ne reſtera qu'une ſeule perſonne mâle ou femelle avec fraction. Les autres nations ne ſeront ſans doute pas mieux traitées que nous, & il faut eſpérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce que je puis dire pour conſoler le genre-humain, c'eſt que dans deux terres que je dois bien connaître, inféodées du temps du roi *Charles V*, j'ai trouvé la moitié plus de feux qu'il n'en eſt marqué dans l'acte d'inféodation : & cependant il s'eſt fait une émigration conſidérable dans ces terres à la révocation de l'édit de Nantes.

Le genre-humain ne diminue ni n'augmente, comme on

Digitized by Google

le croit ; & il eſt très-probable qu'on ſe méprenait beaucoup du temps de *Philippe de Valois*, quand on comptait deux millions cinq cent mille feux dans ſes domaines.

Au reſte j'ai toujours penſé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, & je les ai compté à cinq par feu l'un portant l'autre. Je me trouve d'accord dans ce calcul avec l'auteur de la dixme attribuée au maréchal de *Vauban*, & ſur-tout avec le détail des provinces donné par les intendans à la fin du dernier ſiecle. Si je me trompe, ce n'eſt que d'environ quatre millions, & c'eſt une bagatelle pour les auteurs.

Hubner, dans ſa géographie, ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans. Il peut s'être trompé aiſément d'environ cent millions. Un calculateur, d'ailleurs exact, aſſure que la Chine ne poſſède que ſoixante & douze millions d'habitans ; mais par le dernier dénombrement, rapporté par le père *du Halde*, on compte ces ſoixante & douze millions, *ſans* y comprendre les vieillards, les femmes, les jeunes gens au-deſſous de vingt ans, ce qui doit aller à plus du double.

Il faut avouer que d'ordinaire nous peuplons & dépeuplons la terre un peu au haſard ; tout le monde ſe conduit ainſi ; nous ne ſommes guères faits pour avoir une notion exacte des choſes ; *L'à-peu-près* eſt notre guide, & ſouvent ce guide égare beaucoup.

C'eſt encore bien pis quand on veut avoir un calcul juſte. Nous allons voir des farces, & nous y rions ; mais rit-on moins dans ſon cabinet quand on voit de graves auteurs ſupputer exactement combien il y avait d'hommes ſur la terre deux cent quatre-vingt-cinq ans après le déluge univerſel ? Il ſe trouve, ſelon le frère *Pétau* jéſuite, que la famille de *Noé* avait produit un bi-milliard, deux cent quarante-ſept milliards, deux cent vingt-quatre millions, ſept cent dix-ſept mille habitans en trois cents ans. Le bon prêtre *Pétau* ne ſavait pas que ce que c'eſt que de faire des enfans & de les élever. Comme il y va !

Selon *Cumberlad* la famille ne provigna que juſqu'à trois milliards, trois cent trente millions, en trois cent quarante

ans ; & ſelon *Whilſton*, environ trois cents ans après le déluge, il n'y avait que ſoixante-cinq mille cinq cent trente-ſix habitans.

Il eſt difficile d'accorder ces comptes, & de les allouer. Voilà les excès où l'on tombe quand on veut concilier ce qui eſt inconciliable, & expliquer ce qui eſt inexplicable. Cette malheureuſe entrepriſe a dérangé des cerveaux, qui d'ailleurs auraient eu des lumières utiles aux hommes.

Les auteurs de l'hiſtoire univerſelle d'Angleterre diſent, « qu'on eſt généralement d'accord qu'il y a à préſent environ quatre mille millions d'habitans ſur la terre ». Vous remarquerez que ces meſſieurs, dans ce nombre de citoyens & de citoyennes, ne comptent pas l'Amérique, qui comprend près de la moitié du globe : ils ajoutent que le genre-humain en quatre cents ans augmente toujours du double, ce qui eſt bien contraire au relevé fait ſous *Philippe de Valois*, qui fait diminuer la nation de moitié en quatre cents ans.

Pour moi ſi au lieu de faire un roman ordinaire je voulais me réjouir à ſupputer combien j'ai de frères ſur ce malheureux petit globe, voici comme je m'y prendrais. Je verrais d'abord à-peu-près combien ce globule contient de lieue quarrées habitées ſur ſa ſurface ; je dirais, la ſurface du globe eſt de vingt-ſept millions de lieues quarrées, ôtons-en d'abord les deux tiers au moins pour les mers, rivières, lacs, déſerts, montagnes, & tout ce qui eſt inhabité : ce calcul eſt très-modéré, & nous donne neuf millions de lieues quarrées à faire valoir.

La France & l'Allemagne comptent ſix cents perſonnes par lieues quarrées, l'Eſpagne cent ſoixante, la Ruſſie quinze, la Tartarie dix, la Chine environ mille ; prenez un nombre moyen comme cent, vous aurez neuf cent millions de vos frères, ſoit baſanés, ſoit negres, ſoit rouges, ſoit jaunes, ſoit barbus, ſoit imberbes. Il n'eſt pas à croire que la terre ait en effet un ſi grand nombre d'habitans : & ſi l'on continue à faire des eunuques, à multiplier les moines, & à faire des guerres pour les plus petits intérêts, jugez ſi vous aurez les quatre mille millions, que les auteurs Anglais de l'hiſtoire univerſelle

vous donnent ſi libéralement. Et puis, qu'importe qu'il y ait beaucoup ou peu d'hommes ſur la terre? L'eſſentiel eſt que cette pauvre eſpèce ſoit la moins malheureuſe qu'il eſt poſſible.

XXI.

De la diſette des bons livres, & de la multitude énorme des mauvais.

L'hiſtoire eſt décharnée juſqu'au ſeizième ſiecle, par la diſette d'hiſtoriens; elle eſt depuis ce temps étouffée par l'abondance. On trouve dans la bibliothèque de *Le Long* dix-ſept mille quatre cent quatre-vingt-ſept ouvrages, qui peuvent ſervir à la ſeule hiſtoire de France. De ces ouvrages il y en a qui contiennent plus de cent volumes: & depuis environ quarante ans que cette bibliothèque fut imprimée, il a paru encore un nombre prodigieux de livres ſur cette matière.

Il en eſt à-peu-près de même en Allemagne, en Angleterre & en Italie.

On ſe perd dans cette immenſité; heureuſement la plupart de ces livres ne méritent pas d'être lus, de même que les petites choſes qu'ils contiennent n'ont pas mérité d'être écrites. Dans cette foule d'hiſtoires on ne trouve que trop de romans tels que ceux de *Gaſſien de Courtils*. Les hiſtoires ſecretes, compoſées par ceux qui n'ont été dans aucun ſecret, ſont aſſez nombreuſes; mais les auteurs qui ont gouverné l'Etat du fond de leur cabinent le ſont encore davantage: on peut compter parmi ces derniers ceux qui ont pris la peine de faire les teſtamens des princes, & ceux des hommes d'état; c'eſt ainſi que nous avons eu les teſtamens du maréchal de *Belle-Isle*, du cardinal *Albéroni*, du duc de Lorraine, des miniſtres *Colbert* & *Louvois*, du maréchal de *Vauban*, des cardinaux de *Mazarin* & de *Richelieu*.

Le public fut trompé long-temps ſur le teſtament du cardinal de *Richelieu*; on crut le livre excellent, parce qu'on le crut d'un grand miniſtre. Très-peu d'hommes ont le temps de lire avec attention. Preſque perſonne n'examina ni les mépriſes, ni les erreurs, ni les anachroniſmes, ni les indécences, ni

ni les contradictions, ni les incompatibilités dont le livre est rempli. On ne fit pas réflexion que ce livre n'avait été imprimé que plus de quarante ans après la mort du cardinal, qu'il est signé d'une manière dont le cardinal ne signait jamais. On oubliait qu'*Aubéri* qui écrivait la vie du cardinal de *Richelieu* par ordre de sa nièce, traita le testament de livre apocryphe & supposé, de livre indigne de son héros, indigne de toute croyance. *Aubéri* était à la source, il avait en main tous les papiers; il n'y a pas assurément de témoignage plus fort que le sien.

Le savant abbé *Richard*, l'auteur des mélanges de *Vignoles*, de *Marville*, *Charles Ancillon*, *la Monnoye*, pensèrent de même.

On trouve dans un chapitre intitulé *les mensonges imprimés*, toutes les raisons qui doivent faire penser que ce testament politique est l'ouvrage d'un faussaire.

Comment, en effet, un ministre tel que le cardinal de *Richelieu* eût-il laissé au roi *Louis XIII* un legs si important, sans qu'il eût été présenté par sa famille au monarque, sans qu'il eût été déposé dans les archives, sans qu'on en eût parlé, sans qu'on en eût la moindre connaissance? Est-il possible qu'un premier ministre eût laissé à son roi un plan de conduite, & que dans ce plan il n'y eût pas un mot sur les affaires qui intéressaient alors le roi & toute l'Europe, rien sur la maison d'*Autriche* avec laquelle on était en guerre, rien sur le duc de *Veimar*, rien sur l'état présent des calvinistes en France, pas un mot sur l'éducation qu'il fallait donner au dauphin?

On voit évidemment que l'ouvrage fut écrit après la paix de Munster, puisqu'on y suppose la paix faite; & le cardinal était mort pendant la guerre.

On ne répétera point ici toutes les raisons déja alléguées, qui vengent le cardinal de *Richelieu* de l'imputation d'un si mauvais ouvrage.

Il est bon que les opinions les plus vraisemblables soient combattues, parce qu'alors on les éclaircit mieux. Tout ce qu'a pû faire un homme judicieux & éclairé, qui se crut obligé d'écrire, il y a quelques années, contre notre opinion, s'est ré-

Digitized by Google

duit à dire, *je pense que le plan est du cardinal, mais qu'il est possible, & même vraisemblable qu'il n'ait ni écrit, ni dicté l'ouvrage.*

S'il ne l'a écrit ni dicté, il n'est donc point de lui; & celui qui l'a signé d'une manière dont le cardinal de *Richelieu* ne signa jamais, n'était donc qu'un faussaire. Nous n'en voulons pas davantage; se trompera qui voudra.

XXII.

Questions sur l'histoire.

1.

L'histoire de chaque nation ne commence-t-elle pas par des fables? ces fables ne sont-elles pas inventées par l'oisiveté, la superstition, ou l'intérêt?

Tout ce qu'*Hérodote* nous conte des premiers rois d'Egypte & de Babylone, ce qu'on nous dit de la louve de *Romulus* & de *Remus*, ce que les premiers écrivains barbares de notre pays ont imaginé de *Pharamond* & de *Childéric*, & d'une *Bazine* femme d'un *Bazin* de Thuringe, & d'un capitaine Romain nommé *Giles* élu roi de France avant qu'il y eût une France, & d'un écu coupé en deux dont ont envoya la moitié à *Childeric* pour le faire revenir de Thuringe, &c. &c. &c. &c. ne sont-ce pas là des fables nées de l'oisiveté?

Les fables concernant les oracles, les devinations, les prodiges, ne sont-elles pas celles de la superstition?

Les fables, comme la donation de *Constantin* au pape *Silvestre*, les fausses décrétales, la dernière loi du code Théodosien ne sont-elles pas dictées par l'intérêt?

2.

On me demande quel empereur institua les sept électeurs? Je réponds qu'aucun empereur ne les créa. Furent-ils donc créés par un pape? Encore moins; le pape n'y avait pas plus de droit que le grand lama. Par qui furent-ils donc institués? Par eux-mêmes. Ce sont les sept premiers officiers de la couronne

impériale, qui s'emparent au treizième siecle de ce droit négligé par les autres princes; & c'est ainsi que presque tous les droits s'établissent : les lois & les temps les confirment, jusqu'à ce que d'autres temps & d'autres lois les changent.

3.

On demande pourquoi les cardinaux qui étaient originairement des curés primitifs de Rome, se crurent avec le temps supérieurs aux électeurs, à tous les princes, & égaux aux rois? C'est demander pourquoi les hommes sont inconséquens? Je trouve dans plusieurs histoires d'Allemagne, que le dauphin de France qui fut depuis le roi *Charles V*, alla à Metz implorer vainement le secours de l'empereur *Charles IV*. Il fut précédé par le cardinal d'*Albe*, qui était le cardinal de Périgord, arrière-vassal du roi son père; je dis arrière-vassal, car les Anglais avaient le Périgord. Ce cardinal passa avant le dauphin à la diète de Metz, où la seconde partie de la bulle d'or fut promulguée; il mangea seul à une table fort élevée, avec l'empereur, *ob reverentiam pontificis*, commme dit *Tritême* dans sa chronique du monastère d'Irsangen. Cela prouve que les princes ne doivent guères voyager hors de chez eux, & qu'un cardinal légat du pape était alors au moins la troisième personne de l'univers, & se croyait la seconde.

4.

On a écrit beaucoup sur la loi salique, sur la pairie, sur les droits du parlement; on écrit encore tous les jours. C'est une preuve que ces origines sont fort obscures, comme toutes les origines le sont. L'usage tient lieu de tout, & la force change quelquefois l'usage. Chacun allègue ses anciennes prérogatives comme des droits sacrés; mais si aujourd'hui le châtelet de Paris faisait pendre un bedeau de l'université qui aurait volé sur le grand chemin, cette université serait-elle bien reçue à exiger que le prévôt de Paris déterrât lui-même le corps de son bedeau, demandât pardon aux deux corps, c'est-à-dire, à celui du bedeau, & à celui de l'université, baisât le premier à la bouche, & payât une amende au second, comme la chose arriva du temps de *Charles VI* en 1408?

Digitized by Google

Serait-elle aussi en droit d'aller prendre le lieutenant civil, & de lui donner le fouet culottes bas, dans les écoles publiques en présence de tous les écoliers, comme elle le requit à *Philippe-Auguste*?

5.

Dans quels temps le parlement de Paris commença-t-il à entrer en connaissance des finances du roi dont la chambre des comptes était seule autrefois chargée? dans quelle année les barons qui rendaient la justice dans le parlement de Paris cessèrent-ils de s'y trouver, & abandonnèrent-ils la place aux hommes de loi?

6.

Toutes les coutumes de la France ne viennent-elles pas originairement d'Italie & d'Allemagne? A commencer par le sacre des rois de France, n'est-il pas évident que c'est une imitation du sacre des rois Lombards?

7.

Y a-t-il en France un seul usage ecclésiastique qui ne soit venu d'Italie? & les lois féodales n'ont-elles pas été apportées par les peuples septentrionaux qui subjuguèrent les Gaules & l'Italie? On prétend que la fête des fous, la fête de l'âne, & semblables facéties, sont d'origine française; mais ce ne sont point là des usages ecclésiastiques; ce sont des abus de quelques églises; & d'ailleurs la fête de l'âne est originaire de Vérone, où l'on conserva l'âne qui y était venu de Jérusalem, & dont on fit la fête.

8.

Toute industrie en France n'a-t-elle pas été très-tardive? & depuis le jeu des cartes reconnu originaire d'Espagne par les noms de *spadilles*, de *manilles*, de *codilles*, jusqu'au compas de proportion & à la machine pneumatique, y at-il un seul art qui ne lui soit étranger? Les arts, les coutumes, les opinions, les usages, n'ont-ils pas fait le tour du monde?

Digitized by Google

ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES, à l'occasion d'un libelle calomnieux de l'Essai sur les mœurs, &c.

S'Il s'agit de goût, on ne doit répondre à personne par la raison qu'il ne faut pas disputer des goûts : mais est-il question d'histoire ? s'agit-il de discuter des faits intéressans ? on peut répondre au plus vil des hommes, parce que l'intérêt de la vérité doit l'emporter sur le mépris des libelles. Ceci sera donc un procès par devant le petit nombre de ceux qui étudient l'histoire, & qui doivent juger.

Un ex-jésuite nommé *Nonote*, savant comme un prédicateur, & poli comme un homme de collège, s'avisa d'imprimer un gros livre intitulé *les erreurs de l'auteur* ; & cette entreprise était d'autant plus admirable que ce *Nonote* n'avait jamais étudié l'histoire ; il le remplit, pour le mieux vendre, de sotises, les unes dévotes, les autres calomnieuses.

Première sotise de Nonote.

Le libelliste accuse l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* d'avoir dit ; *L'ignorance chrétienne se représente Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles.*

Il n'y a point dans le texte, *L'ignorance chrétienne* ; il y a dans toutes les éditions., *L'ignorance se représente d'ordinaire Dioclétien* &c. On voit assez comment un mot de plus ou de moins change la vérité en mensonge odieux.

Seconde sotise.

Il s'agit d'un chrétien qui déchira, & qui mit en pièces publiquement un édit impérial. L'auteur de *l'Essai sur les mœurs* appelle ce chrétien *indiscrèt*. Le libelliste le justifie, & dit, *Un semblable édit n'était-il pas évidemment injuste ? &c.*

On répond que c'est trop soutenir les maximes tant con-

damnées par tous nos parlemens; que quelque injuste que puisse paraître à un particulier un édit de son souverain, il est criminel de lèze-majesté quand il le déchire & le foule aux pieds publiquement. L'auteur du libelle devrait savoir qu'il faut respecter les rois & les lois.

Si *Nonote* avait à faire à quelque savant en *us*, ce savant lui dirait : « Monsieur, vous êtes un ignorant ou un fripon : » vous dites dans votre pieux libelle (page 20) que ce n'est » pas le premier édit de *Dioclétien*, mais le second, qu'un » chrétien d'une qualité distinguée déchira publiquement.

» Premièrement, il importe fort peu que ce chrétien ait été » de la plus haute qualité. Secondement, s'il était de la plus » haute qualité, il n'en était que plus coupable.

» Troisièmement, l'histoire ecclésiastique de *Fleuri* dit ex- » pressément (pag. 428. tom. II,) que ce fut le premier édit, » portant seulement privation des honneurs & des dignités, » que ce chrétien de la plus haute qualité déchira *publique-* » ment, en se moquant des victoires des Romains sur les Goths » & sur les Sarmates, dont l'édit faisait mention.

» Si vous avez lû *Eusèbe*, dont *Fleuri* a tiré ce fait, vous » êtes un fripon de falsifier ce passage pour me calomnier. » Si vous ne l'avez pas lû, vous êtes un ignorant; à quoi il » faut ajouter que vous êtes un impudent de parler de ce que » vous ignorez.

Or dans un siecle comme le nôtre, on se gardera bien de se servir d'un pareil style.

Troisième sotise.

Un centurion nommé *Marcel*, dans une revue auprès de Tanger en Mauritanie, jetta sa ceinture militaire & ses armes, & cria, *Je ne veux plus servir ni les empereurs, ni leurs dieux.*

L'auteur du libelle trouve cette action fort raisonnable, & il fait un crime à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* de dire que le zèle de ce centurion n'était pas sage; mais il n'en est pas dit un mot dans l'*Essai sur les mœurs*; c'est dans un autre ouvrage qu'il en est parlé. Au reste, je demande si un capitaine calviniste serait bien reçu dans une revue à jetter ses armes,

Digitized by Google

& à dire qu'il ne veut plus combattre pour le roi & pour la Ste. Vierge. Ne ferait-il pas mieux de se retirer paisiblement ?

Quatrième sotise sur St. Romain.

Notre libelliste trouve beaucoup d'impiété à nier l'aventure du jeune *St. Romain.* L'*Essai sur les mœurs* ne parle point de ce *St. Romain*, mais voici ce qui en est rapporté dans des *mélanges de littérature & d'histoire.*

« Il est bien vraisemblable que la juste douleur des chré» tiens se répandit en plaintes exagérées. Les *actes sincères* » nous racontent que l'empereur étant dans Antioche, le pré» teur condamna un petit enfant chrétien nommé *Romain* à » être brûlé; que des juifs présens à ce supplice se mirent » méchamment à rire, en disant, *Nous avons eu autrefois trois* » *petits enfans, Sidrac, Midrac & Abdenago, qui ne brulèrent* » *point dans la fournaise, & ceux-ci y brûlent.* Dans l'instant, » pour confondre les juifs, une grande pluie éteignit le bu» cher, & le petit garçon en sortit sain & sauf, en deman» dant, *où est donc le feu ?* Les *actes sincères* ajoutent que l'em» pereur le fit délivrer, mais que le juge ordonna qu'on lui » coupât la langue. Il n'est guères possible qu'un juge ait » fait couper la langue à un petit garçon à qui l'empereur » avait pardonné.

» Ce qui suit est plus singulier. On prétend qu'un vieux » médecin chrétien nommé *Ariston*, qui avait un bistouri » tout prêt coupa la langue de cet enfant pour faire sa cour » au préteur. Le petit *Romain* fut aussi-tôt renvoyé en prison. » Le geolier lui demanda de ses nouvelles; l'enfant raconta » fort au long comment un vieux médecin lui avait coupé » la langue. Il faut noter que le petit enfant avant cette » opération était extrêmement bègue, mais qu'alors il parlait » avec une volubilité merveilleuse. Le geolier ne manqua » pas d'aller raconter ce miracle à l'empereur. On fit venir » le vieux médecin; il jura que l'opération avait été faite dans » les regles de l'art, & montra la langue de l'enfant qu'il » avait conservée proprement dans une boëte. Qu'on fasse » venir, dit-il, le premier venu, je m'en vais lui couper la

» langue en présence de votre majesté, & vous verrez s'il
» pourra parler. On prit un pauvre homme à qui le médecin
» coupa juste autant de langue qu'il en avait coupé au petit
» enfant; l'homme mourut sur le champ.

Je veux croire que les *actes* qui rapportent ce fait, sont aussi *sincères* qu'ils en portent le titre; mais ils sont encore plus singuliers que sincères.

C'est maintenant au lecteur judicieux à voir s'il n'est pas permis de douter un peu de ce miracle. L'auteur du libelle peut aussi croire, s'il veut, l'apparition du *Labarum*; mais il ne faut pas injurier ceux qui ne sont pas de cet avis.

Cinquième sotise, sur l'empereur JULIEN.

On peut s'épuiser en invectives contre l'empereur *Julien*; on n'empêchera pas que cet empereur n'ait eu des mœurs très-pures : on peut le plaindre de n'avoir pas été chrétien, *mais* il ne faut pas le calomnier. Voyez ce que *Julien* écrit aux Alexandrins sur le meurtre de l'évêque *George*, ce grand persécuteur des Athanasiens........ *Au lieu de me réserver la connaissance de vos injures, vous vous êtes livrés à la colère, & vous n'avez pas eu honte de commettre les mêmes excès qui vous rendaient vos adversaires si odieux. Julien* les reprend en empereur & en père. Qu'on lise toutes ses lettres, & qu'on voie s'il y a jamais eu un homme plus sage & plus modéré. Quoi donc! parce qu'il a eu le malheur de n'être pas chrétien, n'aura-t-il eu aucune vertu? *Cicéron*, *Virgile*, les *Catons*, les *Antonins*, *Pythagore*, *Zaleucus*, *Socrate*, *Platon*, *Epictète*, *Licurgue*, *Solon*, *Aristide*, les plus sages des hommes, auront-ils été des monstres parce qu'ils n'auront pas été de notre religion?

Sixième sotise, sur la légion Thébaine.

L'auteur du libelle fait des efforts assez plaisans (page 28) pour accréditer la fable de la légion Thébaine, toute composée de chrétiens, toute entière environnée dans une gorge de montagne, où l'on ne peut pas mettre trois cents hommes

Digitized by Google

en bataille, aux pieds du grand St. Bernard, où deux cents hommes arrêteraient une armée; & voici les preuves que notre critique judicieux donne de l'authenticité de cette aventure.

Eucher, dit-il, (qui rapporte cette histoire deux cents ans après l'événement) *était riche*, donc il disait vrai. *Eucher l'avait entendu raconter à Isac évêque de Genève*, qui sans doute était riche aussi. *Isac* disait tenir le tout d'un évêque nommé *Théodore*, qui vivait cent ans après ce massacre. Voilà en vérité des preuves mathématiques. Je prie le libelliste de venir faire un tour au grand St. Bernard, il verra de ses yeux s'il est aisé d'y entourer & d'y massacrer une légion toute entière. Ajoutons qu'il est dit que cette légion venait d'Orient, & que le mont St. Bernard n'est pas assurément le chemin en droiture. Ajoutons encore qu'il est dit que c'était pour la guerre contre les Bagaudes, & que cette guerre alors était finie. Ajoutons sur-tout que cette fable tant chantée par tous les légendaires fut inventée par *Grégoire de Tours* qui l'attribua à *Euchérius* mort en 454, & remarquons que dans cette légende supposée écrite en 454, il est beaucoup parlé de la mort d'un *Sigismond* roi de Bourgogne, tué en 523.

Il est de quelque utilité d'apprendre aux ignorans imposteurs de nos jours que leur temps est passé & qu'on ne croit plus ces misérables sur leur parole.

On proposa à *Nonote* de marier les six mille soldats de la légion Thébaine avec les onze mille vierges; mais ce pauvre ex-jésuite n'avait pas les pouvoirs.

Septième sotise, sur Ammien Marcellin, & *sur un passage important.*

Le libelliste s'exprime ainsi page 48..... » *Ammien Marcellin* » ne dit nulle part qu'il avait vû les chrétiens se déchirer » comme des bêtes féroces. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs* » calomnie en même temps *Ammien Marcellin* & les chrétiens ».

Qui est le calomniateur, ou de vous, ou de l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*? Premièrement, vous citez faux; il n'y a point dans le texte qu'*Ammien Marcellin ait vû*; il y a, que de son temps les chrétiens se déchiraient. Secondement, voici

Digitized by Google

les paroles d'*Ammien Marcellin* pag. 223 édition de *Henri de Valois*. *His efferatis hominum mentibus..... iram in Georgium episcopum verterunt, viperiis morsibus, ab eo sæpius appetiti.* On demande au libelliste quel est le caractère des vipères? Sont-elles douces? Sont-elles féroces? D'ailleurs, a-t-on besoin du témoignage d'*Ammien Marcellin* pour savoir que les Eusébiens & les Athanasiens exercèrent les uns contre les autres la plus détestable fureur? Jusqu'à quand arborera-t-on l'intolérance & le mensonge?

Huitième sotise, sur CHARLEMAGNE. (pag 68).

Il accuse l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* d'avoir dit que *Charlemagne* n'était qu'un heureux brigand. Notre libelliste colomnie souvent. L'historien appelle *Charlemagne, le plus ambitieux, le plus politique, le plus grand guerrier de son siecle.* Il est vrai que *Charlemagne* fit massacrer un jour quatre mille cinq cents prisonniers: on demande au libelliste s'il aurait voulu être le prisonnier de *St. Charlemagne?*

Neuvième sotise, sur les rois de France bigames.

Notre homme assure à l'occasion de *Charlemagne*, (pag. 75) que les rois *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, n'avaient pas plus plus d'une femme à la fois.

Notre libelliste ne sait pas que *Gontran* eut pour femmes dans le même temps *Venerande*, *Mercatrude* & *Ostregile*; il ne sait pas que *Sigibert* épousa *Brunehaut* du temps de sa première femme; que *Cherebert* eut à la fois *Merofléde*, *Marcovèse*, & *Theodegilde*. Il faut encore lui apprendre que *Dagobert* eut trois femmes, & qu'il passa d'ailleurs pour un prince très-pieux; car il donna beaucoup aux monastères. Il faut lui apprendre que son confrère *Daniel*, quelque mauvais historien qu'il soit, est plus honnête & plus véridique que lui. Il avoue franchement page 110 du Tome I in-4°, que le grand *Théodebert* épousa la belle *Deutérie*, quoique le grand *Théodebert* eut une autre femme nommée *Visigalde*, & que la belle *Deutérie* eut un mari, & qu'en cela il imitait son oncle *Clotaire* lequel épousa

Digitized by Google

la veuve de *Clodomir* son frère, quoiqu'il eut déja trois femmes.

Il résulte que *Nonote* est excessivement ignorant, & excessivement impudent.

Dixième sotise, sur choses plus sérieuses.

Non, ex-jésuite *Nonote*, non, la persécution n'était pas dans le génie des Romains. Toutes les religions étaient tolérées à Rome, quoique le sénat n'adoptat pas tous les Dieux étrangers. les Juifs avaient des synagogues à Rome. Les superstitieux Egyptiens, nation aussi méprisable que la juive, y avaient élevé un temple, qui n'aurait pas été démoli sans l'aventure de *Mundus* & de *Pauline*. Les Romains, ce peuple roi, n'agitèrent jamais la controverse, ils ne songeaient qu'à vaincre & à policer les nations. Il est impossible qu'ils ayent jamais puni personne uniquement pour la religion. Ils étaient justes. J'en prends à témoin les *Actes des Apôtres*, lorsque *St. Paul*, suivant le conseil de *St. Jacques*, alla se purifier pendant sept jours de suite dans le temple de Jérusalem, pour persuader aux Juifs qu'il gardait la loi de *Moyse*. Les Juifs demandèrent sa mort au proconsul *Festus*; ce *Festus* leur répondit: « Ce » n'est point la coutume des Romains de condamner un homme » avant que l'accusé ait son accusateur devant lui & qu'on » lui ait donné la liberté de se justifier. »

Ce fut par l'ordre d'un Saducéen, & non d'un Romain, que *St. Jacques*, frère de *Jésus*, fut lapidé. Il est donc très-vraisemblable que la haine implacable qu'on porte toujours à ses frères séparés de communion, fut la cause du martyre des premiers chrétiens. J'en parlerai ailleurs; mais à présent, ô libelliste, je ne vous en dirai mot. Je vous avertis seulement d'étudier l'histoire en philosophe, si vous pouvez.

Onzième sotise de Nonote *sur la messe.*

Notre *Nonote* assure que la messe était du temps de *Charlemagne* ce qu'elle est aujourd'hui; il veut nous tromper; il n'y avait point de messe basse, & c'est de quoi il est question.

Digitized by Google

La messe fut d'abord la cène. Les fidèles s'assemblaient au troisième étage, comme on le voit par plusieurs passages, & sur-tout au chapitre 20 vers. 9 des *Actes des Apôtres*. Ils rompaient le pain ensemble, selon ces paroles, *Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi* : ensuite l'heure changea, l'assemblée se fit le matin, & fut nommée la *Sinaxe*; puis les latins la nommérent *messe*; il n'y avait qu'une assemblée; qu'une sinaxe, qu'une messe dans une église; & ce terme de *mes frères* si souvent répété, pronve bien qu'il n'y avait point de messes privées; elles sont du dixième siecle. L'ex-jésuite *Nonote* ne connaît pas même la messe.

Douzième sotises sur la confession.

Le libelle dit, que la confession auriculaire était établie dès les premiers temps du christianisme. Il prend la confession auriculaire pour la confession publique. Voici l'histoire fidèle de la confession : l'ignorance & la mauvaise foi des critiques servent quelquefois à éclaircir des vérités.

La confession de ses crimes, entant qu'expiation, & considérée comme une chose sacrée, fut admise de temps immémorial dans tous les mystères d'*Isis*, d'*Orphée*, de *Mitras* : les Juifs connurent ces sortes d'expiations, quoique dans leur loi tout fut temporel. Les peines & les punitions après la mort n'étaient annoncées ni dans la Décalogue, ni dans le Lévitique, ni dans le Deutéronome ; & aucune de ces trois lois ne parle de l'immortalité de l'ame : mais les Esséniens embrassèrent dans les derniers temps la coutume d'avouer dans leurs assemblées leurs fautes publiques, & les autres Juifs se contentaient de demander pardon à DIEU dans le temple. Le grand prêtre, le jour de l'expiation annuelle, entrait seul dans le sanctuaire, demandait pardon pour le peuple, & chargeait des iniquités de la nation un bouc nommé *Hazael* d'un nom égyptien.

On offrait pour les péchés reconnus, des victimes dans toutes les religions, & on se lavait d'eau pure. De-là viennent ces fameux vers.

Digitized by Google

O faciles nimium qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aqua.

St. Jacques ayant dit dans son épitre, « Confessez, avouez » vos fautes les uns aux autres, » les premiers chrétiens établirent cette coutume comme la gardienne des mœurs. Les abus se glissent dans les choses les plus saintes.

Sozomène nous apprend, Livre 7 chap. 16, que les évêques ayant reconnu les inconvéniens de ces confessions publiques *faites comme sur un théâtre*, établirent dans chaque église un seul prêtre, sage & discret, nommé *le pénitencier*, devant lequel les pécheurs avouaient leurs fautes, soit seul à seul, soit en présence des autres fidèles. Cette coutume fut établie vers l'an 250 de notre ére.

On counaît le scandale arrivé à Constantinople du temps de l'empereur *Théodose I.* Une femme de qualité s'accusa au pénitencier d'avoir couché avec le diacre de la cathédrale. Il faut bien que cette femme se fut confessée publiquement puisque le diacre fut déposé, & qu'il y eut un grand tumulte. Alors *Nectarius* le patriache abolit la charge de pénitencier, & permit qu'on participât aux mystères sans se confesser; *Il fut permis à chacun* disent *Socrate* & *Sozomène*, *de se présenter à la communion selon que sa conscience lui dicterait.*

Jean Chrysostôme, successeur de *Nectarius*, recommanda fortement de ne se confesser qu'à Dieu : il dit dans sa cinquième homélie, *Je vous exhorte à ne cesser de confesser vos péchés à* Dieu; *je ne vous produis point sur un théâtre, je ne vous contrains point de découvrir vos péchés aux hommes : déployez votre conscience devant* Dieu, *montrez-lui vos blessures, demandez-lui les remèdes, avouez vos fautes à celui qui ne vous les reproche point, à celui qui les connaît toutes, à qui vous ne pouvez les cacher.*

Dans son homélie sur le pseaume L : *Quoi ! Vous dis-je que vous vous confessiez à un homme, à un compagnon de service, votre égal qui peut vous les reprocher? Non, je vous dis, confessez-vous à* Dieu

On pourrait alléguer plus de cinquante passages authentiques

Digitized by Google

qui établiſſent cette doctrine, à laquelle l'uſage ſaint & utile de la confeſſion auriculaire a ſuccédé. *Nonote* ne ſait rien de tout cela.

Treizième ſotiſe ſur Berenger.

L'article de *Bérenger* eſt très-curieux; *il paraît que l'auteur de l'*Eſſai ſur les mœurs, *ne ſait point le catéchiſme des catholiques, mais il eſt bien inſtruit de celui des calviniſtes.*

On peut lui répondre qu'il eſt très bien inſtruit des deux catéchiſmes; & il ſait que tous deux condamnent les ignorans qui diſent des injures ſans eſprit.

On paſſe tout ce que cet honnête-homme dit ſur l'euchariſtie, parce qu'on reſpecte ce myſtère autant qu'on mépriſe la calomnie. Il y a des choſes ſi ſacrées & ſi délicates, qu'il ne faut ni en diſputer avec les fripons, ni en parler devant les fanatiques.

Quatorzième ſotiſe de Nonote, *ſur le ſecond concile de Nicée, & des images.*

Nous ne réfuterons pas ce que dit le libelle au ſujet du ſecond concile de Nicée, du concile de Francfort, & des livres carolins: on ſait aſſez que les livres carolins envoyés à Rome, & non condamnés, traitent le ſecond concile de Nicée *de ſynode arrogant & impertinent*: ce ſont des faits atteſtés par des monumens authentiques. Le concile de Francfort rejetta non-ſeulement l'adoration des images, mais encore le ſervice le plus léger, *ſervitium*, c'eſt le mot dont il ſe ſert.

Il eſt plaiſant que l'auteur du libelle accuſe l'hiſtorien d'être calviniſte, parce que cet hiſtorien rapporte fidèlement les faits.

Le culte des images eſt purement de diſcipline eccléſiaſtique; il eſt bien certain que Jesus-Christ n'eut jamais d'images, & que les apôtres n'en avaient point. Il ſe peut que *St. Luc* ait été peintre, & qu'il ait le portrait de la vierge *Marie*; mais il n'eſt point dit que ce portrait ait été adoré. Les images & les ſtatues ſont de très-beaux ornemens quand elles ſont bien faites, & pourvu qu'on ne leur attribue pas

des vertus occultes & une puissance ridicule, les ames pieuses les révèrent, & les gens de goût les estiment : on peut s'en tenir là sans être calviniste : on peut même se moquer du tableau de *St. Ignace* qu'on a vu long-temps chez les jésuites : ce grand saint y est représenté montant au ciel dans un carosse à quatre chevaux blancs : les jésuites auront de la peine à faire servir doresnavant cette peinture de tableau d'autel dans les églises de Paris.

Quinzième sotise, sur les croisades.

Le bon sens de l'auteur du libelle se remarque dans les éloges qu'il fait de l'entreprise des croisades, & de la manière dont elles furent conduites; mais il permettra qu'on doute que des mahométans ayent voulu choisir pour leur soudan un prince chrétien leur ennemi mortel, & leur prisonnier, qui ne connaissait ni les mœurs, ni leur langue.

L'auteur de l'*Essai sur les mœurs* dit que Constantinople fut prise pour la première fois par les Francs en 1204, & qu'avant ce temps aucune nation étrangère n'avait pû s'emparer de cette ville. L'auteur de ce libelle appelle cette vérité une erreur grossière, sous prétexte que quelque empereurs étaient rentrés victorieux dans Constantinople après des séditions. Quel rapport, je vous prie, ces séditions peuvent-elles avoir avec la translation de l'empire Grec aux Latins.

Seizième sotise, sur les Albigeois.

L'article des *Albigeois* est un de ceux où l'auteur du libelle montre le plus d'ignorance, & déploie le plus de fureur. Il est certain qu'on imputa aux Albigeois des crimes qui ne sont pas même dans la nature humaine : on ne manqua pas de les accuser de tenir des assemblées secrètes, dans lesquelles les hommes & les femmes se mêlaient indifféremment, après avoir éteint la lumière. On sait que de pareilles horreurs ont éte imputées aux premiers chrétiens; & à tous ceux qui ont voulu être réformateurs. On les accusa encore d'être manichéens, quoiqu'ils n'eussent jamais entendu parler de *Manès*.

L'infortuné comte de Toulouse *Raimond V*, contre lequel

Digitized by Google

on fit une croisade pour le dépouiller de son état, était très-éloigné des erreurs de ces pauvres Albigeois : on a encore sa lettre à l'abbé & au chapitre de Cîteaux, dans laquelle il se plaint des hérétiques, & demande main forte. C'est un grand exemple du pouvoir abusif que les moines avaient alors en France. Un souverain se croyait obligé de demander la protection d'un abbé de Cîteaux : il n'obtint que trop ce qu'il avait imprudemment demandé. Un abbé de Clairvaux, devenu cardinal, & légat du pape, marcha avec une armée pour secourir le comte de Toulouse ; & le premier secours qu'il lui donna, fut de ravager Beziers & Cahors en 1187. Le pays fut en proie aux excommunications & au glaive à plus d'une reprise, jusqu'à l'année 1207 que le comte de Toulouse commença à se repentir d'avoir appelé dans sa province des légats qui égorgeaient & pillaient les peuples au lieu de les convertir.

Un moine de Cîteaux nommé *Pierre Castelnau*, l'un des légats du pape, fut tué dans une querelle par un inconnu ; on en accusa le comte de Toulouse, sans en avoir la moindre preuve. Le siége de Rome en usa alors comme il en avait usé tant de fois avec presque tous les princes de l'Europe : il donna au premier occupant les états du comte de Toulouse, sur lesquels il n'avait pas plus de droit que sur la Chine ou sur le Japon. On prépara dès-lors une croisade contre ce descendant de *Charlemagne* pour venger la mort d'un moine.

Le pape ordonna à tous ceux qui étaient en péché mortel de se croiser, leur offrant le pardon de leurs péchés à cette seule condition, & les déclarant excommuniés, si après s'être croisés, ils n'allaient pas mettre le Languedoc à feu & à sang.

Alors le duc de *Bourgogne*, les comtes de *Nevers*, de *St. Pol*, d'*Auxerre*, de *Genève*, de *Poitiers*, de *Forez*, plus de mille seigneurs châtelains, les archevêques de Sens, de Rouen, les évêques de Clermont, de Nevers, de Bayeux, de Lisieux, de Chartres, assemblèrent, dit-on, près de deux cent mille hommes pour gagner des pardons & des dépouilles.

Tout cela présente l'idée du gouvernement le plus insensé, ou plutôt de la plus exécrable anarchie.

Le

Le comte de Toulouſe fut obligé de conjurer l'orage. Ce malheureux prince fut aſſez faible pour céder d'abord au pape ſept châteaux qu'il avait en Provence. Il alla à Valence, & fut amené nud en chemiſe devant la porte de l'égliſe, & là il fut battu de verges comme un vil ſcélerat qu'on fouette par la main du boureau; il ajoute à cette infamie celle de ſe joindre lui-même aux croiſés contre ſes propres ſujets. On ſait la ſuite de cette déplorable révolution; on ſait combien de villes furent miſes en cendres, combien de familles expirèrent par le fer & par les flammes.

L'hiſtoire des Albigeois rapporte au chapitre 6, que le clergé chantait, *Veni, Sancte Spiritus*, aux portes de Carcaſſone, tandis qu'on égorgeaient tous les habitans du fauxbourg, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge; & il ſe trouve aujourd'hui un monſieur qui oſe canoniſer ces abominations, & qui imprime dans Avignon que c'eſt ainſi qu'il fallait traiter au nom de DIEU les princes & les peuples! Avouons que cet homme eſt doux & indulgent.

Après avoir frémi de tant d'horreurs, il eſt peut-être aſſez inutile d'examiner ſi les comte de *Foix* de *Comminges* & de *Béarn*, qui combattirent avec le roi d'Arragon pour le comte *Raimond de Toulouſe*, contre le ſanguinaire *Montfort*, étaient des hérétiques; le libelliſte l'aſſure; mais apparemment qu'il en a eu quelque révélation. Eſt-on donc hérétique pour prendre les armes en faveur d'un prince opprimé? Il eſt vrai qu'ils furent excommuniés, ſelon l'uſage auſſi abſurde qu'horrible de ces temps-là; mais qui a dit à ce monſieur, que ces ſeigneurs étaient des hérétiques?

Qu'il diſe tant qu'il voudra que DIEU fit un miracle en faveur du comte de *Montfort;* ce n'eſt pas dans ce ſiecle-ci qu'on croira que DIEU change le cours de la nature, & fait des miracles pour verſer le ſang humain.

Dix-ſeptieme ſotiſe, ſur les changemens faits dans l'égliſe.

Le libelliſte s'imagine qu'on a manqué de reſpect à l'égliſe catholique, en rapportant les diverſes formes qu'elles a priſes. Peut-on ignorer que tous les uſages de l'égliſe chrétienne

Digitized by Google

ont changé depuis Jesus-Christ? La néceſſité des temps, l'augmentation du troupeau, la prudence des paſteurs ont introduit ou aboli des lois & des coutumes. Preſque tous les uſages des égliſes grecques & latines différent. D'abord il n'y eut point de temples, & *Origène* dit que les chrétiens n'admettent ni temples ni autels; pluſieurs premiers chrétiens ſe firent circoncire; le plus grand nombre s'abſtint de la chair de porc. La *conſubſtantiabilité* de Dieu & de ſon fils ne fut établie publiquement, & ce mot *conſubſtantiel* ne fut connu qu'au premier concile de Nicée. *Marie* ne fut déclarée mère de Dieu qu'au concile d'Ephèſe en 431, & Jesus ne fut reconnu clairement pour avoir deux natures, qu'au concile de Chalcédoine, en 451; deux volontés ne furent conſtatées qu'à un concile de Conſtantinople en 680. L'égliſe entière fut ſans images pendant près de trois ſiecles; on donna pendant ſix cents ans l'euchariſtie aux petits enfans; preſque tous les pères des premiers ſiecles attendirent le regne de mille ans. Ce fut très-long-temps une créance générale, que tous les enfans morts ſans baptême étaient condamnés aux flammes éternelles; *St. Auguſtin* le déclare expreſſément: *parvulos non regeneratos ad æternam mortem;* livre de la perſévérance, chap. 13. Aujourd'hui l'opinion des limbes a prévalu. L'égliſe romaine n'a reconnu la proceſſion du St. Eſprit par le père & le fils, que depuis *Charlemagne*.

Tous les pères, tous les conciles crurent juſqu'au douzième ſiecle que la vierge *Marie* fut conçue dans le péché originel; & à préſent cette opinion n'eſt permiſe qu'aux ſeuls dominicains.

Il n'y a pas la plus légère trace de l'invocation publique des ſaints avant 375. Il eſt donc clair que la ſageſſe de l'égliſe a proportionné la créance, les rites, les uſages aux temps & aux lieux. Il n'y a point de ſage gouvernement qui ne ſe ſoit conduit de la ſorte.

L'auteur de *l'Eſſai ſur les mœurs* a rapporté d'une manière impartiale les établiſſemens introduits ou remis en vigueur par la prudence des paſteurs. Si ces paſteurs ont eſſuyé des ſchiſmes, ſi le ſang a coulé pour des opinions, ſi le genre-humain a été troublé, rendons grâces à Dieu de n'être pas nés dans

Digitized by Google

oes temps horribles. Nous ſommes aſſez heureux pour qu'il n'y ait aujourd'hui que des libelles.

Dix-huitième ſotiſe, ſur Jeanne d'Arc.

Que cet homme charitable inſulte encore aux cendres de *Jean Hus* & de *Jérôme de Prague*, cala eſt digne de lui ; qu'il veuille nous perſuader que *Jeanne d'Arc* était inſpirée, & que DIEU envoyait une petite fille au ſecours de *Charles VII* contre *Henri VI*, on pourra rire ; mais il faut au moins relever la mauvaiſe foi avec laquelle il falſifie le procès-verbal de *Jeanne d'Arc*, que nous avons dans les actes de *Rymer*.

Interrogée en 1431, elle dit qu'elle eſt âgée de vingt-neuf ans ; donc, quand elle alla trouver le roi en 1429 elle avait vingt-ſept ans ; donc le libelliſte eſt un aſſez mauvais calculateur, quand il aſſure qu'elle n'en avait que dix-neuf.

Il convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiſtoire de *Jeanne d'Arc* ſurnommée *la Pucelle*. Les particularités de ſon aventure ſont très-peu connues & pourront faire plaiſir au lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni *Robert Gagain*, ni *Paul Emile*, ni *Polidore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni *Papire Maſſon*, ni même *Mariana*, ne diſent qu'elle était envoyée de DIEU ; & quand *Mariana* le jéſuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en impoſerait pas.

Mézerai conte, *que le prince de la milice céleſte lui apparut ;* j'en ſuis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

La plupart de nos hiſtoriens qui ſe copient tous les uns les autres, ſuppoſent que la *pucelle* fit des prédictions & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'elle chaſſera les Anglais hors du royaume, & ils y étaient encore cinq ans après ſa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire, ni écrire ; on ne donnait pas cette éducation à une ſervante d'hôtellerie dans le Barrois ; & ſon procès porte qu'elle ne ſavait pas ſigner ſon nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame

Digitized by Google

portait cinq fleurs de lis d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'église de Ste Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que *Ste. Catherine*, & *Ste. Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que *St. Michel.* Ses juges la crurent sorcière, & elle se crut inspirée; & c'est là le cas de dire,

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de Charles *VII* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que *Saintrailles* avait son berger, comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de *Dunois* fut prise au siége de Compiégne par un bâtard de *Vendôm*, & le prophete de *Saintrailles* fut pris par *Talbot.* Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, & qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La *pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon* évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la *pucelle* comme une sorcière arrêtée sur les limites de sa métropole. Il veut la juger en qualité de sorcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon: & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le

Digitized by Google

droit de condamner perſonne, eucore moins de livrer à la mort une ſujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la ſolde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait) ? un vicaire-général de l'inquiſition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la ſubverſion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la priſonnière comme *ſentant l'héréſie, odorantem hæreſim*. Il ſomma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de ſon office, & de l'autorité à lui commiſe par le St. Siége, de livrer* Jeanne *à la ſainte inquiſition*.

La Sorbonne ſe hâta de ſeconder frère *Martin* : elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg* : « Vous avez » employé votre noble puiſſance à appréhender icelle femme » qui ſe dit *la pucelle*, au moyen de laquelle l'honneur de » Dieu a été ſans meſure offenſé, la foi exceſſivement bleſſée, » & l'égliſe trop fort déshonorée; car par ſon occaſion, ido- » latrie, erreurs, mauvaiſe doctrine & autres maux ineſti- » mables ſe ſont enſuivis en ce royaume .... mais peu de » choſe ſerait avoir fait telle prinſe, ſi ne s'enſuivait ce qu'il » appartient pour ſatisfaire l'offenſe par elle perpétrée contre » notre doux créateur & ſa foi, & ſa ſainte égliſe, avec ſes » autres méfaits innumérables .... & ſi, ſerait intolérable » offenſe contre la majeſté divine s'il arrivait qu'icelle femme » fût délivrée ».

Enfin la *pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* qu'on appellait l'indigne évêque, l'indigne Français & l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedfort* les paya. La Sorbonne, l'évêque & frère *Martin*, préſentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort* régent de France : *En l'honneur de notre Seigneur & Sauveur* Jesus-Christ, *pour qu'icelle* Jeanne *fût briévement miſe es mains de la juſtice de l'égliſe. Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *beſogner* dans la ville. (C'eſt le terme dont on ſe ſervit.) Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de Sorbonne avec trente-cinq autres

Digitized by Google

affiftans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquifition, *Martin*, préfidait avec *Cauchon*; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la feconde place.

Il y eut quatorze interrogatoires ; ils font finguliers. Elle dit qu'elle a vû *Ste. Catherine* & *Ste. Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux faintes? elle répond, c'eft à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demanda fi elles font bien jafeufes? Allez, dit-elle, le voir fur le régiftre. *Beaupère* lui demande fi quand elle a vû *St. Michel* il était tout nud? elle répond, Penfez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vétir?

Voilà le ridicule, voici l'horrible.

Un de fes juges, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'oifeleur*, vient la confeffer dans la prifon. Il abufe du facrement jufqu'au point de cacher derrière un morceau de ferge deux prêtres qui tranfcrivent la confeffion de *Jeanne d'Arc*. Ainfi les juges employèrent le facrilège pour être homicides. Et une malheureufe idiote, qui avait eu affez de courage pour rendre de très-grands fervices au roi & à la patrie fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres Français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On fait affez comment on eut la baffeffe artificieufe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abfurde barbarie on prétexta cette prétendue tranfgreffion pour la condamner aux flammes, comme fi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le fens commun. On ne conçoit pas comment nous ofons, après les horreurs fans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de barbare.

La plûpart de nos hiftoriens, plus amateurs des prétendus embelliffemens de l'hiftoire que de la vérité, difent que *Jeanne* alla au fupplice avec intrépidité; mais comme le portent les chroniques du temps, & comme l'avoue M. de *Villaret*, elle reçut fon arrêt avec des cris & avec des larmes; faibleffe pardonnable à fon fexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dan-

Digitized by Google

gers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échaffaut.

Je dois ajouter ici que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore, d'une aventurière qui prit le nom de la *pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, & à la faveur de cette impoſture épouſa en Lorraine un gentilhomme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait ſubſtitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

Apprends, *Nonote*, comme il faut étudier l'hiſtoire quand on oſe en parler.

Dix-neuxième ſotiſe, ſur Rapin Thoiras.

Il attaque, page 185, l'exacte & judicieux *Rapin de Thoiras*; il dit qu'il n'était ni de ſon goût, ni ſûr pour lui, de ſe déclarer pour la *pucelle d'Orléans*. Ne voila-t-il pas une homme bien inſtruit des mœus de l'Angleterre? Un auteur y écrit aſſurément tout ce qu'il veut, & avec la plus entière liberté: & d'ailleurs, le gentilhomme que ce libelliſte inſulte ne compoſa point ſon hiſtoire en Angleterre, mais à Veſel, où il a fini ſa vie.

Il faut ajouter ici un mot ſur l'aventure miraculeuſe de *Jeanne d'Arc*. Ce ſerait un plaiſant miracle que celui d'envoyer exprès une petite fille au ſecours des Français contre les Anglais, pour la faire brûler enſuite.

Vingtième ſotiſe, ſur MAHOMET *II, & de la priſe de Conſtantinople.*

L'auteur du libelle renouvelle le beau conte de *Mahomet II*, qui coupa la tête à ſa maitreſſe *Irène* pour faire plaiſir à ſes janiſſaires. Ce conte eſt aſſez réfuté par les annales tur-

Digitized by Google

ques' & par les mœurs du ſerrail, qui n'ont jamais permis que le ſecret du lit de l'empereur fût expoſé aux raiſonnemens de la milice.

Il nie que la moitié de la ville de Conſtantinople ait été priſe par compoſition ; mais les annales turques rédigées par le prince *Cantemir*, & les égliſes grecques qui ſubſiſtèrent, ſont d'aſſez bonnes preuves que le libelliſte ne connaît pas plus l'hiſtoire des Turcs que la nôtre.

Vingt-unième ſotiſe de Nonote, *ſur la taxe des péchés.*

L'auteur du libelle demande, *où eſt cette licence déshonorante, cette taxe honteuſe, ces prix faits, &c. qui avaient paſſé en coutume, en droit & en loi ?* Qu'il liſe donc la taxe de la chancellerie romaine, imprimée à Rome en 1514 chez *Marcel Silbert* au champ de *Flore*, & l'année d'après à Cologne chez *Goſvinus Colinius ;* enfin à Paris en 1520 chez *Touſſaint Denys*, rue St. Jacques. Le premier titre eſt, *De cauſis matrimonialibus.*

In cauſis matrimonialibus, pro contractu quarti gradus, taxa eſt turonenſes ſeptem, ducatus unus carlini ſex.

Faut-il que ce pauvre homme nous oblige ici de dire, que dans le titre 18 on donne l'abſolution pour cinq carlins à celui qui a connu ſa mère ? que pour un père & une mère qui auront tué leurs fils, il n'en coûte que ſix tournois & deux ducats ? & ſi on demande l'abſolution du péché de ſodomie & de la beſtialité, avec la clauſe inhibitoire, il n'en coûte que trente-ſix tournois & neuf ducats. Après de telles preuves, que ce libelliſte ſe taiſe ou qu'il paye pour ſes péchés.

Vingt-deuxième ſotiſe, ſur le droit des ſéculiers de confeſſer.

Il demande où l'hiſtorien a pris que les ſéculiers, & les femmes mêmes avaient droit de confeſſer ? Où, mon pauvre ignorant ? dans *St. Thomas*, page 255 de la 3[e] partie, édition de Lyon 1738. *Confeſſio ex defectu ſacerdotis à laïco facta ſacramentalis eſt quodam modo.* Ignorez-vous combien d'abbeſſes confeſſèrent leurs religieuſes ? On ne peut mieux faire que de rapporter ici une partie d'une lettre d'un très-ſavant homme, datée

datée de Valence du 1 février 1769, concernant cet usage que *Nonote* ignore.

L'auteur demande *si on pourroit lui citer quelque abbesse qui ait confessé ses religieuses ?*

On lui répondra avec Mr. l'abbé *Fleuri*, liv. 76, tom. XVI pag. 246 de l'*Histoire ecclésiastique*, « qu'il y avait en Espagne » des abbesses qui donnaient la bénédiction à leurs religieuses, » entendoient leurs confessions & prêchaient publiquement » lisant l'évangile, que ce fait paraît par une lettre du pape » du 10 décembre 1210. (C'est *Innocent III*) ».

J'ajoute à la remarque de ce vrai savant l'autorité de *St. Basile* dans ses *Regles abrégées*, tom. II, pag. 453. Il est permis à l'abbesse d'entendre avec le prêtre les confessions de ses religieuses. J'ajoute encore que le père *Martène* dans ses *Rites de l'église*, tom. II, pag. 39, affirme que les abbesses confessaient d'abord leurs nones, & qu'elles étaient si curieuses qu'on leur ôta ce droit. Nous parlerons encore de l'ignorance de *Nonote* sur la confession dans un autre article.

Vingt-troisième sotise dudit Nonote.

L'auteur du libelle, en parlant du calvinisme, prétend que l'historien ménage toujours beaucoup *Calvin* & *Luther*. Il doit savoir assez que l'historien ne respecte que la verité; qu'il a condamné hautement le meurtre de *Servet*, & toutes les fureurs dans la guerre, & tous les emportemens dans la paix; qu'il déteste la persécution & le fanatisme par-tout où il les trouve; & la devise de cette histoire est, *Iliacos intra muros peccatur & extra.*

Vingt-quatrième sotise de Nonote, *sur* François *I.*

L'auteur du libelle porte l'esprit de persécution jusqu'à rapporter ce qui est imputé au roi *François I*, par *Florimond de Raimond*, cité avec tant de complaisance dans le jésuite Daniel; *Si je savais un de mes enfans entaché d'opinions contre l'église romaine, je le voudrais moi-même sacrifier.* Voilà ce que l'auteur du libelle appelle *une tendre piété*, pag. 255. Quoi!

TAYLOR INST.

François I qui accordait à *Barberousse* une mosquée en France, aurait eu *une piété assez tendre* pour égorger le dauphin, si le dauphin avait voulu prier DIEU en français, & communier avec du pain levé & du vin! *François I* par une politique malheureuse aurait-il prononcé ces paroles barbares? *De Thou*, *Duhaillan* les rapportent-ils? & quand ils les auraient rapportées, quand elles seraient vraies, que faudrait-il répondre? que *François I* aurait été un père dénaturé, ou qu'il ne pensait pas ce qu'il disait.

Vingt-cinquième sotise de Nonote, *sur la St. Barthelemi.*

Malheureux! avez-vous été aidé dans votre libelle par l'auteur de l'apologie de la *St. Barthelemi?* Il paraît que vous excusez ces massacres. Vous dites qu'ils ne furent jamais prémédités : lisez donc *Mézerai*, qui avoue que *dès la fin de l'année 1570 on continuait dans le grand dessein d'attirer les huguenots dans le piége*, page 156, tom. V, édition d'Amsterdam. Votre *Daniel* ne dit-il pas que *Charles IX* joua bien son rolet? & n'a-t-il pas copié ces paroles de l'historiographe *Matthieu?* Quel rolet, grand DIEU! & dans combien de mémoires ne trouve-t-on pas cette funeste vérité?

Un critique qui se trompe n'est que méprisable : mais un homme qui excuserait la *St. Barthelemi* serait un coquin punissable.

Vingt-sixième sotise de Nonote, *sur le duc de* Guise, *& les barricades.*

Voici les paroles de *Nonote.*

Quant à la défense que Henri III *fit au duc de* Guise *de venir à Paris, l'auteur de l'*Essai sur les mœurs *dit que le roi fut obligé de lui écrire par la poste, parce qu'il n'avait point d'argent pour payer un courier.*

Pauvre libelliste! citez mieux. Il y a dans le texte : « Il écrit » deux lettres, ordonne qu'on dépêche deux couriers; il ne » se trouve point d'argent dans l'epargne pour cette dépense » nécessaire; on met les lettres à la poste, & le duc de *Guise*

Digitized by Google

» vient à Paris, ayant pour excuse apparente qu'il n'a point
» reçu l'ordre ».

Voulez-vous savoir maintenant d'où est tirée cette anecdote? des mémoires de Nevers, & du journal de l'*Étoile*. Vous traitez cet auteur de petit bourgeois; l'*Étoile* était d'une ancienne noblesse; mais, qu'il ait été bourgeois ou non, voici ses paroles, pag. 55, tom. II.

« Il y avait cependant une négociation entamée à Soissons
» entre le duc de *Guise* & *Bellièvre*, qui devait dans trois
» jours lui apporter des sûretés de la part du roi. Des af-
» faires plus pressées empêchèrent *Bellièvre* d'aller finir la
» commission; il écrivit néanmoins au duc de *Guise* pour l'a-
» vertir de la cause de son retard; mais le commis de l'é-
» pargne (c'est-à-dire du trésor royal) refusa de donner vingt-
» cinq écus pour faire partir les deux couriers qu'on envoyait
» à Soissons; l'on mit les deux paquets à la poste, & ils arri-
» vèrent trop tard, parce que le duc de *Guise*, pressé par les
» ligueurs de se rendre à Paris, partit de Soissons au bout
» de trois jours.

Vingt-septième sotise de Nonote, *sur le prétendu supplice de* MARIE D'ARRAGON.

Il est inutile de détruire tous les contes ridicules dont les romanciers, soit moines, soit séculiers, ont inondé le moyen âge. Un *Geofroi* de Viterbe s'avisa d'écrire à la fin du douzième siecle une chronique telle qu'on les faisait alors: il conte que deux cents ans auparavant, *Othon III* ayant épousé *Marie d'Arragon*, cette impératrice devint amoureuse du comte du pays de Modène, que ce jeune homme ne voulut point d'elle, que *Marie* irritée l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur; que l'empereur fit décapiter le comte; que la veuve du comte vint, la tête de son mari à la main, demander justice; qu'elle offrit l'épreuve des fers ardens, qu'elle passa sur ces fers sans les sentir, que l'impératrice au contraire se brûla la plante des pieds, & qu'alors l'empereur la fit mourir.

Ce conte ressemble à toutes les légendes de ces siecles de barbarie. Il n'y avait, du temps de l'empereur *Othon III*, ni du

Digitized by Google

royaume d'Arragon, ni de *Marie d'Arragon*, ni de comte de Modène. C'est assez qu'un ignorant ait écrit de telles faussetés, pour que cent auteurs les copient : les *Maimbourgs* les adoptent, les *Lenglet* les répétent dans leur chronologie universelle, avec la bataille des serpens, & l'aventure d'un archevêque de Mayence mangé par les rats. Toutes ces fables sont faites pour être crues par notre libelliste, mais non par les honnêtes gens.

Vingt-huitième sotise de Nonote, *sur la donation de* Pepin.

Oui, l'on persiste à croire que jamais ni *Pepin*, ni *Charlemagne* ne donnèrent ni la souveraineté de l'exarchat de Ravenne, ni Rome; 1° parce que si cette donation avait été faite, les papes en auraient conservé, en auraient montré l'instrument authentique; 2° parce que *Charlemagne*, dans son testament, met Rome & Ravenne au nombre des villes *qui lui* appartiennent, ce qui paraît décisif; 3° parce que les *Othons* qui allèrent en Italie, ne reconnurent point cette donation, qu'elle ne fut pas même débattue, & que sous *Othon premier* les papes n'avaient aucune souveraineté; 4° parce que *Pepin* n'avait pas pu donner des villes sur lesquelles il n'avait ni droit, ni prétention; 5° parce que jamais les empereurs Grecs ne se plaignirent de cette prétendue donation, ni dans leurs ambassades, ni dans leurs traités. On objecte un passage d'*Eginhard*, qui dit que *Pepin* offrit la Pentapole à *St. Pierre* : cela veut dire seulement qu'il la mit sous la protection de *St. Pierre*, comme *Louis XI* donna depuis le comté de Boulogne à la Ste. Vierge. Les papes eurent des domaines utiles dans la Pentapole comme ailleurs; mais ils ne furent souverains ni sous *Pepin*, ni sous *Charlemagne*, qui eurent la jurisdiction suprême.

Il est faux que les papes ayent jamais été maîtres de l'exarchat depuis *Pepin* jusqu'à *Othon III*. Cet empereur assigna aux papes le revenu de la Marche d'Ancone, & non pas la souveraineté. Voilà la véritable origine de la puissance temporelle du siége de Rome : elle commence à la fin du dixième siecle, & elle n'est bien affermie que par *Alexandre VI*.

Digitized by Google

Vingt-neuvième sotise de Nonote, *sur un fait concernant le roi de France* HENRI *III.*

Auteur du libelle, vous dites *que vous n'avez jamais pu trouver dans quel livre il est dit que* Henri III *assiégea Livron en Dauphiné;* vous prétendez qu'il n'a jamais été assiégé, parce que ce n'est aujourd'hui qu'un bourg sans défense: mais combien de villes ont été changées en villages par le malheur des temps? Voyez l'abrégé chronologique de *Mézerai* pag. 218 de l'édition déja citée. Voyez de *Serres*, & le livre 58 du véridique de *Thou*. Vous apprendrez que la ville de Livron fut assiégée par *Bellegarde* sous les ordres du dauphin d'Auvergne, que ce roi alla lui-même au camp, que les assiégés lui reprochèrent la *St. Barthelemi* du haut de leurs murs. Vous trouverez toute cette aventure décrite dans le recueil des choses mémorables, page 537; vous la trouverez dans les mémoires de l'*Etoile*, page 117, tome I. Vous apprendrez que ce n'était pas *Montbrun*, chef du parti, qui commandait dans Livron, mais *Roesses* qui fut tué dans un assaut. Vous apprendrez qu'à l'approche des assiégeans les habitans crièrent du haut des murs le 13 Janvier, *Assassins, que venez-vous chercher, croyez-vous nous égorger dans nos lits comme l'amiral?* Vous saurez que les femmes combattirent sur la brêche, & que ce siége fut très-mémorable. Vous saurez qu'il n'appartient pas à un cuistre de collège de parler de l'histoire de France qu'il ignore.

Trentième sotise de Nonote, *sur la conversion de* HENRI *IV.*

C'est mauvaise foi dans le jésuite *Daniel*, c'est bêtise dans le libelliste, de prétendre que *Henri IV* changea de religion par conviction. En vérité, l'amant de *Gabriel d'Etrées* qui lui parle du *saut périlleux*, l'homme que les papes avaient appelé *bâtard détestable*, le prince qu'ils avaient déclaré indigne de porter la couronne, le politique qui mandait à la reine *Elizabeth* les raisons politiques de son changement, le héros qui avait vu cent assassins catholiques armés contre sa

vie, le protestant qui avait écrit à *Corisande d'Andouin* (1), *Et vous êtes de cette religion! j'aimerais mieux me faire Turc*: le monarque à qui *Rôni* conseilla de changer, & auquel il dit: « Il faut que vous deveniez catholique, & que je reste » huguenot »; ce même homme, dis-je, aurait-il cru sincérement, que la religion romaine dont il était opprimé, était la seule bonne religion? elle l'est sans doute, mais était-ce à lui de le croire, tandis qu'alors même on prêchait contre lui avec fureur, tandis qu'on avait établi contre lui cette prière publique, *délivrez-nous du Béarnois & du diable*; tandis qu'on le peignait lui-même en diable avec une queue & des cornes?

Ce grand-homme, si lâchement persécuté, obligé de plier son courage sous les lois de ses ennemis, ne daigna pas seulement signer la confession de foi rédigée après bien des contestations par *David Perron*, telle qu'on la trouve dans les mémoires du duc de *Sulli*, qui en fit supprimer bien des minuties. *Henri IV* la fit seulement signer par *Lomenie*.

On peut, dans un vain panégyrique, représenter ce héros comme un converti, mais l'histoire doit dire la vérité. *Daniel* ne l'a point dite; cet historien parle plus avantageusement du frère *Coton*, que du plus grand roi de France.

On lui passe d'avoir été assez ignorant pour appeler *Lognac*, ce chef des quarante-cinq, ce Gascon, assassin du duc de Guise, *premier gentilhomme de la chambre*; on lui passe de n'avoir jamais rien su des fameux états de 1355. On lève les épaules quand il dit que les médecins ordonnèrent à *Louis VIII* de prendre une fille, pour guérir de sa dernière maladie, & qu'il aima mieux mourir que de guérir par ce remède, lui qui d'ailleurs en avait un tout prêt dans son épouse, la plus belle princesse de l'Europe. On est révolté de son peu de connaissance des lois, & ennuyé de ses récits confus de batailles. Mais quand il peint *Henri IV* dévot & faisant le métier de délateur contre les protestans auprès de la république de Venise, on joint à bien peu d'estime beaucoup d'indignation.

(1) Voyez page 204 de ce troisième tome de l'*Essai sur les mœurs*, où l'on a imprimé plusieurs lettres très-intéressantes de *Henri IV* à *Corisande d'Andouin*.

Trente-unième sotise de Nonote, *sur le cardinal* du Perron, *& des états de* 1614.

Le libelliste donne lieu d'examiner une question importante. Tous les mémoires du temps portent que le cardinal *du Perron* s'opposa à la publication de la loi fondamentale de l'indépendance de la couronne, qui fit supprimer l'arrêt du parlement qui confirmait cette loi naturelle & positive, qu'il cabala, qu'il menaça, qu'il dit publiquement que si un roi était arien ou mahométan, il faudrait bien le déposer.

Non ; il faudrait lui obéir s'il avait le malheur d'être mahométan, aussi-bien que s'il était un saint chrétien. Les premiers chrétiens ne se révoltaient pas contre les empereurs païens ; quel droit aurions-nous de nous révolter contre notre souverain musulman ? Les Grecs qui ont fait serment au padicha, ne seraient-ils pas criminels de violer ce serment ? Ce qui serait un crime à Constantinople ne serait pas assurément une vertu dans Paris. Et supposons (ce qui est impossible) que le roi à qui *du Perron* avait juré fidélité, fût devenu musulman, supposons que *du Perron* eût voulu le détrôner, *du Perron* eût mérité le dernier supplice.

On ne dira pas ici ce que le libelliste mérite ; mais cette opinion, que l'église peut déposer les rois, est de toutes les opinions la plus absurde, & la plus punissable ; & ceux qui les premiers ont osé la mettre au jour, ont été des monstres ennemis du genre-humain.

Le libelliste demande où l'on trouve les paroles de *du Perron ?* où ? dans tous les mémoires du temps, recueillis par *Le Vassor*, dans l'histoire chronologique du jésuite d'*Avrigni*. Par-tout.

Trente-deuxième sotise de Nonote, *sur la population de l'Angleterre.*

Le chevalier *Petti* a prouvé qu'il faut les circonstances les plus favorables, pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtième en cent années ; & ce calcul fait voir le ridicule de ceux qui peuplent la terre à coups de plume, & qui couvrent le globe

Digitized by Google

d'habitans en un siecle ou deux. Le libelliste demande, *comment l'Angleterre a eu un tiers de plus de citoyens depuis la reine Elizabeth?* on répondra à cet homme, que c'est précisément parce que l'Angleterre s'est trouvée dans les circonstances les plus favorables; parce que des Allemans, des Flamans, des Français sont venus en foule s'établir dans ce pays.; parce que soixante mille moines, dix mille religieuses, dix mille prêtres séculiers de compte fait, ont été rendus à l'état & à la propagation; & parce que la population a été encouragée par l'aisance. Il est arrivé à ce royaume le contraire de ce que nous voyons dans l'état du pape, & en Portugal. Gouvernez mal votre basse-cour, vous manquerez de volaille; gouvernez-la bien, vous en aurez une quantité prodigieuse. Oison qui écrivez contre ces vérités utiles, puisse la basse-cour où vous êtes engraissé aux dépens de l'Etat, n'être plus remplie que de volatiles nécessaires!

Trente-troisième sotise de Nonote, *sur l'amiral* Drak.

Vous faites le savant, *Nonote*, vous dites à-propos de théologie, que l'amiral *Drak* a découvert la terre d'Yesso. Apprenez que *Drak* n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yesso; apprenez qu'il mourut en 1596 en allant à Porto-Bello. Apprenez que ce fut quarante-huit ans après la mort de *Drak* que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yesso en 1644. Apprenez jusqu'au nom du capitaine, *Martin Jeritson*, & de son vaisseau qui s'appelait le Castrécom. Croyez-vous donner quelque crédit à votre théologie en faisant le marin? vous vous trompez sur terre & sur mer; & vous vous applaudissez de votre livre, parce que vos fautes sont en deux volumes.

Trente-quatrième sotise de Nonote, *sur les confessions auriculaires.*

En vérité vous n'entendez pas mieux la théologie que l'histoire de la marine. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs* a dit que selon *St. Thomas d'Aquin*, il était permis aux séculiers de confesser dans les cas urgens, que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement*, mais

Digitized by Google

mais que c'eſt *comme ſacrement.* Il a cité l'édition & la page de la ſomme de *St. Thomas*; & là-deſſus vous dites que tous les critiques conviennent que cette partie de la ſomme de *St. Thomas* n'eſt pas de lui. Et moi je vous dis qu'aucun vrai critique n'a pû vous fournir cette défaite. Je vous défie de montrer une ſeule ſomme de *Thomas d'Aquin* où ce monument ne ſe trouve pas. La ſomme était en telle vénération qu'on n'eût pas oſé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui ſortirent des preſſes de Rome dès l'an 1474 elle fut imprimée à Veniſe en 1484. Ce n'eſt que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troiſième partie de la ſomme fût de lui. Mais il eſt aiſé de reconnaître ſa méthode & ſon ſtyle qui ſont abſolument les mêmes.

Au reſte, *Thomas* ne fit que recueillir les opinions de ſon temps, & nous avons bien d'autres preuves que les laïcs avaient le droit de s'entendre en confeſſion les uns les autres; témoin le fameux paſſage de *Joinville*, dans lequel il rapporte qu'il confeſſa le connétable de Chypre. Un jéſuite du moins devrait ſavoir ce que le jéſuite *Tolet* a dit dans ſon livre de l'inſtruction ſacerdotale, livre Ier chap. 16, ni femme ni laïc ne peut abſoudre ſans privilége. *Nec femina nec laicus abſolvere poſſunt ſine privilegio.* Le pape peut donc permettre aux filles de confeſſer les hommes.

Il faut inſtruire ici *Nonote* de cette ancienne coutume de ſe confeſſer mutuellement, il ſera bien étonné quand il apprendra qu'elle vient de la Syrie; il ſaura que les Juifs mêmes ſe confeſſaient les uns les autres, dans les grandes occaſions, & ſe donnaient mutuellement trente-neuf coups de fouet ſur le derrière en récitant un verſet du pſeaume LXXVII.

Il ſerait bon que *Nonote* ſe confeſſât ainſi de toutes les bêtiſes malignes dont il eſt coupable.

On pourroit faire plus de cent remarques pareilles; mais il faut ſe borner.

ADDITIONS AUX OBSERVATIONS

sur le libelle intitulé, **les Erreurs de Mr. de V...** *par Mr.* **Damilaville.**

L'Auteur de l'*Essai sur les mœurs* a daigné réfuter les bévûe du libelle concernant l'*Essai sur les mœurs*, & a négligé ce qui lui est personnel. L'amitié & l'équité m'engagent à suppléer à ce que Mr. *de V...* a dédaigné de dire.

L'auteur de ce libelle, pages 20, 21 & 22 de son discours préliminaire, dénonce quatre contradictions, dans lesquelles, dit-il, Mr. *de V... a donné*, sans compter une infinité d'autres qu'il ne désigne point.

Sans doute que celles qu'il a citées sont les mieux constatées, sans doute que l'illustre folliculaire qui a tant applaudi à cette critique, s'est assuré qu'elle était judicieuse, qu'il a vérifié les passages dans le texte, & qu'il a reconnu qu'en effet ils contenaient les contradictions indiquées par l'auteur dont il est l'apologiste. C'est ce que nous allons voir.

La première de ces contradictions a rapport à l'établissement du christianisme, la seconde aux différentes espèces d'hommes qui se trouvent sur la terre, la troisième à *Michel Servet*, & enfin la quatrième à *Cromwell*.

Tâchons de faire connaître la bonne foi, la sagacité & l'honnêteté de ces messieurs.

DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

Première fausseté du libelliste, absurdité de ses raisonnemens.

Il est véritablement étonnant, dit-il, pag. 19 de son discours préliminaire, *que Mr.* de Voltaire, *avec l'étendue de son génie, sa prodigieuse mémoire, sa vaste érudition, ait donné dans des contradictions si visibles. Dans son* Essai sur les mœurs, *il nous dit, chapitre 5, que ce ne fut jamais l'esprit du sénat* **Romain** *ni*

des empereurs de persécuter personne pour cause de religion ; que l'église chrétienne fut assez libre dès les commencemens qu'elle eut la facilité de s'étendre, & qu'elle fut protégée ouvertement par plusieurs empereurs.

Et dans son siecle de Louis XIV, continue le libelliste, chap. *du Calvinisme, il dit, que cette même église dès les commencemens bravait l'autorité des empereurs, tenant, malgré les defenses, des assemblées secretes dans des grottes & dans des caves souterraines, jusqu'à ce que* Constantin *la tira de dessous terre pour la mettre à côté du trône.*

Il serait aussi étonnant que Mr. *de Voltaire* se fût exprimé ainsi, qu'il l'est de voir tant d'ignorance jointe à tant de mauvaise foi.

Est-ce pour offenser davantage Mr. *de Voltaire* que l'auteur lui prête son style? Heureusement personne ne s'y méprendra, & l'on reconnaîtra la fausseté de ces citations à la seule inspection.

Mr. *de Voltaire* n'a jamais dit, *que l'église chrétienne fut assez libre dès les commencemens*; on sait assez que ce n'est pas ainsi qu'il écrit : voici le premier passage défiguré par le libelliste, tel qu'il est dans le texte.

» Jamais il ne vint dans l'idée d'aucun *César*, ni d'aucun pro-
» consul, ni du sénat Romain d'empêcher les Juifs de croire
» à leur loi. Cette seule raison sert à faire connaître quelle li-
» berté eut le christianisme de s'étendre en secret ».

Indépendamment des changemens que le libelliste a jugé à propos de faire dans ce passage, on voit qu'il en a supprimé le mot, *en secret*, qui ne favorisait point le sens contraire & forcé qu'il a tâché de lui donner par les expressions fausses & plates qu'il a substitué aux véritables. Premiere preuve de la fidélité de cet honnête compilateur.

Il en est de même par rapport au second passage. Ce n'est qu'à lui qu'il est permis de dire, *dans des caves souterraines*. Mr. *de Voltaire* sait bien qu'il n'a pas besoin d'apprendre à ses lecteurs, que des caves sont *souterraines*.

Mais en suppposant même ces deux passages tels qu'il les a cités, où cet homme admirable a-t-il pris les contradictions qu'il y trouve & que son apologiste applaudit?

Digitized by Google

N'est-il pas certain Mr. l'ex-jésuite, qu'avant *Domitien*, le christianisme ne fut point persécuté? Ne conviendrez-vous point que malgré cela une religion naissante qui contrarie toutes les autres, n'en renverse pas tout-à-coup les autels, & ne se professe pas d'abord publiquement?

La crainte, la prudence même obligèrent donc les premiers chrétiens à s'assembler secrétement; ils n'étaient point persécutés ni même rigoureusement recherchés; mais il existait des lois qui défendait ces assemblées, donc ils bravaient l'autorité de ces lois.

Les calvinistes en France, où la sagesse du gouvernement commence enfin à les tolérer, ne s'exposent-ils pas à la sévérité des lois qui proscrivent leurs assemblées?

Mr. *de Voltaire*, en recherchant comment une religion de paix & de charité avait seule produit la fureur des guerres de religion qu'aucune autre n'avait occasionnées, a donc eu raison de dire dans son siecle de *Louis XIV*: « Ne pourrait-» on pas trouver l'origine de cette peste qui a ravagé la » terre, dans l'esprit républicain qui anima les premières » églises, les assemblées secretes qui bravaient d'abord dans » des grottes & dans des caves l'autorité des empereurs » Romains? »

Et cela ne contrarie point ce qu'il dit ailleurs, chap. 5 de son *Essai sur les mœurs*, que le christianisme eut la liberté de s'étendre *en secret* sous les empereurs qui ont précédé *Domitien*: l'expression seule *en secret* établit un juste rapport entre les deux passages, & en éloigne toute apparence de contradiction, parce qu'en effet, quoique les chrétiens fussent tolérés & qu'ils eussent la liberté de pratiquer en secret leur culte & de l'étendre, ils n'en contrevenaient pas moins aux lois qui leur défendaient de s'assembler; par conséquent ils les bravaient même sous les empereurs qui les protégeaient, & jusqu'à ce que l'entière abolition de ces lois par *Constantin*, fit du christianisme, que cet empereur plaça à côté du trône, la religion dominante.

Après cet éclaircissement, que Mr. l'observateur des erreurs dogmatiques & son apologiste, nous permettent une question. N'est-ce que dans les temps où il a été défendu aux chrétiens

de s'assembler, qu'ils ont bravé l'autorité du souverain? Sans parler d'unne infinité d'autres, à votre avis, Mr. le théologien libelliste, les chrétiens de la ligue qui portait par ordre & à l'exemple des ministres de l'église, les armes & le crucifix contre *Henri III* & contre *Henri IV*; celui qui sortant du pied des autels, & son DIEU encore sur les lèvres, courut assassiner son maître; les monstres qui portèrent des mains sacrilèges sur le plus grand & le meilleur des rois du monde, & qui pour plaire à DIEU, finirent par lui arracher la vie au milieu d'un peuple dont il était le père; que firent-ils? étaient-ils des sujets soumis? Trouverez-vous de la contradiction à dire qu'ils jouissaient sous ces princes de la plus grande liberté & qu'ils bravaient leur autorité?

Direz-vous de ces chrétiens furieux ce que vous dites pag. 20 de votre premier volume, de celui qui osa déchirer l'édit de *Dioclétien*, qu'*à la vérité ces chrétiens furent imprudens, mais après tout, généreux & zélés pour leur religion?*

Vous ne pouviez guères faire un plus bel éloge d'une action aussi criminelle, si cet éloge pouvait séduire. *Qui est-ce qui ne préférerait pas à la prudence, la générosité & le zèle pour sa religion?* On sait assez que ces maximes furent celles de la ligue, & vous pouviez vous dispenser de nous prouver que s'il fut alors des théologiens assez malheureux pour les prêcher aux peuples dans la chaire qu'ils appellent de vérité, il en est encore qui ont bien de la peine à les oublier.

Mais comment osez-vous les reproduire parmi nous ces maximes abominables? Espérez-vous trouver encore dans les ténèbres de l'esprit humain des dispositions qui leur soient favorables? Graces aux soins de la philosophie, contre laquelle vous déclamez en vain, les hommes sont éclairés sur leurs devoirs, & vous ne trouverez plus de rebelles ni de parricides. Malgré vos efforts & vos persécutions, les philosophes, ces hommes que vous calomniez, parce que vous les craignez, continueront de répandre la lumière; ils ne cesseront d'apprendre aux autres ce qu'ils se doivent, ce qu'ils doivent à leur souverain; & le fanatisme, ce monstre cruel qui n'a que trop désolé la terre, restera dans vos mains un fantôme inutile.

Digitized by Google

DES DIFFERENTES ESPECES D'HOMMES.

Seconde fausseté du libelliste, & témoignage de son ignorance.

Mr. *de Voltaire*, dit-il, *tom. III de l'Essai* sur les mœurs, *pag.* 193, *dit, que la nature humaine, dont le fonds est par-tout le même a établi les mêmes ressemblances entre tous les hommes.*

Et pag. 6 du même volume il dit, qu'il y a des peuples, des hommes d'une espèce particulière qui ne paraissent rien tenir de leurs voisins, qu'il est probable qu'il y a des espèces d'hommes différentes les uns des autres, comme il y a différentes espèces d'animaux.

Théologien obscur, vous dites des mensonges Mr. *de Voltaire* en parlant de certaines différences qui se trouvent entre les peuples du Japon & nous, tom. III de l'*Essai sur les mœurs* pag. 193, dit : » La nature humaine dont le fonds est » par-tout le même, a établi d'autres ressemblances entre ces » peuple & nous ».

Et dans le second endroit pag. 6 du même volume : « Il » est probable que les pigmées méridionaux ont péri, & que » leurs voisins les ont détruits; plusieurs espèces d'hommes » ont pû ainsi disparaître de la face de la terre, comme plu- » sieurs espèces d'animaux. Les Lapons ne paraissent point tenir » de leurs voisins, &c.

On voit qu'il n'y a presque pas un mot dans ces deux passages qui soit dans ceux cités par le libelliste. Mais quand Mr. *de V*...., aurait avancé que le fonds de la nature humaine est par-tout le même, & qu'il y a des espèces d'hommes différentes; il n'y a qu'un ignorant qui pût trouver de la contradiction dans cette proposition, & qui ne sache pas que le fonds de la nature est le même pour tous les êtres. Si l'auteur doute qu'avec ce même fonds il puisse y avoir des espèces différentes, on le renvoie à son propre témoignage; il peut juger s'il existe entre Mr *de V*.... & lui d'autres rapports que ce fonds de la nature humaine.

Digitized by Google

De Michel Servet.

Troisième fausseté du libelliste.

Mr. *de V....* *assure*, à ce qu'il prétend, *Essai sur les mœurs tom. III*, *que* Michel Servet *qui fut brûlé vif à Genève par ordre de* Calvin, *niait la divinité éternelle de* Jesus-Crist; *& dans la page suivante*, *il assure aussi*, *que* Servet *ne niait point ce dogme.*

C'est une chose merveilleuse que l'audace avec laquelle ces Mrs. imaginent des absurdités pour dire des sotises.

Il y a dans le texte *Essai sur lee mœurs* tom III, pag. 119, en parlant de *Michel Servet* : « Il adoptait en partie les anciens » dogmes soutenus par *Eusèbe*, par *Arius*, qui dominèrent dans » l'orient & qui furent embrassés au 16e siecle par *Lelio Socini* ».

Et dans la page suivante, après avoir rapporté le supplice que *Calvin* fit souffrir à *Servet* : « Ce qui augmente l'indigna- » tion & la pitié, c'est que *Servet* dans ses ouvrages publiés » reconnaît nettement la divinité éternelle de Jesus-Christ ».

Mr. *de* V.... n'avait pas eu l'attention d'ajouter que c'était *dans ses ouvrages publiés que* Servet *reconnaissait la divinité de* Jesus-Christ, on pourrait pardonner à l'auteur d'avoir voulu mettre ces deux passages en contradiction; mais après de telles infidélités, on ne peut que se livrer au mépris qu'il a mérité.

De Cromwell.

Quatrième fausseté du libelliste.

Je voudrais bien qu'il nous dise dans quel endroit du premier volume des *mélanges de littérature &c.*, qu'il a l'audace de citer, il a pris que *Cromwell*, selon Mr. de V...., *depuis qu'il eut usurpé l'autorité royale*, *ne couchait pas deux nuits dans une même chambre*, *parce qu'il craignait toujours d'être assassiné*, *qu'il mourut avant le temps*, *d'une fièvre causée par ses inquiétudes.*

Digitized by Google

Dans quel autre endroit du chapitre 5 du siecle de *Louis XIV* Mr. *de V*..... a-t-il écrit que *Cromwell respecta les lois?*

Il faut avouer que si ce critique théologien n'est pas fidèle, il est au moins fécond en inventions.

De tout ce qu'on vient de voir qu'il attribue à Mr. *de V*.... au sujet de *Cromwell*, ces mots seuls, *qu'il mourut avant le temps*, sont vrais, tout le reste est de la composition du libelliste.

Lorsque *Cromwell* fut parvenu à la souveraine puissance, il eut avec elle tous les soucis & tous les embarras dont elle est inséparable; il eut de plus le trouble que donne l'usurpation, la crainte de perdre une autorité illégitime, & les soins de la conserver. C'est ce qui a fait dire à Mr. *de V*.... pag. 242 du Ier tom. des *mélanges* :

» Il vécut pauvre & inquiet jusqu'à quarant-trois ans; il » se baigna dans le sang, passa sa vie dans le trouble, & » mourut avant le temps ».

Cet usurpateur digne en effet de régner par son *génie &* par ses talens, chercha pour conserver son autorité, à la faire aimer des Anglais; il ne respecta point les lois, mais il les fit respecter; c'est ce qu'on trouve dans le passage suivant de la page 99 du siecle de *Louis XIV*.

« Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos; » il n'entreprit point sur les priviléges dont les peuples étaient » jaloux : » & pag 79 du même livre : « Il est faux qu'il ait » fait l'entousiaste & le faux prophete à sa mort, mais il est » sûr qu'il mourut avec la fermeté d'âme qu'il avait montrée » toute sa vie ».

On défie toute la malice du libelliste, de faire remarquer une seule contradiction dans ces différens passages.

La maxime de *Cromwell* était de verser le sang de tout ennemi puissant, ou dans un champ de bataille, ou par la main des bourreaux; c'est pourquoi Mr *de V*.... a dit, qu'il se baigna dans le sang; mais cela n'empêchait pas qu'il ne sût réprimer son pouvoir à propos, qu'il n'eût soin que la justice fût observée, & qu'il ne ménageat le peuple, il avait besoin de s'en faire un appui, tandis qu'il immolait ceux qui pouvaient lui nuire. Ainsi il fut en même temps judicieux par rapport

port aux peuples & cruels envers ses ennemis; il vécut dans le trouble; mais il y conserva une grande fermeté d'ame, & mourut avec elle.

Voila ce qu'était *Cromwell*, & comment il convenait à Mr. *de V*..... de nous le montrer : Voilà ce que tout le monde reconnaît dans cet homme extraordinaire, & ce que l'imbécillité & la mauvaise foi appellent des contradictions.

On peut juger du reste du libelle par les articles qu'on vient de réfuter; il ne méritait pas qu'on en prît la peine, mais il était bon de prouver que les erreurs attribuées dans ce libelle à Mr. de *V*..... ne sont que les fourberies d'un calomniateur, & que les applaudissemens que lui prodigue son illustre apologiste, ne sont que l'éloge du crime, du mensonge & de l'ignorance fait par un complice.

FIN.

Digitized by Google

TABLE GENERALE
OU
LISTE ALPHABETIQUE DE TOUS LES noms des personnes dont il est fait mention dans les trois volumes de cet Essai, *rédigée par Mr.* Bigex.

L'On a compris sous un seul article différentes personnes du même nom dont il n'est dit qu'un mot dans cet ouvrage; comme les quatre *Théodora*, les trois *Irène*, les deux rois *André*, les deux *Bertrand*, *Casimir*, *Duprat*, d'*Etrées*, *Gilles Godescald*, *Hugues*, l'abbé, *Luna*, *Pérès*, *Ximenès*, &c.

L'on prie aussi de vouloir bien corriger trois fautes d'impression. Tome I, page 103 ligne 17 où l'on a mis *Bradamante*, pour *Bramante*; tome II, page 348 ligne 15 la fille, pour la petite-fille; & tome III. page 336 ligne 10 cardinal *Poli*, pour cardinal *Petrucci*. A propos de ce tome II, l'on ne saurait trop répéter ces paroles de la page 114 ligne 11. « L'histoire de » l'Europe est devenue un immense procès-verbal de contrats » de mariage, de généalogies, & de titres disputés, qui répan- » dent par-tout autant d'obscurité que de sécheresse ». On peut voir enfin tome I, page 21, ligne 27; pourquoi les noms d'*Apollon*, de *Cérès*, *Junon*, *Jupiter*, *Vénus* &c. sont exclus de cette liste.

Le chiffre romain indique le tome, & le chiffre arabe la page où se trouve le nom que l'on cherche.

A.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

B.

Bothud

Digitized by Google

C.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

D.

Digitized by Google

E.

Ela.

Digitized by Google

F.

Digitized by Google

Digitized by Google

G.

Digitized by Google

Digitized by Google

H.

Digitized by Google

I.

Digitized by Google

I.

Digitized by Google

Digitized by Google

K.

L.

Digitized by Google

Digitized by Google

M.

Digitized by Google

Maurice

Digitized by Google

Digitized by Google

N.

Digitized by Google

O.

Digitized by Google

P.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Q.

R.

Digitized by Google

S.

Digitized by Google

Digitized by Google

T.

Digitized by Google

Digitized by Google

V.

Digitized by Google

W.

X.

Y.

Z.

Digitized by Google

TABLE

des Chapitres contenus dans ce volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google